

Albert Lozeau

ŒUVRES POÉTIQUES COMPLÈTES

ÉDITION CRITIQUE
PAR MICHEL LEMAIRE



BNM

LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL

ŒUVRES POÉTIQUES
COMPLÈTES

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

directeur

Jean-Louis Major

comité éditorial

Roméo Arbour, Yvan G. Lepage, Laurent Mailhot

La Bibliothèque du Nouveau Monde regroupe des éditions critiques de textes fondamentaux de la littérature québécoise. Elle est issue d'un vaste projet de recherche subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada: le Corpus d'éditions critiques.

BIBLIOTHÈQUE
DU NOUVEAU MONDE

Albert Lozeau

Œuvres poétiques complètes

Édition critique
par
MICHEL LEMAIRE
Université d'Ottawa

2002
Les Presses de l'Université de Montréal

Cet ouvrage a bénéficié d'une subvention du Programme d'aide à l'édition savante de la Fédération canadienne des sciences humaines et sociales, dont les fonds proviennent du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

Les Presses de l'Université de Montréal remercient le ministère du Patrimoine canadien du soutien qui leur est accordé dans le cadre du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition. Les Presses de l'Université de Montréal remercient également le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Données de catalogage avant publication (Canada)

Albert Lozeau (1878-1924)

[Poèmes]

Œuvres poétiques complètes

Édition critique / Michel Lemaire (1946-)

(Bibliothèque du Nouveau Monde)

Comprend un index et des références bibliographiques.

ISBN 2-7606-1815-3

I. Lemaire, Michel (1946-) II. Titre. III. Collection.

PS8473.O84 2002 C841'.52 C2002-940875-X

PS9473.O84 2002

PQ 3919.L69 2002

Typographie et montage: Marie-Andrée Donovan

Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique, en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN 2-7606-1815-3

Dépôt légal, 3^e trimestre 2002

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale du Québec

© Les Presses de l'Université de Montréal, 2002

INTRODUCTION

ALBERT LOZEAU naît le 23 juin 1878, dans le village de Saint-Jean-Baptiste, au centre de l'île de Montréal. Ses parents appartiennent à la petite bourgeoisie qui s'installe dans ce nouveau quartier au nord du square Saint-Louis, quartier qui sera bientôt intégré à la ville de Montréal. Il a entrepris un «cours commercial» à l'Académie Saint-Jean-Baptiste lorsque la maladie le frappe et vient bouleverser son destin. Progressivement paralysé par la tuberculose de la colonne vertébrale («mal de Pott»), Lozeau passera sa jeunesse recroquevillé dans un lit avant qu'une série d'opérations chirurgicales lui permette de se tenir en position assise. Sauf quelques rares sorties, il vivra le reste de son existence auprès de sa mère, entre le lit où il écrit, le balcon d'où il admire les arbres et suit du regard les passantes, puis la terrasse où il arrose quelques fleurs et étudie les hirondelles.

Cette image du poète-martyr va rapidement devenir un mythe incontournable qui conditionnera toutes les lectures de l'œuvre de Lozeau. On ne pourra plus éviter de reprendre les phrases, magnifiques de simplicité, de la lettre de Lozeau que Charles ab der Halden avait placée dans la «Note de l'éditeur» de la première édition de *L'Âme solitaire*:

Je suis resté neuf ans les pieds à la même hauteur que la tête: ça m'a enseigné l'humilité. J'ai rimé pour tuer le temps, qui me tuait par revanche... Je suis particulièrement abondant en faiblesses. C'est que je n'ai pas fait mon cours classique, que je ne sais pas le latin dont la connaissance est indispensable pour bien écrire le français. J'achevais un cours commercial, quand la maladie m'a jeté sur le dos¹.

1. Albert Lozeau, *L'Âme solitaire*, 1907, p. II. Voir *infra*, p. 641-642.

À côté de celle d'Émile Nelligan, emporté par la folie, la littérature canadienne-française pourra proposer l'image gratifiante de ce beau jeune homme qui, par la force de la volonté, a vaincu la maladie et trouvé une voie de salut dans la poésie et dans la religion chrétienne. Malheur à qui oserait critiquer ce « pauvre infirme », tel cet « Argus » qui a la lâcheté de se cacher derrière un pseudonyme et qui se fait durement rabrouer par Gaétane de Montreuil dans *La Presse*². Aussi, après certaines hésitations devant l'aspect sentimental, et parfois sensuel, de cette poésie, les « abbés » — l'abbé Camille Roy, l'abbé Félix Charbonnier, l'abbé Élie Auclair, le frère Antoine Bernard —, lui octroyant un certificat de bon catholique canadien-français, le consacreront poète de manuel scolaire. L'œuvre d'Albert Lozeau ne s'en est jamais relevée.

Pourtant cette œuvre méritait mieux. Afin de contribuer à sa redécouverte, essayons de suivre sa naissance et son évolution et de la replacer dans son contexte historique. Emprisonné par la maladie, Albert Lozeau se met à lire et découvre la littérature française. Son ami Albert Milette lui répète les cours de littérature qu'il suit à l'université. Charles Gill lui raconte son séjour à Paris. Lozeau s'essaie à l'écriture et publie dans *Le Monde illustré*, en 1898, un premier texte: un conte intitulé « La voix des âmes du purgatoire ». En 1899, il donne ses premiers poèmes à *La Presse*, à *La Patrie*, au *Passe-temps*. Et, en 1900, sept de ses poèmes paraissent dans *Les Soirées du Château de Ramezay*, recueil collectif de l'École littéraire de Montréal.

Empêché par sa condition physique, Lozeau ne participa jamais aux réunions de l'École littéraire. Ses rapports avec l'École ont cependant été analysés en détail par Yves de Margerie³. Il semble que Charles Gill se soit entremis afin d'ajouter les textes de Lozeau au volume des *Soirées*. Albert Milette a décrit, dans *La Patrie*, le lancement des *Soirées du Château de Ramezay*; il raconte que Charles Gill y lut plusieurs poèmes de l'ouvrage:

2. Gaétane de Montreuil (pseudonyme de Georgina Bélanger), « Deux mots de chronique », *La Presse*, 15 février 1902, p. 21. Voir « Nos réponses », *infra*, p. 452.

3. Yves de Margerie, « Albert Lozeau et l'École littéraire de Montréal », dans *L'École littéraire de Montréal*, Montréal, Fides, 1972, « Archives des lettres canadiennes », p. 212-254.

Nous lui devons aussi des remerciements pour le régal inattendu qu'il nous a offert, à la fin de la séance, en nous lisant «Ivresse» et «le Chêne» de M. Albert Lozeau, un des meilleurs poètes de l'École, dont le nom n'était pas mentionné au programme, comme nous l'avons pu constater⁴.

Ce n'est toutefois qu'en 1904 que Lozeau devint officiellement membre de l'École. Il en démissionna en 1907. Jean Charbonneau, dans son ouvrage sur *L'École littéraire de Montréal*, dira de Lozeau :

Si, dans la nomenclature des membres les plus représentatifs de l'École en cette seconde période que nous terminons ici, le nom de Albert Lozeau s'inscrit le dernier, c'est qu'il fit peu de temps partie de notre groupe. Nous savons pourquoi il n'en put suivre le mouvement que de loin⁵.

Mais ce même Charbonneau confiera à Yves de Margerie, qui voit dans ces propos de la jalousie, qu'ils n'étaient «pas du même monde⁶». «Les poètes de notre groupe ne s'occupaient pas de lui, même quand il publiait, chacun étant pris par ses propres œuvres. Nous l'avons perdu de vue... Nous ne sommes même pas allés à ses funérailles⁷...»

Il n'empêche que l'œuvre naissante de Lozeau est vite remarquée par la critique. Il écrit beaucoup et progresse rapidement, perfectionnant sa langue, raffinant sa versification. De sa chambre, par correspondance, il entreprend des collaborations avec de nombreux périodiques, de Montréal comme d'autres villes du Québec. Il donne des poèmes surtout, mais aussi des proses diverses, en particulier au *Journal de Françoise*, à *La Revue canadienne*, au *Nationaliste*, à *L'Avenir du Nord*, au *Canada* et au *Devoir*. De 1900 à 1909, Lozeau publie un ou des poèmes, en moyenne, à quarante-deux reprises par année⁸. De 1910 à 1919, la moyenne tombe à vingt-trois fois par année. Ces publications

4. Albert Milette, «L'École littéraire», *La Patrie*, 3 avril 1900, p. 6.

5. Jean Charbonneau, *L'École littéraire de Montréal*, Montréal, Albert Lévesque, 1935, p. 271.

6. Cité par Yves de Margerie, *op. cit.*, p. 253.

7. *Ibid.*, p. 252.

8. En général, il ne s'agit que d'un seul poème. Ce chiffre inclut les reprises des mêmes textes.

ont du succès, on lui écrit pour le féliciter ou pour lui demander des textes. Il développe ainsi un réseau d'amitiés ou de connaissances avec les principaux intervenants du milieu littéraire et journalistique, rédacteurs en chef, chroniqueuses, directrices de pages féminines. Il intervient, par des lettres, dans les échanges qui ponctuent l'actualité littéraire; il commente, par des articles et des comptes rendus, la publication de recueils de poèmes.

Lozeau donne ainsi au *Nationaliste* un article intitulé «Émile Nelligan et l'art canadien⁹» en 1904. En 1905, il commente la publication des *Études de littérature canadienne-française* de Charles ab der Halden, dans un article intitulé «De la critique s.v.p.¹⁰». En 1907, il prend parti dans la querelle entre Jules Fournier et Charles ab der Halden avec un article publié dans *Le Canada*¹¹. Cette intervention, représentative du style de Lozeau dans ses critiques, est remarquable de pondération et de maturité. Jules Fournier avait attaqué le critique français, le premier à avoir publié en France un ouvrage complet sur la littérature canadienne-française et qui préparait un second recueil d'études sur le même sujet: «Il n'y a pas de littérature canadienne-française. La chose ne se discute pas¹².» L'année suivante, il revenait à la charge: «Une douzaine de bons ouvrages de troisième ordre ne font pas plus une littérature qu'une hirondelle ne fait le printemps¹³.» Avec moins de panache mais plus de bon sens, Lozeau répond à Fournier:

Il me semble qu'il y a bien de la subtilité là-dedans, et que toute la discussion repose sur le sens que l'on prête au mot «littérature». Si on appelle littérature l'ensemble des productions littéraires, ayant un caractère artistique, d'un pays, il me paraît qu'une douzaine d'ouvrages de valeur ne saurait constituer une littérature. À le prendre au pied de la lettre, un «ensemble» est formé d'un nombre plus considérable d'œuvres qu'en a produit jusqu'ici le Canada.

9. Albert Lozeau, «Émile Nelligan et l'art canadien», *Le Nationaliste*, 13 mars 1904, p. 4.

10. *Id.*, «De la critique s.v.p.», *Le Nationaliste*, 10 décembre 1905, p. 1.

11. *Id.*, «La Littérature canadienne-française», *Le Canada*, 15 avril 1907, p. 4.

12. Jules Fournier, «Comme préface», *La Revue canadienne*, vol. 51, juillet 1906, p. 25.

13. *Id.*, «Réplique à M. ab der Halden», *La Revue canadienne*, vol. 52, février 1907, p. 129.

Néanmoins, pour désigner ces productions de la plume, il faut bien employer le terme général de «littérature», faute d'un autre plus juste, et qualifier cette littérature de «canadienne-française», puisqu'elle n'est ni espagnole, ni anglaise, ni chinoise, ni tout à fait française. Et ce raisonnement presque algébrique justifie, ce me semble, M. ab der Halden d'avoir intitulé son livre: «Études de la littérature canadienne-française¹⁴».

Ces interventions, nombreuses, sur la scène littéraire, manifestent qu'Albert Lozeau ne fut pas un solitaire enfermé par la maladie dans une introspection perpétuelle. Bien sûr, l'essentiel de l'œuvre poétique de Lozeau, ou du moins le plus important aux yeux de la postérité, tient dans une poésie intimiste, sentimentale, réflexion sur la souffrance née de la souffrance. Mais Lozeau fut aussi un joyeux compagnon ouvert sur le monde, qui réagit par la plume à l'actualité littéraire, comme il le fera plus tard, au moment de la Première Guerre mondiale, à l'actualité politique. D'ailleurs, le monde et la littérature pénètrent dans sa chambre assez régulièrement. Les amitiés — féminines et masculines — sont nombreuses¹⁵. Des musiciens et des poètes fréquentent la maison. Le samedi soir, Charles Gill, Albert Millette, Louis-Joseph Doucet, Lucien Rainier se rencontrent à son chevet pour discuter littérature. Madeleine écrit:

Sa chambre fut longtemps un cénacle où nous allions échanger nos rêves et nos ambitions de vingt ans. Groupés autour du poète, nous passions de longues heures à parler littérature et art. Lui dirigeait la conversation, l'orientait, lui donnait un but utile¹⁶.

Et Louis Arnould, professeur français de passage au Canada, raconte:

De fait, je l'ai pu constater, le fauteuil de ce sympathique infirme, qui continue le martyrologe de la pensée canadienne (Crémazie, Nelligan, Lozeau), est un des centres littéraires les plus attirants de Montréal, — toujours entouré qu'il est, sur le soir, d'amitiés

14. Albert Lozeau, «La Littérature canadienne-française», *Le Canada*, 15 avril 1907, p. 4.

15. Voir la thèse de Jeanne d'Arc Séguin (soeur Saint-Jean-de-Sienne), «Le sentiment de la nature chez Lozeau», Université d'Ottawa, 1963.

16. Madeleine (pseudonyme d'Anne-Marie Gleason), «Un grand poète canadien. Albert Lozeau», *La Revue moderne*, mai 1924, p. 7.

précieuses qui viennent, en ce sanctuaire du cœur et de l'esprit, aviver en commun la lampe de l'idéal¹⁷.

Ainsi, loin d'être un marginal, Albert Lozeau a joué un rôle actif dans l'institution littéraire de son temps. S'il a toujours refusé de se laisser embrigader dans une école et n'a jamais pris la plume qu'en franc-tireur, indépendant de toute attache sauf des amitiés, ce qu'il disait, avec clarté et modération, avait néanmoins son poids et établissait sa position et sa renommée.

Et cette renommée se développe progressivement mais solidement au cours de la première décennie du siècle. Dès 1901, l'ami Charles Gill consacre une substantielle «Étude littéraire» au jeune poète¹⁸. Au printemps 1905, une Française, professeur à l'Université McGill de Montréal, Marie-Louise Milhau, prononce à l'Alliance française une conférence intitulée «Les jeunes poètes canadiens-français». C'est l'événement de la saison. La conférencière connaît bien la poésie de la nouvelle génération montréalaise; elle l'analyse avec sympathie mais la critique avec rigueur. Elle distingue deux œuvres qu'elle place au-dessus des autres: celle de Nelligan et celle de Lozeau; pour la circonstance, elle fait lecture de plusieurs poèmes de Lozeau, qui sont remarqués¹⁹. Quelques mois plus tard, lorsque Lozeau demandera à Charles ab der Halden «de la critique s.v.p.», il évoquera cette conférence mémorable:

On n'a pas oublié la belle conférence que fit, au commencement de l'année, mademoiselle Milhau, du Royal Victoria College. C'est comme Française, et en qualité de professeur de littérature attaché à une université anglaise protestante, que mademoiselle Milhau a distribué impartialement l'éloge et le blâme aux jeunes poètes canadiens-français catholiques. Elle avait observé que ce n'est pas précisément de leurs compatriotes que les jeunes reçoivent de l'aide. Émue de leur misère, elle mit à leur disposition son intelligence et sa bonne grâce.

17. Louis Arnould, *Nos Amis les Canadiens*, Paris, G. Oudin, 1913, p. 176.

18. Charles Gill, «Étude littéraire», *La Presse*, 30 novembre 1901, p. 17.

19. Voir le résumé de cette conférence par «Cyrano» (pseudonyme d'Alonzo Cinq-Mars), «Les jeunes poètes canadiens-français», *Le Nationaliste*, 2 avril 1905, p. 3.

M. Ch. ab der Halden, dans son prochain volume, imitera, nous l'espérons, M^{lle} Milhau. Il voudra bien nous «critiquer», si toutefois il est d'avis que nous méritons cette faveur²⁰.

L'année suivante, il enverra ses poèmes à ce juge qu'il espère exigeant. Ab der Halden publiera son étude sur Albert Lozeau en juillet 1906 dans la *Revue d'Europe et des colonies*²¹.

À l'époque, Charles ab der Halden²² est une figure importante de la scène littéraire montréalaise, même s'il n'est jamais venu au Canada: les journaux publient ses correspondances et reprennent ses articles sur des auteurs canadiens-français. Modéré mais incisif dans ses critiques, progressiste dans ses idées, il n'hésite pas à s'attaquer à des auteurs reconnus comme William Chapman et à défendre l'œuvre de jeunes auteurs comme Émile Nelligan et Albert Lozeau. Son long article sur Lozeau est, pour celui-ci, une consécration. Après avoir cité le témoignage du poète qu'il reprendra dans la «Note de l'éditeur» de *L'Âme solitaire*, ab der Halden trace un portrait de Lozeau frappé par la maladie et assurant seul sa formation littéraire:

C'est à la lente et cruelle maladie avec laquelle il dut vivre, que nous sommes redevables d'un poète. Ce fut vraiment comme il le dit lui-même, «La bonne souffrance». Il lui emprunta une sorte de résignation noble, d'ascétisme stoïque, dont la beauté morale nous émeut quand il la laisse paraître. Il ne nous a point caché, poète subjectif entre tous, le combat de l'esprit net et lucide contre la chair meurtrie, et c'est un des caractères les plus hauts de sa poésie²³.

20. Albert Lozeau, «De la critique s.v.p.», *Le Nationaliste*, 10 décembre 1905, p. 1.

21. Charles ab der Halden, «Études de littérature canadienne-française. Albert Lozeau», *Revue d'Europe et des colonies*, juillet 1906, p. 41-53; repris sous le titre «Albert Lozeau» dans *Le Nationaliste*, 12 août 1906, p. 3, et 19 août 1906, p. 3.

22. Charles ab der Halden est né à Roubaix, dans le Nord de la France, en 1873. Jeune poète, il découvre la littérature québécoise à travers l'œuvre de Louis Fréchette. Il correspond avec Fréchette et l'abbé Casgrain. Il fait des conférences et publie des articles sur des écrivains canadiens-français. Il rassemble, en 1904, un premier recueil d'articles, les *Études de littérature canadienne-française*, et, en 1907, les *Nouvelles Études de littérature canadienne-française*, chez Rudeval, à Paris. En 1910, il deviendra directeur d'une école normale en Algérie. Il ne s'intéressera plus à la littérature québécoise jusqu'à sa mort en 1962. Voir Marie-Andrée Beaudet, *Charles ab der Halden, portrait d'un inconnu*, Montréal, L'Hexagone, 1992.

23. Charles ab der Halden, «M. Albert Lozeau», dans *Nouvelles Études de littérature canadienne-française*, Paris, Rudeval, 1907, p. 323-324.

Il étudie ensuite l'œuvre à l'aide de nombreuses citations:

Des arbres, de la musique, l'amour de la pénombre, les étoiles familières et la lune, compagne fidèle et fantasque; la neige qui tourbillonne de l'autre côté des vitres, les sourires encore aigres de mars, les promesses de juin, accablant et tardif, la mélancolie splendide des septembres; l'harmonie qui met du ciel dans les moelles... Puis la nostalgie de la femme, l'admiration chaste presque toujours, et parfois ardente, pour celle à qui tous les vœux du poète s'adressent. Enfin, un sentiment religieux beaucoup plus moderne que celui de ses confrères, un sentiment religieux traversé de doutes, rompu d'angoisses, mais d'autant plus poignant... Des pensées qui se formulent à peine et se résorbent en rêveries, des rêveries qui soudain se précisent en pensées, comme à la lueur d'un éclair surgissent de l'ombre les lignes précises d'un paysage, qui la seconde d'après s'évanouira, dans la nuit: telles sont les inspirations coutumières de M. Albert Lozeau²⁴.

Pour composer cet article, Charles ab der Halden s'était appuyé sur les textes de Lozeau qu'il avait lus dans des périodiques canadiens, mais surtout sur les poèmes manuscrits que lui avait envoyés l'auteur, sans doute au printemps 1906. C'est Lozeau lui-même qui le précise à propos de *L'Âme solitaire*:

Ces vers sont faibles, comme était faible le jeune homme qui les écrivit alors. Ils constituent la partie la moins mauvaise d'un manuscrit qui fut envoyé à Paris pour servir à une étude de M. ab der Halden, nullement dans l'intention d'être publiés. Ils ont été réunis en volume sur le conseil et par les soins de plus compétents que moi. Qu'ils en assument la responsabilité. C'est ce qu'il faudra dire si jamais l'on fait une étude générale de mes vers²⁵.

24. *Ibid.*, p. 326.

25. Albert Lozeau, note manuscrite datée d'octobre 1920 inscrite dans son exemplaire de *L'Âme solitaire* (l'exemplaire sur hollandaise); citée par Antoine Bernard dans sa conférence intitulée « Une heure avec Albert Lozeau », donnée à l'Université de Montréal en 1926 (Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, fonds Antoine-Bernard; la citation de Lozeau est au verso du feuillet 18). Voir le compte rendu anonyme de cette conférence dans *Le Devoir* du 27 novembre 1926, p. 4. Ce jugement est repris par Madelon Rufiange qui cite une lettre de Lozeau: « Ne parlez pas de *L'Âme solitaire*: cet amas de vers juvéniles avait été envoyé à Paris pour servir de documents à une étude et nullement pour être publié. Il l'a été presque malgré moi. Tout cela est faible et maladif comme l'auteur l'était alors. Ces pages ont été entièrement écrites au lit, sur le dos, sans aucune ouverture sur la nature et avec l'inexpérience du jeune âge. Et ça paraît! » (Madelon Rufiange, « Albert Lozeau intime », *Le Devoir*, 6 juin 1931, p. 1).

Cette modestie marquait déjà la lettre de Lozeau reproduite par ab der Halden en tête de *L'Âme solitaire*, lettre qui accompagnait probablement cet envoi de poèmes. Il n'empêche que Lozeau dut être très heureux lorsque ab der Halden lui répondit par retour du courrier: « Savez-vous que vous êtes un grand poète? Non? Eh bien, apprenez-le²⁶. » C'est donc ab der Halden qui entreprit de sélectionner les meilleurs poèmes de Lozeau et de les organiser en un recueil. Louvigny de Montigny le confirme:

Aussi, quand M. Charles ab der Halden ajoutera, à la monographie qu'il a consacrée naguère à notre poète, une note reportant l'attention de ses lecteurs sur « ce livre où M. Lozeau réunit suivant un plan logique les meilleures pièces de son œuvre », il sera bon de noter à notre tour que ce *plan logique* est plutôt de M. ab der Halden lui-même dont la sympathie bien avisée lui a inspiré cette pensée de composer *un livre* des pièces éparses ou, pour mieux dire, des feuilles volantes d'Albert Lozeau²⁷.

Charles ab der Halden écrit à Lozeau: « Je vois, dans les vers que vous m'avez soumis, de quoi former un livre intéressant. Quel titre choisiriez-vous? Et pourriez-vous vous porter garant de tel montant comme part des frais d'édition²⁸? » Il était courant pour un éditeur de demander à un auteur de contribuer aux frais de publication soit par un montant d'argent, soit en trouvant des souscripteurs, soit en assurant d'écouler un certain nombre d'exemplaires. Mais Lozeau n'en a pas les moyens. Il décide d'écrire au premier ministre du Canada, Sir Wilfrid Laurier.

26. Cité par Antoine Bernard, *loc. cit.*

27. Louvigny de Montigny, « *L'Âme solitaire* », *La Revue canadienne*, vol. 53, septembre 1907, p. 307. Jacques Lambert, dans sa thèse sur Albert Lozeau, démontre que Louvigny de Montigny, qui correspondait avec ab der Halden depuis l'affaire de la reconnaissance des droits d'auteur en 1903, fut l'intermédiaire entre Lozeau et ab der Halden. De fait, on peut lire sous la plume de Madeleine, dans *La Patrie* du 26 novembre 1906 (« Chronique », p. 4): « M. Chs. Abder Halden [sic] [...] a fait là-bas les démarches nécessaires pour la publication des vers de M. Lozeau, tandis qu'ici, M. Louvigny de Montigny, le plus généreux des camarades, s'employait avec son active intelligence à toute correspondance relative à cet intéressant incident littéraire. » La thèse de maîtrise de Jacques Lambert, « *L'Âme solitaire* d'Albert Lozeau: la quête d'un destin » (Université du Québec à Trois-Rivières, 1994, 390 f.) constitue un travail exceptionnel par la richesse de sa documentation, même si certaines hypothèses proposées me paraissent parfois aventureuses.

28. Cité par Antoine Bernard, *loc. cit.*, f. 16.

Celui-ci était demeuré lié à la famille Lozeau depuis qu'étudiant il avait habité chez la grand-mère Gauthier d'Albert Lozeau²⁹. Lozeau lui explique :

À la suite de l'article de M. Halden, un éditeur de Paris m'a fait des conditions très avantageuses pour la publication en volume de mes vers. Il me demandait \$ 100. J'ai répondu que je ne les avais pas et que je n'espérais pas les trouver. Alors, il m'a demandé de lui assurer un certain nombre de souscripteurs et a ajouté que si le gouvernement canadien promettait d'acheter 150 volumes, dont le prix de chacun ne dépasserait pas 3 f. 50, cela me donnerait un bon coup d'épaules. Croyez-vous que la chose soit possible?

Ce n'est pas une faveur particulière que je vous demande. Je voudrais savoir si ce qu'on a fait pour d'autres, on pourrait le faire pour moi. Je n'ai pas besoin de vous prier de m'accorder votre aide si vous y voyez quelque espoir, je sais qu'elle m'est acquise.

Je crois que mon volume aurait quelque valeur, car M. Halden et M. Jean Lionnet qui me conseillent fort de publier et qui travaillent de leur côté à la réussite de ce projet, me promettent presque un prix de l'Académie. On me ferait un livre de 180 pages avec ce que j'ai écrit de meilleur et tiré à 1100 exemplaires. Ce sont des conditions que pas un éditeur canadien ne pourrait me faire. Mais il me faut \$ 100 ou beaucoup de souscripteurs assurés, parmi lesquels le gouvernement compterait pour presque la moitié³⁰.

Wilfrid Laurier lui répond par retour du courrier en lui envoyant, à titre personnel, la somme nécessaire. Lozeau est comblé :

En recevant votre belle lettre et la magnifique souscription qui l'accompagnait, j'ai pleuré de plaisir, et toute la famille était folle de joie. Mais personne n'a été surpris de votre générosité; on m'a dit que, malgré que vous soyez assiégré de demandes de secours de toutes sortes, vous avez passé votre vie à faire le bonheur des autres. Je comprends pourquoi vous êtes respecté et aimé de tout le monde, et comment vos adversaires politiques, quand ils parlent de votre caractère personnel, ne peuvent s'empêcher de vous admirer pour vos belles qualités de cœur et d'intelligence.

Vous m'avez comblé, et je ne saurais vous dire combien je vous en suis reconnaissant. Si je n'avais promis, et si le devoir filial ne m'y obligeait, d'offrir mon premier volume à mon père et à ma mère,

29. Voir *infra*, p. 643.

30. Albert Lozeau, lettre à Wilfrid Laurier du 23 octobre 1906 (Bibliothèque nationale du Canada, fonds Wilfrid-Laurier).

c'est à vous que j'en ferais hommage. Mais je ferai tout en mon pouvoir pour m'acquitter d'une part au moins de la dette immense que j'ai contractée envers vous.

Je voudrais que le volume que je vous offrirai fût imprimé sur le plus beau papier du monde et pour vous seul. Car vous m'avez assuré la publication de mes vers; la somme que vous m'avez offerte était le maximum de ce qu'il me fallait³¹.

Cependant le recueil ne paraîtra que l'année suivante, en coédition de l'éditeur parisien F. R. de Rudeval (premier volume d'une nouvelle collection nommée «Bibliothèque canadienne», dirigée par Charles ab der Halden) et de l'éditeur montréalais Beauchemin. Le recueil est attendu avec impatience dans les journaux de Montréal. Les premiers exemplaires arrivent finalement en juillet 1907³². La première édition est immédiatement épuisée. Albert Cloutier, beau-frère de Lozeau, écrit:

L'Âme solitaire est mise sous presse et au mois de juillet 1907, la Cie Beauchemin en reçoit un certain nombre qui sont aussitôt enlevés. Un autre envoi suit, qui subit le même sort et l'édition complète est épuisée. Lozeau laisse à Rudeval ses profits et demande l'impression d'une seconde édition. Cette deuxième édition (1908) se vend rapidement; mais cette fois Lozeau subit un contretemps bien ennuyeux. Rudeval est forcé de fermer ses portes. Ce qui reste de la deuxième édition est acheté par Beauchemin, Granger, Déom, etc. De ces deux éditions, Lozeau n'a fait aucun profit pécuniaire³³.

La réception critique du recueil est abondante et, à l'exception de quelques réserves, très favorable. Dans *La Patrie*, Madeleine, avec le doigté nécessaire pour éviter la polémique, fait remarquer la nouveauté de la poésie de Lozeau:

31. Albert Lozeau, lettre à Wilfrid Laurier du 25 octobre 1906 (*loc. cit.*); reproduite par Albert Cloutier, «Mémoires sur Albert Lozeau en réponse au questionnaire du frère Éphrem f.e.c», f. 10 (Bibliothèque nationale du Québec, fonds Albert-Lozeau). Jacques Lambert étudie avec précision la chronologie de l'édition de *L'Âme solitaire* (*op. cit.*, f. 231 s.)

32. Dans sa thèse, «Le sentiment de la nature chez Albert Lozeau», Jeanne d'Arc Séguin (sœur Saint-Jean-de-Sienne) fournit une photographie de la dédicace de *L'Âme solitaire* par Lozeau à Françoise Fafard, dédicace datée du 22 juillet 1907. Le 28 juillet, Ernest Lafortune publie dans *Le Nationaliste* une longue présentation du livre qui s'ouvre par ces mots: «Le recueil de poésies de M. Albert Lozeau, si impatiemment attendu des lettrés canadiens, vient de faire son apparition en librairie» («Un événement littéraire. *L'Âme solitaire* par M. Albert Lozeau», *Le Nationaliste*, 28 juillet 1907, p. 3).

33. Albert Cloutier, *op. cit.*, f. 12.

Chaque âme a sa voix, à quoi bon lui demander des notes inconnues, dans un ton qui ne lui convient pas. Le talent est libre, et il serait ridicule de croire qu'on va poser des frontières à son vol ou des règles à son caprice.

À mon sens, la poésie de Lozeau est très canadienne, car si l'on n'y trouve ni les noms de nos contrées, ni ceux de nos preux, elle n'en reste pas moins l'expression de nos rêves, de nos enthousiasmes, de nos amours.

M. Lozeau, avec Nelligan, s'est fait une place nouvelle, dans notre littérature; il a prouvé que l'on pouvait écrire, sans absolument puiser à la source historique. Il n'a pas adopté cet autre genre, parce qu'il blâmait les vers historiques et si rien, dans son œuvre, ne rappelle les poésies de certains de nos auteurs distingués, c'est que son talent est tout autre, et il faudrait être étrangement outré pour lui en faire reproche³⁴.

Pierre Lorraine ouvre son article du *Journal de Françoise* par ces lignes:

M. Albert Lozeau vient de faire paraître en volume, sous le titre de *L'Âme solitaire*, un choix de ses meilleurs poèmes. C'est presque un événement littéraire. M. Lozeau est l'un des mieux doués parmi nos écrivains de la jeune génération, et son livre est comme une oasis dans le désert.

Et il conclut en disant:

Son œuvre marque l'évolution de la poésie un peu pompeuse, un peu empesée qui avait longtemps tenu ici le premier rang, vers un genre plus souple, plus facile, plus élégant. Enfin, il est probablement le premier poète érotique (et combien chaste!) qui ait chanté sur les rives du Saint-Laurent. À ces divers titres, nous lui devons beaucoup de sympathie et quelque admiration³⁵.

On peut lire, dans *L'Avenir du Nord*, cette analyse, toujours actuelle:

M. Lozeau est avant tout un poète intime. Il a borné son horizon. Il chante la nature qui l'environne immédiatement, surtout la nuit, et la lune, dont il tente à maintes reprises de reproduire les aspects changeants et multiples; les sentiments et les émotions qui agitent son âme en présence de la femme; le spectacle restreint mais varié qui se déroule sous sa fenêtre; les pensées et les réflexions qui

34. Madeleine, «Poète et poésie», *La Patrie*, 17 août 1907, p. 22.

35. Pierre Lorraine, «*L'Âme solitaire*», *Le Journal de Françoise*, 7 septembre 1907, p. 169 et 171-172.

naissent de ses lectures; les impressions personnelles que les saisons, dans leurs successions constantes, produisent sur son âme attentive et solitaire; les enchantements de la musique qui l'enivre; enfin, les mots, dont la combinaison est infinie, mais dont l'impuissance à rendre exactement et fidèlement nos pensées et nos sentiments l'a vivement frappé. [...] La psychologie de M. Lozeau est délicate et pénétrante, son observation juste et minutieuse, sa plume fidèle mais discrète. Une tristesse poignante est au fond de son âme; elle ne s'étale jamais, mais on la sent partout; son émotion est contenue, douce et pénétrante. C'est un poète que j'appellerais mesuré³⁶.

Louvigny de Montigny peut donc juger posément que « ce premier recueil d'un nouveau poète canadien a été édité à Paris avec une perfection que nos écrivains n'ont pas souvent osé souhaiter pour leurs œuvres; il soulève un concert d'admiration que l'on sent sincères; il enrichit notre littérature d'un rare joyau³⁷. »

Sur la lancée du succès de *L'Âme solitaire*, les années 1908 et 1909 sont une période de grande production poétique: soixante-seize publications de poèmes en 1908 et soixante et une en 1909. Lozeau prépare alors son prochain recueil, *Le Miroir des jours*. La version dactylographiée, datée de 1910, est presque identique au livre qui ne paraîtra qu'en 1912. Puis la progression s'arrête: seulement seize publications de poèmes en 1910 et vingt-huit en 1911. Quelque chose s'est cassé; l'inspiration est tarie; elle ne reprendra plus jamais comme auparavant.

Le Miroir des jours, publié par l'« Imprimerie du Devoir », sort en librairie au mois de mars 1912³⁸. De nouveau, la réception est excellente. C'est la confirmation de la valeur du poète. Selon l'abbé Joseph Melançon:

Toute la presse s'est occupée, en ces derniers temps, d'un nouveau volume de vers que M. Albert Lozeau vient de faire imprimer au *Devoir* et que la maison Beauchemin met en vente. Il est intitulé:

36. A.-B. Cruchet, « *L'Âme solitaire*, par Albert Lozeau, II », *L'Avenir du Nord*, 27 décembre 1907, p. 1.

37. Louvigny de Montigny, « *L'Âme solitaire* », *La Revue canadienne*, vol. 53, septembre 1907, p. 306.

38. Le 23 mars, Edmond Léo (pseudonyme d'Armand Chossegros) présente le recueil dans *Le Devoir*: « La littérature canadienne est fière de saluer l'apparition du second recueil de vers de M. Albert Lozeau » (« Causerie littéraire. *Le Miroir des jours* par Albert Lozeau », *Le Devoir*, 23 mars 1912, p. 7).

Le Miroir des jours. En anglais comme en français, au Canada comme à l'étranger, M. Lozeau n'a guère reçu que des éloges sur cette nouvelle production de son talent poétique. C'est justice³⁹.

De Paris, Marcel Dugas envoie à *L'Action* une longue analyse sympathique et nuancée; même si le symbolisme du recueil lui semble déjà un peu dépassé, il apprécie le talent de Lozeau:

M. Albert Lozeau est vraiment un dieu tombé. [...] *Le Miroir des jours* ne trahit pas les ambitions poétiques du jeune poète. S'il ne détermine sensiblement un aspect inconnu du talent de M. Lozeau, sa facture est d'une élégance qui acquiert avec le temps une sorte de solidité. Les tours sont mieux arrondis; la phrase coule plus nette; le rythme est d'une précision sûre. Et les puérilités, les banalités, les mièvreries ne manquent pas; ce sont déchets de toute œuvre jeune. [...] Il est bien, chez nous, le poète des demi-jours et des teintes fanées, une sorte de Rodenbach, moins l'hallucination et le délire. [...] Un poète acharné à poursuivre le reflet des choses et leurs relations les moins prochaines, et qu'une mélancolie secrète, portée avec la vie, prédisposait au féminisme sentimental, devait trouver, dans la nature qui se dépouille avant de mourir, le motif de larmes distinguées⁴⁰.

À Paris toujours, Auguste Dorchain⁴¹ prononce ce jugement:

La renommée de M. Albert Lozeau doit, d'ores et déjà, dépasser les limites de son pays, comme sa Muse a dépassé les frontières d'une inspiration principalement canadienne, pour atteindre la région de la poésie universelle, de celle qui peut parler, sans rien perdre de sa vertu, au cœur, toujours pareil, de tous les hommes. [...] Je salue en lui, comme à son avènement, le premier des poètes du Canada contemporain et l'un des premiers, à l'heure qu'il est, de tous les pays de langue française, y compris le nôtre⁴².

Lozeau, effectivement, est satisfait de son travail. Il l'écrira à Madelon Rufiange:

39. Joseph Melançon (qui prendra le pseudonyme de Lucien Rainier), «M. Albert Lozeau», *Le Propagateur*, vol. 6, n° 22, 1912, p. 1.

40. Marcel Dugas, «Sur M. Lozeau», *L'Action*, 18 mai 1912, p. 1.

41. Auguste Dorchain (1857-1930) avait déjà salué le talent de Lozeau en 1908 dans un premier article («Les Poètes du Canada», *La Presse*, 1^{er} août 1908, p. 22; repris des *Annales politiques et littéraires*). La revue parisienne *Les Annales politiques et littéraires*, dont il était un collaborateur important, avait accordé un prix au poème de Lozeau «Canada» lors d'un concours des «Poètes de clochers» en 1907. Poète lui-même, Dorchain deviendra président de la Société des poètes.

42. Auguste Dorchain, «La poésie française au Canada», *L'Action*, 1^{er} juin 1912, p. 2; repris des *Annales politiques et littéraires*.

Du *Miroir des jours* vous pouvez citer ce qui vous plaît; c'est, à mon avis, le meilleur de mes livres, quoiqu'il ne vaille pas le diable. Il y a là encore bien de l'enfantillage, des redites et des incorrections. C'est à refaire. Les descriptions sont ce qu'il y a de mieux parce que celles-là sont vues⁴³.

Depuis 1910, Lozeau donne au *Devoir* des chroniques qui seront regroupées en trois volumes de *Billets du soir*. En tête du deuxième volume, publié en 1912, dans la liste «Du même auteur», on peut découvrir cette indication: «À genoux, Poésies religieuses. Un petit volume en préparation.» Dans *Le Devoir* du 13 août 1912, à la suite d'un poème intitulé «À genoux», une note précise: «Extrait d'un petit volume de poésies religieuses, en préparation⁴⁴». Ce volume sera emporté par la déclaration de la Première Guerre mondiale et deviendra la section «Fleur de lys» du troisième recueil de Lozeau, *Lauriers et feuilles d'érable*. Francophile au sein d'une société divisée sur la question de l'engagement dans le conflit, Lozeau décide de prendre part à l'effort de guerre à sa manière. Consciencieusement, il va faire paraître dans *Le Devoir* des poèmes exaltant la bravoure des troupes françaises et belges et magnifiant le sacrifice des combattants. Ces poèmes, en général, répondent de près à l'actualité internationale. Devenu poète militant, Lozeau chantera aussi la langue française et le courage de la nation canadienne-française. *Lauriers et feuilles d'érable* paraît en octobre 1916. En décembre, *Le Devoir* publie un compte rendu mitigé du recueil: «On pénètre dans ce livre d'Albert Lozeau comme dans une chapelle, dont la porte entr'ouverte laisserait échapper des chants et des parfums⁴⁵.» L'*Anthologie des poètes canadiens* de Jules Fournier notera: «Dans *Lauriers et feuilles d'érable*, M. Lozeau s'est essayé à la poésie patriotique, avec un succès contestable⁴⁶». De son côté, Lozeau fera la part des choses:

43. Cité par Madelon Rufiange, «Albert Lozeau intime», *Le Devoir*, 6 juin 1931, p. 1.

44. Albert Lozeau, «À genoux», *Le Devoir*, 13 août 1912, p. 1.

45. Ernest Bilodeau, «*Lauriers et feuilles d'érable*, par Albert Lozeau», *Le Devoir*, 23 décembre 1916, p. 4.

46. Jules Fournier, *Anthologie des poètes canadiens*, Montréal, Granger, 1933 (première édition: 1920), p. 159.

Les *Lauriers et feuilles d'érable* constituent une œuvre de circonstance qui n'a plus de valeur, les circonstances passées. Elle contient quelques-uns des moins mauvais sonnets que j'ai écrits, mais elle ne mérite pas d'être étudiée dans une conférence⁴⁷.

L'œuvre poétique de Lozeau a maintenant pris une ampleur qui appelle les études globales. En 1916, dans *Des influences françaises au Canada*, Jean Charbonneau, tout en reconnaissant l'originalité de l'œuvre, insiste sur la culture littéraire française du poète⁴⁸. En 1917, l'abbé Camille Roy publie dans *La Nouvelle-France*⁴⁹ une étude sur Lozeau qu'il reprendra dans *À l'ombre des érables*. Roy fait déjà autorité dans l'institution littéraire québécoise et son jugement fixera la position de l'œuvre de Lozeau :

L'œuvre de M. Lozeau, qui est déjà considérable, et qui vient de s'augmenter par la publication de *Lauriers et feuilles d'érable*, est donc l'une des plus intéressantes qu'il y ait dans l'histoire de notre poésie ; l'auteur se place, sans conteste, au premier rang de nos écrivains en vers⁵⁰.

Le critique présente Lozeau comme le poète de la vie intérieure :

La vie close à laquelle est condamné M. Albert Lozeau, l'épreuve douloureuse qui l'a tenu loin de la nature et de ses grands paysages, et de ses grands souffles, expliquent assez le caractère tout intime de son œuvre, et ces retours multipliés sur le spectacle intérieur de la conscience. [...] C'est dans *L'Âme solitaire* et dans le *Miroir des jours* que le poète a le plus versé de lui-même, de la substance fluide de ses rêves et de ses tendresses⁵¹.

L'abbé estime la peinture de l'amour « artificieuse », résultat d'« un peu d'effort maniéré⁵² ». Mais Lozeau, dit-il, a compris le bienfait de la solitude et l'élévation spirituelle à laquelle elle permet d'accéder. Puis, abordant la peinture de la nature, Roy distingue, sans employer le terme, la nouveauté du symbolisme

47. Cité par Madelon Rufiange, « Albert Lozeau intime », *Le Devoir*, 6 juin 1931, p. 1.

48. Jean Charbonneau, *Des influences françaises au Canada*, t. I, Montréal, Beauchemin, 1916, p. 129-139.

49. Camille Roy, « M. Albert Lozeau », *La Nouvelle-France*, février 1917, p. 49-63; repris dans *Le Devoir*, 24 février 1917, p. 3.

50. Camille Roy, « Albert Lozeau », *À l'ombre des érables*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale, 1924, p. 180.

51. *Ibid.*, p. 181 et 182.

52. *Ibid.*, p. 183 et 184.

de la poésie de Lozeau: «Mais ce virtuose, qui s'applique à transposer la nature plutôt qu'à la décrire, essaie toujours loyalement de la bien comprendre; il tâche de s'identifier avec le spectacle ou l'objet perçu⁵³.» Il conclut en estimant que, s'il n'est pas le poète des grands sujets, «M. Albert Lozeau est excellemment ce qu'il est: un joueur de cithare, une âme sensible et tendre, un peintre de petits tableaux exquis, un faiseur d'arabesques légères, un artiste d'Alexandrie⁵⁴.»

La dernière étude à paraître du vivant de Lozeau sera celle de l'abbé Félix Charbonnier. Publiée d'abord dans *L'Action française*, revue dirigée par l'abbé Lionel Groulx, elle sera reprise dans *Le Devoir* avant de figurer en tête des *Poésies complètes* de Lozeau. L'abbé Charbonnier ne possède pas la même autorité que l'abbé Roy, mais il ne manque pas de rappeler ses titres de «Docteur ès lettres, Lauréat de l'Académie française⁵⁵». Lui aussi commence par évoquer la maladie de Lozeau:

On peut déclarer sans hésitation qu'Albert Lozeau est considéré à juste titre comme l'un des représentants les plus autorisés de la jeune poésie canadienne. Depuis quelque vingt ans, cette âme vibrante dans un corps maladif a peuplé sa solitude des plus beaux rêves⁵⁶.

Lozeau, dit-il, est un poète lyrique qui chante «avec tout son cœur» de manière à la fois personnelle et universelle⁵⁷. Contrairement à Camille Roy, il n'insiste pas sur la peinture de la nature:

Toutefois, disons-le sans détour, la nature telle quelle n'a pas été sa grande inspiratrice: peut-être cette âme «abondante en faiblesses», selon sa propre confession, s'est-elle sentie accablée par la somptueuse magnificence des choses du dehors; ce n'est pas là qu'il faut chercher sa veine poétique; malgré de louables tentatives, l'écrivain n'a pu se mesurer avec les grandioses spectacles qu'il avait entrevus de sa fenêtre: il a gémi, il a pleuré en constatant sa faiblesse, et, rentrant en lui-même, il a laissé ses plus généreux élans s'évanouir

53. *Ibid.*, p. 191.

54. *Ibid.*, p. 200.

55. Félix Charbonnier, «L'œuvre poétique d'Albert Lozeau», *L'Action française*, mars 1923, p. 167; repris dans *Le Devoir*, 7 avril 1923, p. 7. Félix Charbonnier était né en France en 1873. Il sera romancier et critique littéraire.

56. *Ibid.*, p. 158.

57. *Ibid.*, p. 160. Par là, l'abbé Charbonnier s'efforce de placer l'œuvre de Lozeau au-dessus de la querelle entre le régionalisme et l'exotisme.

en un sanglot. Albert Lozeau est plutôt le poète des sentiments tendres, de la tiède atmosphère du foyer⁵⁸.

Poursuivant son étude dans ce style tortueux et larmoyant, l'abbé Charbonnier se permet ensuite quelques critiques des audaces du poète au niveau de la versification; puis il conclut, de la même manière que l'abbé Roy:

Le secret du charme singulier qui se dégage de ses livres est tout autre [que celui des grands sujets]: ce sont des pastels, des aquarelles d'une touche légère, avec des tons atténués; c'est la manifestation discrète d'une âme prompte à la joie, prompte aux larmes: églogues fraîches, élégies pénétrantes, tels sont ses genres préférés. Il ne parle, à l'ordinaire, que des choses les plus simples, les plus quotidiennes, avec une grâce naïve: poésie diaphane, faite pour les délicats⁵⁹.

L'œuvre poétique de Lozeau qui reçoit ainsi la reconnaissance institutionnelle est déjà presque achevée, et son auteur le sait. Entre la fin de la guerre de 1914-1918 et sa mort en 1924, Lozeau publie peu de poèmes. Il continue toutefois à intervenir sur la scène littéraire par quelques articles. Alors que, dans sa jeunesse, il s'était appliqué à maintenir son indépendance intellectuelle et artistique, regardant l'École littéraire de Montréal avec sympathie mais sans plus, rejetant les limitations géographiques ou morales du régionalisme⁶⁰, conservant son sens critique face aux «exotistes⁶¹», Lozeau, l'âge et la maladie aidant, finit par se ranger. Avec le temps, les préoccupations religieuses deviennent plus présentes sous sa plume. Il livre, en 1920, dans les *Mémoires de la Société royale du Canada*, une longue étude sur «Le régionalisme littéraire⁶²». Sa position, dans cette querelle qui a divisé le monde littéraire canadien-français durant presque toute la vie de Lozeau, est pleine de nuances et

58. *Ibid.*, p. 162.

59. *Ibid.*, p. 167.

60. Voir l'article intitulé «Émile Nelligan et l'art canadien», *Le Nationaliste*, 13 mars 1904, p. 4.

61. Voir l'article sur le recueil de Guy Delahaye, «*Les Phases* ou le danger des mauvaises fréquentations», *Le Devoir*, 19 avril 1910, p. 1.

62. Albert Lozeau, «Le régionalisme littéraire. Opinions et théories», *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, 3^e série, tome XIV, séance de mai 1920, publié en 1921, p. 83-95. Lozeau était membre de la Société royale du Canada depuis 1911.

de bon sens. Même s'il passe du «je» de l'artiste indépendant au «nous» des rangs régionalistes, Lozeau tente de demeurer au-dessus de la mêlée. Bien sûr, dit-il, il faut écrire sur ce qu'on connaît personnellement, à partir de ce qu'on est; lui a vécu une existence recluse et sédentaire, il a donc étudié sa vie intérieure. Mais l'artiste doit être libre, et l'œuvre d'art doit d'abord viser la beauté. Rejetant les restrictions institutionnelles, il affirme:

Le régionalisme littéraire est une doctrine excellente quand elle est largement interprétée; mais n'est-elle pas compromise par des énoncés de principes douteux et des arguments préjudiciables à l'art canadien? [...] Je regarde avec amour la nature de mon pays, la seule que je connaisse, et je la peins en poète je ne sais jusqu'à [quel] point universel ou national. Je n'y songe pas; je cède aux penchants de mon cœur, aux inclinations de mon esprit: je suis une âme sous le ciel⁶³.

Cependant, il publiera, en 1923, un article dont le titre est une reddition: «Les Lettres au service de l'Idée patriotique». Il débute de manière catégorique:

Parmi les forces qui concourent à servir l'idée nationale, qui contribuent à la formation d'un patriotisme actif et raisonné, les lettres sont au premier rang. Dès que les hommes de toutes races commencèrent à chanter et à écrire, ils s'inspirèrent de deux sentiments universels: le sentiment religieux et le sentiment patriotique⁶⁴.

Qu'en est-il au Canada français?

Notre littérature a-t-elle, pour sa part, et comme elle le devait, contribué, selon ses moyens, à la formation de l'idée nationale, à sa diffusion et à son constant développement? [...] Pris entre le sentiment naturel qui porte chaque homme à chérir par-dessus tout autre le coin de terre où il est né, et les obligations envers la France, qui nous a abandonnés et l'Angleterre qui nous a conquis, l'écrivain canadien perd, peu à peu, par la suite du temps, le sens des devoirs nationaux. Son patriotisme est désorienté⁶⁵.

Se reniant lui-même, Lozeau en arrive à accuser les écrivains de sa génération:

63. *Ibid.*, p. 85 et 89.

64. Albert Lozeau, «Les Lettres au service de l'Idée patriotique», *Almanach de la langue française*, daté de 1924, p. 93; repris dans *Le Devoir*, 24 novembre 1923, p. 8.

65. *Ibid.*, p. 93 et 94.

Ils se sont trop souvent inspirés de l'étranger, à la fois pour le fond et pour la forme de leurs ouvrages. Ils ont détourné les yeux de leur pays, soit par indifférence, ignorance de l'histoire canadienne, ou soit par un préjugé qui veut que tout soit plus beau et plus grand ailleurs que chez soi⁶⁶.

L'abbé Lionel Groulx⁶⁷ a gagné :

En effet, notre jeune littérature n'aura de certitude de durée qu'en autant qu'elle puisera sa sève dans le terroir et reflétera l'image multipliée des êtres et des choses de chez nous⁶⁸.

Envisageant probablement sa mort prochaine, Lozeau entreprend de constituer l'édition définitive de son œuvre poétique⁶⁹. Il reprend donc ses trois recueils et les complète d'un quatrième qui s'intitulera *Les Images du pays*. Son travail de correction est à la fois ponctuel et structurel : il corrige ses textes, en supprime un bon nombre et en déplace d'autres. Il écarte ainsi une cinquantaine de poèmes, surtout de *L'Âme solitaire*. Des motivations diverses ont pu lui inspirer ces corrections et ces suppressions ; mais l'une a sans aucun doute un caractère idéologique : la pensée religieuse de Lozeau a évolué et il veut mettre son œuvre en accord avec sa foi présente. Un exemple frappant en est cette modification apportée au poème « Effets de neige et de givre » de *L'Âme solitaire* ; les vers : « Le poète isolé du monde, dans sa chambre, / Rêve du pur néant des tombes de décembre », des éditions de 1907 et 1908, deviennent alors : « Le poète [...] / Rêve à la grande paix des tombes de décembre⁷⁰ ».

On peut remarquer aussi la mise à l'écart des poèmes fondés sur des images empruntées à la mythologie gréco-latine : « Diane », « Flore », « Cérès ». Par ailleurs, Lozeau ajoute aux sections religieuse (« Fleurs de lys ») et patriotique (« Feuilles d'érable ») de *Lauriers et feuilles d'érable* des poèmes composés après 1916. Enfin,

66. *Ibid.*, p. 94.

67. Lozeau le cite dans la suite de l'article (p. 94).

68. *Ibid.*, p. 96.

69. « Prévoyant que je n'ajouterai plus guère à l'œuvre présente, j'offre dès maintenant ce livre à mon pays » (Albert Lozeau, « Note de l'auteur », *Poésies complètes*, vol. I, p. XXIV).

70. Autres exemples tirés de *L'Âme solitaire* : dans le poème « Bonheur rêvé », « des caresses d'ange apprises dans les cieux » devient « des consolations apprises dans les cieux » ; le poème pessimiste « Chimères » est supprimé.

le déplacement de poèmes traitant de la nature et du pays dans le nouveau recueil *Les Images du pays*, lui permet de resserrer la thématique des sections des premiers recueils. On trouve, dans le fonds Albert-Lozeau de la Bibliothèque nationale du Québec, en tête du cahier rassemblant des copies de poèmes de l'auteur, une «Note au lecteur» de la main de Lozeau, note qui se rapporte probablement à ce nouveau recueil *Les Images du pays*:

Ces pages ne contiennent qu'une partie des vers écrits depuis 1916. Vu leur caractère [plusieurs mots rayés les uns au-dessus des autres], on a cru préférable de les publier à part. D'autres pièces inédites paraîtront prochainement dans une réédition générale des recueils poétiques de l'auteur, qui sont presque tous épuisés en librairie⁷¹.

Ce travail est interrompu par la mort d'Albert Lozeau, le 24 mars 1924. Le lendemain, *Le Devoir* annonce la nouvelle:

Albert Lozeau est mort hier soir, un peu après neuf heures. Une congestion cérébrale a brusquement, en moins de deux jours, achevé la ruine d'un organisme déjà, et depuis de longues années, profondément atteint. L'auteur de *L'Âme solitaire*, du *Miroir des jours*, de *Lauriers et feuilles d'érable*, de la délicieuse série des *Billets du soir*, laisse, en vers et en prose, une œuvre considérable, quoique trop tôt interrompue, et qui ne permettra point qu'on l'oublie⁷².

Cette mort est soulignée dans les journaux par de nombreux articles et poèmes qui complètent l'icône du poète-martyr, devenu presque un saint:

L'offrande du poète a reçu l'acceptation suprême. Les épines et les larmes lui ont valu d'être infiniment agréé; et aussi cette résignation douce et patiente qui fit moins pénible l'épreuve jamais terminée. Mais Albert Lozeau a si bien vécu sa douloureuse vie, qu'il n'est pas mort tout entier. Une œuvre reste de lui, qui est une haute leçon de courage, et un poème d'humaine tendresse⁷³.

Dans quel état Lozeau laissait-il son œuvre? Une note anonyme, en tête des *Poésies complètes*, le précise:

Albert Lozeau, quelques jours avant sa mort si inattendue, avait choisi et classé les poèmes qu'il voulait inscrire dans l'édition définitive

71. Note manuscrite non signée, BNQ, fonds Albert-Lozeau.

72. Omer Héroux, «Albert Lozeau», *Le Devoir*, 25 mars 1924, p. 1.

73. Camille Roy, «Sur la tombe d'Albert Lozeau», *Le Canada français*, avril 1924, p. 589; repris dans *Le Devoir*, 26 avril 1924, p. 7.

de son œuvre poétique; il les avait fait précéder d'une préface de M. l'abbé Charbonnier et d'une note personnelle qui rend aujourd'hui un accent pathétique; il avait même réglé les détails matériels de l'édition. Les amis qui ont l'honneur d'assurer la publication de cette œuvre n'avaient donc plus qu'à exécuter le plus fidèlement qu'il leur était possible les volontés de l'auteur. Ils l'ont fait avec un pieux scrupule⁷⁴.

Cependant, pour assurer la publication de cette œuvre posthume, restait un long travail d'édition qui paraît s'être heurté à des difficultés surtout financières. Il semble que Omer Héroux, rédacteur en chef du *Devoir* et ami de Lozeau, ait été la cheville ouvrière du projet⁷⁵; son nom, toutefois, ne figure pas parmi les membres du comité constitué pour le réaliser. Ce comité, «composé d'écrivains et d'amis du poète⁷⁶» est présidé par Camille Roy de l'Université Laval de Québec et par Édouard Montpetit de l'Université de Montréal; il lance une souscription en décembre 1925:

Une double édition sera faite: la première sur fort beau papier, format in-18; la deuxième, édition de grand luxe, sur format agrandi, sur papier spécial, avec encadrement⁷⁷.

74. *Poésies complètes*, vol. 1, p. VII. Camille Roy confirme: «Un Comité formé après la mort du poète, s'est préoccupé de rééditer l'œuvre complète — du moins l'œuvre en vers — d'Albert Lozeau. L'auteur lui-même, quelques temps avant de mourir, avait revu cette œuvre, l'avait passée au crible de sa propre critique, en avait éliminé les pièces qu'il croyait trop faibles, en avait ajouté d'autres que ne contenaient pas les précédents recueils, et avait ainsi préparé cette réédition, une réédition telle que la souhaitaient son ambition d'auteur et sa préoccupation d'artiste. La mort est venue interrompre ce travail au moment où il s'achevait. Et le Comité des amis de Lozeau qui a voulu en assurer l'exécution complète, n'a eu qu'à recueillir aux tiroirs du poète, pour les porter à l'éditeur, les poèmes qui avaient été jugés dignes d'une publication définitive» («Albert Lozeau, sa vie et son œuvre», Archives du Séminaire de Québec, fonds Camille-Roy, f. 1).

75. Témoignage d'Albert Cloutier, beau-frère de Lozeau («Mémoires sur Albert Lozeau en réponse au questionnaire du frère Éphrem f.e.c.», *loc. cit.*, f. 31).

76. Anonyme, «L'œuvre poétique de Lozeau. Pour faciliter la souscription», *Le Devoir*, 15 décembre 1925, p. 2. La composition du «Comité Albert Lozeau, pour l'édition définitive de l'œuvre du poète» est précisée dans deux lettres adressées à Camille Roy. Le 23 mars 1925, Montarville Boucher de la Bruère demande à l'abbé Roy de se joindre au comité déjà formé de «MM. Louis-Joseph Morin, Arthur Vallée, Édouard Montpetit, Jules Tremblay, Léon Lorrain, M. l'abbé Jos. Melançon, M. l'abbé Olivier Maurault, M^{de} Blanche Lamontagne Beauregard, M. Louis Hurtubise». Et le 13 mai 1925, Léon Lorrain informe l'abbé Roy qu'il a été choisi président du comité en compagnie d'Édouard Montpetit (fonds Camille-Roy, *loc. cit.*).

77. Anonyme, «L'œuvre poétique de Lozeau. Pour faciliter la souscription», *Le Devoir*, 15 décembre 1925, p. 2. L'annonce précise les modalités de paiement

Les volumes doivent paraître en décembre 1925 et janvier 1926. Mais l'annonce se répète. À partir d'octobre 1926, une annonce assez semblable aux précédentes fait enfin passer la publication du futur au présent: «L'œuvre poétique d'Albert Lozeau [...] vient de paraître⁷⁸.» Et, pour compléter le financement, le 22 novembre 1927, est organisée une conférence publique à la salle Saint-Sulpice de Montréal. Édouard Montpetit préside la séance et Camille Roy, maintenant Monseigneur, est le conférencier vedette. «Parmi les personnes présentes aux premiers rangs, nous avons remarqué: M^{me} Lozeau, mère du poète [...]»⁷⁹.

Cette consécration institutionnelle est en fait un second enterrement. Dans les années trente, on ressasse le souvenir du poète-martyr. Bien vite, la lecture de Lozeau se restreint au thème de l'acceptation chrétienne de la souffrance et à deux ou trois images de la nature; et son œuvre est réduite à quelques poèmes de circonstance reproduits dans les journaux et les manuels scolaires⁸⁰.

et indique qu'on peut envoyer un chèque au trésorier du comité: «M. Louis Hurtubise, Ingénieur civil, Case postale 4020, Montréal». La lettre à Camille Roy, du 23 mars 1925, précédemment citée, annonçait pourtant «un mécène».

78. Anonyme, «L'œuvre poétique de Lozeau», *Le Devoir*, 30 octobre 1926, p. 7.

79. Anonyme, «Hommage à Lozeau», *Le Devoir*, 23 novembre 1927, p. 2. La conférence avait été annoncée dans *Le Devoir* à partir du 12 novembre 1927: «Les bénéfices de la séance seront employés au paiement de cette édition, qui sera ces jours-ci mise dans le commerce» (Anonyme, «La Conférence de M^{sr} Camille Roy sur l'œuvre de Lozeau», *Le Devoir*, 12 novembre 1927, p. 5). Le 21 novembre, Omer Hérroux l'avait annoncée à son tour: «L'*Œuvre poétique* de Lozeau, qui forme trois volumes et contient beaucoup d'inédit, est mise dans le commerce en même temps que l'éminent critique littéraire de Québec veut bien en faire l'analyse pour le public de Montréal. Ainsi se perpétue le souvenir du poète» («Le souvenir d'Albert Lozeau», *Le Devoir*, 21 novembre 1927, p. 1).

80. «Supérieur à la plupart des poètes de sa génération, Lozeau, devenu paraplégique à dix-huit ans, a dû souffrir sa vie durant d'une infirmité qui le poursuit jusque dans l'opinion qu'on se fait aujourd'hui de son œuvre. Car l'image romantique d'une souffrance indicible, source d'art, s'est installée à demeure autour de son nom. Y a-t-il dans les *Poésies complètes* autre chose qu'une élégie ininterrompue? À lire les poèmes que l'amour lui a dictés, et qui tiennent, dans son œuvre, une place aussi considérable qu'oubliée, il faut conclure que l'incomplète notion que la critique a trop souvent laissée de la vie de Lozeau a quelque peu nui à sa réputation» (Gérard Tougas, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Paris, Presses universitaires de France, 1966, p. 79).

Puis, si on fait exception des articles de Gilles Marcotte, d'Yves de Margerie et de Laurent Mailhot, l'œuvre est oubliée. On ne lui reconnaît plus ni l'actualité ni la modernité de l'œuvre de Nelligan. Dans les années soixante et soixante-dix, alors que la poésie québécoise assure son épanouissement par la revendication d'un certain nombre de précurseurs, entre les noms de Nelligan et de Saint-Denys Garneau, celui de Lozeau est occulté. Et la critique universitaire a fait de même, incapable de caser aisément ce poète dans une des sections préétablies pour l'époque, à savoir l'École de Montréal, le régionalisme et l'exotisme.

J'espère que la publication de ces *Œuvres poétiques complètes* d'Albert Lozeau sera l'occasion d'une redécouverte de cette œuvre dans toute sa richesse. La présentation, pour la première fois en un volume, des nombreux poèmes retrouvés dans des périodiques, permettra d'en mieux mesurer l'étendue et la diversité. L'œuvre de Lozeau n'est pas réductible aux quelques clichés qui l'ont étouffée. Même l'intimisme, même la peinture de l'amour⁸¹, ne suffisent pas à l'épuiser. C'est une œuvre subtile et nuancée, toujours actuelle, je crois, par sa sensibilité et par son art. Albert Lozeau fut d'abord un artiste. Gilles Marcotte écrivait :

Jamais encore, au Canada français, la poésie n'avait parlé si clair et si vrai, n'avait fait entendre une plainte aussi grave. Et elle rejoint nos inquiétudes d'aujourd'hui devant une vie qui n'est pas tout à fait conquise, sur laquelle nous n'avons pas exprimé tous nos droits⁸².

Ce à quoi Pierre Nepveu répond, trente ans plus tard :

Le meilleur de son œuvre permet de mieux mesurer combien tout un courant intimiste qui traverse la deuxième moitié du XIX^e siècle et une partie du XX^e siècle a été pour la poésie québécoise une porte de salut, un espace de résistance tranquille aux grandes voix de l'idéologie messianique et patriotique⁸³.

81. «La critique littéraire, dans son ensemble, n'a jamais voulu croire à l'authenticité des poésies amoureuses d'Albert Lozeau; elle a rejeté dans l'ombre toute cette partie de l'œuvre du poète et elle a créé le mythe d'un Lozeau avant tout poète de la nature. C'est une erreur fondamentale. Lozeau est essentiellement un poète de l'amour.» (Yves de Margerie, «Albert Lozeau», dans Gérard Tougas, *op. cit.*, p. 274.

82. Gilles Marcotte, «Alfred Garneau et Albert Lozeau», *Une littérature qui se fait*, Montréal, HMH, 1968, p. 111.

83. Albert Lozeau, *Intimité et autres poèmes*, choix et présentation de Pierre Nepveu, Montréal, Les Herbes rouges, 1997, p. 11.

NOTE SUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

Sources

Le fonds Albert-Lozeau, déposé à la Bibliothèque nationale du Québec à Montréal, contient de nombreux documents intéressants, en particulier des papiers de famille¹. Ce fonds, probablement rassemblé par Albert Cloutier, beau-frère du poète², ne contient que quelques feuillets de la main de Lozeau. La famille et les amis survivants de Lozeau ne paraissent pas avoir connu d'autres documents³. Albert Cloutier, dont le témoignage est important puisque, à la fin de sa vie, Albert Lozeau et sa mère vivaient chez lui, est catégorique :

Lozeau n'a pas laissé d'œuvre posthume, ayant détruit peu de temps avant sa mort tout ce qu'il a jugé sans valeur et mises [*sic*] les autres au nombre de celles publiées dans *Les Images du pays*⁴.

1. Voir la description du fonds Albert-Lozeau dans la bibliographie, *infra*, p. 645-646.

2. Albert Cloutier (1876-1946), ami d'enfance de Lozeau, avait épousé sa sœur Béatrice, en 1908.

3. J'ai pu contacter trois membres de la famille Lozeau : Albert-Pierre Lozeau, neveu du poète, Jean Lozeau, fils d'Albert-Pierre, et Gilberte Cloutier-Richer, fille d'Albert Cloutier. Dans les années cinquante et soixante, alors qu'ils travaillaient sur Lozeau, Yves de Margerie et Jeanne d'Arc Séguin (sœur Saint-Jean-de-Sienne) ont pu rencontrer plusieurs parents et amis de Lozeau qui vivaient encore mais ils n'ont pas trouvé d'autres manuscrits de poèmes.

4. Albert Cloutier, « Mémoires sur Albert Lozeau en réponse au questionnaire du frère Éphrem f.e.c », BNQ, fonds Albert-Lozeau, f. 31. Un autre bon ami de Lozeau, l'abbé Joseph Melançon avait pourtant affirmé, juste après la mort du poète : « J'imagine que dans les nombreuses poésies inédites que contiennent les cartons d'Albert Lozeau, il y a beaucoup de pièces de ce genre [il vient de citer un poème de *Lauriers et feuilles d'érable*], et que le volume qu'il se proposait de produire quand la mort nous l'a enlevé, en pleine maîtrise de son talent, aurait resplendi non seulement par la perfection de la forme, mais par sa pensée profondément, uniquement canadienne et française » (*L'Action française*, mai 1924, p. 287). Melançon fait probablement allusion aux nouvelles pièces qu'on trouvera dans les *Poésies complètes* de 1925-1926 et en particulier dans *Les Images du pays*.

Les manuscrits que j'ai pu découvrir l'ont été en dehors du cercle familial: un certain nombre de lettres de Lozeau dans divers fonds aux noms de ses correspondants (mais non les lettres de ces correspondants dans le fonds Albert-Lozeau), quelques poèmes manuscrits éparpillés ici et là, enfin une pièce précieuse: la dactylographie complète du *Miroir des jours* déposée à la Bibliothèque nationale du Canada, à Ottawa.

Les circonstances étaient pourtant favorables à la conservation de manuscrits. Lozeau faisait des copies de ses poèmes; à sa mort, il vivait dans sa famille et avait acquis une grande renommée. Sa mère ou son beau-frère Cloutier, fiers de lui, auraient pu préserver ses papiers. Le «Comité Lozeau» qui s'est occupé de la publication des *Poésies complètes*, a dû disposer d'un manuscrit complet. Dans ces conditions, où sont passés les manuscrits d'Albert Lozeau? Le témoignage d'Albert Cloutier sur la destruction des papiers «sans valeur» signifie-t-il que tous les manuscrits de Lozeau et toute la correspondance qu'il avait reçue furent détruits par la famille? Et qu'est devenu le manuscrit des *Poésies complètes* détenu par le «Comité Lozeau»? Je n'en ai pas trouvé trace. Fut-il détruit par l'imprimeur? Fut-il retourné à la famille et détruit?

Les poèmes que présente cette édition critique ont donc deux origines: premièrement, les trois volumes des *Poésies complètes* de 1925-1926, et deuxièmement, les poèmes retrouvés ailleurs. Les *Poésies complètes* représentent l'œuvre poétique de Lozeau telle qu'il a voulu la laisser à la postérité:

«Poésies complètes», lit-on sur la couverture de ce volume; on doit entendre: poésies que l'auteur a retenues après une révision sérieuse. Des trois recueils réimprimés ici, il n'en est pas un qui n'ait subi des modifications plus ou moins considérables⁵.

Les poèmes non retenus pour l'édition des *Poésies complètes*, regroupés ici sous le titre de «Poèmes retrouvés», comprennent des poèmes inclus dans les premières éditions des recueils puis rejetés, des poèmes publiés dans des périodiques mais non recueillis, enfin quelques poèmes inédits. Comme Lozeau l'avait

5. Albert Lozeau, «Note de l'auteur», *Poésies complètes*, vol. 1, p. XXIII. Voir *infra*, p. 644.

déjà fait dans ses *Poésies complètes*, j'ai placé, dans cette partie, des poèmes parus dans les *Billets du soir*. Toutefois, je n'ai pas retenu le texte de l'oratorio de Guillaume Couture, *Jean le Précurseur*, étant donné que Lozeau lui-même ne le considérait pas comme une œuvre originale⁶. Ces «Poèmes retrouvés» forment un ensemble de plus de deux cent quatre-vingts textes. Sans doute découvrira-t-on d'autres poèmes de Lozeau qui viendront s'ajouter à cette récolte: de son vivant, Lozeau avait collaboré à un grand nombre de périodiques; après sa mort, ses textes ont souvent été repris. Le titre d'*Œuvres poétiques complètes* que porte cette édition traduit donc plus l'ambition de ce projet que sa réalité finale.

Description des recueils

1 - *L'Âme solitaire*

L'Âme solitaire a été publié en 1907 et réédité en 1908. En tête du premier volume de l'édition des *Poésies complètes* de 1925, une «Justification des éditions et des tirages» précise:

I. *L'Âme solitaire*: Première édition à 1100 exemplaires, chez de Rudeval, Paris, septembre 1907; deuxième édition, corrigée, à 1100 exemplaires, chez de Rudeval, Paris, septembre 1908⁷.

La page de titre de l'édition de 1907 donne l'adresse des deux éditeurs côte à côte:

Bibliothèque canadienne / Albert Lozeau / *L'Âme Solitaire* / Poésies / [vignette] / Paris / F. R. de Rudeval, Éditeur / 4, rue Antoine Dubois / Montréal / Librairie Beauchemin Limitée / 256, rue Saint-Paul / 1907.

Suivent la «Note de l'éditeur» (p. I-III), une première dédicace «À mon père et à ma mère» (p. V) et une seconde dédicace «À

6. «Dans le dernier numéro du *Nationaliste*, vous donnez un compte rendu de la première partie de *Jean le Précurseur*, poème lyrique, religieux, et vous m'attribuez tout entière la partie littéraire. Ce n'est pas tout à fait exact. Le livret était en prose: je n'ai fait que la rythmer et rimer sur la demande du musicien, M. Guillaume Couture, en respectant scrupuleusement le texte, qui est une traduction littérale des Saintes Écritures. En publiant cette lettre, vous rendrez à M. le curé Lebel [Antonio Lebel, auteur du texte] la part qui lui est due» (Albert Lozeau, «Tribune libre», *Le Nationaliste*, 20 octobre 1907, p. 2).

7. Albert Lozeau, *Poésies complètes*, vol. 1, p. VI.

Sir Wilfrid Laurier» (p. VII)⁸. Les premiers poèmes, «En regardant le ciel [...]» et «À un poète» sont en italique. Les titres des parties du recueil sont imprimés sur des pages de droite, suivis des titres des deux sections de chaque partie; ceux-ci étant repris en tête de chacune des sections⁹.

L'édition de 1908, donnée dans les *Poésies complètes* comme une «édition corrigée», apparaît plutôt comme un second tirage sur les mêmes plombs. Une seule modification est importante: le poème intitulé «Ma vitre» est remplacé en 1908 par un poème portant le même titre mais totalement différent. La page de titre de 1908 est semblable à celle de 1907, à l'exception de la mention «Deuxième édition», d'un seul nom d'éditeur, «F. R. de Rudeval», et de la date, «1908».

2 - *Le Miroir des jours*

La dactylographie complète du *Miroir des jours* déposée à la Bibliothèque nationale du Canada, à Ottawa, apparaît comme une mise au propre finale destinée à l'imprimeur. Seules une première page de titre et quelques indications de mise en page sont de la main de Lozeau. Sur cette première page de titre, on peut lire: «Albert Lozeau / Le Miroir des Jours / Poésies. / 1910¹⁰». En travers de la seconde page de titre, dactylographiée, une main inconnue a écrit: «Original du Miroir des jours par Albert Lozeau». Des indications manuscrites de Lozeau demandent de mettre en italique le «Prologue» ainsi que les premiers et derniers poèmes de chaque section, ce qui sera fait dans l'édition de 1912. Entre les poèmes «Symbole» et «La messagère»,

8. On trouvera ces textes en appendice, *infra*, p. 641 et 643. La page de faux-titre porte, au verso, l'indication suivante: «Il a été tiré de ce volume un unique exemplaire sur hollandé.» Le livre fut imprimé en France.

9. La structure du recueil est fondée sur un jeu d'oppositions binaires. Si ces titres et sous-titres sont de Charles ab der Halden, qui a organisé le recueil, il faut remarquer que Lozeau a repris le même principe d'opposition pour l'organisation du *Miroir des jours*.

10. Le recueil ne paraîtra qu'en 1912, mais la date de 1910 est confirmée par Lozeau: «Quant au *Miroir des jours*, il a passé par les mains de quelques-uns de mes amis deux ans avant sa publication, sous son titre actuel [...]» («Une lecture de M. Lozeau», *L'Action*, 5 octobre 1912, p. 1).

se trouve le poème «Dernière fleur» surmonté de l'inscription manuscrite: «Remplacée par "Le mauvais voyage"¹¹.»

La «Justification» de l'édition de 1925 indique: «II. *Le Miroir des Jours*: Première édition à 1100 exemplaires, mars 1912. *Le Devoir*, éditeur.» Sur la page de titre de 1912, on lit: «Albert Lozeau / Le Miroir / des Jours / Imprimerie du "Devoir" / Montréal / 1912». Au verso, une dédicace: «À la mémoire de Louis Fréchette ce livre est dédié».

3 - *Lauriers et feuilles d'érable*

La «Justification» de l'édition de 1925 fournit les informations suivantes pour le troisième recueil de Lozeau: «III. *Lauriers et Feuilles d'érable*: Première édition à 2 000 exemplaires, octobre 1916. *Le Devoir*, éditeur.» La page de titre de 1916 porte, au recto: «Albert Lozeau / Lauriers et / Feuilles d'Érable / Edition du "Devoir" / Montréal / 1916»; et, au verso, la dédicace: «Au docteur Georges Beauregard hommage du poète au musicien». L'épigraphe de Charles Péguy ainsi que les premiers poèmes de chaque section sont en italique. À la fin de la première section, «Lauriers», le poème «Henri Fabre»¹², en italique, forme à lui seul une sous-section intitulée «Figure».

4 - *Poésies complètes*

L'édition des *Poésies complètes* de 1925-1926 est composée de trois volumes publiés en deux tirages séparés. Le premier tirage constitue l'édition courante (18 cm x 11 cm). Le second se présente comme une édition de luxe, de grand format (24,5 cm x 16 cm); chaque page est ornée d'un cadre portant des fleurs de lys dans les coins. Le verso de la page de faux-titre décrit ce second tirage: «Il a été tiré à part 250 exemplaires recomposés sur papier teinté et numérotés à la plume de 1 à 250¹³.» Le texte des deux tirages est identique, à l'exception d'un certain nombre de corrections de langue dans le second. Les trois volumes ne contiennent aucune indication d'éditeur ou d'imprimeur.

11. Pour «Dernière fleur», voir *infra*, p. 524. Une coupure du journal *Le Devoir* donnant le texte du «Mauvais voyage» est jointe à la dactylographie.

12. Voir *infra*, p. 371.

13. J'ai pu consulter l'exemplaire «14», propriété de M. Jean Lozeau.

Cependant, les relations entre Lozeau et *Le Devoir*, de même que les ressemblances entre cette édition et celles du *Miroir des jours* et de *Lauriers et feuilles d'érable*, permettent de déduire que les *Poésies complètes* ont été publiées par *Le Devoir*. D'ailleurs, Olivar Asselin, dans sa mise à jour de l'*Anthologie des poètes canadiens* de Jules Fournier, l'écrit en toutes lettres: «*Poésies complètes* d'Albert Lozeau, édition posthume et définitive, 3 vol., préface de l'abbé F. Charbonnier (Montréal, Imprimerie du *Devoir*, 1925-26)¹⁴.»

Le premier volume des *Poésies complètes* offre la version révisée de *L'Âme solitaire*. La page de titre se présente ainsi: «Albert Lozeau / Poésies complètes / L'Âme solitaire / I / Édition définitive / Préface par l'abbé F. Charbonnier / Montréal / 1925». On notera que le titre du recueil sépare, de manière illogique, «Poésies complètes» et le «I» indiquant le volume de ces *Poésies complètes* et non du recueil (bizarrerie qui réapparaîtra dans le second volume). Au verso de la page de titre, la «Justification des éditions et des tirages», dont j'ai déjà cité les trois premiers paragraphes, se termine par la phrase: «Ces différents ouvrages sont réunis, revus et corrigés, dans la présente édition définitive qui comprend de nombreuses pièces inédites.»

La page suivante contient un avant-propos non titré et non signé, émanant sans doute du comité d'édition des *Poésies complètes*:

Albert Lozeau, quelques jours avant sa mort si inattendue, avait choisi et classé les poèmes qu'il voulait inscrire dans l'*édition définitive* de son œuvre poétique; il les avait fait précéder d'une préface de l'abbé Charbonnier et d'une note personnelle qui rend aujourd'hui un accent pathétique; il avait même réglé les détails matériels de l'édition. Les amis qui ont l'honneur d'assurer la publication de cette œuvre n'avaient donc plus qu'à exécuter le plus fidèlement qu'il leur était possible les volontés de l'auteur. Ils l'ont fait avec un pieux scrupule.

14. Jules Fournier, *Anthologie des poètes canadiens* (3^e édition), p. 158.

Suivent la préface de l'abbé Félix Charbonnier, reprise de son article de 1923 publié dans *L'Action française*¹⁵, et la «Note de l'auteur» dans laquelle Lozeau explique son travail de révision¹⁶. *L'Âme solitaire* proprement dit débute par une nouvelle page de faux-titre: «L'Âme solitaire / 1902-1907». Par là, comme dans les autres volumes, Lozeau indique des dates officielles de composition de ses poèmes. Ne demeurent ensuite qu'une seule dédicace, celle à ses parents, et qu'un seul poème liminaire, «Au lecteur». La structure du recueil reste identique à celle des éditions précédentes (il en sera de même pour *Le Miroir des jours* et pour *Lauriers et feuilles d'érable*).

Le deuxième volume des *Poésies complètes*, daté de 1925, reprend la même présentation. Le faux-titre précise: «Le Miroir des Jours / 1907-1912». Le troisième volume contient deux recueils: «Albert Lozeau / Poésies complètes / III / Les Images du Pays / Précédées des / Lauriers et Feuilles d'Érable / Édition définitive / Montréal / 1926». Une page de titre intérieure fournit des dates pour le premier recueil du volume: «Lauriers et Feuilles d'Érable / 1912-1922», manifestant clairement l'élargissement et l'enrichissement de l'ouvrage. D'après ces indications, il apparaît que *Les Images du pays* constitue un recueil indépendant de *Lauriers et feuilles d'érable*, et qu'il n'est joint à lui dans ce volume que pour des considérations d'ordre matériel; d'ailleurs les titres courants passent de «Lauriers et feuilles d'érable» à «Les Images du pays» à partir de «Dédicace», le premier poème des *Images du pays*.

Cependant, il n'y a pas, dans le volume, de nouvelle page de titre intérieure pour *Les Images du pays*. Au contraire, les sections de *Lauriers et feuilles d'érable* ayant été numérotées de «I» à «III» (alors qu'elles ne l'étaient pas dans l'édition de 1916), *Les Images du pays* s'ouvre par une page blanche: «IV / Les Images du pays» (sans précision de dates cette fois-ci). La table des matières qui

15. Félix Charbonnier, «Préface», *Poésies complètes*, vol. 1, p. IX-XXII. On trouve, dans le fonds Albert-Lozeau, une lettre de l'abbé Charbonnier à Lozeau, datée du 17 octobre 1923, dans laquelle il accepte que le poète utilise son article comme préface.

16. Albert Lozeau, «Note de l'auteur», *Poésies complètes*, vol. 1, p. XXIII-XXIV. Voir *infra*, p. 644.

clôt le volume reprend la même numérotation, donnant l'impression que «Les Images du pays» est une quatrième section de *Lauriers et feuilles d'érable*; ce que pouvait aussi laisser croire une phrase de Lozeau, dans sa «Note de l'auteur» en tête du premier volume:

Des trois recueils réimprimés ici, il n'en est pas un qui n'ait subi des modifications plus ou moins considérables; le premier surtout a été amputé d'une bonne partie de sa matière primitive; au dernier se sont adjointes une cinquantaine de pièces inédites.

Mais cette phrase est équivoque, car si «Les Images du pays» représente bien un groupe d'«une cinquantaine de pièces» (pas toutes inédites), ce troisième volume contient plusieurs autres poèmes «inédits» dans les premières sections de *Lauriers et feuilles d'érable*. En fait, «Les Images du pays» forme un ensemble homogène, très différent de *Lauriers et feuilles d'érable*, tant par le sujet des poèmes que par une versification plus légère. J'ai donc choisi de suivre les indications de la page de titre et de considérer *Les Images du pays* comme un nouveau recueil indépendant.

Établissement du texte

Version corrigée de la dernière édition voulue et préparée par l'auteur, le tirage grand format des *Poésies complètes* de 1925-1926 constitue donc le texte de base de la présente édition. Pour les «Poèmes retrouvés», le texte de base est le dernier publié du vivant de l'auteur, soit dans les premières éditions de *L'Âme solitaire*, du *Miroir des jours*, de *Lauriers et feuilles d'érable* ou des *Billets du soir*, soit en périodiques. Un choix différent sera justifié.

Toutes les variantes ont été relevées sauf celles qui sont apparues, de manière évidente, comme des fautes ou des coquilles. Dans les périodiques, ce travail s'est avéré pénible et fréquemment discutable. Il a souvent été difficile de déchiffrer les microfilms, les points et les virgules se transformant en petites taches indistinctes. D'autre part, j'ai eu très souvent l'impression qu'il s'agissait d'erreurs de typographie et non de variantes voulues par l'auteur. D'ailleurs Lozeau s'est plaint à quelques reprises du travail des typographes.

Les modifications apportées au texte de base, peu nombreuses, sont justifiées dans les variantes, à l'exception d'un certain nombre de changements systématiques — essentiellement des faits de langue — qui sont mentionnés maintenant. On a placé les accents sur les majuscules, absents la plupart du temps chez Lozeau; on a normalisé l'utilisation des majuscules des titres et le nombre des points de suspension (trois). On a suivi ces règles: ajout d'un trait d'union à l'adjectif «canadien-français» (en ne le signalant que lorsque cela a paru significatif); élision du «e» de «lorsque» seulement devant «il, elle, on, un, une»; rétablissement de quelques «e» intérieurs («dénûment» devient «dénueement», «poudroîment» devient «poudroieement»); règle traditionnelle de l'accent du radical dans les verbes qui contiennent un «é» («possèderont» devient «posséderont», «protègera» devient «protégera», «règna» devient «régna»); modification de quelques accents («arome» devient «arôme», «éclot» devient «éclôt», «haïne» devient «haine», «rateau» devient «râteau», «trêve» devient «trêve»). Enfin, «tic-tac» reste invariable et «zéphir» devient «zéphyr».

Remerciements

Un travail de l'ampleur de celui-ci requiert l'assistance de nombreuses personnes et de nombreux organismes. Je voudrais remercier tous ceux et toutes celles qui m'ont aidé au cours de ces années. Et j'aimerais mentionner d'abord ici les noms de trois personnes qui ont travaillé sur l'œuvre de Lozeau dans le passé: Albert Cloutier, qui a conservé la mémoire et les textes de Lozeau, Yves de Margerie, qui a redécouvert Lozeau dans les années cinquante, et Jeanne d'Arc Séguin, qui a étudié l'œuvre dans les années soixante.

Je remercie l'Université d'Ottawa, et surtout Robert Major et Nicole Bourbonnais, directeurs du Département des lettres françaises, pour leur appui financier à ce projet. Je remercie ensuite toutes les personnes qui m'ont fourni des informations sur Albert Lozeau et sur son œuvre. Les membres de la famille Lozeau que j'ai pu contacter: Jean Lozeau, Albert-Pierre Lozeau, Gilberte Cloutier-Richer. Jacques Lambert qui m'a envoyé un

exemplaire, si utile, de sa thèse sur *L'Âme solitaire*. Et tous ces gens, incroyablement serviables, que l'on croise dans les bibliothèques, dans les centres d'archives, ou dont on reçoit des lettres; spécialement: Raymond Brisebois, Louis Desrosiers, Michel Godin, Réginald Hamel, Robert Hémond, Marie-Thérèse Lefebvre, Robert McKendry, Denis Plante, Mario Robert, Caroline Szylowic.

Je remercie enfin tous mes assistants dans ce projet, et en particulier Marjolaine Létourneau, Wei Wu et Pascale Gaulin. Les longues heures qu'ils et elles ont passées à dépouiller des périodiques, à vérifier des données, ont fourni une part essentielle de la matière de cette édition critique.

CHRONOLOGIE

1667

Naissance de Jean Lozeau, premier Lozeau à émigrer en Nouvelle-France («Généalogie et mémoires de la famille de Joseph Lozeau», f. 1)¹.

Vers 1710

Arrivée de Jean Lozeau à Québec (A. Cloutier, lettre à G. Nadeau du 13 septembre 1938, f. 3).

1853

19 mai

Naissance de Marie Alphonse Joseph Lozeau, fils aîné de Nestor Alphonse Lozeau et de Vitaline Archambault, père d'Albert Lozeau («Généalogie», f. 11 et 10).

1854

19 décembre

Naissance de Marie Louise Adèle Gauthier, fille de Séraphin Gauthier et de Phoébée Lyons, mère d'Albert Lozeau («Généalogie», f. 17; deux actes de naissance aux Archives nationales du Québec: 13 novembre 1853 et 19 décembre 1854).

1876

Joseph Lozeau entre au bureau du protonotaire du palais de justice de Montréal («Généalogie», f. 12.). La Cour supérieure dépend du gouvernement du Québec. Le protonotaire

1. On trouvera les références complètes dans la bibliographie.

enregistrait les actes (baptêmes, sépultures, décisions de cour).

1877

7 août

Mariage de Joseph Lozeau et d'Adèle Gauthier, à l'église Notre-Dame de Montréal («Généalogie», f. 13; les ANQ donnent: «Jos Lozeau» et «Gauthier Marie-Lse-Adéla»).

1878

23 juin

Naissance de Charles Joseph Albert Lozeau, au 359, rue Rachel (alors le 428), «village St-Jean-Baptiste» (quartier qui sera bientôt incorporé à la ville de Montréal) («Généalogie», f. 19; acte de baptême aux ANQ).

«Il eut le bras droit cassé et l'épaule gauche brisée» («Généalogie», f. 19).

1879

Adresse de la famille Lozeau: 428, Rachel; devient le 432, le 388, le 286, puis le 359 en 1928 (Archives de la ville de Montréal).

1880

17 février

Naissance de Marie Adéla Béatrice Lozeau, sœur d'Albert Lozeau («Généalogie», f. 29; les ANQ donnent: «Adèle»).

1882

21 février

Naissance de Louis Joseph Eugène Lozeau, frère d'Albert Lozeau. Mort le 23 août 1885 («Généalogie», f. 33; ANQ).

1883

1^{er} octobre

Naissance de Marie Alphonse Philippe Lozeau, frère d'Albert Lozeau («Généalogie», f. 35; ANQ).

1885

2 août

Naissance de Paul Dosithée Lozeau, frère d'Albert Lozeau. Mort le 4 janvier 1886

(«Généalogie», f. 39); sépulture le 5 janvier (ANQ).

1886

Septembre Albert Lozeau entre à l'Académie Saint-Jean-Baptiste, dirigée par les Clercs de Saint-Viateur. Excellent élève. Suite en 1887-1888 («Mémoires», f. 1).

1887

27 avril Naissance de Marie Caroline Laetitia Lozeau, sœur d'Albert Lozeau («Généalogie», f. 41; ANQ).

1888

6 avril Joseph Lozeau est nommé «député proto-notaire» («Généalogie», f. 13).

Mai Déménagement au 4264, «avenue» Laval («Mémoires», f. 15). Adresse de la famille Lozeau: 468, rue Laval; devient le 604, puis le 4264 en 1927 (AVM).

Première communion et confirmation d'Albert Lozeau («Généalogie», f. 19).

1889

9 juillet Naissance de Marie Rachel Lozeau, sœur d'Albert Lozeau («Généalogie», f. 43; ANQ).

1891

1^{er} juillet Naissance de Jules Ernest Lozeau, frère d'Albert Lozeau («Généalogie», f. 47; ANQ).

«On rapporte qu'à l'automne de 1891, jouant dans la cour de l'Académie St-Jean-Baptiste, il reçut une balle (base-ball) dans le dos et qu'il perdit connaissance. Il fut transporté chez lui [...] et on dit que ce fut la cause de sa maladie [ce qui est faux]» («Mémoires», f. 19).

«En l'année 1891-2, Lozeau est malade et ne fréquente pas les classes» («Mémoires», f. 2).

«J'achevais un cours commercial, quand la maladie m'a jeté sur le dos» (Albert Lozeau, *L'Âme solitaire*, 1907, p. II). «Le cours commercial» (quatre ans) était le parent pauvre du «cours classique» (six ans). Il préparait aux emplois de bureau.

1892

«À la fin de février 1892, on découvrit qu'il était atteint de courbature de l'épine dorsale» («Généalogie», f. 19).

«En l'année 1892-3, pour la même raison [maladie], Lozeau est absent des classes» («Mémoires», f. 2).

1893

«Il se met au lit le six mars [...] et y reste trois mois» («Généalogie», f. 20).

«En l'année 1893-4, la santé de Lozeau est suffisamment bonne et il fait la classe de lettres, équivalant aujourd'hui à la 8^{ième} année» («Mémoires», f. 2).

1894

10 juillet

Naissance de George Séraphin Lozeau, frère d'Albert Lozeau. Mort le 5 août 1894 («Généalogie», f. 51 et 52); sépulture le 7 août (ANQ). Adèle Lozeau avait donné naissance à deux garçons: le jumeau, appelé L.-Joseph, était mort à sa naissance; sépulture le 12 juillet (ANQ).

1896

«En l'année 1895-6, il ne fait pas toute son année de classe, sa santé, au lieu de s'améliorer, devient plus chancelante et le 21 février 1896, il tombe pour ne plus se relever, il est incurable» («Mémoires», f. 2).

«Le 21 février 1896, son ancienne maladie reparut et [il] perdit l'usage de ses jambes.»

6 - 8 avril Hospitalisé à l'Hôtel-Dieu («Généalogie», f. 20).

«Lozeau m'a dit que la maladie dont il a souffert, était ce que les médecins appellent "le mal de Pott", c'est-à-dire la tuberculose de la moelle épinière» («Mémoires», f. 19-20).

À partir de 1896, «son ami de toujours, Albert Milette», qui suit des cours de littérature à l'Université, lui apporte des livres et l'initie à la littérature («Mémoires», f. 4).

«Albert Milette qui pour moi [Cloutier] fut l'initiateur de sa vie intellectuelle» («Mémoires», f. 30).

1^{er} octobre Naissance de Frédéric Séraphin Lozeau, frère d'Albert Lozeau («Généalogie», f. 53; ANQ).

27 octobre 1896- Hospitalisé à l'hôpital Victoria («Généalogie»,
22 février 1897 f. 20).

1897

«Il resta là [à l'hôpital Victoria] jusqu'au 22 février 1897, jour où les médecins du dit hôpital le déclarèrent incurable et refusèrent de le garder davantage» («Généalogie», f. 20).

22 février- Hospitalisé à l'Hôtel-Dieu. «Plaie horrible»,
29 septembre «jambes repliées sur elles-mêmes et toutes croches» («Généalogie», f. 21).

«N'ayant pas d'autre position que couché sur le dos, il appuyait une planche sur ses deux genoux recoquillés [*sic*] jusqu'à la hauteur de sa poitrine et employait les longues heures de sa triste solitude à écrire et à lire» («Généalogie», f. 21).

«Du monde extérieur, Lozeau voyait tout juste ce qu'on en pouvait apercevoir de son lit par la fenêtre de sa chambre. [...] Et cependant jamais je ne l'ai entendu exhaler une plainte [...]. C'est sur une planchette posée sur ses pauvres

genoux immobiles, qu'il écrivit *L'Âme solitaire*» (O. Hérroux, «Albert Lozeau», *Le Devoir*, 25 mars 1924, p. 1).

«Deux jeunes filles du voisinage, Marie et Rachel Gill, qui lui faisaient fréquemment, depuis l'hiver 1897-1898, des visites d'amitié, aimaient l'entretenir de leur frère Charles [...]» (Y. de Margerie, «Albert Lozeau et l'École littéraire de Montréal», p. 216).

1898

«Il fit donc ses débuts en 1898 dans *Le Monde illustré*, publié à Montréal, par une historiette qu'il avait entendu raconter dans son jeune âge» («Généalogie», f. 22). Il s'agit de «La voix des âmes du purgatoire» (*Le Monde illustré*, 16 avril 1898).

«Mais se sentant plus de goût et de disposition pour la poésie que pour la prose, il se livra entièrement à l'étude du langage des Muses [...]» («Généalogie», f. 22).

«Il lut avidement les poètes et les prosateurs les plus renommés; [...] Celui qu'il estima et aima le plus fut Sully Prudhomme» («Mémoires», f. 5).

1899

«C'est vers cette époque que, par l'intermédiaire de Milette, il fit la rencontre du fier esthète, Charles Gill» (Y. de Margerie, *op. cit.*, p. 217).

«Émile Nelligan viendra aussi, quelquefois, le visiter [...]» (Y. de Margerie, *op. cit.*, p. 217). Je n'ai pas trouvé de confirmation du fait que Lozeau et Nelligan se soient connus personnellement.

16 septembre

Publication d'un premier poème à *La Presse*.

30 septembre

Premier poème à *La Patrie*.

14 octobre

Premier poème au *Passe-temps*.

10 novembre Joseph Lozeau est nommé «commissaire de la Cour supérieure pour le district de Montréal» («Généalogie», f. 14).

«Lozeau ne faisait pas partie de l'École [littéraire de Montréal]. En 1899-1900, c'est sans doute Gill qui a servi d'intermédiaire entre Lozeau et le groupe, qui nous l'a fait connaître, qui a apporté ses poésies... Les poésies de Lozeau ont été acceptées pour le recueil par privilège, vu les circonstances de sa vie de malade. C'est Gill qui a plaidé sa cause. Gill allait très souvent chez Lozeau...» (témoignage de Jean Charbonneau, recueilli par Y. de Margerie, *op. cit.*, p. 230).

«Charles Gill est chargé d'obtenir, à ces fins [la publication de poèmes dans *Les Soirées du Château de Ramezay*], une autorisation des parents d'Émile Nelligan et d'Albert Lozeau» (P. Wyczynski, *Nelligan. 1879-1941. Biographie*, p. 342).

1900

Publication de sept poèmes de Lozeau dans *Les Soirées du Château de Ramezay*.

Lozeau «fut baptisé par Gill membre de l'École littéraire de Montréal» (c'est dire qu'il n'était pas considéré comme tel par les membres de l'École) (témoignage de Louvigny de Montigny; entrevue avec P. Wyczynski, *op. cit.*, p. 344).

2 avril Charles Gill lit deux poèmes de Lozeau à la soirée de lancement du volume des *Soirées du Château de Ramezay*. Joseph Lozeau est dans la salle (Albert Milette, «L'École littéraire», *La Patrie*, 3 avril 1900, p. 6).

11 juillet Pèlerinage à Sainte-Anne-de-Beaupré (Lozeau en fera un autre à Sainte-Anne et un à l'Oratoire Saint-Joseph). En bateau. Tempête sur le lac Saint-Pierre («Mémoires», f. 32).

1901

19 septembre

Début d'une correspondance sentimentale avec Maria Bourke. Dernière lettre le 12 décembre.

1902

Début d'une relation amoureuse avec Françoise Fafard, relation qui durera jusqu'en 1907 (Jeanne d'Arc Séguin, «Le Sentiment de la nature chez Lozeau», f. 127 s.). «Je veux guérir; je verrai tous les chirurgiens. Ensuite je t'épouserai» (paroles d'Albert Lozeau d'après le témoignage de F. Fafard; entrevue avec Jeanne d'Arc Séguin du 10 août 1958, *op. cit.*, f. 127).

26 juillet

Premier poème au *Journal de Françoise*.

1903

Août

Suite de poèmes «Cycle d'impressions» dans *La Revue canadienne*.

Le 30 décembre 1903 et le 11 janvier 1904, on lui coupe les «gros tendons» des jambes pour redresser progressivement ses jambes («Généalogie», f. 23-24).

1904

6 mars

Premier poème au *Nationaliste* dès le premier numéro.

13 mars

Article intitulé «Émile Nelligan et l'art canadien» dans *Le Nationaliste*.

Lozeau peut être assis dans une «chaise rembourrée». Aux «beaux jours», on le transporte sur le balcon («Généalogie», f. 24).

«En été de 1904», première promenade en voiture dans Montréal («Mémoires», f. 33).

«Vers la fin de septembre 1904, sollicité par Milette, Gill, et autres, Lozeau demanda son admission comme membre de l'École littéraire et fut accepté» («Mémoires», f. 7).

«Des membres de cette École, désireux de connaître Lozeau, se réunirent, un soir de novembre 1904, chez lui et tinrent séance» («Mémoires», f. 7). Pour J. Charbonneau, ce fut une simple visite qui provoqua «un malaise étrange» à la vue du malade (*L'École littéraire de Montréal*, p. 64).

J. Charbonneau: «Il fit peu de temps partie de notre groupe» (*ibid.*, p. 271). Autre témoignage de J. Charbonneau dans Y. de Margerie, *op. cit.*, p. 238.

«Les personnes qui fréquentèrent Lozeau au début furent Albert Milette, Jos. Brunet, Madeleine, de *La Patrie*, Gaétane de Montreuil, de *La Presse*, Charles Gill et plusieurs autres [...]» («Mémoires», f. 8).

«Le pauvre petit visage pâle sur l'oreiller, je le revois toujours, avec la douceur du regard où n'a jamais monté la moindre révolte. [...] Sa chambre fut longtemps un cénacle où nous allions échanger nos rêves et nos ambitions de vingt ans. Groupés autour du poète, nous passions de longues heures à parler littérature et art. Lui dirigeait la conversation, l'orientait, lui donnait un but utile. Et nous sortions de là le cœur rafraîchi et l'âme meilleure» (Madeleine, «Un grand poète canadien. Albert Lozeau», *La Revue moderne*, mai 1924, p. 7).

1905

10 décembre

Publication d'un article intitulé «De la critique s. v. p.» dans *Le Nationaliste*.

1906

5 avril

Donne un premier poème à *L'Avenir du Nord*.

Juin

Section de tendons à l'hôpital Notre-Dame («Généalogie», f. 25).

«De 1906 à 1924, il fut d'une santé faible qui demanda beaucoup d'attention mais sans grandes souffrances» («Mémoires», f. 25).

26 juin Premier poème au *Canada*. Collaboration régulière.

Juillet Article important de Charles ab der Halden sur Lozeau dans la *Revue d'Europe et des colonies* de Paris (repris dans les *Nouvelles Études de littérature canadienne-française*).

A. Cloutier affirme que, à une date indéterminée, Charles ab der Halden visite Lozeau (ce qui est faux: Halden ne vint jamais au Canada; cf. M.-A. Beaudet, *Charles ab der Halden*, p. 23) et lui demande de publier ses poèmes. Que Lozeau lui donne tous ses poèmes et que Halden «fait le choix» («Mémoires», f. 9 et 10).

Lozeau demande à Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada, «que ses parents connaissent bien», de financer la publication de son recueil de poèmes. Laurier répond positivement le 24 octobre 1906 («Mémoires», f. 10).

1907

Février Article intitulé «Les *Poésies* d'Alfred Garneau» dans *La Revue canadienne*.

Février Visite de M^{gr} Bruchési, archevêque de Montréal. M^{gr} Bruchési donne à Lozeau un crucifix d'argent rapporté de Rome, crucifix qui inspirera le poème «Sur un crucifix» («Mémoires», f. 31; Cloutier situe cette visite en 1912 par erreur; article de l'abbé E.-J. Auclair, «Albert Lozeau», *La Presse*, 4 avril 1924, p. 6).

15 avril Lozeau prend parti dans la querelle entre Jules Fournier et Charles ab der Halden par un article intitulé «La littérature canadienne-française» publié dans *Le Canada*.

15 avril Par lettre, Lozeau donne sa démission de l'École littéraire de Montréal.

9 juin *Les Annales politiques et littéraires* de Paris publient le poème de Lozeau intitulé «Canada». Lozeau est l'un des lauréats du concours français des «Poètes de clochers».

Juillet Article intitulé «La mission de la jeunesse contemporaine» dans *La Revue canadienne*.

«*L'Âme solitaire* est mise sous presse et au mois de juillet 1907, la Cie Beauchemin en reçoit un certain nombre qui sont aussitôt enlevés. Un autre envoi suit, qui subit le même sort et l'édition complète est épuisée» («Mémoires», f. 12).

Excellente réception critique.

Septembre Article de Louigny de Montigny intitulé «*L'Âme solitaire*» dans *La Revue canadienne*.

Joseph Melançon décrit la chambre de Lozeau comme un lieu de rencontres intellectuelles («Albert Lozeau», *L'Action française*, mai 1924, p. 281).

1908

«Lozeau laisse à Rudeval ses profits et demande l'impression d'une seconde édition. Cette deuxième édition (1908) se vend rapidement; mais [...] Rudeval est forcé de fermer ses portes» («Mémoires», f. 12).

«Sa renommée grandit et s'affirme de plus en plus [...]» («Mémoires», f. 12).

21 septembre Mariage de Béatrice Lozeau et d'Albert Cloutier («Généalogie», f. 29; lettre à G. Nadeau, f. 2).

1910

26 février Premier poème au *Devoir*. Sa collaboration au journal sera régulière, en vers et en prose.

Charles Gill et quelques amis quittent l'École littéraire de Montréal pour fonder l'Académie littéraire de Montréal. Selon Y. de Margerie, Lozeau ne fait que «prêter son nom» à son ami Gill (*op. cit.*, p. 251).

1911

Mai Lozeau est élu membre de la Société royale du Canada.

«Il n'a jamais assisté aux réunions de la Société royale, ni à aucune réunion littéraire hors de chez lui.» (lettre à G. Nadeau, f. 2; confirmé par une lettre de Lozeau à Victor Morin du 2 mars 1920).

«En juin 1911, il publia sa première série de *Billets du soir*» («Mémoires», f. 14).

12 juin Début d'une correspondance amoureuse avec Marie-Antoinette Tardif (qui prendra le nom de plume de Michelle Le Normand). «Je vous aime» (lettre de Lozeau du 30 août 1911).

1912

3 janvier Mort de Séraphin Gauthier, grand-père d'Albert Lozeau («Généalogie», f. 46).

«Vers mars 1912, il publia un autre volume de vers, édité par *Le Devoir*, sous le titre *Le Miroir des jours*» («Mémoires», f. 14).

Excellente réception critique.

19 mai Auguste Dorchain publie dans *Les Annales politiques et littéraires* de Paris un éloge de Lozeau, le plaçant parmi les premiers poètes francophones contemporains.

11 juin *La Patrie* annonce que Lozeau a été fait «officier d'académie» par le gouvernement français. Ce titre correspond au titre actuel de «chevalier de l'Ordre des palmes académiques». Les Archives françaises n'ont pas gardé trace de cette nomination.

Publication des *Billets du soir* (Nouvelle série).

1913

«Il déménage [...]. C'est avec émotion que je suis sorti de cette pièce pour la dernière fois,

après y avoir vécu tant d'heures agréables depuis treize ans. Tous les souvenirs de mes conversations et de mes lectures dans cette chambrette [...]» (Charles Gill, lettre à L.-J. Doucet du 29 avril 1913, *Correspondance*).

Mai

Déménagement au 4125, rue Drolet («Mémoires», f. 15). Lozeau a accès à une terrasse sur le toit («Mémoires», f. 18). Adresse de la famille Lozeau: 343, Drolet; devient le 4125 en 1927 (AVM).

1915

«Poèmes contre les Boches» dans les *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, séance de mai 1915 (daté de 1916).

1916

4 juillet

Lozeau à Michelle Le Normand: «Cinq ans d'un amour parfait.»

«Vers le 16 octobre 1916, *Le Devoir* édite son troisième volume de vers, *Lauriers et feuilles d'érable*» («Mémoires», f. 14).

1917

24 février

Article de l'abbé Camille Roy intitulé «M. Albert Lozeau» publié dans *Le Devoir*. Repris dans *À l'ombre des érables*.

Rupture de la relation amoureuse entre Lozeau et Michelle Le Normand (lettres de Lozeau du 27 décembre et du 29 décembre). Ils demeureront amis. «Tes départs qui emportent toujours le meilleur de ma vie» (lettre du 8 janvier 1919).

«Nous nous sommes aimés» (témoignage de Michelle Le Normand; entrevue avec Jeanne d'Arc Séguin du 3 janvier 1959, *op. cit.*, f. 121).

1918

Dans sa correspondance avec M. Le Normand, Lozeau mentionne les noms de ses principaux amis: Charles Gill, Louis-Joseph Doucet, Henri Bertrand, Joseph Brunet, Damien Renaud.

23 octobre

Mort de Laetitia Lozeau, sœur d'Albert Lozeau, de la grippe espagnole («Généalogie», f. 67).

Publication des *Billets du soir*, troisième série.

1919

Préface de Lozeau à l'édition posthume des poèmes de Charles Gill, *Le Cap Éternité*.

Dans ses correspondances avec Michelle Le Normand et avec Mariette Émond, Lozeau mentionne des promenades en automobile autour de Montréal. Ce sont des moments de bonheur qu'il regrettera. Promenades dans l'automobile de H. Bertrand et dans celle du médecin et ami de Lozeau, Georges Beauregard («Mémoires», f. 33-34).

Dans ses lettres à M. Le Normand, Lozeau se plaint à plusieurs reprises de terribles maux de tête; il se plaint aussi amèrement de sa solitude.

1920

Publication d'un article important, «Le régionalisme littéraire. Opinions et théories», dans les *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, séance de mai 1920 (daté de 1921).

1921

22 décembre

Mort de Joseph Lozeau, père d'Albert Lozeau («Généalogie», f. 70; confirmé par un faire-part et par des articles de journaux).

«La mort de son père [...] lui causa beaucoup de peine» («Mémoires», f. 35).

1922

1^{er} mai

Déménagement au 6899, rue Saint-Valier («Généalogie», f. 18 et 68; «Mémoires», f. 15). Adresse de la famille Lozeau: 1223, Saint-Valier; devient le 6899 en 1927 (AVM).

1923

1^{er} mai

Déménagement au 4600, rue Christophe-Colomb («Généalogie», f. 18). Il y restera jusqu'à sa mort («Mémoires», f. 15). Adresse de la famille Lozeau: 274a, Christophe-Colomb; devient le 4600 en 1927 (AVM).

«Nous venons habiter chez Béatrice [sœur de Lozeau et épouse d'A. Cloutier], ma mère et moi [Albert Lozeau]» («Généalogie», f. 68).

1924

Article intitulé «Les Lettres au service de l'Idée patriotique» dans *L'Almanach de la langue française*.

«Le 22 mars 24 il faisait parvenir à la Société Royale du Canada dont il était membre, un certain nombre de pièces de vers inédits, lesquels devaient être partie d'un volume en préparation» («Généalogie», f. II-1). Ce sont les «Poèmes du pays» publiés dans les *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, séance de mai 1924.

Le soir du 22 mars 1924, il se sent «indisposé» («Généalogie», f. II-2). «Le médecin, son ami le Dr Beauregard fut appelé [consulté par téléphone].» Lozeau passe une bonne nuit («Généalogie», f. II-3).

Le matin du 23 mars 1924, son état s'aggrave, on fait venir le médecin et le prêtre («Généalogie», f. II-3-4). «Congestion du cerveau» («Généalogie», f. II-4); «congestion cérébrale» (lettre à G. Nadeau, f. 1).

Il perd connaissance et meurt le lundi soir (24 mars 1924) («Généalogie», f. II-4).

Les informations sur la mort de Lozeau sont reprises par A. Cloutier, dans ses «Mémoires». Il ajoute: «[Il était] dans le coma. Le lundi matin, vers 9 heures, sa mère étant auprès de lui, il reprit connaissance un moment et lui dit ces paroles: "Que la route est belle!" Pars-tu pour [sic] voyage? lui demanda sa mère et il répondit: "Oui!" Ce fut ses dernières paroles. Il perdit connaissance de nouveau [...]" (f. 36).

Funérailles, le 27 mars 1924 («Généalogie», f. II-5). «Une foule immense d'amis et d'admirateurs était venue [...]" («Mémoires», f. 37).

Nombreux articles de presse confirmant la date de la mort et citant la phrase: «La route est belle».

1925

«Omer Héroux le visita et lui témoigna la plus vive amitié jusqu'à sa mort. C'est grâce à son initiative et à son dévouement si les œuvres de Lozeau purent être éditées de nouveau en 1925-26 [...]" («Mémoires», f. 30-31).

1927

«Le Comité Albert Lozeau, dont M^{gr} Camille Roy, ancien recteur de l'Université Laval de Québec, et M. Édouard Montpetit, secrétaire général de l'Université de Montréal, sont les présidents conjoints, a décidé de mettre en librairie l'édition définitive de l'œuvre du poète» (*Le Devoir*, 23 novembre 1927, p. 1).

1931

12 avril

Mort de la mère d'Albert Lozeau («Généalogie», f. 18; confirmé par un faire-part; Archives du Palais de justice de Montréal).

SIGLES ET ABRÉVIATIONS

ANQ	Archives nationales du Québec
AVM	Archives de la ville de Montréal
BNQ	Bibliothèque nationale du Québec
< >	Commentaire critique dans les variantes
art.	article
éd.	édition
édit.	éditeur
f.	folio(s), feuillet(s)
<i>ibid.</i>	au même endroit
<i>id.</i>	même auteur
ms., mss	manuscrit, manuscrits
n.	note
<i>op. cit.</i>	ouvrage cité
/	fin de vers
//	fin de strophe ou de paragraphe

VARIANTES (p. 549-640)

Les variantes (en italique) sont précédées du numéro des lignes auxquelles elles se rattachent; elles sont placées entre des mots repères (en romain) qui les situent dans le texte.

Page laissée blanche

L'ÂME SOLITAIRE

1902-1907

À mon père et à ma mère

Page laissée blanche

AU LECTEUR

*Toute ma clarté vient d'un bleu rayon d'espoir,
Et toute ma chanson, teinte d'un peu de soir,
Bien aisément tiendrait dans une demi-gamme.
L'immensité des cœurs humains aux grandes voix!
Moi, je ne suis qu'un tout petit oiseau des bois,
Et j'ai Musset pour maître et pour Muse la femme.*

5

*Je prends ma part des pleurs et du rire des cieux,
Et, des matins bruyants aux soirs silencieux,
Je vis ce que le jour m'abandonne de rêve;
Comme le papillon qui va de fleur en fleur,
Je vais, amant du rythme, épris de la couleur,
De la chimère blonde à l'illusion brève.*

10

*Parfois, de ce voyage, on revient le cœur las;
Mais ayant tant frôlé de roses, de lilas,
On en garde toujours un parfum qui demeure;
Car le rêve après lui nous laisse un souvenir
Que ne peuvent jamais entièrement ternir
Les longs ennuis du jour et les regrets de l'heure...*

15

Page laissée blanche

I

Les heures d'amour

Le désir — Le regret

Page laissée blanche

Le désir

Page laissée blanche

L'ATTENTE

Mon cœur est maintenant ouvert comme une porte.
Il vous attend, ma Bien-Aimée: y viendrez-vous?
Que vous veniez demain ou plus tard, que m'importe!
Le jour, lointain ou proche, en sera-t-il moins doux?

Ce n'est point un vain mal que celui de l'attente; 5

Il conserve nouveau le plus ancien désir.
L'inattendu bonheur dont la venue enchante
Passe; à peine en a-t-on su goûter le plaisir,

Et l'on s'en va criant l'inanité des choses,
Pour ne s'être jamais aux choses préparé: 10
Insensé, qui repousse un frais bouquet de roses,
Accusant le parfum qu'il n'a pas respiré.

Une heure seulement de pure jouissance,
Pourvu que Dieu m'accorde un quart de siècle entier
De rêve intérieur et de jeune espérance, 15
Pour méditer sur elle et pour l'étudier,

Pour ordonner l'instant suprême qui décide,
Pour que rien ne se perde et que tout soit joui
Jusqu'à la moindre miette, et que le temps rapide
S'envole, n'emportant que de l'évanoui! 20

Une heure suffira. J'aurai vécu ma vie
Aussi pleine qu'un fleuve au large de son cours,
L'ayant d'une heure, mieux que de jours fous, emplie;
D'une heure, essence et fruit substantiel des jours!

Mon cœur est maintenant ouvert comme une porte. 25
Il vous attend, ma Bien-Aimée: y viendrez-vous?
Que vous veniez demain ou plus tard, il n'importe!
Mon attente d'amour fera de telle sorte
Que mon lointain bonheur en deviendra plus doux.

INTIMITÉ

En attendant le jour où vous viendrez à moi,
Les regards pleins d'amour, de pudeur et de foi,
Je rêve à tous les mots futurs de votre bouche,
Qui sembleront un air de musique qui touche

5 Et dont je goûterai le charme à vos genoux...
Et ce rêve m'est cher comme un baiser de vous!
Votre beauté saura m'être indulgente et bonne,
Et vos lèvres auront le goût des fruits d'automne!
Par les longs soirs d'hiver, sous la lampe qui luit,
10 Douce, vous resterez près de moi, sans ennui,
Tandis que feuilletant les pages d'un vieux livre,
Dans les poètes morts je m'écouterai vivre;
Ou que, songeant depuis des heures, revenu
D'un voyage lointain en pays inconnu,
15 Heureux, j'apercevrai, sereine et chaste ivresse,
À mon côté veillant, la fidèle tendresse!
Et notre amour sera comme un beau jour de mai,
Calme, plein de soleil, joyeux et parfumé!
Et nous vivrons ainsi, dans une paix profonde,
20 Isolés du vain bruit dont s'étourdit le monde,
Seuls comme deux amants qui n'ont besoin entre eux
Que de se regarder, pour s'aimer, dans les yeux!

BONHEUR RÊVÉ

J'aurai pour vous aimer des tendresses nouvelles,
Des sourires plus doux des lèvres et des yeux
Que vous enfermerez dans votre cœur joyeux,
Comme de blancs oiseaux qu'on prive de leurs ailes.
5 Et vous aurez pour moi des grâces maternelles,
Des baisers délicats, des mots délicieux,
Des consolations apprises dans les cieux,
Avant votre venue en nos plaines mortelles.
Nous irons l'un et l'autre en l'azur infini
10 D'un rêve intérieur que n'aura pas terni
La réalité sombre au malheur condamnée.
Vous me direz: Mon frère, et je dirai: Ma sœur,
En savourant l'oubli du mal et la douceur
D'être l'âme qui va par la vôtre menée.

CAUSERIE FÉMININE

Aujourd'hui, le salon est plein de jeunes filles
Aux yeux noirs, aux yeux gris, aux yeux bleus, et gentilles
Elles causent très haut de bijoux enchantés;
Elles causent surtout de puérités.
De cette foule monte un parfum de fleurs mortes, 5
Tiède et trop fort, formé d'extraits de toutes sortes.
Elles causent, — leurs cœurs ne sont pas indulgents —
Et médisent avec plaisir des jeunes gens.
Elles se font des compliments sur leurs toilettes,
Et projettent toujours de nouvelles emplettes, 10
Et mutuellement se disent des secrets
Que chacune répète à l'autre, une heure après.
Le ton s'élève... On cause... Est-ce qu'on va se battre?
Elles sont bien quatorze ou quinze... Elles sont quatre.

LE SECRET DES YEUX

I

Si j'aime à regarder vos beaux yeux d'indulgence,
Vos yeux sombres qu'éclaire un feu d'intelligence,
Si parfois j'exagère et, jusqu'à vous gêner,
Je laisse dans vos yeux les miens se promener, 5
Et si même quand vous baissez le front, j'insiste,
Ah! ne m'en veuillez pas, c'est pur amour d'artiste!
Entre deux rangs de cils, j'ai trouvé la beauté!
Dans l'ombre, comme au ciel, j'ai trouvé la clarté!
Les papillons obscurs en rond volent aux lampes;
Homme, je cherche la lumière auprès des tempes, 10
Dans les yeux doux, pleins de sourire ou de langueur,
Où peut-être, à la fin, j'aurai brûlé mon cœur!

II

Je ne vois jamais rien dans vos yeux de précis.
Il y flotte du rêve à l'état indécis.
Comme un plongeur, sous l'onde immense qui déferle, 15
Aventure ses jours pour trouver une perle,
Je cherche, dans vos yeux profonds comme la mer,

Ce qui ferait mon cœur joyeux, ou bien amer.
 Votre intime pensée, intégrale, fidèle,
 20 Exacte, lumineuse, où donc se cache-t-elle?
 Oh! le rare joyau, mystérieux, hélas!
 Se promettant toujours et ne se donnant pas!
 Et qui, lorsqu'on l'a cru saisir avec prudence,
 Trompe l'attention et trahit l'évidence!

III

25 Vous lisez tous les vers que j'écris, en pensant:
 Hélas! où suis-je, moi, si c'est là ce qu'il sent?
 J'ai les yeux bleus: ils sont gris ou noirs ceux qu'il chante...
 — Vous devenez beaucoup jalouse, un peu méchante.
 Pour ne pas devenir un rimeur ennuyeux,
 30 Il me faut bien changer la couleur de vos yeux,
 Comme mes sentiments, renouveler mes larmes,
 Pour les chanter, prêter à d'autres tous vos charmes, —
 Car on a dit qu'ils sont les vôtres trop souvent —
 Et, surtout, pour paraître un poète savant,
 35 Revêtir tour à tour toutes les sortes d'âmes...
 Les poètes si doux font bien souffrir les femmes.

IV

Vos yeux... Je baiserais vos beaux yeux réservés;
 Fort d'un pareil amour, on ose tout braver.
 Vos mains... Je presserais vos mains musiciennes,
 40 Et vous ne pourriez pas les retirer des miennes.
 Vos lèvres... À mon goût j'en boirai le bon vin,
 Et votre effort à les détourner sera vain.
 Vous me privez souvent du doux plaisir que j'aime:
 Ah! vous me l'offrirez maintenant de vous-même!
 45 Tout ce que je voudrai, désormais je l'aurai.
 Ce n'est pas moi toujours qui vous obéirai.
 Vous souriez... Laissez, mon amour, que j'achève:
 Dites, que pouvez-vous faire contre mon rêve?...

L'AVEU

I

Je la verrai venir, rose d'un peu de fièvre,
En m'offrant le baiser que mendiait ma lèvre.
Elle n'aura de mots d'amour que dans les yeux.
Ses aveux les plus doux seront silencieux.
Je lui dirai combien sont longs les jours d'attente, 5
Et combien sa démarche onduleuse et flottante
Lentement me l'amène et tôt me la reprend.
Son cœur tendre, son cœur virginal et si franc,
Comprendra mieux que moi ce que je veux lui dire
Et lui fera monter à la lèvre un sourire 10
Si plein de candeur blanche et de rêve sacré,
Que de la voir si pure à moi, je pleurerai...

II

Je ne lui dirais pas: Donnez-moi vos mains blanches:
Comme les yeux, les mains ne sont pas toujours franches;
Je ne mendierais pas non plus, grave ou joyeux, 15
La chaste volupté de lui baiser les yeux;
Peut-être qu'en leur rêve une autre image existe
Dont la chaude douceur dans le sommeil persiste;
Je n'effleurerais pas ses fines lèvres, non:
Peut-être que souvent y chante un autre nom; 20
Mais, cherchant une place où plus de candeur brille,
Où s'épanouit tout en blanc la jeune fille,
Je lui sourirais, comme à quelque enfant charmant,
Et je la baiserais au front, tout simplement.

III

Le sort en est jeté, le sort irrévocable! 25
Je romprai ce silence étrange qui m'accable!
Enfin, je lui dirai: Je vous adore! Oui,
Je vous adore! Au fond de mon cœur ébloui
Resplendit, comme au mur d'un temple, votre image!
Vous êtes la Déesse à qui je rends hommage. 30
La nuit, en chaque rêve, à chaque instant, le jour,
Comme un encens vers vous monte mon pur amour!
Je vous adore, chère, et puis, je vous adore!

35 Ton regard est un ciel, ton sourire une aurore!...
 — Elle est venue hier et, timide, interdit,
 Comme ivre de son charme, hélas! je n'ai rien dit.

JE L'AIME

Je l'aime, comme on aime un beau vers de poète,
 Qui chante clair comme un pinson,
 Et que l'âme ravie avec ferveur répète, —
 Pour la douceur de sa chanson.

5 Je l'aime, comme on aime une fleur fine et frêle
 Qui paraît exquise à chacun,
 Et qui charme encor plus lorsqu'on s'approche d'elle, —
 Pour la douceur de son parfum.

10 Je l'aime, comme on aime une fleur, un vers tendre,
 Comme une étoile au ciel d'été,
 Comme tout ce qu'on aime aussi sans le comprendre, —
 Pour la douceur de sa beauté!

BONHEUR

I

Le soir nous enveloppe, indiciblement doux,
 Comme un regard d'amour se promenant sur nous.
 L'heure passe là-haut, penchant un peu son urne,
 Heure de paix divine et de rêve nocturne.

5 La caresse de l'ombre éclatante du ciel
 Emplit le cœur de joie et la bouche de miel.
 La calme Nuit étend son empire tranquille.
 Le bienfait du silence approche de la ville...

10 Et nous sommes tous deux sans parole, songeant
 À la sainte splendeur des points d'or et d'argent,
 Heureux, loin du Réel jaloux qui nous réclame,
 Comme s'il nous pleuvait des étoiles dans l'âme.

II

Quel soir harmonieux, chère, quel soir divin,
 Où j'ai senti cela: hors t'aimer, tout est vain!

Ma gloire, c'est d'avoir mon cœur dans ta pensée, 15
Comme ta main jolie en la mienne pressée,
Et d'écouter les mots que tu dis dans le soir,
Et de te regarder de si près sans te voir!
Car l'ombre s'épaissit en noyant les visages,
Comme au lointain elle a fondu les paysages. 20
Demeurons en silence et regardons les cieux.
C'est en ne parlant pas qu'on s'adore le mieux.
Et vois comme là-haut, magnifique en ses voiles,
Rêve paisiblement la nuit aux yeux d'étoiles.

III

Jouez-moi, lui disais-je un soir, de vieux airs tristes, 25
Tristes à faire mal aux cœurs les moins artistes.
— Elle posa ses mains blanches sur le clavier,
Et nous rêvâmes... L'heure au fond du sablier
Jetait ses grains de sable en petites minutes.
Aux sons du piano mimant le chant des flûtes, 30
Des musettes d'amour aux profondeurs des bois,
Des rustiques pipeaux et des divins hautbois,
Si l'azur, en ce soir chantant d'extase intime,
Se fût ouvert, m'offrant le paradis sublime,
J'aurais dit: Non, Seigneur, s'il faut monter là-haut 35
Sans la musicienne et sans le piano!

IV

Tu ne m'as jamais dit: Baise-moi sur les yeux,
Lentement, longuement, afin de goûter mieux...
Tu ne m'as jamais dit cela... Tes deux mains nues,
Je les ai quand je veux, d'elles-mêmes venues. 40
Tes lèvres, je les sais prêtes à mon baiser,
Elles qui si longtemps ont dû se refuser,
Et ton front où, parfois, à ton insu, se joue
Une mèche d'or brun, et ton front, et ta joue.
Car ton cœur jeune et franc répète chaque jour 45
Que l'amour ne doit pas dire non à l'amour,
Et qu'il est, par bonheur, de légitimes fièvres
Qui s'expriment par la caresse de nos lèvres!...
Mais si l'être caché transparaît dans les yeux,
Comme à travers l'eau pure un fond mystérieux; 50

Si ce qu'on aime et cherche est là, dans les prunelles,
 Qui se concentre, intime, et se révèle en elles,
 Ah ! laisse-moi, malgré tes paupières de chair,
 Dont le frêle tissu si mince est presque clair,
 55 Laisse-moi, rougissant comme une exquise femme,
 Poser sur tes deux yeux un baiser sur ton âme !

CONFIDENCES

I

Pourquoi je ris ? demandez-vous,
 Aussi rieuse que moi-même :
 Je ris parce que je vous aime
 Et mon rire est l'aveu très gai de mon cœur doux.
 5 Puissé-je rire ainsi sans trêve
 Du rire attendri des amours
 Bonnes longuement, et toujours
 Rire en voyant devant mes yeux rire mon rêve !

II

Croyez-moi : je ne pense pas ;
 10 Je sens, je frissonne et j'adore.
 Je suis comme une eau que des pas
 Feraient frémir, sur qui s'est posée une aurore.
 Je suis comme un petit oiseau
 Longtemps familier de la brume,
 15 Et qui sent couler sur sa plume
 Votre regard de vent, de soleil, d'ombre et d'eau.

III

Écoutez-moi : je vous demande
 D'abaisser vos paupières sur
 Vos yeux dont s'est foncé l'azur ;
 20 Ils me troublent, vos chers yeux taillés en amande.
 Ils me brûlent, quoique très doux,
 Vos yeux qui luisent de trop d'ombre,
 Et je crains leur lumière sombre,
 Comme un enfant malade, en songe, a peur des loups.

IV

Encore un mot, à voix très basse : 25
 Abandonnez-moi votre main
 Un peu plus longtemps, dès demain,
 Et demeurons ainsi sans penser que tout passe.
 Ainsi; pas plus, malgré le cœur,
 Grand imprudent par habitude; 30
 À mi-chemin la quiétude
 Chante, et c'est ni trop loin ni trop près du bonheur.

PENSÉE D'AMOUR

Je pense à ton âme aussi pure qu'elle,
 Quand je vois la neige au soleil briller, —
 Candeur où la grâce ardente étincelle...
 Et j'aime à prier.

Je pense à l'étoile aussi claire qu'elles, 5
 Quand, de leur regard trop longtemps privé,
 J'évoque, le soir, tes chères prunelles...
 Et j'aime à rêver.

Je pense à la rose aussi douce qu'elle,
 Quand un tendre mot, d'amour velouté, 10
 Passe sur ta lèvre et la fait plus belle...
 Et j'aime à chanter!

SILENCE

L'heure coulait comme un ruisseau, vive et divine,
 Sous les arbres feuillus où tous deux nous rêvions;
 Et comme font les vrais amants, nous écoutions
 Tout ce qui dans nos yeux attendris se devine.
 Les mots ne rendent pas tout ce qu'on imagine. 5
 Depuis que l'homme souffre en proie aux passions,
 Ils trahissent, les mots; et nous, qui le savions,
 Nous gardions le silence où l'amour grave incline...

10

Si nous pouvions ainsi, jusqu'au bout du chemin,
 Nous dire nos secrets d'un geste de la main,
 Nos peines d'un regard, nos bonheurs d'un sourire...

Et nous passer des mots, infidèles, petits,
 Qu'on désavoue, à peine aussitôt qu'ils sont dits, —
 Comme ceux-là qu'ici, pour vous, je viens d'écrire!

LES MOTS

I

5

Puisque je t'aimerai toujours, malgré le temps,
 À quoi bon te le dire en des mots inconstants,
 Des mots fervents hier que demain rend frivoles?
 Puisque change le sens intime des paroles
 Selon qu'un jour est né, selon qu'un jour est mort,
 À quoi sert de lier notre amour à leur sort?
 Les mots autrefois dits jamais ne se répètent
 Sans trahir quelque peu des âmes qu'ils reflètent;
 Comme des astres vieux, ils se sont refroidis,
 Eux qui brûlaient au bord des lèvres de jadis.
 Leur forme ancienne s'est pour toujours effacée
 Et l'âme qui vibrait en elle a fui, blessée.

10

15

Nous avons nos baisers, nous avons nos regards,
 Leur sens subtil se rit des jours et des hasards,
 Et rien n'altérera leurs jouissances pures
 Au temps, même lointain, des ivresses futures!

II

20

25

Je l'aime et le lui dis toujours en mêmes mots,
 Avec de vieux frissons toujours, toujours nouveaux.
 Mon cœur changeant, pour elle est demeuré le même;
 C'est mon ancienne voix qui lui dit que je l'aime;
 Et de l'accueil heureux le baiser coutumier,
 Ô mystère d'amour! est toujours le premier!
 Ma pauvre âme blasée aux choses de la vie,
 Dès que je la revois, en est toute ravie!
 C'est elle qu'en mon rêve attendri j'acclamais;
 Et celle-là qui m'est si douce, et plus encore,

Celle-là que d'un cœur toujours jeune j'adore,
Je ne l'aurai peut-être à moi, jamais, jamais!...

ANNIVERSAIRE

Douze mois qu'elle m'aime et que moi je l'adore!
Douze mois qu'elle verse en mon cœur de l'aurore,
Que je mis dans le creux de sa petite main
Ce que Dieu me donna de bon, de plus humain.
Du soir où je la vis, à chaque retour d'heure 5
Je l'aimai davantage et la trouvai meilleure.
J'ai vu ce que l'amour prête d'extase aux yeux,
D'éloquence aux instants les plus silencieux,
D'indicibles espoirs et de promesses franches
À la pression tiède et lente des mains blanches... 10
Et je veux, pour fêter ces jours de longs émois,
Prendre autant de baisers que sont passés de mois.

Page laissée blanche

Le regret

Page laissée blanche

INCRÉDULITÉ

Quand au double miroir de ses yeux je regarde,
Une voix, en dedans de moi, me dit: Prends garde!
Tu te penches au bord d'un abîme sans fond,
Où l'évidence avec le mystère se fond.
Sa lumière t'attire: elle est impénétrable! 5
Ne cherche pas en vain, tu seras misérable.
Tu risques ta ferveur et ta tranquillité
À fixer en savant cette obscure clarté.
Crois donc tout simplement les baisers de sa bouche,
Crois l'émoi de sa main lorsque sa main te touche, 10
La persuasion des mots qu'elle te dit,
Et l'aveu du soupir que ton âme entendit!
Si tu veux contempler ses splendides prunelles,
Fixe-les pour l'éclat sombre qui luit en elles,
Sans souci du secret qu'elles pourraient cacher: 15
Regarde pour jouir et non pas pour chercher.
Un mot te trouble, un geste inconscient te froisse,
Un sourire incompris augmente ton angoisse...
Crois donc! ou tu vivras, par ton amour puni,
Malheureux à jamais dans le doute infini! 20

LOIN D'ELLE

Depuis qu'elle est partie, un grand doute m'étreint.
J'ai beau fixer l'azur où le jour étincelle,
Afin que mon cœur fou soit comme lui, serein:
Le ciel ment, la clarté n'est pas franche loin d'elle!
Pourtant, elle m'a dit qu'elle m'aime, souvent; 5
Que la tendresse éclore en son âme immortelle,
Comme elle ne peut pas finir: ainsi qu'avant,
Je suis celui qui doute incessamment pour elle.
Ma faible foi la blesse et je crains l'abandon.
Que deviendrais-je, hélas! si, m'étant infidèle, 10
Je ne puis plus sentir m'absoudre le pardon
Que ma pensée en pleurs va mendier vers elle.

À ses pieds, je me sens divinement chéri.
 J'adore tout, sa main, sa lèvre et sa prunelle;
 Je n'ai de doute, ni de plainte, ni de cri,
 Mais j'ai pour frère aîné le bonheur, tout près d'elle!

ABSENCE

I

Et te voilà partie! Or, me voici qui songe,
 À des bonheurs dont le mirage se prolonge
 Sans fin, comme la mer à mesure qu'on va!
 Te voilà loin! Je ris du rêve qu'on rêva!
 Devant tes calmes yeux d'espoir doux et paisible,
 Rêver, même parler de bonheur, est possible.
 Mais à présent! Tout est louche, trompeur, méchant!
 Je songe à ce qui peut advenir, en sachant
 Que le mauvais Destin veille sur notre vie.
 L'heure claire sera d'un jour sombre suivie.
 Tu ne reviendras plus reprendre auprès de moi
 Le fil du rêve heureux que déroulait ta foi...

II

D'abord, je lui prenais tout doucement les mains,
 Et ses yeux bleus, fixant leurs regards sur les miens,
 Faisaient pour m'éclairer l'âme de la lumière.
 Elle disait: Bonjour! d'un baiser, la première.
 Elle devait sentir tout le long de ses doigts
 Mes frissons s'enlacer aux siens, comme des voix
 S'entrecroisent dans l'air, s'appellent, se répondent,
 Et dans un même accord toutes enfin se fondent.
 Nous nous parlions très peu, pour ne pas empêcher
 Nos deux cœurs de s'entendre. Elle laissait pencher
 Sa tête blonde, comme en proie à quelque fièvre,
 Et mes baisers montaient à l'assaut de sa lèvre!

ARTIFICIELLE

Pourquoi ne pas vouloir, comme une simple femme,
 Être fidèlement la même que son âme?

Pourquoi donc renier celle qu'on est? Pourquoi
 Tant souffrir à sembler le contraire de soi?
 De chimérique amour dédaigneuse affamée, 5
 Blasée heureuse qu'on appelle: Bien-Aimée,
 Ennuyée épandant la joie au long du jour,
 Cœur vide où l'on pourrait boire un siècle d'amour.
 Et qui n'attendant rien, se désole d'attendre;
 Insensible qui pleure au chant d'un beau vers tendre: 10
 Je te connais, ô femme étrange! qui nous mets
 Des baisers sur la bouche en nous criant: Jamais!

LE MENSONGE DES YEUX

I

Les femmes, qui nous sont si douces, étant belles,
 Qui pleurent en secret d'être à nos vœux rebelles;
 Les femmes, dont la bouche a de si tendres mots
 Qui font magiquement oublier tant de maux;
 Les femmes ont sur nous l'effrayant avantage 5
 D'un don que leur faiblesse apporte en héritage.
 Piètres comédiens, quand nous mentons, afin
 De mieux cacher nos jeux ou d'en masquer la fin,
 Si nous sommes surpris dans nos rôles de pleutres,
 Comme nos regards ont de peine à sembler neutres! 10
 Mais les femmes, d'après une éternelle loi,
 Mentent avec des yeux divins de bonne foi!

II

Hommes qui croyez lire au fond des yeux de femmes
 La vérité secrète et fuyante des âmes,
 Heureux amants naïfs, tranquilles d'ignorer 15
 Ce qui, moins confiants, vous ferait tant pleurer,
 Ah! dites-moi, chercheurs émus de crépuscules,
 Comment vous avez pu garder vos cœurs crédules?
 Moi, j'ai perdu la foi qui fait vos jours sereins,
 Pour avoir observé de beaux yeux féminins 20
 Avec une âme neuve et semblable à la vôtre,
 Et vu tant de regards démentis l'un par l'autre.
 Mais, quand même, je cède, amer et sans espoirs,
 Au mystère attirant des yeux bleus, des yeux noirs.

III

25 N'est-ce donc pas assez que les mots nous tourmentent?
Comment croire les cœurs si les plus beaux yeux mentent?
Si ceux en qui le ciel a mis sa pureté
Prennent pour nous trahir des airs de vérité?
Si les plus clairs, de par leur limpidité même,
30 Sont les plus dangereux, et sont ceux-là qu'on aime?
C'est en vain qu'on les fixe et qu'on les fouille, ils ont
L'affreuse faculté de se faire cloison,
D'interposer entre eux et l'âme véridique
Comme un mur, contre quoi toute puissance abdique,
35 Comme un étrange mur fait de silence, ou bien
D'air bleu, mais à travers lequel on ne voit rien.

L'ÂME CLOSE

Nous avons commencé, lorsque nous nous aimions,
Par nous conter sans fin toutes nos actions,
Nos rêves les plus fous et nos moindres pensées;
Puis, des choses se sont dans le vague effacées...
5 Sans jamais nous mentir, nous ne disions pas tout,
Nous ne nous contions plus nos désirs jusqu'au bout,
Et la prudente peur vint des choses écrites.
Nous nous sentions tout près, tout près d'être hypocrites.
Puis, nous prîmes parfois un air indifférent,
10 Comme un masque divers qu'on quitte et qu'on reprend.
Et depuis, sans savoir, comme on se laisse vivre,
Notre âme à peine lue est close comme un livre.

SOUVENIR

Au chœur des merles bruns sifflotant dans les bois
Elle a mêlé son chant de bonheur et la brise,
Jusqu'au rivage d'or où la vague se brise,
A porté les accents de sa joyeuse voix.
5 Et moi j'ai revécu les heures d'autrefois...
Et, comme des parfums qu'on respire à l'église,
Des souvenirs d'amour dont l'être entier se grise
Ont consolé mon cœur où tout pleure, parfois.

Il faut si peu de chose : une chanson de joie,
Une feuille séchée, un fin cheveu de soie,
Pour découvrir au cœur un coin de son passé.

10

Et cet hymne d'espoir sous le dôme sonore
De la forêt dont l'air doit en vibrer encore,
M'a fait plaindre, en sa paix même, le trépassé.

LES MOTS D'AMOUR

Les mots d'amour ne meurent pas,
Ils vivent au fond des mémoires
Comme les anciennes histoires
Qu'enfants, on nous contait, tout bas.

5

Ils sont les souvenirs des heures
Dont les regrets sont les moments;
Parfois, ils en sont les tourments
Et blessent les âmes meilleures.

Car plus d'une, au jour des aveux,
Prenant pour témoin l'hirondelle,
Jura qu'elle serait fidèle
Et ne ferait qu'une de deux.

10

Elles ont trahi ! Pauvres âmes,
Leur amour, c'était l'amitié...
Mais les mots d'amour, sans pitié,
Les brûlent ainsi que des flammes !

15

Car — tristesse ! — ils ne meurent pas,
Ils vivent au fond des mémoires
Comme les anciennes histoires
Qu'enfants, on nous contait, tout bas.

20

DERNIÈRE FLAMME

Vaguement, en mon cœur, je sens que se rallume
Mon amour, comme un feu de lampe dans la brume.
C'est un charme qu'on prend pour quelque souvenir
Qui dans l'âme, d'abord, peut tout entier tenir.
Et la lampe bientôt en étoile se change,

5

Et répand des rayons dont la brume s'effrange.
 Et c'est moins qu'une ivresse et c'est plus qu'un frisson...
 Mon âme est pleine et chante une ancienne chanson.
 Et puis, c'est un soleil en sa clarté première,
 10 Qui verse à grands flots d'or sa divine lumière!
 C'est l'extase! mon cœur déborde! je suis fou!
 De l'harmonie en moi tombe, je ne sais d'où!
 Peut-être que vos yeux m'ont regardé dans l'ombre,
 Lorsque ce vieil amour percé de coups sans nombre
 15 Expirait, et qu'il lui fallait, en sa langueur,
 Boire aux regards par où s'écoule votre cœur.

LE TOMBEAU

Pour avoir contemplé trop longtemps vos prunelles,
 J'ai contracté l'amer regret d'être absent d'elles.
 Et j'ai la nostalgie étrange d'un séjour
 Dont mon esprit n'avait pas soupçonné le jour.
 5 Je n'irai pas dormir sous la funèbre pierre:
 Depuis toujours, j'ai pour linceul votre paupière!
 Je suis couché, parmi d'autres silencieux,
 Au noir tombeau d'oubli que m'ont creusé vos yeux.

DOULEUR

Ce soir, je me sens malheureux.
 C'est qu'il a menti le beau songe!
 Je m'exaltais en plein mensonge!
 Ah! comme j'en sors douloureux!
 5 Je croyais, et c'était ma gloire!
 J'espérais, c'était mon bonheur!
 Et maintenant, j'ai dans le cœur
 Le mal affreux de ne plus croire!
 Je pleure, et ma main tremble un peu...
 10 Demain, je serai triste encore.
 Je verrai sans plaisir l'aurore
 Et sans plaisir l'infini bleu...

Quand on souffre par une femme,
Sans espoir d'être consolé,
On ne voit, d'un œil désolé,
Que le ciel sombre de son âme... 15

MAUVAISE OBSESSION

Certes, l'amour humain est mêlé de douleurs;
Jamais sur lui le cœur en paix ne se repose;
Il s'égare, il se trouble, et pour bien peu de chose
Son calme et doux sourire, hélas! se change en pleurs.
L'œuvre d'un jour détruit des ans de quiétude, 5
Et l'angoisse se plante en nous comme un couteau!
Fou de chagrin tenace, on ne songe bientôt
Qu'à la mort nous prenant dans son étreinte rude!
On voudrait oublier: on ne fait que penser 10
Plus douloureusement à celle que l'on aime;
Elle nous apparaît sans cesse, et d'elle-même
S'impose au souvenir dès qu'on la veut chasser!
Avec l'écroulement de ce bonheur fragile
La joie est morte. C'est fini. Tout est perdu! —
Jusqu'à ce que par Dieu le bonheur soit rendu, 15
Et que l'amour éteint revive un jour, et brille!

LES AMITIÉS

Mes yeux sont fatigués de lire.
Mon cœur est triste et mon corps las.
J'attends quelqu'un qui ne vient pas...
J'aurais besoin d'un clair sourire.
J'écoute le vent froid bruire. 5
Une cloche sonne, là-bas.
Si j'entendais monter des pas!...
J'aurais tant de choses à dire!
Je pense aux chères amitiés,
Aux réconfortantes pitiés, 10
Aux regards, aux doux mots des femmes...

Elles seules savent guérir
Les langueurs des corps et des âmes,
Rien qu'à nous regarder souffrir...

J'ATTENDS. LE VENT GÉMIT [...]

J'attends. Le vent gémit. Le soir vient. L'heure sonne.
Mon cœur impatient s'émeut. Rien ni personne.
J'attends, les yeux fermés pour ne pas voir le temps
Passer en déployant les ténèbres. J'attends.
5 Cédant au sommeil dont la quiétude tente,
J'ai passé cette nuit en un rêve d'attente.
Le jour est apparu baigné d'or pourpre et vif,
Comme hier, comme avant, mon cœur bat attentif.
Et je suis énervé d'attendre, sans comprendre,
10 Comme hier et demain, ce que je puis attendre.
J'interroge mon cœur, qui ne répond pas bien...
Ah! qu'il est douloureux d'attendre toujours — rien!

II

Veilles du jour et de la nuit

La chanson des heures — La chanson des mois

Page laissée blanche

La chanson des heures

Page laissée blanche

L'HORLOGE

À côté d'une horloge haute
Qui marque la fuite du temps,
Sans un écart, sans une faute,
Depuis des ans, des ans, des ans;
Qui, dans le sommeil des demeures 5
Veille, et d'un balancier égal
Compte pour nous la mort des heures
À tout petit bruit de métal:
Une jeune fille est assise,
Comme triste d'entendre aller 10
Le temps de sa marche précise,
Sans jamais, jamais reculer...
Car la vieille horloge cruelle,
En son langage bref et franc,
Lui dit que le temps d'être belle 15
Passe, comme l'heure au cadran...

L'AUBE

C'est l'aube. Les oiseaux l'annoncent sur la branche.
La première clarté du jour, vaguement blanche,
D'un horizon s'étend, lente, à l'autre horizon.
À la ville, tout dort encor dans la maison.
Un filet rose, qu'un grand pan de ciel écrase, 5
S'élargit doucement, puis de pourpre s'embrase.
Au milieu d'une mare immense d'or sanglant
L'astre paraît royal et monte rutilant.
Le jour est né. Des bruits circulent dans la rue.
Une hirondelle au ciel profond est apparue, 10
Pendant que tout s'éveille et que vibre, lointain,
Le premier angelus en l'air frais du matin.

LE MATIN

Matin de lent brouillard monotonnement gris.
Les arbres bourgeonnants se dressent amaigris

Et vagues, comme s'ils étaient l'ombre d'eux-mêmes.
 Le cercle rétréci des froids horizons blêmes
 5 Étreint, comme un collier prodigieux de bras,
 Les toits mouillés et nus qui se tassent en bas.
 Le vent brusque renverse aux maisons embrumées
 Le panache mouvant des légères fumées.
 Et du gris sur du gris comme une cendre pleut...
 10 Et pris d'un vain regret de soleil et de bleu,
 Je rêve, le front triste et lourd de somnolence,
 Que l'azur en l'espace élargi recommence...

MIDI

Midi. L'air est pesant du soleil qui l'éclaire.
 Le passant accablé dont le pas s'accélère
 Aux tintements rieurs ou sourds des *angelus*,
 Poussant vers le ciel bleu des soupirs superflus
 5 Et s'épongeant le front mouillé de sueur fine,
 Regagne le foyer où l'ombre se confine.
 Une femme parfois passe, l'ombrelle en main,
 Le visage empourpré du naturel carmin
 Que le soleil dépose en la baisant aux joues.
 10 Dans l'air alourdi monte un bruit lointain de roues.
 Puis un silence chaud que n'adoucit nul vent,
 Tombe comme un suaire épais sur le vivant.

VESPÉRALES

I

Comme sont morts les preux, dans la gloire et le sang,
 Au soir du jour frappés au cœur d'un fer puissant,
 Le soleil, chevalier bardé d'or qui s'irise,
 Dans le champ de l'azur, tout sanglant, agonise.
 5 De son sein, à longs flots jaillit la pourpre en feu,
 Qui coule, se propage et s'épand dans le bleu
 Comme un golfe profond que le soir violette,
 En avançant à pas lents d'ombre qui halète.
 Tout là-bas, un petit nuage rose court,

Flocon que fouette un vent dans le ciel qu'il parcourt; 10
Tandis qu'à l'Occident s'efface la féerie,
La nuit sur elle ayant tiré sa draperie...

II

C'est le soir. Au jardin nulle aile ne voltige.
Chaque fleur endormie est droite sur sa tige.
Les grillons sont muets, sous les herbes tapis, 15
Et les vents fatigués semblent tous assoupis.
Même la brise au souffle à peine perceptible
Qui fait frémir la feuille à la branche flexible,
Sommeille, et l'onde fraîche est tranquille au bassin
Où le jour les oiseaux vont boire, par essaim. 20
Précédant le lever des étoiles, la lune
Apparaît pleine et pâle au fond de l'ombre brune,
Et du calme jardin qui soudainement luit,
Un lent parfum s'élève et plane dans la nuit.

NOCTURNES

I

Le vent mélodieux chante dans les pins sombres
Dont les larges bras noirs bougent parmi les ombres.
Le ciel s'est étoilé lentement. La forêt
Voit mille yeux bleus s'ouvrir sur son dôme discret,
Et, sur le sol moelleux que vêt la feuille brune, 5
Luire de fins rayons et des flaques de lune.
Parfois vibre un bruit d'aile, et furtif, égaré,
Un oiseau somnambule apparaît, effaré.
Le soir tendre en chantant, doux comme une âme blanche,
Baise et fait frissonner chaque nid sur la branche. 10
C'est grand comme la nuit et frais comme elle encor.
Et je songe à Vigny, quand éclate le cor¹!

II

La nuit mystérieuse éveille en nous des rêves,
De beaux rêves rêvés le long des jaunes grèves,

1. Allusion au vers d'Alfred de Vigny, «J'aime le son du cor, le soir au fond des bois» («Le cor», *Poèmes antiques et modernes*).

15 Qui s'élèvent aux clairs de lune familiers
Comme les papillons nocturnes par milliers.
Lourds encor du sommeil dont leurs ailes sont pleines,
Ils montent incertains vers les lueurs sereines
Et disparaissent. Puis, d'autres essaims bientôt
20 Les joignent, qui s'en vont se perdre aussi là-haut...
Mais le ciel nous les rend, le grand ciel magnanime,
Car il sait que le cœur souvent le plus sublime
Doit à quelque vieux rêve obstinément rêvé
Sa force, et qu'il mourrait s'il en était privé.

III

25 La lune a mauvais teint ce soir, la lune est jaune.
Elle ne charmera pas cette nuit le faune
Qui danse à sa lueur, autour des troncs moussus.
Tous les hôtes joyeux des bois seront déçus.
Les oiseaux familiers blottis dans les ténèbres,
30 À sa clarté n'auront que des songes funèbres.
Ah! Madame la Lune, avec vos traits flétris
Vous ne réjouirez que les chauves-souris!
Mais peut-être aurez-vous sur le cerveau de l'homme
Une influence heureuse, et, durant son long somme,
35 Pour changer le plomb noir qui l'avilit encor,
Voudrez-vous lui verser au cœur des rayons d'or...

IV

Ô Lune, qui ce soir as l'air d'une malade,
Lune pâlement bleue, astre cher au nomade,
Lampe d'or du poète et soleil des hiboux,
40 Ô Lune! qu'as-tu donc à pleurer comme nous!
Car ce sont bien tes pleurs, Lune triste et superbe,
Qui perlent au matin à la pointe de l'herbe...
Lune languide et blême, en ton beau ciel de nuit
Être hantée ainsi d'un indicible ennui;
45 Au vaste paradis des divines étoiles
Gémir comme une femme éplorée en ses voiles!
Ah! Lune, nous pouvons nous lamenter un peu
Quand tu pleures, si haut, nous, si loin du ciel bleu!...

LES LUCIOLES

Dans l'affolement de leurs courses,
De petites mouches de flamme
Semblent jaillir des noires sources
En resplendissants rayons d'âme;
C'est que, dans les reflets d'étoiles, 5
Traçant sur l'eau des auréoles,
Comme des filaments de voiles
En feu, passent les lucioles.
Elles disparaissent dans l'ombre
Avec les morts et les fantômes; 10
Puis, soudain, surgissent du sombre
Comme de lumineux atomes...
Et longtemps, sans lasser leurs ailes,
Éprises de courses frivoles,
Le long des heures solennelles 15
Passent les blondes lucioles.

LA MUSIQUE DES YEUX

La lune se leva dans le ciel vaste et clair
Et l'espace bleuit, comme sous un éclair.
Pas un nuage. Rien que les étoiles vagues,
Aux feux atténués et doux de vieilles bagues.
Et c'était beau! Plus beau qu'un rêve de vingt ans, 5
Plein de Dieu, plein d'amour, plein des fleurs du printemps.
Les notes, ces rayons éblouissants ou pâles
Jaillis en frissons vifs de saphirs et d'opales,
Les accords, ces couleurs, et leurs vibrations,
Ces reflets aux milliers de variations, 10
Mariaient leurs accents dans la nuit agrandie,
Et c'était une exquise et lente mélodie!
Les yeux ont leur musique et, dans le ciel profond,
Ce sont les astres d'or et d'argent qui la font.
J'écoutai bien longtemps chanter le ciel splendide, 15
Et puis, je m'endormis l'âme émue et candide...

À LA LUNE

I

Quand la lune au ciel noir resplendit claire et ronde,
Le vers en mon cerveau comme une eau vive abonde.
Il coule naturel comme une source au bois,
Avec des sons fluets de flûte et de hautbois
5 Et, souvent, des accords doux et mélancoliques
D'harmonium plaintif et de vieilles musiques.

La lune verse au cœur sa blanche intimité
De rêve vaporeux où passe une beauté,
Et dans les chemins creux où la fraîcheur s'exhale
10 Ajoute aux flaques d'eau quelques mares d'opale,
Où l'on voit quelquefois se noyer éperdu
Un insecte ébloui dans de l'astre épandu.

Mais elle qui paraît pour toujours endormie,
Apaisée à jamais dans la grande accalmie,
15 Est si puissante encor qu'elle émeut l'Océan
Et fait frissonner l'homme aussi dans son néant.
Elle rend plus hardis les jeunes gens timides
Et plus près de l'amour la vierge aux yeux candides.

Tu n'es pas morte, non ! chère clarté des soirs
20 Qui trembles sur les lacs comme sur des miroirs !
Et le cerf altéré qui boit à l'onde claire
En même temps que l'eau boit aussi ta lumière ;
Tu circules en lui comme un sang plus divin,
Car on n'absorbe pas de la splendeur en vain !

25 Le vaste ciel poudré d'étoiles d'or scintille.
Quelqu'un dans l'ombre, en bas, attend qu'un rêve brille.
La Lune bienveillante au sourire d'argent,
Aide en son pur labeur le poète songeant,
Et tendrement, le long de ses rayons sublimes,
30 Laisse glisser des vers chantants aux belles rimes.

Ô Lune ! quel mystère habite en ta clarté,
Et quel pacte te lie à notre humanité ?
Toi pour qui les anciens vivants eurent un culte,
Tu fais régner sur nous ton influence occulte ;
35 Et ton charme attirant fait même, comme un jeu,
Tourner les papillons des nuits dans ton feu bleu !

II

Quand tu parais, les soirs bénis, à ma fenêtre,
Ta lumière lointaine et vague me pénètre,
Et je me baigne en toi! Transfigurant ma chair,
Tu me fais pur et beau, surnaturel et clair; 40
Et je suis comme un dieu tout imprégné de lune,
Participant ainsi qu'un astre à la nuit brune!
Oh! l'heure incomparable et la divine nuit!
Où donc l'amer chemin? Où donc le morne ennui!
La souffrance est passée, et ma joie est profonde 45
De goûter ici-bas la paix d'un autre monde...
Je ne me livre pas au néant du sommeil,
Et j'attends l'heure triste où viendra le soleil...

III

Changeante Lune! Un soir, au ciel couleur d'ardoise
Tu montas rouge ainsi qu'un énorme tison; 50
Et petit à petit, en laissant l'horizon,
Tu pris une nuance exquise de turquoise.
Une autre fois, ce fut comme une boule d'or
Que masquait par moment un passager nuage;
Et puis tu redevins la Lune au bleu visage, 55
La Lune habituelle et que je vois encor.
Un lourd après-midi de juillet, tu fus blanche
Comme une immense hostie apparue en l'azur;
Tu fondis, tel un peu de neige au soleil dur,
Et l'on ne revit plus ta face qui se penche... 60

IV

Quand tu pleus en reflets sur les grands arbres verts,
Les oiseaux endormis que tu trempes d'opale
Doivent songer à Toi, Lune adorable et pâle,
Pénétrés de bien-être en leurs abris divers.
Leur petite âme frêle, inquiète et farouche, 65
Se pelotonne à l'aise en leurs chauds petits corps,
Quand tu luis; chaque oiseau craignant les mauvais sorts
Fait sa prière à Toi, Lune, quand il se couche.

70 Et tu veilles sur l'homme autant que sur le nid,
Du haut de ta demeure inaccessible et sombre;
Car le mal, ce complice ordinaire de l'ombre,
A dû craindre souvent ton regard infini.

75 Ô Lune! jusqu'à toi permets que je m'élève!
Je rampe plein d'ennui! Jette-moi des rayons,
Que je m'en serve ainsi que de bleus échelons
Pour suivre dans l'éther, ton domaine, mon rêve!

La chanson des mois

Page laissée blanche

STANCES

Il est des jours de brume où nul astre ne luit,
Où le vaisseau sur mer, aux vents des destinées,
Comme un grand monstre noir qui fend du front la nuit,
File sans savoir où, les vergues inclinées.

Au cœur, cet océan que nul n'a pu sonder, 5
Il est des jours brumeux que nul soleil n'éclaire,
Où l'amour, ce navire inquiet de tarder,
Subit les lourds assauts des vagues en colère.

Il est des jours luisants de soleil printanier,
Où, glissant sur la mer plane qui brille toute, 10
Vers le port où finit le voyage dernier
Majestueusement le vaisseau suit sa route.

Au cœur, où l'amour creuse en paix son clair chemin,
Il est des jours sereins dont profite la voile,
Certaine de toucher le but cher dès demain : 15
Où, la nuit, chaque flot réfléchit une étoile !

MARS

Le jour est doux, l'air bleu. C'est encore l'hiver.
Le dernier mois de neige et de vent froid expire.
Déjà, dans l'atmosphère apaisée on respire
Comme un avant-coureur parfum de printemps vert.

La lumière s'attarde au livre grand ouvert 5
Où gît l'âme de Goethe, Hugo, Dante ou Shakespeare ;
Et le rêveur, que tant de clarté vive inspire,
Se prend à te chérir d'avance, ô beau soir clair !

Janvier et février furent, comme décembre,
Des mois féconds. Le songe habita notre chambre ; 10
Nous avons fait des vers intimes, pour nous seul.

Mais demain, élevant la voix au ciel sans voiles
Et sortant de soi-même ainsi que d'un linceul,
Notre âme va crier son amour aux étoiles !

LA CHUTE

Le soleil, en l'azur d'un ciel pur et nouveau
Dont le bleu printanier de lumière ruisselle,
Monte royalement, et sa vaste étincelle
Allume un feu de joie au fond des flaques d'eau.

5 La neige amoncelée au toit luisant et haut,
Où s'épand longuement la flamme universelle,
S'affaisse, se dissout, et, parcelle à parcelle,
Tombe et coule au trottoir qui la glisse au ruisseau.

10 Alors, de sa blancheur magnifique déchue,
Selon la pente et le caprice de la rue,
Elle va se mêlant et se souillant à tout.

Mais, parfois, un rayon, quand le soleil se couche,
Comme pris de pitié généreuse, la touche,
Et c'est de pourpre et d'or qu'elle roule à l'égout.

AVRIL

J'entr'ouvre mon cœur au printemps qu'il fait.
Le soleil d'avril entre à pleine porte.
La lumière apaise, elle réconforte
Comme une musique au rythme parfait.

5 Tout s'endort qui souffre et se tait qui pleure.
L'espérance monte avec le soleil.
Comme du lointain d'un profond sommeil
Le rêve se lève en nous, pour une heure.

10 L'azur est si bleu, si doux au regard,
Si limpide l'air, si fraîche la brise...
On se croit entré soudain dans l'église,
Tant le jour est né pur de toute part.

15 Et l'encens des fleurs prochaines s'annonce
Par la tiédeur vague et fine du temps.
Et ma bien-aimée, ô subtil Printemps,
Est là qui sourit, tendre et sans réponse...

AU SOLEIL

Avril à l'air léger, sonore et lumineux,
Fait passer sur la rue où fume un peu de glace
En vibrante fumée incolore et fugace,
Le vent qui penchera les rosiers épineux.

Le soleil, boule d'or au ciel vertigineux, 5
Impatient d'atteindre à sa plus haute place,
Monte, et le vent devient plus tiède sur la face;
La neige fond au pied des sapins résineux.

Monte, divin soleil, afin que tout renaisse!
Rends au cœur épuisé le sang de sa jeunesse, 10
Comme tu rajeunis la sève des vieux bois!

Monte! fleuris la terre, épanouis les âmes!
Ô source de vigueur, monte afin que je sois
Plein de force et d'amour, comme toi plein de flammes!

MAI

Aux arbres les premiers bourgeons
Sont gonflés de feuilles futures;
Déjà les branches sans murmures
Voilent un peu les horizons.

Les rameaux bercés par la brise 5
S'entrecroisant noirs sur l'azur,
Découpent en l'espace pur
Comme des verrières d'église.

Et la montagne, sur ses bords,
Conserve encor des taches blanches 10
Qui luisent à travers les branches,
Derniers vestiges des jours morts...

Demain, masquant sa roche inerte
Et voyant l'herbe au sol verdir,
La montagne va revêtir 15
Une robe exquisément verte.

Tout sera vert aux champs d'odeurs,
Vert et blanc dans les vergers proches
Où, balancés comme des cloches,
Les pommiers porteront des fleurs. 20

Vert et blanc : tes couleurs premières,
 Ô mois d'éclosion, ô mai,
 Mois de frais soleil, mois charmé
 D'oiseaux et de neuves lumières!

RENOUVEAU

Les bourgeons sont gonflés de sève printanière.
 Dans sa robe, la feuille aujourd'hui prisonnière
 Éclatera demain verte et nue au soleil,
 Comme en sa chrysalide éclos, dès le réveil,
 5 Un papillon s'élance à la lumière douce.
 L'herbe neuve ressemble à de la haute mousse,
 Tant elle est fine et court en tapis sur le sol.
 L'azur est lumineux, tiède et propice au vol
 Des oiseaux délassant avec des cris leurs ailes;
 10 C'est le retour des jours féconds, des hirondelles,
 La résurrection ardente après la nuit
 De l'éternelle vie, en herbe, en feuille, en bruit.

LES ARBRES

Les bons arbres qui font de l'ombrage à la terre
 Ont des frémissements de feuilles infinis,
 Quand les petits oiseaux, à la saison des nids,
 Viennent se confier, furtifs, à leur mystère.
 5 Leur verte frondaison au parfum salutaire
 À la sécurité des asiles bénis,
 Et leurs bras protecteurs, trop vite dégarnis,
 Bercent patiemment la famille légère.
 Quand après bien des jours, quand après bien des nuits,
 10 Quand après les fureurs des orages enfuis,
 Les arbres voient au bord des nids battre des ailes,
 Oh ! comme ils sont heureux d'envoyer par les airs
 Tant de joyeuses voix chanter dans les cieux clairs,
 Les arbres aux douceurs graves et maternelles!

JUIN

Mois des roses, splendeur des jardins refleuris;
 Clairs lilas égrenant au vent leurs grappes mûres;
 Sève grasse qui monte épaissir les ramures;
 Essais d'ailes, avec de joyeux petits cris;
 Parfums, soleil, azur, abeilles; frais abris; 5
 Vents doux; ruisseaux d'argent; mélodieux murmures;
 Fleurettes qui seront des fruits: cerises, mûres;
 Ombre verte des bois; sentiers; rêves repris...
 Ô juin prodigieux! ô juin riche et superbe
 Qui fais frémir aux champs les jeunes blés en herbe 10
 Et les grands nénuphars flotter sur l'eau qui dort,
 Avec l'aide du ciel souriant et de l'onde,
 Tu tiendras ta promesse, ô mois d'ardeur féconde,
 Ta promesse de pain, de fruits et de miel d'or!

À L'ÉTÉ

Bel Été, mûrisseur de fruits délicieux,
 Qui, sur l'or des rayons brûlants, descends des cieux
 Jaunir les jeunes blés du monde,
 Sois propice aux moissons qui frémissent au loin,
 Et que ton vent chargé d'une odeur de sainfoin 5
 Leur porte et leur partage l'onde.
 Aux troupeaux somnolents qui ruminent, couchés
 À la lisière d'ombre où des arbres penchés
 Adoucissent l'heure accablante,
 Ménage l'herbe tendre et fais qu'à l'abreuvoir 10
 Abonde l'eau luisante, où se mire le soir
 La grande lune bleue et lente.
 Dispense également ta chaleur aux champs blonds;
 Que la gerbe fourmille au gré des bras féconds,
 Nus sous l'ardent soleil qui brûle; 15
 Que tous les paysans qui travaillent, hâlés
 S'en retournent joyeux, au repos appelés,
 Chantant clair dans le crépuscule.

20

Été, sois bon surtout aux hommes. Garde-leur,
Pour que leur sang soit jeune et bouillant, ta chaleur :
Épargne-leur tes folles fièvres,
Afin qu'ils n'aillent pas, pleurant leurs vains efforts,
Irrésistiblement se brûler âme et corps
Aux feux mortels des belles lèvres!

L'ÉTÉ DES ARBRES

5

C'est la fin de l'été. Ployant sous les fruits mûrs,
Les arbres qu'a gardés l'enceinte des vieux murs
Épuisent la suprême sève.
Après leurs fruits juteux, leurs feuilles tomberont,
Puis, las et satisfaits, tous ils s'engourdiront
Dans l'immobilité du rêve.

10

Ils auront bien rempli leur tâche, ayant fleuri
La fleur, veillé le fruit jeune, l'ayant nourri
Du sang qui bout sous leur écorce,
Ayant pour affermir les fibres de sa chair
Donné ce qui circule en leur flanc de plus cher :
Toute leur fraîcheur et leur force.

15

Puis, ayant confié leur enfant au soleil
Pour que ses chauds rayons fassent son teint vermeil,
Plaisant aux yeux comme à la bouche,
Ils se laisseront tous par l'homme dépouiller,
Tranquilles, et sentant dans leur cime fouiller
Une main avare et farouche...

20

Chers arbres, qui toujours faites votre devoir,
Lorsque vous serez vieux et près de votre soir,
Rongés des insectes sauvages,
Avant qu'en vos troncs gris la hache ait pu crier,
Je crois que le bon Dieu ferait bien de créer
Un paradis pour les bons arbres sages!

SUR LES TOITS

Tout vibre lumineusement.
Sur les graviers des toits qui penchent

Les rayons à grands flots s'épanchent,
Poudrés d'or et de diamant.

Des pigeons gris aux pattes roses 5
Roucoulent, et se rengorgeant,
Étalent en toutes les poses
Leurs cols moirés d'iris changeant.

Imitant le ruisseau dans l'herbe,
Sur l'azur vif un petit vent 10
De fumée apparaît souvent
En ondulation superbe.

Des clochers longs montent en l'air;
Des arbres, bercés par la brise,
Sur un mur de soleil tout clair 15
Balancent leur fine ombre grise.

Et loin, jusqu'au bout du regard,
Des toits bas, des toits hauts se pressent,
Comme des vagues qui s'abaissent
Et s'élèvent de toute part. 20

Et sans répit, droit sur les êtres
Pleuvent les violents rayons
Dont s'éblouissent les fenêtres,
Qui semblent les yeux des maisons.

LES SAULES

Il fait beau. Midi chauffe l'herbe.
L'ombre des maisons s'attédie.
Et le grand soleil d'or superbe,
Plus lent dans l'azur, s'alourdit.

Pesant sur l'air tout bleu qu'il brûle 5
Et refoule, on dirait, vers nous,
L'astre mourant du crépuscule
Au midi nous veut à genoux.

Il nous pèse sur les épaules
Et nous met son feu dans le sang... 10
Oh! le frais ombrage des saules,
Triste, endeuillé, mais frémissant!

En frissons de printemps, il passe
Nous allégeant l'âme et la chair,
15 L'ombrage saturé d'espace
Où flotte une fraîcheur de mer.

Comme ils sont bons les maigres saules,
Pour les vivants et pour les morts!
Arbres aimés des nécropoles
20 Où n'entrent jamais les remords!

Que sous votre garde, bons arbres,
Je dorme pour l'éternité;
Vous valez bien mieux que les marbres,
Trop froids en leur rigidité.

Les oiseaux dans votre feuillage
Sans peur viennent bâtir leurs nids;
Vous parlez moins du grand voyage
25 Que les marbres et les granits.

Le frais qui tombe de vos branches
30 Contient quelque chose de ceux
Dont nous aimâmes les mains blanches,
Dont nous adorâmes les yeux!

C'est pourquoi la mélancolie
De vous semble en nappe pleuvoir...
35 Gardiens des tombes qu'on oublie,
Qui peut ne s'attrister à voir

Trembler vos longues silhouettes
Ainsi que de verts souvenirs,
Vous, les monuments des poètes
40 Que tueront les durs avenir!

Oh! le frais ombrage des saules,
Triste, endeuillé, mais frémissant,
Lorsque midi, sur les épaules,
Lourd du soleil incandescent,

45 Pèse comme une épaisse chape,
Et que de l'esprit angoissé
Nul penser ailé ne s'échappe
En un vol clair et cadencé!

LA FIN DE L'ÉTÉ

Le vif soleil d'août par les rues
Déverse ses vagues de feu
Lentement depuis l'aube accrues,
Et dont resplendit le ciel bleu.

L'accablement de l'air qui brûle 5
Ralentit le pas des passants;
À peine un petit vent circule
Dans les feuillages bruissants.

Les pauvres bêtes résignées 10
Qui traînent d'énormes fardeaux,
Souffrent des mouches acharnées
Piquant leurs narines, leur dos.

Pour activer leur marche lente,
Parfois un homme au cœur de fer,
D'une main rude et violente 15
Blesse d'un coup de fouet leur chair.

De lumière ardente brûlée,
L'herbe au bord des trottoirs jaunit,
Et dans l'arbre à claire feuillée
Se démembre le premier nid... 20

L'Été se meurt! Salut, Automne!
Salut, triste et chère saison
D'intime douceur monotone;
Je vais rentrer dans ma maison.

Écoutant pleuvoir sur la ville 25
Inclinée au calme sommeil,
Je me sentirai plus tranquille,
Le cœur encor plein de soleil!

Dans l'ombre égale de ma chambre
Où tant de rêves sont éclos, 30
J'écouterai venir Septembre
Et frapper à mes volets clos.

Et j'ouvrirai! — Salut, Automne!
Salut, triste et chère saison
D'intime douceur monotone: 35
Entre, la paix de ma maison!

Chante-moi ta chanson berceuse,
 Vieil hôte toujours attendu,
 Et rends à mon âme songeuse,
 Automne, son bonheur perdu...!

40

SEPTEMBRE

Soirs qui viennent plus tôt du ciel plus bas: septembre;
 Première effeuillaison des choses vers le sol;
 Premier exode ailé dans l'innombrable vol
 Parti des arbres, en essaims de pourpre et d'ambre;

5

Premier retour au livre oublié dans la chambre;
 Seuls vrais repos plus frais sur l'oreiller plus mol;
 Apaisement profond des sens, que l'Été fol
 Exaspéra; bonheur vague de chaque membre...

10

Automne cher! saison propice au souvenir,
 Comme un vieil air joué dans l'âme allant finir!
 Je ne t'ai pas toujours goûté, je m'en étonne;
 Puisque aujourd'hui, pareils en mes regrets nombreux,
 Pour me sentir le cœur déçu moins malheureux,
 Il me suffit d'un peu de musique et d'automne.

OCTOBRE

I

Dans l'assoupissement vaporeux du jour gris,
 Tout est silence; les oiseaux n'ont pas de cris.
 Il pleut une tristesse immense sur la ville.
 On se croirait soudain isolé dans une île...
 Pas de vent. Une attente a suspendu tout bruit.
 L'automne de bien loin nous arrive aujourd'hui...
 Et je songe, attristé par le destin des choses,
 Aux fleurs dernières dont les corolles déclosoes
 Tombent, sans qu'un rayon aussi doux que leur miel
 Ait apaisé leur soif éternelle de ciel.
 Les ailes au départ ne se sont pas ouvertes,
 Et les mousses des bois frileux sont encor vertes...

10

II

Serait-ce aussi l'automne au jardin bleu du ciel?
 Là-haut, sous quelque vent destructeur et cruel,
 Les étoiles, fleurs d'or, seraient-elles fanées? 15
 Mes prunelles, en vain par l'éther promenées,
 Ne voient plus leurs petits calices tout en feu,
 Dans la brise du ciel toujours tremblants un peu...
 Obscur est le jardin, désertes les allées.
 Les fleurs qui l'animaient s'en sont toutes allées. 20
 Car Octobre, arrivant quand tout est préparé,
 Quand le lys mûr s'est de sa tige séparé,
 A dû venir, ayant les nuages pour voiles,
 À grands coups de râteau ramasser les étoiles!

III

Le soir d'automne est doux. Le soir d'automne est triste... 25
 Ah! comme mon ennui se réveille et persiste,
 Plus vorace d'avoir un long été dormi!
 Sous ce ciel ténébreux qui ne m'est plus ami,
 Sous toutes ces splendeurs pour longtemps éclipsées,
 Qui donc rendra mon âme à ses chères pensées?... 30
 — Beau soir d'automne qui fais luire, frais et pur,
 Ta claire floraison d'étoiles dans l'azur;
 Ô toi qui viens parfois, quand la saison s'achève,
 Rendre une volupté triste à mon dernier rêve,
 Mets tes astres, parais, mélancolique soir, 35
 Et brille, comme au fond du cœur un grand espoir!

JOUR D'AUTOMNE

Ce jour a l'air d'un long crépuscule oublié.
 L'heure lasse, comme un oiseau blessé, s'éploie.
 Dans les arbres le vent passe en un bruit de soie.
 Feuille à feuille s'abat l'orgueil du peuplier.
 Montant, oblique et noire, à ce grand ciel brouillé, 5
 Une lente fumée au lointain morne y noie
 L'intermittent rayon que l'heure triste envoie,
 Pâle, terne et transi, d'éther moite mouillé.

10 Tout paraît assoupi. Le fracas de la roue
S'éteint vite, à moitié retenu par la boue.
Le silence s'épand comme un premier sommeil.

La pensée avec peine, en geignant, se soulève,
Et regarde où pourrait bien renaître un soleil
Dans cet air trop épais pour l'aile et pour le rêve.

FEUILLES MORTES

I

Une, lente, est tombée. Une autre. Une autre encor.
Le vent commence à charrier des feuilles d'or.
L'ombre des arbres fuit le long des avenues;
Les branches laissent voir chaque jour plus de nues.
5 Les oiseaux familiers y montent moins souvent,
Étant moins à l'abri des regards et du vent.
— L'attristante, jolie et poétique pluie!
À la regarder choir jamais on ne s'ennuie.
De toutes les couleurs, de tous les mouvements,
10 Le prisme entier chatoie en ses déroulements,
Et c'est, dans la diversité de ses féeries,
Un vol éblouissant de riches pierreries!

II

À voir tourbillonner les feuilles dans l'espace,
Comme les jours humains au vent du temps qui passe;
15 À voir les bois muets et les branches sans nids,
Comme des cœurs en proie aux vides infinis;
À voir le ciel de pluie où l'immensité pleure,
Comme, par deux beaux yeux, l'âme qu'un amour leurre;
À voir s'évanouir les fleurs sur le sol noir,
20 Comme dans nos esprits le rêve après l'espoir;
À voir la fin de tout ce qui luit et rayonne,
De tout ce qui dans la lumière papillonne,
J'éprouve je ne sais quoi de dur, de brutal,
Comme si je m'en retournais à l'hôpital...

LA BONNE SAISON

Les oiseaux sont partis et les feuilles sont mortes.
Seul, le saule persiste en son ombrage encor...
Au sifflement aigu de la bise qui mord,
Le citadin frileux clôt avec soin ses portes.
Narguant le vent d'automne et ses contraintes fortes, 5
Qu'on est bien près du poêle, où bientôt l'on s'endort
Regardant les tisons flamber, de pourpre et d'or!
Il semble qu'on soit plein d'aises de toutes sortes!
C'est alors qu'on chérit la morose saison
Qui fait goûter le charme exquis de la maison, 10
De la lampe, du livre et du sommeil tranquille...
Et qui fait oublier le doux plaisir du feu,
Lorsqu'on voit en novembre, incroyablement bleu,
Un beau ciel de printemps s'arrondir sur la ville!

IL PLEUT

Jour gris d'automne. Il pleut des strophes;
Poètes, tendez vos corbeilles:
Vos cœurs meurtris aux catastrophes,
Et saignant des gouttes vermeilles!
Tendez vos cœurs: il pleut des vers 5
Entre-choquant leurs rimes d'or!
Oh! tendez-les tout grands ouverts!
Qu'il pleuve donc! Qu'il pleuve encor!
Il pleut des cadences nouvelles
Berceuses d'espérances folles, 10
Des cadences aux doux bruits d'ailes,
Qui parlent comme des paroles!
Poètes, frères malheureux,
Le ciel aujourd'hui prend pitié
De tous vos chagrins douloureux, 15
Et vous prouve son amitié.
Poètes qui faites la chasse
À l'idée, aux phrases parfaites
Où le mot précieux s'enchâsse
Comme un rubis dans l'or; poètes, 20

Tendez vos cœurs: il pleut des vers
 Entre-choquant leurs rimes d'or!
 Oh! tendez-les tout grands ouverts!
 Qu'il pleuve donc! Qu'il pleuve encor!

LE VENT

Le vent passe entraînant des feuilles avec lui,
 Nous caressant les mains, nous baisant au visage;
 Rapide, il vole et tout frémit sur son passage;
 Il va, soufflant, geignant, hurlant, faisant grand bruit.

5 Il va, courbant la branche et détachant le fruit;
 Il va, poussant les flots heurtés vers le rivage;
 Il va, le vent frivole, énergique et sauvage;
 Il passe, et des débris roulent au sol; il fuit.

10 Il va. La girouette au pignon tourne et grince,
 Folle, de l'Est au Nord; et, sous la tuile mince,
 Sifflant, il s'insinue et la fait palpiter.

Entre lui des instants naissent de paix profonde.
 Tout, petit à petit, cesse de s'agiter...
 Ainsi passe la gloire instable de ce monde.

CHANSON GRISE

Puisque les branches sont nues
 Tout le long des avenues,
 Demeurons en la maison;
 Car dans notre chambre sombre
 5 Est prisonnière un peu d'ombre
 De la dernière saison.

Puisque les fleurs sont fanées
 Et sous les pieds profanées,
 Demeurons en la maison;
 Car dans notre chambre chaude
 10 Comme un dernier parfum rôde
 De la dernière saison.

Puisque les voix entendues
 Des mésanges se sont tues,

Demeurons en la maison ;
Car dans notre chambre triste
L'écho des chansons persiste
De la dernière saison. 15

Puisque tout périt ou pleure
Au vent flétrissant de l'heure,
Demeurons en la maison ;
Car dans notre chambre grise
Le souvenir s'éternise
De la dernière saison. 20

JOUR D'ÉTÉ EN AUTOMNE

Ce jour s'épanouit dans la tiède clarté,
Dernier bouton de rose au rosier de l'été.

Pour tout un jour la pluie abdique. L'on s'étonne
D'un sourire d'été s'allumant en automne.

C'est, sous une paupière abaissée à demi,
Un regard de soleil pas encore endormi. 5

C'est l'Été s'en allant — on voit sa robe claire —
Et, de regret, jetant un regard en arrière ;

Déjà loin sur la route infinie où l'on meurt,
La lumière la suit ainsi qu'une rumeur. 10

Puis, le silence et l'ombre. Et les oiseaux fidèles
L'escortent, cette dame accapareuse d'ailes.

— Alors, nous resterons dans la tristesse, nous,
Pleurant sur les départs de ce qui nous fut doux ?

Non ! Nous habituerons nos deux regards à suivre
Les papillons de neige au cœur des fleurs de givre... 15

RÊVE DE NEIGE

Votre âme s'attriste en voyant l'automne
Pleuvrir du ciel gris en averse lente ;
Le front à la vitre au bruit monotone,
Vos paupières ont joint leurs cils tremblants.

5 Vous rêvez déjà, presque somnolente
 Au rythme endormeur de l'eau qui chantonne,
 Des premiers flocons de neige si blancs,
 Afin que du blanc sur du noir détonne.
 Qu'ils rêvent du clair dans l'ombre qu'il pleut,
 10 Vos chers yeux pensifs au fin regard bleu;
 Ne les rouvrez pas: la chimère est brève!
 Car il vous faudrait, en voyant glisser
 La pluie à la vitre et le ciel baisser,
 Reculer, hélas! d'un peu votre rêve.

MA VITRE

Le soleil sur la neige éclate, sans la fondre.
 Mais la vitre où le gel a ciselé des fleurs,
 Perd son relief nacré sous l'effet des chaleurs;
 Tiges et fleurs bientôt ne peuvent correspondre.
 5 Tout s'imprécise et se dissout pour se confondre,
 Car le givre n'a plus ses neigeuses pâleurs;
 Comme une feuille d'eau mince il s'écoule en pleurs,
 Ou, glissant par fragments translucides, s'effondre.
 Tout au bas de la vitre, une bordure luit;
 10 Une goutte descend, une goutte la suit;
 L'humide ourlet, gonflé d'eau successive, crève...
 Dans l'âme humaine, ainsi toujours se résoudra
 En eau vaine la joie éphémère du rêve,
 Que l'éternel espoir demain reflleurira!

EFFETS DE NEIGE ET DE GIVRE

I

Les arbres ont l'aspect de blancs marbres qui poussent
 Au bord des blancs trottoirs et des toits blancs qui moussent;
 Il neige! Tout se vêt de divine blancheur.
 Pour couvrir le sol noir du vieux monde pécheur,
 5 On dirait que la nue au vent se désagrège

Et tombe par milliers de flocons purs. Il neige!
Les champs, sur qui tout un long jour il a neigé,
Semblent lointainement des lacs de lait figé.
Dans les chemins ouatés où l'air froid souffle, il tinte
Une argentine voix de grelot, vite éteinte. 10
Et les petits enfants s'exclament, réjouis
Par le poudrolement clair du ciel de mon pays.

II

Un grain de neige fond en larme sur ma vitre.
Je referme mon livre au milieu d'un chapitre,
Pour regarder tomber la neige du ciel blanc, 15
Et la suivre en son vol tourbillonnant et lent.
Elle est molle, elle est vive, elle est fantasque et folle;
Elle plane, elle flotte, elle vogue, elle vole;
Elle est frivole et grave; elle a, comme un rimeur
Sensible, de soudains revirements d'humeur, 20
Selon qu'un petit vent nonchalant se révèle
Ou qu'un souffle nouveau soudain la renouvelle!
Mais tout cela finit, pour elle comme lui,
Par de longs pleurs coulés et par de l'eau qui fuit...

III

Ma vitre, ce matin, est tout en feuilles blanches, 25
En fleurs de givre, en fruits de frimas fins, en branches
D'argent, sur qui des frissons blancs se sont glacés.
Des arbres de vermeil l'un à l'autre enlacés,
Immobiles, ont l'air d'attendre qu'un vent passe
Tranquille, mol et blanc. Calme petit espace 30
Où tout a le repos profond de l'eau qui dort,
Parce que tout cela gît insensible et mort.
Vision qui fondra dès la première flamme,
Comme le rêve pur des jeunes ans de l'âme;
Espoirs, illusions qu'on regrette tout bas: 35
Sur la vitre du cœur, frêles fleurs de frimas...

IV

Par ces longs soirs d'hiver où, fatigués des livres,
Les yeux suivent l'effet sur la vitre des givres
Dessinant d'un pinceau lent et mystérieux,

40 Sous l'inspiration des grands vents furieux,
 Des jardins, des forêts blanches et toujours calmes,
 De fantastiques fleurs et de bizarres palmes, —
 Ces soirs-là, comparant l'ombre qui rôde en lui
 À la blanche splendeur des choses de la nuit,
 45 Le poète isolé du monde, dans sa chambre,
 Rêve à la grande paix des tombes de décembre
 Et du linceul d'hermine amoncelé sans bruit
 Qui, sous le ciel empli de clair de lune, luit...

RONDEL SUR LA NEIGE

La neige fine, fine, tombe
 Du ciel hier profond et bleu,
 Et dans la rue enflée un peu,
 La neige par endroit surplombe.

5 La neige fine tombe. Il pleut
 Comme un fin duvet de colombe.
 La neige fine, fine, tombe
 Du ciel hier profond et bleu.

Le teint du mendiant se plombe;
 10 Il gèle. Ah! qu'on fasse du feu
 Et qu'on héberge, au nom de Dieu,
 Le pauvre, de peur qu'il succombe!
 La neige fine, fine, tombe...

CROQUIS D'HIVER

Pour la course au lointain, jeunes femmes coquettes,
 Attachez à vos pieds les légères raquettes.

Les champs sont blancs à l'infini; de toutes parts
 Il neige. C'est le temps propice aux beaux départs.
 5 Sous vos habits de laine épaisse, souple et chaude,
 Ne sentant pas l'hiver, vous irez en maraude,
 Passant les vergers nus et passant les maisons
 Où la neige a planté de pâles horizons.

Et vous croirez pouvoir atteindre jusqu'au pôle!
 10 Il neigera toujours du blanc sur vos épaules,

Et vos lèvres seront rouges comme un œillet!
Vous rirez de tomber, d'un beau rire complet!
Chacune sera gaie aussi de toute chose,
Et chacune sera rose comme une rose!
Sur le tapis fourré de molle hermine, au soir, 15
Lasses, vous reviendrez au foyer vous asseoir.
Belles d'avoir bu l'air ardent des étendues,
Ayant marché sur tant de blancheurs épandues
Dont vos yeux resteront pour longtemps éblouis,
Quelque nuit, vous aurez des songes inouïs 20
D'arbres blancs, de maisons blanches, de paysages
Exquisement givrés, beaux comme des visages!

ROMANCE BLANCHE

Il fait blanc, comme en un jardin de roses blanches
Et de lis purs, sur qui voguent des parfums blancs,
Où de blancs papillons aux vols légers et lents
Tombent infiniment en blanches avalanches...
Il fait blanc, comme en un jardin de roses blanches. 5
La ville semble toute éclore en marbre blanc,
Pour recevoir monsieur l'Hiver, vieillard magique,
Qui nous revient hâtif, doucement nostalgique,
Vêtu d'hermine, orné de givre étincelant...
La ville semble toute éclore en marbre blanc. 10
La rue étale au loin sa splendeur glorieuse
De rivière gelée en mirant la blancheur,
Sur qui des cygnes au plumage de candeur
Se seraient bien laissés mourir de mort heureuse...
La rue étale au loin sa splendeur glorieuse. 15

Page laissée blanche

III

Les rythmes qui chantent

La chanson des autres — Romances sans musique

Page laissée blanche

La chanson des autres

Page laissée blanche

À UN MUSICIEN

Que ne suis-je musicien
 Pour chanter avec harmonie !
 Pour exprimer mon rêve ancien,
 Que n'ai-je ta langue infinie !

Si je dis ma joie ou mes maux,
 L'expression trahit mon âme ;
 Moi, je ne sais pas tous les mots,
 Toi, tu connais toute la gamme.

5

Je n'ai qu'une note à la fois
 Pour traduire ce que je pense ;
 Toi, tout un accord sous les doigts,
 Si tu veux, au clavier immense...

10

Mon art est fait pour te chanter !
 Ne luttons pas une minute !
 Je sais trop qui doit l'emporter
 De ton orchestre ou de ma flûte !

15

MUSIQUE

Ô musique ! splendeur du bruit, gloire des sons !
 Grande voix intégrale, expression suprême
 Qui rends l'inexprimable et dis le sens extrême,
 À tes accents subtils, charmés, nous frémissons !

Langue d'argent vieilli des anciennes chansons,
 Langue de bronze et d'or : carillon du baptême,
 Langue d'airain par qui la révolte blasphème,
Te Deum, Marseillaise, ô vertige, ô frisson !

5

Que tu pleures funèbre ou chantes triomphale,
 Que tu souffles en brise ou grondes en rafale,
 Je m'enivre de toi, comme d'un très vieux vin !

10

Et j'entends retentir, ô musique infinie,
 Dans le clairon guerrier ou dans l'orgue divin,
 L'âme éternellement sonore du Génie !

À L'HARMONIE

I

Voix céleste, Harmonie, infiltre tes extases
En mon âme bercée aux accords de tes sons;
Divinise l'ivresse où vibrent tes chansons,
Dans les cœurs débordants d'amour, comme des vases.

5 Harmonie, ô nectar fait de pleurs! ô frissons
Légers comme le soir les frôlements des gazes!
Soupirs, ris et sanglots! Mieux que d'humaines phrases
Vos rythmes font un ciel du monde où nous passons!

10 Harmonie, est-ce toi l'ange aux battements d'ailes
Mélodieux, venu des voûtes éternelles
Pour apaiser le spasme affreux de nos douleurs?

Harmonie, élevant l'âme jusqu'au délire,
Tu nous fais respirer des parfums de zéphyre
En tes chants embaumés aux calices des fleurs!

II

15 Je t'aime, ô sainte voix où parle le génie!
Gloire de l'art divin en rythmes s'épanchant,
Tu fais frissonner l'ange et gémir le méchant
En tes bonheurs profonds et tes pleurs d'agonie!

20 Vibrations d'amour de la Lyre infinie,
Lumière de beauté dont le soleil couchant
N'est qu'un reflet, zéphyr qui n'émet d'autre chant
Que les échos ravis à l'Olympe, Harmonie!

25 Dieu de chaque poète, ivresse des amants,
Sons d'or tombés des cieus comme des diamants,
Qui nous éclairent l'âme ainsi qu'un flot d'étoiles,
Pareil au nénuphar sur l'étang, son miroir,
Bercé dans la fraîcheur violette du soir,
Quand résonne ta voix, j'ai du ciel dans les moelles!

HARPES

Harpes! harpes! vibrez et de toutes vos cordes,
Au matin rose, au soir, aux vents berceurs des nuits!
Vibrez pour les douleurs, vibrez pour les ennuis;
Chantez les grands pardons et les miséricordes!

Noyez dans les accords de vos célestes bruits 5
Les cris et les clameurs des foules et des hordes!
Chantez les airs joyeux des divines concordes,
Chantez les cœurs qui sont des autres les appuis.

Harpes! harpes! vibrez aux frôlements des brises;
En cadence, rythmez des chants graves d'église, 10
De gais refrains à l'âme, à l'amour des chansons.

Harpes! harpes! vibrez d'extase et d'harmonie,
Afin que vos accents sèment de grands frissons
Avant de s'envoler à la voûte infinie!

LA GUITARE

Je me rappelle encore une vieille guitare
Aux accords enjoués, riches et pénétrants,
Qu'enfant aux longs cheveux j'écoutais les yeux grands,
L'âme déjà ravie en une ivresse rare.

Toujours, il m'est resté dans l'être je ne sais 5
Quel persistant frisson d'extase ou d'harmonie,
Et le songe lointain d'une fête infinie
Au cœur, où depuis lors tant de maux sont passés...

Celle qui de ses doigts fervents pinçait les cordes
S'en est allée un jour au grand ciel des élus; 10
La guitare en bois fin n'a chanté jamais plus...
Pour elle on eut des soins pleins de miséricordes.

Et nous avons cru tous, ô morte de jadis,
Qu'après ce long soupir d'agonisant qui navre,
Tu ne nous as laissé d'elle que le cadavre, 15
Son âme ayant suivi la tienne au paradis.

LES MAINS GARDIENNES

Sous l'attouchement tiède et blanc des mains savantes,
Les notes avaient des soupirs mélodieux;
De sonores frissons vibraient dans les adieux,
Qui semblaient sanglotés par des lèvres vivantes.

5 Sous les très chères mains, idéales servantes,
L'âme jeune chantait ses bonheurs radieux;
Et les accords sonnaient attristés ou joyeux,
Au contact adoré des caresses ferventes.

10 Dans les très belles mains, plus douces que les fleurs,
Je rêve de poser le poids de mes douleurs,
Pour qu'il s'exhale au ciel en légère harmonie;

Et que je puisse un jour, gardé des maux humains,
Entrer, au geste clair des effleurantes mains,
Dans le charme éternel et l'extase infinie!

LES MAINS MUSICIENNES

Oh! les grâces patriciennes
Des belles mains musiciennes
Sur les claviers de clair ivoire!
Des belles mains impérieuses
5 Qui vont, fines et sérieuses,
De la note blanche à la noire!

Qui vont souvent en gestes vagues,
Que nimbent les éclats des bagues,
Réveiller les gammes muettes,
10 Et leur faire chanter des choses
Que retiennent les lèvres closes
Des amantes et des poètes!

Les belles mains ingénieuses
Qui traduisent, harmonieuses,
15 En rythmes sonores et tendres,
Les amours dont les âmes rêvent,
Et comme des vents les soulèvent
Pour les laisser tomber en cendres!

Les belles mains que ma tendresse,
20 En un vol de baisers, caresse

De la note blanche à la noire,
 Sans que jamais, hélas! ma bouche
 Ne les effleure ni les touche,
 Tant vite elles vont sur l'ivoire!

LE RYTHME

Les astres, cheminant par la plaine infinie,
 Comme des pèlerins conduits par l'Harmonie
 Vers un but inconnu,
 Vivent, luisent et vont sans écart et sans doute,
 D'une marche réglée, illuminant leur route 5
 D'un rayonnement continu.

La valse langoureuse, en mesures égales,
 Aux sonores accents des cordes musicales,
 Tourne, pâmant les cœurs.
 Dans les arbres le vent régulier qui s'envole, 10
 Balance les rameaux de son coup d'aile molle,
 Pour endormir les nids jaseurs.

Blanche², quand au clavier d'ivoire clair et sombre,
 Sous l'inspiration du soleil ou de l'ombre,
 Préludent vos doigts charmés, 15
 C'est que l'amour du rythme, ô ma musicienne,
 Ce vertige qui mêle à votre âme la mienne,
 Vous pousse, impérieux, comme en des bras aimés.

Scandant sa phrase pleine au chant d'une musique
 Soumise aux lois sans fin du vieux nombre harmonique, 20
 À l'art éternel, aux sanglots,
 Le poète sensible et doux comme une femme,
 La nuit, loin du désordre humain, berce son âme
 Aux cadences des vers rythmés comme les flots.

— Le rythme est souverain sur les nuits et les mondes, 25
 Sur l'idée, et les jours et les amours fécondes,
 Et souverain sur les berceaux;
 Il commande, il endort, il éveille, il console,
 Il fait que la chanson vibre dans la parole,
 Que les chants des hommes sont beaux! 30

2. Dans les éditions de 1907 et de 1908 de *L'Âme solitaire*, le poème précédent porte une dédicace «À Mademoiselle Blanche Hardy» (voir *infra*, p. 565).

LE PIANO DIVIN

Sous vos agiles doigts, harmonieux artiste,
 S'envolent tour à tour un air joyeux ou triste,
 Un hymne de revoir, une chanson d'adieu,
 Une grisante valse, une prière à Dieu.
 5 Vous savez les secrets des accords mélodiques,
 Des rythmes langoureux, des cadences pudiques,
 Parce que vous avez la flamme sainte en vous,
 Poète qu'on devrait écouter à genoux.
 D'elles-mêmes, glissant, vont à vos doigts les touches
 10 Ainsi que des baisers s'appliquent à des bouches;
 Et lorsqu'à nous charmer votre cœur songe un peu,
 Le piano vibrant chante dans le jour bleu.
 Telle, mon âme faible a des notes d'ivoire,
 Une petite gamme y vibre, blanche et noire;
 15 Mais quel amour saura jamais, sans dévier,
 En faire largement chanter tout le clavier!

LE PIANO D'ITALIE

Ah! ce piano d'Italie³
 M'a remué la chair et l'âme!
 Et ma vague mélancolie,
 Comme sous un vent de folie
 5 S'est éteinte ainsi qu'une flamme.
 Il jouait faux dans le grand air,
 Et l'indigent Italien
 Qui tournait, en semblait très fier;
 Sur sa face un sourire clair
 10 Riait aux sous, qui pleuvaient bien!
 Ah! ces libres! Ah! ces nomades
 Qui passent avec les musiques!
 Je vénère leurs corps malades
 À trop moudre de sérénades
 15 Sous un ciel qui les rend phisiques!

3. Comme l'orgue de Barbarie, le piano d'Italie était un instrument mécanique monté sur des roues, que les mendiants tiraient dans les rues. La musique était gravée sur des cylindres actionnés par une manivelle.

Petit à petit, ils s'en vont,
D'un rythme égal comme leurs chants,
Dans la mort où l'homme se fond,
Comme se dissout dans les vents
La pauvre musique qu'ils font...

20

Comme un enfant riche supplie
Qu'on le laisse aller dans la boue,
Je caresse cette folie,
Tournant, tournant comme une roue,
De jouer, la fièvre à la joue,
D'un beau piano d'Italie!

25

MANDOLINES

Mandolines
Cristallines,
Vous avez un triste lot:
Vos notes sont des écharde,
Risible est votre sanglot,
Ô criardes!

5

Votre accord —
Passe encor
Lorsqu'avec art on vous pince —
Fin comme un accent aigu,
Mais souvent plus que lui mince,
N'est ému.

10

L'harmonie
S'ingénie
À vous refuser ses dons;
Le désœuvré qui vous loue
Semble vouloir des pardons
Quand il joue.

15

Le destin,
C'est certain,
Vous fit la poitrine frêle,
Puisqu'on vous entend tousser
D'une exécration toux grêle,
Sans cesser.

20

25

Mandolines
Cristallines,
Réintégrez pour l'hiver,
Le printemps, l'été, l'automne,
Vos étuis de feutre vert:
L'art l'ordonne!

30

À UNE VALSEUSE

Pendant que vous valsez, belle, gaie et légère
Dans les bras du premier venu,
Et que vous acceptez l'étreinte passagère
D'un étranger, d'un inconnu,

5

Vous la femme si bonne et la vierge si pure
Ignorant tout du sombre mal,
Vous subissez, modeste et douce, la souillure
Des désirs qu'avive le bal.

10

Et sans en rien savoir, livrée à la cadence,
Vous ne sentez pas que des bras
Vous possèdent bien plus que n'exige la danse;
Vous valsez et ne pensez pas.

15

Mais moi qui vous adore et tremble de le dire,
Qui vous aime comme de loin,
Qui connais la vertu de votre cher sourire,
Hélas! moi qui ne danse point,

20

Je ne mérite pas cette faveur insigne
De presser vos petits doigts blancs,
Et je n'ai pas le droit, moi l'ami trop indigne,
Qu'a le dernier de vos galants...

Valsez, charmante fée aux jolis pieds agiles,
Qu'on se repasse tour à tour
Comme ces fins bijoux délicats et fragiles
Qu'on admire et qu'on aime... un jour!

L'ÉTOILE ET LE VIOLON

Une étoile luit, cristalline,
Dans le lointain calme des cieux;
Et, sous la main lente d'un vieux,
Un violon chante en sourdine.

Et c'est très doux de voir briller
L'étoile dans le ciel tranquille;
D'entendre à voix basse prier
Le vieux violon sur la ville... 5

L'étoile au ciel a disparu,
Comme une fleur bleue à l'automne;
Et le vieux violon ému
Je ne l'entends plus qui chantonne. 10

Mais soudain j'entends et je vois,
Rêveur sous la nuit qui se voile,
Ses yeux comme une double étoile,
Et, comme un violon, sa voix! 15

RONDEL MUSICAL

La musique berce nos peines
Et les endort pour un moment,
Comme en ses bras bonne maman
Berce bébé, des heures pleines.

Tout cède à son enchantement:
Regrets, remords, désespoirs, haines... 5
La musique berce nos peines
Et les endort pour un moment.

Doux vent d'oubli soufflé des plaines
Bienheureuses du firmament;
Harmonieux apaisement;
Opium des âmes humaines... 10
La musique berce nos peines.

Page laissée blanche

Romances sans musique

Page laissée blanche

BALLADE DES PETITS POÈTES

Quand ils s'en vont les bras ballants,
L'œil morne et le front vers la terre,
Tout pleins d'un douloureux mystère,
Les gestes longs et les pas lents;
Qu'ils disent en des voix muettes,
Par de bons regards assombris,
Qu'ils sont jusqu'à l'âme meurtris,
Croyez-les toujours, les poètes!

5

Quand ils s'en vont vifs, insolents,
Ahuris du bruit planétaire,
Cherchant un endroit solitaire
Pour y rêver leurs rêves blancs;
Quand, heurtant vos côtes replètes,
Ils vous disent, les yeux aigris,
Qu'ils en ont assez de vos cris,
Croyez-les encor, les poètes!

10

15

Quand ils s'en vont fiers, pétillants,
Le sang battant chaud dans l'artère,
Et qu'incapables de se taire,
La lèvre en feu, les yeux brillants,
Ils vous disent, en phrases nettes,
Qu'ils ont des poèmes écrits
Dignes d'étonner tout Paris,
Croyez rarement les poètes!

20

Envoi

Mais, lorsqu'à vos pieds, attendris,
Ils vous jurent, beautés parfaites,
Grand amour d'artiste inconnu,
Ne croyez jamais les poètes!

25

LE DÉPART

Je sens mon âme qui palpite
 Comme en son nid le jeune oiseau,
 Mon âme petite, petite,
 Sous qui ne plierait pas le plus souple roseau.

5 Oui, je la sens, la toute frêle,
 Se mouvoir sur un duvet doux,
 Soudain confiante en son aile
 Se soulevant un peu pour s'envoler vers vous.

10 Mais l'espace est vaste, elle hésite;
 Elle est si mignonne, elle a peur;
 Sur le bord du nid, la petite
 Frissonne de faiblesse et tremble de stupeur...

15 Que votre tendresse la garde:
 Elle est partie et pour toujours!
 Car c'est vers vous qu'elle regarde,
 Prisonnière des nuits en route vers les jours!

JEUNE FILLE AU PUIITS

Rachel est au puits, penchée et jolie,
 Par l'heure qui brille ardente embellie.
 Et dans le miroir
 Encadré de pierre et de mousse grasse,
 5 Pensive, elle voit frissonner sa grâce
 Et son bel œil noir.

Rachel au miroir naturel et lisse,
 Que le moindre souffle envahit et plisse,
 Attend, elle aussi,
 10 Que vienne charmant et certain de plaire
 Un bel étranger demander l'eau claire
 Comme au saint récit.

Au puits de bonheur il viendra sans doute.
 Peut-être s'est-il hier mis en route
 15 Dès le frais matin...
 Il viendra, celui pour qui l'onde est prête;
 Rien ne peut surgir qui soudain l'arrête:
 Il suit son destin.

Les grands arbres verts projettent leur ombre
Sur l'eau du miroir profond, calme et sombre.
Érables et buis
Balancent au vent leurs rameaux flexibles
D'où montent des chants d'oiseaux invisibles.
Rachel est au puits.

20

LE BEAU JOUR

Oh! le ciel bleu! le clair ciel bleu!
Éclatant là-haut comme un feu
Qui flamberait frais et tout bleu,
Si bleu, si bleu!

Oh! le vent doux! le bon vent doux!
Qui passe en caresse sur nous,
Comme un frôlement de doigts doux,
Si doux, si doux!

5

Oh! le jour léger, calme et beau!
Qui plane comme un grand oiseau,
Et qui disparaîtra plus beau,
Si beau, si beau!

10

LES BAGUES

Quand vous posez vos deux mains blanches
Sur le clavier harmonieux
Et, qu'agiles, vos doigts joyeux
Font résonner les notes franches,
Pendant qu'ils vont, qu'ils vont encor,
D'un bout à l'autre de la gamme,
Heureux, je regarde la flamme
Voltiger à vos bagues d'or.

5

Dans la clarté qui les caresse,
Légers comme des papillons,
Vos doigts constellés de rayons
Vont au rythme ardent qui les presse;
Et tandis que chante l'accord
Attendrissant à fondre l'âme,

10

15 Ému, je regarde la flamme
 Ralentir à vos bagues d'or.
 Le rythme s'abaisse et s'élève...
 Vos doigts vont bien plus doucement...
 Et c'est comme un chuchotement...
 20 On dirait le clavier qui rêve...
 Tandis que la chanson s'endort
 Sous vos doigts artistes de femme,
 Rêveur, je regarde la flamme
 Immobile à vos bagues d'or.
 25 Puis, vous demeurez indécise
 Devant le piano calmé...
 Vers moi que vous avez charmé,
 Alors, vous approchez, pensive...
 Tandis que mon cœur bat si fort, —
 30 Régulé sur le vôtre, Madame ! —
 J'éteins entre mes mains la flamme
 Qui scintille à vos bagues d'or...

LA CHANSON DES MOTS

Il est des mots qui sont des joies
 Et d'autres qui sont des douleurs,
 D'autres ont la douceur des soies,
 D'autres ont l'arôme des fleurs.
 5 Tous ont monté de l'âme aux lèvres,
 Un soir triste, un matin joyeux;
 Tous ont brûlé du feu des fièvres,
 Ils ont lui tous au fond des yeux.
 Tous ont fait vibrer d'autres êtres
 10 De leur propre et sacré frisson;
 Tous auront la gloire des maîtres,
 S'ils ont fait naître une chanson,
 Une chanson douce et câline,
 Légère à la brise des soirs,
 15 Une chanson grave et divine
 Où sonnent d'immortels espoirs...

Il est des mots qui sont des joies
Et d'autres qui sont des douleurs,
D'autres ont la douceur des soies,
D'autres ont l'arôme des fleurs.

Page laissée blanche

IV

L'âme solitaire

Les livres — L'âme

Page laissée blanche

Les livres

Page laissée blanche

EN MARGE

I

Écrire ce qu'on sent, exprimer ce qu'on pense,
Ce doit être une exquise et noble récompense!
Faire dire aux vieux mots par les bouches usés,
Comme des sous anciens et démonétisés,
L'ardeur profonde et neuve et vive des tendresses, 5
En y faisant passer le frisson des caresses;
Ou, poète inspiré, retrouvant leurs valeurs,
Sentir couler, en les disant, les mots en pleurs;
Comme en des vases d'or, verser dans les mots vides
Leurs sens premiers, ainsi que de rares liquides 10
Mousseux, fins et pareils à quelque très vieux vin,
Ah! ce doit être doux, ce doit être divin!

II

J'ai chanté bien des yeux, poète monotone,
Mais j'aime les yeux clairs comme j'aime l'automne:
Étant, comme lui, doux et, comme lui, divers, 15
Ils peuvent illustrer sans cesse les beaux vers.
Les yeux par qui l'on croit, les yeux par qui l'on doute,
Les yeux par qui l'on aime ont ma passion, toute!
Je les comparerai toujours, banalement,
Comme jadis, aux étoiles du firmament. 20
Ah! que n'ai-je vécu du temps des vieux poètes,
Où les comparaisons n'étaient pas toutes faites!
J'aurais, usant des mots sans craindre le cliché,
Dit le charme des yeux en style non cherché.

III

J'ai lu les vieux rimeurs aux grands vers pleins de sève, 25
Dont le style robuste éternise le rêve.
J'ai lu Villon, triste et sensible débauché
Dont la gloire a depuis par les siècles marché.
Du Bellay m'a fait voir à nu l'âme d'un homme
Loin du pays natal, vécût-il même à Rome; 30
Ronsard, millionnaire en rythmes, m'a conté
Ses amours, longuement et d'un verbe éhonté!
Marot, spirituel et clair, m'a fait sourire...

Et j'ai maudit ma vanité sotte d'écrire,
Me jurant de ne plus commettre un vers français!
— À moi-même parjure, hier je recommençais!

LE VERS

Voici des vers sur une feuille,
Écrits au moment qu'ils sont nés,
Éclos libres et spontanés
Et presque sans que je le veuille.

Un vers est comme un papillon
Qui s'élance dans la lumière
Et dont l'origine première
Est lointaine comme un rayon.

Un vers se prend avec la plume,
Comme une rose avec les doigts;
On l'attrape, on le perd parfois;
C'est plus fragile que l'écume.

Un vers nous chante au fond du cœur
Une musique tout écrite
Qui, sur le papier blanc transcrite,
Soudain est muette de peur.

Un vers est une étoile vive
Qui, cueillie, aussitôt s'éteint,
Comme à la clarté du matin
Toute la floraison craintive.

Un vers est si mystérieux
Qu'on le sent avant sa naissance,
Car de sa future présence
L'esprit devient harmonieux.

C'est dans la profondeur de l'être,
Où l'impression retentit,
Que, tout à coup, germe et grandit
Le vers divin qui vient de naître!

Il n'est pas un esclave vil
Que des chaînes d'argent retiennent;
Mais chez les cœurs qui lui conviennent
Il consent à de doux exils.

- Le vers apparaît à son heure,
Quand il lui plaît, pas autrement,
Comme la mort, à tout moment;
Il passe, ou s'arrête et demeure. 35
- Le vers commande. Il est un roi
Qui désire qu'on obéisse;
Qu'on le vende ou qu'on le trahisse,
Il reste libre dans son droit. 40
- Il est le Vers, qui se dispense
Ou se refuse à volonté;
Aux seuls amants de sa beauté
Il confère sa récompense.
- Et c'est la gloire ou le renom 45
Dans la pensée universelle, —
La grande lumière éternelle,
Au-dessus du monde, d'un nom!

OÙ SONT-ILS?

- Ô temps de prose, ô siècle avare
Où la matière prime l'art!
Où donc le grand Pierre Ronsard?
Où donc la reine de Navarre?
- Et du Bellay, poète rare, 5
Dont Rome attrista le regard,
Qui prit le sonnet pour sa part
Et le sculpta comme un carrare?
- Villon, prête-moi ton refrain!
Gémissons en strophes d'airain 10
Sur notre époque hérésiarque!
- Le culte se perd du vrai beau,
Et nous mettrions au tombeau
La gloire du divin Pétrarque!

DEUX POÈTES

Rutebeuf, contempteur des chevaliers félons
 Qui refusaient d'aller combattre en Terre Sainte,
 J'entends, du fond des temps, venir à moi ta plainte,
 Poète mal nourri, trouvère aux cheveux longs.

5 Tu maudissais le moine au beau teint vermillon,
 Qui vivait gras et lourd en sa pieuse enceinte,
 Et l'Église, de pompe et de majesté ceinte,
 Souffrit de ton ardeur, frère aîné de Villon.

10 Mais deux siècles après, lui, pauvre gueux illustre,
 Laissa dormir le pape, et le grand, et le rustre;
 Pour la Sorbonne à peine eut-il quelque dédain...

Et pour l'œuvre suprême accordant bien sa lyre,
 Villon se contenta seulement de maudire,
 Hautain, «les taverniers qui brouillent notre vin⁴!»

VILLON VOYAGE⁵

Maître François Villon, franc coureur de tavernes,
 Cœur d'or, louche rôdeur, grand poète, assassin,
 Part demain pour Angers où l'air est bien plus sain;
 D'ailleurs on le tracasse — et pour des balivernes!

5 Avec des compagnons, gens d'allures paternes,
 À ce qu'on dit, il a, dans le meilleur dessein,
 Volé cinq cents écus, — négligeable larcin —
 D'une adroite façon, sans bruit et sans lanternes.

10 Aussi va-t-il quitter décidément Paris.
 Quand l'ennui dans ses rets ténébreux vous a pris,
 Le souverain remède est certes le voyage.

4. Refrain de la «Ballade joyeuse des taverniers». On ne trouve plus ce poème dans les œuvres de Villon, mais des éditions du XIX^e siècle (par exemple les *Œuvres de François Villon. Préface, texte modernisé et interprétation du jargon* par Jules de Marthold) le donnent parmi les «Poésies attribuées à Villon». Cette ballade a aussi été attribuée à Octavien de Saint-Gelais.

5. Narration exacte des événements survenus dans la vie de François Villon en 1457.

Et Villon, qui toujours sut agir prudemment,
De tous biens qu'il n'a pas ayant fait le partage,
Met la dernière main au *Petit Testament*.

L'EXILÉ

JOACHIM DU BELLAY⁶

Triste, parmi l'orgueil des monuments romains,
Tu n'eus qu'un seul désir: revoir le ciel de France.
Tu disais tes regrets et ta grande souffrance
À Baïf⁷, à Ronsard, qui te tendaient les mains.

Tout te blessait là-bas: les palais, les chemins, 5
L'éclat du ciel trop beau sur ta désespérance;
Tu ne voyais de bien que dans la délivrance:
En la Ville Éternelle exilé des humains!

Ah! ton Anjou n'avait pas les splendeurs de Rome!
Comme il était plus doux à ton pauvre cœur d'homme, 10
Avec ses bords de Loire où tes pas ont erré!...

Je te vois, quand la nuit semait d'astres le Tibre,
Seul dans l'ombre, enviant la créature libre,
L'âme et les yeux tournés vers ton petit Liré⁸!

6. De 1553 à 1557, Joachim du Bellay fut diplomate à Rome.

7. Jean Antoine de Baïf (1532-1589), poète membre de la Pléiade, comme Ronsard et du Bellay.

8. Allusion au poème de du Bellay « Heureux qui, comme Ulysse [...] », où le poète oppose la majesté de Rome à la douceur de l'Anjou et de son village natal, Liré.

LA VRAIE GLOIRE

Avec l'envoi d'un sonnet de Ronsard⁹

J'ai cueilli cette rose au jardin de Ronsard.
 Depuis quatre cents ans bientôt qu'elle est éclore,
 Elle est pareille encore à la plus fraîche rose!
 Miracle du génie et prestige de l'Art.

5 Pendant qu'en notre esprit débile il se fait tard,
 Et que notre œuvre meurt après l'apothéose,
 Le vieux Maître, inventeur de rythmes, se repose,
 De gloire invariable ayant sa large part.

10 Respire cette rose unique et merveilleuse;
 Elle frissonne encor de rosée, et, frileuse,
 Sollicite un rayon tiède de ton regard.

Fais plus: pour rendre hommage éclatant au génie
 Qu'atteste cette fleur, mets ta lèvre infinie
 Sur sa corolle, et baise, en la baisant, Ronsard!

À BAUDELAIRE

Baudelaire, chrétien sous des dehors pervers,
 Tourmenté des démons dont parle l'Écriture,
 Démontrant l'Idéal devant la pourriture,
 Vouant l'âme à l'azur, la chair lubrique aux vers;

5 Grand Voyageur qui fis le tour de l'Univers
 Pour y voir le Pêché maître de la nature,
 Qui pleuras de dégoût sur toute créature
 Ces larmes de ton cœur, purs diamants, tes vers!

10 Distillateur subtil de parfums lourds, Artiste!
 Des libres mots français sublime symphoniste,
 Magicien parfait de l'artificiel;

Génial peintre épris de couleurs violentes,
 Qui fis surgir du vin les Querelles sanglantes,
 À travers ton enfer je découvre le ciel!

9. Par exemple, le sonnet de Pierre de Ronsard qui débute par le vers «Comme on voit sur la branche au mois de mai la rose,» ou le sonnet «Quand vous serez bien vieille [...]», qui s'achève par le vers «Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie».

À ÉMILE NELLIGAN¹⁰

Tu montais radieux dans la grande lumière,
Enivré d'idéal, éperdu de beauté,
D'un merveilleux essor de force et de fierté,
Fuyant avec dédain la route coutumière.

Tu montais emporté par ton ardeur première, 5
Battant d'un vol géant la haute immensité,
Et là, tout près d'atteindre à l'azur convoité,
Tu planais, triste et beau, dans la clarté pléniaire.

Mesurant du regard le vaste espace bleu,
Tu sentis la fatigue envahir peu à peu 10
La précocité vigueur de tes ailes sublimes.

Alors, fermant ton vol largement déployé,
Ô destin ! tu tombas d'abîmes en abîmes,
Comme un aigle royal en plein ciel foudroyé !

10. Selon Yves de Margerie («Albert Lozeau et l'École littéraire de Montréal», dans *L'École littéraire de Montréal*, Montréal, Fides, 1972, «Archives des lettres canadiennes», p. 217), «Émile Nelligan viendra aussi, quelquefois, le [Lozeau] visiter, avant la date fatidique du 9 août 1899». On n'a trouvé aucune preuve que les deux poètes se connaissaient personnellement. Cependant, Lozeau (né en 1878) et Nelligan (né en 1879) étaient du même âge et vivaient dans le même quartier de Montréal. Une copie de la fameuse photographie de Nelligan (voir Louis Dantin, *Émile Nelligan et son Œuvre*, édition critique par Réjean Robidoux, Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1997) porte la dédicace suivante : «À mon ami Albert Lozeau, ce portrait du grand Nelligan. Tous trois, nous avons adoré la Poésie ; nous l'avons adorée, puisqu'elle est divine. Est-ce pour cela que nos trois noms se rencontrent là, ou bien est-ce parce que le malheur nous a frappés tous trois ? Charles Gill». Voir le poème «À Émile Nelligan», *infra*, p. 520.

Page laissée blanche

L'âme

Page laissée blanche

LE VOILE

C'est qu'on a trop de chair sensible autour de l'âme
Comme un cristal épais voile presque une flamme,
Qu'on ne peut à son gré répandre sa clarté
Et paraître vêtu de toute sa beauté.

Aux instants radieux de son heure première, 5
L'homme devait sembler une grande lumière
Vers laquelle les fleurs du paradis vermeil,
Comme aux rayons tiédís d'un merveilleux soleil,
Jour et nuit, devaient tendre en bouquets leurs calices!...

Ah! je vous comprends bien, purs amants des cilices, 10
Des fouets aux cuirs noueux, qui déchiriez vos chairs:
Comme à certains moments vous deviez être clairs!
Car, par chaque blessure à vos membres livides,
Rongés par les douleurs comme par les acides,
Par chaque plaie et par chaque trou, saints bourreaux, 15
Devait jaillir ainsi que du Rocher les Eaux¹¹,
De cette chose belle et faite la première,
Si vous saigniez, au lieu de sang, de la lumière!

LA BONNE SOUFFRANCE

Oh! la bonne douleur qui nous fait l'âme forte!
Quelle paix bienheureuse et durable elle apporte,
Comme un vase de miel rempli jusques au bord,
Pour endormir le mal qu'elle engendra d'abord!

C'est dans le feu sacré de sa divine forge, 5
Malgré nos pleurs honteux, nos cris à pleine gorge,
Qu'elle assouplit, redresse, éprouve le métal
De notre âme, et le fait luisant comme un cristal!
Nous croyons que la vie, à ses coups, nous échappe,
Lorsque pour nous la rendre immortelle, elle frappe! 10
À notre être, il adhère encor de l'animal
Si fortement, qu'il faut bien qu'on nous fasse mal,
Jusqu'à sembler parfois nu de sa chair exsangue,
Mais tel qu'un diamant libéré de sa gangue!

11. Allusion au passage de la Bible où Moïse fait jaillir une source d'un rocher dans le désert (Exode 17, 6).

15 Comme une épée ardente en un étroit fourreau,
Désire que la main du juste ou du bourreau
La fasse tourner dans l'air, brillante et libre,
Loin de la gaine sombre en laquelle elle vibre,
En nos corps, l'âme aspire à l'azur libre et frais;
20 Mais seule, elle ne peut briser le mur épais
Du cachot qui, jaloux, la retient prisonnière,
Morne et désespérée et loin de la lumière!
Alors, la Douleur vient frapper à la prison,
Ébranle les barreaux, s'acharne à la cloison
25 Par où, bientôt, s'infiltré une céleste brise,
Jusqu'à ce que d'un coup suprême, elle la brise!
Si la chair a souffert, l'âme a la liberté
Et prend possession de son éternité.

LE DUR CHEMIN

La vie est un chemin de ronce
Interminable et cahoteux
Qui, parfois, sous le pied boiteux
Et pesant, soudain se défonce.
5 À tant marcher d'un pas douteux,
La grande fatigue s'annonce.
La vie est un chemin de ronce
Interminable et cahoteux.
Le mal accablant se prononce:
10 La vie a des détours hideux!
Pourtant, qui donc sans pleurs honteux
À tant de souffrance renonce?
La vie est un chemin de ronce...

LES VIEUX TEMPLES

Dans la tranquillité pieuse des vieux temples
Où le soir se conserve enfermé tout le jour,
Où l'humidité plane en rôdant alentour
Des piliers, on médite en paix les grands exemples.

Rien du luxe profane aux yeux n'y vient fleurir; 5
Plus profonde est la foi dans les vieilles églises;
Le respect entre mieux, comme les têtes grises,
Où l'on sent vaguement quelque chose mourir.

C'est la piété grave aux pieds d'un Christ en plâtre,
Qui penche son front lourd pour l'approcher de nous; 10
C'est le recueillement naïf à deux genoux
Dont la ferveur n'est pas feinte, comme au théâtre;

C'est la station triste et lente avec amour,
Quatorze fois reprise en prières chrétiennes,
Du chemin de la croix aux images anciennes, 15
Laidés, sincèrement, mais dont on fait le tour;

C'est l'humilité vraie et l'émotion pure;
Le sou glissé dans l'ombre au pauvre tronc de bois;
L'eau bénite qu'on prend encor du bout des doigts
Et non du bout des gants, craignant quelque souillure; 20

C'est l'ostensoir terni sur l'autel presque nu,
Le tabernacle saint, frère encor de la crèche,
Qui ne nous parlent pas d'une grandeur revêche,
D'un Roi très exigeant ni d'un Dieu parvenu!

En vérité, c'est là, dans les vieilles églises, 25
Sous des murs gris que l'or n'a pas modernisés,
Où les pauvres ne sont jamais dépayés,
Que le bon Juge tient d'indulgentes assises.

Là, l'Évangile est lu d'un regard moins hâtif,
Les violons des bals s'arrêtent à la porte; 30
Là, survit la splendeur douce qui reconforte
En la simple beauté du culte primitif.

La richesse n'est pas un obstacle aux croyances:
C'est un salut du siècle à l'orgueilleux veau d'or
Dont le règne s'annonce où Dieu triomphe encor, 35
Par l'éclat insolent de ses magnificences!

Ah! comme j'aime mieux, âme rustre, prier
Dans la tranquillité pieuse des vieux temples,
Dont les murs dénudés m'offrent de grands exemples
Sans parole, et, pourtant, qu'on ne peut oublier! 40

L'ÉTERNEL RETOUR

Dans l'ombre de la vie errant comme des bêtes,
 Les regards envahis par la nuit de leur cœur,
 Parasites blafards que repoussent les fêtes,
 Passent les malheureux sans haine et sans rancœur.

5 Navrés des beaux soleils éclipsés de leurs rêves,
 Ils regrettent en vain les vieux jours de clarté;
 Et, soldats aspirant aux reposantes trêves,
 Ils vont vers les matins où leur âme a chanté...

10 Souvenir! souvenir! dieu des heures lointaines,
 Vois tes fervents, malgré les routes incertaines,
 Venus se prosterner à tes autels chéris;
 Écoute t'implorer, meurtris par les alarmes,
 Ces hommes aux yeux secs comme des puits taris,
 Dont les sanglots intérieurs n'ont pas de larmes!

LE RÊVE STÉRILE

Stérile en actions et fécond en douleurs,
 Le rêve pour le rêve a fait couler des pleurs,
 Plus que n'en rouleraient les ruisseaux et les fleuves!
 Trompeur enchantement fatal aux âmes neuves,
 5 Qui leur permet d'atteindre à la haute Beauté,
 Pour les vouer ensuite à la réalité!
 Et du mont merveilleux dont resplendit la cime
 À la profondeur morne et froide de l'abîme,
 La distance est si grande et l'air si différent,
 10 L'espace si borné d'un ciel indifférent,
 La lumière si triste et crue et sépulcrale,
 Qu'à peine descendu, l'on étouffe et l'on râle!

INCONSÉQUENCE

Ah! pourquoi donc les yeux, si ce n'est pour pleurer;
 Et le cœur, pour aimer jusques à la souffrance;
 Et la chair, pour saigner et pourrir; et l'enfance,
 Pour vieillir; et l'espoir pour se désespérer!

Pourquoi surtout, pourquoi le mensonge du rêve, 5
 Quand on gémit captif de la réalité,
 Si ce n'est pour en être à toute heure hanté,
 Pour en apprendre aussi l'inanité, sans trêve!
 Tout ce qui semble bon, à l'essai nous trahit.
 L'illusion nous rit: c'est par elle qu'on souffre! 10
 Si nous nous élevons, en bas s'ouvre le gouffre
 Que nous creuse la fuite à mesure qu'on fuit!
 Et nous tombons toujours comme fait un homme ivre,
 Toujours désespérés, mais fiers d'être debout!
 Car nous nous relevons sans cesse, et jusqu'au bout 15
 Nous maudissons la vie, heureux de toujours vivre!

À MON PAYS¹²

Beau pays canadien, vieille terre française,
 Je voudrais te chanter: je ne te connais pas!
 Tes bois n'ont point reçu l'empreinte de mes pas,
 J'ignore tes lacs bleus, tes monts où tout s'apaise.
 Que j'aurais parcouru tes chemins à mon aise, 5
 Et vogué sur tes eaux qui s'étendent, là-bas!
 Tes arbres m'auraient pris entre leurs tendres bras,
 Et j'aurais oublié l'existence mauvaise...
 De ton immense ciel, moins heureux que l'oiseau,
 Je n'ai pu contempler que le même morceau 10
 Sous lequel se dressait toujours le même érable!
 Oh! ne m'accuse pas d'un coupable dédain!
 Nul autre ne t'aima d'un amour plus certain!
 Mais pleure sur mon sort à jamais misérable!...

12. *Note de l'auteur*: « Depuis que ces vers sont écrits, l'auteur a parcouru les routes du pays, mais si peu! »

Page laissée blanche

LE MIROIR DES JOURS

1907-1912

*À la mémoire de Louis Fréchette¹
ce livre est dédié*

1. Louis Fréchette (1839-1908), considéré comme le plus grand poète canadien-français, venait de mourir.

Page laissée blanche

PROLOGUE

*Quand la fenêtre est close et que tout bruit s'éteint,
Écoute de ton cœur monter la voix suprême;
Ta musique est en lui, c'est là qu'est ton poème,
Comme les fleurs et les oiseaux sont au jardin.*

Écoute. Pour saisir l'écho de ton destin,
Attentif, penche-toi longuement sur toi-même;
Le cœur que Dieu t'a fait, qu'il haïsse ou qu'il aime,
Heureux ou malheureux, contient le genre humain.

5

Poète, ta douleur ne t'est pas personnelle;
Ton âme souffre: hélas, des millions comme elle
Pleurent sans révéler au monde leur tourment!

10

Tous les cœurs sont pareils qui palpitent, en somme;
Dis le tien, tu diras celui des autres hommes:
Dans un morceau d'azur luit tout le firmament!

Page laissée blanche

I

La ville et les bois

Page laissée blanche

LE VOYAGE

Dans l'océan du ciel d'avril, gonflant leurs voiles,
Les nuages, pareils à de légers bateaux,
Naviguent, éclatants, vers des îles d'étoiles,
Avec la majesté des cygnes sur les eaux.

Ils voguent, sans troubler d'un remous l'onde bleue; 5
Leur marche est paresseuse et leur but est lointain.
Depuis une heure, ils n'ont pas fait plus d'une lieue;
Pour leur voyage, ils sont partis dès le matin.

Ce soir, pour les guider resplendira la lune,
Comme un phare dressant sa clarté sur la mer; 10
Ils glisseront alors sur l'onde calme et brune,
Et dans l'ombre le port leur apparaîtra clair.

Atteindront-ils jamais les îles fortunées,
Les blancs petits bateaux de l'océan divin?...
Hélas! rêves déçus de toutes nos journées, 15
Bonheur, archipel d'or cherché toujours en vain!

AVRIL

Le ciel est d'un azur si pur qu'il en est blanc.
C'est Avril qui revient, Avril doux et trop lent
Et qui, pour émouvoir la torpeur de la terre,
Lui tire, du soleil, des flèches de lumière.

C'est le dimanche où les mains portent des rameaux 5
Que le prêtre bénit avec de divins mots.

Et c'est, là-bas encore, au clocher de Saint-Jacques,
La musique de bronze, à l'aube, annonçant: Pâques!
Et chaque église avec sa chanson répondant,
L'une en priant, l'autre en riant, l'autre en grondant, — 10
Dont la plus belle vient de Saint-Louis-de-France².
(Honni soit le curé jaloux qui mal y pense!)

Avril, toi qu'a chanté jadis Rémy Belleau³,
Le plus clair de ta gloire est encore de l'eau!

2. Saint-Jacques et Saint-Louis-de-France étaient deux églises proches du quartier Saint-Jean-Baptiste où habitait Lozeau.

3. Rémy Belleau (1528-1577), poète membre de la Pléiade, célèbre pour son poème « Mois d'avril ».

15 La neige fond, et le printemps frileux frissonne,
 Quand à Paris déjà le marronnier bourgeonne.
 Mais je ne t'en veux pas: c'est la faute au bon Dieu
 Qui retarde les pas du soleil dans le bleu.
 Aux mois fleuris, Avril, tu prépares la terre,
 20 Et ta venue est douce au cœur du solitaire.
 Tu prolonges les soirs de rêves, et tu mets
 Des étoiles là-haut plus qu'il n'en fut jamais,
 Tu rends le jour léger et transparent l'espace, —
 Et l'on regarde en soi l'espérance qui passe...

PREMIÈRE BRISE

Nous irons au soleil respirer le printemps
 Qui descend du ciel pur en rayons éclatants.
 L'air est déjà chargé de tiédeur vaporeuse,
 Flottante et douce comme une fumée heureuse.
 5 Tout le long des sentiers où la neige a fondu
 Et par petits ruisseaux d'argent clair descendu,
 Sous le rayonnement royal du jour superbe,
 Nous chercherons, joyeux et penchés, les brins d'herbe
 Dont l'émeraude pointe au travers du sol brun,
 10 Et nous aurons un mot de bonheur pour chacun.
 Car sur l'herbe le rêve éclôt et bat des ailes,
 Comme un grand papillon sur des fleurs éternelles,
 Qui, du haut de son vol capricieux, croit voir
 Frémir au vent d'été les œillets et les roses,
 15 Cependant que le jour s'éteint en reflets roses
 Et que tous les parfums s'exhalent vers le soir...

LES FEUILLES⁴

Tout est vert sous nos pas, sur nos fronts tout est vert!
 Aux jours du renouveau mon âme se recueille,
 Et je chante, inspiré par la douceur de l'air,
 La gloire des premières feuilles.

4. Ce poème a été mis en musique par Albertine Morin-Labrecque sous le titre de «Farandole» (Montréal, Archambault, 1945, 2^e édition).

Les petites feuilles d'un jour, Tendres, à peine dépliées, Qui semblent faites de velours Pâle, et de lumière glacées:	5
Feuilles de longs saules hâtifs, Feuilles d'érables dentelées, Feuilles de bouleaux, feuilles d'ifs, Feuilles des arbres des allées,	10
Toutes croissent pour que les nids, Ayant leur feuillage pour voiles, Soient peuplés d'espoirs infinis, Cachés même aux yeux des étoiles!	15
Elles gardent bien leur secret Les petites feuilles discrètes: À peine un seul geste indiscret Quand au vol les ailes sont prêtes...	20
Et qu'elles sont belles à voir Après la pluie, au clair de lune! Dans le calme odorant du soir, C'est, comme enchâssé dans chacune,	
Un liquide et pur diamant Qui tremble sur la feuille sombre, C'est comme un autre firmament Brillant tout près de nous, dans l'ombre!	25
C'est aussi, le long des maisons, La fraîcheur tendue aux persiennes, Et les indicibles frissons De la brise musicienne...	30
C'est le repos des yeux lassés, La poésie et le mystère, L'abri des rêves caressés, Et c'est le salut de la terre!	35

Tout est vert sous nos pas, sur nos fronts tout est vert!
Aux jours du renouveau mon âme se recueille,
Et je chante, inspiré par la douceur de l'air,
La gloire des premières feuilles!

AUX ARBRES MORTS

Arbres qui verdoyez au soleil triomphant,
Ô fils harmonieux de la bonne nature,
Toujours debout, dressant votre fière stature,
Comment grandirez-vous si rien ne vous défend?

5 La hache sur vos troncs retentit, et vous fend,
Et vous tombez au sol avec un long murmure;
Un frisson tel agite alors votre ramure
Qu'on entend, grands vaincus, sur vous pleurer le vent.

10 Loin des tristes cités barbares où nous sommes,
Dans des bois inconnus, hors du regard des hommes,
Beaux arbres, puissiez-vous revivre pour jamais!

Nous n'avons pas assez l'amour des verts feuillages
Pour que, dans les vallons ou sur les clairs sommets,
Vous abritiez nos fronts de vos bras chargés d'âges...

NUANCES

Les nuances du vert aux branches balancées
Sont comme une fraîcheur exquise pour les yeux.
On voit les arbres fuir jusqu'au lointain des cieux,
Ayant chacun sa teinte aux feuilles dépliées.

5 Tout le long des maisons les cimes vont, pressées.
L'une est couleur de l'herbe au ton délicieux,
L'autre, plus sombre, est comme un velours précieux,
L'autre est pareille à l'eau des vagues apaisées.

10 Une immense émeraude a, cette nuit, coulé
Sur les arbres émus par l'azur étoilé,
Comme une lente pluie inégalement verte.

Et maintenant, heureux de leur neuve beauté,
Les arbres, dont la grâce au soleil est offerte,
Au moindre vent rôdeur commencent à chanter.

AUX FLEURS

Fleurs des bois, fleurs des prés, fleurs aux formes parfaites,
Quelle peine sincère, en ce mois, vous nous faites!
Vos coupes de parfums, vos vases de couleurs,
Vos calices de miel, vos corolles de pleurs,
Vos feuillages luisants, vos tiges élancées 5
Harmonieusement par la brise bercées,
Rien de votre beauté frêle n'a parfumé
Ni réjoui ce triste et frileux mois de mai!
Sans doute, un peu de vous dans la grâce des femmes
A charmé nos regards et consolé nos âmes... 10
Vos grandes sœurs ont eu leur règne séduisant
Et c'est le tour des plus petites, à présent.
— Églantines, lilas, tulipes, violettes,
C'est le printemps! Muguets, agitez vos clochettes!
Dans les cerisiers blancs, dans les pommiers fleuris, 15
Le merle vous appelle avec de petits cris;
Et les amants qui font l'amour à lèvres closes,
Ne peuvent rien se dire en l'absence des roses...
La terre, sous son herbe avare, vous attend,
Marguerite au cœur d'or, svelte lys éclatant, 20
Narcisse rose et blanc, pensée au velours sombre,
Et rêve de sommeil à votre petite ombre.
Chantez-nous la chanson délicate du bleu,
Et la gamme du rose exquis au rouge feu;
Détaillez-nous la forme ascétique ou charnue, 25
Épanouie en boule, étoilée ou menue,
Et la variété soyeuse du satin,
Sa nuance innombrable au soleil du matin,
Ses éblouissements de pierres précieuses,
Ses ors, ses argents mats, ses pourpres somptueuses! 30
Comme trempé de sang, qu'on aperçoive au loin
L'ardent coquelicot dressé dans le sainfoin,
Et que dans la forêt, dentelée et légère,
Verte au pied du tronc gris, foisonne la fougère!
Point d'abeilles sans vous et point de papillons 35
Qui voltigent, de miel en miel, dans les rayons.
Vous êtes la lumière éclairant toute chose,
Ou bleue ou blanche ou mauve ou violette ou rose,
Et qui s'est incarnée en votre fine chair

40 Et, sous le ciel de pluie ou le firmament clair,
 De vos calices fait de petites veilleuses
 Frissonnantes au vent, douces et merveilleuses!
 Vous êtes les parfums enivrants des sentiers,
 Qui s'exhalent sans s'épuiser, des jours entiers,
 45 Et, moite, dans le bois profond au vaste dôme,
 Fume et l'emplît, pareil à l'encens, votre arôme!
 La jeune fille rit en s'embaumant à vous,
 Et pour vous respirer baise vos cœurs si doux.
 Quand elle vous caresse à sa lèvre, on peut dire
 50 Que la lèvre a l'odeur et la fleur le sourire!
 Vous embellissez tout; l'eau devient diamant
 Dès que sur vous la goutte étincelle un moment,
 Et lorsqu'un papillon brun en vous s'aventure,
 Vous composez un prodige de la nature!
 55 — Fleurs des champs, fleurs des bois, riches fleurs des jardins,
 Splendide floraison: velours, tulles, satins;
 Humbles fleurs qui croissez au bord des grandes routes,
 Fleurs indigentes qui bientôt vous fanez toutes;
 Fleurs à qui chaque jour le jet de l'arrosoir
 60 Prodigue la fraîcheur qu'entretenindra le soir;
 Et vous, chétives fleurs tristes et négligées,
 Qui n'êtes pas souvent d'eau limpide aspergées,
 Qui comptez sur le ciel seulement, et que juin
 Négligemment arrose en passant — et de loin,
 65 C'est la saison! Ne nous laissez pas dans la peine:
 Sans couleurs, sans parfums, qu'est l'existence humaine?

LE DIMANCHE⁵

C'est dimanche, et voyez!

Dans la prairie en fleurs

Butine activement l'abeille diligente!

L'incrédule ruisseau dont le flot bleu s'argente

Abreuve encore l'herbe et les merles siffleurs!

5. Note de l'édition de 1925: «Pièce de circonstance qui date des jours où l'on voulut nous imposer une loi d'une rigueur anormale et qui, dans la pensée de l'auteur, profondément religieux, était d'abord une protestation contre le pharisaïsme qui s'affichait alors. — Les Édit.» La «question du dimanche» a tracassé toute l'époque de Lozeau. On multiplia les lois et les réglementations sur le travail le dimanche ou sur les loisirs autorisés (en particulier en 1906 et 1907).

Insatiable, au ciel tiède et pur, l'hirondelle, 5
 Dédaigneuse de Dieu, poursuit les mouchérons!
 Et les arbres, berçant au vent leurs larges fronts,
 Continuent d'enrichir leur frondaison nouvelle!
 Les oiseaux — ces païens gentils — tressent leurs nids
 Et pondent sans repos de petits œufs fragiles! 10
 Et les brises de mai qui passent sur les villes
 Ont des frémissements de fraîcheur impunis!
 C'est dimanche. Au pignon la girouette tourne
 Comme un jour de semaine ordinaire, et l'on voit
 À la fontaine un chien libre-penseur qui boit! 15
 Et des hommes méchants font du pain, qu'on enfourne!
 L'eau coule, l'herbe pousse, et la sève au tronc vieux
 Monte, et l'amour, dans l'ombre, ainsi qu'hier, tressaille!
 L'horloge va son train et la terre travaille!
 C'est dimanche, et la fleur fleurit!
 — C'est scandaleux! 20

AMOUR SYLVESTRE

Comme si vous aviez pris racine en mon cœur,
 Je vous dirai toujours: Beaux arbres, je vous aime!
 Érables, vous surtout, dont la feuille est l'emblème
 Du pays où je vis ma joie et ma douleur.
 Qu'un tendre amour rend l'âme encline à la douceur! 5
 Depuis que j'ai passé sous votre ombre, un poème
 Chante adorablement au-dedans de moi-même,
 Comme si vous chérir faisait l'homme meilleur!
 Honneur à vos rameaux, gloire à vos vertes cimes
 Qui composent, le soir, sur de fluides rimes, 10
 L'hymne le plus léger, le plus fin, le plus grand!
 Lorsque je vous écoute aux clartés de la lune,
 Dans le grave silence, un désir fou me prend
 D'étreindre vos troncs vieux couverts d'écorce brune!

LE SANG DES ROSES

La brise est chaude comme une haleine de flamme.
Le vent passionné palpite et porte une âme
De soleil violent et d'arômes légers
Qu'il prit dans les jardins, les champs et les vergers.
5 Juin, qui sommeille encore aux cœurs fermés des roses,
Se parfume aux derniers rameaux des lilas roses.
L'ardent Printemps prépare une fête à l'Été.
Riches d'herbe et de fleurs, de grâce et de beauté,
Pour le retour du dieu magnifique, les routes
10 D'innombrables couleurs étincelleront toutes,
Et le vent chantera dans les érables verts,
Par la Nature même harmonisés, des vers!
Le cœur s'ouvre à la vie et rappelle ses rêves.
L'épanouissement en corolles des sèves
15 Ranime les anciens désirs et les espoirs:
Astres éteints resurgissant au fond des soirs!
L'azur n'est plus qu'au ciel; il est dans l'âme douce,
Avec tous les ruisseaux, avec toutes les mousses,
Avec tout le soleil et tous les papillons,
20 Les bois et leur fraîcheur, les nuits et leurs rayons!
Gloire à Juin qui sur l'âme et la terre flamboie,
Et dont le sang subtil dans les roses rougeoit!

APRÈS LA PLUIE

Il a plu. Les feuilles s'égouttent.
Le ciel est bleu. Le soleil luit.
Le vent passe à tout petit bruit.
Les fleurs des prés embaument toutes.
5 Les vitres ont des perles d'eau
Rondes et pleines de lumière,
Qui fondent lentement derrière
La mousseline des rideaux.
La lune, ce soir, dans les mares
10 Mirera son visage bleu,
Quand des étoiles, peu à peu,
Paraîtront les floraisons rares.

La terre n'est plus qu'une odeur
Qui monte vers l'azur tranquille,
Fraîche maintenant comme une île,
Purifiée et sans ardeur. 15

L'herbe est humide au bord des routes,
Où les arbres font un ciel vert
Qui frissonne comme la mer.
Il a plu. Les feuilles s'égouttent. 20

L'HEURE CALME

Les tic-tac hâtifs des pendules
Se répondent dans la maison
Tranquille, où par la vitre entre le crépuscule,
Naissant, là-bas, à l'horizon.

Le silence s'aggrave d'ombre,
L'intimité s'approfondit 5
De tout le charme triste et doux que la pénombre
Avec mystère répandit.

C'est l'heure où le sang bat aux tempes
Plus lent, où le rêve descend, 10
Où volontiers l'on tarde à rallumer les lampes
Dans le soir peu à peu croissant;

L'heure de solitude calme,
Où quelque dieu tendre aux humains
Semble nous éventer le cœur avec sa palme 15
Fraîche, en ses invisibles mains;

Tandis que meurt le crépuscule
Noyé de soir à l'horizon,
Que les tic-tac hâtifs des sonores pendules
S'interpellent dans la maison... 20

LA POUSSIÈRE DU JOUR

La poussière de l'heure et la cendre du jour
En un brouillard léger flottent au crépuscule.
Un lambeau de soleil au lointain du ciel brûle,
Et l'on voit s'effacer les clochers d'alentour.

5 La poussière du jour et la cendre de l'heure
 Montent, comme au-dessus d'un invisible feu,
 Et dans le clair de lune adorablement bleu
 Planent au gré du vent dont l'air frais nous effleure.

10 La poussière de l'heure et la cendre du jour
 Retombent sur nos cœurs comme une pluie amère,
 Car dans le jour fuyant et dans l'heure éphémère
 Combien n'ont-ils pas mis d'espérance et d'amour!

15 La poussière du jour et la cendre de l'heure
 Contiennent nos soupirs, nos vœux et nos chansons;
 À chaque heure envolée, un peu nous périssons,
 Et devant cette mort incessante, je pleure
 La poussière du jour et la cendre de l'heure...

LE CRÉPUSCULE

 Le crépuscule gris par ma vitre regarde;
 Et, comme s'il avait le regret de finir
 Submergé par la nuit noire qui va venir,
 Le crépuscule gris à ma vitre s'attarde.

5 Mon rideau se teint d'ombre et chaque objet se farde
 Et s'enveloppe lentement, sans se ternir,
 De ce jour ténébreux qu'on ne peut définir,
 Mais que l'œil, même en plein soleil, évoque et garde.

10 Le crépuscule meurt. Tout est brun sous le ciel.
 Ce que l'on voit dehors ne semble plus réel.
 La ville disparaît couverte d'un grand voile...

 On ne sait si le soir a vécu, si la nuit
 Règne enfin... Un point bleu dans l'obscurité luit.
 Le crépuscule est mort à la première étoile.

VISIONS DU SOIR

 Les Visions du soir passent, comme des vierges
 En fins souliers d'azur, en robes de lin blanc,
 Et leurs doigts délicats sont étoilés de cierges
 Dont le feu pâle est sous l'haleine vacillant.

Les Visions du soir, cortèges angéliques, 5
 Chantent, dans la douceur de l'heure qui s'éteint,
 Avec des voix de ciel, d'adorables cantiques
 Qui font battre le cœur d'émoi jusqu'au matin...
 Les Visions du soir passent, religieuses,
 Sur des gazons de neige et des tapis de lys, 10
 Où de grandes lueurs d'argent mystérieuses
 Font soudain resplendir leurs robes à longs plis.
 Les Visions du soir descendent de la lune;
 Leur marche trace un bleu sillage de clarté.
 Elles remonteront, en s'effaçant chacune, 15
 Le chemin lumineux vers l'astre déserté,
 Et sous leurs pas la nuit refera l'ombre brune...

NOCTURNE

Comme il fait bon d'être plusieurs quand il fait noir,
 Et que nous subissions l'influence du soir,
 Rêveur, chacun de nous écoutait sa pensée
 Par le même silence intimement bercée.
 La nuit mélancolique épanchait sa douceur 5
 Avec un caressant geste de grande sœur,
 Et nous voyions passer dans l'ombre transparente,
 De temps en temps, soudaine, une étoile filante.
 Le firmament d'été fourmillait d'astres bleus
 Irradiant l'éther d'éclats miraculeux. 10
 L'heure était si puissante et si pleine de grâce
 Que chacun la sentait respirer dans l'espace,
 Dans le frissonnement d'une feuille, ou le bruit
 D'un insecte invisible et tournoyant qui fuit...
 Ah! ce recueillement qui vient avec mystère, 15
 Et d'autant plus profond qu'il est involontaire!
 La lampe s'est éteinte et le livre est fermé:
 Nul ne songe à l'ouvrir, nul à la rallumer.
 C'est dans son triste cœur, qu'éclaire la nuit noire,
 Que chacun continue une émouvante histoire... 20
 Rêve, ô suprême joie, ô consolation!
 Baume qui nous guérit du mal de l'action,
 C'est le soir qu'on vous sent descendre sur nos plaies

25 Et couler, comme par la pitié de mains vraies!
Et c'est vous qui dans les jours mauvais de combats
Nous faites prendre un peu patience ici-bas,
Et nous donnez, afin que nul ne se délivre,
La lâcheté peut-être héroïque de vivre!

UN AIR

Un air, auquel le vent du soir donne des ailes,
Un air de violon ou de violoncelle
Passe rapidement, triste et profond, sur nous,
Comme un oiseau perdu venant on ne sait d'où.
5 Il ralentit parfois son vol, puis l'accélère,
Descend, monte, s'élance, atteint la lune claire
Et redescend, plus faible à travers la rumeur,
Plane, remonte encore, et redescend, et meurt...
10 Qu'il ressemble à mon âme inégale et trop prompte,
Cet air de violon qui descend et qui monte!

MUSIQUE DANS LA NUIT

Tout ce que la musique au cœur sensible inspire
Avec les mots trop lourds ne se peut jamais dire.
Qui traduira l'émoi que les fins violons,
Sous le magique archet aux rythmes lents et longs,
5 Font naître dans le cœur que la souffrance incline?
L'accord s'enfonce ainsi qu'une subtile épine,
Ou caresse pareil à de chers doigts frôleurs,
Et quand la passion s'exprime par des pleurs,
Sanglote, se lamente, impérieuse et forte,
10 Comme un grand vent nous souffle en l'âme et nous transporte!
Et l'on sent, angoissés, frissonnants et nerveux,
Monter subitement des larmes dans nos yeux...
C'est une voix étrange et lointaine que celle
Qui chante humainement en toi, violoncelle,
15 Qui tremble, sourde et douce, et vibre longuement

Et qui ne paraît pas venir d'un instrument!
 Claire et voilée, intime et large, elle ressemble
 Aux arbres des forêts qui murmurent ensemble
 Et qui, mêlant leurs bras et leurs voix sous les cieux,
 Font un grand bruit ému qui monte harmonieux! 20
 Son accord vaste et doux emprisonne l'espace;
 Toute la profondeur est dans sa note basse;
 Et toute la tendresse et la suavité, —
 Brises de mai, ruisseaux errants, soupirs de femme, —
 Passent comme un bonheur fragile dans notre âme, 25
 Lorsque la corde claire et sonore a chanté!

CLAIR DE LUNE

Le clair de lune sur la ville est endormi.
 Dans le ciel ont coulé tant d'opales fondues
 Qu'au loin, dans la lumière et l'ombre confondues,
 Les astres éclipsés ne luisent qu'à demi.
 Dans l'éblouissement, les étoiles cachées 5
 Sont comme des yeux bleus qui regardent sans voir.
 Le clair de lune règne et, conquérant du soir,
 Fait un voile brillant aux étoiles cherchées.
 Même ses bords pâlis sont lumineux encor,
 Et tant qu'il reste au ciel, de larges bandes blanches 10
 Décorent de clarté les maisons et les branches;
 Et, cependant, le clair de lune est comme mort!
 Les étoiles, qu'il cache, ont des lueurs vivantes,
 Elles traversent l'infini de longs frissons;
 La lune a des reflets bleuâtres de glaçons: 15
 Pour elle est déjà vieux le temps des épouvantes!
 Le clair de lune est triste et doux, il est ancien.
 Comme un grand souvenir de royauté déchue,
 Il dit la gloire antique et la splendeur perdue,
 Plane, et dans la nuit calme, avec lenteur, s'éteint... 20

L'OMBRE

Dans les branches le vent souffle une faible plainte;
Je l'écoute gémir dans la lumière éteinte.
La lune a disparu, les étoiles ont fui.
On ne voit rien bouger. On n'entend que le bruit
5 Du feuillage qui tremble et du pas qui résonne.
Le silence nocturne au son des mots frissonne.
D'une fenêtre, où brille un feu de lampe bleu,
Monte une exquise voix de femme, et, peu à peu,
Comme venant du fond de l'âme universelle,
10 Sincère, triste et lent, chante un violoncelle...
L'harmonie apaisée émeut l'ombre et le cœur.
Ainsi qu'une légère et subtile liqueur,
L'instrument grave aux sens verse une griserie:
On dirait que la nuit religieuse prie...
15 Ah! les étoiles n'ont pas besoin de venir,
Et la lune inutile au ciel noir peut finir!
J'ai deux larmes de joie au bord de mes paupières;
J'ai dans mon cœur ému, firmament de lumières,
Assez de beauté pure et de rêve et d'espoir,
20 Pour ne pas regretter les étoiles, ce soir!

LA TRÊVE

Savourons l'heure lente, et l'ombre, et le silence...
Que notre âme au repos se berce et se balance
Comme un arbre tranquille au vent mélodieux...
Nous avons trop vécu de jours laborieux:
5 Déposons le fardeau des tâches et des peines,
Et regardons briller les étoiles sereines...
Comme nous sommes fous d'oublier tant le ciel!
Nous que hante un désir de bonheur immortel,
C'est vers lui qu'il nous faut lever le front sans cesse,
10 Vers lui, car il en est la suprême promesse!
Au calme qui descend du firmament obscur,
Mon esprit le devine et mon cœur en est sûr!
Vers la voûte étoilée élevons nos prunelles:
Il tombera toujours de la lumière en elles.
15 Une fois chaque soir, apprenons à goûter

L'heure sombre, qui fait en nous tant de clarté;
Et laissons nos chagrins s'endormir d'un long somme,
Puisqu'il faudra souffrir demain comme un pauvre homme!...

DORMEZ

Dormez. Dans l'ombre vaste où rôde le vent frais,
Le feuillage murmure en un bruit de marée;
L'espace est plein de lune et la nuit est sacrée.
Dormez comme ceux-là qui dorment pour jamais!
Vous appeliez l'oubli: voici l'heure propice; 5
La grande paix descend pour habiter en vous.
Dormez suavement, comme les enfants doux
Qui sourient quand la nuit sur leurs fronts pâles glisse.
Dormez, vous que la vie affreuse a tourmentés,
Ou que le sort fatigue infiniment et blesse; 10
Ah! laissez s'assoupir enfin votre faiblesse
Et reposer un peu vos esprits agités!
Dormez; la nuit est bonne, ô mortels misérables!
Dormez; l'aube viendra vous éveiller trop tôt!
Trop tôt, vous reprendrez la plume ou le marteau, 15
Et sous l'aiguillon d'or des rayons implacables
Vous maudirez l'azur ardent du jour si beau!

LUMIÈRE

Je regarde, et j'emplis mes yeux de ta lumière,
Beau ciel où pas un seul nuage n'apparaît,
Et j'éprouve un plaisir indicible et secret
À sentir converger l'azur sous ma paupière!
Le bleu me glisse au cœur, frais comme une rivière 5
Qui, sans me déborder, toujours s'élargirait,
Et l'immense infini que rien ne contiendrait,
Vague à vague, s'étale en mon âme humble et fière!
Tout l'espace est en moi, qui vibre clairement;
Je l'ai bu du regard de moment en moment, 10
Et pourtant je ne suis qu'un atome en l'espace...

Le ciel bleu descendu dans mon infinité
Roule comme un profond torrent d'éternité,
Dans lequel, ébloui, je me mire et je passe!

FRAÎCHEUR

Il fait du vent. Je lis. Le vent tourne la page.
Une fraîcheur délicieuse se propage,
Embaumée aux parfums du trèfle et du sainfoin.
On respire l'odeur des champs qu'on ne voit point.
5 Et c'est, de cette rue éblouissante et sèche,
Comme s'il nous montait aux tempes de l'eau fraîche.
Les arbres accablés bruissent de plaisir,
Car ils avaient depuis longtemps le grand désir
Du vent qui les étreint et les berce et les aime,
10 Et qui les fait chanter sous sa caresse même!
Chaque feuille reçoit l'effluve bienfaisant,
Tremble, s'agite, folle à ce divin présent;
Et c'est réellement, sous le ciel qui flamboie,
Pour l'herbe qui se dresse et frissonne une joie.
15 C'est comme une oasis dans le désert du jour,
Un doux lit après la fatigue du retour,
Après la nuit mauvaise où l'on brûla de fièvre,
Le calme, avec le goût sain de la vie aux lèvres!
J'aspire la fraîcheur: il fera chaud demain.
20 Je lui livre mon front, ma poitrine, mes mains...
Mais un regret m'attriste aussitôt. Je murmure:
Bon vent qui fais frémir de bonheur la ramure,
Dont le baiser est plein de repos, de douceur,
Bon vent, si tu pouvais me passer sur le cœur!...

APRÈS-MIDI

La splendeur du soleil violente les yeux.
Les arbres ont une ombre oblique à côté d'eux.
On entend la rumeur sonore et continue
Que font les chariots lourds sur la pierre nue.
5 La lumière aveuglante emplît le firmament,
Et les persiennes sont closes soigneusement.

Les oiseaux sont perchés dans la fraîcheur des branches
Et regardent passer, lentes, des robes blanches.
Par instants, l'on dirait que tout fond au soleil,
Ou que la rue entière est livrée au sommeil, 10
Tant la tranquillité s'épand, morne et profonde,
Et semble propager sa torpeur sur le monde.
Mais ce silence est encore de sons formé:
Le calme d'une ville est fait de bruit calmé,
Et même quand la nuit sur elle étend ses voiles, 15
Il semble qu'un frisson descende des étoiles!
L'après-midi doré s'écoule avec lenteur,
Épuisé d'éblouissement et de chaleur,
Et, petit à petit, agonise et recule
Devant l'avènement rose du crépuscule... 20

DANS LES CHAMPS

La bonne odeur du foin, où le trèfle se mêle,
Voyage dans le vent paisible de l'été;
La terre glorieuse en sa fécondité
Par les parfums exhale une âme maternelle.
Sa jeunesse toujours vivace renouvelle 5
Les champs où les troupeaux robustes ont brouté
Et, sous le grand soleil prodigue de clarté,
L'herbe grasse alourdit le lait dans la mamelle.
Heureuse est l'accueillante et tranquille maison
Dont on voit le toit bas paraître à l'horizon, 10
Qui regarde grandir la moisson verte encore!
Heureux tout ce qui vit ici, l'arbre et l'oiseau!
Ô Nature, celui que le regret dévore
Vous salue, en passant, de son chant le plus beau!

L'EXEMPLE

Vous frémissiez au vent des calmes altitudes,
Arbres de la montagne où je passais hier;
Planté dans le terroir, chacun de vous est fier
De posséder la paix des hautes solitudes.

5 Si tous les cœurs avaient votre belle attitude !
Campés sur l'idéal, dressés vers l'azur clair,
Le temps de vivre un peu leur serait moins amer,
Et, comme vous, ils connaîtraient la quiétude.

10 Toujours grandir, toujours monter, grandir encor !
Tendre vers l'infini d'un incessant effort,
Dominer sans orgueil et contempler sans crainte !
Sur l'humaine cohue, et la haine et l'effroi,
Au-dessus de la lutte et plus haut que la plainte,
Comme un arbre tranquille, ô mon cœur, dresse-toi !

À L'AVENTURE

Déjà des feuilles qui jaunissent !
C'est l'automne avançant un peu
Avec les nuages qui glissent
Dans l'immensité du ciel bleu.

5 L'air est tiède, le vent tranquille,
Et l'on dirait qu'un grand repos
Enveloppe soudain la ville
Pour préparer des temps nouveaux.

10 Je n'entends plus mes hirondelles
À l'harmonieux gazouillis :
Peut-être, ce matin, sont-elles
En route pour de chauds pays...

15 Qu'elles y rencontrent bon gîte,
Insectes à leurs appétits,
Et qu'elles reviennent bien vite
Recommencer d'autres petits !

20 Autour de leurs maisons désertes
L'hiver glacial soufflera ;
Sur les frêles toitures vertes,
Des jours entiers il neigera.

Puis, avril ramènera l'heure
Accueillante du gai retour,
Et la familière demeure
Reconnaîtra leurs chants d'amour !

Mais les fleurs sont belles encore; 25
 Les troupeaux broutent dans les champs,
 Et la campagne se décore
 De paysages attachants.

Partons! Le lointain nous appelle!
 Allons regarder pour l'aimer 30
 La bonne terre maternelle:
 Va, mon cœur, va t'en embaumer!

Que de longues routes ombreuses,
 Épousant les courbes de l'eau,
 Offrent les surprises heureuses 35
 D'un même objet toujours nouveau!

Septembre est propice au voyage;
 L'air est si doux, si beau le bois,
 Si charmeur le petit village
 Quand il semble encor d'autrefois! 40

Dans les chemins grattent les poules,
 Ayant pour chef de file un coq
 Apte à la conduite des foules,
 Le port fier, et l'ergot en croc!

Et devant la demeure ancienne, 45
 On aperçoit de vieilles gens
 Qui tricotent des bas de laine
 De leurs doigts encor diligents.

Antiques foyers, maisons chères,
 Les seules où vivent vraiment 50
 Les traditions séculaires!
 Chacune est comme un monument.

La voiture⁶ file; on respire
 L'odeur du fleuve à pleins poumons;

6. Dans sa correspondance, Lozeau mentionne les promenades en automobile qu'il faisait autour de Montréal, par exemple dans la voiture de son ami Henri Bertrand ou dans celle de son médecin et ami Georges Beauregard. C'étaient des moments de bonheur qu'il regrettera. Une photographie montre un arrêt lors d'une telle promenade: entouré de trois amis, Lozeau est assis derrière le volant. Au verso, Lozeau aurait écrit: «C'est moi qui chauffe quand la voiture est arrêtée. Chemin d'Oka» (Jeanne d'Arc Séguin [Sœur Saint-Jean-de-Sienne], «Le sentiment de la nature chez Lozeau», f. 47).

55 On s'extasie, et l'on admire
 Le profil gracieux des monts...
 Voici l'ombre qui se propage;
 Mon plaisir exquis va finir:
60 L'inconvénient du voyage,
 C'est qu'il faut toujours revenir!

LE PASSAGE

 Il n'est pas l'automne encore,
 Il n'est déjà plus l'été;
 Quelque chose dans l'air subtilement colore
 Le ciel d'une autre clarté.
5 Il est des soleils magiques,
 Infiniment blonds ou roux;
 Mais, comme las de luire, ils se penchent, obliques,
 Et leurs rayons sont plus doux.
 Et des fleurs de toutes sortes
10 Vivent, splendides encor;
 Mais voici fuir, dans le sentier, des feuilles mortes
 En petites robes d'or.
 Par le jeu des fines teintes
 Qui réjouissent les yeux,
15 On voit que les ardeurs des sèves sont éteintes
 Dans les rameaux un peu vieux.
 Ce n'est pas encor l'automne,
 Déjà, ce n'est plus l'été,
 Mais la transition exquise et monotone
20 Vers une grande beauté!

PREMIÈRE FEUILLE MORTE

 Quelques feuilles au bout des branches sont jaunies.
 Les arbres ont encor de frêles harmonies
 Et, bercés par le vent qu'attiédit le soleil,
 Ils rêvent d'un automne au lourd été pareil.
5 Mais voici que Septembre, au détour de l'année,

Vient dans la pourpre et l'or fixer leur destinée.
 Leur songe bienheureux ne l'entend pas venir.
 Ils continuent, entre leurs bras gris, de tenir
 De tout petits fragments d'azur, et les balancent, —
 Et même les oiseaux ne savent ce qu'ils pensent... 10

— Cette feuille qui choit, ne l'entendez-vous pas?
 Comme un papillon large elle vole, là-bas,
 Emportant avec elle un peu du grand murmure
 Qui s'élève, comme un cantique, des ramures.
 C'est dans votre musique une note de moins; 15
 C'est votre gloire, dont vous n'êtes pas témoins
 Tant votre tête semble impassible et sereine,
 Qui, feuille à feuille, meurt sous l'insensible haleine...

À L'AUTOMNE

Par la couleur du ciel et les plaintes du vent,
 Par les tons nuancés du feuillage mouvant,
 Par mon désir de rêve et mon cœur qui frissonne,
 J'ai senti de là-bas venir vers nous l'automne.
 Dans la sérénité profonde des beaux soirs 5
 Où la lune apparaît bleue au firmament noir,
 Malgré les astres clairs, on l'aperçoit qui rôde
 Sur le gazon, ou dans les coins des chambres chaudes.
 Il émane de lui je ne sais quoi de doux
 Qui frôle notre chair et qui pénètre en nous, 10
 Qui nous change, on dirait, en une autre substance,
 Comme si l'on était de l'air ou du silence!
 Il semble que l'on ait des ailes; que le poids
 De notre corps se fonde et renaisse à la fois;
 Qu'un bonheur à travers notre âme triste passe, 15
 Qu'on n'ait plus qu'un degré pour atteindre à l'extase!
 Ô volupté de vivre, ô charme alanguissant!
 — Automne qui nous mets du plaisir dans le sang,
 Qui nous berces, pareil à la bonne nourrice,
 Jusqu'à ce que notre âme en tes bras s'assoupisse, 20
 Je t'aime d'un amour sensuel et païen!
 Et je t'élève, ô dieu, fait de songe ancien,
 Un temple au clair autel entouré de balustres,
 Où mon cœur balancé brûle comme un grand lustre!

DANS LES BOIS

Je voudrais, dans les bois que l'automne dépouille
Et par les tout petits sentiers capricieux,
En un jour où l'azur unit la terre aux cieux,
Marcher sur le tapis d'or flexible et de rouille.

5 Je voudrais respirer la fleur que l'aube mouille,
Dont le parfum se meurt, arôme précieux;
Une dernière fois, réjouir mes deux yeux
Au flot clair de la source avant qu'il ne se brouille.

10 Je voudrais m'en aller tout seul dans les forêts,
Sous les arbres aux nids tristes d'adieux secrets,
Dont les feuilles toujours tombent comme des larmes;
Et là, jusqu'au délice et l'extase, goûter
Dans la paix murmurante et profonde, les charmes
De la mort magnifique et lente de l'été...

CHARME DANGEREUX

Le charme dangereux de la mort est en toi,
Automne, on le respire en ton souffle, on le boit.
Tu fais le ciel couleur de cendre et de fumée,
Et ton ombre est si douce, ô saison bien-aimée,
5 Que dès qu'elle a touché, pâle encor, notre seuil,
L'âme faible s'y couche ainsi qu'en un cercueil.
Elle entend s'élever tes plaintes à nos portes
Dans le frémissement soyeux des feuilles mortes;
Elle sait que les yeux des astres sont fermés,
10 Que les ardents parfums des fleurs se sont calmés,
Que tout se pacifie et s'endort et se penche,
Que du soir désolé la tristesse s'épanche...
Un grand désir d'absence et de détachement,
Un vœu profond de n'être plus, infiniment,
15 S'emparent bientôt d'elle, et c'est ta faute, Automne,
Qui la berces d'un chant funèbre et monotone!
Ta voix magicienne enchante et fait mourir;
Les lys l'ont écoutée: ils se sont vus flétrir;
Elle est belle et pareille à de beaux yeux de femme:
20 Volupté du regard, hélas! malheur de l'âme!

Voix de sirène blanche en l'écume des flots,
Dont l'accent merveilleux, trompant les matelots,
Promet l'enivrement suprême et le délice
Et dont le charme traître à l'abîme les glisse...
Aussi, saison funeste et pleine de langueur, 25
Adorant la beauté fine de tes nuances,
Mais, comme un doux poison, craignant tes influences,
Je te garde mes yeux et te reprends mon cœur!

EFFET D'AUTOMNE

L'heure est grise. Le vent, chargé de feuilles mortes,
Entre par la fenêtre et fait battre la porte.
Des nuages couleur de cendre et de fumée
Suivent dans le ciel bas leur route accoutumée.
Le silence, troublé par un bruit d'attelage, 5
S'épand comme une mer montante sur la plage.
Sa puissante marée, incessamment accrue,
Envahit la maison et submerge la rue.
Le crépuscule vient, brun dans le gris des heures.
La lampe se reflète aux vitres des demeures. 10
Le grand frisson soyeux des arbres diminue;
La branche dans le vent est déjà demi-nue.
La tristesse du soir s'infiltré dans les moelles.
Regardez: pas de lune au ciel, et pas d'étoiles!
L'épaisse et froide nuit d'automne se déploie. 15
La ville luit au fond de l'ombre qui la noie.
Et parfois on entend les doux bruits misérables
Que, dans leur chute, font les feuilles des érables...

FEUILLE PLAINTIVE

Dieu! Je m'en vais au vent funeste qui me prend!
Je suis toute petite et le vent est si grand!
Ah! je la pressentais cette suprême épreuve!
Je m'en vais dans le vent comme au courant d'un fleuve,

5 Chose menue et frêle avec des taches d'or!
 Je m'en vais, et mes sœurs sont aux branches encor!
 Si, comme les oiseaux à tous les vents rebelles,
 Pour m'en aller là-haut mourir, j'avais des ailes!
 Que j'étais bien au bout de mon rameau, là-bas!
 10 La brise m'agitait, je ne la craignais pas,
 Et du sommet de l'arbre éclatant et sonore,
 Je voyais la première, au loin, rougir l'aurore.
 Je déployais mon ombre étroite sur un nid,
 J'étais jeune, et voilà mon beau destin fini!
 15 Où vais-je m'arrêter en proie au vent infâme?
 Ah! je sens que je tombe! Ah! j'ai l'angoisse à l'âme!
 Je descends, j'ai frôlé le trottoir inégal,
 Je suis perdue!... Adieu, mon bel arbre natal!
 Mais le vent me relève et, brusque, me remporte;
 20 Avant de choir, pourquoi ne suis-je donc pas morte!
 Je vole, mais bientôt je m'en irai glissant
 Dans la rue, ou sous les pieds distraits du passant!
 Si, dans ma course triste à la fantasque allure,
 Je pouvais m'accrocher à quelque chevelure!
 25 Si, me voyant frémir de stupeur, une main
 Douce me ramassait sur le bord du chemin!
 Si je pouvais — mais dans le vent je suis inerte —
 Entrer par la fenêtre au soleil tiède ouverte!
 Si je pouvais monter, monter jusqu'à l'azur,
 30 Fuir ce vent qui m'entraîne et m'étreint, ce vent dur
 Qui me flétrit, me roule au sol, et me secoue,
 Hélas! et qui m'écrase, en sifflant, dans la boue!...

LES ARBRES D'OCTOBRE

Au soleil, le matin, les arbres sont en or;
 Octobre leur a fait des feuilles précieuses
 Qui tremblent à la brise et, toujours anxieuses,
 Craignent le vent d'automne en qui passe la mort.
 5 C'est l'immobilité maintenant qu'elles aiment,
 Ou, venant à l'entour des branches voltiger,
 Le souffle inoffensif qui les frôle, léger,
 Et fait luire les tons jaunes qui les parsèment.

Combien choiront avant le doux soir automnal!
Toujours sur le trottoir il en neige quelqu'une. 10
Ce doit être, là-haut, une angoisse à chacune
Quand la petite sœur quitte l'arbre natal...
Mais l'orage viendra les pacifier toutes!
Un grand coup de vent dur tordra l'arbre soudain,
Et comme des oiseaux qu'on chasse du jardin, 15
Les feuilles partiront en l'air, tombant aux routes,
Et les seuils en seront dorés jusqu'au matin.

L'APOTHÉOSE

Par la vitre embrasée où meurt le soleil rouge
Qui rose la blancheur du rideau transparent,
Je regarde flamber sous l'azur fulgurant
Un arbre dont la tête à demi chauve bouge.
Et dans cette splendeur baignant sa nudité, 5
Plein de lumière dont le prisme le colore,
Magnifique, il a l'air de croître dans l'aurore
Et de tremper au ciel son vieux front dévasté!
Droit sur le couchant pourpre, il découpe ses branches
Et ses rameaux pareils à du pâle corail, 10
Et dans sa cime ardente ouverte en éventail
Il balance de l'or mêlé de lueurs blanches.
Mais le royal soleil que le soir a surpris
Disparaît en laissant un vestige de gloire,
Et l'arbre qu'il a fait splendide, en l'ombre noire, 15
Nu de rayons, n'est plus qu'un vieil érable gris.

DANS LA MONTAGNE⁷

Dans les érables d'or et les érables rouges
Comme de précieux bijoux les feuilles bougent,

7. Le Mont-Royal, au centre de l'île de Montréal, a été aménagé progressivement en parc d'après les plans de Frederick Law Olmsted, créateur de Central Park à New York, à partir de 1876. C'était un lieu de promenades, à pied ou en calèche. Les Montréalais disent simplement «la montagne».

Et les rameaux légers font sur l'horizon pur
Des losanges de ciel et des carreaux d'azur.
5 La montagne, en octobre, est somptueuse et douce.
Un désir d'air sylvestre et de beauté m'y pousse.
J'adore la nuance et le fin coloris.
L'arbre m'est un plaisir constant: je l'ai compris.
L'ambre luit, l'incarnat magnifique flamboie,
10 Toutes les teintes font comme un grand feu de joie!
Quand un souffle furtif passe dans le soleil,
Ah! le frémissement de l'arbre est sans pareil!
Rien n'est plus merveilleux, rien n'est plus beau sur terre
Qu'un érable d'automne en un champ, solitaire!
15 Et la mélancolie auguste de nos bois
Qui, par leurs arbres chers, pleurent tous à la fois!...
Si vous voulez qu'un jour votre âme se recueille,
Allez vous promener aux chemins où la feuille
Tombe, comme un oiseau sans ailes, sous vos pas.
20 Regardez, c'est divin! Ne vous arrêtez pas.
Et songez, en errant longtemps à l'aventure,
Comme est diverse et belle et simple la Nature.

ÉRABLE ROUGE

Dans le vent qui les tord les érables se plaignent,
Et j'en sais un, là-bas, dont tous les rameaux saignent!
Il est dans la montagne, auprès d'un chêne vieux,
Sur le bord d'un chemin sombre et silencieux.
5 L'écarlate s'épand et le rubis s'écoule
De sa large ramure au bruit frais d'eau qui coule.
Il n'est qu'une blessure où, magnifiquement,
Le rayon qui pénètre allume un flamboiement!
Le bel arbre! On dirait que sa cime qui bouge
10 A trempé dans les feux mourants du soleil rouge!
Sur le feuillage d'or au sol brun s'amassant,
Par instant, il échappe une feuille de sang.
Et quand le soir éteint l'éclat de chaque chose,
L'ombre qui l'enveloppe en devient toute rose!

La lune bleue et blanche au lointain émergeant, 15
Dans la nuit vaste et pure y verse une eau d'argent.
Et c'est une splendeur claire que rien n'égale,
Sous le soleil penchant ou la nuit automnale!

PAYSAGE D'AUTOMNE

Le soleil rouge, au bout des terres labourées,
Descend à l'horizon couleur d'ardoise, lent...
La campagne a cessé son effort violent;
C'est l'heure du silence et des flammes pourprées.
Gloire à l'automne! gloire aux tranquilles vesprées! 5
Murmure l'âme loin du tumulte troublant.
La sérénité plane ici; l'arbre tremblant
Frissonne de bonheur sous ses feuilles dorées!
Le beau soleil de sang règne sur les champs bruns.
La terre, qui n'a plus de fleurs, a des parfums 10
Dont la fraîcheur caresse et dont le charme apaise.
Et là-bas, à moitié disparu, le soleil,
Tout au bout des sillons l'un à l'autre pareil,
Dans un brouillard d'argent flambe comme une braise.

OCTOBRE

Adieu, beau jour d'automne au firmament si bleu,
Feuilles brunes encore à l'arbre, hier, adieu!
Le vent froid passe avec des plaintes adoucies,
Et les petits oiseaux ont des âmes transies...
Sur le pavé sonore on entend fuir les pas: 5
L'heure marche, elle aussi, mais on n'y songe pas!
Octobre, mois royal dont les couchants superbes
Projettent leurs reflets sur les dernières herbes,
Octobre se fait vieux et meurt tous les matins
Dans le lit sépulcral des brouillards argentins. 10
Sa douce gloire laisse au cœur une lumière
Resplendissante, et moins que son règne, éphémère.
Car ton soleil se couche en notre souvenir,
Octobre, et chaque jour il peut en revenir!

15 La pensée, en rêvant de splendeur, le suscite,
 Et soudain, triomphal, voilà qu'il ressuscite!
 Salut, beau jour d'automne où mon cœur s'est complu,
 Feuilles tombant de l'arbre en tournoyant, salut!

RAYON DE NOVEMBRE

Comme Novembre est doux, ce matin, dans la brume...
 Le soleil, entre deux nuages gris, s'allume
 Et s'éteint comme sous la paupière un regard.
 On dirait que l'Été rôde au loin, quelque part...
 5 C'est son haleine qui voltige tiède et lente, —
 Moins le parfum hier encore respiré, —
 Dans le brouillard ténu de la ville bruyante;
 Et c'est comme un retour de Septembre égaré...
 Mais les arbres n'ont plus de feuilles; la lumière
 10 N'y fait plus resplendir ses flammes coutumières,
 Et la pensée en pleurs songe sur un tombeau...
 C'est un jour condamné, comme un enfant trop beau,
 Tardivement venu contre toute espérance,
 Et qui meurt en laissant aux yeux sa souvenance.
 15 Dans la procession des jours, jour attardé
 Par le plaisir de s'être vu tant regardé,
 Quand il passait joyeux par les champs à l'automne,
 Derrière ses aînés graves et monotones.
 Le voilà solitaire au seuil du rude hiver,
 20 Insouciant, comme il marchait sur le sol vert!
 Mais c'en est fait déjà de cette douceur grise:
 Le soir prompt et la nuit, procédant par surprise,
 Ont cueilli le beau jour vagabond qui riait.
 Et l'enfant pâle meurt en l'infini muet...

LE MIROIR

La lune dans l'ombre
 Semble un miroir clair
 Élevé dans l'air
 Au bout d'un bras sombre.

Quelqu'un s'est miré 5
Au miroir d'opale,
Et le profil pâle
Lors est demeuré.

Et plus rien n'efface
Au luisant miroir 10
Errant par le soir,
L'immortelle face.

APOLOGIE À L'AUTOMNE

J'ai vainement lutté contre ton charme, Automne:
À ton impérieux attrait je m'abandonne.
J'ai cru que je n'avais qu'à te fermer mon cœur
Pour me soustraire au doux péril de ta langueur,
Mais ta beauté sereine à jamais me possède, 5
Et pareil à la feuille au vent puissant, je cède...
Je ne puis pas ne pas t'aimer sans repentir!
Je ne puis pas ne pas te voir ni te sentir,
Puisque ta grâce grave en mes yeux est entrée,
Et que de ta splendeur mon âme est pénétrée! 10
En tes bras, que j'ai fuis par crainte d'y mourir,
Prends-moi! Berce mon cœur faible de trop souffrir...
Endors-moi, si tu veux, pourvu que dans mon rêve
J'entende murmurer l'arbre au vent qui s'élève,
Et que je voie, au fond de l'horizon pourpré, 15
Descendre avec lenteur le grand soleil doré!
J'accepte ton sommeil, fût-il fatal à l'âme,
Je le désire, Automne, et même le réclame!
Et j'ai honte aujourd'hui des mots présomptueux
Que proféra mon cœur subjugué, mais peureux. 20
Je ne repousse plus, je subis et j'appelle
Ton influence étrange, ô Saison la plus belle,
Ô ciel baigné de brume où transparaît l'azur,
Ô terre dépouillée où tombe le fruit mûr!
Sur la ville bruyante et de laideur punie, 25
Tu fais régner, Automne, une paix infinie,
Et ton soleil couchant rayonnant sur les toits
Rend toute chose pure et douce comme toi.
Je t'aime, car tu mets ton cœur sur ma pensée,
Comme une lune d'or sur une onde apaisée... 30

BRUME

Ennui, crainte, détresse... On ne sait quoi dans l'air
De ce jour ténébreux s'appesantit sur l'âme...
Ô le bonheur léger du soleil large et clair,
Lumière qui, pareille à l'amour, se proclame!

5 Angoisse puérile et peine sans raison...
Toute ma force fuit et s'épand dans la brume;
Parce que je regarde un trop proche horizon,
Je sens mon faible cœur enserré d'amertume!

10 J'aspire à la clarté, je souffre d'infini!
Malgré ma petitesse, en moi s'ouvrent des ailes
Qui battent vainement au bord de quelque nid,
Avec le grand désir des voûtes éternelles!

15 Je ne vois rien de bleu, rien de vaste là-haut;
Au mur gris du brouillard se heurte ma pensée
Qui s'élance, retombe, ainsi qu'un doux oiseau,
Et vaincue, à la fin, gît pleurante et blessée...

LA NEIGE

Je te salue, ô Reine immaculée et fine,
Souveraine que vêt un long manteau d'hermine!

Tu t'es vue à ma vitre, et ma vitre, en hommage,
A retenu captif ton radieux visage!

5 Ô Reine de blancheur, si fragile et si douce,
Le sol noir sous tes pas fleurit de blanche mousse!

Le Vent porte ta traîne et balance tes voiles,
La Nuit pose à ton front sa couronne d'étoiles!

10 Et l'arbre, qui n'a plus de sève ni de force,
Frémit quand tes bras clairs étreignent son écorce!

Si le petit enfant t'adore, ô pure Dame,
C'est qu'il peut comparer ta candeur à son âme!

Et pour te caresser, rieur, ses deux mains frêles
Ont la légèreté de deux petites ailes!

15 Tu marches sur les toits, secrète, à l'heure brune,
Et tu reçois le grand baiser bleu de la lune!...

En ce jour où tu vas en robe lumineuse,
Je te salue, ô Neige humble et silencieuse !

PENSÉES DE NEIGE

L'hiver est venu. Ma vitre est glacée.
Je n'y vois plus rien que du givre épais.
La lumière pâle est comme baissée,
Mais elle m'apporte un long jour de paix.

Pour écrire un vers blanc comme la neige, 5
Je trempe ma plume en l'encrier noir ;
Un vol de flocons aussitôt m'assiège :
Ce sont des pensers qui viennent me voir !

Légers, je les sens tourner dans mon âme,
Pareils à de tout petits papillons 10
Vêtus de blancheur et vêtus de flamme,
Qui font en volant luire des rayons.

Mais il ne faut pas que le doigt les touche :
À son dur contact, ils fondent en pleurs !
Et le tourbillon folâtre et farouche 15
Meurt en mon esprit pour renaître ailleurs...

LES PRÉSENTS

Que m'apportez-vous, ô petite Fée
Aux yeux d'ombre claire et de gui coiffée,
Par ce triste soir ?

Dans le geste doux qui vers moi se penche,
Que sortira-t-il de votre main blanche ? 5
— L'espoir.

Que m'apportez-vous, ô petite Fée ?
Vous savez mon âme ardente assoiffée
Tout le long du jour...

Pour calmer enfin sa ferveur muette, 10
Que donnerez-vous encore au poète ?
— L'amour.

15 Que m'apportez-vous, ô petite Fée
 Qui portez vos dons comme un beau trophée,
 De meilleur encor ?
 — Je puis te donner, maternelle et sûre,
 Pour guérir ton cœur de toute blessure,
 La mort !

LES JOURS QUI FUIENT

Les jours ont fui, pareils à des oiseaux sauvages, —
 Des oiseaux blancs, des oiseaux gris, des oiseaux noirs, —
 Qui s'en vont sans retour vers de lointains rivages,
 Bonheurs, tristesses, deuils, rires, sanglots, espoirs...
 5 Les jours ont fui, pareils à des oiseaux sauvages.
 En silence, ils se sont envolés pour toujours,
 Emportés par l'élan de leurs ailes légères,
 Chargés, comme nos cœurs, de haines et d'amours,
 Rythmant leur course aux sons des heures passagères...
 10 En silence, ils se sont envolés pour toujours.
 Les étoiles ont vu leur troupe disparaître
 Dans le gouffre insondable et fatal de la nuit
 Oû, lambeau par lambeau, s'évanouit notre être...
 Et le regard de l'âme avec regret les suit...
 15 Les étoiles ont vu leur troupe disparaître.
 Un par un, à la file, ils retournent à Dieu, —
 Fouettés par les grands vents, transis par les orages, —
 S'absorber à jamais dans le ciel toujours bleu...
 Un par un, à la file, ils retournent à Dieu,
 20 Les jours qui fuient, pareils à des oiseaux sauvages...

LE REPOS DE LA TERRE

Les champs las vont dormir. La terre se repose
 Dans sa robe de neige au vif scintillement,
 En son fécond sommeil préparant lentement
 La future moisson et la prochaine rose.

Toute la vie humaine est en la terre enclose. 5
 La fleur s'épanouit où mûrit le froment;
 Comme une gloire autour de l'auguste aliment,
 L'innombrable beauté des formes est éclosé.
 La terre dort. Qui sait — ô mystère infini! —
 Tout ce qui se disjoint et tout ce qui s'unit 10
 Dans l'ombre, pour former ce sang divin : la sève?
 La terre se repose en travaillant toujours.
 Et moi qui l'aime et qui connais ses labeurs sourds,
 Au lieu de préparer l'œuvre à venir, je rêve...

INVOCATION

Dernier Soleil d'hiver sur la neige dernière,
 Qui détrempes la route où se creuse l'ornière;
 Soleil clair, que les vents continuels du Nord,
 En passant, ont terni, comme un grand disque d'or;
 Soleil pâle qui meurs et qui renaîtras rouge 5
 Sur une neige rose et blanche encor, qui bouge
 Aux branches des pommiers et s'éparpille au sol;
 Qui fais, comme une fleur, s'ouvrir le parasol;
 Innombrable soleil qui t'en vas et qui restes;
 Même Soleil toujours nouveau des mois agrestes 10
 Et des mois dépouillés de grâce et de rayons;
 Soleil, père béni des résurrections,
 Gloire à toi!

L'arbre va frémir dans ses racines,
 Et les jardins encenseront d'odeurs divines
 La lune curieuse entre les toits montant. 15
 Gloire à toi, car l'Hiver expire en cet instant,
 L'Hiver triste, l'Hiver qui fait les vitres blanches,
 Et dont les jours voilés paraissent des revanches.
 Gloire à toi, le Vainqueur! L'Unique, gloire à toi!
 Dans ta vertu, dans ta clarté, j'ai mis ma foi! 20
 Comme en la mer, descends en mon âme profonde,
 Soleil de Dieu, Beauté lumineuse du monde!

LES HEURES

Une à une, le long du jour passent les Heures,
Semblables et pourtant différentes chacune;
Aux feux d'or du soleil, aux feux bleus de la lune,
Leur cortège infini traverse nos demeures.

5 Chantant un air égal sur des notes mineures,
Chacune emporte un peu de notre âme, et plus d'une
S'en retourne chargée, ayant pris pour fortune
Le beau trésor des espérances les meilleures.

10 Ainsi les Heures vont, cruellement sereines,
Par le monde, portant à leurs fronts, froides reines,
Les couleurs de la vie en changeants diadèmes.

Et successivement chacune naît, expire;
Et toutes à la fois sont les Heures suprêmes
Qui gouvernent le cœur des hommes, leur empire.

II

Le cœur et les lèvres

Page laissée blanche

POUR VOUS

Tous mes vers sont écrits pour vous.
Vous vivez aux pages du livre
Où songent les plus beaux yeux doux,
Où chante la voix qui m'enivre.

Vos gestes, sur le papier blanc, 5
Je m'en suis fait le plagiaire;
J'ai copié servilement
Tous vos souvenirs, ma très chère.

Entre les strophes, vos cheveux
Mettent leur ombre brune et fine; 10
Les marges sont pleines d'aveux,
De baisers d'amour... qu'on devine.

Vos tristesses et vos gaîtés
Y sont fidèlement transcrites;
J'ai fait à toutes vos beautés 15
L'hommage des rimes prescrites.

Je n'ai rien dit qui ne fût vrai,
Et ceux-là qui liront ces pages
Posséderont votre portrait
Toujours le même d'âge en âge. 20

Le livre vit quand l'homme est mort,
Et l'amoureuse, en son poème,
Vivra tant qu'en ce monde encor
Quelqu'un soupirera: Je t'aime!...

LA ROYALE CHANSON

Prends ton vieux violon,
Sonne la chanterelle
Et suis ma voix, le long
De la «Chanson pour Elle».

L'amoureuse n'est plus et le poète est mort; 5
Mais la chanson d'amour, vivante, chante encor.

La chanson s'alanguit encore de leurs fièvres
En s'exhalant, le soir, aux lents soupirs des lèvres.

10 Le poète est sous terre et l'amoureuse aussi;
 Ils dorment, l'un tout près de l'autre, sans souci.
 Des désirs qu'ils n'ont plus la chanson est brûlante;
 De leur bonheur passé la chanson seule chante.
 Ils sont un peu de cendre au fond de deux cercueils,
 Et la chanson exalte encore leur orgueil.
 15 Elle était belle et douce aussi, la Bien-Aimée;
 La chanson de son souffle est toute parfumée.
 Elle était reine, et lui grand prince ami de l'Art:
 La chanson que je chante est du temps de Ronsard⁸.

20 Sonne la chanterelle
 À ton vieux violon,
 Et suis ma voix, le long
 De la «Chanson pour Elle.»

VERS SECRETS

J'improvise ces vers mystérieux pour une
 Qui rayonne de grâce et de blanche beauté,
 Dont le regard semble un crépuscule d'été
 Qui se meurt lentement par un lever de lune.
 5 Je ne sais pas pourquoi je lui donne ces vers.
 Je vois dans ma pensée éclore son sourire,
 Et l'instant recueilli me contraint de l'écrire:
 Je l'écris, et son âme apparaît au travers.
 10 Personne ne saura celle que je célèbre.
 Ces vers conserveront le charme d'un secret.
 Son image est au fond de moi, comme un portrait
 Dans un salon fermé que le soir enténèbre.
 Car c'est un ineffable et familier plaisir
 Pour le poète doux d'admirer en lui-même,
 15 Pieusement, les yeux adorables qu'il aime,
 Comme on contemple un ciel lointain, sans un désir.

8. Plusieurs poèmes de Ronsard s'intitulent «Chanson». On trouve aussi dans *L'Adolescence clémentine* de Clément Marot plusieurs textes intitulés «Chanson» et adressés à des amoureuses. D'autre part, un recueil de Verlaine porte le titre *Chansons pour elle*.

Qu'est la nuit comparée à l'ombre intérieure,
 Asile inviolable où des fantômes blancs
 Marchent mystérieux et pâles, à pas lents, —
 Où parfois, dans le noir silence, une voix pleure? 20

Mais vous à qui je songe en rêvant de beauté
 Sous l'azur dont s'empare à présent la nuit brune,
 Vous passez en mon ombre ainsi qu'un clair de lune
 Baignant de son argent fluide un soir d'été...

DOUCE TROMPERIE

Je ne suis pas si fou, ma chère enfant, de croire
 Aux rêves que je fais et qui, dans ma mémoire,
 Comme sur un papier vieilli des mots tracés,
 Ont paru clairement et sont presque effacés.
 Aussi, sans nul regret comme sans amertume, 5
 J'en ébauche souvent le croquis à la plume.
 Nés du désir, ils sont passagers comme lui,
 Et c'est parce qu'une heure en mon âme ils ont lui,
 Parce que chaque jour je pourrai les reprendre,
 Que de leur doux plaisir je ne puis me défendre. 10
 J'en jouis à l'instant bref où je les conçois,
 Et ce moment me vaut des semaines, des mois
 D'espoirs et de projets tous irréalisables, —
 Mais je n'y crois pas plus qu'aux fictions des fables.
 Ainsi, ma chère amie, évoquant vos beaux yeux, 15
 Quand mon rêve vous dit des mots ambitieux
 Et dont la passion vous fait frissonner toute,
 Je sais que je me leurre et que moi seul m'écoute...
 Que vous importe, à vous qui n'en apprenez rien,
 Si ce mensonge-là, chère, me fait du bien? 20

EXALTATION

Moi qui n'ai pas le goût du laurier triomphal
 Qui suscite le dur égoïsme des luttes;
 Moi dont l'ambition meurt aux refrains des flûtes
 Et du violon musical;

- 5 J'ai plus que le désir d'une éternelle gloire,
Plus que le rêve fier d'un renom souverain:
J'aspire à quelque chose idéal et divin,
Sublime, et peut-être illusoire...
- 10 Si vous m'aimiez!... Je sais: je ne mérite pas
Que votre pur amour se choisisse mon âme;
Il est des cœurs plus beaux... mais aussi, chère femme,
Moins doux que le mien dans vos bras!
- 15 Quelle grandeur, si vous m'aimiez, et quelle joie!
Quelle autre gloire affamerait mes désirs fous?
Dites, par votre bouche et vos yeux: M'aimez-vous?
Que je vous entende et vous voie!
- 20 Si le mot que j'attends sur vos lèvres chantait,
Je n'aurais rien de plus à demander au monde:
Je posséderais tout dans votre amour profonde;
Hors d'elle rien n'existerait!
- Et je pourrais marcher le front clair chez les hommes,
Hautain dans ma fortune, orgueilleux dans ma foi,
Disant: S'il est ici quelqu'un plus haut que moi,
Plus fort et plus grand, qu'il se nomme!
- 25 Car vous me feriez grand, courageux, noble et fort
Par la sainte vertu de votre amour insigne,
Et de toute beauté vous me rendriez digne,
Et de toute louange encor!
- 30 Femme pour qui j'écris ces mots de hardiesse,
Le cœur tremblant et prêt à demander pardon,
Si vous me dédaignez, ne me dites pas: Non!
Qui donc n'ose trop par tendresse?

MAUVAISE SOLITUDE

- Ô poète songeur, si triste de toi-même,
Qui pourrait te guérir et qui pourrait t'aimer?
Tu portes à ton front l'ombre amère et suprême
D'une âme que l'ennui va bientôt consumer.
- 5 La solitude grave à ton cœur est mauvaise:
Le pire compagnon de toi-même, c'est toi!
Ô le regard aimé qui doucement apaise,
Quand viendra-t-il poser sa caresse sur moi?

L'heure m'est un tourment cruel, et tous les livres
Ne pourraient endormir ce mal fort et subtil. 10
Afin qu'heureusement, un jour, tu t'en délivres,
Et pour jamais, ô cœur blessé, que te faut-il?
C'est la chanson consolatrice des paroles,
Et l'émotion tendre affaiblissant la voix,
Qui dissipent le doute et les angoisses folles; 15
Et le baiser rêvé qui descend vers les doigts...
C'est l'amour qui s'empare, enfin, de la pensée,
L'occupe tout entière et la dirige au loin
Vers celle-là qui dans la détresse est passée,
Sœur dont l'âme éprouvait l'impérieux besoin... 20
Comme je te redoute, affreuse solitude!
Sans espoir, je ne sais rien que me torturer;
Et je ne puis garder cette fière attitude
De sourire toujours quand je souffre à pleurer!

PETITE LETTRE

Sur le papier bleu pâle où je trace ces mots
Que demain vous lirez, attentive ou distraite,
Quelque chose de moi s'exprime et se reflète,
Comme un arbre penché sur le miroir des eaux.
Sans le vouloir, notre âme aux choses qu'elle touche 5
Laisse une empreinte neuve et claire comme un nom;
Les mots qu'elle choisit, s'ils ont le même son,
Changent de sens selon le regard et la bouche.
À parler de notre être, il s'en échappe un peu;
Rien qu'à frôler la main la rose la parfume; 10
Et, comme elle, mon cœur que vous transmet ma plume,
Plus subtil qu'un parfum, vit sur le papier bleu...

SYMBOLE

À la candeur des lys, à la douceur des roses,
Pour peindre avec les fleurs votre intime beauté,
J'ai joint, vous connaissant un peu, l'humilité
Des violettes, sous l'herbe secrète écloses.

5 J'ai, pour symboliser votre rire argentin,
 Mis une grappe de muguets aux claires cloches,
 Puis, ayant disposé ces fleurs comme des strophes,
 J'ai lié le bouquet d'un ruban de satin.
 Regardez le vivant poème que vous êtes:
 10 Innocence, gaîté, grâce, pure splendeur!
 Votre âme chaste épand sa virgine ardeur
 Dans le parfum si doux des douces violettes.
 Et si la rose y mêle un arôme plus fort,
 C'est que dans votre cœur ingénu, jeune fille,
 15 L'amour dont votre œil bleu mire le rêve et brille
 Éclôt frileusement comme une fleur du Nord...

LE MAUVAIS VOYAGE

Les nuages me font songer aux grands départs
 Pour des pays lointains, par delà les mers bleues...
 — Vous voulez voyager à des milliers de lieues?
 Fermez vos yeux d'amour: la caravelle part!
 5 Là, nous sommes sur l'eau qui berce. Le vent chante.
 La mer vaste a pour borne un cercle d'horizon,
 Et le ciel est sur nous comme un toit de maison.
 Rêvons, car il n'est rien ici qui nous tourmente.
 Une rive s'annonce à la rumeur de l'air. —
 10 En esprit, l'on voyage si vite... — Ô fortune!
 Comment cela se fait-il donc? Mais c'est la lune!
 Mignonne, nous voici dans un astre, c'est clair!
 Nous partirons ce soir par le dernier nuage.
 Le paysage est beau, mais un peu froid, vraiment...
 15 Et puis, c'est situé bien haut le firmament...
 Si l'on tombait... Sortons d'ici! Foin du voyage!
 Ouvrez vos yeux, mignonne, et daignez constater,
 Sans tristesse soudaine et sans folle rancune,
 Comme tous nos projets finissent dans la lune,
 20 Et qu'on en redescend toujours pour y monter!

LA MESSAGÈRE

La fleur, exquise messagère,
En son petit cœur rose ou bleu
Qu'embaume une senteur légère,
Enferme l'infini d'un vœu.
Frissonnante dans sa corolle, 5
La fleur, ce vivant billet doux,
Exhale en parfum la parole
Dite, en tremblant, du fond de nous...
Parfois, sous le poids chaud d'une âme,
Meurtrie, elle se penche et meurt... 10
Il faut être poète ou femme
Pour ne pas accabler la fleur.
Seule, une phrase délicate
Brûle en elle comme un encens;
Mais son âme fragile éclate 15
Sous le fardeau des mots pesants.
Pour épargner sa grâce fine,
Confions-lui le rêve aimé
Dont l'émoi subtil se devine,
En un soupir, sans l'exprimer... 20

DOUCE OBSESSION

Lorsque je vous ai vue une heure seulement,
De votre souvenir je ne puis me distraire;
Je rêve, et dans mon cœur votre regard charmant
Demeure tendre et pur, souriant et sincère...
Oui, vous abandonnez quelque chose de vous 5
Dans ma main, sur ma bouche, à mon front, qui m'obsède
Délicieusement, comme un songe très doux
Dont la caresse heureuse et brève nous possède.
Rien n'existe, à part vous qui m'avez fait aimer!
Votre image remplit ma pensée et la garde; 10
Si je laisse mes yeux longuement se fermer,
En moi-même, c'est vous encor que je regarde!

Et je sens votre esprit flotter autour de moi,
Comme une rose laisse un parfum après elle;
15 Je vous respire avec un ineffable émoi,
Car vous êtes dans l'air, invisible et réelle,
Par le secret pouvoir de votre amour fidèle!

LA CHAMBRE

Entre les murs étroits de ma chambre, n'ayant
Pour clarté qu'un reflet de vitre dépolie
Où le frimas simule une forêt jolie,
Mon rêve meurt, dans la tristesse se noyant.
5 Comme une rose, un jour d'octobre, défaillant,
Mon âme penche au poids de sa mélancolie
Et, dans cette lumière hésitante et pâlie,
Perd ce qui se dressait en elle de vaillant...
Le beau soleil, le bleu du ciel, la plaine blanche,
10 Les arbres dentelés de givre à chaque branche,
L'air vierge, le vent pur: délices des poumons!...
Ah! nous trouvons parfois notre chambre petite!
Pourtant, c'est là, dans l'ombre, — ô l'adorable gîte! —
Que pour rêver d'amour, seuls nous nous enfermons!

ROSE POURPRE

Humide fleur cueillie au jardin clos du cœur,
Rouge comme du sang de soleil qui se couche,
Honnez d'un baiser de votre belle bouche
Ce poème léger que l'aube mit en pleurs.
5 Qu'il tremble en votre main comme un peu de lumière,
Et que ses gouttes d'eau vous soient des diamants;
Qu'il saigne dans vos doigts son âme, longuement,
Et qu'il succombe aux cils baissés de vos paupières!
C'est pour vous qu'il naquit, pour vous qu'il doit mourir,
10 Douce fragilité que son ardeur consume:
Songez que mon amour, madame, le parfume,
Et qu'une rose expire ainsi sans se flétrir!

COURONNEMENT

J'ai couronné de fleurs le front que je chéris.
L'œillet et le narcisse unis aux violettes,
Et le muguet nacré dont tremblent les clochettes,
Ont orné ses cheveux de leurs parfums fleuris.

Sur Elle, les oiseaux voltigèrent, surpris; 5
Et le vent anima de ses brises muettes
Les pétales tressés en guirlandes parfaites.
Un lys à longue tige en ses doigts était pris.

Et je l'ai proclamée Haute et seule Déesse,
Avec des noms de gloire et des mots de caresse, 10
Et l'Été s'inclina sous son sceptre royal!

Alors, devant sa grâce et sa splendeur de femme,
À genoux, serviteur téméraire et loyal,
Sur son cœur j'ai posé la rose de mon âme!

MUSIQUE

J'adorais la musique autrefois: j'ai changé;
Je préfère aujourd'hui le rythme du silence.
Je sens en moi grandir une âme d'étranger
Que trouble et que distrait la sonore cadence.

Comme une pierre en l'eau jetée, où le ciel luit, 5
Brouille la vision de l'image sereine,
Les sons harmonieux sont des cailloux de bruit
Dans le beau lac de paix dont mon âme fut pleine!

Ô vrai Musicien, ô Silence profond!
Calme charmeur de mélodie universelle, 10
Sur ton autel, je brûlerai le violon
Et le si grave et le si doux violoncelle!

Car tout ce qui te chasse, ô Silence, est mauvais,
Hors la parole humaine et le chant solitaire;
Et c'est toi qui, dans les temps anciens, t'élevais, 15
Ô Silence, premier orchestre de la terre!...

Parlez-moi. Votre voix pleine de mots muets
M'enchanté; je comprends surtout ce qu'elle cache.
Laissez au piano dormir ces menuets,
Et rêvons: il n'est rien de meilleur, que je sache... 20

LES GANTS

Quand elle met ses gants, je l'aide, et c'est très long...
 Nous sommes tous les deux dans le petit salon
 Qui retient le parfum de sa robe d'automne.
 Elle me tend ses mains; j'hésite, je tâtonne:
 5 Ses doigts sont délicats, fuselés, élégants!
 Je les baise à loisir, quand je lui mets ses gants!
 Je prolonge — elle est bonne et tendre — ce manège,
 Et je goûte longtemps cette vivante neige,
 Chaude comme le sang du cœur qu'elle m'offrit;
 10 Et pendant que je tiens ses doigts clairs, elle rit...
 — S'ils ne sont pas bien mis, les gants? — On recommence!
 Jeu d'enfants ou folie! Ô divine démente!
 Les poètes aimés, tour à tour, vous diront
 La caresse des doigts de femme à votre front,
 15 Et l'exquise douceur de la chair féminine,
 Et la bouche tremblante effleurant la main fine!
 Mais elle a mis ses gants sans mon aide, à la fin.
 Je regarde ses yeux humides gris de lin
 Avec tant de regrets subits et de prières,
 20 Que souriante et rose et joignant ses paupières,
 Elle se penche et vient offrir à mes baisers
 L'amour qui luit au fond de ses beaux yeux baissés, —
 Ses yeux où la douceur a pris toute la place,
 Ses yeux dont le regard, comme des bras, enlace...

JALOUSIE

Souvent, pour une phrase, un mot, votre douceur,
 Votre sollicitude inquiète de sœur,
 S'irritent, et vos yeux, qui rient avec vos lèvres,
 Deviennent fiers et froids, pleins de mauvaise fièvre.
 5 La défiance à votre front hautain paraît,
 Votre amour inscrivant sur lui son mal secret.
 Vous avez la voix brève et la parole dure...
 Ah! vous ne pouvez pas savoir ce que j'endure!
 Vous retirez alors votre main de ma main,
 10 Et vous dites ces mots: Je reviendrai demain...

De votre cruauté, seul, je cherche la cause,
 Et je trouve toujours la même et triste chose.
 Car vous êtes jalouse, ô ma folle beauté,
 Jalouse avec douleur, et ce mal détesté
 Vous hante comme un songe obstiné de souffrance! 15
 J'ai tout de vous, hors le meilleur: la confiance.
 Tout regard qui ne vous a pas pour sa raison,
 Aussitôt vous paraît chargé de trahison!
 Vous croyez, redoutant et haïssant la femme,
 Que chacune s'efforce à vous voler mon âme! 20
 Votre mal est profond, vous n'en guérirez pas.
 Mais, vous blâmant tout haut, vous pardonnant tout bas,
 Mon cœur secrètement de vos rigueurs s'enchanté,
 Puisque c'est par amour que vous êtes méchante!

SA VOIX

Le chant est sa voix naturelle;
 Bien seule musique vraiment
 Belle sans accompagnement,
 Ayant son harmonie en elle.
 Ainsi murmure le ruisseau; 5
 Sa chanson est dans l'eau qui passe,
 Et c'est sa fuite dans l'espace
 Qui rend musicale son eau.
 Parce qu'elle parle, elle chante,
 Comme bruit la feuille au vent. 10
 Dieu mit un orchestre vivant
 Dans sa voix sonore et touchante.
 Le violoncelle a des sons
 Si doux qu'ils appellent l'extase;
 Mais elle a le mot et la phrase, 15
 Qui donnent de plus grands frissons.
 Douceur que l'on peut dire à peine!
 Union de la note au mot,
 Paroles qui montent si haut!
 Charmes de sa voix souveraine! 20

BONHEUR MALHEUREUX

Tout m'est un charme pur, et tout m'est un regret,
Près de vous, dont j'espère et rêve la présence,
Car je songe que l'heure au bruit fin disparaît,
Que je vous aime, et que voici venir l'absence.

5 Je vous regarde rire au fond de vos yeux clairs,
Et je me dis que leur lumière va s'éteindre,
Que je ne verrai plus dans vos regards si chers
En un baiser divin, nos deux âmes s'éteindre!

Oui, tout m'est un regret, tout m'est une douceur...
10 Mélancolique amant dont le cœur faible tremble,
Je pense: Ô mon amie, ô ma petite sœur,
Pourquoi ne pouvons-nous vivre toujours ensemble!

Mais il me faut me taire et garder mon secret.
Mon bonheur, près de vous, ressemble à la souffrance.
15 Tout m'est une caresse et tout m'est un regret,
Et mon cœur, cependant, heureusement mourrait
Du doux mal que me fait votre chère présence!

LA PEUR DE VIEILLIR

Je vous évoque, seule en votre chambre, un soir,
Avec angoisse, interrogeant votre miroir.
Vous redressez le buste ou vous penchez la tête,
Et le cristal, docile à vos gestes, répète
5 La blancheur de vos bras, l'éclat noir de vos yeux,
Votre cou, votre bouche exquise, vos cheveux...
Tout est jeune et joli, tout respire la grâce!
Le mouvement, aisé comme une aile qui passe,
Est léger comme un rythme et souple comme lui!
10 Qu'est-ce donc qui vous fait anxieuse aujourd'hui?
Vous êtes bien, pourtant, debout devant vous-même,
Et le miroir vous dit votre beauté suprême...

Une crainte soudaine est venue assaillir
Votre âme: c'est la peur affreuse de vieillir!
15 L'image du miroir ne vous est plus bien sûre,
Et vous cherchez un autre avis qui vous rassure...

Mais moi qui connais l'homme et sa brutalité,
Je sais où vous devez chercher la vérité.

La glace complaisante et passive reflète
L'image variable et que vous avez faite. 20
Elle ne contredit jamais votre plaisir
Et mire, plus que vous, votre vivant désir.
Et la réalité constante vous échappe,
Celle que d'une empreinte ineffaçable frappe
Le Temps, incorruptible ouvrier de la Mort! 25
Pour savoir si vous êtes jeune et belle encor,
Ce n'est pas au miroir, peu véridique en somme,
Qu'il faut vous regarder, c'est dans les yeux des hommes!
Eux, dont les cœurs de chair vous considéreront,
Avec leurs appétits brutaux vous jugeront! 30
Et vous n'aurez alors, jeune ou vieille, qu'à lire
Dans leur regard cruel qui dédaigne ou désire...

LE BOUQUET

Musicienne blonde aux doigts frôleurs et doux,
Puisque nous sommes seuls, quel air chanterons-nous?

Ô Muse, dont les mains sont pleines de corolles,
Fais-moi, sur la musique, éclore des paroles!

Nous irons par les bois, harmonieusement, 5
Cueillir la rouge fleur du divin sentiment.

Nous irons ramasser, par un grand vent sonore,
La rose du sanglot toute mouillée encore.

Nous ferons un bouquet de rêves musicaux,
D'aveux et de soupirs aux murmurants échos. 10

Dans le jardin vibrant des notes cadencées,
Nous cueillerons la claire joie et les pensées.

Grisés par le parfum mélodieux du soir,
Nous cueillerons, accord final, la fleur d'espoir.

Quel air chanterons-nous, chère Musicienne: 15
La chanson d'amour triste? ou la chanson ancienne?

Avec vous qui m'aimez, tous les rythmes sont doux;
Promenez vos doigts blancs au clavier, voulez-vous?

POUR RIEN

Nous nous étions fâchés. Pourquoi? Je ne sais pas. —
Les amoureux toujours se firent des querelles. —
Et j'oubliai le bruit chuchotant de ses pas
Dans la soie et dans les dentelles.

5 Je sentis en mon cœur comme un rêve expirant.
Je ne songeai plus même aux yeux de mon amie.
Le souvenir passa du pur baiser s'offrant...
J'avais vraiment l'âme endormie.

10 Elle revint, jolie et douce, et me parla
Avec cette voix d'or liquide comme l'onde,
Et ce qu'elle m'apprit du temps me révéla
Son indifférence profonde.

Alors, je dis un mot. Je ne sais plus lequel.
Mais sa lèvre trembla, d'émotion blêmie,
15 Et je vis dans ses yeux se fondre à fleur de ciel
Le cœur de ma petite amie...

Ah! fous que nous étions! Mon amour réveillé
Ressuscita par la puissance d'une larme,
Comme s'épanouit à l'air ensoleillé
20 Une violette de Parme!

LA TORTURE

Une peine est au fond de ton sourire fier;
Et de tes bleus regards les larmes retenues
Tomberaient lentement sur tes belles mains nues,
Si tu n'avais noyé ton âme en leur flot clair.

5 Ton front est lourd d'angoisse, et tu souffris hier
Pour la première fois des douleurs inconnues;
Avec l'amour trahi, les souffrances venues
Ont passé sur ton cœur comme un grand vent amer.

Et maintenant, cachant ton chagrin comme un crime,
10 Tu trembles que ta voix familière m'exprime
Le sanglot étouffé dans ta gorge, soudain!

Secret intérieur: torture de soi-même,
Crainte intime du soir et souci du matin,
Pour te garder, qu'il faut de vigilance extrême!

EN FAVEUR DU PARFUM...

En faveur du parfum je pardonne à la rose
L'épine, dont mon doigt garde une larme rose.
Je passe au ciel pesant son haleine de feu,
Parce que, plus que les beaux yeux bleus, il est bleu. 5
J'excuse tout le mal qui me vient de vous-même,
De vos regards, de votre bouche: je vous aime!
Mais prenez garde! Un jour arrive où la beauté,
Sentant le poids des ans, abdique sa fierté.
Pourrez-vous seulement plus tard devenir douce?
Votre geste retient, mais votre cœur repousse. 10
Ah! prenez garde, fleur aux fragiles éclats,
Qu'on vous adore pour ce qui ne dure pas!

LE PORTRAIT

Que de rêves, de vœux attendris me rappelle
Soudainement ce portrait!
Est-elle, dans son charme élégant, aussi belle?
Est-il encore aussi vrai?
Mon ardeur était jeune et mon amour sincère. 5
La brume des jours lointains
Pour l'évoquer, hélas! m'a rendu nécessaire
Cette image aux tons éteints.
Plus vivant, plus précis, plus clair que dans mon âme,
Sur le papier gris fixé, 10
Apparaît délicat son visage de femme,
Un peu pâle du passé.
Je la reconnaîtrais parmi les autres, certe,
Si je la voyais venir;
Mais son absence triste et longue déconcerte 15
Mon cœur et mon souvenir.

Comme un rideau de nuit, le temps amasse l'ombre
 Qui s'épaissit peu à peu,
 Et voile au fond de nous le feu du regard sombre
 Et l'éclair du regard bleu.

20

Et sans cet ancien portrait qui la révèle,
 De vieux parfums embaumé,
 Rien ne resterait plus dans ma mémoire d'elle, —
 Rien, sinon d'avoir aimé!

APRÈS

J'aimais, quand vous m'aimiez. Maintenant, mon cœur vide
 Regrette le plaisir si doux qui fut le sien,
 Et mon bonheur est mort hier, presque ancien,
 Au front de ma jeunesse imprimant une ride.

5

Quand vous m'aimiez, j'aimais. Aujourd'hui, je n'ai plus
 La gloire de chanter comme vous êtes belle;
 Mais je garde à ma lèvre, obstinément fidèle,
 La mémoire des mots que vous avez voulus...

10

Ah! quand je vous prenais entre mes mains la tête,
 Et que je regardais dans le fond de vos yeux,
 Pourquoi, pâle et troublée, abaissiez-vous sur eux
 Vos paupières, avant mon âme satisfaite?

15

L'amour est incertain, fragile et décevant!
 Et pour l'avoir connu je m'en vais seul, et triste
 D'une vieille ferveur éteinte et qui persiste,
 Comme une branche morte en un arbre vivant!

ILLUSION

Je me consolerais par la grâce des choses
 Qui sont belles à voir, douces à respirer,
 Par la couleur du ciel et le parfum des roses,
 Et le charme des yeux qui n'ont pas fait pleurer.

5

Je regarde ma vitre avec un plaisir calme;
 Un fin jardin d'argent y fleurit pour un jour:
 Autour d'un arbre clair s'entrecroisent des palmes,
 Des calices givrés penchent leur blanc velours.

En attendant les mois prodigues de nuances,
Je chercherai le bleu, le gris, l'or et le vert 10
Dans les regards connus aux chères influences;
De leurs tons délicats je teinterai mes vers.
J'extraurai le bonheur des plus petites choses,
Des rayons, des reflets qui viennent se poser
Légers comme une abeille au cœur ardent des roses; 15
Et j'aurai sur la bouche un rêve de baiser!

JE REGRETTE LES YEUX...

Je regrette les yeux qui jadis m'ont souri
Parce que je fus pâle et que ma chair souffrit;
Malgré ce que le temps en nous efface ou voile,
De leurs regards émus ma mémoire s'étoile. 5
Je me suis fait moi-même un ciel intérieur
Que l'esprit de ce siècle incrédule et railleur
Ne pourrait dépeupler de mes visions chères.
J'ai suspendu trop haut mes petites lumières
Pour qu'un souffle méchant les éteignît jamais. 10
Vous êtes mes clartés, jolis yeux que j'aimais!
Gardez, en vous fermant, de replonger dans l'ombre
Mon âme où, prêt au mal, se blottit l'ennui sombre...

ÉVOCATION

Le ciel sombre est troué d'étoiles qui frémissent.
Sur la neige, en chantant, les traîneaux légers glissent.
Un peu de lune pâle aux fenêtres paraît.
Le silence est profond, apaisant et secret.
Amicalement, l'ombre en ma chambre est entrée, 5
Et mon âme, aussitôt de calme pénétrée,
À son charme puissant, docile, se livra,
Et dans l'oubli nocturne, indolente, rêva...
Le tic-tac régulier de l'horloge hâtive
Rythmait les pas égaux de l'heure fugitive; 10
Et pour mieux voir surgir les souvenirs aimés,
Je me tenais, comme endormi, les yeux fermés...

- Ô fantômes d'amour, apparitions chères
 Qui gardez le passé dans vos prunelles claires;
 15 Lèvres au parler doux qui disiez vos douleurs
 En un baiser encor tout tremblant sous les pleurs;
 Femmes par qui la vie était une promesse;
 Mains de sollicitude et regards de caresse;
 Longs attendrissements du cœur, ivre d'orgueil
 20 Au sourire adoré du triomphal accueil!...
 Regrets des bras tendus soudainement, asile
 D'où le sort, en un jour funeste, nous exile!
 Et me voilà rêvant, plein d'amertume, à vous,
 Tendresses d'autrefois, bonheurs, grands espoirs fous!
- 25 Pourquoi les jours heureux dont plus rien ne subsiste
 Par l'évocation rendent-ils l'âme triste?
 Si la mémoire, hélas! n'en peut ressusciter
 L'ancienne jouissance et la félicité
 Sans en pleurer toujours la perte irréparable,
 30 Et si leur souvenir fait l'homme misérable,
 Mieux vaudrait retrancher, héroïque et sauveur,
 La moitié de la vie et la moitié du cœur!
 Ah! le présent brutal dans son étau nous broie:
 Si le passé pouvait nous rendre un peu de joie
 35 En un songe incertain de sommeil commencé,
 Qui nous prît l'âme avec douceur, sans la blesser!

LE PLUS GRAND MAL

- Lorsque je vous aimais, j'avais le cœur en peine,
 Car je ne savais pas si vous reviendriez.
 Je souffrais; ma souffrance alors n'était point vaine,
 Et j'étais consolé dès que vous paraissiez.
- 5 J'avais de longs chagrins et des doutes sincères.
 Je croyais en vos yeux, puis je n'y croyais plus,
 Et, fou, je m'inventais d'innombrables misères:
 Je vivais indécis, tremblant, irrésolu.
- 10 Je ne me décidais à rien qui me fût tendre,
 Et je craignais d'oser ce que vous désiriez;
 Timide, j'avais l'air de ne jamais comprendre
 Les invitations d'amour que vous faisiez.

Oui, je vivais contraint, quand vous me vouliez libre!
Je ne sais quoi de fort toujours me retenait.
Confus, je me sentais lié par chaque fibre, 15
Comme si mon désir lui-même s'enchaînait!

Je pleurais. J'éprouvais des angoisses profondes.
J'avais peur de vous perdre, ah! peur affreusement!
Par vous, je haïssais ou j'adorais le monde:
Pour un mot dédaigneux, un sourire clément! 20

J'étais plein de remords suscités par ma faute,
Mais, enfin, je vivais, heureux ou malheureux!
Dans mon bonheur furtif j'allais la tête haute:
Ce n'était qu'un instant, mais j'avais vu les cieux!

Aujourd'hui, je ne suis pas même misérable! 25
Du moins, quand je souffrais je me sentais un cœur!
L'indifférence a fait mon âme inaltérable,
Et c'est un mal plus grand que toutes les douleurs!

INUTILES AMOURS

On aime trop souvent toutes sortes de choses;
On s'encombre le cœur de petites amours,
D'attachements légers nés de futils causes,
Comme d'actes sans but on appauvrit ses jours.
Et quand l'instant arrive où la grande tendresse 5
Cherche où s'épanouir en toute liberté,
Elle vient gravement, la sainte enchanteresse,
Et frappe, et trouve un cœur déjà tout habité!

Lors, dolente, elle part et va chez d'autres âmes
Qui soupirent sous les étoiles, dans le soir, 10
Chez des âmes d'enfants et des âmes de femmes
Qui n'ont connu jamais de l'amour que l'espoir.

On aime trop souvent toutes sortes de choses,
On s'épuise le cœur de moment en moment;
La lassitude vient de ces amours sans causes, 15
Et par petits morceaux le cœur meurt tristement...

PAIX

De menus carillons d'argent font chanter l'air.
Le soleil sur la neige a mis un reflet clair.
Le ciel est bleu comme un regard de jeune fille,
Et tout dans la lumière hivernale scintille.
5 Je ne sais quelle paix heureuse est dans mon cœur...
J'avais contre la vie une sourde rancœur,
Et le matin d'azur à la rumeur sonore,
Encore tout joyeux des beautés de l'aurore,
M'a fait une âme calme et douce infiniment
10 Oû, par les rayons d'or, entre le firmament.

Si j'avais, à cette heure, une amie ancienne
Qui fût un peu rêveuse, un peu musicienne;
Qui sentût le désir violent, comme moi,
D'harmoniser toujours son plus subtil émoi,
15 J'écouterais, les yeux fermés avec délice,
La mélodie intime et qui sous les doigts glisse
Comme une eau murmurante et fluide qui fuit
En reflétant le jour exprimé par son bruit...
Et je me sentirais, comme en des bras de femme,
20 Amoureusement tendre et bercé jusqu'à l'âme!...

Mais je suis seul par ce matin qui chante et rit,
Avec la quiétude adorable en l'esprit.
J'aimerais. J'écritrais d'une plume charmée.
Hélas! que sert l'amour sans une bien-aimée!
25 Les vers sont un encens qu'on brûle pour quelqu'un:
Qui donc respirerait dans les miens leur parfum?
Personne! — Ô doux matin qui passes sur les choses,
Léger comme un oiseau voltigeant sur des roses,
Conduis-moi vers le soir où tu t'en vas mourant,
30 Libre de tout regret stérile et torturant!

PRODIGALITÉ

J'ai dispersé mon cœur au gré des heures folles,
Comme un millionnaire éparpille son or;
Ici, là, sans compter, j'ai semé mon trésor
Avec des gestes vrais et de tendres paroles.

Tout s'est anéanti pour de vaines Idoles; 5
J'ai trop donné de moi pour qu'il en reste encor.
Que de beaux sentiments dont je me sentais fort
Gisent à leurs pieds purs, qui foulent des corolles!
Et je n'ai rien reçu d'elles, qui prirent tout!
Fastueux comme un roi, prodigue comme un fou, 10
Je ne croyais jamais épuiser ma richesse!
Et maintenant, voulant reprendre un peu mon bien, —
Car le vide est amer et lourd que mon cœur laisse, —
Avec regret, je cherche et ne retrouve rien!

LA PREMIÈRE

La première qu'on aime est toujours la plus belle.
On la cherche des yeux comme du souvenir.
Elle ne peut cesser de nous appartenir
Par ce qu'il reste en nous de jouissance d'elle.
Notre cœur inconstant lui demeure fidèle. 5
C'est elle qu'en nos bras nous rêvons de tenir
En toute femme aimée, et qu'on voit revenir
Dans un sourire, un geste, un mot qui la rappelle.
Elle a mêlé son âme à notre âme, elle est nous.
Quand devant la beauté nous ployons les genoux, 10
C'est elle, reconnue en d'autres, qu'on adore.
Son amour nous retient et nous suit pas à pas,
Car nous gardons, unique, à nos lèvres encore
Un baiser que tous les baisers n'effacent pas!

REGARD INTÉRIEUR

Le poète regarde un moment en lui-même:
Il voit des souvenirs de clairs de lune éteints,
Des levers de soleil vagues sur des matins,
Et des jours abolis, pleins de roses qu'il aime...
Les parfums sont encore, affaiblis, dans son cœur; 5
Les fleurs ont effeuillé lentement leurs pétales;
Les rayons ont perdu d'obliques lueurs pâles;
Les soirs sont effacés, qui parlaient de douceur...

Le poète regarde en lui-même, et s'étonne.

10 Son âme, où presque rien d'autrefois n'est resté, —
Qu'une ombre de la nuit, du jour, qu'une clarté, —
Garde, précis, un beau crépuscule d'automne.

Un crépuscule avec des nuages rosés,

15 Un ciel rouge semant des braises dans la rue,
Une heure de beauté claire réapparue,
Et puis, un goût soudain revenu de baisers!...

Amour! c'est donc par toi que tout cela subsiste!

Ton rêve n'était pas dans le fond de mon cœur

Lorsque le clair de lune épanchait sa lueur:

20 Comme sans toi tout s'enfonce dans l'oubli triste!

Pour avoir vu l'automne avec des yeux émus,

Sous les reflets mourants du ciel crépusculaire,

Cette heure s'est gravée, éternellement claire,

Lumière rayonnant sur les jours disparus...

LE PARFUM

Cette fleur est fanée, et pourtant il émane

De ses pétales morts une vivante odeur.

Du tissu merveilleux de sa chair diaphane

Le soleil respiré s'évapore en senteur.

5 Ainsi, quand vous serez morte, ô très chère femme,

Quand vos beaux yeux seront sur l'infini fixés,

Nous sentirons flotter le parfum de votre âme

Sur nos cœurs pour toujours embaumés et blessés...

LORSQUE JE SERAI MORT...

Lorsque je serai mort, — puisqu'il nous faut mourir, —

Mon âme reviendra sur la terre souffrir

Avec vous, que l'exil ténébreux enlinceule,

Afin qu'en votre nuit vous ne soyez pas seule.

5 J'ai trop souvent pleuré vos chagrins ici-bas,

Pour que de l'infini je ne descende pas

Reprendre cette grave et fidèle habitude

D'essuyer vos beaux yeux battus de lassitude.

Vous ne sentirez rien de moi, que mon esprit
Posant sur votre cœur longtemps endolori, 10
Comme un oiseau de paix ayant fermé ses ailes,
La douceur qui lui vient des choses éternelles.
J'élirai ma demeure en vous; nous serons deux
Qui, par la même bouche et par les mêmes yeux,
Demanderons l'oubli des maux de cette terre 15
Et nous regarderons, muets, dans le mystère.
Plus qu'avant, nuit et jour, je vous assisterai.
En m'éloignant, le temps n'aura pas séparé
Mon âme de votre âme adorablement triste,
Et vous sentirez mieux qu'en vous-même j'existe. 20
Mais si la mort, heureuse aux souffrants, vous saisit,
De moi qui resterai souvenez-vous aussi!

LA MÉMOIRE

La mémoire de l'homme est un salon fermé
Où, dans leurs cadres d'or, survivent des figures:
Le temps n'a point pâli les ressemblances pures,
Sous la paupière brille un regard animé.
Des portraits suspendus, quel est le plus aimé? 5
Ah! ton cœur sent monter, depuis longtemps obscures,
Les larmes qu'il versa sur de vieilles blessures!
Ton mal ancien n'est donc pas encore embaumé?
Dresse sur ton passé l'oubli, comme une porte!
Que de la chambre claire où palpite un lambeau 10
De ta vie, à jamais rien d'autrefois ne sorte!
Et fais de ta mémoire habitée un tombeau
Où dorme ton amour, comme une blanche morte,
Sans une rose, sans un pleur, sans un flambeau...

Page laissée blanche

III

L'âme et l'esprit

Page laissée blanche

LE LIVRE

J'ouvre un livre, et c'est comme une voix que j'entends.
 Un visage adorable apparaît dans les lignes.
 Si je lis Rodenbach⁹, je vois nager des cygnes
 Sur des canaux et dans la brume aux plis flottants.

Je vois des ciels, des mers, des jardins éclatants, 5
 Par le miraculeux pouvoir de petits signes;
 Et j'écoute, égayé, — faveur des plus insignes, —
 Une reine me dire un conte du vieux temps.

Avec un livre, on ne craint pas la solitude.
 Le livre, c'est l'ami dont on a l'habitude, 10
 Dont la joie est la nôtre et la douleur aussi;

Le miroir où le cœur se regarde lui-même,
 Étonné de se voir à nu, triste et saisi
 Devant la ressemblance effrayante et suprême!

L'ÂME RÉVÉLÉE

Méditer de beaux vers, c'est apprendre son âme.
 La strophe est un miroir fidèle où l'on se voit
 Dans les traits d'un visage ami, pareil à soi,
 Avec la même angoisse aux yeux, la même flamme.

Ce que j'ai de secret, un verbe le proclame; 5
 Ce que j'ai de confus, un mot l'éclaire en moi;
 Et dans sa vérité mon être s'aperçoit,
 Cruel et lamentable, ou doux comme une femme.

Je suis là, par moi-même en face regardé,
 D'espérance ou de crainte ou d'amour obsédé, 10
 Libre de l'apparence imposée, — ô misère! —

Vraiment tel que je suis intérieurement,
 Triste, inquiet, rêveur, inconstant et sincère,
 Mais esclave soumis d'une bouche qui ment!

9. Le poète belge Georges Rodenbach (1855-1898) est proche de Lozeau par sa mélancolie et son attention aux nuances de la vie intérieure (*Les Vies encloses*, 1896). Les cygnes et les canaux sont des images fréquentes dans son œuvre. Par exemple, le poème «Paysages de ville» du *Règne du silence* (1891) débute par les vers «En de féeriques soirs où l'Eau se désagrège, / Plus d'un songeur, au bord des canaux rectilignes, / Se laissa remorquer par les cygnes! Beaux cygnes, / [...]».

LES MOTS VIVANTS

Parfois, des livres morts les mots semblent vivants,
 Et je ne serais pas surpris, ô bons vieux maîtres,
 Si vos mots anciens, familiers ou savants,
 5 Avaient, pareils aux traits expressifs des enfants,
 Des tressaillements vifs aux rides de leurs lettres!

 Les mots souffrent, ayant aussi leurs passions.
 Ils tremblent de colère, ils pleurent de détresse;
 Ils déchaînent la guerre au sein des nations;
 Et les mots de Ronsard sont pleins d'affliction
 10 Devant le sang qui coule et le bûcher qu'on dresse!

 Souvent, certains d'entre eux ont des sourires fins;
 On voit réellement leur mobile figure;
 Ils ont des yeux, ils font des gestes de leurs mains;
 Et les mots de Corneille ainsi sont des Romains
 15 Que la religion de l'honneur transfigure.

 Et d'autres ont un cœur brûlant de volupté!
 Pas un qui par un soir d'aveu ne s'attendrisse!
 Ils sont voués au culte ardent de la Beauté;
 Et les mots de Musset ont tous, en vérité,
 20 Un long pleur éternel qui resplendit et glisse...

EN LISANT RONSARD

«Je veux lire en trois jours l'Iliade d'Homère,
 Et pour ce, Corydon, ferme bien l'huis sur moy¹⁰...»

Ronsard

Ce soir, je lis des vers: je n'y suis pour personne.
 J'ouvre mon vieux Ronsard dont le vers hautain sonne
 Plus que tous les clochers aux riches carillons,
 Que les flûtes d'argent et que les violons!
 5 Les beaux sonnets d'amour qu'il chanta pour Hélène!
 La langue savoureuse et colorée et pleine!
 Oh! le verbe sincère et le cœur inconstant!

10. Deux premiers vers d'un sonnet de Pierre de Ronsard (pièce LXV de *La Continuation des Amours*, 1555). Corydon (nom tiré de Virgile) est ici le valet du locuteur.

Hélène après Cassandre, et Marie¹¹, un instant,
 Puis d'autres,... et toujours la musique est divine!
 Chaque strophe est éclosée en rose purpurine 10
 Pour dormir sur un sein de neige, ému d'amour,
 Et la gerbe tressée en poème, le jour,
 Est défaite, la nuit, de ses fleurs parfumées
 Pour être répandue aux pieds des bien-aimées!
 — Ton vers a capté l'ombre et saisi la clarté, 15
 La fraîcheur des forêts, la vie et la beauté!
 Il sent le miel, il est plein de claires fontaines,
 De vignes, de lait pur, d'agneaux aux blanches laines!
 Ô Ronsard, vieux païen né trop tard, quand les dieux
 Depuis longtemps étaient dépossédés des cieux, 20
 Épris des corps sans tache, amant des belles lignes
 Où la grâce s'allie à la blancheur des cygnes,
 Vois: ta gloire est vivace et croît comme un grand lys!
 À sa robe les temps ne feront pas de plis
 Comme à la rose que ta voix a consacrée, 25
 Qui se fane éternellement à la vesprée¹²!

ANDRÉ CHÉNIER

Lorsque le grand Chénier monta sur l'échafaud¹³
 Pour avoir écrit: Mort aux tyrans, honte aux crimes!
 Chaque degré gravi du pas fier des victimes
 L'approchait de la gloire en l'élevant plus haut!
 Son front harmonieux roula sous le couteau, 5
 Son beau front noble encor des poèmes ultimes,
 Et sa forte pensée, habituée aux cimes,
 S'envola d'un coup d'aile en laissant un écho.
 «Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice!»
 Ah! que ce cri sublime à jamais retentisse 10
 Dans les âges lointains de la postérité!

11. Ronsard a publié *Les Amours de Cassandre*, *Les Amours de Marie* et *Les Sonnets pour Hélène*, entre 1552 et 1578.

12. Allusion aux vers de Ronsard «Mignonne, allons voir si la rose / Qui ce matin avait déclose / Sa robe de pourpre au Soleil, / A point perdu cette vesprée / Les plis de sa robe pourprée, / Et son teint au vôtre pareil» («A sa maîtresse», *Odes*).

13. Le poète André Chénier (1762-1794) mourut guillotiné pendant la Terreur. Il avait composé les *Iambes* en prison.

Qu'il nous soutienne aux jours d'opprobre et d'infamie
 Quand, bravant la fureur de la horde ennemie,
 Il nous faudra plus haut clamer la vérité!

EN MARGE DE MUSSET

Pleurs, lamentations d'amour, détresse, haine,
 Désespoirs, sanglots immortels,
 Doubte qui s'agenouille au pied des vieux autels,
 Musset, toute l'angoisse humaine!

5 Pour avoir écouté chanter les passions, —
 Sirènes, voix d'or dans la brume,
 Merveilles qui ne sont, hélas! que fictions, —
 Grand cœur ravagé d'amertume!

10 Tu ne seras jamais comme les autres morts:
 La Muse veille à ton épaule¹⁴.
 Après une nuit triste, étendu sous le saule,
 Poète fatigué, tu dors...

EN MARGE DE VERLAINE

Bercé par la chanson troublante de Verlaine,
 Qui soupire, se plaint de vivre et rit à peine,
 Et désespérément, des larmes plein la voix,
 Se souvient des beaux jours candides d'autrefois,
 5 Regrette ses péchés charnels, allume un cierge,
 Brûle un sonnet aux pieds de la très sainte Vierge,
 Et supplie à genoux, doigts joints, la Trinité
 D'exorciser son cœur par le mal habité,
 Et qui, faible de chair, à la première embûche, —
 10 Robe pâle, dans l'ombre, — hésite, va, trébuche
 Et tombe, — par un soir de lune merveilleux
 Où montent des parfums de jardin vers les cieux;

14. Allusion aux poèmes d'Alfred de Musset, *Nuits* (1835-1837) (*Poésies nouvelles*).

— Verlaine, ta chanson n'est pas toujours la bonne¹⁵,
Me disais-je; pourtant, je l'aime et j'en frissonne!
Ta Muse a passé trop de nuits aux cabarets,
Elle en a dit bien tard ses immortels regrets,
Et si le temps sur ses souillures jette un voile,
C'est que le repentir luit comme une étoile!

15

À LOUIS FRÉCHETTE

Sur une traduction
qu'il avait faite d'un poème anglais¹⁶

Comme vous maniez le dur alexandrin,
Maître! Grand forgeron, dites, sur quelle enclume,
Avec le merveilleux marteau de votre plume,
Forgez-vous ces beaux vers souples, quoique d'airain?

Sans doute que Ronsard, l'ouvrier souverain,
Lorsque pour le labeur sacré le feu s'allume,
Sourit à votre tâche où l'effort se résume,
Façonnant le métal d'intelligence empreint...

5

Maître, apprenti de l'Art, — si long pour si peu d'âge, —
Moi qui n'ai pas la force ardente et le courage,
Je tomberai peut-être au milieu du sentier:

10

Mais pendant que je marche, alerte, dans l'aurore,
Je saisis votre main que le prestige honore:
Apprenez-moi comment on apprend son métier.

LE SONNET

Sonnet, qui dis beaucoup en prenant peu d'espace,
Goutte d'essence en un flacon de cristal pur;
Humble bijou d'argent ouvragé d'un art sûr,
Qui restes, quand l'éclat hautain de l'ode passe;

15. Allusion au titre du recueil de Paul Verlaine *La Bonne Chanson* (1870). Verlaine l'avait composé durant une période rangée de son existence (ses fiançailles), période qui contraste avec la vie de débauche à laquelle Lozeau fait des allusions précises.

16. Il s'agit du poème de Louis Fréchette intitulé «La nuit», «imité de l'anglais de M^{me} M. H. Gates». Le troisième volume des *Poésies choisies* de Fréchette (*Poésies choisies*, troisième série: I — *Épaves poétiques*, II — *Veronica*, Montréal, Beauchemin, 1908, p. 179) donne le texte anglais du poème «The Dark» (1904) de Ellen Maria Huntington Gates (1835-1920).

5 Jeu fin de poésie où l'esprit se délasse;
 Petit tableau de maître enfermant tout l'azur;
 Chose pleine et légère ainsi qu'un épi mûr;
 Étroit sonnet où l'âme immense trouve place;

 10 Sonnet, flûte de buis dont le quadruple son
 Chante, en l'éternisant, l'émoi bref du frisson;
 Écrin de grâce où luit la perle d'une larme;
 Sonnet, gentil sonnet plus que l'or précieux,
 Je te rime avec soin, te polis avec charme,
 En croyant ciseler une étoile des cieux!

LABEUR AMER

Ceux qui veulent capter, comme un oiseau céleste,
 Le rêve pour l'enclorre en un vers immortel,
 Après l'effort, ceux-là savent ce qu'il en reste,
 Et mâchent un dégoût plus amer que le fiel!

5 Donc, le labeur est vain, puisque l'image est fausse,
 Comme au reflet menteur d'un miroir déformant,
 Le Verbe, refusant plus souvent qu'il n'exauce,
 N'a pas prêté sa force auguste au sentiment.

10 La pensée et le cœur disent: Est-ce nous-mêmes?
 Dans ces mots imparfaits, que nous sommes confus!
 Rends-nous la vérité des profondeurs suprêmes,
 Souffre et rêve en silence, et ne nous trahis plus!

15 Et sur son œuvre froide où l'esprit se consume,
 Impuissant manieur de phrases aux sons creux,
 Plein de dépit caché, de honte et d'amertume,
 Et par son idéal sublime malheureux,
 Le poète maudit son labeur et sa plume!

LES DEUX MÉTIERS

Au pupitre comme à l'enclume,
 Le poète et le forgeron
 Ont la même auréole au front
 Quant le feu créateur s'allume.

L'un travaille le rude airain, L'autre forge le vers plus rude; Tous les deux ont noble attitude Devant le labeur souverain.	5
L'un, à la flamme intérieure, Plie et façonne un pur métal, L'autre, au feu vivace et loyal, Plonge un fer, outil tout à l'heure.	10
Les deux métiers sont longs, mais doux; Ils réclament toute la vie; L'âme est à sa tâche asservie, Et les bras frappent à grands coups.	15
Le corps s'use et l'esprit se lasse; L'effort recommence toujours, Rythmé par des bruits clairs ou sourds Et par de longs soupirs qui passent...	20
Devant votre gloire, ô Seigneur, À votre jugement très juste, Quel est des deux le plus auguste Et le plus fécond travailleur?	
Votre regard dans l'âme plonge, Rien n'en saurait masquer le vrai, Vous savez les motifs secrets, Pour Vous, l'esprit est sans mensonge.	25
Celui qui lève le marteau, Exempt de l'orgueil qu'on redoute, Et dont la peine vous est toute Offerte, Seigneur, sans un mot...	30
Celui qui sue avec misère Seulement pour gagner son pain, Et qui n'attend pas pour demain Le renom, comme son salaire.	35
Seigneur, à vos yeux le plus grand N'est pas l'ouvrier dont la gloire Consacre à jamais la mémoire: Le dernier siège au premier rang.	40
Forgeron du vers, que ton âme S'illumine modestement	

Au mystérieux élément
Dont le Ciel entretient la flamme.

Les vers sont beaux quand ils sont purs
Comme l'eau des claires fontaines,
Et que la conscience humaine
S'y reflète, ainsi que l'azur!

LE PARADIS

S'il est au paradis un lieu pour les poètes,
Ce doit être la plus sereine des retraites,
Où le silence est fait de bruits d'ailes et d'eau,
Où le feuillage bouge en transparent rideau.
Crépuscule éternel, l'ombre à peine déploie
Son voile gris devant le soleil qui flamboie,
Et toujours les ors verts, rouges et violets
Teignent les arbres hauts du feu de leurs reflets.
Sans cesse, une musique est dans la brise errante:
Cet asile est au bord de la mer murmurante.

François Coppée¹⁷ est là, Sully Prudhomme¹⁸ aussi,
Reposant leurs grands cœurs du terrestre souci,
En rythmant de beaux vers que chanteront les anges.
André Theuriet¹⁹, champêtre encore et doux, louange
Les forêts de Lorraine, où son amour naissant
Mit des ailes de gloire à son vers caressant...

Peut-être que ce ciel en esprit seul existe;
C'est lui pourtant que je souhaite à tout artiste
Qui, distrait par le bruit obsédant et sans fin,
Cherche à saisir son âme et sa pensée, en vain.

17. Les trois poètes mentionnés dans cette strophe venaient de mourir: François Coppée en 1908, Sully Prudhomme et André Theuriet en 1907.

18. On lit «Prud'homme»; je corrige. Sully Prudhomme (1839-1907), poète parnassien et philosophe, est aussi célèbre pour des pièces intimistes comme «Vase brisé». Dans une lettre à Michelle Le Normand du 14 juillet 1911, Lozeau écrit: «Aimez-vous Sully Prudhomme? Monsieur [Wilfrid] Laurier m'a apporté de Londres les œuvres complètes de ce poète, toutes reliées. J'avais déjà les *Vaines tendresses* et les *Épreuves*, qui font maintenant double emploi. Si vous les voulez, je vous les garderai.»

19. André Theuriet (1833-1907), poète et romancier. Lozeau fait ici allusion à son premier recueil *Le Chemin des bois* (1867).

L'ÂME CACHÉE

Il n'est pas bon de trop se regarder agir
 Ni de scruter le fond obscur de ses pensées:
 Que d'œuvres chaque jour par l'esprit commencées
 Dont l'intime secret force l'âme à rougir!

Marche naïvement comme un enfant candide, 5
 Sans rechercher toujours la raison de tes pas;
 Peut-être que, honteux, tu n'avancerais pas,
 Connaissant le motif ignoré qui te guide.

Rien n'est pur tout à fait dans le cœur des humains;
 Le mal originel, comme une sombre tache, 10
 Aux plus beaux sentiments subtilement s'attache, —
 Et le poignard est dans la loyauté des mains!

Ne te regarde pas au miroir de ton âme
 Accomplir doucement ton paisible destin.
 Devant ton acte clair et ton désir certain 15
 Le dégoût te prendrait de te savoir infâme!

Vis sans te croire bon, sans te craindre méchant;
 Ton amour est pareil à celui qu'on te donne.
 Par la tienne, sachant la faiblesse, pardonne.
 Ta voix d'ange déchu peut encore être un chant. 20

L'homme est fourbe, orgueilleux, imparfait, misérable;
 Sur son fumier, le rêve éclôt comme une fleur:
 Respire son arôme, admire sa couleur,
 Et rends grâce à jamais au rêve secourable
 S'il te fait oublier quel mal ronge ton cœur! 25

RÊVES

«J'ai des rêves de guerre en mon âme inquiète²⁰»

Victor Hugo

J'ai des rêves d'azur, d'eau calme et d'arbres verts,
 Fleuris de lys, ailés d'oiseaux, apaisés d'ombre,
 Des rêves étoilés de beau firmament sombre, —
 Des rêves adoucis, délicats et divers.

20. Premier vers du poème de Victor Hugo, «Mon enfance» (*Odes et ballades*, V, 9).

5 J'ai des rêves qui sont légers comme des ailes,
 Qui me laissent leur joie au cœur, en souvenir,
 Qui s'envolent toujours pour toujours revenir, —
 J'ai des rêves qui sont comme les hirondelles.
 J'ai des rêves pareils à d'odorantes fleurs
 10 Qui croissent lentement et qui s'épanouissent,
 Et pour un temps d'hiver toutes s'évanouissent, —
 Des rêves renaissants des plus fines couleurs.
 Mais je n'ai pas le rêve enflammé de la gloire,
 Rêve tumultueux dont le cœur est troublé:
 15 Mon rêve est pacifique et marche dans le blé,
 Cueille une rose, et court au ruisseau pour y boire...

LE CIEL INTÉRIEUR²¹

Mon cœur est comme un grand paradis de délices
 Qu'un ange au glaive d'or contre le mal défend;
 Et j'habite mon cœur, pareil à quelque enfant
 Chasseur de papillons, seul, parmi les calices.
 5 Gardé des chagrins fous et des mortels supplices,
 En l'asile fleuri du jardin triomphant,
 Pour me désaltérer, dans le jour étouffant,
 J'ai ton eau, frais ruisseau du rêve bleu, qui glisses!
 Je ne sortirai plus jamais du cher enclos
 10 Où, dans l'ombre paisible, avec les lys éclos,
 Par ses parfums secrets je respire la vie.

21. Dans une conférence intitulée « Une causerie sur l'Idéal » et publiée dans *Le Journal de Française* (6 mars 1909, p. 359), Madeleine (Anne-Marie Gleason) cite au complet ce poème d'après la publication dans *Le Canada*. Elle écrit: « C'est l'Idéal mesdemoiselles, qui a soutenu le courage du poète-martyr, Albert Lozeau, dont vous connaissez l'histoire, n'est-ce pas! Alors qu'il n'avait que seize ou dix-huit ans, un mal impitoyable le coucha sur un petit lit... d'où il ne se leva que huit années plus tard. Mais de cette couche où il avait languie et souffert, il s'est relevé poète! Voilà pourquoi il ne regrettera jamais les longues années pendant lesquelles l'ankylose l'a retenu captif, puisque son esprit a pris l'envol magnifique dans des vers que vous admirez toutes, je le sais, mesdemoiselles, ces vers où le sentiment délicat et léger vous effleure d'une caresse, ces vers où réside la force surhumaine de l'artiste qui n'avait jamais cessé de sourire à son martyr. Dans une petite chambre, sans horizon, sans autres maîtres que ses livres, M. Albert Lozeau est devenu un écrivain renommé. Ah! celui-là, il avait la Foi qui sauve et l'Idéal qui éclaire et fait vivre. »

Car la nature a mis en moi l'essentiel
Des plaisirs que je puis goûter et que j'envie :
C'est en moi que je sens mon bonheur et mon ciel !

IDÉAL

Malgré tous les soucis cachés, toutes les peines
Dont s'affole son cœur misérable et lassé,
L'homme en lui voit surgir des lueurs souveraines,
Astre allumé par Dieu, sur sa douleur dressé.

L'idéal lumineux de ses grands rayons calmes 5
L'embrase avec douceur, intérieurement;
Il entend des chansons, il voit flotter des palmes
Et son esprit guidé s'envole au firmament.

Il monte en la clarté que la foi lui dévoile;
Ses ailes sont l'espoir, sa force le désir; 10
Il monte, et se repose à la première étoile,
Si la fatigue du bonheur l'a pu saisir !

Heureux si, pour jamais, perdant ce goût de cendre
Que sa bouche reçut de la réalité,
Du sommet de son rêve il ne pouvait descendre 15
Et vivait dans l'azur pendant l'éternité !

CONSEIL

Si ton cœur est souffrant et si tu crains la vie,
Fixe, comme une étoile au ciel, ton idéal;
Fuis le monde méchant, fuis l'amour, fuis le mal.
Le bonheur est au bout de la route gravie.

Tu rougiras de sang les pierres du chemin: 5
Qu'importe, si ton âme, en s'élevant, s'épure !
Tu trouveras une eau pour laver ta blessure,
La fontaine est là-bas; marche, espère en demain.

Et crois surtout, oh ! crois, et de toute ton âme !
Si le Doute maudit aux propos captieux 10
Fait paraître la route infinie à tes yeux,
Ferme-les ! Marche encor, n'écoute pas l'infâme.

Va toujours. Plus on monte et plus on veut monter!

L'espérance et la foi de vaincre sont des ailes;

15 Laisse-toi jusqu'au but final porter par elles, —
Elles s'arrêteront où tu dois t'arrêter.

Et maintenant, je vais dire ta récompense:

Ton rêve de beauté, tu ne l'atteindras pas;

Mais ce que l'existence offre encore ici-bas

20 De meilleur, tu l'auras conquis par ta vaillance:

En cherchant l'idéal, l'oubli de la souffrance.

GARDE TON RÊVE

Garde un beau rêve sous ton front, garde une étoile

Pour tous les cieux;

Que la pure clarté de ton cœur se dévoile

Dans tes deux yeux.

5 Dans ta mémoire garde un long parfum des choses

Qui t'ont charmé,

Et que ton âme soit comme un jardin de roses

Tout embaumé.

Et garde, musical encore à tes oreilles,

10 Le bruit des eaux,

Des arbres et du vent, des blés et des abeilles

Et des oiseaux.

Retiens tout ce qui peut adoucir le jour triste,

En souvenir;

15 Fais que la joie éparse en nos douleurs persiste

Dans l'avenir.

Surtout, garde le rêve exaltant ton génie;

Toujours présent,

Lui seul te donnera la force et l'harmonie,

20 Divin présent!

L'IDÉAL COMPAGNON

Je me confie au Rêve accueillant, dont les yeux
 Sont si grands qu'on y voit l'azur de tous les cieux,
 Dont les mains de caresse ineffable sont pures,
 Dont les pieds de blancheur ignorent les souillures,
 Et dont la voix, muette harmonie, entre au cœur 5
 Comme un vent frais chargé de grâce et de douceur!
 Oh! quand le soir, devant le jour bleu qui recule,
 Laisse traîner comme un lambeau de crépuscule,
 Que la cendre de l'heure estompe l'horizon
 Et qu'un bruit de musique attendrit la maison, 10
 Je me confie au Rêve éternel, et j'oublie
 Ce que j'ai de regrets et de mélancolie...
 — Guide sûr, vieil ami qui ne trahiras pas,
 Idéal compagnon du poète ici-bas,
 Je te donne ma vie afin que tu la mènes 15
 Loin du triste sentier des misères humaines
 Et que, l'enveloppant d'un amour tendre et fort,
 Tu la conduises, par le bonheur, à la mort!

DÉTRESSE

Aide-moi! Le chemin est rude et je suis lâche.
 Depuis longtemps, je suis parti vers la Beauté,
 Mais, faible, je recule et j'ai tant hésité
 Que je n'ai rien encore accompli de ma tâche.
 Je désespère! Au lieu d'espérer, je me fâche. 5
 Toujours j'ai le remords d'avoir trop peu monté;
 Et, sur ce chemin long comme l'éternité,
 Je m'assieds, et je me lamente sans relâche!
 Ô Courage, vertu des forts, descends en moi!
 Aiguillonne mon âme et ranime ma foi: 10
 Si tu ne me soutiens, je vais fuir la lumière!
 Maître, relève-moi du doute et de la peur;
 Ne me laisse pas là, seul, au bord de l'ornière,
 Comme une bête lasse et pleine de stupeur!

LÂCHETÉ

Le soleil apparaît; enfin, la maison luit.
Des gouttes d'eau, le long des fils télégraphiques,
Glissent l'une après l'autre et reflètent, magiques,
Le bleu du ciel où le dernier nuage fuit.

- 5 Mets ton front ténébreux à la vitre mouillée,
Emplis de clarté douce et d'infini tes yeux;
Pendant que les rayons se donnent, sois joyeux
Et relève ton âme indigne agenouillée!
- 10 Cœur lâche, sans orgueil, sans révolte, sans cri,
Ô cœur indifférent, sans amour et sans haine,
Tu seras écrasé dans la mêlée humaine,
Cœur d'ombre, cœur de cendre amère, cœur flétri!
- 15 Ô cœur pusillanime, ô cœur confus et triste,
Cœur de paresse, cœur de froideur, cœur d'ennui,
Cœur mort comme une étoile éteinte dans la nuit,
Vide comme un sépulcre où plus rien ne subsiste!
- 20 Cœur de faiblesse, cœur bon à jeter au chien,
Cœur morne que le ver du pessimisme ronge,
Qui, petit à petit, glisse, descend et plonge
Dans l'horrible désir du néant, — cœur chrétien!
- Tant de bleu dans le ciel, tant de belle lumière
Par les vitres baignant les paisibles maisons!...
Ô cœur, honte, dégoût, mensonges, trahisons,
Et pas un pleur qui monte et tremble à la paupière!
- 25 Ah! Seigneur, rendez-moi ma vaillance première!

OUVRE TON CŒUR

Ouvre ton cœur ainsi qu'une rose, au soleil,
Baigne-le longuement de lumière divine,
Qu'il soit plein de clartés soudaines, qu'on devine
À tes yeux éclatants que ton cœur est vermeil!

- 5 Que ses pulsations propagent dans tes veines,
Riche pourpre roulant un flot mystérieux,
La force qui gonflait jadis le sein des dieux,
Qui fait les fronts heureux et les âmes sereines;

Afin que ta pensée emprunte au tiède azur
 Une limpidité frémissante et profonde, 10
 Et que, comme l'or clair du soleil sur le monde,
 Ton esprit resplendisse et que ton corps soit pur.
 Pour que le calme habite en toi, comme en un temple,
 Et que, chaste, la nuit t'accorde un doux sommeil,
 Ouvre ton cœur ainsi que la rose, au soleil, 15
 Épanouis ta vie égale à son exemple.
 Rien n'est bon ici-bas que respirer l'air bleu,
 Regarder, quand la nuit descend, luire l'étoile,
 Et, comme l'humble fleur qui des herbes se voile,
 Accomplir les desseins adorables de Dieu. 20
 Ouvre ton cœur ainsi qu'une rose, au ciel bleu !

L'AUTRE

Comme dans un miroir se double notre image,
 Par une nuit d'hiver je me suis apparu;
 J'avais les mêmes yeux dans le même visage,
 Mon âge d'un seul jour ne s'était pas accru.
 Mon fantôme s'assit près de moi. Nous parlâmes. 5
 Tout ce qu'il me disait me paraissait ancien;
 Et lui me regardait, ses yeux gris pleins de blâmes:
 Mon langage nouveau contredisait le sien.
 Pourtant, c'était bien moi rapproché de moi-même,
 Ce compagnon d'un soir n'était pas étranger; 10
 Entre nous, cependant, quelle distance extrême !
 L'un de nous deux semblait à l'autre mensonger !
 Il partit doucement, comme expire une flamme,
 Me laissant seul, le cœur triste et l'esprit confus...
 Cet autre avec mes traits mortels, c'était mon âme 15
 Aux mots de vérité que je ne comprends plus !

PAROLES MENTEUSES

Chaque jour nous disons — l'habitude en est prise —
 Des mots qui ne sont plus sincères qu'à demi,
 Et que nous prodiguons, simulant la surprise
 Douloureuse, en serrant la main d'un pauvre ami.

5 L'expression navrée, et par la lèvre apprise
Dans les heures de deuil et de larmes, parmi
La désolation lamentable qui brise,
Part d'une âme où pourtant rien d'ému n'a frémi!

10 Ces mots drapés de noir et voilés de mensonge
Deviennent odieux et vils, quand se prolonge
Le désaccord flagrant de la bouche et du cœur!
Oh! l'artifice vain des formules prescrites!
Pussions-nous, en silence honorant la douleur,
Vous bannir à jamais, paroles hypocrites!

DÉFIANCE

Barricade la porte et ferme les volets:
Ton cœur est la maison qui doit rester secrète;
Des trésors sont cachés, que la foule indiscrete
Contemplerait comme un butin, si tu voulais!

5 Trop d'appétits sont vils, trop de désirs sont laids:
N'en laisse pénétrer aucun dans ta retraite;
Vis en toi-même ainsi qu'un doux anachorète,
Et ne franchis jamais le seuil de ton palais.

10 Le regard du vulgaire est plein de convoitise.
De cet or soupçonné l'homme aura la hantise,
Et, si tu n'y prends garde, il te dépouillera.

Mais si, fortifié de silence invincible,
Dans la maison du cœur tu veilles invisible,
L'homme, ne voyant rien à prendre, s'en ira.

CONFIANCE

L'avare avec son or vit seul, mais il est triste.
Qui ne sait partager ne saura pas aimer.
Doux est d'ouvrir son cœur, dur est de le fermer
Et d'en jouir, tremblant d'une crainte égoïste.

5 Qu'à l'appel fraternel ta porte ne résiste!
L'accueil est la moitié du don, qui sait charmer.

Sois téméraire et grand ! Tu sauras désarmer
L'hôte dont le dessein est louche, s'il insiste !

La confiance est le premier pas de l'amour.
Si tu veux qu'il s'installe en toi, fais qu'en retour
Le doute dont ton cœur est clos faiblisse et meure.

10

Car celui-là peut bien tout souffrir ici-bas,
Qui, seul sur son trésor veille, redoute et pleure,
Et, de peur de donner en vain, ne donne pas !

ÉLOIGNEMENT

Les pires maux sont ceux que l'on souffre en secret,
Comme en l'éloignement infini du silence ;
Parfois, entre les cœurs quelle longue distance,
Qu'un mot, ainsi qu'un grand coup d'aile, franchirait !

Laisse ta fausse honte et prends le chemin vrai ;
Courageuse, que ta douleur enfin s'élance !
La route des aveux et de la confiance
Vers le soulagement certain te conduirait.

5

Mais tu ne veux jamais ce que je te propose !
Toujours le cœur fermé comme la lèvre close,
Et toujours ce regard que ton âme dément !

10

Aussi, parmi ceux-là que l'amitié console,
Que rapproche l'émoi d'une simple parole,
Seul, tu pleures muré dans ton isolement !

LE MEILLEUR DE NOUS

Nous avons tous au cœur des désirs retenus
Que la plus clairvoyante amitié ne devine ;
L'un à l'autre, à demi, nous restons inconnus ;
Notre âme n'est pas toute ainsi qu'on l'imagine.

Un grand secret intime existe au fond de nous,
Sans cesse inexprimé, profond comme un mystère ;
Même l'émotion qui nous jette à genoux
N'arrache son énigme au cœur involontaire.

5

10 Le sentiment expire en mots insuffisants,
La passion bégaie et se formule à peine,
Et la sincérité des efforts impuissants
Rend plus mystérieuse encore l'âme humaine.
En vain regardons-nous dans l'infini des yeux
La petite lueur claire comme une étoile:
15 L'étoile ne dit pas l'immensité des cieux;
Par le regard trop peu de l'être se dévoile.
Nos mouvements cachés sont souvent les plus beaux;
Nous nous ignorons tant pour pouvoir nous comprendre!
Et c'est pour cette part du cœur à moitié clos,
20 Peut-être, qu'on nous eût aimés d'amour plus tendre...

PURETÉ

La pureté fragile est le don le plus beau.
Le regard des petits en répand la lumière.
Oh! comme l'homme est triste et se sent l'âme amère
D'avoir un jour soufflé l'intérieur flambeau!
5 Pas plus qu'un astre éteint, il ne luit de nouveau;
Une première fois, il meurt: c'est la dernière!
Pleurez la flamme morte à jamais, tout entière!
Pleurez sur votre cœur sombre jusqu'au tombeau!
Tout sera désormais pareil à vos pensées
10 Par l'inferral esprit sans cesse caressées,
Et vous croirez chacun pervers autant que vous!
Car vos yeux ne verront qu'à travers la souillure, —
Double et claire beauté, mais à votre âme obscure, —
La jeune mère chaste et la vierge à genoux...

ENFANTS

La simplicité claire, enfants, est dans vos yeux.
La vérité s'exprime en vos douces prunelles,
Et l'on y voit passer le souvenir des ailes
Que vous aviez hier en descendant des cieux.

Votre innocence est comme un manteau radieux 5
Dont frémissent d'émoi les âmes maternelles,
Et sa pureté sainte et sa vertu sont telles
Qu'il en flotte un parfum de candeur en tous lieux.
Sur votre bouche fine en sa grâce première,
On regarde s'ouvrir une fleur de lumière 10
Qui pâlit par moments, mais qui ne s'éteint pas.
Blancheur, divins regards clos pour les calmes sommes,
Gestes qui font un ciel aux mamans ici-bas!
Charmes trop tôt perdus des enfants dans les hommes!...

SIMPLICITÉ

Le Sauveur était beau, dit la Sainte Écriture;
L'homme qu'il incarnait cachait en vain le Dieu.
C'est pourquoi les enfants au cœur plein de ciel bleu,
S'approchaient, attirés par sa claire figure.
Ainsi qu'au fond d'un bois se devine le feu 5
Par un rayonnement pâle en la nuit obscure,
Comme lui transparait et se révèle un peu,
Sous le manteau du corps, l'âme éclatante et pure.
Mais pour voir la beauté resplendir dans autrui,
Pour s'éblouir le cœur à ce foyer qui luit, 10
Il faut avoir encor l'âme belle soi-même.
Et l'orgueil obscurcit nos yeux et, triomphants,
Nous nions, aveuglés de beau, le beau suprême!...
Ah! que ne sommes-nous restés petits enfants!

LE SILENCE

Le silence est la voix secrète du mystère
Qui parle à notre cœur, du plus profond de nous,
Et celui qui l'entend chuchoter mieux que tous
Éprouve le besoin éternel de se taire.
Dans l'isolement triste où vit le solitaire, 5
Malgré les volets clos, les murs et les verrous,
Le silence subtil, harmonieux et doux,
Plane comme l'esprit des choses de la terre.

10

L'âme pleine de lui, dédaignant les mots vains
 Dont le sens est obscur et trompe les humains,
 Médite sa leçon d'où le vrai se dégage...
 Et c'est lui l'ennemi du frivole langage,
 Qui, sur la bouche s'appliquant, telles deux mains,
 Fait de l'homme imbécile ou léger presque un sage!

SOLITUDE

5

Solitude du cœur, silence de la chambre,
 Calme du soir autour de la lampe qui luit,
 Pendant que sur les toits la neige de décembre
 Scintille au clair de lune épandu dans la nuit...
 Monotonie exquise, intimité de l'heure
 Que rythme également l'horloge au bruit léger, —
 Voix si paisible et si douce que la demeure
 Familiale, l'entend toujours sans y songer...
 Possession de soi, plénitude de l'être,
 Recueillement profond et sommeil du désir...
 Douceur d'avoir sa part du ciel à la fenêtre,
 Et de ne pas rêver qu'ailleurs est le plaisir!
 Heureuse solitude! Onde fraîche où se baigne
 L'âme enfiévrée et triste et lasse infiniment,
 Où le cœur qu'a meurtri l'existence, et qui saigne,
 Embaume sa blessure ardente, en la fermant...

15

LE MAUVAIS SOUVENIR

5

Comme un fantôme horrible au milieu d'une fête,
 Dans l'essaim triomphal de mes rêves joyeux,
 Le Mauvais Souvenir, des larmes plein les yeux,
 Est apparu, venant d'autrefois, dans ma tête.
 Tout mon être a tremblé d'angoisse et de défaite!
 Sa présence a vaincu le rire harmonieux;
 Le Mauvais Souvenir, spectre capricieux,
 Règne en triste empereur dédaignant sa conquête!

Les beaux espoirs sont morts à ses pieds. Il est seul
Dans le cœur dévasté qui semble un grand linceul, 10
Vivant, sombre et fatal, gémissant dans sa gloire...

Et comme il est venu, sans désir ni raison,
Il rentrera tranquille au fond de la mémoire
Ainsi qu'un assassin retourne à sa prison!

LE RÊVE MORT

Le plus beau de mes rêves dort
Dans le cercueil de mon cœur triste;
Je porte en pleurant ce grand mort
Dont le fantôme en moi persiste.

Et la nuit, je l'entends souvent 5
Qui se réveille et se lamente
Ainsi qu'un enterré vivant
Qui dans sa tombe se tourmente!

Je ne puis même soulever
Le couvercle qui l'emprisonne!... 10
Oh! lui crier de se lever
Tout droit, dans mon cœur qui frissonne!

Et ce rêve mort à demi
Dont je redoute la blessure,
À peine s'il est rendormi 15
Qu'il se réveille et me torture!

FLEURS FRAGILES

Reste. Ne t'en va pas dans le jardin du rêve
Cueillir des fleurs de joie en la lumière d'or;
Leur splendeur est fragile et leur odeur est brève:
Si ta main s'en embaume, hélas! c'est de leur mort.

Oui, rien qu'à les toucher ta main dure les blesse; 5
Son froid contact meurtrit leur idéalité,
Et c'est en épargnant leur divine faiblesse
Que tu pourras jouir longtemps de leur beauté.

10 Retiens ton désir prompt et ta main imprudente,
 Si tu ne veux pas voir s'effeuiller sous tes doigts
 La frêle fleur de rêve à la corolle ardente,
 Qui luit uniquement au jardin des émois.
 Reste. Quand un enfant aperçoit les deux ailes
 15 D'un papillon lassé que le soleil endort,
 Brutale, il tend vers lui ses mains cruelles,
 L'attrape, ouvre ses doigts: le bel insecte est mort!
 Laisse ta plume, va; connais ton impuissance!
 Satisfais-toi du mol et facile plaisir
 De regarder fleurir tes rêves en silence,
 20 Sans plus tenter un seul effort pour les saisir.
 Contemple, sans vouloir humain, comme le sage,
 Sachant que dans le temps passager tout est vain,
 Ayant l'éternité déjà sur le visage,
 Sans désir, sans regret, immobile et divin.

L'INCONNU

Il y a bien longtemps que j'attends, sans savoir...
 Depuis qu'une âme en moi respire, chante ou pleure,
 J'écoute s'approcher, joyeux ou triste, l'heure
 Qui bénira mon rêve ou tuera mon espoir!
 5 Qu'est-ce donc? Ah! mon cœur est comme un grand trou noir!
 Seule, l'incertitude anxieuse y demeure.
 Mais qu'un peu de lumière efficace l'effleure,
 J'y verrai, comme on voit dans l'ombre d'un beau soir!
 Ce que j'attends toujours, serait-ce une chimère?
 10 Quelque réel bonheur humain, joie éphémère,
 Qui me prendrait ma vie et rirait de mon sort?
 Ô vague et violent désir! Ô dure attente!
 Je ne sais quoi de pur et d'éternel me tente!
 Mais je le connaîtrai lorsque je serai mort...

VANITÉ

- Aux feux de mon esprit qui s'allume dans l'ombre,
Je me regarde vivre avec étonnement:
Une fierté triomphe en ma stature sombre,
Et je suis comme un roi promis au firmament!
- J'ai des chants de victoire au cœur, je me célèbre! 5
Comme autrefois David devant l'arche a dansé,
J'élève un hymne d'or à ma propre ténèbre,
Et d'un éclair divin je me sens traversé!
- Je suis mon seul amour. Je suis grand. Je suis digne.
S'il est quelqu'un meilleur, c'est qu'il existe un Dieu! 10
Et mon être est marqué, comme l'élu, d'un signe
Tel qu'on en voit la nuit briller dans le ciel bleu!
- Vanité! vanité! — Ta poussière superbe
Qui s'aime et se contemple, un vent l'emportera!
Et, comme après l'été splendide le brin d'herbe, 15
Ton corps, ton pauvre corps lentement pourrira!
- Vanité des beaux yeux et vanité des lèvres,
Et vanité des mains où l'on s'est caressé!
Que restera-t-il donc des frissons et des fièvres
Quand l'agonie horrible et longue aura passé? 20
- La terre confondra dans une même fange
L'humble et celui qui fut de son âme orgueilleux,
Et rien n'apparaîtra sur leurs tombes d'étrange;
Ils dormiront égaux et pareils sous les cieux.
- Vanité! vanité! — Courbe ton front que dresse 25
Plus haut que ton destin l'ambitieux désir!
La mort, de toutes parts, avidement te presse,
Le néant d'où tu sors cherche à te ressaisir!
- Cris de gloire perdus, qu'on peut à peine entendre
Dans la sourde rumeur que fait l'humanité, 30
Vous montez d'une bouche où reste un goût de cendre,
Vous n'êtes qu'un vain bruit par lui-même écouté!
- Vanité! — Tout s'éteint, tout expire et tout passe,
L'astre dans sa clarté, le monde en son orgueil!
Et l'homme, qui remplit de tumulte l'espace, 35
Mesure sa grandeur aux planches du cercueil!

LOUANGES

C'est toujours à vos pieds, Seigneur, que je reviens
 Lorsque je souffre trop et que j'ai l'âme triste;
 À votre grâce auguste aucun mal ne résiste:
 Vous êtes, ici-bas, le meilleur des soutiens.

5 Vos deux bras étendus sur la croix disent: Viens!
 Oublie, en m'adorant, tout ce monde égoïste
 Par qui tant de douleur injustement existe;
 En pleurant sur tes maux, mon enfant, songe aux miens!

Seigneur, votre voix douce inspire confiance.
 10 J'appelle, et vous prenez aussitôt ma défense,
 Et je sens une joie infinie en mon cœur!

Car vous êtes le Dieu proclamé qui délivre,
 Celui que les élus au ciel chantent en chœur,
 Et de qui l'homme obtient le courage de vivre!

ASPIRATION

Ah! ce besoin d'aimer, cette ardeur infinie,
 Ce grand rêve fervent de bonheur immortel,
 C'est lui qui dans nos cœurs suscite une harmonie
 Et nous donne l'espoir consolateur du ciel!

5 C'est lui qui chante en nous d'une voix souveraine,
 Qui soutient notre vie au long des jours mauvais;
 C'est ce mystérieux désir qui nous entraîne
 Et répète: Viens-t'en, pauvre âme, où je m'en vais...

Je l'ai trouvé caché tout au fond de moi-même;
 10 Sans doute, il m'attendait dans mon petit berceau,
 Et mon faible soupir fut, après le baptême,
 Une aspiration divine vers là-haut.

Dès que notre regard ouvert à la lumière
 Reçoit l'impression de la réalité,
 15 Dieu dirige un rayon de la splendeur première
 Vers l'homme, qui toujours en demeure hanté.

Son âme vainement agite ses deux ailes;
 Il sent peser sur lui la peine de l'exil,
 Et sa soif et sa faim d'amour sont éternelles!
 20 Ce bonheur convoité si fort, l'atteindra-t-il?

Sa faiblesse l'attriste et son effort le blesse,
 Mais vers le but son vol anxieux est constant;
 Il sent que ce qui fait sa sublime noblesse,
 C'est de monter, malgré sa misère, en chantant!

Ah! s'évader enfin des ombres de la terre, 25
 Libre comme un oiseau dans l'azur enchanté!
 Pour l'âme, quelle ivresse exquise et salutaire
 De sentir le frisson sacré de la Beauté!

Si Dieu n'avait pas mis en nous l'élan suprême,
 L'initial essor du cœur tendant au ciel; 30
 Si nous devions croupir, peuple morne au front blême,
 Dans la matière épaisse et le hideux réel,

Ô désolation de vivre, nuit affreuse!
 Fauves rugissements des brutaux appétits!
 Et, dans le sang versé dont la mare se creuse, 35
 Râles, sous les talons vainqueurs, des tout petits!...

Précieuse croyance en la bonne justice,
 Bel hymne intérieur d'espérance et d'amour,
 Relève mon courage au bord du précipice
 Et ne me quitte pas jusqu'à mon dernier jour! 40

MINUTES HEUREUSES

Vous qui m'avez donné des yeux pour voir le ciel,
 Et des mains pour presser les mains douces que j'aime,
 Qui m'avez fait le don, Seigneur, ô Dieu suprême,
 De lèvres pour baiser sa bouche au goût de miel;

Vous qui dans ma poitrine avez placé la vie 5
 Que rythment les profonds battements de mon cœur,
 De mon cœur plein d'ennui, de joie ou de rancœur,
 D'espérance, d'amour, de peine, et non d'envie;

Seigneur, malgré le mal dont souffre l'être humain,
 Malgré les trahisons, les mensonges, les haines, 10
 Merci des jours présents et des heures prochaines!
 Accordez-moi de vous bénir encor demain.

Car je n'ai pas toujours regretté sur la terre:
 Par mes yeux, par mes mains, par ma bouche, souvent,
 J'ai goûté la douceur de vivre, ô Dieu vivant, 15
 Ô Dieu si grand, si bon à l'âme solitaire!

LA PASSION

Ainsi que l'ivrogne à son verre,
Comme à l'opium le fumeur²²,
De même que l'aigle à son aire,
Ainsi que l'abeille à la fleur,

5 Celui qui mit un jour sa lèvre,
Poésie, à ton vase d'or,
Dans la peine, l'amour, la fièvre,
Y reviendra jusqu'à la mort!

10 Car la sublime maladie
Circule à jamais dans son sang;
Et son cœur ardent s'incendie
D'un foyer toujours renaissant!

15 Et sa soif est inextinguible!
Et plus à la coupe du Beau
Il boit, — ô délice terrible! —
Plus il brûle d'un feu nouveau!

20 La passion fatale et forte
En fait un esclave éternel
Qui traîne sa volonté morte
Le long des jardins bleus du ciel!

25 Lucide ivresse de l'idée!
Sa raison voyage là-haut
Comme par une âme guidée,
Qui prononce tout, sans un mot!

30 Son corps pèse peu sur la terre;
Il est seul et silencieux,
Mais ne se sent pas solitaire:
Quelqu'un l'accompagne des yeux...

30 Une voix lui souffle des phrases
Pleines de douceur et d'amour,
Si bien qu'il marche dans l'extase
Comme dans la clarté du jour.

22. Souvenir de Charles Baudelaire: «Comme au jeu le joueur têt, / Comme à la bouteille l'ivrogne, / Comme aux vermines la charogne, / — Maudite, maudite sois-tu!» («Le vampire», *Les Fleurs du mal*).

Pour subir la grâce du charme,
Il n'a qu'à se faire humble et doux,
À ne pas rougir de ses larmes,
Parfois, à se mettre à genoux, 35
À présenter son front docile
À l'appel du rayonnement,
Ainsi qu'une petite fille
Aux caresses de sa maman. 40

Car la lumière, c'est la joie;
Quand on est ivre de beauté,
C'est que Dieu lui-même l'envoie
À notre obscure humanité.

Muse, à ta coupe je veux boire! 45
Penche-la tendrement vers moi;
Ton philtre abolit la mémoire:
Je serais malheureux sans toi...

Ouvrant mes yeux sur l'autre monde,
Sur ma misère tu les clos, 50
Et mon âme qui vagabonde
N'entend pas ses propres sanglots!

Tu m'éloignes tant de moi-même
Quand tu m'as versé ta liqueur:
Tu ne sais pas comme je t'aime, 55
Toi qui n'as pas trompé mon cœur!...

Page laissée blanche

LAURIERS ET FEUILLES D'ÉRABLE

1912-1922

*Au docteur Georges Beauregard
hommage du poète au musicien¹*

1. Le docteur Georges Beauregard (1880-1956) était le médecin d'Albert Lozeau dans les dernières années de sa vie. C'était aussi un ami avec qui Lozeau faisait des promenades en automobile.

Page laissée blanche

I

Lauriers

*« Les armes de Satan c'est l'horreur de la guerre,
Les peuples affolés, Jésus sur le Calvaire,
Le sang, le cri de mort, le meurtre volontaire;
Les armes de Jésus c'est l'honneur de la guerre,
Les peuples rétablis, Jésus sur le Calvaire,
Le sang, le sacrifice et la mort volontaire²... »*

Charles Péguy

2. « La tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc » (VIII), publiée en 1912 dans les *Cahiers de la Quinzaine*. Charles Péguy (1873-1914) est décédé au combat à Villeroy, le 5 septembre, dès le début de la Première Guerre mondiale.

Page laissée blanche

LE DRAPEAU

Qu'importe son tissu vieux ou neuf, soie ou toile,
C'est le suprême signe et l'emblème sacré!
Le soldat dit: «Pour lui, noblement, je mourrai,
Car il est mon chemin, mon guide et mon étoile!

L'âme de mon pays palpite dans sa voile!

5

Tout l'esprit de ma race est en ses plis serré!

Où frémira sa gloire auguste, je serai,

Que le soleil l'éclaire ou que la nuit le voile!

Il est mon bien, ma foi, ma force et mon amour!

Malheur à l'aigle impie, ou malheur au vautour

10

Qui tente d'y marquer sa griffe sacrilège!...

Si je tombe en luttant, ô sublime drapeau,

Que ta triple couleur m'honore et me protège:

Comme je t'ai suivi, suis-moi jusqu'au tombeau!»

À LA BELGIQUE SANGLANTE

Salut, honneur, amour à toi, brave Belgique

Immensément grandie en une heure tragique!

Terre familiale, active, au doux accueil,

Te voilà déchirée, et ton peuple est en deuil!

Tu souffres aujourd'hui tant de maux ineffables:

5

La faim, le feu, la mort injustement t'accablent!...

Pour n'avoir pas dit: Oui, pour avoir résisté

Au voleur qui voulait prendre ta liberté,

Tu vois tomber tes fils en héros! Mais ta gloire

Débordera demain des pages de l'Histoire!

10

La France et toi, de quelle ardeur nous vous aimons!

Comme avec pitié souvent nous vous nommons!

Vous êtes les deux Sœurs nobles et magnifiques

Dont battent réunis les deux cœurs héroïques!

Nous les entendons bien malgré les océans,

15

Et ce n'est pas le bruit de «leurs» canons géants

Qui les étoufferait au fond de nos pensées,

Sur leur rythme pareil sans cesse cadencées!...

20 Oui, petite Belgique infinie en grandeur,
 Nous te couronnerons d'amour et de splendeur!
 Nous lèverons les yeux et fixerons ton âme
 Pour apprendre à mourir plutôt que d'être infâme!
 Pour savoir que la Force échoue au pied du Droit,
 25 Et qu'un tout petit peuple ayant un vaillant roi
 Peut mater l'Ogre³! et, dans l'horreur de la tuerie,
 Faire d'un sol sanglant une illustre Patrie!

FRANCE ÉTERNELLE

Ton nom a retenti, France, dans tous les temps,
 Comme un écho de force, et d'honneur et de gloire!
 Ton épée aujourd'hui déchire la nuit noire;
 Tes hommes dans la mort se dressent éclatants!
 5 Quelles pages encor tes soldats haletants
 Aux fracas des obus écrivent pour l'Histoire!
 Ô France, qui jadis peuplas notre mémoire
 Des faits prodigieux d'illustres combattants!
 Des anciens aux nouveaux la chaîne se renoue;
 10 Chacun de tes enfants au pays se dévoue;
 S'il tombe, il meurt ainsi que Turenne ou Bayard⁴!
 Au passé, par le sang, le présent se rattache,
 Et le même héros, sous un autre étendard,
 Lutte d'un cœur égal, sans reproche et sans tache!

AU ROI ALBERT⁵

Sire, vous rehaussez l'homme et la royauté!
 Quand auprès du soldat qui défend la Patrie,
 Vous courbez votre front sur la terre meurtrie,
 Personne n'est plus grand que Votre Majesté!

3. L'empereur d'Allemagne Guillaume II.

4. Bayard (1475-1524) et Turenne (1611-1675) sont deux héros de l'histoire militaire française. Bayard était surnommé «le chevalier sans peur et sans reproche».

5. Le roi Albert I^{er} de Belgique (1875-1934), surnommé le «roi-chevalier», commanda personnellement l'armée belge durant la guerre contre l'Allemagne.

Sire, votre bon droit par nous est attesté; 5
Désormais, à l'honneur la gloire se marie!
Vous avez, comme aux jours de la chevalerie,
Illustré votre nom d'héroïque beauté!
Sire, que le Seigneur vous soutienne et vous garde!
Si le triomphe est lent, si la victoire tarde, 10
L'heure de la Justice auguste sonnera!...
Alors, sous le ciel bleu de la Belgique même,
De toutes vos douleurs faisant un diadème,
Une seconde fois Dieu vous couronnera!

VERS L'ALSACE

Soldats qui reprenez l'Alsace et la Lorraine⁶,
Beaux Chevaliers du Droit, héros libérateurs,
Que Jeanne d'Arc et saint Michel, vos protecteurs,
Vous donnent la victoire absolue et prochaine!
Certes, vous dédaignez la colère germaine⁷; 5
Vous êtes au combat d'intrépides lutteurs,
Car vous voilà campés sur les blanches hauteurs
Où votre fier regard désormais se promène...
La France, avec ceux-là qui sont la France ici,
A tout à coup le cœur d'émotion saisi 10
Quand vous faites un pas en avant, vers l'Alsace!
C'est que nous connaissons d'autres persécutés,
Nos frères⁸ par le sang, qui demandent leur place
Au soleil radieux des justes libertés!

6. L'un des objectifs de la France, dans la guerre de 1914-1918, était de reprendre les provinces d'Alsace et de Lorraine, conquises par la Prusse durant la guerre de 1870.

7. Germanique, c'est-à-dire allemande.

8. Allusion aux Franco-Ontariens aux prises avec le Règlement XVII? L'enseignement du français avait été interdit ou du moins restreint en Alsace et en Lorraine sous le régime allemand.

LA TEMPÊTE

La terre est rouge et le ciel noir; le canon gronde.
 Une rumeur de fer couvre la voix du vent
 Et, comme en un linceul, roule l'être vivant;
 La tempête rugit sur l'Océan du monde!

5 Le cœur frissonne, plein d'une crainte profonde;
 Et les bras, dans la nuit sinistre se levant,
 Cherchent à s'accrocher au tumulte mouvant,
 Comme un nageur perdu crispe ses doigts dans l'onde!
 Aux lueurs des éclairs crevant les horizons,
 10 Des cris montent: «Voyez, Seigneur, nous périssons,
 Si vous ne venez pas aussitôt à notre aide!»
 — Peuple peureux! douter quand je suis avec toi!
 Hommes de droit vouloir que la frayeur possède,
 Pour vaincre sans trembler que n'avez-vous la foi⁹!...

LE CARDINAL MERCIER¹⁰

Ils ont voulu l'humilier: ils l'ont grandi,
 Le pasteur vénérable à la figure austère;
 Ils ont voulu, sbires naïfs, le faire taire:
 Sa voix multipliée a partout retenti!
 5 Quand on s'est proclamé, du prince au plus petit,
 La vertu, le délice, et le sel de la terre,
 Il est dur pour son cœur et son haut caractère
 De recevoir, soufflet cinglant, un démenti!
 Quoi! lorsqu'on a réduit un peuple en esclavage,
 10 Qu'on a tué, brûlé, pillé comme un sauvage,
 Qu'on est fort, on n'est pas la juste autorité?
 — Vous n'avez aucun droit même sur nos ruines!
 Non! répond en dressant son front de sainteté,
 Son Éminence l'Archevêque de Malines!

9. Dans ce poème, Lozeau démarque un passage des Évangiles. Le Christ étant dans une barque avec ses disciples sur le lac Tibériade, une tempête s'éleva. Les disciples lui dirent: «Seigneur, nous périssons!» Le Christ leur répondit: «Pourquoi avez-vous peur, gens de peu de foi?»

10. Le cardinal Désiré Mercier (1851-1926), archevêque de Malines (Belgique) qui, en 1915, soutint la résistance de la ville de Malines contre l'envahisseur allemand.

FRANCE!

Chaque fois que je prends la plume, elle répète:
 France! — France, foyer du miracle éternel
 Sur qui descend la grâce abondante du Ciel,
 Pays d'autant plus fort qu'est forte la tempête!

Aux combats glorieux nation toujours prête, 5
 Prodigue de son sang dès le premier appel,
 Qui fait du sacrifice un geste habituel
 Dont la sainte grandeur par la mort se complète...

France! — France où du peuple ont surgi par milliers
 Les héros dont les noms, aujourd'hui familiers, 10
 Brillent sur ton destin, flambeaux inextinguibles!

Ah! l'Allemand peut bien souffler la nuit sur toi:
 Tes antiques vertus en seront plus visibles,
 Et le monde saura le culte qu'il te doit!

JOFFRE¹¹

«Nous vaincrons; patience», a dit Joffre. Et c'est tout.
 Ce général n'est pas beau parleur; donc, il pense.
 Des grands éclats de voix sa force le dispense,
 Mais quand il dicte: «Allons!» les soldats sont debout!

Sa pensée est un phare et rayonne partout. 5
 Dans la foi qu'on lui porte il a sa récompense.
 Économe, il calcule et règle la dépense,
 Voulant continuer la lutte jusqu'au bout.

Son œil puissant a vu s'agiter une palme,
 Là-bas, dans l'avenir. Il attend. Il est calme. 10
 Il utilise l'heure autant que le canon.

La certitude en lui, douce et grave, s'incarne.
 Paternel, il sourit, car il entend son nom
 Victorieux chanter sur les bords de la Marne!...

11. Joseph Joffre (1852-1931), général français, vainqueur de la bataille de la Marne (septembre 1914) qui arrêta la progression allemande en sol français. Dans ce poème, Lozeau fait allusion au fait qu'en 1915, Joffre avait réorganisé le front français avec prudence.

À LA GLOIRE DES SERBES¹²

Peuple dont maintes fois la terre a bu le sang,
Nation d'âme haute, honneur du monde slave,
Tu prouves par ton cœur résolu, fier et brave,
Que la gloire n'est pas toujours au plus puissant!

5 Dusses-tu te défendre un soldat contre cent,
Tu te battras, ayant horreur du mot: esclave,
Plus vaillamment encor si le danger s'aggrave!
Mieux vaut la mort, dis-tu, que le joug incessant!...

10 Sus! sus! aux ennemis de France et de Belgique!
S'ils ne peuvent briser ton courage héroïque,
Ils brûleront tes bois, tes temples, tes maisons!

Si tu dois succomber sous la force brutale,
Que le dernier exploit de ta lame loyale
Terrasse l'Allemand qui vit de trahisons!

L'ÉPREUVE

Tout courage devant ton courage s'incline,
Noble France debout sous l'ouragan de fer!
Quel chef est comparable au tien, dans cet enfer?
Et ton petit soldat, quel soldat le domine?

5 Une gloire inconnue aux autres t'illumine,
Qui, dans les sombres jours, ravive son éclair!
Tu ne périras pas: aujourd'hui comme hier,
Ton sort miraculeux est dans la main divine!

10 Dieu qui t'aime et se sert incessamment de toi
Pour répandre au lointain la semence de foi,
Aidera ton génie et soutiendra tes armes!

Le sacrifice est grand qu'exigent les combats;
Mais il t'élève plus que nul autre, ici-bas,
Dans la pourpre du sang et la clarté des larmes!

12. À la suite de l'attentat contre l'archiduc autrichien François-Ferdinand, à Sarajevo, le 28 juin 1914, l'Empire austro-hongrois envahit le petit royaume de Serbie. Ce fut le détonateur de la Première Guerre mondiale. À la date du poème de Lozeau, l'armée serbe avait jusque-là résisté; mais fin novembre 1915, elle dut battre en retraite.

LA REVANCHE

À la mémoire de Paul Déroulède¹³

Toi qui veillais pendant que la France dormait,
 Sentinelle toujours prête à crier: *Qui vive!*¹⁴ ?
 Quand du côté du Rhin ton oreille attentive
 Percevait le bruit sourd d'un peuple qui s'armait;
 Toi dont la voix ardente incessamment clamait: 5
 « Hâtons-nous! L'heure est proche! Ô nation naïve,
 À la menace entends succéder l'invective!...
 Soyons forts! Haut les fronts! Honte à qui se soumet! »
 Toi que le pacifiste appelait: Don Quichotte,
 Parce que, grand soldat, sublime patriote, 10
 Plus qu'aucun tu souffrais du mal de ton pays,
 Triomphe! — Ta ferveur, la France la possède!
 Et ceux qui te raillaient, par leur rêve trahis,
 Dans la poitrine ont tous le cœur de Déroulède!

PÉGOUD¹⁵

Ta mémoire est liée au ciel, comme un oiseau,
 Toi qui soumis l'espace aux désirs de tes ailes!
 Les acclamations des voix universelles
 Avant de t'arriver durent monter bien haut!
 L'azur fut ta conquête et ton monde nouveau. 5
 C'est là que tu vécus des heures solennelles,
 Avec tes compagnons, célestes sentinelles,
 Infaillible chasseur d'Allemands, humble et beau!

13. Paul Déroulède (1846-1914), homme politique et écrivain français, fondateur de la Ligue des patriotes, partisan du général Boulanger, militariste virulent.

14. Allusion à la devise de la Ligue des patriotes, qui est aussi le titre d'un recueil de discours de Déroulède *Qui vive? France! Quand même!* (1910).

15. Adolphe Pégoud (1889-1915), aviateur français abattu au combat, le 31 août 1915.

10 Tu fis du firmament ton royaume et ta ville ;
 D'un courage héroïque et d'une audace agile,
 Tu courus les chemins de l'éther, calme et prompt.
 Aussi, dans les hauteurs où l'aigle se promène,
 Fallut-il, pour grandir ta gloire surhumaine,
 Qu'une balle, Pégoud, te traversât le front !

INFIRMIÈRES

5 Quelle force Dieu mit en vous, ô faibles femmes
 Qu'une goutte de sang, hier, faisait trembler !
 Stoïques, le sourire aux yeux, sans vous troubler,
 Vous passez noblement en ces jours pleins de drames.
 Vos mains, vos blanches mains douces comme vos âmes,
 Pour conjurer le mal ont su se rassembler ;
 Un seul désir vous meut : guérir et consoler
 Ceux que meurtrit le fer, que brûlèrent les flammes.
 10 Par l'affreuse blessure où le doigt se rougit,
 D'une grave pitié, d'un courage élargi,
 Vous versez l'espérance infinie aux victimes.
 Au baume qui soulage un pauvre corps souffrant,
 Vous ajoutez un peu de votre cœur si grand,
 Et c'est cela qui fait que vous êtes sublimes !

FIN DE RÊVE

Qui respire à son aise et ne sent dans son cœur
 Éclater le sanglot de l'humaine détresse ?
 Honte à celui que la douleur désintéresse !
 Comptera-t-il parmi vos brebis, ô Seigneur ?
 5 Quand la Mort, à grands coups de faux, avec fureur,
 Dans le champ de l'Europe, où sa beauté se dresse,
 Ainsi qu'un blé sanglant, abat cette jeunesse
 Dont le monde espérait tant de force et d'honneur ?
 10 Ah ! les temps sont passés où l'homme pouvait rire,
 Où l'âme insouciant et livrée au délire
 Entrevoyait la paix d'un avenir nouveau !

Après le rêve fou que berçait un mensonge,
Après l'illusion cruelle, après le songe,
Que restera-t-il donc? Un immense tombeau!...

À LA REINE DES BELGES¹⁶

Ô Reine malheureuse et presque sans couronne,
Qui portez vaillamment une si lourde croix,
Vous nous faites songer aux saintes d'autrefois,
À celle-là, surtout: votre illustre Patronne¹⁷!

Salut à la grandeur qui d'humbles s'environne, 5
Qui partage aux petits son cœur, sa main, sa voix,
Qui console, qui panse et qui guérit parfois,
Sans ostentation ni gloire fanfaronne!

Un jour qu'aux miséreux torturés par la faim, 10
Élisabeth portait, en mystère, du pain,
Ô miracle! son tablier fut plein de roses!...

Reine qui subissez l'humiliant affront,
Vos vertus sont aussi de grandes fleurs écloses
Que tresse le Seigneur autour de votre front!

VŒU D'AUTOMNE

Automne, sois-leur¹⁸ doux, car ils ont tant souffert!
Retiens les souffles prompts de tes bises trop fortes;
Sous leur fatigue, étends un lit de feuilles mortes,
Et sur leurs fronts, un ciel indulgent, tiède et clair!

Contre l'humide nuit qui glacerait leur chair, 5
Entre eux et le brouillard, ils n'ont ni toit, ni portes!
N'ajoute pas à leurs peines de toutes sortes
Les rafales de l'onde aux rafales du fer!

16. Élisabeth de Belgique (1876-1965), épouse du roi Albert I^{er}, se signala par son dévouement durant la guerre de 1914-1918.

17. Sainte Élisabeth de Hongrie (1207-1231), veuve de Louis IV de Thuringe, qui consacra sa vie au service des pauvres.

18. Le contexte indique qu'il s'agit des soldats dans les tranchées.

10 Le jour, donne à leurs yeux l'azur calme et sans voiles;
 Et le soir, comble-les de rêves et d'étoiles!
 Dans leur sommeil, répands des songes glorieux...
 Et qu'ils voient, dans ton air aux grâces solennelles,
 Un matin, comme un beau soleil, monter des cieux
 La Victoire attendue, avec d'immenses ailes!

VERDUN¹⁹

Hardi! beaux compagnons des batailles honnêtes!
 Hardi! pour conserver à la France Verdun!
 Pour l'honneur du drapeau, pour le salut commun!
 La victoire est au bout des claires baïonnettes!
 5 Nous savons, ô soldats, les braves que vous êtes!
 Lorsque Joffre²⁰ a jugé le moment opportun,
 Les bataillons d'azur s'élancent, et chacun
 Est comme un mur en marche aux accents des trompettes!
 L'ennemi se fatigue, et Verdun n'est pas pris!
 10 Comme ils sont bien gardés les chemins de Paris!
 France, que de héros sur tes autels tu dresses!
 Guillaume II²¹ prédit la chute du grand fort²²,
 Et lance sans compter ses foudres vengeresses:
 Mais Verdun se souvient du lion de Belfort²³!

AUX FRANÇAIS

Que votre France est belle, amis, quand elle saigne!
 Au seul bruit de son nom, il naît de la grandeur!
 Ses héros font dans l'air des gestes de splendeur
 Dont s'éclaire à jamais le monde qu'elle enseigne!

19. La bataille de Verdun se déroula de février à décembre 1916.

20. Voir *supra*, p. 269, n. 11.

21. Guillaume II, empereur d'Allemagne.

22. La ville de Verdun (nord de la France) était entourée de fortifications et de forts.

23. Statue colossale par Bartholdi, au pied de la citadelle de Belfort, symbolisant la résistance de cette ville française durant la guerre de 1870.

La France veut qu'on l'aime et non point qu'on la craigne... 5
 Ah! nous l'aimons dans la souffrance, avec ardeur,
 Et tant de noble orgueil, et tant de profondeur
 Que nous n'endurons pas que personne la plaigne!
 Votre France a lavé ses fautes dans son sang!
 Elle est sainte; et son cœur qui bat éblouissant 10
 Est pareil à celui de Jeanne la Pucelle²⁴!
 Ô terre d'héroïsme, ô pays de vertu,
 Ô nation de force et d'amour, puisses-tu
 Mériter par ta foi la victoire éternelle!

LE DON DES MORTS

Soleil de France, que fais-tu de tous ces corps
 Qui dorment par milliers sous la terre chérie?
 — Je mêle leur poussière au sol de la Patrie,
 Pour que les blés futurs rendent le sang des morts!
 Pour que dans leurs travaux, leurs rêves, leurs efforts, 5
 Ayant mangé du pain sacré, race aguerrie,
 Les hommes qui naîtront après l'âpre tuerie
 Se révèlent plus grands et se montrent plus forts!
 — Et Toi, Jeanne, là-haut, que fais-tu de leurs âmes?
 — Pour éclairer les temps, je les transmue en flammes 10
 Qui brillent sur le monde ainsi qu'un firmament!
 Et j'en ferai passer la divine lumière
 Dans tous les yeux humains, de paupière en paupière,
 Et tous les cœurs français, inextinguiblement!

DÉSOLATION

Combien sont étendus dedans la froide terre
 De ceux qui bondissaient de combats en combats!
 De leur claire jeunesse il ne reste ici-bas
 Que la gloire éternelle et la cendre éphémère.
 Beaucoup n'ont laissé rien à mettre en une bière; 5
 Disparus tout entiers; comment? on ne sait pas...
 Seul d'eux s'inscrit un nom que sauve le trépas;
 Le tombeau de ces morts est au cœur de leur mère.

24. Jeanne d'Arc (v. 1412-1431), dite la Pucelle d'Orléans, héroïne de la guerre de Cent ans, sainte patronne de la France. Elle est le symbole de la France chrétienne combattant pour le bon droit.

10 Plus d'un dans la mêlée encore tombera.
 Quand la guerre sera finie, on comptera
 Toutes les croix de bois sur le sol noir dressées.
 Alors, devant le sang par torrents répandu,
 S'élèvera le cri des nations blessées, —
 Un cri tel que jamais il n'en fut entendu!

LA STATUE

Comme le ciel est bleu, comme le jour est pur!
 Se peut-il que là-bas le monde s'entre-tue?
 Ô Nature, aussi froide, hélas! qu'une statue,
 Ton regard est trop clair, ta face a trop d'azur!
 5 Rien n'atteint donc ton cœur indifférent ou dur!
 Dans le deuil, ta beauté sereine s'accentue;
 Sur le front défaillant et sur l'âme abattue
 Ta splendeur insensible est lourde comme un mur!
 10 Tu n'entends pas: la voix humaine est inutile;
 Et tu ne daignes pas même nous être hostile,
 Sourde à notre douleur, aveugle à notre effroi!
 Quand nous te regardons, des pleurs à la paupière,
 Implorant, ô Nature, une pitié de toi,
 Tu nous réponds par le silence de la pierre!...

L'AUMÔNIER

Les mains rouges parfois des blessures pansées,
 Il propose la Vie à ceux qui vont mourir,
 Il absout, et son geste auguste semble ouvrir
 Une porte, par où tant d'âmes sont passées!
 5 Au nom de Jésus-Christ, les fautes effacées
 Laissent au cœur la paix comme un grand lis fleurir;
 Prêtre, c'est sa manière à lui de secourir
 Et de verser du ciel aux dernières pensées...
 10 Au milieu des héros la mitraille pleuvait:
 Calme comme en l'église, on l'a vu qui levait
 Le bras, en prononçant les paroles divines.

Et, saintement, par son ministère absorbé,
 Dans l'orage infernal écrasant les poitrines,
 Sur un soldat qu'il bénissait, il est tombé...

CERTITUDE

Ils vaincront, les Français, par la force et la foi,
 Par la protection de Jeanne la Lorraine²⁵ !
 Que la victoire soit ou lointaine ou prochaine,
 Ils vaincront, car à leur côté combat le Droit !

Chassons de notre esprit, s'il y paraît, l'effroi, 5
 Et laissons-y chanter l'espérance sereine ;
 Prions Dieu d'abrégier la souffrance et la peine,
 Non d'un cœur vacillant, mais d'une âme qui croit !

Ils vaincront, les Français : tant de morts les soutiennent !
 De la terre, des voix secrètes leur parviennent : 10
 « Ô frères, compagnons plus heureux, vengez-nous ! »

Ils vaincront, car, là-bas, les enfants et les veuves,
 Et tous ceux qu'ont blessés les pesantes épreuves,
 Aux pieds de Jésus-Christ se sont mis à genoux...

PRIÈRE AUX SOLDATS ÉLUS

Puisqu'un saint le déclare, — et de tous écouté,
 Héros tombés dans la bataille solennelle,
 Vous que l'Archange a pris et portés dans son aile
 Au pied du trône où Dieu règne en l'éternité ;

Puisque d'un cœur serein le martyr accepté 5
 À la splendeur céleste ouvrit votre prunelle ;
 Et puisque des Élus la troupe fraternelle
 Vous accueille au seuil de la Divinité ;

Intercédez auprès de la Vierge Marie,
 Afin qu'elle délivre et sauve la Patrie 10
 Pour laquelle, soldats du Droit, vous êtes morts !

25. Jeanne d'Arc, née à Domrémy, en Lorraine.

Faites pour nous, là-haut, l'incessante demande,
De toutes vos ferveurs et de tous vos efforts:
L'écrasement final de la horde allemande!

LA PAIX QUOTIDIENNE

Ô Jésus, Toi qui vins pacifier la terre,
Toi qui nous proposas une paix sans retour,
Ô Jésus, donne-nous la paix de chaque jour,
Le pain quotidien de la paix salulaire!

5 La paix qui même ment nourrit et désaltère
Les bonnes volontés du terrestre séjour,
La paix forte, la paix divine, blé d'amour,
La paix, spirituel froment que rien n'altère!

10 Ne laisse pas notre âme affamée, ô Sauveur!
Exauce notre angoisse, entends notre ferveur:
Délivre-nous du mal des guerres inhumaines!

De ton berceau de paille où ta bonté sourit,
Donne à l'humanité, ployant sous trop de peines,
La paix qui reconforte et la paix qui guérit!

LE PAPE²⁶

Il est le Père auguste, il est le Chef commun
Dont le monde chrétien est l'immense famille;
L'autorité suprême à sa tiare brille,
Et ses deux bras bénis sont ouverts à chacun.

5 Son amour se répand sur tous comme un parfum.
Lorsqu'entre ses enfants souffle un esprit hostile,
Que le frère menace un frère ou le futile,
Il pleure sur les deux et n'en rejette aucun.

26. Depuis le début de la guerre, la papauté avait lancé plusieurs appels à la paix. Toutefois, la politique de neutralité du Saint-Siège était en général peu appréciée en Europe. À la date du poème, la dernière initiative de paix du pape Benoît XV était son allocution au Consistoire du 6 décembre 1915; il y demandait aux belligérants de négocier. Des initiatives diplomatiques plus concrètes du Saint-Siège n'eurent lieu qu'à partir d'août 1917.

Lui dont le siège sur la justice se fonde,
Lui dont le cœur est plein de tendresse profonde, 10
Il propose une paix équitable, et l'oubli...
Trop de sang fraternel a coulé sur la terre,
Dit le Père, ici-bas par Dieu même établi:
— Fils, que n'écoutez-vous cette voix salutaire...

EN PRIÈRE

Le crime se propage et l'horreur se poursuit.
La voix terrestre monte en une immense plainte;
Tous les cœurs maternels sont oppressés de crainte:
— Ah! Seigneur, loin de vous, nous sommes sans appui!
Dans notre ciel obscur nulle clarté ne luit; 5
L'universel sanglot échappe à la contrainte;
L'angoisse étouffe l'âme en sa mortelle étreinte:
— Ah! Seigneur, loin de vous, nous sommes dans la nuit!
En proie au noir Esprit du mal qui les possède,
Les hommes ont voulu se passer de votre aide, 10
Seigneur; mais il n'est plus d'espérance qu'en vous.
Quand donc chasseront-ils l'orgueil qui vous défie,
Et sentant leur faiblesse, et pleurant leur folie,
Quand donc se mettront-ils humblement à genoux?

SOUVENIR AUX MORTS

De la terre ont surgi des millions de croix.
Quelle moisson la Mort a faite, cette année!
Toute pitié chrétienne, humblement prosternée,
Doit aux vivants d'hier sa pensée et sa voix.
Prions pour chacun d'eux et pour tous à la fois! 5
Triste est du souvenir la tombe abandonnée...
D'une fleur d'oraison, blanche, et jamais fanée,
Ornons les tertres noirs, dans les champs et les bois.
Partout dorment des cœurs, partout des yeux sommeillent...
Que nos esprits, durant la grande nuit, les veillent, 10
Pour qu'ils n'éprouvent pas l'affreux isolement,

Jusqu'à l'heure où leur âme en l'espace emportée,
 Par les clairons divins sommée au jugement,
 Soudain, ranimera leur chair ressuscitée!

L'INÉVITABLE

Vous qui l'avez créé de vos puissantes mains,
 Laissez-vous, mon Dieu, souffrir ainsi le monde?
 Tout est rouge de sang: le ciel, la terre et l'onde,
 Et la nuit entre au cœur angoissé des humains!...

5 Des lueurs d'incendie éclairent les chemins;
 La Haine, que l'Orgueil surexcite et seconde,
 Y conduit triomphalement sa troupe immonde,
 Où l'on entend sonner le talon des Germains!

10 Seul, Seigneur, vous pouvez venger ces sombres crimes
 Et, seul, compter les cris et les pleurs des victimes,
 Et, seul, faire rentrer les lames aux fourreaux!

Car vous tenez, Seigneur, la balance et le crible!
 Nous attendons en paix; mais malheur aux bourreaux
 Quand sur eux s'abattra votre droite terrible!

POUR DEMANDER À DIEU QU'IL DÉLIVRE LE SOL DE FRANCE

Nous vous en supplions ardemment, ô Jésus,
 Chassez l'envahisseur qui piétine dessus!

Chassez les assassins et les incendiaires,
 Expulsez de leurs trous les hordes sanguinaires!

5 Chassez tous les sabreurs d'enfants et de vieillards,
 Les fourbes, les bourreaux sadiques, les pillards:

Tous ces mutilateurs avinés, tous ces reîtres,
 Ces cyniques bandits, et ces tueurs de prêtres!

10 Chassez du sol français qu'ils souillent de leur sang,
 Ces hommes de carnage et d'orgueil menaçant!

Chassez-les par les prés et par les forêts chauves,
 Comme on traque un troupeau hurlant de bêtes fauves!

Chassez les criminels invoquant votre Nom,
 Qui font cracher sur Vous la gueule du canon;
 Les soudards promenant sur l'autel et le porche 15
 L'insulte de l'ivresse et le feu de la torche!
 Chassez cet Empereur au visage fardé,
 Par qui l'abominable est de haut commandé!
 Chassez-le, — son séjour trop longtemps se prolonge, —
 Ce Roi de trahison, ce Prince de mensonge! 20
 Délivrez ce beau sol, où la grâce fleurit,
 De cette laideur vile et de tout ce prurit!
 Balayez d'un grand vent de justice les plaines,
 Et faites-y régner vos douceurs souveraines...
 Nous vous en supplions ardemment, ô Jésus,
 Chassez l'envahisseur qui piétine dessus! 25

MIL NEUF CENT SEIZE

On parlera de toi dans les siècles futurs.
 À l'évocation sinistre de tes chiffres
 Des éclairs jailliront des souterrains obscurs,
 Des temples crouleront comme de simples murs,
 Des hommes tomberont comme des épis mûrs, — 5
 Battez, tambours, sonnez, clairons d'or, sifflez, fifres!
 Ce sera le spectacle effroyable du sang,
 La fuite, la terreur, la mort dans les nuées,
 L'homme ailé sur le sol fumeux se fracassant,
 Le navire rompu qui dans la mer descend, 10
 Le poison vapoureux en nappes se glissant,
 Et la rage, et l'élan farouche des ruées!
 Et ce sera le vol après l'assassinat,
 L'incendie et l'exil avec le coup de crosse,
 L'orgie, et tout ce que Satan imagina 15
 Pour réjouir les cœurs sur lesquels il régna, —
 Tout ce que Jésus-Christ lui-même condamna,
 Et tout ce qui fut lâche, immoral et féroce!
 Ce sera le tumulte inouï du canon
 Qui crachera son feu plus puissant qu'un tonnerre, 20

Qui bouleversera le terrestre limon,
D'un ravin qui serpente au loin faisant un mont,
Du mont pulvérisé quelque'entonnoir profond, —
Horreur que n'a prédite aucun visionnaire!

25 Ce sera le carnage impitoyable et fou,
La torture, la faim, la détresse infinie,
L'homme assoiffé du sang de l'homme, comme un loup,
Le supplice barbare et la fureur qui bout,
Les tombes regorgeant de cadavres, partout
30 La blessure, le cri, le râle et l'agonie!...

An lugubre, retourne à l'enfer d'où tu sors!
Tu n'auras pas nos pleurs: ils sont pour tes victimes!
Traînant funèbrement ton cortège de morts
Dont les sombres corbeaux se disputent les corps,
35 Va-t'en! vampire affreux qui n'as pas de remords,
En nous laissant la honte immense de tes crimes!

1914-1916.

II

Fleurs de lys

Page laissée blanche

À GENOUX²⁷

Vous êtes avec nous, Seigneur, quand on vous prie.
 Que le cœur parle seul, lui qui sait tous les mots,
 Ou que la bouche à voix très haute vous supplie,
 Vous entendez nos vœux, vous connaissez nos maux.

Vous êtes avec nous, selon votre promesse, 5
 Invisible à nos yeux, à notre âme présent;
 Nous sommes à genoux, disant notre faiblesse,
 Et vous vous inclinez sur notre front pesant.

Vous êtes avec nous, comme autrefois vous fûtes 10
 Sur la terre avec Pierre, avec Jean et Matthieu;
 Vous voyez nos chagrins, nos remords et nos luttes
 Contre nos ennemis les péchés, ô mon Dieu!

Vous êtes avec nous, lorsque deux voix mortelles
 Unissent leur prière en une même ardeur.
 Ah! faites que, malgré nos offenses cruelles, 15
 Nous soyons avec vous au paradis, Seigneur!

MORT DE SAINTE CLAIRE²⁸

Madame sainte Claire²⁹, ô douleur! agonise...
 Le pape Innocent IV est venu la bénir,
 Et devant cette vie humble qui va finir
 Veillent les chastes sœurs de saint François d'Assise.

Madame sainte Claire, en mourant, s'angélise. 5
 Elle a martyrisé sa chair en souvenir
 De Jésus qui souffrit pour sauver l'avenir;
 Dans le soupir dernier son vœu se réalise.

27. D'après la note qui suit ce poème dans *Le Devoir* et celle qui suit le poème «À ma ville natale» dans *L'Action*, il semble que, dans les années précédant la guerre de 1914-1918, Lozeau songeait à un recueil de poésie religieuse qui se serait intitulé *À genoux*. La guerre, sans doute, a modifié ses plans: ses poèmes religieux ont constitué la section «Fleurs de lys» du recueil *Lauriers et feuilles d'érable*.

28. *Le Nationaliste* et la *Revue du Tiers-Ordre* donnent en note (avec deux variantes orthographiques) «*La vie et légende de Madame Sainte Claire, par le Frère Mineur François Dupuis. — 1563. Éditée par Arnold Goffin.*»

29. Sainte Claire (v. 1193-1253), fondatrice de l'ordre des religieuses de Saint-François (clarisses).

10 Tandis qu'à son chevet se lamente le chœur
Des filles dont elle a divinisé le cœur, —
Orphelines pleurant, toutes seules, leur mère, —
Son âme, lis d'argent, monte et va se planter, —
Fleur promise, depuis les temps, à la lumière, —
Dans le jardin du ciel pendant l'éternité!

DEUX SAINTES

5 Pour avoir un vers pur à la rime argentine,
J'unis sainte Cécile à sainte Catherine³⁰, —
Double profil harmonieux et virginal
Peint de bleu délicat et de blanc lilial,
Deux saintes par le Ciel de gloire couronnées,
De lumière, de paix, de joie environnées,
Qui, parmi le cortège éternel des Élus,
Brûlent d'un feu d'amour qui ne s'éteindra plus.
De l'adoration savourant les délices,
10 Elles sont près de Dieu, fleurs penchant leurs calices,
Humbles dans leur beauté, chastes dans leur ardeur,
En extase devant le Soleil de splendeur!
Sur les autels sacrés de ces deux belles vierges,
J'allume ces deux vers derniers, comme des cierges.

SAINTE CÉCILE³¹

5 D'un nimbe triomphal ta noble tête est ceinte,
Vierge martyre, pure image de beauté!
Ta voix harmonieuse avec l'orgue a chanté
Les louanges du Dieu d'amour, ô grande sainte!
Sous le tranchant du fer tu n'eus pas une plainte,
Car tes yeux clos voyaient qu'à chaque coup porté
Le ciel s'ouvrait plus large à ton cœur enchanté;
Enfin, la mort te prit dans sa suprême étreinte...

30. Sainte Cécile était la patronne des musiciens, et sainte Catherine, celle des jeunes filles.

31. Sainte Cécile (fête patronale, le 22 novembre) fut martyrisée à Rome (v. 230). Selon la légende, elle eut le cou mal tranché et agonisa pendant trois jours.

Est-ce que tu cessas de chanter, morte? Non!
 La musique frémit et s'éveille à ton nom,
 Et règle ses accents au rythme de ton geste.
 Des siècles ont passé; tu diriges encor,
 Toute blanche, du haut de ton lutrin céleste,
 Le chœur universel, l'orchestre aux notes d'or!

10

AU PASSANT DIVIN

Seigneur qui passerez tout près de ma demeure,
 Présent, mais invisible en l'ostensoir qui luit,
 Qui parcourrez dans le recueillement du bruit,
 La ville³², pour vous seul grave durant une heure;
 Seigneur, en la Judée au souvenir qui pleure,
 Sur vos bienfaits le temps n'a pas jeté de nuit:
 L'aveugle aux yeux nouveaux vous louange et vous suit;
 Bienheureux celui-là que votre geste effleure!
 Nous ne pourrions toucher votre robe du doigt,
 Ni voir votre visage auguste qui nous voit,
 Mais notre âme, Seigneur, vous embrassera toute!
 Et sur chaque blessure à vos membres meurtris
 Elle déposera des baisers attendris,
 Et peut-être sera par votre grâce absoute...

5

10

L'APPEL

Jours heureux où Jésus, suivi de ses apôtres,
 Parcourait les pays merveilleux d'Orient,
 Imposant les deux mains, guérissant et priant,
 Et prêchant: «Aimez-vous, frères, les uns les autres³³!»
 Que ces temps de miracle, hélas! sont loin des nôtres!
 Pourtant, comme ils sont doux à l'âme du croyant!...
 Mais, tu n'y penses plus, ô monde défaillant,
 Pendant que dans la boue et le sang tu te vautres!

5

32. Allusion à la procession de la Fête-Dieu.

33. Jean 13, 34.

10 Relève ton front triste et regarde les cieux:
 N'y vois-tu pas un signe apparaître à tes yeux:
 La sainte Croix du Christ, qui sauve et glorifie?
 N'entends-tu pas l'appel divin descendre à toi?
 «Vous qui tremblez, venez, que je vous pacifie;
 Vous qui pleurez, vous qui souffrez, venez à moi³⁴!...»

PAROLES DIVINES

I

Ne vous inquiétez jamais de votre vie.
 Regardez les oiseaux du ciel: ils ne font cas
 De remplir les greniers pour les jours de frimas;
 Votre Père leur tient la pâture servie.
 5 Voyez les lis des champs croître sans nulle envie.
 Aucun d'entre eux ne file, ils ne travaillent pas;
 Pourtant, je vous le dis, Salomon ici-bas
 Ne fut ainsi vêtu dans sa gloire ravie!
 Cherchez premièrement le royaume de Dieu
 10 Et sa justice incomparable, en chaque lieu;
 Le reste vous sera donné d'une main pleine.
 N'ayez plus de soucis. Suivez votre chemin,
 Et pour vous le Seigneur prendra soin de demain;
 À chaque jour vécu suffit sa propre peine.

II

15 Malheur à l'insensé qui fonde sur le sable!
 Les vents, des quatre coins sombres de l'horizon,
 Viendront tous à la fois fondre sur sa maison
 Et ruiner d'un coup son œuvre périssable.
 Et la mer couvrira d'une onde intarissable
 20 L'édifice entrepris contre toute raison,
 Et roulera dans ses ténèbres de prison
 Ce qui fut érigé sur le mal haïssable.

34. Citation composite: Luc 6, 21; Matthieu 11, 28.

Bienheureux qui bâtit sur le roc éternel!
Les ouragans, pas plus qu'ils n'ébranlent le ciel,
Ne pourront renverser le temple à base ferme.

25

Car tout travail humain dressé sur la vertu,
Pur, lumineux et beau, ne connaîtra de terme,
De force indestructible à jamais revêtu!

ASCENSION

À force de désir vers le ciel, l'âme y monte,
Non pas dans une libre et fière ascension, —
Car il lui faut porter le fardeau de sa honte, —
Mais lentement, avec misère et passion.

À force d'élans purs, de constance et de rêve,
De prières, d'appels et d'avidés regards,
L'âme, insensiblement, vers l'azur se soulève,
À peine préparée au plus beau des départs!

5

Mais à force d'espoirs, à force de croyance,
Malgré ses péchés lourds qui l'attirent en bas,
L'âme s'élève avec effort et patience
Jusqu'au plus haut du ciel, et n'en retombe pas!

10

À MA VILLE NATALE

Trop longtemps, j'ai vécu dans ton air empesté
Avec tes commerçants, parmi tes hypocrites;
Mes vertus d'enfant doux, tu me les as détruites,
Ô Ville, où l'on respire un vent d'iniquité!

Dans la tranquille nuit au ciel de pureté,
Quel troupeau de voleurs et de filles séduites!
Les croix de tes clochers sont par l'ombre réduites,
Et tu n'en cherches plus la divine clarté!

5

Hélas! tu ne seras grande en rien! La matière
T'écrase le cerveau sous sa masse de pierre!
À quoi penseras-tu désormais? Pas à Dieu!...

10

Puisqu'il faut qu'on te voie au Christ rendre service,
Cours au Temple en passant par la maison du Vice,
Moi, je reste à genoux sous le firmament bleu!...

LA VOIX BRUTALE

Vends ton corps, vends ton âme, espère dans le mal;
La chair est tout, l'ivresse est tout, le ciel est vide,
N'estime que toi-même et sois de l'or avide,
Exalte la hideur, vis comme l'animal!

5 Le bien se perd au fond d'un chaos sépulcral;
Ravale la beauté virginal; et, stupide,
Écrase du talon toute gorge intrépide
Qui lance un cri d'alarme au carrefour fatal!

10 Et crache ton mépris, comme un noir jet de fange,
Sur tout ce qui tient moins de l'homme que de l'ange;
Sois puissant pour montrer la force de ton bras!

Engraisse bien ton ventre, et jouis jusqu'à l'heure
Où dans l'éternité, blasé, tu descendras
Goûter la grande paix du néant qui demeure!

LE RETOUR

Le monde, loin du clair sentier de l'Évangile,
Tête basse, dans l'ombre, aux doutes s'écorchant,
Par la route illusoire et large, va cherchant
Le bonheur dont s'affame en vain sa chair fragile.

5 Ses talons à coups durs marquent la molle argile;
La Volupté l'a pris par la main en marchant,
L'enivre d'un poison dont il est trébuchant,
Et le mène à son gré, bête lâche et servile!

10 Quand le cœur, saturé de haine et de dégoût,
Aura vu ses espoirs démentis jusqu'au bout
Et compté ses plaisirs anciens par ses blessures,
Les hommes clameront vers le ciel d'un grand cri,
Les femmes dénoueront leurs belles chevelures
Pour essuyer les pieds sanglants de Jésus-Christ!

RÉSURRECTION

Tous, à la fin des temps, nous ressusciterons,
Vêtus de notre chair autrefois douloureuse,
Et, dans les deux trous noirs que chaque orbite creuse,
Soudain, nos anciens yeux renaîtront sous nos fronts.

Aux quatre coins du ciel sonneront les clairons. 5
Des vieux corps rassemblant la poussière nombreuse
La vie habitera la tombe ténébreuse...
«Morts, sortez de la terre!» Et nous nous lèverons!

Oh! comment pourrons-nous, Soleil qui tout efface,
Supporter la clarté de l'adorable Face, 10
Nous qui marchons toujours dans l'ombre du péché?

Et que répondrons-nous aux questions divines,
Devant le Fils de Dieu sur notre âme penché,
Dont le chef garde encor la trace des épines?...

REPENTIR

Ah! ces clous dans les mains, les pieds!... Ce coup de lance
Déchirant votre chair: c'est moi qui l'ai porté!
Ce fiel amer: c'est moi qui vous l'ai présenté
Par mon esprit méchant, ma coupable indolence!

Ce diadème horrible et dont la violence 5
Fait saigner votre front: c'est moi qui l'ai planté
Par mon âme perverse et mon cœur révolté!
Ah! mon Dieu, laissez-moi pleurer dans le silence!...

Au Golgotha j'entends les marteaux retentir,
De mes péchés anciens je veux me repentir 10
Et soulager ainsi votre longue agonie.

J'ai mérité, Seigneur, les pires châtements;
Mais vous avez sur vous attiré les tourments,
Et c'est cela qui rend ma douleur infinie...

VERS LE CIEL

Or, le troisième jour après la mort du Juste,
 À l'aube, un grand frisson sur la terre passa;
 Un ange descendit du firmament auguste,
 Roula la pierre lourde et, calme, s'y posa.

5 Son vêtement luisait comme la neige pure;
 Le ténébreux sépulcre en fut tout éclairé;
 La splendeur du soleil brillait sur sa figure;
 De sa propre lumière, il était entouré.

10 Les gardes, en voyant flamber la nuit livide,
 Tombèrent foudroyés d'indicible frayeur!
 Mais déjà le tombeau de Jésus était vide,
 Et l'ange y répandait sa céleste lueur...

15 Oui, comme il l'avait dit en sa parole austère,
 Le supplice infamant de la croix terminé,
 Il monterait s'asseoir à la droite du Père,
 Son front encor sanglant de gloire couronné.

20 Il a vaincu la mort, il a brisé la tombe,
 Et prouvé que son verbe était la vérité;
 Et depuis qu'au Calvaire il expira, retombe
 Le fruit de ses douleurs sur l'homme racheté...

Ô Sauveur, vois! L'angoisse étreint le cœur du monde!
 Que de deuils, que de pleurs, de maux et de combats!
 L'humanité s'égare en une erreur profonde
 Loin de la bonne route et loin de tes deux bras!

25 Ô Christ, Refuge et Vie, ô Christ, Lumière et Voie,
 Guide nos faibles pas vers le but éternel,
 Accorde-nous la paix et donne-nous la joie
 De monter chaque jour un peu plus vers le ciel!

GLOIRE AU CHRIST

Comme les cloches des clochers
 Sonnent avec exubérance,
 Nos cœurs, absous de leurs péchés,
 Carillonnent leur délivrance!

Dieu! que là-haut l'azur est doux! 5
 Tout paraît sortir du baptême!
 Il semble que le ciel en nous
 Se soit introduit de lui-même!
 L'Église chante, et prie aussi.
 L'humanité qui saigne et tombe 10
 Mettra son espoir ressaisi
 En Celui qui brise la tombe.
 Le sacrifice consommé,
 Du sépulcre ouvert Il s'élève,
 Suppliant, d'amour enflammé: 15
 «Père, que tout ce mal s'achève!»
 C'est Lui qui soulage ici-bas
 Du fardeau des douleurs humaines,
 Lui qui fait gagner les combats,
 C'est Lui qui rompt les lourdes chaînes... 20
 Gloire au Christ vainqueur de la Mort,
 Par qui la nature charnelle,
 Dès que de ce monde elle sort,
 Entre dans la vie éternelle!

SUR UN CRUCIFIX³⁵

Clair crucifix où meurt le Seigneur indulgent
 Pour mériter le ciel aux pécheurs de ce monde,

35. Dans *La Semaine religieuse* (de Montréal), on présentait ainsi le poème: «[...] Dans nos collèges et nos couvents, on aimera à faire dire ces beaux vers. Ils seront longtemps une source d'édification. L'auteur les adressait, le 28 février dernier, en témoignage de courtoise gratitude pour une bienveillance qui l'avait touché, à quelqu'un dont il paraissait heureux de se dire "le fils soumis, respectueux et reconnaissant".» Et dans *Le Semeur*: «Pour donner une juste idée du vrai et remarquable talent de M. Albert Lozeau, nous publions ci-dessous la belle poésie qu'il a composée en face du joli crucifix d'argent de sa chambrette, — don précieux du plus honorable et du plus dévoué de ses amis.» Après la mort de Lozeau, l'abbé Élie Auclair écrit: «Un jour, c'était en 1907, M^{sr} Bruchési [Paul Bruchési, archevêque de Montréal], qu'aucune souffrance ne trouvait indifférent, se fit conduire chez ce poète à l'âme candide, à l'esprit clair et au cœur si bon. [...] En le quittant, Monseigneur donna à Lozeau un crucifix d'argent et lui dit aimablement: "Écrivez-moi une poésie. Je l'apprendrai et la dirai aux enfants dans mes visites pastorales." Lozeau sourit et remercia. Deux jours après, l'archevêque recevait de son jeune ami le joli sonnet, qu'il a souvent récité en effet par la suite, qui est connu de tous [...]» («Albert Lozeau», *La Presse*, 4 avril 1924, p. 6).

Je te comprends; je sais ce qu'il faut qu'on réponde
 Au geste immensément ouvert des bras d'argent.

5 Ce front divin souillé du crachat outrageant,
 Où l'épine creusa la blessure profonde,
 Penche encore sur nous la bonté qui l'inonde,
 Comme au Calvaire sombre il s'inclinait vers Jean.

10 Qui donc d'amour fervent embaumera tes plaies?
 Qui donc, Jésus, dans le ruisseau des larmes vraies,
 Lavera ton beau corps des opprobres reçus?

Tu sauvas l'univers, et l'univers l'oublie;
 Du vieux calice amer tu bois toujours la lie,
 Et tu meurs chaque jour sur la croix, ô Jésus!

NOËL SOLITAIRE

La bise longuement geint dans les branches sèches,
 La neige pure étend sa blancheur sous les pas;
 Mais la neige et le vent âpre n'empêchent pas
 Tous les petits Jésus de descendre en leurs crèches.

5 Par la vitre givrée où le soir vient plus tôt,
 On ne distingue pas la lueur des étoiles;
 Mais, par les yeux de l'âme, on aperçoit là-haut
 La solennelle nuit de décembre sans voiles.

10 Soudain, les cloches d'or, de bronze et d'argent clair,
 Par des millions d'humains avec joie entendues,
 Entremêlent leurs sons mélodieux dans l'air,
 Toutes en une voix innombrable fondues...

15 Non, les vitres n'empêchent pas d'entrer Noël,
 Quand par la foi divine il est déjà dans l'âme,
 Ni les astres brillant aux profondeurs du ciel,
 Quand on en sent au cœur la lumière et la flamme!

LES PREMIERS

Les temps ont accompli la promesse divine.
 «Paix!» entonnent là-haut les anges dispersés.
 Jésus est né dans une étable, en Palestine,
 Ils sont enfin venus, les jours prophétisés.

Une étoile indiqua le lieu de sa naissance 5
Aux pâtres qui gardaient les troupeaux en rêvant,
Et les premiers au monde ils eurent connaissance
D'un Dieu qui frissonnait dans la chair d'un enfant.
Pauvres gens d'ici-bas qui souffrez sans blasphème,
Dont l'esprit simple et pur brille dans les yeux doux, 10
Pour prouver à jamais de quel cœur il vous aime
L'adorable Sauveur d'abord s'annonce à vous.
Par un signe du ciel appelant vos misères,
C'est vous qu'il a choisis pour sa première cour;
Avant l'encens, la myrrhe et l'or, c'est vos prières 15
Qu'il voulut recevoir avec votre humble amour.
Il dirigea vers vous sa première pensée,
Et ses premiers regards, vous les avez reçus;
Sur vos fronts recueillis sa pitié s'est posée:
C'est le don le plus beau que vous a fait Jésus! 20
Gloire à vous, les petits! Quand aura sonné l'heure,
Le Dieu qui vous invite à l'étable, aujourd'hui,
Vous conviera demain dans une autre demeure
Où vous serez encor les premiers près de lui!

DIVINE PAUVRETÉ

Bergers, voici l'Étoile et la Nuit annoncées!
Hâtez-vous, pauvres gens, humbles cœurs, vers Celui
Qui s'est au dénuement le plus profond réduit
Pour que vos peines soient par la sienne effacées!
Dans la bise vos mains tremblantes sont gercées, 5
Endoloris, vos pieds battent le sol qui luit,
Sous vos haillons l'hiver glacial s'introduit,
Par l'aiguillon du froid vos chairs sont transpercées...
Doux bergers qui croyez sans égal votre sort
Obscur et malheureux, vous ignorez encor 10
Le suprême degré de l'humaine détresse!
Regardez: a-t-on vu pareille pauvreté?
Un Dieu petit enfant qu'un souffle chaud caresse,
Qui tremble, et qui n'a rien sur lui que sa beauté...

ART PRIMITIF

Aimez-vous l'art naïf des anciennes images?
 Les manteaux tout brodés de dessins des Rois Mages
 Luisent. L'Enfant Jésus tend les bras et sourit.
 Le bœuf roux, immobile auprès de l'âne gris,
 5 Ayant de la douceur plein ses yeux pacifiques,
 Rumine en regardant les trois Rois magnifiques.
 La sainte Vierge tient couché sur ses genoux
 Le Bébé dont les yeux sont faits d'un bleu si doux...
 Un peu vieux, saint Joseph est dans l'ombre, en arrière,
 10 Et par la porte basse ouvrant sur la nuit claire,
 On voit la plaine où des bergers viennent encor,
 Avec, au-dessus d'eux, la grande étoile d'or.
 Les Rois, mal dessinés, ont de mauvaises poses;
 La Vierge est mal assise et les chairs sont trop roses;
 15 L'étoile est trop dorée, et saint Joseph, vraiment,
 Ne doit pas goûter fort un tel isolement.
 Pour le regard, c'est laid; pour l'âme, c'est sincère,
 Et cette couleur-là n'était pas nécessaire.
 C'est le mystère saint, c'est Marie et Jésus:
 20 Pour émouvoir le cœur, que fallait-il de plus?...

HUMBLE OFFRANDE

Ô Jésus, prends mon cœur entre tes mains divines!
 Vois: il est tout mon or, ma myrrhe et mon encens...
 Je te l'offre, chargé de chagrins frémissants,
 Car dans sa chair les jours ont planté leurs épines!
 5 Si ton accueil est doux aux pâtres des collines,
 Si le plus humble vaut les plus riches présents,
 Je te supplie, hélas, en des mots impuissants:
 Jésus, reçois mon cœur aux larmes purpurines...
 Fais-en, si tu le crois assez solide encor,
 10 Un rouge vase où brûle une lumière d'or
 Devant la crèche froide où s'incline Marie.
 Mais si, trop déchiré, lorsque tu l'empliras,
 L'huile pure aussitôt que versée est tarie,
 Seigneur Jésus, fais-en tout ce que tu voudras!

LA CUIRASSE

Maintenant, je suis fort contre la destinée!
J'ai cuirassé mon cœur d'énergique vouloir;
Et telle est ma puissance et tel est mon pouvoir
Que j'ai vaincu d'un coup ma détresse obstinée!

J'ai reconquis mon âme au sort abandonnée, 5
Lui disant: Ouvre enfin tes ailes vers l'espoir,
Et, d'un vol assuré, franchis l'horizon noir
Où la triste langueur t'avait emprisonnée!

J'ai relevé le front, qu'éclaire mieux le ciel.
J'avance confiant par le monde réel, 10
Avec la majesté superbe du courage!

Face à la vie! et trêve aux plaintes, trêve aux cris!
Quand le héros combat l'ennemi qui l'outrage,
Craint-il de voir le sang rougir ses bras meurtris?

PRÉCEPTE

Je me dis chaque jour: Avance sans faiblesse,
Le désespoir est lâche et le doute mauvais;
Et, sans souci du mal tenace qui me blesse,
Je vais.

Je sais qu'il est lointain, peut-être inaccessible, 5
Le but que je me fixe, étoile au ciel sacré;
Qu'importe! l'âme forte, à ma peine insensible,
J'irai!

Plutôt que de croupir dans l'épaisse matière,
Sans la fierté d'un rêve et l'orgueil d'un effort, 10
Ah! j'aimerais mieux être, à six pieds sous la terre,
Un mort!

Page laissée blanche

III

Feuilles d'érable

Page laissée blanche

LA LANGUE CHÈRE

Quelle gloire d'avoir du sang français au cœur
Et de parler la langue héroïque entre toutes,
Qui sonne dans les camps et chante sous les voûtes,
Auprès de Jeanne d'Arc et du drapeau vainqueur!

En ces temps de combat, de grandeur et de larmes, 5
Que ton langage est cher, France, qu'il a de charmes!
Nous le sentions depuis longtemps, mais aujourd'hui
Nous sommes à jamais comme enivrés de lui!

Sur nos lèvres tes mots ont des goûts de victoire!
Ils nous dressent plus haut que nous, ils nous font croire! 10
Ils sont comme une lampe au fond de nos cerveaux:
Ce qu'on pense par eux prend des aspects nouveaux,

Et le regard surpris doucement s'en éclaire!
Ils savent consoler comme ils savent nous plaire;
De tous les mots humains ils restent les plus beaux, 15
Puisqu'ils tombent joyeux des lèvres du héros!

Ils sont à nous, ces mots: nous saurons les défendre!
Quiconque aura le sot espoir de s'en saisir
Nourrira vainement son innocent désir:
Ces mots sont dans notre âme, il n'aura qu'à les prendre! 20

LE VAIN SUPPLICE

Que ce langage clair vous ennuie ou vous blesse,
Nous parlerons français... tant que nous parlerons!
La bouche restera libre comme les fronts:
C'est là notre désir, et c'est notre noblesse!

À quoi vous sert-il donc de l'insulter sans cesse? 5
Plus le parler chéri sera souillé d'affronts,
Plus amoureusement nous le vénérerons!
Aux menaces du joug la fierté se redresse!

Levez-vous et chantez, vocables glorieux
Revêtus de splendeur, si vivants d'être vieux! 10
Chantez: voici le bois du bûcher qu'on prépare!

Ils veulent votre mort, nobles mots immortels!
Chantez: — sans le savoir, ils vous font des autels —
Car toutes les beautés ont souffert du Barbare!

SUR «L'ALMANACH DE LA LANGUE FRANÇAISE»

À Pierre Homier³⁶

Le livre chante encor; pourtant, il est fermé...
 Il semble que du blanc tissu de chaque page
 Un bruit harmonieux s'élève et se propage:
 C'est le murmure exquis du parler bien-aimé!

5 Ainsi que dans l'air pur d'un soir tiède de mai,
 Le parfum de la fleur longuement se dégage,
 Ta musique infinie, ô glorieux langage,
 Monte au cerveau fidèle, attentif et charmé!

10 Quel amour passera l'amour qu'on te dédie,
 Héritage vibrant, sublime mélodie
 Qui berças nos aïeux et pleureras nos morts!...

La fierté d'une race en ces feuillets s'agite,
 Et ce livre, rempli d'ineffables accords,
 Est comme un cœur français qui s'exalte et palpite!

LES GARDIENNES

Saluons d'un grand cri d'espérance, ces mères
 Qui méprisent l'insulte et bravent les défis,
 Et d'un rempart de cœurs environnent leurs fils, —
 Gardiennes de la langue, aux consciences claires!

5 La vaillance est écrite en leurs prunelles fières!
 Pour avoir médité devant les crucifix,
 Elles savent, mon Dieu, l'honneur que tu leur fis
 En confiant à leurs vertus des âmes chères.

10 Ils ne toucheront pas aux enfants de chez nous,
 Malgré leur rage infâme et leurs ruses de loups,
 Tant que se dresseront les amours maternelles!

36. Nom de plume de l'écrivain et prédicateur Joseph-Papin Archambault (1880-1966); fondateur, en 1913, de la Ligue des droits du français, auteur de *La Langue française au Canada. Faits et réflexions. L'Almanach de la langue française*, dont le premier volume est daté de 1916, était «édité par la Ligue des droits du français».

L'idéal ancestral, par leurs soins préservé,
 Luira dans les cerveaux incessamment fidèles:
 Par elles, l'avenir de la race est sauvé!

HOMMAGE³⁷

Toute ta race t'applaudit,
 Héroïne de notre guerre,
 Au geste — tu n'y songeais guère! —
 Qui t'illustre et qui nous grandit!

Petite enfant de haut courage,
 Tu ne sus pas plier le front,
 Mais tu résistas à l'affront
 Par amour de ton doux langage.

5

Le verbe français a ses droits;
 Pour lui nous livrons la bataille:
 Qu'importe, pour vaincre, qu'il faille
 Attendre un peu, souffrir parfois!

10

Insultes, dédains et menaces
 N'effrayent que les cœurs trop mous;
 Gloire à cette enfant de chez nous!
 Honneur aux volontés tenaces!

15

Toute leçon noble à nos yeux
 Évoque des figures chères,
 Et Madeleine de Verchères
 Sourit à ce geste pieux.

20

37. «Notre ami Lozeau a bien voulu, au nom de *L'Action française*, saluer M^{lle} Marie-Thérèse Archambault, la courageuse enfant qui, à Ottawa, le 24 septembre dernier [1917], soutint si courageusement les droits de sa langue» («La petite fille qui voulait parler français...», *L'Action française*, vol. 1, n^o 11, p. 342). On cite ensuite un article de J.-Albert Foisy (*Le Droit*, 1^{er} octobre 1917, p. 1) qui raconte l'incident: Mademoiselle Archambault, âgée de treize ans, fille du maire de Hull, se présente «dans les bureaux de la compagnie des Tramways d'Ottawa» pour acheter sa «carte d'écolière». Elle tend son argent et fait sa demande en français; on lui rétorque qu'elle recevra sa carte si elle la demande en anglais. La petite fille affirme ses droits et refuse, malgré des pressions diverses, de parler anglais. Elle attendra pendant deux heures et demie sans obtenir satisfaction. Les journaux s'emparèrent de l'événement. Le curé de Verchères (Québec) établit le parallèle avec l'héroïne de son village, Madeleine de Verchères, qui, deux siècles auparavant, avait tenu le fort face aux Iroquois. Et les petites filles de Verchères envoyèrent une médaille à la «courageuse enfant».

Brave petite Canadienne,
J'inscris avec dévotion
Ta simple et française action,
Pour que ton pays s'en souviene.

25 Dans l'avenir nous avons foi,
Malgré la haine qui s'exerce,
Si chaque mère en chantant berce
Une fillette comme toi!

L'APPEL AUX ARMES

Peuple de noble race aux fiertés endormies,
L'heure de l'action triomphante a sonné!
Vois, au grand jour enfin, d'un élan obstiné,
Foncer sur tes enfants les hordes ennemies!

5 Debout! Le temps n'est plus des fausses accalmies!
Pour vivre sous un joug honteux, tu n'es pas né!
Ô peuple, il n'est pas vrai que tu sois destiné
À mourir en silence, écrasé d'infamies!

10 En avant! Dieu le veut! Dresse tes bataillons!
Et d'un geste unanime arrache les bâillons
Sous lesquels étouffait ta langue maternelle!

Tiens la foi dans ton cœur, tiens ton arme à ton bras!
Monte autour des berceaux la garde solennelle!
Défends tes fils, défends ton âme: tu vaincras!

DANS LA LUTTE ET L'ATTENTE

Afin que l'ennemi chez nous ne s'insinue,
Frères, serrons encor les rangs des bataillons;
Nul ne nous sauvera que nous-mêmes; veillons
Sans relâche et sans peur: la lutte continue!

5 Notre race bien née à l'honneur est tenue;
Sa vaillance est écrite en nos traditions;
Enrichissons nos cœurs de nobles actions;
Que l'antique fierté soit par nous maintenue!

Nos pères ont souffert, leurs enfants souffriront;
Mais ils ne plieront pas sous l'épreuve le front, 10
Car le sang hérité bout toujours dans leurs moelles!
Le regard hardiment levé vers l'avenir, —
Sachant qu'avec la nuit paraissent les étoiles, —
Dans l'ombre, ils attendront quelque chose venir...

LES CHEFS

Oh! les fronts abattus et les espoirs fauchés!
Force, beauté, jeunesse, orgueil de notre race, —
Rameaux prodigieux du grand arbre vivace
Par le vent de la mort brusquement arrachés!
Qui les remplacera dans l'avenir? Cherchez 5
Ceux dont les pas vaillants pourront suivre leur trace,
Avec le même honneur tenir la même place,
Au «devoir difficile» à jamais attachés...
Seigneur, ayez pitié de la peine où nous sommes;
Éclairez notre nuit et donnez-nous des hommes 10
Qui sachent nous conduire où nous devons aller;
Des chefs dont la voix libre, ardente et pacifique
Nous garde le cœur fier et l'esprit éveillé,
Et dont le geste pousse au destin magnifique!

LE MIRACLE

Non, rien n'effacera de l'histoire la page
Où l'on voit des vaisseaux sur la mer emportés,
Remplis d'hommes, d'enfants, de femmes déportés,
Dont la douleur d'un cœur à l'autre se propage...
C'est l'ordre. Désormais, l'exil est leur partage. 5
Chassés comme un troupeau, tremblants, déshérités,
Ils s'en vont, au hasard de la côte jetés,
Sous l'œil indifférent d'un docile équipage.
— Maîtres puissants, vous les croyiez anéantis,
Puisque, de leurs foyers par la force partis, 10
Dispersés, ils erraient sur la terre étrangère!

Regardez: malgré vous, les voici revenus!
 Sous le toit reconstruit de la maison prospère,
 Dans les fils de leurs fils ils se sont reconnus!

À DOLLARD ET SES COMPAGNONS³⁸

Ils sont morts en héros, saluons leur mémoire,
 Magnifions leur œuvre et vénérons leurs noms!
 Dix-sept braves Français, valeureux compagnons,
 Firent, sainte épopée, entrer chez nous la Gloire!

5 Pour sauver une ville, encore sans histoire,
 Des fourbes Iroquois, ces sinistres démons
 En mystère venus de la plaine et des monts,
 Ils moururent; leur sang nous conquist la victoire!

10 Nous suivrons votre exemple, ô nobles précurseurs,
 Volontaires martyrs et virils défenseurs!
 Des siècles ont passé, mais non la barbarie...

Pour notre langue et pour nos droits nous lutterons,
 Et — ce qu'à Dieu ne plaise! — ensemble tomberons,
 Comme vous avez fait devant Ville-Marie.

LOUIS HÉBERT³⁹

Gloire à l'Ancêtre, gloire au grand semeur de blé
 Qui dévoua sa vie au labeur salutaire,
 Au noble laboureur qui mit le soc en terre
 Et raya de sillons le sol inviolé!

38. À la tête de quelques Français et de quelques Indiens, Adam Dollard des Ormeaux (1635-1660) arrêta les Iroquois qui menaçaient Ville-Marie (Montréal), en 1660, au fort du Long-Sault, sur la rivière des Outaouais. Son sacrifice en a fait un héros du Canada français. Ce poème a aussi paru dans *Le Devoir* (24 mai 1924, p. 12) sous le titre «Gloire à Dollard».

39. Après deux séjours en Acadie, Louis Hébert (1575-1627) rejoignit Champlain à Québec en 1617 et défricha une partie des terres occupées aujourd'hui par la Haute-Ville. Il est considéré comme le premier agriculteur du Canada français.

Gloire au premier qui vit chez nous l'épi trembler 5
Où la forêt hier étendait son mystère,
Qui, devant le fruit d'or de son travail austère,
Rêvait un infini de champs à contempler!

Gloire au beau défricheur héroïque et fidèle,
Paysan que la glèbe a retenu près d'elle 10
Pour qu'avec le bon grain il y semât son cœur!

Et gloire au moissonneur de pain qui fit la race
Si forte que malgré la force du vainqueur
Nul ne la plie au joug et rien ne la terrasse!

PAUL-ÉMILE LAMARCHE⁴⁰

Il fut le chevalier sans heaume et sans cuirasse
Qui, du seul vêtement de son courage armé,
Par l'amour du bon droit noblement animé,
Descendit dans l'arène y défendre sa race.

Le front pur, comme ceux que la Victoire embrasse, 5
Sans souci que son nom fût par tous acclamé,
Il lutta fermement, paladin enflammé
Dont le verbe incisif désarçonne et terrasse.

Il est mort vaillamment, tel qu'il avait vécu.
Comme un preux d'autrefois tombé, mais non vaincu, 10
Il nous lègue son geste en ces temps pleins d'alarmes...

Quel espoir surgissait dès que nous le nommions!
Hélas! hélas!... Qu'il sache au moins que nous l'aimions,
Voyant notre fierté tout humide de larmes!...

LE JARDIN ENCHANTÉ

Je te salue encore, ô langue maternelle,
Ainsi qu'un combattant saluerait son drapeau...
À te chanter, jamais mon cœur ne fut plus haut;
Tu lui donnes l'élan et la force de l'aile!

40. Paul-Émile Lamarche (1881-1918), député au Parlement d'Ottawa, y avait défendu des positions nationalistes. Il venait de mourir, le 11 octobre 1918, dans l'épidémie de grippe espagnole.

5 Il monte vers un lieu de lumière éternelle,
 Dans la sphère du vrai, le domaine du beau,
 Où de ton verbe pur éclate le flambeau:
 Firmament où le mot luit comme une étincelle!
 10 Jardin d'azur fleuri d'étoiles, paradis!
 Sans doute, avant de naître, ailleurs je t'entendis,
 Puisque j'en ai gardé dans l'âme cette extase!...
 Par ton rayonnement sans éclipse enchanté,
 Oh! laisse mon esprit amoureux de clarté
 Se promener toujours dans le ciel de ta phrase!

LA LANGUE FRANÇAISE⁴¹

Langue française, enfin voici que l'on te fête!
 Notre rêve et notre âme en tes mots vont chanter!
 Oui, le temps est venu pour nous de t'exalter,
 La plus fine, la plus claire, la plus parfaite!
 5 De tes sons caressants l'oreille est satisfaite,
 Ton harmonie est douce au cœur désenchanté;
 En te parlant, la bouche a parlé de beauté!
 Gloire éternellement aux hommes qui t'ont faite!
 10 Parfois, sans le vouloir, hélas, nous t'offensons!...
 Dans la vieille cité nous nous réunissons
 Pour te jurer amour, respect et vigilance.
 Pardonne à la faiblesse en faveur de la foi!
 Et si, faute d'avoir su garder le silence,
 Je t'ai blessée en te louangeant, absous-moi!

41. Le «Premier congrès de la langue française au Canada» s'était tenu du 24 au 30 juin 1912, à Québec.

LES IMAGES DU PAYS

Page laissée blanche

DÉDICACE

Avec des mots couleur du temps,
J'ai tâché de peindre les heures
Dans leurs tons les plus éclatants
Comme en leurs nuances mineures.

Voici des prés verts, un clocher,
Des fleurs, un pont, un grand lac même,
Un arbre sur l'onde penché,
Et voici de la neige blême.

5

Un chemin court entre les bois,
Une rivière luit et passe,
L'averse pleure sur les toits,
Puis, le soleil rit dans l'espace.

10

C'est un peu de ciel, un peu d'eau,
C'est un rayon qui se propage :
J'ai voulu qu'un petit tableau
Charmât les yeux de page en page.

15

Modestes croquis rehaussés
D'or, de bleu, de vert et de rose,
Qu'on vous offre les yeux baissés...
En vérité, c'est peu de chose.

20

LE CHEMIN DE L'AMOUR

Pour aimer ton pays, va contempler les champs,
Les rivières, les bois et les coteaux penchants;
Va regarder les fleurs, et va fouler les herbes
Au bord de la clôture où les moissons superbes
S'inclinent, en t'offrant l'or de leurs clairs épis;
Explore la forêt au somptueux tapis;
Bois au ruisseau, franchis les montagnes, écoute :
Mille chants, mille bruits s'élèvent sous la voûte
Sans cesse frémissante où filtre un peu d'azur;
Prends, goûte : tout cela t'appartient, sois-en sûr;
Regarde, emplis tes yeux du spectacle des choses;
Retiens-en la splendeur sous tes paupières closes,
Car c'est par le chemin des regards éblouis
Qu'en ton âme, à jamais, pénètre le pays...

5

10

JOURS DE MARS

Serait-ce du printemps, déjà, le doux sourire?
Le ciel est bleu, le vent léger, la neige fond.
Dans la brume grisâtre au loin tout se confond,
Et des toits l'on entend l'eau qui tombe bruire.

5 Dans une mare claire où le soleil se mire
Comme dans un lac pur au liquide profond,
Un oiseau bat de l'aile et, sans brouiller le fond,
S'asperge, et tout le jour sur sa plume vient luire.

10 Dans la montagne proche aux arbres dénudés,
À l'abri des rayons directement dardés,
Entre les troncs brunis brillent des taches blanches.

Et plus d'une sera visible encore avant
Que la feuille nouvelle ait décoré les branches
De son vert nuancé, délicat et mouvant.

CHANT PRINTANIER

Dans l'arbre où tout l'hiver ont soufflé les vents froids,
Un merle est revenu chanter comme autrefois,
Pendant que le soleil d'avril naissant se couche.
Le ciel est doux aux yeux, l'air est pur à la bouche.
5 Un parfum de jeunesse est dans le soir épars,
Et l'on sent le printemps qui rôde quelque part...

Des hauts clochers lointains et des églises proches
S'envole en rythmes lents la sainte voix des cloches,
Et l'on entend les sons un par un s'endormir,
10 Puis, en un grand silence harmonieux frémir...
Sur la ville, un instant apaisée et muette,
À l'occident, pâlit une ombre violette.

Et l'oiseau qui sifflait dans le soleil couchant,
Au dernier feu du jour a terminé son chant.

L'ENVOLÉE

Dans ce ciel printanier, mon âme, ouvre tes ailes:
La lumière est si douce et l'espace est si bleu!
Sous le soleil, la neige éclate en étincelles,
Et l'eau vive est en feu!

Vole vers cet azur dont l'infini t'appelle; 5
Monte, comme un oiseau, vers le grand astre d'or!
Tu reviendras des cieux plus sereine et plus belle
Pour un nouvel essor.

Rien ne borne là-haut l'ivresse du voyage;
Le bleu succède au bleu comme l'eau de la mer; 10
Sur cette immensité ne vogue aucun nuage:
Pars d'un vol large et fier!

Et mon âme est allée au ciel; mais, ô misère,
Elle en est revenue, et languit ici-bas!...
L'azur est à présent pour elle nécessaire: 15
Il lui faudrait monter et ne descendre pas!

LE SANG LOINTAIN

D'où me vient ce désir obstiné de la terre?
À qui dois-je ce goût des champs ensemencés,
Et ces rêves, en vain faits et recommencés,
De devenir un jour rural propriétaire?

J'ai vécu loin des bois à l'ombre salubre, 5
Et que de souvenirs exquis ils m'ont laissés!
La maison où mes ans ne se sont point passés,
J'en ai le nostalgique amour... Par quel mystère?

Mon père ne fut pas laboureur, et pourtant,
Je me souviens d'un beau visage d'habitant, 10
Bruni par le soleil, à longue barbe blanche...

C'est que peut-être en moi se réveille le sang,
Appauvri, mais de race incorruptible et franche,
D'un robuste et lointain ancêtre paysan¹.

1. Les grands-pères d'Albert Lozeau étaient boulanger du côté paternel (Nestor-Alphonse Lozeau) et médecin du côté maternel (Séraphin Gauthier). Seul François Lozeau (1742-1818) fut cultivateur («Généalogie et mémoires de la famille de Joseph Lozeau, 1902-1924», BNQ, fonds Albert-Lozeau).

ACTION DE GRÂCES

Sur le sol frémit l'herbe verte.
Les rayons semblent rajeunis.
La feuille bientôt entr'ouverte
Protégera l'amour des nids.

5 Dans le jour pur, des hirondelles
Tournent avec de joyeux cris;
Certaines reposent leurs ailes
Sur la croix d'or d'un clocher gris.

10 Que la couleur est vive et claire,
Que le feu du soleil est doux!
L'espace est comme une verrière
Par où l'azur descend sur nous.

15 Devant cette gloire éclatante
Qui remplit mon cœur et les cieux,
Monte une prière fervente:
«Merci pour le don de mes yeux!

Pour la beauté qui se rassemble,
Soyez béni, mon Souverain!
Voici que mon âme ressemble
20 Au bleu profond du ciel serein.

Merci, Seigneur, Dieu des étoiles
Qui scintillent de toute part,
De n'avoir pas tendu de voiles
Entre votre œuvre et mon regard.

25 Tant que vous me ferez la grâce
De votre admirable clarté,
J'accepterai l'heure qui passe
Soumis à votre volonté.

30 J'ai goûté d'une joie extrême
Des saisons les charmes nombreux,
J'ai vu le visage que j'aime!
C'est plus qu'il faut pour être heureux!»

RENOUVEAU

Dans les saules et les érables,
Les ormes et les peupliers,
Rousses ou vertes, par milliers,
S'ouvrent les feuilles admirables.

Chacune est un chef-d'œuvre pur,
Une délicate merveille,
Portant cette marque pareille:
De Celui qui pétrit l'azur!

5

Sur elles, la lumière en nappes
Épand son rayonnement bleu,
Et l'on aperçoit peu à peu
Les feuilles s'étaler en grappes.

10

À l'extrémité des rameaux
Frémit la vivante verdure,
Si tendre encor que la froidure
Pourrait lui causer tous les maux.

15

À l'abri du vent, court et large,
Un lilas travaille à ses fleurs,
Et compose en paix les couleurs
Dont précocement il se charge.

20

Tout recommence dans les champs.
Ô Nature, je vous envie
De pouvoir compter votre vie
Toujours par un nouveau printemps!

LE LAC SAINT-LOUIS

Nous sommes arrêtés près du lac vaste et clair
Qui fait jaillir sa vague en gerbes sur la rive;
La fraîche odeur de l'eau comme un grand souffle arrive
Du lointain violet où le regard se perd.

Ce lac semble parfois une petite mer.
Il écume; il est pris d'une colère vive
Pour un nuage noir qui vogue à la dérive
Et dont le reflet traîne, obscurcissant son air.

5

10 Nuit et jour agité, comme une âme en détresse
Qu'une douleur profonde aigrit, tourmente et presse,
Le lac bouleversé trouble ses grandes eaux.
Que la nuit qui descend, lac irrité, t'apaise,
Et que, tranquille et doux, tu dormes à ton aise
En reflétant le ciel parsemé de flambeaux!

SOUS LE CIEL

5 Au beau ciel d'été le jour vient de naître;
Les petits oiseaux confondent leurs chants;
La clarté nouvelle emplit la fenêtre
Et l'on sent l'odeur de l'herbe des champs.
Le soleil reluit sur les feuilles vertes
Qui tremblent au vent léger du matin.
Respirant l'air bleu, les fleurs sont ouvertes:
Somptueux velours et riche satin.
10 Épris de beauté devant la nature,
Vers le firmament je tourne les yeux;
L'espace infini, la lumière pure
Émeuvent le cœur d'un rythme joyeux.
Et cette splendeur qui charme et console
15 Par l'homme n'est pas regardée en vain:
Le meilleur de lui dans l'azur s'envole
Sur les ailes d'or d'un rêve divin!

AU BOIS

5 Oh! les heures de calme et de lumière douce,
Dont gardent le secret les bois silencieux!
Je me revois, assis sur la moelleuse mousse,
Suivant le bercement des cimes dans les cieux.
Comme un vert balancier que la nature pousse,
Pour rendre mieux son vol perceptible à nos yeux,
Le vent incline l'arbre et rythme sans secousse
Le passage éternel du temps mystérieux.

Oui, j'étais là, songeant à la laideur des villes
 Qui corrompent les corps et font les âmes viles, 10
 Où le regard s'embrume au firmament sali...
 Là, tout ce que l'on voit est de beauté très pure,
 Depuis l'humble fougère à fine découpure
 Jusqu'à l'orme puissant pour un siècle établi!

PETITE ÉGLISE

Petite église de village
 Au clocher dressé dans le vent,
 Que l'on aperçoit si souvent
 Modeste, dans le paysage;
 Douce parmi les toits voisins 5
 Que ta tendresse maternelle
 Rassemble, on dirait, sous ton aile,
 Comme une poule ses poussins;
 Humble petite église grise
 Blottie à l'ombre de grands arbres, 10
 Belle sans ors, riche sans marbres,
 Du passé qui t'a faite éprise;
 Lorsque j'ai salué tes murs,
 Ta porte étroite et ta croix sainte,
 J'ai pensé, le coeur plein de crainte, 15
 Aux menaces des temps futurs...
 Songeant à l'homme qui dévaste,
 J'ai dit à Dieu: «Protégez-la!
 Qu'elle reste comme voilà,
 Indemne du progrès néfaste; 20
 Et que jamais, pour "l'embellir",
 Le siècle à son charme n'attente,
 Qu'il la laisse, moins éclatante,
 Dans sa vieille forme vieillir...»
 Plus que la basilique neuve, 25
 Tu fus construite par l'amour,
 Et si l'on te changeait un jour,
 La campagne semblerait veuve.

30

Avec les rustiques maisons
Ta simplicité s'harmonise ;
Tu parais, nécessaire église,
Appartenir à l'horizon.

35

Certes, tu n'es pas un miracle
D'équilibre sous le ciel bleu,
Mais comme se plaît le bon Dieu
Dans ton accueillant tabernacle !

40

Vieillis longuement dans la paix,
Et que ton argentine cloche
Répande sur la plaine proche
Les trois angélus, à jamais !...

LA MONTAGNE²

5

Je t'admire, verte montagne,
Plus que tout somptueux jardin
De Perse, de France ou d'Espagne,
Ô Paradis du citadin !

10

Ta masse à la ligne onduleuse
Se découpe sur fond d'azur,
Et dans la ville populeuse
Offre au rêve un asile sûr.

Bien avant les feuilles venues,
Par les vents encor violents,
Vers toi s'avancent dans les nues
Les corneilles, par groupes lents.

15

En battant lourdement des ailes,
Elles descendent dans tes bois,
Croassant au soleil, fidèles
À leur retraite d'autrefois.

20

De jour en jour ta couleur change,
La cime des arbres rougit,
Puis un matin, comme une frange,
La verdure neuve surgit.

Quels tons clairs, délicats et tendres
Diversifient ta frondaison,

2. Voir *supra*, p. 195, n. 7.

Le long des routes en méandres,
 Des chemins bordés de gazon!
 Sous les branches chantent des sources; 25
 Les oiseaux bâtissent leurs nids
 Après de longues, longues courses
 Dans le bleu des cieux infinis.
 Le chêne étale son ombrage,
 Royalement, avec orgueil; 30
 Dans l'épaisseur de son feuillage
 On voit fuir l'agile écureuil.
 Les sveltes bouleaux à l'écorce
 Brune qu'entoure un cercle blanc,
 Déjà fiers de leur jeune force, 35
 Font de la lumière en tremblant.
 Et tous sont vraiment admirables,
 Sombres, clairs, grands, petits, moyens!
 Mais les plus beaux sont les érables:
 Vous avez bon goût, Canadiens! 40
 Ceux-là prodiguent leur richesse,
 Car toute la splendeur des ors
 Et des rouges est en promesse
 Dans leurs rameaux souples et forts.
 Quand octobre lève sa brume, — 45
 Voile par la nuit déployé, —
 Voyez l'érable qui s'allume,
 Voyez l'érable flamboyer!
 Il éclate en mille féeries
 Au premier rayon de soleil, — 50
 Vif chatolement de pierreries
 Dans le matin frais et vermeil!...
 Et la montagne a ses fougères
 Qui croissent à l'ombre, ses fleurs
 Sauvages, ses mousses légères, 55
 Ses herbes de toutes couleurs.
 Dans sa vieille terre française
 On creuse un lit aux trépassés³,

3. Albert Lozeau a été enterré au cimetière Notre-Dame-des-neiges, sur le Mont-Royal.

60

Pour qu'ils puissent dormir à l'aise,
 Au bruit des prières bercés.
 Ainsi, la montagne partage
 Sa paix à l'un et l'autre sort:
 Ses versants étant l'héritage,
 L'un, du vivant, l'autre, du mort.

CHARLES GILL⁴

5

10

Tous les deux, nous aimions les arbres vénérables
 Qui, sur notre montagne, élèvent leur beauté;
 Mais, toi, tu les peignais avec fidélité:
 Ormes, saules, bouleaux, peupliers, pins, érables.
 Ton fin pinceau traçait les branches admirables,
 Tu saisisais la forme en sa diversité,
 Tu mariais la grâce avec la majesté
 Et tu savais capter les couleurs innombrables.
 Et maintenant, mon vieil ami, tu dors en paix
 Tout près des troncs rugueux et des rameaux épais
 Dont, avec tant d'amour, tu fixais la mémoire...
 Dors!... Le mont familier jamais ne t'oubliera!
 Quand, dans les cœurs humains, ton nom s'effacera,
 Lui, par ses grandes voix, rappellera ta gloire!

LA MAISON DU PASSÉ⁵

5

Bienheureux qui possède encor l'humble maison
 Construite par l'aïeul, en bonne pierre grise,
 Dans les arbres, au bord de l'eau, près de l'église,
 Qui contente à la fois son cœur et sa raison!
 Heureux qui de son seuil voit passer la saison,
 Qui s'assied où sa mère autrefois s'est assise,
 Qui dort dans le vieux lit de son père, à sa guise,
 Qui garde la coutume et l'ancienne façon!

4. Charles Gill, l'un des meilleurs amis de Lozeau, était mort le 16 octobre 1918, dans l'épidémie de grippe espagnole. Son œuvre de peintre comprend, notamment, une centaine de paysages.

5. Selon Jeanne d'Arc Séguin (Sœur Saint-Jean-de-Sienne, «Le sentiment de la nature chez Lozeau», p. 45), ce poème serait inspiré par la maison du grand-père paternel d'Albert Lozeau, Nestor-Alphonse Lozeau, à Saint-Vincent-de-Paul, dans l'île Jésus, près de Montréal.

Sous le toit paternel le souvenir habite.
 L'âme des parents morts dans les chambres palpite, 10
 Des générations y viennent s'émouvoir;
 Le cortège infini des ancêtres défile
 En silence, de pièce en pièce, chaque soir...
 — Il n'est point de passé dans les maisons de ville.

ANCIENNE VOIX

C'est donc toi que j'entends, toi que je croyais morte,
 Ô mon ancienne et douce Voix!
 Je reconnais, dans le vent gris qui te rapporte,
 Les accents émus d'autrefois.
 L'heure mélancolique où l'âme s'inquiète 5
 T'a réveillée au fond du cœur,
 Toi qui fus si longtemps endormie et muette,
 Même aux sombres jours de douleur...
 Je me souviens. C'était au premier mois d'automne
 Que ton chant pur me visitait, 10
 Et voici qu'aujourd'hui, dans le brouillard, résonne
 Cette Voix chère qui montait...
 Cette Voix qui n'a pas changé, triste et pareille
 À moi qui pleure sans savoir,
 Et qui m'exalte aussi pour la fine merveille 15
 D'une étoile d'or dans le soir.
 Oui, je suis demeuré, malgré le temps, semblable,
 — Car je te comprends comme hier, —
 Puisque tu me reviens et que je suis capable
 D'interpréter ton verbe clair. 20
 Vive l'automne pâle et lent qui te ramène
 Au fond de mon cœur d'autrefois!
 Je me sens l'esprit calme et l'âme surhumaine,
 Quand tu t'élèves, ô ma Voix!...

MATIN DE SEPTEMBRE

Le soleil de septembre au visage apaisé
Donne à l'air matinal la tiédeur d'un baiser.
La haute marguerite, où le bourdon se glisse,
Sous le vent délicat respire avec délice.
5 Le ciel, exquisement teinté d'or et de bleu,
Que traverse un petit nuage floconneux,
Est rempli d'une paix qui présage l'automne.
Dans le vert du feuillage une feuille détonne.
Et partout sur le sol, avec un bruit léger,
10 On entend quelque chose errer et voltiger...

AU JARDIN

Splendide, la lumière éclate sur les choses
Et rend plus vifs les tons des marguerites roses,
Des pétunias bleus, mauves et violets,
Des gloires du matin blanches comme du lait.
5 Le jardin dresse au ciel sa floraison suprême, —
Ultime offrande faite à l'Été doux et blême
Dont commence la longue agonie en l'azur.
Et l'odeur d'un géranium au rouge pur
Flotte et se mêle au vent paisible qui l'emporte, —
10 Et c'est déjà comme un parfum de saison morte...

LE SILENCE DES ARBRES

Les arbres dorment au soleil.
Rien n'y bruit, rien n'y remue,
En file, le long de la rue,
Ils goûtent un profond sommeil.
5 L'air est chaud, et la brise absente.
Sous le ciel vaste où midi bout,
Les beaux arbres dorment debout
Sans une feuille frémissante...

À leur pied monte la rumeur
Du travail qui bourdonne et gronde : 10
Eux, ils ne sont plus de ce monde !...
Le fracas dans leurs feuilles meurt.

Rien ne trouble leur quiétude ;
Et les oiseaux respectueux,
S'ils volent se poser sur eux, 15
Ont pitié de leur lassitude...

Dormez, beaux arbres verts, dormez !
Avec leur plainte monotone
Voici bientôt les vents d'automne,
Et puis l'hiver, arbres aimés... 20

Dormez sous le soleil torride,
Vêtus de vivante splendeur ;
Dormez sous la pesante ardeur
Où l'âme de l'Été réside !

Et quand vos feuilles tomberont, 25
Après tant de jours de souffrance,
Nous garderons la souvenance
De leur ombre sur notre front...

PROPOS D'HIRONDELLES⁶

Près de leurs petites maisons,
Tout en surveillant la couvée
Qui sera bientôt élevée,
Les oiseaux se disent : jasons !
Ce sont des hirondelles bleues, 5
Qui, pour retrouver leurs vieux nids,
Dès que nos cieux sont rajeunis,
Volent des centaines de lieues.

6. En mai 1913, la famille d'Albert Lozeau avait déménagé au 4125 de la rue Drolet. Le poète pouvait disposer d'une terrasse sur le toit. Au fond de la terrasse, s'élevaient plusieurs poteaux sur lesquels «étaient juchées les cabanes d'hirondelles qui ont été le sujet de si remarquables billets du soir, études charmantes de la vie de ces dernières. Il passait des journées et même des soirées entières sur cette plate-forme quand la température le lui permettait» (Albert Cloutier, «Mémoires sur Albert Lozeau, en réponse au questionnaire du Frère Ephreme, f.e.c.», f. 18, BNQ, fonds Albert-Lozeau). Voir le poème «Heureuses les hirondelles», *infra*, p. 531.

Dans le beau soleil du matin
Qui dissipe déjà les brumes,
Elles fouillent du bec leurs plumes
Luisantes comme du satin.

La conversation s'engage;
Continuel gazouillement
Qui roule musicalement:
C'est un chant bien plus qu'un langage.

Qu'ont-elles donc à se conter?
N'ayant pas de journaux pour elles,
Elles ignorent les nouvelles
Et ne peuvent les commenter...

Ce sont leurs petites affaires
Qui les occupent, comme nous.
— « Combien d'enfants? — Cinq. — Peuh! — Et vous?
— Quatre sœurs, madame, et trois frères!

— Sept, alors? Et c'est, à vous voir,
Une première... tentative?
— Oui, madame. — Si jeune! Vive
Votre tendre époux à l'œil noir!

— Tenez, regardez par la porte:
Sont-ils adorables? Sont-ils
Mignons, charmants, fins et gentils?
N'ont-ils pas la taille assez forte?

— Mais c'est qu'ils ressemblent aux miens!
— Ont-ils ce joli gosier rose?
— Exactement la même chose!
— On trouve toujours beaux les siens!

— Voyez-vous mon mari qui plane?
Je tremble de la peur qu'il eut
Quand, l'autre jour, il lui fallut
Croiser ce sale aéroplane!... »

Mais voici des cris d'affamés:
On réclame dans la famille!
La mouche heureusement fourmille
Et s'attrape les yeux fermés!

Elles montent dans l'air limpide,
Et gobent, gobent à plein bec,

Puis s'en reviennent vite avec
 De quoi combler l'horreur du vide!
 Elles remonteront toujours,
 Elles redescendront de même...
 — Ah! mon Dieu! faut-il qu'on les aime
 Les fruits bénis de nos amours!

50

LE PONT ROUGE

Vous souvient-il encor de ce petit pont rouge
 Sous lequel l'eau bleuâtre et claire à peine bouge?
 La rivière n'y sert, parmi les joncs épars,
 Qu'à bercer lentement de jaunes nénuphars,
 Refléter le nuage immaculé qui passe
 Et l'oiseau qui s'enfuit dans le limpide espace.
 Non loin, un vieux moulin par les ans ruiné
 Garde à ses murs une aile impuissante à tourner;
 Et derrière, des champs, des coteaux, des collines,
 Dont la toison frémit comme des mousselines,
 Étalent leur splendeur, et, gracieusement,
 Atteignent tout là-bas le bord du firmament.

5

10

Mais le petit pont rouge écoute l'eau dormante
 Raconter nuit et jour son histoire charmante...
 Elle vient de plus haut; elle a vu d'autres ponts
 Tendus au-dessus d'elle ainsi que des plafonds;
 Elle a suivi longtemps le caprice des routes;
 Sous des arbres feuillus et recourbés en voûtes,
 Elle a passé, plus sombre, et s'attardant un peu,
 Avant de s'en aller reprendre son air bleu;
 Elle a, dans son miroir, réfléchi tant d'images,
 Tant de soleils nouveaux, d'étoiles, de visages,
 Reçu tant de baisers de l'azur et du vent,
 Qu'elle se croit très longue et très large, souvent!

15

20

Mais le petit pont sage et dont la couleur flambe,
 Lui qui d'une seule arche élégamment l'enjambe,
 Sait bien qu'elle est étroite et courte comme lui,
 Que pour sa grâce fine et souple on l'a construit,
 Et qu'il est toujours doux d'écouter l'eau sereine,
 L'eau paresseuse et bleue, et l'eau qui coule à peine...

25

30

LA VIGNE

Près de chez nous croît une vigne
Qui ne produit pas grand raisin,
Dont le vert feuillage s'aligne
Et tremble au long du toit voisin.

5 Son pied tors est de belle taille,
Car le vigneron besogneux
Chaque automne l'émonde et taille,
Et la soigne comme ses yeux.

10 Ses souples et solides vrilles
S'accrochent fermement aux murs,
Pareilles à des mains viriles
Aux muscles résistants et sûrs.

15 Les grives souvent la visitent
Quand vient septembre; avec lenteur,
Elles se fauflent, hésitent,
Et piquent le grain tentateur!

20 Et puis, elles font la grimace,
Car tout leur manège fut vain:
Ce fruit acide et coriace
Ne donnera jamais de vin!

Et renonçant à l'espérance,
Elles s'envolent en sifflant
Cette vigne de tempérance
Dont le jus n'a rien de troublant!

25 Elles ne comprennent pas l'homme
Qui l'aime et la garde avec soin,
Et fait, à son ombre, un bon somme
Quand son corps en sent le besoin.

30 Étant belle, elle est donc utile:
À des oiseaux dites cela!
La raison leur semble futile
Si la pâture n'est pas là!

35 Rien qu'à voir bouger le feuillage
Innombrable et mélodieux,
Je pense à quelque humble village
Plein d'arbres, de pigeons, de vieux.

Et je vois, derrière l'église,
 Dont le lierre a caché le bois,
 Le sacristain à tête grise
 Arrosant ses choux et ses pois... 40

Rêve frais né du vent qui passe
 Dans la vigne de mon voisin :
 Je lui dois de franchir l'espace,
 Qu'elle ait ou n'ait pas de raisin !

Je respecte l'homme qui plante, 45
 Autour de lui, de la beauté ;
 Qui, d'une serpe vigilante,
 Ôte tout ce qu'il faut ôter,

Pour que longtemps la force dure
 Dans les rameaux qu'endort l'hiver, 50
 Et qu'une nouvelle verdure
 Naisse, toujours du même vert !

AU BORD DE L'EAU

Au bord de la rivière où verdissent des îles,
 Comme je me sentais loin du fracas des villes !
 Seul, un bruissement liquide et musical
 Sur la grève venait mourir d'un rythme égal,
 Et, prise par le charme exquis de sa cadence, 5
 Mon âme se laissait bercer dans le silence.

La rivière brillait de tous ses flots d'argent.
 Le vent dormait. L'érable, au feuillage changeant,
 Dont la beauté, malgré l'automne, jeune encore,
 Longe fidèlement la rive et la décore, 10
 Dressait son abondante et verte frondaison

Pleine aussi, comme l'eau, d'un fugitif frisson.
 Le ciel, d'un bleu puissant, recevait ce murmure
 Qui montait jusqu'à lui d'une ascension sûre,
 Avec les doux soupirs de mon cœur apaisé 15
 Par la calme splendeur du jour tranquillisé, —

Pendant que je suivais le frais courant qui glisse
 En traînant du soleil sur son eau plane et lisse...

ÉLÉVATION

Jour immensément bleu de lumière prodigue,
 Où le vent déchaîné de la nuit se fatigue,
 Jour vif, sonore et clair qui semble tout en ciel,
 Que le regard embrasse au sortir du sommeil,
 5 Jour léger, transparent et profond qui rayonne,
 Posant sur le pays son azur en couronne, —
 Que ce jour imprévu de splendeur soit béni,
 Pour sa pureté neuve et son calme infini!...

Le cœur tremble, soupire, exulte et se dilate,
 10 Puis, en un grand sanglot de joie exquise éclate!
 Pénétré de beauté plus qu'il n'en peut tenir,
 Il laisse au bord des yeux les pleurs heureux venir,
 Et pendant que le flot envahit les prunelles,
 Il se sent palpiter, mais comme ayant des ailes!

Oh! là-bas, dans les bois inclinés en arceaux
 15 Où mes rêves s'en vont pareils à des oiseaux,
 Que l'âme doit brûler d'une ardeur tendre et chaste
 Sous l'immuable azur, dans le silence vaste!
 À peine un faible bruit de feuilles et de vent...

20 L'air y paraît pieux, et l'érable fervent...
 Tout doit, dans un élan d'unanime prière,
 Monter vers l'éternelle et suprême Lumière, —
 Ascension puissante abaissant le ciel bleu,
 Saint échange d'amour entre l'être et son Dieu!...

25 Sois béni, jour limpide et profond qui rayonnes,
 Pour l'élévation sublime que tu donnes!

SOIR HARMONIEUX

Entre des nuages bleus
 L'azur est lilas et rose;
 La lumière se dispose
 À partir pour d'autres cieux.

5 L'heure devient un peu grise.
 Le soleil penche, on dirait...
 L'infini se solennise...
 L'air est pris d'un grand regret...

Le soir aux ailes de suie, Comme un vaste oiseau s'abat, Et laisse tomber, là-bas, Son ombre, comme une pluie.	10
Au-dessous, dans le salon, Hormis le chat, rien ne bouge. Et j'entends un violon Chanter sous les globes rouges.	15
C'est un morceau simple et doux, S'accordant au crépuscule Dont le dernier tison brûle Au fond de l'horizon roux.	20
C'est une musique pâle Peut-être d'avoir pleuré... Une plainte qui s'exhale En long chagrin murmuré...	25
Le ciel a des fleurs où brille La splendeur du soleil mort. Le bruit du silence oscille Au tic-tac du cartel d'or.	30
Et le violon qui pleure Reprend, reprend lentement Le doux récit du tourment Dont il souffrait tout à l'heure...	35
Troué de lumières, noir, Le firmament grandiose Conserve le clair espoir De l'azur lilas et rose.	40
Son soleil miraculeux Dont Dieu règle la journée, Après sa grande tournée Foulera ses chemins bleus...	
Et selon ma fantaisie, En proie au démon pervers, Moi, ton fils, ô Poésie, J'écirai toujours des vers!	

LE CHEMIN DU SILENCE

L'automne a, malgré ses pleurs,
Décoré les blanches routes
Et fait aux chemins des voûtes
Frémissements de couleurs.

5 Dans les champs nus qui sommeillent
Se dressent des arbres d'or,
Et l'on voit passer l'essor,
Au-dessus d'eux, des corneilles.

10 Tout est tranquille; le vent
Souffle dans les cieux, à peine;
Son imperceptible haleine
Cueille une feuille en passant.

15 Et comme un ruban qui brille,
Là-bas, au bout du chemin
Qui trouve en elle sa fin,
La rivière est immobile.

20 Parfois, dans le ciel brumeux
Frissonne comme un bruit d'ailes;
Puis, même les feuilles frêles,
Tout devient silencieux.

SOIRS D'AUTOMNE

Sentez-vous la douceur et la paix des longs soirs
Entre la lampe claire et la page du livre,
Pendant que sur la table, en achevant de vivre,
Quelques fleurs vers nos fronts penchent leurs encensoirs?

5 Sentez-vous tout ce calme et ce profond silence,
Que l'horloge accentue avec son petit bruit
Qu'un autre petit bruit pareil imite et suit
Sur une interminable et parfaite cadence?

10 C'est le charme infini de l'automne opérant
Sur l'esprit et le cœur de l'homme et sur les choses;
Prodigieux effet né de divines causes
Que l'âme ne saurait définir, mais comprend.

Ce soir est fait de quiétude, et la confère.
Dans l'air que l'on respire il est une vertu
Qui vient subtilement, poète, penses-tu,
D'un peu de paradis épars en l'atmosphère...

15

LA FÊTE

C'est octobre demain, octobre au nom sonore,
Qui d'ambre et d'incarnat aux arbres se colore,
Octobre au fin brouillard d'argent se soulevant
Comme un léger rideau sous les soupirs du vent.
Tout près, dans la montagne une fête commence,
Où luiront les couleurs dans la lumière immense,
Tandis que le ciel frais de midi, calme et pur,
Tendra comme un grand arc une courbe d'azur.
Aux branches, où la feuille ainsi qu'un joyau bouge,
Rutilera le jaune et flambera le rouge;
Et ce sera, dans les sentiers silencieux,
La gloire de l'automne et l'ivresse des yeux!

5

10

APRÈS LA PLUIE

Le vent essuie, une à une,
Les feuilles aux branches brunes.

Un rayon

Obliquement s'y faufile
Et l'arbre au sol se profile

Comme au crayon.

5

La fleur d'eau vive trop pleine
Penche et se vide à l'haleine

Du vent frais,

Et le papillon qui n'ose
S'y poser déjà, s'y pose

Lent et secret.

10

La délicieuse pluie
Du ciel bas, couleur de suie,

A glissé

Comme un bienfait sur la terre;

15

De sa bonté le parterre
Est traversé.

20 Et le parfum qui s'élève
Caresse comme un beau rêve
D'amour pur,
Et monte en emportant l'âme
Légère comme une flamme,
Jusqu'à l'azur!

BRUME MATINALE

On dirait que la terre humide et noire fume.
Le grand soleil est pâle au ciel voilé de brume.
On ne distingue bien que les proches maisons.
Les arbres sont cachés derrière l'horizon.
5 Quelquefois un oiseau passe en l'épaisseur grise
Comme à travers un flot de vapeur; et l'église,
Dont on ne voit que le fronton bas et les croix,
Est un spectre de pierre aux deux clochers sans voix.
Mais petit à petit les rayons fondent l'ombre;
10 Et voici que partout se détachent sans nombre
Les toits légèrement mouillés, et que le ciel
Redevient bleu, — si bleu qu'il paraît irréel.

DES ARBRES

Des arbres à la taille énorme ou délicate
Bordent en bruissant le sinueux chemin,
Des arbres baignés d'or et teintés de carmin,
Dont la splendeur sur le fond vert des pins éclate.
5 Des arbres jaune pur, brun clair, rouge écarlate,
Dressés pour le plaisir profond de l'œil humain,
Arbres à la beauté fragile que, demain,
Tuera le vent si doux qui maintenant la flatte...
Des arbres merveilleux poussés près des sillons,
10 Où le soleil d'octobre introduit ses rayons
Comme un grand feu parmi les feuilles innombrables.

Des arbres sur l'autel de la terre rangés,
Des arbres qui seraient par l'automne changés
En gigantesques fleurs simplement adorables!

LES FEUILLES

La première feuille jaunie
Dans le vent frais a pris son vol;
Son existence étant finie,
Elle se couche sur le sol.

Une autre la suivra, puis toutes, 5
Le long de la nuit et du jour,
Joncheront les champs et les routes
De leurs petits corps, tour à tour.

Leurs formes sont de toutes sortes,
Et des plus exquises couleurs: 10
Est-ce parce qu'elles sont mortes
Qu'elles ressemblent à des fleurs?

On peut, pour en orner sa chambre,
En faire un bouquet délicat
Où le brun clair se mêle à l'ambre, 15
L'ambre au somptueux incarnat.

Elles égaîront de nuances
La terne clarté des jours gris,
En prolongeant les influences
Des bois au charmant coloris. 20

J'en ai suivi sur la rivière
Qui s'en allaient bien doucement;
L'eau qui reflétait la lumière
Semblait un autre firmament.

Et celles-là pouvaient se croire 25
Encore en plein ciel de juillet,
Car le clair azur dans sa gloire
Tout alentour d'elles brillait.

Mais d'autres gisent, aussi belles,
Dans l'obscurité du fossé, 30
Ne voyant pas au-dessus d'elles
Leurs sœurs plus heureuses passer.

La brise un instant les promène, —
 Grands papillons, petits oiseaux, —
 Les emporte au loin, les ramène,
 Franchissant chemins et ruisseaux.

Après la descente fatale,
 Leur tissu léger et soyeux
 Retourne à la terre natale,
 Et s'y résorbe, poussiéreux...

Le vent balancera la branche
 Sans éveiller un seul frisson :
 La feuille aura pris sa revanche
 En mourant avec sa chanson.

Hélas ! chanson trop éphémère,
 Murmures à peine distincts,
 Discrets comme un cœur en prière
 Qui bénit l'azur des matins, —

La douce chanson est partie ;
 Nous n'entendrons plus de ces mots
 Où l'intelligence avertie
 Sentait s'exprimer les rameaux...

Feuille rouge, et toi, feuille brune,
 Qui fûtes vertes ce printemps
 Et resplendissiez sous la lune
 Comme des bijoux éclatants,

Déjà l'an prochain vous invite :
 Vous renaîtrez vertes encor,
 Puisqu'ici-bas tout ressuscite
 Par la vertu du soleil d'or !

GELÉE

L'air frais est transparent comme le pur cristal.
 Les toits sont saupoudrés de givre matinal
 Et luisent au soleil merveilleux qui les frappe,
 Chacun pareil à quelque éblouissante nappe.
 Sur ce blanc, la lumière éclate comme un feu
 Descendu par degré du firmament tout bleu,
 Et fait soudain jaillir de ces claires parcelles

Des multitudes de reflets et d'étincelles.
La gelée éphémère a paru, cette nuit;
La neige de novembre en tourbillons la suit;
Nous la verrons bientôt par l'immensité blême
Pleuvoir sur la cité, comme un divin baptême...

10

HEURE D'AUTOMNE

Interminablement, en file monotone,
Passent par le ciel froid les nuages d'automne.
Dans les branches le vent souffle plaintivement,
Et les arbres sont pris d'un long frissonnement.
Aux rameaux presque nus les feuilles se détachent,
Les feuilles, où l'été, les doux oiseaux se cachent,
Qui font des palais verts et frais à leurs amours, —
Les belles feuilles d'or s'envolent tour à tour...
Tristesse de ce gris dont s'emplit tout l'espace!
Comme ce lourd nuage, une heure lente passe,
Une heure qui se traîne et dont le cœur est las,
Sombre, dolente et morne, et qui ne finit pas...

5

10

LA GIROUETTE

La girouette au bout du pignon tourne au vent;
Et selon que le vent la caresse ou la fouette,
Plus ou moins vite, on voit tourner la girouette,
Sa pointe en tous les sens et sans cesse en avant.
Du nord au sud, de l'est à l'ouest, elle vire
En décrivant un rond qui s'efface dans l'air;
Parfois, elle s'arrête, et de son doigt de fer
Désigne longuement un objet qui l'attire.
La girouette oscille et fait un demi-tour,
Elle hésite, on dirait qu'elle a peur de l'espace;
Elle se meut de droite à gauche au vent qui passe:
Attentive, elle écoute et regarde alentour.
Voici que tout à coup un souffle la bouscule;
Elle tourne, et s'arrête encore brusquement,
Comme prise soudain d'un grand étonnement...
Puis, recommence son manège minuscule.

5

10

15

Je ne me moque point de ses tours et ses sauts;
 Ainsi qu'elle, mon cœur est une girouette;
 Le jour furtif l'émeut, l'agite et l'inquiète,
 20 L'orientant toujours vers des rêves nouveaux.

Il lui montre à plein ciel les bonheurs qu'il envie,
 Mais il ne lui permet jamais de les goûter;
 Lui dont le seul désir serait de s'arrêter,
 Il tourne, hélas! il tournera toute la vie!...

PLUIE D'AUTOMNE

Ô pluie égale et froide et lente et taciturne,
 Tu tombes comme un flot de larmes dans une urne!

Tu baignes le parterre et l'érable jaunis
 Qui ne sont plus, hélas! par ton eau rajeunis.

5 J'ai vu partir hier des troupes d'hirondelles;
 J'ai vu des feuilles d'or choir comme avec des ailes;

J'ai vu des fleurs qui sont la gloire de l'été,
 Pétale par pétale effeuiller leur beauté...

10 Si tu n'avais parfois ton soleil magnifique,
 Que tu me rendrais triste, ô saison nostalgique!

Mais tes jours sont sereins et tes couchants sont beaux,
 Quand la lumière douce allume ses flambeaux.

Et quelle paix descend du firmament sans voiles,
 Lorsque par millions frissonnent les étoiles!

15 Heure exquise où soudain l'esprit s'emplit de bleu
 Et s'approche, comme un oiseau, du cœur de Dieu!

Mais aujourd'hui l'averse égale et taciturne
 Tombe, flot incessant de larmes dans une urne...

LA DOUBLE BEAUTÉ

Ton regard est borné, ton rêve est sans limite;
 Tu ne vois que l'azur éployé sur ton front,
 Et dans le cercle étroit que trace l'horizon,
 Ton âme prisonnière incessamment s'agite.

L'inconnu, l'inconnu mystérieux t'invite ! 5
Jamais les cieux aimés pourtant n'assouviront
Cette soif infinie et ce désir profond
D'une beauté nouvelle, imprévue et subite !
Étendre librement ses ailes, s'envoler
Par la terre diverse et, là-bas, s'en aller 10
Vers l'autre aspect du monde et son changeant visage !
Voir ce qu'on n'a pas vu, puis, revenir un soir,
Et, sous le même ciel, tranquillement s'asseoir,
L'œil et l'esprit charmés d'un double paysage !

CENDRE D'ÉTOILE

Le vent a modéré ses cris et ses colères.
Dans l'éther glacial les étoiles sont claires,
Diamants répandus partout sur le ciel noir
Par la main somptueuse et prodigue du Soir.
De chacune, en frissons, la lumière s'élance ; 5
Leur fourmillement bleu tremble dans le silence.
Elles luisent ensemble et ne confondent pas
L'innombrable clarté de leurs feux délicats.
Soudainement, voici que l'une se détache,
File, et s'éteint... — Alors, dans l'ombre qui me cache, 10
Il me semble qu'un peu de poussière descend,
Que tu neiges sur moi, cendre de l'astre absent...

FEUILLE MORTE

La branche flexible et forte
Au moment où tu passas,
Te jeta sa feuille morte,
Et, toi, tu la ramassas.
Tu regardas les nervures 5
Qui sillonnent son tissu,
Et ses fines dentelures ;
Rien n'y fut inaperçu.

10 L'arbre qui t'en fit l'aumône,
Sans doute, avait sa raison,
Et sa feuille brune et jaune
Portait toute la saison.

15 «Examine bien, mon frère,
Ce petit morceau de moi;
Tous deux nous sortons de terre,
Mais j'y retourne avant toi.

20 Une semblable poussière
Unira notre destin.
Sur le sol ou dans la bière
Notre sort n'est pas distinct.

Dans la mort tout doit descendre;
Le temps seul, en vérité,
De ta cendre et de ma cendre
Prouvera l'égalité...»

LA SAINT-MARTIN⁷

5 Novembre a commencé ses jours dans la douceur
D'un bleu rayonnement et dans le vent berceur,
Au bruit que fait en voltigeant devant nos portes,
Discret, aérien, l'essaim des feuilles mortes.
10 Tout est lumière pure et fraîche, ce matin,
Sous un ciel qui devance un peu la Saint-Martin.
Une grise fumée, en serpentant, se traîne
Dans l'espace éclatant de splendeur souveraine.
L'air est mêlé d'azur où flotterait de l'or.
Aux robustes lilas quelques feuilles encor
Persistent, à côté des grands érables chauves, —
Mais il nous manque le parfum des grappes mauves...

7. Fête le 11 novembre. «L'été de la Saint-Martin» est l'équivalent de «l'été des Indiens».

DÉPOUILLEMENT

Les feuilles ont tombé trop vite,
Jonchant la terre en un moment,
Et chaque petit corps palpite
De ce brutal arrachement.

Le vent, à grands coups, par rafales,
A dépouillé d'un souffle dur
Les chevelures triomphales
Qui se balançaient sous l'azur.

5

Ce fut un envollement triste,
Presque sans grâce, brusque et lourd,
De l'arbre penché qui résiste
Dans la grise clarté du jour.

10

Ce ne fut qu'une chute prompte,
Un entraînement vif et fol, —
Rien qui se détache et qui monte,
Voltige, et se repose au sol.

15

Du jaune s'abat, du brun tourne,
S'emmêle et se disperse au loin,
S'accroche, revient et retourne
Au vent qui ne se lasse point.

20

Après la plaintive avalanche,
Il ne reste que des lambeaux
Qui frissonnent de branche en branche,
À l'extrémité des rameaux...

Mais dissipant cette détresse
Qu'infligea l'ouragan cruel,
Voici l'arbre qui se redresse,
Tenant entre ses bras le ciel!

25

Ainsi de moi; car à mesure
Que s'envole ma vanité,
Je sens mon âme qui s'azure
Du reflet de l'éternité!

30

L'ORIGINE

Plus de vert bruissant sous les grands cieux brouillés...
Dehors, c'est le silence obscur des choses mortes.
Malgré nous, et forçant les âmes et les portes,
La tristesse s'exhale en hymnes désolés.

5 Qu'un petit coin de bleu paraisse, et c'est la joie
Qui passe sur le cœur comme un regard aimé;
Que par un peu de gris l'azur soit refermé,
Du chagrin vague et lourd l'esprit devient la proie.

Ainsi l'homme subit l'influence du ciel;
10 On dirait qu'il y tient comme par une chaîne
Qui l'attire là-haut pour l'extase prochaine,
Ou le laisse se perdre en bas dans le réel.

Toujours il sent en lui sa suprême origine;
Sitôt que dans l'espace il promène les yeux,
15 Une voix à l'accent doux et mystérieux
L'appelle du seuil d'or de la Maison divine!

Le ciel! le paradis lointain! il l'a perdu!
Il n'en a cependant pu dégager son âme:
Quoi qu'il fasse, toujours son désir le réclame:
20 Il veut y remonter, s'il en est descendu!

Et, sur le cœur de l'homme, à toute heure, s'exerce
Le sublime pouvoir du ciel jadis connu,
Soit qu'il se montre ainsi qu'un plateau gris et nu,
Ou que d'un gai rayon le soleil le traverse.

LES PASSANTS

Songe encor que la terre aux si beaux paysages
Où tu baignes d'azur tes yeux émerveillés,
Oui, songe que, depuis des ans multipliés,
Le sol est plein de morts qui n'ont plus de visages.

5 Pourtant, ils sont venus au cours pressé des âges
Dans ces bois qui jadis leur furent familiers,
Et rien, au pied moussu des arbres effeuillés,
N'a retenu les noms et marqué les passages.

Songe, pâle vivant, cœur embrasé d'amour,
Au mort que tu deviens toi-même chaque jour
Et dont les pas déjà dans l'ombre disparaissent.
Comme tous ces passants un instant aperçus,
Tu seras l'un de ceux que leurs frères délaissent...
On reste plus longtemps sous terre que dessus.

10

LE VENT

J'aime le vent autant que le rythme des vers.
Accords passionnés, musique véhémence,
Parole qui rugit ou voix qui se lamente,
J'aime le vent qui tourne autour de l'univers!
J'aime le vent tordant les beaux érables verts;
Le vent blanc que la neige empoudre et diamante,
Le vent tumultueux des longs soirs de tourmente;
J'aime le vent d'avril et le vent des hivers!
Tous les vents me sont doux dans leur calme ou leur rage.
Que le brin d'herbe a-t-il à craindre de l'orage,
Et qu'ai-je à redouter des colères du vent?...
Oh! levez-vous encore une fois dans l'histoire,
Grands vents impétueux, souffles du Dieu vivant,
Qui porterez un jour des ailes de victoire!

5

10

VERGLAS

Le verglas est pareil à du verre fondu
Sur les toits, par la nuit humide répandu.
La goutte minuscule à la vitre s'applique,
Et gèle sous le souffle aigu du vent oblique.
Par-dessus leur écorce, où pleut l'air hivernal,
Les arbres ont une autre écorce de cristal.
On dirait que le ciel pesant et gris s'abaisse,
Las de porter ce poids de nuages, sans cesse.
Il bruine. Il fait noir comme dans un tombeau...
Et je songe à ce jour d'hier qui fut si beau,
Avec son ciel de satin pâle, avec sa neige,
Son vent ailé, si clair, et dont l'âme s'allège...

5

10

GRISAILLE

Comme ton doux visage est triste, ô mon pays,
 Pour celui qui t'a vu de ses yeux éblouis!
 Ce gris, oh! tout ce gris massé sur la montagne,
 Qu'une petite pluie imprécise accompagne...
 5 Qu'est-il donc dans ton air qui pèse sur le cœur?
 Serait-ce le regret du soleil, ton vainqueur,
 Sous lequel tu penchais le calice des roses
 Pour saluer sa gloire et ses apothéoses?
 Les sourires sont morts, les rayons sont éteints.
 10 Quelque chose gémit dans la voix des marins...
 Peut-être que le vent, en dissipant tes voiles,
 Ce soir, nous montrera des pleurs dans les étoiles!

RONDEL CANADIEN

Les beaux jours d'été sont ensevelis;
 Novembre répand sa blanche poussière.
 Les arbres muets, sous les cieux pâlis,
 Depuis le matin semblent en prière.
 5 La neige en tombant tisse un grand suaire,
 Fin comme un velours et pur comme un lis.
 Les beaux jours d'été sont ensevelis;
 Novembre répand sa blanche poussière.
 L'espace est couvert d'un voile à longs plis;
 10 Le soleil lointain retient sa lumière;
 Le deuil glisse au fond des cœurs recueillis,
 Car dans la splendeur nacrée et légère
 Les beaux jours d'été sont ensevelis...

DÉLUGE BLANC

Ô neige! que tu mets dans le jour de candeur!...
 Sous le doux poudroïement l'arbre à peine remue
 De peur de laisser choir la fourrure menue
 Dont ses bras arrondis retiennent la pâleur!

Salut! silencieux déluge de splendeur! 5
Derrière le carreau qui lentement s'embue,
Le toit gonflé revêt une gloire imprévue!
Tombe, tombe du ciel, somptueuse blancheur!
Tu fais de mon pays un si clair paysage!
Tu répands tant de pureté sur son visage 10
Que le regard s'y pose ainsi qu'un long baiser!
Et que l'âme s'envole en la floraison blanche,
Comme un léger flocon par le vent balancé,
Qui tourbillonne au loin, perdu dans l'avalanche!...

QUAND IL NEIGE

Quand il neige sur mon pays,
De gros flocons couvrent les branches,
Et les regards sont éblouis
Par la clarté des routes blanches.
Et dans les champs ensevelis, 5
La terre reprend le grand somme
Qu'elle fait pour mieux nourrir l'homme,
Quand il neige sur mon pays.
Quand il neige sur mon pays,
On voit s'ébattre dans les rues 10
Les petits enfants réjouis
Par tant de splendeurs reparues.
Et ce sont des appels, des cris,
Des extases et des délires,
Des courses, des jeux et des rires, 15
Quand il neige sur mon pays.
Quand il neige sur mon pays,
C'est que tout le ciel se disperse
Sur la montagne et les toits gris
Qu'il revêt de sa claire averse, 20
Ou qu'une avalanche de lis
De sa pureté nous inonde...
C'est le plus beau pays du monde
Quand il neige sur mon pays!

LA TERRE MATERNELLE

Je ne sais quel regret m'étreint devant la terre
 Que je n'ai contemplée, hélas, qu'en solitaire,
 De trop loin, de trop haut, — la terre de chez nous,
 La terre que j'aurais baisée, à deux genoux,
 5 Sur laquelle, attentif à découvrir ses charmes,
 J'aurais versé mon cœur et, peut-être, mes larmes!
 Je l'aurais prise et respirée, entre mes mains,
 La bonne terre brune, et si chère aux humains,
 La terre qui les porte et les prend et les garde,
 10 Afin que chaque mort de plus près la regarde.
 Un jour, s'accompliront enfin mes vœux ardents,
 Car je la connaîtrai quand je serai dedans!

ÉPILOGUE⁸

J'ai versé tout le sang de mon cœur dans mes vers.
 Ma fatigue a laissé souvent la page blanche.
 Ma vie intérieure en poèmes s'épanche
 Aux rythmes variés des sentiments divers.
 5 Sur ma profonde nuit mes yeux se sont ouverts;
 J'ai dit ce que j'ai vu d'une voix simple et franche.
 Si j'ai menti d'un mot douteux, je le retranche:
 J'errais en des sentiers de ténèbres couverts.
 Et maintenant, Seigneur, de ces heures passées
 10 À traduire mon âme en strophes cadencées,
 Me tiendrez-vous rigueur au jour du Jugement?
 Ai-je perdu le temps précieux de la vie?
 Si je n'ai jamais su vous chanter autrement,
 Votre gloire n'a-t-elle été par moi servie?

8. Ce poème avait sans aucun doute une importance particulière pour Albert Lozeau: après l'avoir publié en périodique sous le titre de «Préface», il en a fait la conclusion du recueil *Le Miroir des jours*, puis l'a déplacé dans *Les Images du pays* pour en faire la conclusion de ses *Poésies complètes*.

POÈMES RETROUVÉS

Page laissée blanche

I

Poèmes des recueils
non retenus dans *Poésies complètes*

Page laissée blanche

EN REGARDANT LE CIEL [...]

En regardant le ciel, en poursuivant mon rêve,
 Qui vient, fuit et revient comme un flot sur la grève,
 En voyant un oiseau rayer l'horizon bleu,
 Une saison passer en nous disant adieu,
 J'écris ces vers, avec pour compagne, à la brune, 5
 Ma lampe, qui me fait de petits clairs de lune,
 Ou le matin, l'esprit reposé du sommeil,
 Lorsque par ma croisée entre un peu de soleil.
 J'écoute aller le temps de sa marche éternelle,
 Et je le suis comme un oiseau blessé d'une aile. 10
 Je songe à mon amie et je chante, tout bas,
 Sachant ainsi qu'Arvers¹, qu'on ne comprendrait pas...

ENVOI

Ce soir, je vous envoie une de mes pensées.
 Prenez-la doucement entre vos doigts jolis,
 Vos longs doigts déliés, caressants et polis,
 Et puis, réchauffez-la dans vos deux mains pressées.
 Parmi d'autres aux tons jaunis, toutes froissées, 5
 Qui naissent même avec aux pétales des plis,
 Les cœurs mornes, déjà de vieillesse remplis,
 Je l'ai trouvée éclore et triste aux délaissées.
 Pour vivre, elle a besoin de timides chaleurs;
 Elle est frileuse et pâle et fleur entre les fleurs; 10
 Pour elle, je mendie un rayon qu'elle espère.
 Faites-la seulement approcher vos doux yeux,
 Afin qu'elle s'éveille à la douceur des cieux
 Et boive du soleil où bat votre paupière.

PETITES FILLES

Ces âmes de vingt ans, ah! ces petites filles!
 Le mieux qu'on en peut dire est qu'elles sont gentilles.

1. Alexis-Félix Arvers (1806-1850), poète et dramaturge français, célèbre pour son «Sonnet» commençant par le vers «Mon âme a son secret, ma vie a son mystère».

Elles marchent si bien dans leur robe à longs plis;
 Leurs gestes de couvent se sont vite assouplis:
 5 Ils volent, comme les dentelles, ils ondulent.
 Leurs lèvres roses sont si drôles, qui modulent:
 «Ma chère», avec le goût de mordre, sans vouloir.
 Leur pose s'ennoblit d'un peu de nonchaloir.
 Elles savent toucher le piano, la harpe,
 10 Et se draper du vol gracieux d'une écharpe.
 Elles connaissent tout de l'artificiel,
 Mais elles ne sauront jamais aimer qu'au ciel.

POUR DES PENSÉES

À Mademoiselle Alice Daoust²

Tu les as su choisir ces fleurs: violet sombre
 Et jaune vif, couleur ardente de soleil;
 De la lumière d'or des midis et de l'ombre
 En pétales; velours vivant et sans pareil.
 5 Parmi toutes les fleurs dont la terre s'encombre
 Quand vient l'été torride au décevant réveil;
 Malgré les tons divers et les formes sans nombre,
 Du trèfle au lys, du blanc à l'incarnat vermeil;
 10 Tes doigts ont su cueillir les soyeuses pensées,
 Belles comme des yeux d'enfant, et nuancées
 Telles que je les aime, et fraîches du matin.
 Je t'adresse, en mon âme à l'aube douce éclore,
 Moins brillante et moins sombre, une pensée, et j'ose
 Mêler cette fleur bleue aux fleurs de ton jardin.

DIANE

Chasserresse dont l'arc est sûr, la flèche prompte,
 Aux heures de la lune, Errante des forêts,
 Qu'à ton oreille rose arrivent mes regrets,
 Comme un chuchotement triste de flot qui monte.

2. «Cousine de prédilection» d'Albert Lozeau; elle lui apportait des fleurs et discutait poésie avec lui (Jeanne d'Arc Séguin [sœur Saint-Jean-de-Sienne], *op. cit.*, f. 119).

C'est vers tes cheveux blonds qui coulent en or fin, 5
 C'est vers tes yeux de nuit lunaire, que s'envolent
 Mes désirs, ces oiseaux que tous les vents affolent,
 Éternellement las d'un voyage sans fin.

Car jamais ils n'ont pu toucher les bois tranquilles
 Pour reposer sur toi leur fatigue, un moment; 10
 Et mon rêve de paix se change en un tourment,
 Mon rêve de forêt où meurt le bruit des villes!

Amène-moi, Déesse, au fond des bois mouvants
 Entendre au lieu des chants des hommes ceux des arbres:
 Lyres saintes, parfois vieilles plus que les marbres, 15
 Qui vibrent sous les doigts artistes des grands vents!

OPHÉLIA

Dans la nuit qui me rit par les yeux des étoiles,
 J'évoque ta douleur, ô pâle Ophélia!
 Les encensoirs des fleurs que l'aube déplia
 N'ont pas longtemps, hélas! parfumé tes longs voiles!

La lune qui bleuit l'ombre te verse à flots 5
 Sa froide clarté dont reluit ta chevelure,
 Et tu la traînes sur l'eau comme une voilure,
 Dont s'inquiéteront toujours les matelots.

Ophélie, en la nuit douloureuse des veilles
 Qui penchent tant de fronts blêmes vers des genoux, 10
 Approche ta blancheur éternelle de nous,
 Et laisse-nous sécher tes grands yeux de merveille;

Car c'est en essuyant les pleurs de ton émoi
 Qui ruissellent depuis trop de mornes années,
 Que nous croirons un soir nos peines terminées, 15
 Ayant guéri nos maux innombrables en toi.

LES SEMAILLES

Les bons grains mûriront, issus de bonne terre,
 Aux rayons du soleil futur
 Qui se lève embrumé dans un lointain azur.

Les bons fruits mûriront à l'arbre solitaire,
5 Malgré les grands coups de vent dur
Et les vers affamés de pulpe salutaire.
Et la vigne croîtra, riche de jus vermeil,
 Les grappes pleines de soleil,
Lourdes du vin qui rend au cœur la vie heureuse.
10 Par tous les temps, et sans courber nos fronts têtus,
 Où jamais l'espoir ne s'est tu,
Semons, et la moisson nous sera généreuse!

FLORE

Avant que la saison brève se décolore,
Oh! qui me donnera des roses par monceaux!
Et des lys! pour bâtir, sur de sveltes arceaux,
Un vivant piédestal à tes splendeurs, ô Flore!
5 Leurs arômes derniers, pénétrants et si doux,
Monteraient de leurs cœurs en odorante brume,
Comme des encensoirs l'âme ardente qui fume,
Déroulant sa spirale enivrante sur nous.
Toi qui fais de la terre un jardin, ô Déesse
10 Des roses et des lys et de toutes les fleurs,
Parfumant notre joie, embaumant nos douleurs
De la vie à la mort, exquise Enchanteresse,
Mon âme est un jardin où sont ensevelis
Des pétales séchés sous des ronces moroses:
15 Prends pitié d'elle, ô Reine, et que tes grâces roses
Y fassent refleurir des roses et des lys!

CÉRÈS

C'est aux feux créateurs de messidor qui flambe,
Au midi bleu, pesant sur les fronts accablés,
Que je t'aime, ô Cérès, Déesse des hauts blés,
Des blés beaux et profonds où s'enfonce la jambe!
5 Tu m'as nourri longtemps du froment de ton pain;
Tes champs blonds m'ont chanté, sur ton ordre, la gloire

Des prosternations à tes deux pieds d'ivoire,
 Quand les frôle la brise embaumée aux grands pins.
 C'est assez. Mon front penche et mes chairs sont ridées;
 Mes sens matériels, Cérès, sont satisfaits. 10
 Ô Déesse, par qui les épis lourds sont faits,
 Mûris pour mon cerveau le blé d'or des idées!
 Sur la gerbe, à genoux, frappé du plein soleil,
 La lèvre habituée aux prières ardentes,
 Je viens triste, troublant les cigales stridentes, 15
 Mendier un froment nouveau de blé vermeil!

FAUCHEUR CÉLESTE

Dans la grande forêt mystérieuse, où seules
 Rampaient surnoisement les ombres lourdes, j'ai
 Endormi mon regard pour l'avoir trop plongé
 En des trous de ténèbre ouvrant leurs noires gueules.
 J'ai rêvé, sous la nuit, aux gigantesques meules 5
 Vers lesquelles, Faucheur, ton beau front aspergé
 Des sueurs du travail, se lève, dieu vengé
 Des mépris coutumiers des cœurs et des bras veules.
 Puissant comme la nuit qui règne sur les bois
 Et prépare à l'arbuste une nouvelle sève, 10
 Faucheur, voici le miel nouveau qu'a fait mon rêve:
 Je t'ai vu, dans un jour loin comme un autrefois,
 Suspendu dans l'azur des espaces sublimes,
 Des forêts qui montaient à toi faucher les cimes!

LA LEÇON DU JOUR

À Madame W. Huguenin³

Pour nous guérir du mal que nous a fait l'été,
 Mon âme, contemplons du lointain de nous-même,
 La paix auguste et fraîche, absorbante et suprême
 De cet automne calme en sa lente beauté.

3. Madame Wilfrid Huguenin (1875-1943), née Anne-Marie Gleason, signa du nom de « Madeleine » des chroniques et des nouvelles; son mari, spécialiste de la tuberculose, était un des médecins de Lozeau.

5 Nous, toute de frissons, toute de volupté,
 Pleine d'élans et pleine aussi de trouble extrême,
 Comprenons par ce jour symbolique d'emblème,
 Comme rien de vraiment profond n'est agité.

 10 Devant ce grand silence empli de quiétude,
 Prenons la salutaire et durable habitude
 De nous coucher le soir sans fièvre et sans regrets.
 Plus de fausse figure imposée à nos traits;
 Comme ce jour est vrai, désormais soyons sage,
 Afin d'avoir toujours l'âme de son visage.

OCTOBRE

L'été, les vagabonds qui cherchent où dormir,
 N'ont pas de crainte au cœur qui les fasse frémir:
 Dieu tend sur eux la nuit comme une grande tente
 Et les éclaire au feu de sa lune éclatante.
 5 Mais en octobre, quand souffle un premier vent froid,
 Ils se sentent repris tous d'un commun effroi.
 Le ciel est ténébreux. Pas d'astres. De la pluie.
 Le cœur du riche est dur et le malheur l'ennuie...
 Ils vont, les pauvres gens, de tous abandonnés,
 10 Loqueteux et tremblants, trahis, espionnés,
 Las d'errer sans repos, trempés, les jambes lourdes,
 Affamés, et soufflant dans leurs rudes mains gourdes...

GLAS D'AUTOMNE

Les râles réguliers des vents froids dans les arbres
 Semblent, quand vient le soir, plus tristes et plus las...
 Je songe à tous les morts endormis sous les marbres
 Pour qui Novembre en deuil recommence les glas.
 5 Quand vient le soir, plus doux, plus tristes et plus las,
 Nos cœurs baignés de pleurs comme à l'aube les arbres,
 Sont des cloches d'argent sonnant de graves glas
 Pour tous les pauvres morts dormant au champ des marbres!

 10 Le vent qui courbe à peine, en les heurtant, les arbres,
 Les a soudain brisés, eux qui n'étaient point las...

Je songe aux tristes morts oubliés sous les marbres,
Dont le souvenir fut plus bref, hélas! qu'un glas!
Libératrice dont le bras n'est jamais las,
Assez de fois j'ai vu se dépouiller les arbres;
Ô mort! emporte-moi, si mon funèbre glas
Doit frapper à des cœurs plus muets que les marbres!

15

LE VIN

Un jour de brume avec un jour de pluie alterne.
L'ombre franche vaut mieux que cette demi-nuit
Où la peur d'un écho fait hésiter le bruit,
Où la lumière au long des choses passe, terne.
Mais c'est un temps divin pour boire du falerne!
Le vin qu'Horace aimait coule encor du vieux fruit;
Qui le boit sent fluer la vie heureuse en lui
Et monter le grand rire à sa face paterne!
Qui veut ressusciter en son cœur le soleil?
Voici la coupe, et puis voici le jus vermeil,
Père à jamais fécond des œuvres immortelles!
Pendant qu'il pleut, buvons, buvons le vin joyeux,
Le vin magicien qui fait comme les dieux
Les jours gris rayonnants et les nuits tristes belles!

5

10

MA VITRE

À Louvigny de Montigny

Ma vitre est noire avec des étoiles dedans,
Et semble un tout petit morceau de ciel infime
Détaché pour moi seul du firmament sublime,
Du ciel prodigieux plein de soleils ardents.
Dehors, j'entends marcher la Nuit aux pas prudents,
Sur le silencieux tapis fourré d'hermine...
C'est toujours à ma vitre un petit ciel intime,
Un infini réduit d'astres d'or ascendants.

5

10 Mais voici qu'un vent froid s'élève. Une buée
Suinte à ma fenêtre, et, comme diluée,
Ma claire vision se brouille, et puis s'efface...
Et, lentement, ma vitre au beau ciel reflété,
Qui renfermait tant d'étoiles et tant d'espace,
Se fleurit de frimas fantastique et lacté.

QUAND MÊME

Lorsque du haut des clochers proches
Tombe l'alléluia des cloches,
Aux jours des printemps radieux,
Mon cœur fier sonne des adieux!
5 Alors que le soleil s'éploie
Sur les cimes, rouge de joie,
Aux jours des étés triomphants,
Mon cœur a des sanglots d'enfants.
10 Alors que le dernier chant vibre
D'un accent plaintif et moins libre,
Aux jours des automnes râleurs,
Mon cœur entonne un chant aux fleurs!
Lorsque siffle et brûle la bise,
Qu'il fait triste comme en l'église,
15 Aux jours des hivers assombris,
Quand même, sentant qu'il se grise,
Mon cœur exulte, jusqu'aux cris!

FIN DE BAL

Sur son corsage de satin
S'effeuille une fleurette blanche,
Et dans ses cheveux, le jasmin
Agonisant et lourd se penche.
5 La lumière en nappe s'épanche.
La nuit de bal touche au matin.
Très lasse, la valseuse étanche
Son front où pâlit le carmin.

Plus molle se fait la cadence,
Plus lentement tourne la danse; 10
Seul un piano chante encor.
Plus rien. Dans le grand salon vide,
Lui-même de sommeil avide
S'éteint le dernier lustre d'or.

QUERELLE INSTRUMENTALE

Avec les violons les harpes
Ont des querelles, tout ce soir;
Leurs accords flottent dans le noir
Étoilé, comme des écharpes.
Et les joueurs, indolemment, 5
Les doigts à l'archet, sur les cordes,
Prolongent ces vaines discordes,
Dont résonne le firmament.
Les harpes ont raison : l'on danse
À contre-temps; les violons, 10
Ces esprits légers et brouillons,
Suivent en sujets la cadence.
Une harpe dit que c'est mal,
Et que c'est agir sans logique:
Asservir l'art de la musique 15
Aux caprices des pas de bal!...
Une autre bougonne et soupire;
Sa voisine approuve; tandis
Que les violons étourdis
Bruyamment éclatent de rire! 20

AVEU FLEURI

Si chaque fleur était une parole,
Un mot fleuri du langage d'amour;
Dût chaque fleur ne croître qu'un seul jour
Et dût le soir faner toute corolle;

5 Je n'en voudrais, dans mon petit jardin,
 Soigner que trois tout le jour, les plus belles,
 Leur épargnant les bourrasques rebelles
 Et les gardant du soleil trop soudain.
 Je cueillerais, plein d'une joie extrême,
 10 Avant le soir, mes fleurs, timide amant,
 Et vous liriez, j'espère, tendrement,
 Ma phrase unique et simple: Je vous aime!

LE MIROIR

Au-dessus du puits elle s'est penchée
 Pour se regarder au miroir de l'eau;
 S'étant de soi-même ainsi rapprochée,
 Toute femme rit, même sans défaut.
 5 Le miroir, qu'il soit de verre ou d'eau claire,
 Encadré de mousse ou d'herbe ou d'acier,
 Quel plus cher objet en qui se complaire,
 Quel plus sûr prétexte à s'apprécier!
 Quand on est allègre et jeune et jolie, —
 10 Qui ne croit pas l'être? — à l'eau du miroir
 Naturel et ceint de roche polie,
 Qu'il est doux, mes sœurs, de s'apercevoir!
 Il est un miroir vivant et suprême
 Où par les regards c'est le cœur qui voit:
 15 Le miroir des yeux de celui qu'on aime,
 Le seul où l'on rie à d'autre que soi...

LUMIÈRES BRÈVES

À Albert Cloutier

Parfois, ouvrant tout grands les yeux
 Pour voir, en sa première flamme,
 Monter le soleil glorieux,
 Tant de jour m'est entré dans l'âme
 5 Que j'ai clos follement mes paupières dessus!

Or, sans doute qu'une blessure
 Béante encore tout au fond,
 Pour retourner au ciel profond,
 Offrait une route bien sûre:
 Je n'avais plus déjà rien des rayons reçus! 10

Je tenais mes paupières closes,
 Une larme tremblante aux cils,
 Songeant à d'étranges exils,
 Triste du rêve et de ses causes,
 De la fuite sans fin des soleils aperçus!... 15

AUREA MEDIOCRITAS⁴

Heureux qui n'a qu'une chaumière
 Pour abriter son lourd sommeil,
 Et qui n'a, pour toute lumière,
 Qu'un même rayon de soleil!

S'il peut goûter à son réveil, 5
 Pour égayer l'heure première,
 Un flot de vin pur et vermeil,
 Heureux qui n'a qu'une chaumière!

Pour lui les bois sont parfumés,
 Les merles ont des chants aimés, 10
 Et des yeux bien doux la fermière...

S'il aime et sent son jeune amour
 Croître en son cœur de jour en jour,
 Heureux qui n'a qu'une chaumière!

FLEUR IMMORTELLE

Les roses blanches ont fleuri.
 Dans les vastes jardins que le soleil caresse,
 Où le gazon luisant que nul pas n'a flétri
 Étale sa verdure exquise avec paresse,
 Les roses blanches ont fleuri. 5

4. «Médiocrité dorée» (Horace, *Odes*).

Les roses roses ont fleuri.

Le long des prés verdis saignent des taches roses,
Où le papillon doux et par l'heure attendri
Au cœur des belles fleurs va murmurer des choses...

10 Les roses roses ont fleuri.

Les roses pourpres ont fleuri.

Parmi la floraison sombre des feuilles vertes,
Le bouton balancé, de sang vermeil pétri,
Tend aux rayons du jour ses lèvres entr'ouvertes.

15 Les roses pourpres ont fleuri.

Les roses blanches vont périr

Et les roses, hélas! et les pourpres de même!
Mais il est une fleur que ne saurait flétrir
L'autan, puisqu'elle croît au fond d'un cœur qui t'aime:
20 Ma fleur d'amour ne peut mourir!

CHIMÈRES

Chanter d'un chant très doux d'oiseau,
Vibrer de sa propre harmonie,
Et pour se croire du génie
Chanter seul pour l'azur et l'eau;
5 Chanter pour qu'enfin l'on se grise,
Sans savoir personne écouter,
Chanter de l'aube à l'heure grise,
Chanter, chanter, toujours chanter!

Comme un doux enfant s'endormir
10 Sur le gazon, loin de la ville,
Dormir et sur son front tranquille
Sentir le vent faible frémir;
Délivré du mal d'être triste
Et de la honte de gémir,
15 Oublié du monde égoïste,
Dormir, dormir, toujours dormir!

Rêver d'un impossible amour,
D'un amour calme et sans souffrance,
Et pour jouir d'une espérance
20 Vers jadis faire un long détour;
Rêver que la tâche de vivre

En un soupir va s'achever;
Rêver que de ciel on est ivre,
Rêver, rêver, toujours rêver!

JALOUSIE

J'ai comme des langueurs d'extase,
Quand tes yeux profonds, dans mes yeux,
Versent, ainsi qu'un double vase,
Leur breuvage mystérieux.

Quand tu les fixes de leur flamme,
Mes yeux éblouis sont contents;
Ils sont amoureux de ton âme,
Comme les oiseaux de printemps.

5

Mais, hélas! ton âme qui coule
D'un regard qui devra finir,
Mon âme, abîme où la nuit croule,
L'aura-t-elle pu contenir?

10

S'il en reste une seule goutte
Prise au jais filé de tes cils,
Qu'à l'aurore elle tombe toute
Sur une fleur chère aux avrils.

15

Afin qu'une abeille la boive,
Et se perdant dans le ciel bleu,
Sans qu'un rayon d'or l'aperçoive,
L'apporte au soir du jour à Dieu;

20

Puisque, amant de tes yeux de lune
Où dort mon rêve le plus doux,
Du Dieu dont s'emplit la nuit brune
Je ne puis pas être jaloux!

L'AUTRE AMOUR

Comme on condamne une porte
Que nul pas ne doit franchir,
Voulant enfin l'affranchir
Des maux que l'amour apporte,

5 De mon cœur souffrant et las
J'avais condamné l'entrée,
Murmurant, l'âme assurée:
Pour toujours, on n'entre pas!

10 Longtemps, bien longtemps, personne
Chez mon cœur seul ne frappa;
Et l'ennui l'enveloppa
De son long glas qui résonne.
Triste comme un ciel d'hiver,
Jamais, même aux jours d'alarmes,
15 Aux nuits d'effrois et de larmes,
Mon cœur n'avait tant souffert!

Enfin passant, une femme
Voyant ce cœur refermé,
Eut un sourire charmé,
20 Moqueur, mais tout chargé d'âme.
Comme chez elle, elle entra,
Entra malgré la défense
Et la gaieté de l'enfance
Chez mon cœur soudain vibra.

25 Du mal qu'un amour nous cause,
Un autre amour nous guérit;
La nuit qui souffrants nous prit,
D'une autre nuit nous repose.
Chez mon cœur d'où sont exclus
30 Noir souci, peine méchante,
Une voix joyeuse chante:
Pour toujours, on n'en sort plus!

SOUVENIR

En souvenir du souvenir
Que j'ai gardé de vous, Madame,
Et que rien ne pourra ternir,
Puisqu'il est gravé dans mon âme.

5 Je le porte, intime et rieur,
Ainsi qu'une claire médaille
Liée à mon cou, sur mon cœur:
Il ne se peut pas qu'il s'en aille.

Il est mon bien le plus certain,
 Et ma richesse la plus sûre; 10
 Il est affranchi du destin
 Qui condamne tout à l'usure,
 Il est mon or, mon diamant,
 Et ma relique vénérée,
 L'étoile de mon firmament, 15
 Et ma lumière préférée.
 Il est, comme mon tiède sang,
 Mêlé pour la vie à moi-même,
 Spirituel et caressant;
 Je sais que si je l'aime, il m'aime. 20
 Et quand pour l'inconnu des cieux
 Il me faudra partir, Madame,
 Ce souvenir délicieux
 Je l'emporterai dans mon âme!

LES VRAIS DIEUX

À Charles Gill

Poètes pâissant sur des livres arides,
 Qui tâchez à combler les abîmes ouverts
 Que l'ennui creuse en vous, vos tempes sont livides!
 Le monde vous renie, et vous en êtes fiers!
 Les cœurs les plus profonds sont aussi les plus vides; 5
 Car tout ce qu'on y jette en joie, en pleurs amers,
 Ne hausse, hélas! pas plus leurs profondeurs avides,
 Qu'un grain de sable acquis, le niveau des déserts.
 L'ignorance orgueilleuse a peu d'âme: une goutte
 De vulgaire plaisir suffit à l'emplir toute; 10
 Chez elle, le frisson du mystère est banni.
 Songeant aux gouffres noirs que mon esprit soupçonne,
 Je tressaille devant les porteurs d'infini,
 Quand vous passez, ô dieux que ne comprend personne!

RONDEL

Le cœur du poète est un écrin d'or
 Plein de vieux chagrins, de plaisirs sans causes,
 Tous les souvenirs que le temps endort
 Y trouvent des nids duvetés et roses.

5 Mais triste comme au bois le chêne mort,
 Y pleure bientôt le regret des choses.
 Le cœur du poète est un écrin d'or
 Plein de vieux chagrins, de plaisirs sans causes.

10 Les jours glorieux et les jours moroses,
 Tous ceux que le temps voue au même sort,
 Y viennent goûter, toutes ailes closes,
 L'éternelle paix d'une douce mort...
 Le cœur du poète est un écrin d'or.

LE JEU DIVIN

À Monsieur le Juge S. Pagnuelo⁵

Les soirs d'hiver sont longs lorsqu'on est seul et triste.
 On écoute l'horloge aux tic-tac palpitants,
 De ses petites dents d'acier broyer du temps;
 Non moins longue à durer l'heure lente persiste.

5 Mais le silence induit au pur labeur artiste
 Quiconque a dans le cœur de beaux rêves chantants,
 Qu'un mot d'une seconde exprime pour longtemps.
 Quand a fui l'heure, un peu d'âme enclose subsiste.

10 Pareil au frais bosquet charmé d'oiseaux divers,
 La solitude ailée abonde en rares vers,
 Qui, bientôt, peupleront un poème, — leur cage.

Et, par strophes faisant des captifs, l'oiseleur,
 Pris aux chansons des voix, ravi par la couleur,
 Oublie au jeu divin le jour, la terre et l'âge.

5. Siméon Pagnuelo (1840-1915), juge à la Cour supérieure pour le district de Montréal.

LE DERNIER SECRET

Ah ! c'est vouloir marcher, comme Dieu, sur la vague ;
C'est vouloir établir le certain sur le vague,
Que de croire exprimer l'obscur secret des cœurs !
La vérité du Ciel s'affirme à nos douleurs ;
Mais le pur sentiment qui vit au fond de l'âme 5
Reste silencieux, quand l'exige une femme.
Psychologues, chercheurs, ô fervents du scalpel,
Faites, avec orgueil, à la science appel :
C'est bien ! Mais comme au fond des belles nuits sans voiles,
L'astronome, sans fin, comptera des étoiles, 10
De même, au cœur humain, quoi qu'on puisse prouver,
Il restera toujours quelque chose à trouver !

RAGE VAIN

À Jean Charbonneau

Mon âme fait des bonds vers l'Idéal, et pleure
Parce qu'elle n'a pu même jamais saisir
Un de ces petits bouts de rayons qu'elle effleure
La nuit, lorsque tout dort, excepté son désir !
Essoufflée en sa course, elle interroge l'heure 5
Où le rêve au vol clair et bleu comme un saphir,
Sachant pourtant combien sa lumière nous leurre,
Passera, plus léger qu'un souffle du zéphyr.
Alors, désespérée et folle, elle s'élance
Toute pâle vers lui, battant, dans le silence, 10
Des ailes, — et l'air bouge en un large frisson,
Rageuse et se tordant de ne pouvoir lui prendre
Une étincelle dont elle saurait s'éprendre,
Et dont s'extasierait votre âme à l'unisson !

LES DEUX CLOCHES

La cloche d'or qui chante et la cloche qui pleure,
La cloche de la vie et celle de la mort
Ont sonné dans l'azur pareil, à la même heure,
Pour celui qui s'éveille et l'autre qui s'endort.

5 Or, la cloche qui pleure et la cloche qui chante,
Celle pleurant: Il part! celle chantant: Il vient!
Mêlant leur double voix différemment touchante,
Mystérieuse et dont toute âme se souvient;

10 La cloche gaie et l'autre, en son clocher chacune,
La cloche du baptême et la cloche du glas
Ont fondu tellement leurs voix saintes en une,
Qu'on n'a plus distingué les: Noël! des: Hélas!

J'ignore le meilleur de mourir ou de naître,
Ayant pleuré, joui, souffert dans le secret,
15 Et mon cœur ne peut plus, ô cloches! reconnaître
S'il clame son plaisir de vivre, ou son regret.

VIEUX MISSEL

Très vieux missel aux pages rudes
Où, parfois, le soir tard je lis,
Qu'ont feuilleté les doigts jolis
De vierges tendres ou de prudes;

5 Ô vieux missel où le temps dort
Pour ne pas te creuser de ride,
Et dont, à peine, l'air humide
A pu ternir le fermoir d'or;

10 Ô vieux missel où tout est grave
Ainsi qu'en une église en deuil,
Où la phrase, au premier coup d'œil,
Pour toujours dans l'esprit se grave;

Ô vieux missel, garde ce lys
Entre tes feuillets: dans son urne
15 Où pleura la brise nocturne,
Deux espoirs sont ensevelis...

EXTASE BLANCHE

Des gerbes de fleurs en nacre fleurie,
 Aux calices longs, ouverts en étoiles,
 Jonchent tous les soirs l'autel de Marie,
 Où vont, deux à deux, des vierges en voiles;

En voiles de soie ou de rêverie, 5
 Blancs comme le cygne et les blanches voiles,
 Et les plants de fleurs en nacre fleurie,
 Aux calices longs, ouverts en étoiles.

Et j'ai des frissons pieux dans les moelles,
 De l'extase plein mon âme meurtrie, 10
 À prier tout près des fleurs en étoiles,
 En pleine blancheur, aux pieds de Marie,
 Où sont, lys humains, deux vierges en voiles...

L'ÉTERNITÉ

L'éther s'est fleuri, comme un jardin d'été,
 De fleurs dont les parfums s'exhalent en lumière.
 Hors des âges, marchant sa marche coutumière,
 Passe, en voiles d'azur, la belle Éternité.

Impassible en l'Éden, d'elle seule habité, 5
 Sans naissance, soustraite à toute fin dernière,
 Elle va, stable en son existence plénière,
 Foulant d'un pied égal la nuit ou la clarté.

Prolongeant au delà du sépulcre de l'homme, —
 Lit noir que l'agonie assure au dernier somme, — 10
 L'âme, du rêve humain promue au pur Réel,

Comme je l'aime mieux en son jardin sans voiles,
 Qu'en le vide effrayant de ce moderne ciel:
 Immense trou creusé dans l'air, sablé d'étoiles!

LES MORTS

Ne plaignons pas les morts: c'est nous les misérables.
 Ils ont l'éternité pour royaume, ils sont rois.
 Ils ne subissent plus les terrestres effrois
 Et la perte des grands bonheurs inexorables.

5 En sa demeure fixe au sein des temps durables,
 Délivré de la sombre horreur des jours étroits,
 Celui qu'on nomme mort, dont on clôt les yeux froids,
 Contemple la beauté des choses adorables.
 Être fait d'ombre hier, de lumière demain;
 10 Hier, rampante larve, ignoble ver humain,
 Demain, clair papillon aux triomphantes ailes!
 Ils ont, quittant la terre, hérité du ciel bleu,
 Passé de l'heure brève aux heures éternelles,
 Les morts, ces vrais vivants du beau pays de Dieu!

PITIÉ, SEIGNEUR!

Ô Christ! roi de la mer immense et des sommets,
 Pourquoi, le cœur saignant ton amour goutte à goutte,
 Du ciel, si haut pour nous, ne descends-tu jamais?
 Tant d'esprits angoissés gémissent dans le doute!
 5 Ceux qui t'ont fait mourir, — pourtant tu les aimais, —
 Ils t'ont proclamé Dieu trop tard, — dans la déroute;
 Et Thomas l'incrédule a crié: « Désormais,
 Je crois! » — ayant la main de ton sang rouge, toute!
 10 Pitié, Seigneur, pour ceux qui parfois t'ont cherché!
 Pour ceux qui n'ont point vu, ceux qui n'ont point touché,
 Pour tous ceux ayant mal appris à te connaître!
 Tes apôtres, Seigneur, eux-mêmes ont douté
 Après que, par ta main, l'Océan fut dompté:
 Simon Pierre, trois fois, t'a bien renié, Maître!

SAGESSE

À Louis-Joseph Doucet⁶

Apprenons à goûter des heures éphémères
 Ce que chacune peut contenir de douceur;
 Livrons-nous confiants à leur rythme berceur,
 Comme les enfants las aux bras câlins des mères.

6. Louis-Joseph Doucet (1874-1959), poète, auteur de *La Chanson du passant*.
 Un des meilleurs amis de Lozeau.

Suivons d'un œil distrait le vol bleu des chimères, 5
Occupés à puiser dans le jour oppresseur
Le cher motif d'espoir paisible et guérisseur,
Comme une abeille extrait le miel des fleurs amères.
Et passons sous l'azur riant ou le ciel noir,
Au but marqué là-haut conduits sans le savoir 10
Par l'invisible dieu muet qui toujours veille.
Rien ne sert d'attrister de plaintes son matin;
Comme le sage antique, allons, d'humeur pareille,
Sous la garde implacable et sûre du Destin!

LE CHÂTIMENT

Je me suis drapé dans ma nuit
Comme un trappiste dans sa bure,
Malgré que l'étoffe fût dure
À mon corps mou comme un vieux fruit.
Au noir donjon de mon ennui, 5
Satisfait du mal que j'endure,
Priant Dieu que ma peine dure,
J'erre où mon remords me conduit.
Car j'ai péché! sous mon sein gauche
Un désir d'affreuse débauche 10
S'est glissé, corrompant mon cœur;
Et je mérite, brute immonde,
Exilé des bons de ce monde,
De souffrir tout seul ma douleur!

RÉSIGNATION

N'espère rien de bon de la vie: elle est vaine!
Si le fardeau des jours t'accable à chaque pas,
Laisse-le t'écraser et ne blasphème pas
En voyant fuir le sang pourpre et chaud de ta veine!
Accepte le destin sans révolte et sans haine; 5
Car l'inutile effort laisse affaibli le bras,
Et le poids qu'il soulève, avec plus de fracas,
De plus haut choit plus lourd sur ta pauvre âme humaine!

10 Que le silence soit ta plus chère vertu,
Et ton cœur connaîtra l'orgueil de s'être tu;
Le secret douloureux ennoblira ta peine.
Résigne-toi, forçat dans ta chair abattu,
Car le temps, malgré lui, descellera la chaîne
Qui te retient captif en la noire géhenne!

TRISTESSE D'AMOUR

J'ai tenu ta main tiède et j'ai baisé ta bouche!
Ton sein a palpité comme un oiseau surpris,
Et de ton jeune sang le rose coloris
À ton front est monté, neige qu'un rayon touche!
5 Tes yeux étaient baignés d'ineffable langueur,
Et tes lèvres tremblaient d'émotion divine;
Et penché, j'écoutais battre dans ta poitrine,
Lourd d'amour, à grands coups désordonnés, ton cœur!
Oh! les mots qui jamais ne finissent en phrases,
10 Et dont l'âme retient la moitié, qu'ils sont doux,
Les mots tendres, les mots tremblés, mourants et fous
Qui s'exhalent chantants dans les longues extases!
Et qu'il est beau le front que d'épais cheveux bruns
Semblent voiler aux yeux indifférents des hommes!
15 Qu'il est exquis le nom secret dont tu me nommes!
Qu'ils embaument les mains aimantes, tes parfums!
Je t'aime confiante et pure, et je t'adore
De n'avoir pas appris des autres à mentir,
De te faire une angoisse et de te repentir
20 Des infidélités qui ne sont pas encore!
Car le temps, ma chérie, usera ton amour,
Et peut-être le mien, hélas! un peu plus vite...
Et ton cœur, qu'aujourd'hui la passion habite,
Qui sait? tout comme un autre oubliera, quelque jour.
25 Tout homme est ainsi fait, changeant quoique sincère.
Et pendant que je tiens ta main et que je sens
Tes doigts presser les miens, nerveux et caressants,
Mon âme est triste et songe à l'humaine misère...

LA MUSE

La Muse, un soir d'ennui, m'a dit: Console-toi.
N'ai-je pas les beaux yeux des femmes les plus belles?
Et la tiède douceur de mes mains maternelles
N'a donc pas caressé ton front penché vers moi?

Quand ton esprit est las et ton âme en émoi, 5
Je viens à ton chevet sitôt que tu m'appelles;
Je suis la Femme auguste, incarnant toutes celles
Qui retrempent les cœurs et raniment la foi.

Je suis fidèle, et je suis tendre, et je suis pure!
Je suis la vierge fière et la compagne sûre, 10
Et mes embrassements font œuvre de beauté!

Je couvre ma splendeur du manteau de mon aile,
Mais je me livre nue à qui l'a mérité!
J'ai l'espoir et l'amour, et je suis immortelle!

LA NEIGE

Le vent souffle. Il fait froid. La neige s'amoncelle.
La rue immaculée éclate de blancheur.
Le toit s'enfle; et, le col relevé, le marcheur,
Les pieds mal assurés, sur le trottoir, chancelle.

La neige, qui de tous les horizons ruisselle, 5
Entre en ses yeux, entre en sa bouche, et, sans pudeur,
Entre en son nez! et, sur sa belle joue en fleur,
Se colle, fond en larme, où, ronde, elle étincelle.

Et les arbres aussi portent un doux fardeau;
Ils ont chargé leurs bras de neige, clair manteau; 10
Ils se sont, comme vient la bise, emmitoufflés.

Mais, là-bas, où la Mort, avec l'hiver, s'élance,
La neige, tristement, aux soldats accablés
Prépare un glorieux linceul, dans le silence...

HENRI FABRE ⁷

Donc, tu n'auras connu de cette affreuse guerre
Que les combats sanglants, que la haine et ses maux,

7. Jean-Henri Fabre (1823-1915), écrivain et entomologiste français, venait de mourir.

Doux vieillard, amoureux des paisibles hameaux,
Toi que le grand Mistral saluait comme un frère!

5 Adieu, les jours féconds où, couché sur la terre,
Sous le soleil torride, avec de simples mots,
Tu disais l'infini des petits animaux,
Leurs travaux, leurs amours, leur art et leur mystère!...

10 Pour la première fois, ton labeur s'interrompt!
Tu ne lèveras plus ton vénérable front
De l'insecte observé vers la tremblante étoile!...

Entre dans la demeure éternelle de Dieu,
Toi qui cherchas le Vrai partout sous le ciel bleu:
Le voici tout entier, Fabre, qui se dévoile!

LES VRAIS MALHEUREUX

Sous tous les cieux où l'homme affligé se promène,
Croyant laisser son mal obstiné loin de lui,
Il entend, comme un grand vent triste qui le suit,
La navrante chanson de la souffrance humaine.

5 Puisque la douleur fait du monde son domaine,
Que du cercle fatal nul ne s'évade et fuit,
Et que l'universel destin qui nous conduit
Vers une fin toujours lamentable nous mène,

10 Stoïques, pour apprendre à supporter nos maux,
Regardons, oubliés comme des animaux,
Silencieux, meilleurs que nous, souffrir les autres.

Ceux-là sont malheureux, étant les dédaignés!
Leurs chagrins rendent presque agréables les nôtres,
De baisers adoucis et de larmes baignés.

BALLADE

Monte toujours, poète, ne crains rien.
Va d'un vol ferme à la sainte lumière,
Les yeux fixés sur l'astre aérien,
Et le front haut, l'âme sereine et fière.

Ne souille pas la blancheur de tes mains; 5
 D'un pur amour exalte ta mémoire.
 Si quelquefois des hommes inhumains
 Raillent ton cœur d'un propos dérisoire,
 Ne rougis pas, réponds par les dédains:
 Sifflets de sots sont fanfares de gloire! 10

Tu seras seul, sans aide ni soutien
 Dans l'ombre épaisse où l'esprit désespère;
 Ton rêve est là, jeune autant qu'ancien:
 Qu'il flambe clair sous ton front solitaire!
 Les jours de peine ont d'heureux lendemains; 15
 La douleur fait le combat méritoire.
 C'est dans l'angoisse et les tourments divins
 Que le croyant prépare la victoire,
 Sous les mépris lâches et les venins:
 Sifflets de sots sont fanfares de gloire! 20

L'atteindras-tu ton idéal chrétien
 De charité, de lutte et de prière?
 As-tu la force invincible du bien?
 As-tu l'amour du beau que rien n'altère
 Suffisamment pour vaincre les destins? 25
 As-tu le don miraculeux de croire?
 En marche, alors, par les profonds chemins!
 L'étoile luit, là-bas, dans la nuit noire!
 Ne tourne pas la tête aux cris certains:
 Sifflets de sots sont fanfares de gloire! 30

Envoi

Prince, penseur de science notoire,
 Dis-moi pourquoi, les soirs et les matins,
 Indifférent au bruit blasphématoire,
 Un homme chante, aux accents surhumains? 35
 — Sifflets de sots sont fanfares de gloire!

PAR LA FENÊTRE

Prisonnier dont le rêve adoucit la prison,
 Je regarde le ciel, les arbres et les roses,
 Et, quand l'aurore vient éblouir toute chose,
 Le soleil allumer les vitres des maisons.

5 Je vois la lune bleue éclairer l'horizon,
 Les étoiles ouvrir leurs petites fleurs closes,
 Et je note le cours et les métamorphoses
 Des nuages neigeux ou gris, et des saisons.
 Je vois le monde où tant de force se consomme,
 10 Haletant, s'épuiser dans la fièvre et le deuil,
 Reprendre, comme hier, le fardeau qui l'assomme.
 Et parmi tant de vœux, de misère et d'orgueil,
 D'espérance lassée et d'amour sans accueil,
 Je vois dans leurs yeux clairs battre le cœur des hommes!

VIEIL ÉRABLE

La maison est calme. — Je vois,
 Sous le ciel de mai qui rayonne,
 Un érable gris qui bourgeonne
 Pour la cinquantième fois.
 5 Quand il fit ses feuilles premières,
 D'autres yeux que les miens l'ont vu,
 Dont le grand sommeil imprévu
 A clos pour jamais les paupières...
 Il ne restera rien de lui,
 10 Rien de sa vigueur effacée;
 Je laisserai cette pensée,
 Quand au cours du temps j'aurai fui.
 Qui sait? Peut-être de ses branches,
 Qui m'ont toujours fait doux accueil,
 15 Tirera-t-on les quatre planches
 Nécessaires à mon cercueil...

MUSIQUE LÉGÈRE

J'écoute une musique gaie
 À papillonnements égaux,
 Qui dans ma tête fatiguée
 Pénètre comme un doux repos.

- Ce bonheur se passe peut-être
Dans un jardin luxuriant,
Sous un grand soleil de bien-être:
C'est si léger et si riant! 5
- Ce sont de vifs battements d'ailes
Sur de beaux parterres de fleurs, 10
Et des rires de lèvres belles,
Et des jets d'eau tombant en pleurs.
- Quel est ce frisson? — C'est la brise!
Cette musique a des parfums
Évoquant en l'âme surprise 15
Quelque vieux paradis défunt!
- Les notes, en bruit clair de perles
L'une et l'une en l'argent tintant,
Dégouttent du clavier. Des merles
Sifflent dans un arbre chantant. 20
- C'est léger, léger, doux et tendre;
Cela sent les roses et l'eau:
La nature se fait entendre
Et respirer au piano.
- C'est une musique très gaie 25
À papillonnements égaux,
Qui dans ma tête fatiguée,
A pénétré comme un repos.

PLUIE

- Derrière la vitre embuée
Le ciel continue à pleuvoir;
C'est l'après-midi, mais le soir
Avec l'eau descend des nuées.
- Oh! la longue et lourde langueur 5
Que partout répand l'eau qui tombe!
Rêve de dormir dans la tombe
Avec toute la pluie au cœur!
- Goutte à goutte, l'heure funèbre
Disperse une somme d'ennui; 10
Ce n'est pas la peur de la nuit,
C'est l'accablement des ténèbres...

15 Quand donc viendra le clair réveil,
 La vision du bleu céleste?
 Car, pour tout bien, dans l'âme il reste
 L'envie ardente du soleil!

ENTRAVÉS!

5 Si la colonne⁸ était plus large,
 J'écrirais en alexandrins:
 On vous donne si peu de marge,
 Pauvres vers liés en quatrains!

10 Les oiseaux chantent dans les cages
 Comme ils chantaient dans la forêt;
 Ce sont des prisonniers volages
 Qui ne pensent plus au filet.

15 Mais, Madame, un vers mal à l'aise
 Se sent vite claquemuré,
 Comme vous — ne vous en déplaie —
 Qu'étreint un corset trop serré!

20 Vous, la... patience angélique,
 Vous souffrez: il n'en paraît rien;
 Mais en ses liens énergiques
 Le vers est mauvais comédien.

25 Il étouffe, et ses grandes ailes
 Ne se peuvent pas soulever,
 Et jusqu'au ciel de vos prunelles
 Il ne sait pas même arriver!

 Jugez par là de son supplice!
 Lui, né comme un merle siffleur,
 Libre de faire son délice
 Où le pousse sa bonne humeur...

 Aussi, que voulez-vous qui vole
 Entre ces deux lignes de plomb⁹?
 Mon cœur?... C'est vrai qu'il est frivole
 Et qu'il aime vos cheveux blonds...

8. Il s'agit de la colonne du journal: ce poème a d'abord paru comme une chronique journalistique.

9. Dans *Le Devoir*, le poème était bordé de deux filets verticaux.

- Pourtant, chaque vers a son charme;
 Qu'il soit autant qu'on veut mignon,
 Il contient le feu d'une larme
 Et peut auréoler un nom. 30
- Le vôtre est si petit, madame:
 Il a deux syllabes au plus?
 Et, cependant, toute votre âme
 Y tient, comme un rayon inclus. 35
- J'aime le grand vers dont l'allure
 Est la vôtre, quand vous marchez:
 Élégant sans désinvolture,
 Fier, souple, au front empanaché. 40
- Celui-là demande l'espace,
 Il lui faut l'air du grand chemin;
 Si l'on m'accorde assez de place
 Je vous en écrirai demain.
- D'ici là, que ces rythmes frêles
 Vous apportent quelque plaisir:
 Comme les fleurs, ils n'ont point d'ailes
 Et vous pourrez mieux les... saisir! 45

DIALOGUE

- Le Vers, un jour, dit à la Prose:
 Je suis un roi très généreux:
 Je souffre ta feuille à ma rose
 Et mon parfum sert à tous deux.
- Je m'élève jusqu'au vertige,
 Parfois, tu montes près de moi,
 Mais le papillon qui voltige
 Passe sans s'arrêter sur toi. 5
- Et c'est moi que la jeune fille
 Cache, en soupirant, sur son cœur,
 Moi, le Vers célèbre qui brille
 Comme une douce aurore en fleur! 10
- Sur un sein, je prends peu de place,
 Je suis petit, mais je suis fort,
 Et de liens subtils j'enlace
 L'âme, qui m'échappe à la mort. 15

Je suis insinuant et tendre;
J'ai des manières de parler
20 Telles, qu'on ne peut pas m'entendre
Sans se croire au ciel appelé!

Du chant divin je suis tout proche;
Ma voix au fond du cœur s'écrit,
Et mon rythme est comme une cloche
Qui se balance dans l'esprit.

25 Ma langue est fine et musicale,
Mes mots sont choisis et légers
Et plus nuancés qu'une opale, —
Mais ils sont souvent mensongers!

30 Parce que nul plus qu'eux ne mire
Les hommes et leurs faussetés:
Faux serments, faux yeux, faux sourires,
Faux visages de vérités!

35 Étant beau, je trompe avec grâce
Et suis aussitôt pardonné,
Car je rachète ma disgrâce
Par le plaisir que j'ai donné!

40 En moi l'éternité repose;
Je te semble éphémère, mais
Je ne suis pas comme la... Prose
Qui ne peut s'envoler jamais.

Moi, je disparaîs dans l'espace
Pour reparaître dans mille ans,
Et si la mémoire m'efface
Je ressuscite par le Temps!

45 Enfin, je suis incomparable!...
Ainsi le Vers hautain parla.
La Prose, d'humeur exécration,
Lui dit seulement: Ferme-la!...

UNIQUE AMOUR

Vous vous plaignez si tendrement
Que je vous abandonne, chère!
Moi dont l'esprit à tout moment
Se tourne vers votre âme claire!

- Votre amour sincère est jaloux 5
D'un culte que la grâce impose,
Puisque la Poésie et vous,
C'est à mes yeux la même chose!
- Lorsque je chante la Beauté,
Mon cœur ne fait pas de partage, 10
Mais, par la splendeur exalté,
Se souvient de vous davantage!
- Donc, laissez-moi rimer des vers
Paraissant oublieux, ma belle,
Et sur des sujets bien divers: 15
C'est ma façon d'être fidèle...
- Je sais bien que les femmes sont
À cet égard, très exclusives,
Et que les meilleures raisons
Leur semblent peu persuasives... 20
- Le symbole ne leur plaît point;
Il leur faut crûment: Je vous aime!
C'est plus intelligible, et moins
Nuancé, mais plus sûr, quand même!
- Elles exigent que l'amour 25
Soit à leur nom et leur adresse,
Sans rien ni personne alentour,
Tout entier pour elles, sans cesse...
- Eh bien! les femmes ont grand tort;
Un sentiment si vite passe! 30
Continuons d'aimer encor
Chez elles ce qui les dépasse.
- C'est le seul moyen de chérir
La Beauté confondue en elles,
De la contempler, d'en souffrir, 35
D'être à toutes les deux fidèles.
- Pour l'âme il n'est pas deux autels;
Partout luit la même lumière,
Et ses grands rayons immortels
Embellissent toute la terre. 40
- C'est vous qu'en mes rêves je vois,
C'est vous qui m'inspirez des rimes,

C'est par les mots de votre voix
Que j'entends des choses sublimes!

45 Et c'est grâce à vous que j'écris,
Ô femme toujours si lointaine,
Muse vers qui volent mes cris,
Mes espoirs, mes plaisirs, mes peines!...

MON CHEVAL

Je vais à pied, mais pas souvent;
De peur que la foule m'écrase
Je monte mon cheval: Pégase,
Et nous filons comme le vent.

5 La bonne bête frémissante,
Aux reins puissants, aux jarrets sûrs,
Dont les bonds touchent à l'azur,
Et qui m'enlève hennissante!

10 Par la prairie et par les monts,
Hiver, été, printemps, automne,
Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il tonne,
Sous la lune ou le soleil blond,

15 Par tous les temps, infatigable,
Mon petit cheval merveilleux
M'emporte vers les fleuves bleus;
Ses sabots font crier le sable.

Il passe l'eau comme un oiseau,
Ou bien comme une demoiselle,
Il est tout aussi léger qu'elle;
20 Il vole et souffle à pleins naseaux.

Je tiens ce beau cheval de race, —
Fait incroyable, mais certain, —
D'un roi de France mort de faim,
Dont l'histoire a perdu la trace.

25 On dit que pour le bien nourrir
Le roi s'ôtait tout de la bouche,
Et qu'un jour, blême, sur sa couche
D'un trop long jeûne il dut mourir.

Il avait toutes les lubies:
 Il aimait les vers et les fleurs, 30
 Il rimait en chansons ses pleurs,
 En rondeaux les peines subies.
 Son royaume, c'était le ciel,
 Il avait pour sceptre une rose;
 Or donc, nul danger qu'on dépose 35
 Un roi trônant dans l'irréel!
 Ses sujets ne le voyaient guère;
 Toujours sur son petit cheval
 Il franchissait mont, fleuve et val;
 Tous disaient : Il est à la guerre... 40
 À la guerre, un poète-roi!
 Mais non ! Il courait les étoiles,
 Ô manants, par les nuits sans voiles!
 Il piquait devant lui, tout droit.
 Il n'en atteignit jamais une; 45
 Mais avec un cheval pareil
 On croit monter dans le soleil
 Et, le soir, piaffer dans la lune!...
 « Il se pourrait bien qu'il fût fou »,
 Disaient les gens de leur monarque, 50
 Et d'autres faisaient la remarque
 Qu'il parlait comme un homme saoul.
 C'est que le roi perdait la tête
 À force de privations,
 Et, selon ma narration, 55
 Se mourait d'amour pour sa bête !
 Voilà comment sur son cheval
 Je fuis avec le vent qui passe ; —
 Et j'entends parfois dans l'espace
 Une voix d'homme qui trépasse : 60
 « Cavalier, prends garde à mon mal!... »

SI...

Si nous avions de grandes ailes
 Pour nous envoler à loisir

Partout où les heures sont belles,
Certes, nous en aurions plaisir!

5 Nous ne possédons pas ces choses;
Et les plus heureux des humains,
Hélas! n'ont que deux pieds, qu'ils posent
Où devraient s'appuyer leurs mains!

10 Si nous avions des ailes blanches, —
La couleur importe très peu, —
Nous volerions de branche en branche;
Planer au ciel serait un jeu.

15 Nous serions légers comme plume;
C'est nous qui serions les oiseaux;
Nous adopterions leurs coutumes;
Oh! barboter dans les trous d'eau!

20 Quand viendrait la saison des... niques —
Ô doux Amour, inspire-moi!
Que ton souvenir communique
À mon style un troublant émoi! —

Nous bâtirions des maisonnettes
Comestibles, avec du foin,
De sorte qu'en temps de disette
La faim ne nous troublerait point!

25 Même si nous avions des ailes,
Nous resterions hommes encor, —
J'y songe avec peine réelle; —
Nous oublierions l'amour pour l'or;

30 Nous demeurerions assez bêtes, —
Oh! mon amie, oyez ceci, —
Pour rêver à d'autre conquête
Que celle des yeux adoucis!

35 Pourtant, quel plaisir délectable,
Mon cher amour, que de bercer
Entre deux ailes... véritables
Un corps tendrement enlacé!

40 Qu'aurions-nous à faire autre chose?
Travailler? Pour quelle raison,
Quand toute sa vie on dispose
Des cieus, des pays, des saisons?

Misère des avions,
 Engins à se casser le cou!
 Avec nous autres, point de pannes,
 Et des voyages n'importe où!
 Ah Dieu! si nous avions des ailes, 45
 Comme les légers alcyons!
 Le long des routes éternelles,
 Le jour, la nuit, nous volerions!
 On connaîtrait toute la terre,
 On explorerait tout l'azur, 50
 Et plus près du ciel salubre
 On sentirait son cœur plus pur...
 Nous n'avons pas d'ailes, Mesdames;
 Pour ma part, j'en pleure souvent;
 Mais Dieu nous octroya des âmes 55
 Qui... battent le record du vent!

MON JARDIN

Mon petit jardin suspendu
 N'eût pas ébloui Babylone¹⁰,
 Il n'est pas d'un mille étendu,
 Il n'a ni jeu d'eau, ni colonne.
 Il est en boîtes, sur le toit, 5
 Mais dans une terre authentique;
 La plante y poussant à l'étroit
 N'est point pour cela chimérique.
 Il y vient des papillons bruns,
 Des guêpes et des sauterelles, 10
 Des bourdons chercheurs de parfums,
 Des abeilles, des coccinelles.
 On y voit des calices blancs,
 Rouges, bleus, mauves, jaunes, roses,
 Aux tons pâles ou violents, 15
 Droits, penchés, dans toutes les poses.

10. En mai 1913, la famille d'Albert Lozeau avait emménagé au 4125 de la rue Drolet. Le poète pouvait disposer d'une terrasse sur le toit, où son père avait installé des boîtes à fleurs. De là, l'allusion humoristique aux jardins suspendus de Babylone. Voir «Propos d'hirondelles», *supra*, p. 323.

Certains, l'air cérémonieux,
Sur leurs tiges se tiennent roides;
Ceux-là, s'ils conversent entre eux,
N'échangent que des phrases froides.

D'autres, avec plus d'abandon,
Humblement inclinent leur grâce,
Comme pour en faire le don
À la moindre brise qui passe.

Voici, d'un beau ton de carmin,
Des géraniums à l'arôme
Si pénétrant que votre main
Rien qu'à les toucher s'en embaume.

Le pourpier au vif coloris
Mêle ses couleurs en bordure;
Plus qu'un autre de faste épris,
Il rutilé dans la verdure.

Voici l'aster échevelé,
Parent pauvre du chrysanthème,
Dont le fin pétale bouclé
Le coiffe mieux qu'un diadème.

Voici d'éclatants zinnias
Profusément serrés en groupes;
Puis de neigeux pétunias
Dont les fleurs frêles sont des coupes.

Et lorsque vous vous promenez
En respirant leur petite âme,
Vous pouvez les cueillir: tenez,
Je vous en offre une, madame!

S'il n'est pas riche, il est serein
Ce jardin en miniature,
Et dans un espace restreint
Représente un peu de nature.

Sans jamais oublier, le soir
Je répands en millionnaire
L'eau fraîche d'un vaste arrosoir
Donnant une averse ordinaire.

Alors, il s'élève une odeur
Invraisemblablement exquise,

Perdue en l'excessive ardeur
Et grâce à l'onde reconquise. 55

J'admets qu'il manque à mon jardin
Des arbres, des routes sableuses,
Des chalets, un paon, même un daim, —
Bien d'autres beautés merveilleuses ! 60

Et j'en suis parfois attristé;
Mais enfin — la chose est certaine :
On ne pourrait pas transplanter
Sur mon toit le parc Lafontaine¹¹ !

11. Le parc La Fontaine (ou Lafontaine), dont l'aménagement avait débuté en 1888, était l'un des plus grands de Montréal.

Page laissée blanche

II

Poèmes non recueillis

Page laissée blanche

LA PRIÈRE DU MOUSSE

À mon ami Albert Milette

Ô Vierge pure, ô tendre mère,
 Vous qu'on invoque avec espoir,
 Du mousse écoutez la prière,
 La prière et le chant du soir.

Quand sur les flots rageurs de l'océan qui gronde 5
 Vogue en détresse un frêle esquif,
 Vous dont l'œil vigilant scrute la mer profonde,
 Éloignez-le du noir récif.

Aux pauvres naufragés que la terreur affole
 Prêtez votre puissant secours; 10
 Que vers le port lointain leur léger bateau vole.
 Qu'ils voient encore d'heureux jours.

Car il est comme moi des mousses dont la mère
 N'a plus qu'un fils, son seul soutien;
 C'est celui qu'elle appelle en disant sa prière: 15
 De ses vieux jours l'unique bien.

Ô Vierge pure, ô radieuse étoile,
 Phare des mers, guide des matelots,
 Faites toujours que sous l'azur sans voile
 Tous les marins ne craignent plus les flots. 20

HAUT LES CŒURS!

Quand le soleil de mai remonte à l'horizon
 Son grand disque de flamme, éclairant la campagne;
 Quand le joli ruisseau qui s'enfuit s'accompagne
 D'une mélodieuse et divine chanson.

Grisez-vous du parfum que les fleurs du buisson 5
 Laissent flotter dans l'air, au pied de la montagne,
 Écoutez le linot redire à sa compagne
 Mille serments d'amour, comme à chaque saison.

Laissez monter vos cœurs, au gré de leurs désirs,
 Vers la voûte d'azur des éternels zéphyrs: 10
 Car c'est là, près du ciel, que l'âme se repose...

Lorsque la vieille lune, énorme diamant,
Fera de ses reflets briller le firmament,
Votre âme aura trouvé la fraîcheur de la rose.

ADIEU

Adieu, fils que j'aimai plus que ma propre vie,
De ce monde trompeur dédaignez les appas,
Au céleste banquet l'Éternel me convie,
Adieu, je sens venir l'heure de mon trépas.

5 Adieu, voûte d'azur, beau ciel de ma patrie,
Sombres bois où j'allais souvent porter mes pas,
Silencieuse église où tout jeune homme on prie
Quand notre âme succombe au cours d'affreux combats.

10 Adieu, vieille chaumière où je connus, enfant,
Qu'il est au ciel un juge immortel et puissant
Qui rayonne de gloire et de miséricorde.

Adieu, je vais mourir... Partout c'est la noirceur...
J'entends au loin des sons de lyre qu'on accorde...
Des chants suaves pleins d'angélique douceur...

PAUVRE CRÉMAZIE!

Il dort loin du pays¹² qu'en strophes immortelles
Il chanta, ce poète, aux jours de ses malheurs;
Lui qui sema l'ivresse en des pages si belles
Ne récolta toujours qu'alarmes et douleurs.

5 Si parfois sa pensée aux voûtes éternelles
Demandait à grands cris de quoi sécher ses pleurs,
C'est qu'il voyait déjà des heures plus cruelles
Que troublerait encore une tombe sans fleur.

10 Ceux que sa lyre triste avait bercés souvent,
Laissent son souvenir à jamais disparaître
Et semblent le jeter, comme sa cendre, au vent!

12. Le poète Octave Crémazie (1827-1879) est mort au Havre, en France.

Si nous sommes Français, soyons dignes de l'être
 En élevant un jour à celui qui n'est plus
 Au moins une humble pierre avec son nom dessus !

ÉNIGME

Franchissez la distance et comptez les étoiles
 Qui brillent tout là-haut dans le bleu firmament,
 Rapprochez-nous la lune et sur de larges toiles
 Fixez ses noirs volcans, ses lacs, en un moment.

Traversez l'océan sans vapeur et sans voile, 5
 Bravez ses flots rageurs, sans crainte, impunément,
 Méprisez le brouillard, sombre, épais, qui nous voile
 Le gouffre, antre où la Mort demeure incessamment.

Transpercez à souhait montagnes et rochers,
 À la terre prenez tous ses trésors cachés; 10
 Mais de la gloire encor méritez l'oriflamme !

À quoi vous ont servi boussoles et compas
 Puisqu'il vous reste à faire en ne nous disant pas
 Ce que contient d'amour le cœur de toute femme !

MON RÊVE

Je voudrais que mon cœur
 Fût une blanche rose,
 Qu'il en eût la senteur,
 La beauté fraîche-éclore;

Que sur votre chemin, 5
 La trouvant pâle et belle,
 Votre petite main,
 Légère comme une aile,

L'arrachât doucement
 Au papillon volage, 10
 Et la mît tendrement
 À votre fin corsage;

Afin que nos deux cœurs,
 — Le mien touchant le vôtre, —
 Connussent les douceurs
 D'être l'un près de l'autre.

LES CRI DES BRAVES

À mon meilleur ami

Oui, sans doute, la vie est un pesant fardeau,
 Une lutte incessante où le faible succombe;
 Un long roman vécu qui prélude au berceau
 Et dont la trame cesse où commence la tombe.
 Sans doute que parfois, comme un divin flambeau,
 Luit un rayon d'espoir dans une âme qui tombe;
 Que l'on peut voir encor croître le vert rameau
 Qu'apportera, peut-être, un jour une colombe.
 En attendant je sais que le devoir du brave
 Est d'aller en avant quand le combat s'aggrave:
 Fixons notre bannière et portons haut nos fronts!
 Qu'importe que la route âpre et rude meurtrisse!
 Le but ne s'atteint pas sans une cicatrice!
 S'il faut lutter ensemble, ami, nous lutterons!

FLEUR D'AMITIÉ

À Mademoiselle...

La fleurette des champs
 Que vous m'aviez donnée,
 Dans sa robe fanée
 Recelait le printemps.
 Bien vite elle a perdu
 Son charme et son mystère;
 Tel un lis solitaire
 Que la bise a mordu.
 Je ne la pleure pas
 Quoique elle semble morte,
 Et que sa tige porte
 La trace du trépas.

Si je suis sans pitié,
C'est que mon cœur rebelle
Dit qu'elle est immortelle
La fleur de l'amitié!

15

PENSÉES D'AUTOMNE

Ils me font mal au cœur
Ces tourbillons de feuilles mortes;
Pauvres feuilles de toutes sortes
Que l'Aquilon vainqueur,
De sa cruelle main,
Arrache à l'arbre qui les porte,
Pour les blottir en bas sur les bords du chemin!

5

Ils m'attristent bien fort
Ces bois sans fleurs fraîches écloses,
Où gisent sans parfum des pétales de roses;
Ce chant qu'égrène avec effort
Un merle que la froide bise,
De son souffle de mort,
Chasse vers des climats d'une éternelle brise.

10

Et ce ciel toujours gris
Rend pareille mon âme
À ce soleil sans flamme,
Qui, voyant les grands lis sur leurs tiges flétris,
S'enfonce lentement, tel un ruisseau qui sombre,
Laisant descendre sombre,
L'Automne et ses mépris.

15

20

SOURIEZ, JEUNE FEMME!

Car vous êtes l'étoile
Qui dans les sombres jours,
Guide la frêle voile
Où dorment nos amours!
Oui, souriez toujours,

5

Souriez! souriez!
Votre bouche s'y prête;
On croit que vous priez,
Et l'on a l'âme en fête!

10 Oui, souriez toujours,
Et que votre prunelle
Fasse pâlir les jours
Sous l'étrange étincelle
Qu'allument vos amours!

15 Souriez! Souriez!
Vous êtes si jolie!
Souriez! souriez!
Puisqu'on vous en supplie!

20 Votre sourire, ô femme
Plus belle que la fleur,
Servira d'oriflamme
À l'ardente ferveur
Du poète rêveur!

25 Souriez! souriez!
Votre bouche s'y prête;
On croit que vous priez,
Et l'on a l'âme en fête!

30 Souriez, jeune femme,
Car, peut-être, un baiser
Sur ces vers pleins de flamme
A voulu se poser
Pour s'y mieux reposer!

35 Sourire, c'est montrer
Son esprit sur ses lèvres;
C'est aussi faire entrer
Dans les cœurs bien des fièvres!

40 Souriez, belle femme;
Votre sourire gai
Réjouit plus notre âme
Que le soleil de mai
Des roses tant aimé!

Souriez! souriez!
 Vous êtes si jolie!
 Souriez! souriez!
 Puisqu' on vous en supplie!
 Vous êtes si jolie...
 Et l'on vous en supplie...
 À genoux, comme on prie...

45

L'AUTOMNE

C'est l'automne qui vient, l'air morose et pleureur,
 Arracher follement chaque feuille à sa tige,
 Pour la semer en un si douloureux vertige
 Sur les bords du chemin, mourante de terreur!

Le ciel d'azur qu'hier aimait le laboureur
 Du soleil printanier n'a gardé nul vestige,
 Et les chants amoureux du merle qui voltige
 Se sont tus lentement, tristes, mais sans aigreur.

5

Les lourds nuages gris, trop gonflés de leurs pleurs,
 Semblent des cœurs blessés, meurtris par les douleurs,
 Épanchant leurs chagrins en des ruisseaux de larmes.

10

Et mon âme entendant le râle de l'été,
 Voyant s'enfuir hélas! mon rêve avec ses charmes,
 Pleure le lys flétri par le vent emporté!

L'ENSEIGNE AU XIX^e SIÈCLEÀ Paul Hyssons¹³

«Jean-Baptiste Boisdon dit Pascal Rougetrogne,
 Ci-devant fournisseur de la table du Roi,
 Passe maître dans l'art de contenter qui boit
 Le capiteux Madère ou le vin de Bourgogne,
 Hautement proclamé par les femmes de droit,
 Le père affectueux du genre humain ivrogne,

5

13. Paul Hyssons est un pseudonyme de J.-Étienne Gauthier, journaliste à *La Presse*.

Ramenant au logis tout ivre-mort qui grogne,
 Superbe de biceps, encor plus de sang-froid,
 Prêche le mariage aux amants de la tonne,
 Et donne fière mine aux gens à l'œil atone,
 Qu'un trop long célibat, sans doute, a ruinés,
 Le désir de l'hymen recouvré par trois mille,
 L'an dernier, et qui tous sont père de famille:
 Aux jeunes gens blasés, avis en sont donnés.»

SONNET

À M. et M^{me} P. Terrault,
 à l'occasion de leur Noce d'Argent

Depuis le jour où l'orgue aux saintes harmonies,
 Dans ses chœurs emportait le serment solennel
 De vous aimer tous deux d'un amour éternel
 Vingt-cinq ans ont passé sur vos têtes unies.
 Vingt-cinq ans le bonheur, ange au cœur maternel,
 Sur vous a déployé ses ailes infinies;
 Vingt-cinq ans de labeur ne les ont point ternies,
 Car leur reflet d'argent luit au front paternel.
 Vingt-cinq ans passeront sans qu'un seul vent d'orage
 N'assombrisse votre âme et trouble le mirage
 Du ciel s'irradiant sur votre hymen encor.
 D'un pied hardi foulez la route de la vie,
 Attendant que la voix du Seigneur vous convie
 À ceindre la couronne, un jour, des Noces d'Or!

SIMPLES CHOSES

C'est vrai, j'aime l'oiseau,
 — Je vous l'accorde encore —
 Quand il chante à l'aurore
 Sur le chêne ou l'ormeau.
 J'aime le ruisseau,
 — Mais pourquoi ce sourire? —

J'aime à vous le redire
Au champ comme au bosquet.

C'est vrai, j'aime la fleur,
— Mais c'est de la malice! —

10

J'aime son frais calice
Dans la joie, la douleur.

Ma foi, vous vous moquez!

Dire que je vous aime?

C'est de l'audace même...

15

Puisque vous le savez!

LA FRANCE D'AUTREFOIS

Ah! que de souvenirs éveille dans notre âme
Ce nom tant vénéré: la France d'autrefois!
La France aux Fleurs de Lys, à la fière oriflamme,
La France des soldats et la France des rois!

L'histoire nous redit tous leurs vaillants exploits;
Nous les voyons braver et le fer et la flamme,
Car ces guerriers géants ne suivaient qu'une loi:
Mourir pour le pays qu'en tous lieux on acclame!

5

C'était la guerre sainte, entraînante et loyale;
La lutte pour la Foi, la couronne royale,
Où pour son roi chacun voulait donner son sang!

10

Et si, toujours sans peur au sein d'une bataille,
Ils frappaient sans relâche et d'estoc et de taille,
C'est qu'ils voyaient flotter leur drapeau triomphant!

LA LEÇON AU ROI MAGE

Laissant là leurs chameaux, les trois puissants Rois-Mages
Du fond de l'Arabie arrivent à Jésus,
Humbles et confiants, riches comme Crésus,
Ils viennent déposer à ses pieds leurs hommages.

5 Leurs habits d'Orient de drap d'or sont cousus;
 Sous leurs bras des coffrets sont décorés d'images,
 De fontaines, d'oiseaux égrenant leurs ramages,
 Contiennent des parfums et de rares tissus.

 Dans leurs regards on lit une ferveur extrême;
 10 En adorant, l'un d'eux offre son diadème
 Tout parfumé de myrrhe, à l'Enfant qui sourit...
 Et le front de la Vierge un instant s'illumine.
 Chacun, le cœur ému profondément s'incline:
 Le bœuf souffla plus fort et plus chaud: Il comprit!...

ATELIER DE SCULPTURE

 Le lumineux porphyre aux contours granitiques,
 Brise ses maints reflets sur des urnes sans pleurs,
 Et les blocs grincent, lourds, sous les fers tyranniques,
 Dont le tranchant acier mord les fauves couleurs.
 5 Mais les torses géants des Cyclopes antiques,
 Martelant des métaux sans torrides lueurs,
 Aux éclairs enragés des ciseaux frénétiques,
 Tordent leurs nerfs de roc que mouillent des sueurs.

 Ivre du Beau, l'artiste enfin voit surgir l'Art,
 10 Et sans cesse renforce et retire le dard,
 Domptant l'informe masse et sculptant la matière:

 Sur un socle d'airain les titans veilleront,
 Les siècles orgueilleux devant s'inclineront,
 Mais l'artiste a sa tombe au fond du cimetière!

BONNE ANNÉE!

 Adieu! vieil An, qui pars emporté par le Temps!
 Adieu! rêves dorés qu'une joie éphémère
 Fit éclore et qu'un jour plus d'une larme amère
 Pâlit, comme la fleur aux souffles des autans!
 5 Salut! jeune An qui viens! Dis-moi combien d'instant
 Le bonheur à mes yeux ne sera pas chimère;
 Et sa main qui caresse ou meurtrit nos printemps
 Sera-t-elle pour moi d'un démon, d'une mère?...

Mais qu'importe ! salut ! Tu viens vêtu de rose
 Et mon front soucieux s'incline moins morose,
 Car j'ai mis dans mon cœur un pur rayon d'espoir.
 À ceux à qui mon âme en entier s'est donnée,
 À vous que son destin condamne à ne point voir,
 À celle qui me lit : Heureuse et bonne année !

10

LE RÊVE

Comme on est bien ce soir — un soir rempli d'ivresse —
 Plongeant de longs regards dans l'azur étoilé !
 Dans l'air semble passer un souffle de tendresse ;
 Le souffle doux d'un cœur par un cœur consolé.

J'aime à sentir en moi ce vague qui nous presse
 À rechercher toujours quelque rêve envolé ;
 Cette mélancolie empreinte d'allégresse,
 Qui fait que l'âme chante et qu'un bel ange ailé

5

Sème sur mon chemin des illusions roses,
 Et dit à mon oreille, oh ! de si tendres choses
 Que la brise jalouse en emporte à foison !

10

Comme ils sont malheureux ceux qui n'ont pas de rêves,
 De châteaux en Espagne élevés sur des grèves
 D'où l'on n'aperçoit bien qu'un ciel sans horizon !

VINGT ANS !

À ma sœur¹⁴

Vingt ans ! l'âge adoré qu'ont chanté, tour à tour,
 Bardes et pastoureaux, troubadours et poètes ;
 Et l'âge que chantaient, aux sons de leurs musettes,
 Les bergers, en foulant les rives de l'Adour.

Vingt ans ! des yeux de vierge où se complaît l'amour,
 Enflammant leur prunelle aux éclats de nos fêtes ;
 Vingt ans ! l'âge où l'on est, sans le savoir, coquettes,
 Où l'on aime à se voir faire une heure la cour.

5

14. Marie Adéla Béatrice Lozeau, née le 17 février 1880.

10

Et c'est l'âge où la rose éclaire, en vive flamme,
 Comme un soleil levant, la jeunesse de l'âme
 Qui sur la lèvre éclate en un rire vainqueur.
 Ainsi, ma sœur, en toi s'épanouit la vie;
 Et pour goûter toujours le bonheur qu'on envie,
 Conserve ce trésor: les vingt ans de ton cœur.

J'ESPÈRE EN TOI

5

J'inclinai mon front lourd devant ta sainte croix,
 Et je disais: Mon Dieu, donne-moi l'espérance,
 Ce baume tout divin qui calme la souffrance,
 Qui fait l'homme plus fort, plus heureux que les rois.

10

J'avais plongé mon cœur dans ce chaos immense,
 Où se tord la douleur en de fauves effrois;
 En vain, je suppliais: Seigneur, Seigneur, je crois!
 De désespoir mon âme enviait la démence.
 J'ai senti l'aiguillon précurseur de la mort,
 Dans la chair, dans l'esprit; comme un serpent qui mord,
 Il a brûlé le sang qui bondit dans mes veines!
 Mais j'ai foi dans l'amour du Christ, mon Rédempteur;
 J'espère et je vivrai! Du monde corrupteur,
 J'étouffe les appels et les ivresses vaines!

SONNET

À nos compatriotes du Nord-Ouest¹⁵

5

Les gerbes ont rempli le grenier jusqu'au faite
 Et leurs lourds épis blonds semblent de l'or en tas;
 Les grands bœufs somnolents se reposent, bien las,
 Contents de voir s'enfuir au loin la tâche faite.
 La tranquille chaumière a pris un air de fête;
 Pour le pauvre en haillons, traînant partout ses pas,
 Le pain sera moins cher, moins rare le repas:
 La joie en chaque lieu brillera plus parfaite.

15. Avant l'entrée de la Saskatchewan et de l'Alberta dans la Confédération canadienne, les Prairies faisaient partie des Territoires du Nord-Ouest.

Près de l'âtre flambant, ô brave laboureur,
Écoutant l'aquilon déchaîner sa fureur,
Compte les blancs écus de la bourse sonnante;
Car ils sont bien à toi, ces sueurs de ton front,
Comme sont au Bon Dieu l'étoile scintillante
Et l'âme du péché pure de tout affront!

10

IVRESSE

Blême, je frissonnais sous le charme divin
Que sa main, voltigeant sur le clavier d'ivoire
Aux reflets blancs d'émail, de camée ou de moire,
En mon être infiltrait comme un flot de vieux vin.
Ivre et fou d'harmonie, un moment j'ai pu croire
Que le ciel abaissait ses chœurs de séraphins;
Que je voyais leurs doigts nacrés, roses et fins,
Sur des harpes tendus, psalmodiant la gloire.
Quand le clavier chantait, moi je chantais aussi;
Mais quand pleurait sa voix en un rythme obscurci,
Mon âme, soupirant, sanglotait avec elle.
Oh! comme j'ai senti, dans ce trop court instant —
Assez long pour griser un poète, pourtant —
Au fond du cœur la Muse et l'Art battre de l'aile.

5

10

LE MANOIR

De près, c'est un manoir aux antiques tourelles
Qu'ombragent des tilleuls les vertes frondaisons;
Dans la fraîcheur des soirs, au temps des floraisons,
Venaient y soupirer les blondes pastourelles.
Étendus sur le flanc, gardant des passerelles,
D'énormes léopards mordillent des blasons;
Sur leurs blocs de granit rongés par les saisons,
Roucoulent tristement les blanches tourterelles.

5

10 De loin, c'est un point noir vacillant dans la nue,
 Qui disparaît soudain quand la nuit est venue !
 L'ombre habite ses murs, le mystère, ses bois.
 Tout y sommeille. Seule, en la pieuse enceinte
 De l'unique chapelle, une immobile sainte
 Semble écouter encor des psaumes d'autrefois.

SANS ÂME

5 Près de l'étang fiévreux où meurt le chrysanthème,
 Nous marchions côte à côte et la main dans la main,
 Lorsque, vous arrêtant au détour du chemin,
 Vous me dites ces mots à l'oreille : je t'aime !
 10 Depuis trois mois, mon Dieu, c'était là votre thème !
 Vous mentiez ! votre cœur n'eut jamais rien d'humain,
 Et je hais cette bouche aux lèvres de carmin
 Qui souilla mon front pur, comme un sombre anathème !
 En votre corps d'albâtre et vos yeux andalous —
 10 Dont je fus quelque jour, pourtant, un peu jaloux —
 Croupit une âme, hélas ! plus noire que la fange !
 Moi qui remerciais le Seigneur, chaque soir,
 De pouvoir, en tremblant, à vos genoux m'asseoir,
 J'adorais un démon, croyant aimer un ange !

LE GUEUX

Longtemps on avait cru qu'il dormait pour toujours
 Au fond d'un noir bournier, comme un chien qu'on enterre :
 Lui dont le front bruni s'inclinait vers la terre,
 Et qui traînait, pareils à ses haillons, ses jours.
 5 Pour lui s'ouvraient, la nuit, les portes des vieux fours
 Où, sur la cendre éteinte, il couchait solitaire,
 Cachant au monde avec quel effrayant mystère
 Il courait les sentiers, les louches carrefours.
 Hier, on l'a revu, pâle, tremblant, livide,
 10 Tendait sa main calleuse et presque toujours vide
 Au riche qui le toise et passe son chemin.

À son malheur enfin, voulant mettre une borne,
Las de voir s'assombrir sur sa tête un ciel morne :
« C'en est assez, dit-il, tu seras mort demain ! »

LE MONASTÈRE

Sombre donjon de pierre à façade gothique,
Élançant vers le ciel son énorme clocher,
Campé comme un nid d'aigle au flanc d'un noir rocher ;
Masquant un coin d'azur de son portail antique ;
Saint asile où la paix s'exhale en un cantique 5
Doux comme la chanson que fredonne un nocher,
Le pieux monastère, à l'heure du coucher,
Voit ses longs corridors, ainsi que son portique —
Tel, en un cimetière, un cortège, la nuit,
De fantômes errants qui sur les tombes fuit — 10
Peupler soudain ses froids parvis d'ombre mouvante.
Puis, les spectres affreux disparaissent... Tout dort ;
Pendant qu'un vieux corbeau que l'orage épouvante
Jette son cri lugubre au vent rageur du nord !

LE CHÊNE

Le vent du nord fait rage et penche sur son tronc
Le chêne qui résiste, en sa stature altière ;
Maintes fois l'ouragan a dépouillé son front
Et ses feuilles aux daims ont fait une litière.
Mais, n'importe ! En vainqueur il a subi l'affront 5
Des sombres éléments de la nature entière !
Ses grands bras décharnés bientôt reverdiront,
Et son ombre sera douce au vieux cimetière.
Soyons tels. Quand la vie, au souffle des douleurs,
Dans nos yeux, quelquefois, fera perler des pleurs, 10
Et ploiera notre corps vers une froide tombe,
Ne comptons point les coups portés à notre cœur ;
Sans songer en quel temps le destin veut qu'il tombe,
Gardons toujours au front la fierté du vainqueur !

GLOIRE AUX MUSES!

À M. Charles Gill

Vive la rime riche et vivent les grands vers,
Qui sonnent dans nos cœurs, ainsi qu'une fanfare!
L'Art aux rayons divins est notre unique phare;
Tout le reste n'est bon qu'à prodiguer aux vers.

5 Qu'importe à notre orgueil le borgne qui s'effare
Et de son œil nous lance un regard de travers;
Nous nous moquons des sots, même de l'univers,
S'il voit en nos amours une suprême tare.

10 Nous ne cherchons point l'or, c'est trop vil, allons donc!
Nous manierons la strophe en guise d'espadaon,
Et nos châteaux seront tous bâtis en Espagne.

Et vivent les grands vers s'ils servent de clairons
Aux fantassins bardés suivant les escadrons,
Que l'azur étoilé de la gloire accompagne!

CONSEIL À UNE BLONDE

Votre inconstance vous amuse,
Elle en a fait pleurer pourtant;
Vous êtes pareille à la Muse:
Elle ne sourit qu'un instant.

5 Ne jouez point avec les âmes,
La vôtre pourrait en souffrir;
Combien de papillons aux flammes
Ont vu leurs ailes se flétrir!

10 Pour être heureuse, belle blonde,
Fidèlement, n'en aimez qu'un.
Que ce soit moi: car en ce monde,
Aimer tous c'est n'aimer aucun.

MADONE

La Madone d'albâtre au front ceint d'or bruni,
Sous un lustre dont la blanche clarté l'effleure,
A, dans son maintien doux, quelque chose qui pleure,
Et dans ses yeux de ciel de l'amour infini.

À contempler ses traits en vain j'ai vu fuir l'heure; 5
Elle est saintement belle en son marbre béni;
Belle, tout en n'ayant rien de l'éclat terni
De l'humaine beauté qui trop souvent se leurre.

Et dans ses bras l'Enfant divin semble embraser
La Vierge qui tressaille, ainsi qu'en un baiser 10
De la brise frissonne un lys grisé d'aurore...

Cependant que le soir silencieux descend,
À me rassasier de sa vue impuissant,
De l'âme et du regard je la contemple encore.

VIEIL ANTIQUAIRE

(Fantaisie)

Dans un désordre affreux de longs mousquets rouillés,
D'aigles mettant de l'ombre aux cuivres de vieux casques,
De bronzes où l'on voit, étrangement fouillés,
Licornes et griffons, centaures et tarasques,

De glaives sans fourreaux, de potiches, de masques 5
Lugubres, grimaçants et d'ocre barbouillés,
De loques, d'étendards, de brandebourgs souillés
Serpentant aux replis d'habits à pourpres basques,

Un mandarin au rire aigu comme un scalpel,
Crispe béatement ses doigts teints de bétel, 10
Aux feuillets écornés d'un manuscrit antique.

Et son œil où s'allume une âpre jouissance,
Aux bouddhas efflanqués dont le ventre s'étique,
Lance un éclair de joie et de reconnaissance!

N'EST-CE PAS?

Humblement à Laurette de Valmont¹⁶

N'est-ce pas qu'ils sont doux ces mots d'espoir suprême?
 Qu'ils font, comme un soleil, notre amour s'embraser?
 Qu'on dirait qu'à notre âme ils donnent un baiser?
 N'est-ce pas qu'ils sont doux ces mots du cœur: je t'aime?...

5 N'est-ce pas que l'amour est délicate chose,
 Et que sans lui le monde est un livre fermé?
 Que le seul vrai bonheur est de pouvoir aimer?
 N'est-ce pas que l'amour a le parfum des roses?...

10 N'est-ce pas qu'il est bon d'aimer et de le dire
 À la brise qui chante en caressant les fleurs?
 À l'aube découvrant leurs corolles en pleurs?
 À la nuit, de son aile, effleurant notre lyre?...

15 N'est-ce pas qu'en perdant l'amour, ce don céleste,
 Ce lis d'argent qu'un souffle impur a pu flétrir,
 On n'a plus, pour souci, qu'à se laisser mourir,
 Et que la tombe est l'unique bien qui nous reste?...

COMME UN ANGE

Si vous aviez au cœur la flamme qu'en vos yeux
 Allument la folie et la gloire de vivre,
 Vous croiriez que l'amour est la source où s'enivre
 L'âme, et que dans ses eaux se reflètent les cieux.

5 Vous croiriez qu'une fleur séchée en un vieux livre,
 Une fleur où s'embaume un souvenir pieux,
 Arrache au cœur sa peine et souvent le délivre
 Du mal de se savoir à soi-même odieux.

10 Vous auriez, quelques fois, des pleurs à la paupière;
 Chacun de vos regards serait une prière;
 Vos soupirs parleraient la langue de l'espoir.

Vous seriez belle et bonne, et par milliers les anges,
 Vous croyant égarée en ce bas-monde, un soir
 Vous prendraient avec eux dans leurs saintes phalanges.

16. Pseudonyme d'Alice Pépin (1877-1957), auteur de chroniques et de pièces de théâtre, qui publiera aussi sous le pseudonyme de «Monique».

MESSIDOR

Sur le tranchant des faux se couchent les blés d'or,
Les grands blés onduleux dont la terre féconde
De leurs épis se dresse une écharpe très blonde,
Qu'éblouit de clarté le ciel de Messor.

Aux cadences des chants dont le rythme s'endort,
Porté sur les échos en quelque étrange monde,
Par-delà les bosquets baignés de fraîcheur d'onde,
Se mêle un bruit d'acier qui dans l'air grince et mord.

Les moissonneurs, penchant leurs fronts marqués du hâle
S'animent au parfum champêtre qui s'exhale
Du sol que gercera bientôt le rude hiver.

Et le soleil sentant ses derniers feux s'éteindre,
De leurs rayons pâlis semble vouloir étreindre,
Le hameau, sommeillant sous son feuillage vert.

UNE PENSÉE

À celle à qui je dis: merci!

Lorsqu'il fait noir dans l'âme, ainsi qu'en un cachot,
Le cœur, s'il s'écoutait, croirait qu'il déraisonne:
«Personne, se dit-il, ne pense à moi»... L'écho
De sa voix, doucement moqueur, répond: Personne?...

C'est de ses propres mains que l'homme se façonne
Cette maison d'oubli qu'on appelle un tombeau.
C'est de son souffle impur qu'il éteint le flambeau
Du souvenir qui luit lorsque l'ombre foisonne.

Car un jour relevant son front moins soucieux,
Il y sent s'attarder une brise des cieux,
Et sa fraîcheur émeut les fibres de son être.

Ah! c'est qu'une pensée au lointain vient de naître
Pour lui seul et qu'il veut l'étreindre, et c'est ainsi
Que sa lèvre ne sait plus dire que «merci!»

RONDEL BACHIQUE

À flots de rubis, de topaze,
Dans les coupes d'or ciselé,
Les vins très vieux ont ruisselé
Et dans les cœurs versé l'extase.

5 Le jus divin s'est écoulé
Chantant une bachique phrase,
À flots de rubis, de topaze,
Dans les coupes d'or ciselé.
Nul cette nuit n'a sommeillé,
10 Mais plus d'un sur son ventre écrase;
Pour dérouter l'ennui qui blase,
Les vins très vieux ont ruisselé
Dans les coupes d'or ciselé.

CHANSON D'AUTOMNE

L'Automne vient flétrir œillets et roses,
Chantons l'Aurore aux lointains éclatants;
Dans le ciel d'or, comme des fleurs écloses,
L'Aube a semé des lambeaux de printemps.
5 Plus de parfums qu'à tes deux lèvres roses,
Plus de chansons qu'en ton rire d'enfant;
L'Aurore et Toi, vous n'êtes pas moroses,
L'Aurore et Toi font mon cœur triomphant.

L'Automne vient souffler sa froide brise,
10 Chantons tous deux l'Âtre aux éclairs pâlis,
Et pour mieux voir danser la cendre grise,
Approchons-nous des vieux chenets polis.
Plus de rayons qu'en ton œil noir qui grise,
Plus de reflets qu'à tes bijoux fleuris,
15 L'Âtre et Toi n'êtes pas en deuil d'église,
L'Arbre et Toi font mes jours moins assombris.

L'Automne vient, le soir, fermer nos portes,
Chantons l'Amour dans la paix du foyer;
Nos souvenirs, pareils aux feuilles mortes,
20 En bruissant viendront nous égayer.
J'enfouis mes regrets de toutes sortes,

Dans le passé, pour mieux les oublier;
L'Amour et Toi, l'Espoir et ses cohortes,
Au vrai bonheur vont enfin m'éveiller.

LES MORTS QU'ON OUBLIE

Malheureux sont les Morts qu'en leur tombe on oublie...
Ils ont quitté le monde ennoblis des douleurs,
Et seul, pour remplacer les regrets et les pleurs,
Un saule épand sur eux de la mélancolie.

Malheureux sont les Morts qu'en leur tombe on oublie... 5
Les ronces en croissant parmi les maigres fleurs,
Tressent une couronne à leurs fronts sans chaleurs,
Et l'Automne leur pleure une plainte affaiblie.

Des lèvres dont jadis ils ont cru le serment,
Pour éteindre l'oubli, ce feu de leur tourment, 10
Ne s'exhale jamais l'oraison qui supplie.

Dans l'âme affreusement ils souffrent l'abandon;
Auront-ils pour nous tous un suprême pardon?...
Malheureux sont les Morts qu'en leur tombe on oublie...

L'ANATHÈME

Décembre! L'An se meurt et le siècle agonise!
Le siècle qui rêvait de finir bénissant
Les peuples à genoux sous son geste pressant;
Qui rêvait d'une paix sainte qui s'éternise;

Le siècle meurt aux sons des râles, et le sang 5
Des poitrines s'échappe! Ah! c'est qu'on civilise,
Et qu'on ne souffre plus que le monde s'enlise
Dans l'antique bournier du droit fort et puissant!

Il nous voulait du bien; ils l'ont forcé, les traîtres,
En leur rage insensée et leur orgueil de reîtres, 10
De répandre le deuil au sein des nations!

Mais le temps a passé: leurs noires passions
Ont échangé leur fiel contre une peur atroce,
Car le siècle mourant maudit l'Anglais féroce!

NOËL AU TEMPLE

Ruisselant de lumière à sa base, à son faite,
 À ses autels de marbre incrusté de vieux ors,
 Le temple saint, joyeux de ses brillants trésors,
 Émeut l'âme immortelle à son grand air de fête.

5 Comme des rayons d'astre éclatent sur les bords
 Des vases constellés; dans la clarté parfaite,
 Pour Celui qu'annonça la bouche du Prophète,
 Vont fumer les encens, jusqu'aux plus hauts décors.

10 Tout est beau! tout est bon! Les archanges de pierre
 Semblent — pour mieux prier ayant clos leur paupière —
 S'affaïsser sous le poids de leur amour inné!

Mais l'orgue aux sons puissants, comme ceux des rafales,
 Lance à l'écho surpris ses hymnes triomphales:
 Réjouissez vos cœurs! Chrétiens, le Christ est né!

CLOCHES, SONNEZ!

Sonnez, doux carillons, sonnez et que l'espace
 Tressaille à vos chansons, comme la feuille au vent!
 Chantez le Fils de l'homme et la Vierge penchant
 Son beau front maternel où la gloire a sa trace!

5 Sonnez! que la douleur de toute âme s'efface!
 Sonnez! que le vieillard rajeunisse un instant!
 Sonnez! et que le pauvre au corps maigre et souffrant
 Devant Jésus s'incline, avec le riche, et passe!

10 Sonnez pour l'infortune et sonnez pour les cœurs
 De ceux qui, chaque jour, mouillent leur pain de pleurs,
 Et qui n'ont pas la Foi pour essuyer leurs larmes!

Sonnez! chantez toujours! carillonnez encor!
 Car vos voix dans la nuit, cloches, ont tant de charmes
 Que l'avare, au logis, seul a laissé son or!

LA MORT DES SIÈCLES

Au fond du gouffre obscur plein de l'éternité,
 Entraînant avec lui nos vœux et nos chimères,

Le Siècle s'engloutit: rien ne l'eût arrêté,
 Ni les larmes d'enfants, ni les sanglots des mères.
 Le Temps marche et le monde en l'infini jeté, 5
 Lance pour s'éblouir des clartés éphémères;
 Mais, lourde, descendra planer l'obscurité,
 Quand sonneront aux cieus les heures plus amères.
 Et, longtemps d'une course implacablement vive,
 Qu'une ardeur inconnue aux jours d'hier avive, 10
 L'an après l'an, le siècle après le siècle vieux,
 Sur la route au lointain qui tout à coup s'incline,
 Que n'atteint le soleil, même quand il décline,
 Tout va s'anéantir au seuil mystérieux.

AU SIÈCLE NAISSANT

(Sonnet)

Siècle qui naît aux sons des râles d'agonie,
 Fais luire sur le monde, ainsi que deux soleils
 De gloire et de rayons éblouissants pareils,
 L'étoile de la Paix et l'astre du Génie.
 Vers Celui qui créa les cieus, les flots vermeils, 5
 Les monts, les bois si pleins de douceur infinie,
 Fais que de notre cœur montent en harmonie
 La prière des soirs et l'hymne des réveils.
 Ne ferme point notre âme à la clarté divine;
 Que le flambeau sacré de la Foi l'illumine... 10
 Ô siècle, qu'es-tu donc, toi, dans l'éternité? —
 Rien! Le fêtu de paille emporté par la brise;
 La vague qui s'argente au rocher, puis se brise...
 Mais tu peux nous conduire à l'immortalité!

LE CHANTRE DU SEIGNEUR

La nuit sur la forêt jette son manteau sombre,
 Émaillant ses replis d'innombrables points d'or;
 Le chêne séculaire entoure ses bras d'ombre
 Pour cacher à nos yeux le merle qui s'endort.

5 Le paysan lassé retourne à sa chaumière
 Suivi nonchalamment de ses bœufs à l'air doux;
 La cloche du couvent module une prière
 Qu'un zéphyr embaumé porte bien loin de nous.
 Sur les bois endormis plane un morne silence:
 10 On dirait de la Mort les insondables lieux,
 Quand, soudain, vers le ciel, un chant divin s'élance,
 Fait de roulements doux, d'accords harmonieux.
 J'écoute, frémissant, la naïve complainte
 Qu'égèrène avec lenteur ce sublime ténor,
 15 Et je crois voir l'oiseau, dans une extase sainte,
 Pleurer ses tristes sons pour les reprendre encor.
 Tes célestes accents, poète solitaire,
 Ont attendri mon âme et fait vibrer mon cœur;
 Depuis ce soir d'été je ne vis plus sur terre,
 20 Car j'ai prêté l'oreille à ton rythme enchanteur.
 Dieu ne permet donc pas, pendant que tout sommeille,
 Qu'ici-bas nulle voix bénisse sa bonté;
 Il veut que dans la nuit l'humble rossignol veille
 Pour redire sa gloire et son immensité.

AINSI SOIT-IL¹⁷

5 La douce reine Wilhelmine
 A dit au vieux Kruger, le boer,
 Très bonne, très câline pour
 Ne pas l'attrister: «Mon hermine,
 Si blanchement belle ne vaut
 Pas plus que voire étoffe rude.»
 Et le gentleman raide et prude
 A rougi son front de nouveau!

17. La «guerre des Boers» (1889-1902) vit s'affronter les Boers, descendants des colons néerlandais en Afrique du Sud, et les Anglais qui voulaient contrôler la région. La jeune reine des Pays-Bas, Wilhelmine (1880-1962), est opposée ici à la vieille reine d'Angleterre Victoria, née en 1819 et qui mourut en 1901, de même que Paul Kruger (1825-1904), chef de la résistance des Boers, est opposé au général anglais Frederick Sleigh Roberts (1832-1914). Au Canada, alors que les Canadiens anglais appuyaient la Grande-Bretagne, les Canadiens français manifestaient plutôt de la sympathie pour les Boers qui leur paraissaient dans une situation similaire à la leur, face à l'Empire britannique.

«Mon cousin héros, reprit-elle,
 Si j'avais dix cents fantassins 10
 À lancer sur vos assassins...
 Dix cents: mille... une bagatelle!...»
 Lors le vieux Roberts, essoufflé,
 Est venu conter à sa reine
 Qui croyait très propre l'arène, 15
 Que tôt l'Anglais serait râflé!
 La reine eut une peine amère,
 Et mourut pour avoir pensé
 Au sol rouge du sang versé...
 Paix à sa cendre, elle fut mère! 20

ALLÉLUIA

Alléluia!... De Rome enfin sont revenues
 Les cloches, et dans l'air de senteurs embaumé,
 Et des pourpres rayons de l'aurore enflammé,
 Montent leurs gais appels jusques aux blanches nues.
 Puis les fraîches couleurs des belles inconnues, 5
 Chacun au vent baignant son minois parfumé,
 Mettent au cœur du jour, comme un frisson de mai,
 Le souvenir joyeux des amours bienvenues...
 Alléluia!... Dans l'âme, harmonisant des chants
 L'allégresse renaît au souffle du printemps. 10
 Et Pâques, souriant, met à son front des roses!
 Vierges, criblez d'azur vos éternels espoirs!
 Ô femmes, déployez vos ailes sur nos soirs!
 Vieillards, posez du rire à vos heures moroses!...

L'AVENIR

Aux fondateurs de *L'Étudiant*¹⁸

L'avenir est à Dieu, mais ceux que l'Espérance
 A vus d'un bras puissant brandir son étendard;

18. Le premier numéro de *L'Étudiant*, «organe de la jeunesse de la province de Québec», avait paru le 30 mars 1901. Propriétaires: Alp. Lalonde et L. P. O'Meara; rédacteur en chef: Émile O'Leary.

Ceux dont le front hardi, marqué du sceau de l'Art,
Domine le cloaque où rampe l'ignorance;

5 Ceux qui, pour contempler l'Astre de délivrance,
Ont marché bien longtemps à travers le brouillard,
Ceux-là n'ont pas besoin des cheveux du vieillard
Pour qu'on les aime: ils sont grands comme la Souffrance.

10 Et plus la main qui frappe aura meurtri leurs cœurs,
Plus le nimbe qui tremble au-dessus des vainqueurs
Pour les dorer luira comme un soleil de gloire!

Le servilisme eût-il mille fois terrassé
Le rêve qui grandit en leur sein oppressé,
Leurs noms seront sans tache aux pages de l'Histoire.

LE PARDON SUPRÊME

Un frisson d'épouvante a secoué la plaine,
Du Golgotha sanglant à la mer tout frémit;
Seuls, au pied de la croix où pend le Dieu blêmi,
Pleurent Marie et Jean et pleure Madeleine...

5 Les cieux ont déchiré leurs voiles et l'haleine
Des vents ne sachant plus qui la mène a gémi;
Le trépassé depuis des siècles endormi,
A surgi du tombeau, l'âme de terreur pleine...

10 Dans leur déroute les bourreaux ont murmuré:
«Il était vraiment Dieu!... Maudit soit l'altéré
Du sang du crime, et soit maudit le déicide!»
Mais le Christ avait dit, avant que d'expirer:
«Pardonne-leur, Mon Père, et dans ton cœur décide
S'ils doivent à jamais sans repentir errer!...»

VOS YEUX

Pourquoi les uns sont noirs quand les vôtres sont bleus,
Puisqu'en tous la pensée éclate en jets de flammes?...
C'est que Celui qui mit de l'azur dans les cieux,
En vos yeux enchâssa la couleur de votre âme...

Pourquoi se ferment-ils, les vôtres, quand les yeux 5
 Noirs comme de la nuit nous brûlent comme un blâme?...
 C'est que le Dieu jaloux, des cœurs tant soucieux,
 Peut-être vous créa plus exquisement femme...
 Pourquoi, surtout, pourquoi pleurent-ils plus souvent?...
 Je sais qu'ils sont pareils à ces fleurs que le vent 10
 N'assèche jamais bien des pleurs de nuit, les vôtres...
 C'est qu'ils sont trop pleins d'âme et de ciel, voyez-vous...
 Et qu'ils s'attristent quand vous ployez les genoux:
 C'est qu'ils pleurent, hélas! les larmes de bien d'autres!...

ÈRE NOUVELLE

Baladins qui jouez la farce de la vie,
 Faites sur vos tréteaux couler le sang humain,
 Et vous verrez parmi les voyous du chemin,
 Plus d'un lord déridier sa face épanouie.
 La terre se fait vieille et l'homme de demain 5
 Sentira — gai brigand — son âme réjouie,
 Quand, rehaussant la gloire, il armera sa main
 Du glaive que forgea l'antique barbarie,
 Le Droit n'est qu'un vain mot de sottie humanité;
 La Vie est à prix d'or; quant à la Liberté, 10
 On en fait une esclave au nom de la Morale!
 Pendant que les canons crachent partout la mort,
 Pour éteindre à jamais le flambeau du remord,
 Un peuple s'abêtit dans une bacchanale!

PLEURS PERDUS

J'irai mettre sous sa fenêtre
 Des roses blanches et des lys,
 Pour qu'elle puisse reconnaître
 Que mes jours, comme eux, sont pâlis.
 Et je les cueillerai, ces fleurs, 5
 À l'heure exquise des rosées,
 Afin qu'elle croie en mes pleurs
 Qui, comme elles, les ont baisées.

10 Dans le fin tissu des corolles,
Mêlant ma peine à leur parfum,
Je balbutierai des paroles
Dures, à son amour défunt,
Pour qu'elle apprenne, avec effroi,
15 Que les fleurs, — la nature même,
Lui reprochent sa faible foi
Pour celui qui toujours plus l'aime.
Lys embaumés et blanches roses,
Fleurs aux pleurs de cristal vermeil,
20 Belles amantes du soleil,
Frémissez à ses lèvres closes!
Blanches roses, lys embaumés,
Sous les flammes de sa prunelle,
Jouissez d'extase éternelle,
De ses yeux vous êtes aimés!
25 Lys embaumés et blanches roses,
Qui respirez à ses soupirs,
Dites: ces frères des zéphyrs,
Bruiseront-ils de tendres choses?...
— Oui, pour nos soyeuses pâleurs,
30 Nos blancheurs d'épaules de femme,
Nos frais parfums; rien pour son âme:
Le soleil avait bu ses pleurs!

SOUVENIR

Nous allions, comme vont au midi les oiseaux,
Chercher un ciel d'ombrage au bois où chaque feuille
Mêle son petit bruit au grand bruit des rameaux,
Berçant rythmiquement leur verdure qui s'effeuille.
5 Et nous trouvions si bon l'air qu'un peu d'ombre endeuille,
Si clairs les gazouillis fuyants des bleus ruisseaux,
Qu'ainsi qu'aux branches pend parfois le chèvrefeuille,
Nous rêvions d'y nouer deux intimes berceaux...
L'aimez-vous bien encor le bois dépositaire
10 De nos secrets si doux que sa voûte a su taire?...
L'adorez-vous encor la brise qui sait bien,

Qu'un jour elle emporta des claquements de lèvres,
Si brûlants qu'elle dut s'échauffer à leurs fièvres,
Mais qui — n'en doutez pas — n'en a jamais dit rien?...

LE ROSIER BLANC

Sous les molles tiédeurs du printemps qui l'effeuille,
Le pâle rosier blanc va mourir pour toujours;
Autour, tout est gorgé de la sève des jours,
Le pâle rosier blanc triste et penché s'endeuille...

Ô gloire de mourir aux chants premiers des merles! 5
Sans n'avoir rien donné de son faible parfum,
D'avoir senti son front naissant presque défunt,
Et de n'avoir pleuré que pour la nuit des perles!...

Ô pâle rosier blanc, toi qui meurs dans l'ivresse 10
De toute la nature éveillée au ciel bleu:
Toi dont le front s'incline à chaque brise un peu;
Toi qui meurs du printemps et meurs de ta jeunesse:

Pâle rosier, mon frère, avant de disparaître,
Fleuris pour ma tristesse une rose d'espoir;
Puis, laisse-la tomber à ton pied quelque soir, 15
Où j'irai la cueillir, gravement, comme un prêtre.

Puis meurs... Mais que la rose éternellement vive!
Qu'elle abandonne au vent sa mortelle pâleur;
Que le soleil filtrant à travers sa couleur
La pourpre d'une pourpre éblouissante et vive! 20

Afin que de la mort ait jailli l'étincelle
Qui fera luire en moi la lumière du jour,
Et que la regardant je puisse voir l'amour
Me sourire en la fleur, comme en une prune!

LA GOUTTE DE LAIT¹⁹

Ils s'en vont, comme vont les feuilles à l'automne,
Les petits, déjà vieux et les membres roidis;

19. Un premier dispensaire appelé «La goutte de lait» fut fondé à Montréal en 1901, pour distribuer du lait pasteurisé aux enfants. Il fermera ses portes après quelques mois d'activité. Le mouvement des «Gouttes de lait» prendra de l'ampleur à partir de 1910.

Ils s'en vont. Les berceaux s'endeuillent, refroidis,
Et les cœurs battent, lourds, au foyer monotone...

5 Qu'est-ce qui dans leur ciel nouveau sur leurs fronts tonne,
Et fait s'enfuir leur âme aux anciens Paradis?...
Et met sur leurs yeux doux aux regards engourdis,
Si vite, une ombre triste où la pâleur détonne?...

Ah! c'est qu'ils ont la vie à vivre, les petits!
10 Que trop vite on présente à leurs lents appétits
La coupe à la liqueur âcre qui nous dégoûte!...
Nous qui sommes les grands à qui le fiel déplaît,
Laissons tomber sans cesse à leur lèvre une goutte
Adoucissante et pure: une goutte de lait.

SAISON D'AMOUR

Sonnets rondels

Voici revenir la saison des nids:
Laissez dans vos yeux l'amour nous sourire,
Comme dans l'azur des cieux infinis
Dieu laisse en soleil le printemps s'écrire.

5 Émaillez de fleurs vos cheveux brunis
Ou blondis d'un or trop pur à décrire;
Voici revenir la saison des nids:
Laissez votre lèvre égrener du rire.

10 Le bois triste hier s'emplit de gaieté,
Et son ombre a fui devant la clarté
De l'espace où vogue une blanche nue.

Mesdames, laissez sourire en vos yeux,
Ce que vous savez qui nous rend joyeux...
La saison des nids nous est revenue!

15 La saison des nids nous est revenue:
Soyez pour nos cœurs ce que le printemps
Est pour chaque pré, pour chaque avenue:
Un réveil de vie, un recul du temps.

20 Partout votre grâce est la bienvenue:
Au bal comme au temple, aux bois comme aux champs;
La saison des nids nous est revenue:
À ses chants premiers, mêlez vos doux chants.

Chantez pour ceux-là qui ne chantent guère
Que pour se griser, ainsi qu'à la guerre
Chantent les soldats pour tromper la peur...

25

Mesdames, hier, la plaine était nue,
Elle a secoué sa morne torpeur :
La saison d'amour nous est revenue !

LA VIOLETTE

À celle qui se cache sous ce doux nom

Toi, dont la modestie a tissé ta voilette,
Pâle fleur que trahit ton délicat parfum,
Sous les blés, pleures-tu quelque bonheur défunt,
Chercheuse d'ombre, ô violette?...

Arrive-t-il à toi du soleil quand tu voiles
Ta couleur douce aux yeux comme un morceau d'azur?
Et vois-tu poindre au soir, perçant son dôme obscur,
Les premiers rayons des étoiles?...

5

Fleur des humbles, viens-tu du ciel ou de la terre,
Toi qui nous fais penser à l'âme, en aurais-tu?
Ta senteur serait-elle un parfum de vertu
De ta petite âme?... Mystère!...

10

Ô fleurette! demande à Celui que la brise
Chante dans les roseaux et sur les monts verdis,
Qu'Il embaume mon cœur des parfums attiédís
Que tu jettes à l'aube grise!

15

Demande-Lui, surtout, l'humilité, — la tienne —
Pour mon être orgueilleux qui n'a jamais courbé
Son front, hors devant Lui, pour qu'il ne soit tombé
Sans une parole chrétienne!

20

Toi, dont la modestie a tissé la voilette,
Pâle fleur que trahit ton délicat parfum,
Demande que, meilleur en mon bonheur défunt,
Je te ressemble, ô violette!

ÂMES ET FLEURS

Il est beaucoup de fleurs qui meurent
Aux premiers beaux jours du printemps;
D'autres qui tout l'été demeurent,
Et bravent les plus durs autans.

5 Avant d'expirer, les premières,
Ont donné leurs plus doux parfums,
Et parmi les roses trémières
Sont inclinés leurs fronts défunts.

10 Les autres lèvent dans l'espace
Leurs couleurs teintes de soleil,
Mais celui qui près d'elles passe
N'en soupçonne point le réveil.

Ainsi des âmes. Les plus chères
Ne vivent que l'aube d'un jour,
15 Mais en partant, ces éphémères,
N'emportent rien de leur amour.

De tout ce que Dieu mit en elles,
Elles ont fait un lot certain
Aux aînés, puis, pour mourir belles
20 Elles ont choisi leur matin.

C'est pourquoi, mortes, je les aime
Encor mieux que leurs fières sœurs,
Qui semblent l'égoïsme même,
Et n'ont jamais dit rien aux cœurs!

MON DRAPEAU

Il n'existe qu'un seul drapeau,
Auquel s'accroche ma patrie,
Et qu'il soit guenille, oripeau,
Qu'on le raille ou bien qu'on en rie,
5 C'est celui-là que mon cœur prie!
C'est celui-là que mon cœur prie!

Jadis tout blanc aux fleurs de lys,
Resplendissant comme une gloire,
Il a laissé de ses longs plis,

Soyeux, aux chatoiements de moire, 10
 Tomber un soleil dans l'histoire. (*bis*)
 Aujourd'hui, rouge, blanc, puis bleu,
 Du droit sacré toujours l'emblème,
 Il claque sous l'azur de Dieu.
 Et sa gloire est toujours la même, 15
 C'est toujours celui-là que j'aime. (*bis*)
 Quand aux jours gais nous l'arborons
 Ainsi qu'aux longs jours de souffrance,
 C'est pour qu'il flotte sur nos fronts,
 Dans l'air réjouit de la France, 20
 Dans l'air triste de l'Espérance. (*bis*)

LE PAYS DES AÏEUX

«Ô Canada, terre de nos aïeux²⁰!»

I

Et ces hardis aïeux, d'où venaient-ils? — De France.
 Le front par le soleil à larges traits bistré
 Et par de lourds cheveux fièrement encadré,
 Grand ouvert et hautain à narguer l'espérance,
 Avec clair au milieu, ce petit feu sacré 5
 Qu'en soufflant, d'âge en âge, avive la vaillance;
 Et des yeux recelant une petite foudre
 Qui semblait toujours prête à vouloir en surgir;
 Des yeux qu'en regardant on se sentait rougir
 Si quelque mal en nous, sans Dieu, croyait s'absoudre; 10
 Des yeux dont les regards criaient aux bras d'agir
 Quand le dernier fusil avait brûlé sa poudre;
 Des yeux qui vous sondaient, sans rien divulguer, l'âme;
 Qui vous précipitaient les battements du cœur,
 Comme pour vous forcer d'acclamer un vainqueur 15
 De l'âme, et de vous dire: Eh bien! soit! je l'acclame!

20. Les paroles du chant patriotique «Ô Canada» ont été écrites par Adolphe-Basile Routhier; la musique est de Calixa Lavallée. Chanté pour la première fois en 1880 à la Saint-Jean-Baptiste, il ne deviendra officiellement l'hymne national du Canada que cent ans plus tard.

Des yeux clairs, pétillant comme un flot de liqueur,
Sans bruit, qui vous mettaient dans le sang de la flamme;

20 Des yeux pour qui le ciel ne semblait pas immense,
Tant ils pouvaient de loin plonger dans l'inconnu;
Qui te voient, mon pays, et qui t'ont reconnu
Tel qu'ils t'avaient laissé, digne enfant de la France,
Des yeux où doit sourire un bonheur ingénu,
En voyant comme fut féconde la souffrance!

II

25 Ô mon cœur! à genoux aux pieds de tes ancêtres!
La nuit croule au lointain et le jour s'est levé.
Dis-moi s'il a produit le grain de sénévé²¹,
En dépit des éclats de foudre et des vents traîtres;
Et si demain le grand travail presque achevé,
30 Ses gerbes vont emplir le grenier d'autres maîtres?...

Il a produit! Le sang fertilisa la terre!
Le grain-homme a produit un peuple simple et fort!
Si le labeur fut rude et pénible l'effort,
C'est qu'une nation surgissait sans mystère,
35 À la face du ciel qui veillait sur son sort;
Et lorsque Dieu le veut rien de bon ne s'altère!

Ils seront tous à toi, tes garçons et tes filles,
Ô mon pays! comme le furent leurs aïeux.
Ils n'iront pas traîner leur force sous des cieux
40 Qui la leur prendraient toute et feraient les familles
Pauvres comme le champ qui, depuis longtemps vieux,
N'oppose aucune gerbe au tranchant des faucilles!

Ô mon pays! ton nom brillera dans l'Histoire!
Une épopée un jour sur ton sol s'écrivit!
45 Et la main qui sur toi, lourde, s'appesantit
En voulant t'écraser, te fit une victoire;
Car le malheur, qui fait qu'un peuple se survit,
Auréola ton nom d'une première gloire!

21. Allusion à la parabole des Évangiles.

CRÉPUSCULE

Les oiseaux, que l'été pousse vers les fontaines,
Après avoir plongé leurs bouts d'ailes dans l'eau,
Tout frileux de fraîcheur, dans l'air montent, très haut,
Pour aller s'endormir sous des ombres lointaines.

Car le soir redescend, et les plantes lointaines
Des jardins où le vent n'apporte nul écho,
Ont senti qu'il fera nuit sur elles, bientôt:
Les calices ouverts se ferment, par centaines.

5

Mais, s'attardant avec les derniers fins rayons
Du dernier pan de pourpre, on voit des papillons
De l'un à l'autre encor plonger leur trompe avide...

10

Tandis que, lourdement, plus lourdement toujours,
Le ciel laisse tomber son manteau de velours,
Et qu'apparaît la lune inquiète et livide...

LES DRAPEAUX FRANÇAIS

Couleur de ciel, couleur de lys, couleur de sang,
Ils flottent les drapeaux des grandes épopées,
Remémorant la France et ses beaux coups d'épée
Claquant des noms de gloire à l'azur frémissant !

Regardons-les ! Ils sont à nous ! Que le passant,
Aux sons évocateurs des chaudes mélodies,
En son habit de soie ou ses hardes nippées,
Fièrement se redresse et salue en pensant :

5

« Ceux-là n'ont pas traîné leur toile dans la fange ;
C'est au combat loyal que leur tissu s'effrange ;
Ceux-là n'ont jamais dit que la force est le Droit ;
Ceux-là montent toujours vers l'Idéal suprême ;
Quand ils frappent, ceux-là frappent au bon endroit ;
Ceux-là sont nobles, saints et c'est ceux-là qu'on aime ! »

10

AVE! CÉSAR!

Ave! César pourri des pieds jusques au crâne!
 Ave! le matricide et l'artiste avorté;
 Le pitre, l'histrion qui crut avoir chanté,
 Quand ta gorge hurla l'aigre braiment de l'âne!

5 Ave! César! joueur de luth! âme putride
 Dont les relents montaient aux sons de tes accords!
 Ta marche, qu'éclaira la lumière des ors,
 A creusé sur le front du vieux monde une ride!

10 Ave! César! Ave! Le front dans la poussière,
 Le mal t'adorera, monstre, éternellement!
 Et la terre, peut-être, à son dernier moment,
 Prolongera pour toi sa course, la dernière!

Ave! César! Ave! divinité fangeuse!
 Monstre royal! sublime incendiaire, ave!
 15 Rome t'a méconnu, le monde t'a sauvé;
 Tu vivras par ta bête: ô majesté boueuse!

JUILLET

Juin s'en va titubant, tout gorgé de soleil,
 Hoquetant des parfums de miel dans son ivresse,
 Et son pas, qu'alourdit l'indolente paresse,
 L'amène au doux royaume où l'attend le sommeil.

5 Juillet, au teint couleur des blés mûris, s'empresse;
 L'Été vient de sonner l'heure de son réveil;
 Il s'en vient, le front haut, ceint d'azur nonpareil,
 Promener sa langueur, que la fierté redresse.

Car il vient de croiser, au tournant du sentier,
 10 Juin, qui rage d'avoir sur un simple églantier
 Trébuché, comme un pauvre pochard, quelle honte!
 Et Juillet a senti sa pudeur le blondir!
 — Dis donc, dans trente jours, toi qu'un rien fait bondir,
 Juillet, tu passeras par chez nous, car j'y compte?...

AIMONS-NOUS!

À «Mouche»

Aimons-nous! Nous avons un cœur, c'est pour aimer!
 Si trop pâle en nos yeux luit le rayon céleste!
 Aimons-nous pour notre âme et pour ce qu'il nous reste
 Du bien qui peut encore un jour se ranimer.

Aimons-nous: Dieu l'a dit! C'est qu'il voulait nous rendre 5
 Forts dans notre faiblesse, humbles dans notre orgueil;
 Qu'il voulut que l'on croie, même sur un cercueil,
 À l'espoir, par l'amour qui peut seul nous l'apprendre.

Aimons-nous! Nous croirons à la vertu du Beau,
 Et le désir sacré germera dans nous-mêmes 10
 D'être meilleurs sans honte et de se dire: «Tu m'aimes;
 J'ai senti s'allumer en mon cœur un flambeau!

Et j'y vois clair: j'y vois de grands trous de lumière
 Dont le souffle de Dieu longtemps m'avait privé;
 Dont ton cœur, las de l'ombre, espère qu'abreuvé, 15
 Sainte, rebrillera sa tendresse première.

Viens boire et prends-y même une goutte de sang,
 Afin que dans ta chair coule un peu de mon âme;
 Que sans avoir été fils de la même femme,
 Nous puissions dire: "Frère!", émus, en s'embrassant! » 20

Oui, pour sanctifier notre humaine poussière,
 Aimons-nous chastement jusqu'à la fin des jours;
 Croyons l'éternité, le plus long des «toujours»,
 Faite pour l'infini de notre amour de frère!

À LA LUNE

Sphère de diamant qu'on voit au ciel, la nuit,
 Briller d'une beauté radieuse et sereine,
 Dès que son pur éclat dans les ténèbres luit,
 Les étoiles, en chœur, la proclament leur reine.

Phare que de sa main rallume l'Éternel, 5
 Astre aux feux satinés d'une lueur bleu pâle,
 Disque de flamme douce à l'aspect solennel,
 Je t'aime, vieille lune, à la teinte d'opale.

10 Tu baignes longuement tes lumineux reflets
 Dans l'onde du ruisseau, du lac, de la rivière,
 Comme si, les plongeant jusqu'au fond tu voulais
 Changer leurs flots épais en vagues de lumière.

15 Les chênes des forêts, sous tes rayons d'azur,
 Revêtent, tour à tour, des poses fantastiques;
 On croirait voir en eux, seuls, sortant de l'obscur,
 Des chevaliers de fer aux formes athlétiques.

20 Impassible témoin des luttes d'ici-bas,
 Que de crimes secrets, que de sombres mystères,
 Si tu pouvais parler, n'éclaircirais-tu pas!
 Comme tu dois haïr ce monde de misères!

Briller si près du ciel et n'y pouvoir entrer,
 Pour toi ce devrait être une cause d'alarmes;
 Cependant, si j'en crois Copernic, à pleurer
 La lune ne perdit ni son temps, ni ses larmes!

COUCHER DE SOLEIL

Le soleil tout là-bas à l'horizon descend
 Pour laisser le ciel bleu s'ensevelir dans l'ombre;
 Lentement il s'enfonce en des mares de sang:
 Sur l'océan rougi, tel un vaisseau qui sombre.

5 Avant de disparaître, avec ses feux puissants,
 Sous les rubans de pourpre et les brûlants décombres
 De nuages épars, il rejette, sans nombre,
 De son disque fondu les tons éblouissants.

10 Pour son baiser d'adieu, dans un dernier regret,
 Il mêle l'or au bleu, l'orange au violet,
 L'écarlate au vert sombre et le rose au gris terne.

De gloire sans pareille oh! l'éternel reflet!
 Devant tant de splendeur l'homme ému se prosterne;
 Car il a vu qu'au ciel l'Immortel présidait.

L'ÉNIGME

pour les vingt-trois ans d'un ami

Ce n'est pas encor l'âge où les premiers cheveux
Couleur d'argent au front tressent une auréole;
C'est encore un peu l'âge où dans chaque parole
Traîne l'ancienne ardeur des espoirs et des vœux.

Il y vibre, encor doux au cœur, des bruits d'aveux
Et comme des frissons de tendresse bien folle,
Et l'on dirait encor que l'inflexion molle
Des jeunes ans s'accroche au mot qui dit: Je veux!...

5

Mais c'est l'âge où, là-bas, un grand spectre se dresse,
Où le cœur au regard mal assuré s'adresse:
«En est-ce un de bonheur à venir ou passé?»

10

Mais rien n'a répondu que l'angoissant silence...
Toujours dans l'inconnu le regard se balance,
Et quand une voix parle elle vient du passé!

VIEIL ESPOIR

Il fait si bon rêver, le soir, dans le silence,
Si bon fermer les yeux pour se croire endormi,
Tandis qu'en l'ombre rôde un vieil espoir ami,
Que l'on prend pour un songe et qui tout près s'avance;

Qui nous rit et nous parle en compagnon d'enfance;
Qui nous baise le front sans qu'on n'en ait frémi;
Et qui fouille, sans rien bouleverser, parmi
Nos souvenirs du cœur, en chantant sa romance!

5

Vieil espoir familier à l'âme, à chaque coin,
Et qui la délaissa pour s'en aller si loin
Qu'elle eut peine au retour à le bien reconnaître...

10

Vieil espoir qui nous fait revivre les ans d'or,
Puisqu'il reste celui des jours heureux de l'être,
Berçant du même chant le cœur qui veille ou dort.

TON ÉVENTAIL

Le jour a dans l'espace oublié du soleil,
 Dans l'air de ce soir, il en traîne;
 Ton éventail est là qui dort, au frais pareil,
 Ton éventail qui fait dans la main de l'haleine.

5 Ainsi qu'un rose enfant que berce le sommeil,
 Le soir est lourd. L'heure prochaine,
 Va sonner mon départ au cadran de vermeil;
 Ton éventail est là qui dort, petite Irène...

10 Si tu voulais, ton éventail, au vent pareil,
 Sur nos fronts, soufflant son haleine,
 Nous mettrait dans le cœur du matin en éveil,
 Ton éventail tout blanc qui sur le clavier traîne...

Sens-tu sous ta paupière entrer le noir sommeil
 Qu'y va sceller l'heure prochaine?
 15 Adieu ton éventail et toi! J'eus du soleil
 Dans l'âme, mais ce soir d'ombre elle est toute pleine!...

Adieu ton éventail! J'attendrai ton réveil,
 Adieu folle petite Irène!...
 L'heure n'a pas encore, au cadran de vermeil,
 20 Sonné, mais dans mon cœur sonne, sonne ma peine!...

AUBADE

Voici l'aube. Les ombres croulent
 Lentement du ciel bleu qui rit,
 Et tout à coup le jour s'écrit
 Sur les ors vifs qui se déroulent.

5 C'est l'aurore de la clarté;
 C'est le règne de la lumière,
 Et c'est la caresse première
 Du soleil au sol déserté.

10 C'est la revanche de la vie
 Sur le sommeil, mort des vivants;
 C'est la grande trêve des vents,
 La tempête d'ombre asservie.

Ainsi qu'en l'immortel séjour,
C'est, sur le mont gris qui se dore,
Toute la Beauté qui T'adore,
Aux rayons de l'astre du jour!

15

LA FEMME

Lorsqu'Il eut créé l'homme et dit : « Mon œuvre est belle! »
D'un sourire éclatant Sa Face rayonna,
Et la terre frémit dans sa fange mortelle;
Mais quand Il eut créé la femme, Il s'inclina!

Alors, un grand éclair de gloire sillonna
L'infini qui dormait sous la voûte éternelle,
Et la terre un moment vers l'abîme tourna:
Dieu ne la menait plus et l'oubliait pour Elle!

5

Le Créateur pensait : « C'est d'Elle que demain
Naîtront la Vierge et le Sauveur du genre humain;
C'est son pied qui broiera le mal, serpent infâme! »

10

Alors, Dieu releva Sa Tête auguste et dit
À l'homme en qui tout homme à venir entendit:
« Aime-la: J'ai ployé Mon Front devant la femme! »

VOTRE ÂME

I

Vous avez l'âme si franche,
Que j'en connais les secrets;
J'essuierai tous les regrets:
Petits points pourtant discrets,
Dont chacun sur son fond tranche:
Vous avez l'âme si blanche!

5

II

Vous n'avez pas l'âme fière,
Comme la mienne qui veut
Même cacher l'humble vœu
Qu'absout déjà votre aveu;

10

Le vôtre éclate en lumière:
 Vous avez l'âme si claire!

III

15

Vous avez l'âme fidèle,
 Aux doux serments de vos yeux;
 Les miens familiers aux cieux,
 Vous ont délaissés pour mieux
 Jouir du ciel neuf en elle:
 Vous avez l'âme si belle!

IV

20

Vous n'avez pas l'âme dure,
 Un regard peut la blesser;
 Je m'arrête de penser
 Souvent, de peur d'offenser
 Le sentiment qu'elle dure;
 Vous avez l'âme si pure!

«JE ME SOUVIENS!»

5

Monseigneur le Duc d'York²², pape des Francs-maçons
 De par Sire le Roi, non de par son génie,
 Va venir visiter sa chère colonie:
 Tambours, battez aux champs, sonnez, graves clairons!

10

En France tout finit, dit-on, par des chansons;
 Ici, nous commençons sur l'air de l'harmonie
 Toute chose, de peur qu'elle ne soit finie
 Avant qu'en son honneur aient chanté les pistons!
 Ça traduit mieux la joie intense de notre âme;
 Ça fait songer à Trente-Sept²³, et quand ça clame,
 Ça rappelle les noms de nos assassinés!

Grand Duc, enivrez-vous des sons clairs des ferrailles;
 De pareils ont vibré le jour des funérailles
 Des braves, dont les mots aux cœurs sont burinés!

22. Le duc d'York (1865-1936), fils du roi Édouard VII, deviendra le roi George V en 1911. En visite officielle au Canada avec son épouse en 1901, il sera à Montréal du 18 au 20 septembre.

23. Allusion à la Rébellion de 1837.

ROSE ET PAPILLON

Sur les jardins en fleurs où la brise lutine,
Midi tombe des cieux. Fièrè la rose tend
Sur sa tige dressée un calice éclatant
Au papillon qui passe afin qu'il y butine.
Et pendant qu'il s'enivre à rouler, la mutine, 5
Rêvant de retenir en son sein l'inconstant,
S'est fermée. — Elle dort? — Oh! mais non! — Si — Pourtant,
Nul angélus n'a dit sa chanson argentine...
Elle veille et son cœur retient le pâle amant;
Jusqu'à l'aube prochaine, en son cachot charmant, 10
La fleur tendre le berce et le gorge d'ivresse.
Ô vous, ma douce amie, un midi, faites donc,
Alors que j'irai seul, assoiffé de tendresse,
Que votre cœur soit rose et le mien papillon!

LES ÉTOILES

À Madeleine, de *La Patrie*

I

Les voyez-vous, l'une après l'une,
S'allumer dans l'éther tout noir,
Et voyez-vous aussi la lune
Draquer dans ses clartés le soir?
Le soir! le soir! Ouvrez votre âme, 5
Qu'il y tombe des rayons bleus!
Les astres ont éclos leur flamme,
Gardez ce qu'ils jettent de cieux!
Avant que les étoiles montent,
Prêtez l'oreille aux reflets clairs; 10
Pieuse, écoutez ce qu'ils content:
Ils sont les grandes voix des airs.
Ils disent des choses de gloire
Dont l'éclat jaillit dans les yeux;
Inclinez-vous dans la nuit noire, 15
Et vous les comprendrez bien mieux.

Ils pleurent dans leur voix muette
Que la femme ne soit plus sœur,
Sœur de leur lumière inquiète,
Qui tremble avec tant de douceur.

Ils pleurent, ces yeux de l'espace...
Sentez-vous glisser mille pleurs
Le long du reflet clair qui passe,
Et va se perdre dans les fleurs?

Ils pleurent! Lys, œillets et roses
Vous le savez, vous, n'est-ce pas?
Vous dont les corolles décloses
Se disent, au matin, tout bas:

« Qu'ont-ils donc à pleurer sans cesse
Les astres de l'immensité?
Comme hier, lourde, je m'affaisse
Sous un poids d'humide beauté.
C'est leur douleur qui me fait belle.
Toute scintillante, ma sœur,
Vous voilà vivante étincelle:
Gare au papillon ravisseur! »

II

Oh! les astres des soirs de paix,
Des soirs pleurant leur nostalgie!
J'ai sur le cœur un voile épais,
Troublant du vôtre l'effigie...

Par mes yeux faibles seulement,
Mes yeux qu'ont torturés les veilles,
Je veux contempler un moment,
Étoiles, vos saintes merveilles.

Mais vous montez trop vite, hélas!
Vous fuyez l'horreur des prunelles
Qui n'ont pour mirer vos éclats
Que des molles vitres charnelles!

Vous avez peur que vos rayons
S'alourdissent d'humaine fange,
Vous qui roulez en tourbillons,
Du front du ciel au front de l'ange!
Depuis des siècles, pour parcours
Vous avez l'infini des mondes,

Et pour refléter votre cours 55
 La mer immense aux lourdes ondes!
 Mais vous avez grand tort de fuir
 Un regard où brille de l'âme;
 Vous aurez tôt fait de finir
 Votre course, n'étant que flamme. 60
 De vous il ne restera rien,
 Pas même un sillon dans l'espace;
 De jour en jour, sachez-le bien,
 Un atome de vous trépasse.
 Et le gouffre affreux du néant 65
 Enfin dévorera sa proie!
 Mirez-vous dans votre Océan;
 J'éprouve quand même une joie:
 J'ai sous le masque de ma chair
 Laide et périssable, enfin telle 70
 Que vous la voyez dans votre air,
 Étoiles, une âme immortelle.

ENVOLÉE !

À Armide²⁴...

Ouvrant, comme un ramier, toutes grandes vos ailes,
 Pour un ciel inconnu vous nous avez quittés;
 Pourtant, nos ruisseaux clairs chantaient les libertés,
 Des mots d'amour luisaient dans toutes les prunelles.
 Dans une cage bleue aux barreaux argentés, 5
 On aurait dû garder vos charmes infidèles,
 Ou ne vous laisser fuir qu'avec les hirondelles,
 Si nos chansons pour vous n'avaient plus de gaîtés.
 N'allez-vous pas pleurer dans ces terres lointaines,
 Où les cieus sont bruyants et les âmes hautaines, 10
 Douce âme sensitive éprise d'art divin?...

24. Armide, nom d'une héroïne de *La Jérusalem délivrée* du Tasse, est le surnom de Maria Bourke (1879-1939) avec qui Lozeau entretint une correspondance sentimentale durant l'automne 1901 (voir Jeanne d'Arc Séguin [Sœur Saint-Jean-de-Sienne], *op. cit.*, f. 122s et 255s, et «Fragments pour Armide», *infra*, p. 544).

J'aurais voulu vous dire un mot qui ne fut vain.
Ou gaîment vous rimer une tendre ballade,
Si mon cœur n'était vide et mon esprit malade...

LE BON SILENCE

Le soir est triste. Il pleut. J'écris
Pour vous, petite sœur, ces lignes.
Dehors nuls roulements, nuls cris;
Si l'on y parle, c'est par signes.

5 Vous dirai-je que j'aime bien
Le silence humide de pluie,
Bien plus que le soleil qui vient
Et d'un rayon doré l'essuie!...

10 Car le silence, vous savez,
C'est de l'infini qui sommeille
Sous les cieux brumeux ou lavés,
Et je n'aime point qu'on l'éveille.

15 Il a des mots muets charmants,
D'exquises tournures de phrases
Qui vous jettent de longs moments
Au sein d'enivrantes extases!...

20 Il me parle de vous, le soir;
Quand s'appesantit ma paupière,
Il me souffle, gentil, — faut voir! —
«Pense à son cœur dans ta prière.»

Et je dis un bout d'oraison,
Cieux, pour ma sœurlette aimée;
Rien qu'à prononcer votre nom,
Ma lèvre en est tout embaumée!

25 Je crois voir du haut de son ciel,
Le bon Dieu, tendrement, qui penche,
Pour écouter l'essentiel —
Votre doux nom — sa tête blanche...

30 Bénissez donc, petite sœur,
Le silence des soirs de pluie,
Dont la voix toute de douceur
Agenouille mon cœur, qui prie...

DEMI-SOUPIRS

I

Les vers de rêves

Oh ! les beaux vers qu'on fait en rêves,
Dont les rimes sont des grelots,
Qu'incessamment des flots aux flots
Rejettent, jusqu'aux ors des grèves !

Qui roulent, chanteurs avinés 5
Croyant escalader les nues,
Quand sur les pentes inconnues
Choquant leurs fers damasquinés,

Ils dévalent, fous du sonore,
Pour se perdre dans le néant 10
Du gouffre où, sombre, fainéant,
Gît l'hydre affreux qui les dévore !

Oh ! l'infâme réalité
Dont la main méchante, sans trêve,
Fait voler en miettes le rêve 15
Où vibrait en sons la beauté !

II

Le vieux chêne

Ses grands bras ne vont donc plus battre
Rythmiquement l'air embaumé
Dont l'encensaient avril et mai.
Puisqu'à l'aurore on va l'abattre !

L'acier va lui trancher le cœur, 5
Et le soleil sur son écorce
Va boire le sang de sa force ;
Il va mourir, le beau vainqueur !

Le petit gars et la fillette,
Menés par la main des vieillards — 10
Aubes qu'escortent des brouillards —
Après la course ou la cueillette,

15

Ne trouveront plus sa fraîcheur,
Mais seule en leur âme une autre ombre...
Et le vieillard verra, plus sombre,
S'avancer le destin faucheur!

POUSSIÈRE!...

5

En poudre d'or il pleut du soleil sur ma tête,
Il pleut de la lumière infinie en mes yeux,
Et je sens rafraîchi mon cœur qui bat joyeux
Sous des éclats d'azur et des clartés en fête.

10

Dans l'impalpable espace ouvert à la conquête
Du Rêve, qui s'enfuit frôlé du vent soyeux,
Se berce, moutonné, le nuage crayeux
Qui, peut-être, là-bas, près de l'Astre, halète.

Il va seul et perdu dans le royaume bleu:
Atome qu'une brise, en passant, pousse un peu;
Poussière de ciel qui dans le grand ciel s'élève.

Et je ferme les yeux pour mieux voir en mon cœur,
Où recommence encore à glisser la rancœur,
Mon rêve qui s'égare en l'infini du Rêve!...

GAÎTÉ DU SOIR

Est-ce un oiseau qui chante! un ruisseau qui murmure!
La brise qui soupire harmonieusement!
À cette heure, pourtant, déserte est la ramure,
La brise dort et l'onde a dit son dernier chant.

5

Serait-ce que la nuit, au manteau plein d'étoiles,
M'apporte un rêve bleu comme ses bleus rayons?
Ou que de l'air d'été lilliputiennes voiles,
En mon âme bruit un chœur de papillons?

10

De papillons comme il n'en est point sur la terre,
Fleurs volantes, plus fleurs que les roses de mai,
Dont le frémissement de l'aile est parfumé,
Dont l'œil est une flamme et la vie un mystère.

Serait-ce un souvenir dont le réveil m'enchanter ?
Serait-ce une douleur qui s'enfuit loin de moi ?
Serait-ce un vieil amour encore vibrant d'émoi !...
Mais enfin, qu'est-ce donc qui dans mon âme chante ?

15

C'est l'heure vespérale et c'est le grand silence,
Le silence profond d'où s'exhale la paix,
Qui de la solitude en effluve s'élance,
Comme un arôme sain venu des bois épais.

20

C'est l'infini bonheur d'écouter, dans son âme,
Les sons mystérieux que module l'espoir ;
C'est de tout croire bon, comme la fleur, la femme ;
De balancer son vers ainsi qu'un encensoir !

LA CHUTE

Le poète autrefois rêvait de belles choses ;
D'un essor glorieux vers les steppes d'azur ;
Son âme s'envolait, les paupières mi-closes,
Confiant en l'effort de son vol calme et sûr.

Il chantait les blés d'or, les femmes et les roses,
Les astres, les couchers pourpres, le miroir pur
Des étangs où venaient se mirer les cieus roses ;
Il louait la lumière et maudissait l'obscur.

5

Le poète est déchu ! Tombé des hauteurs, l'ange
A souillé ses cheveux et ses ailes de fange :
Il gît, tremblant et blême, étendu sur le flanc !

10

Son rêve, maintenant, qu'alourdit la matière,
A tissé son linceul des fins fils d'un ruban :
Il se meurt, creusez-lui sa fosse au cimetière !

LA VIERGE À LA HARPE

Comme un oiseau blessé qui sent faiblir son aile
Et jette au vent du soir un dernier cri plaintif,
Avant que pour toujours la mort dans sa prunelle
S'enfonce, et le retienne en son néant captif,

- 5 La frêle jeune fille, au seuil de ses vingt ans,
Sentit naître en son âme une douleur mortelle ;
Elle ne para plus son front de l'immortelle,
Elle n'aima plus rien que l'onde et le printemps.
- 10 Car le ruisseau de ciel nimbait sa chevelure,
Quand sur son bleu miroir elle penchait son col,
Et son chant endormeur apaisait la blessure
Qui lentement ployait son front pur vers le sol.
- 15 « Espère, disait-il ; parfois la fleur des bois
Semble vouloir mourir d'un mal inguérissable,
Jusqu'à ce qu'un rayon de soleil sur le sable,
Se glisse en lui rendant sa force d'autrefois...
- 20 Le printemps la grisait de ses caresses douces
Et menait les pinsons picoter dans sa main ;
Auprès des clairs étangs, sur les bords du chemin,
Pour ses pieds il faisait courir de vertes mousses.
- 25 Quand son étrange mal voulait lasser l'espoir,
Et lorsque sa douleur la brûlait jusqu'aux moelles,
Pour la vierge, le bon printemps, chaque beau soir,
Aux célestes lointains suspendait plus d'étoiles.
- 30 Mais, voyant davantage une morne pâleur
Blêmir ce qui restait de rose à ses deux lèvres,
Ses yeux s'illuminer de flammes sans chaleur,
Et rougir sa paupière au sein des nuits de fièvres,
- 35 Il la prit par la main, le printemps de bonté,
Et la mena bien loin dans le pays des rêves,
Sur des monts empourprés, des sables d'or de grèves,
Si loin, qu'elle se crut près de l'éternité!...
- 40 Mais hélas ! tout fut vain ! La frêle jeune vierge,
En l'automne du jour, à vingt ans va mourir,
Pure ainsi qu'un bel ange et pure ainsi qu'un cierge
Qui brille au temple saint, sans regret de périr.
- Entre ses doigts on met les cordes d'une harpe :
Elle veut composer une chanson d'adieu,
Et sur sa maigre épaule une très blanche écharpe,
Car dans son lit de plume elle grelotte un peu.
- Et voici que sa main court vite, court plus vite...
Et que sa voix tremblante exhale une oraison...

Et que son pauvre cœur de colombe en palpite...
 Et que son chant n'a plus la force d'un frisson...
 Elle est morte la vierge, et de la mort du cygne;
 Sa bouche demi-close aspire le bonheur;
 Et là-haut, sur son front on appose le signe
 Des élus: un sourire ailé du Créateur!

45

L'ÉTANG DES NÉNUPHARS

(instantanés)

I

Les feuilles vertes
 Des nénuphars,
 Sur l'onde épars,
 Se sont ouvertes.

Et la brise balance, en d'éternels frissons,
 Le jonc flexible où perle une goutte opaline;
 L'étang miroite, et l'or du soleil qui s'incline,
 Met des flammes sur l'eau, dans les bois des chansons...

5

II

Les nénuphars se ferment
 Recélant un rayon
 De soleil, qu'ils enferment,
 Ainsi qu'un papillon.

10

Et la brise balance encor le jonc flexible,
 Mais la goutte d'opale a vu ses feux pâlir;
 L'or ne miroite plus sur l'étang; impassible,
 Dans son ombre le soir descend l'ensevelir...

15

LES GUEUX

I

Voici que les feuilles se rouillent,
Dans les arbres bientôt déserts
Que les vents d'automne dépouillent,
Et voici que pleurent les airs.

5 Adieu les chants, adieu les roses,
Adieu les beaux papillons bruns!
Les jardins se sont faits moroses,
Exhalant leurs derniers parfums...

10 Sans le moelleux tapis des herbes
Le sol au pied las est rugueux;
Mais le long des chemins superbes
Encor défileront les gueux.

15 Le ventre, ainsi que les mains vide,
Le front de rêves d'or gonflé,
Ils iront toujours, l'œil avide,
Les reins lourds, le geste accablé.

20 Leur vie est une promenade
Le long des sentiers du malheur;
Quand ils passent, mon front malade
S'incline devant la douleur!

25 L'automne aiguise leur souffrance,
Il les mord à la joue, au cœur;
Il pleut sur leur seule espérance
Toutes ses larmes, en rancœur.

30 Tous enfants du Juif²⁵ misérable,
Sans trêve à marcher condamné,
Ils ont cet orgueil vénérable
Qu'à leurs fronts bruns a buriné

30 La main lourde des destinées.
«Ton ventre hurlera: j'ai faim!
Couche-le dans les fleurs fanées,
Qu'il dorme et se taise, à la fin!»

Résignés, ils prêtent l'oreille
À la voix qui semble venir

25. Allusion à la légende du Juif errant.

Du ciel, où pourtant quelqu'un veille,
Puisqu'il leur dore l'avenir... 35

II

Pauvres gueux, rêvez de ripailles
Dans les gigantesques palais
Que vous bâtit, loin des rocailles
Dont saignent vos pieds noirs et laids, 40

L'ange aux ailes blanches du rêve,
Votre fidèle et seul ami;
Que votre âme, une heure, s'enlève
Du fumier où Job a gémi!

Vous rêvez: donc, vous êtes riches; 45
Vous possédez plus que les rois
Qui disent à Dieu: «Tu me triches:
Prends mon or, ôte-moi ta croix!»

Le vôtre est diaphane, il vole;
Dans vos bras il ne pèse pas; 50
Quand vous le voulez, il s'envole,
Il n'alourdit point votre pas.

Cet or-là vaut bien mieux que l'autre:
Comme l'autre, il ne salit point;
Il est bien plus brillant, le vôtre, 55
Il vous glisse à travers le poing!

Or idéal! écus de rêve!
Pauvres gueux, réjouissez-vous!
Dans les chemins ou sur la grève.
Printemps, automne, à deux genoux, 60

Avec les oiseaux de l'espace,
Remerciez le Seigneur Dieu
De vous avoir fait cette grâce
De rêver sans pain et sans feu!

Quand les feuilles vertes se rouillent 65
Dans les arbres sans nids jaseurs;
Quand les vents d'automne dépouillent
Leurs longs bras aux rythmes berceurs.

70 Moquez-vous des rois et des princes
 À l'œil hautain, au geste prompt:
 Vous avez mieux que des provinces,
 De beaux rêves d'or sous le front!

AMOUR VIRGINAL

(triolet)

Elle a de l'azur dans les yeux
 Et du regret dans son sourire:
 Son col est souple et gracieux;
 Elle a de l'azur dans les yeux,
 5 On dit que ses blonds cils soyeux
 Se mouillent quand elle soupire...
 Elle a de l'azur dans les yeux
 Et du regret dans son sourire.

Elle aime le chant des oiseaux,
 10 Et le gai murmure de l'onde
 Qui baigne les frêles roseaux;
 Elle aime le chant des oiseaux,
 D'un peu de ciel les clairs ruisseaux
 Nimbent sa chevelure blonde;
 15 Elle aime le chant des oiseaux,
 Et le gai murmure de l'onde.

Parfois, dans la fraîcheur du soir,
 Sa lèvre dit des rimes folles
 Où vibre un immortel espoir,
 20 Parfois, dans la fraîcheur du soir...
 Ainsi qu'un parfum d'encensoir
 La brise emporte ses paroles;
 Parfois, dans la fraîcheur du soir,
 Sa lèvre dit des rimes folles.

25 Et nul ne comprend son amour:
 Il est pur comme un feu de cierge
 Qui ne connaît ni nuit ni jour;
 Et nul ne comprend son amour,
 Il désertera son séjour,
 30 Le plus beau: le cœur d'une vierge;
 Car nul ne comprend son amour,
 Il est pur comme un feu de cierge!

APRÈS-MIDIS D'AUTOMNE

I

Les longs après-midis d'automne
 Paresseusement tristes vont,
 D'un pas traînard et monotone,
 Où vont mourir, parce qu'ils sont.

Les êtres, les choses terrestres, 5
 Tout ce qui bruit ou se meut,
 Les rois, les princes, les bourgmestres;
 Tout ce qui ne veut pas ou veut.

La marche est bien lente, mais sûre;
 Le temps véhicule les jours; 10
 La route qu'il suit n'est pas dure,
 Nulle ornière n'en rompt le cours.

Le temps est éternel! Qu'importe
 À sa durée un jour plus long;
 Il est fier des ans qu'il emporte; 15
 Il tue, et c'est sa mission!

Où cache-t-il ce qu'il dérobe:
 La vie aux hommes prise, aux jours?
 En quelque grand trou noir du globe?
 Au lieu des «Jamais!» des «Toujours»? 20

En ce lieu dont la lourde horloge,
 Qui fait peur même aux grands enfants,
 A pour tic-tac deux mots: où loge
 Lucifer, le roi des Satans?

Ou bien dans les astres nocturnes, 25
 Qui nous versent leurs rayons bleus?
 J'aime mieux les croire des urnes
 Épandant les célestes feux.

Dans le Paradis des prophètes,
 Des Vierges, des Anges tout blancs, 30
 Où de nimbes divins les têtes
 Luisent, tels des soleils tremblants?...

Je le crois. Qui sait? Qui peut dire?
Dieu seul! Le mystère à nos yeux,
Ainsi qu'un jaloux et noir sbire,
Nous ferme la porte des cieux.

35

II

Les longs après-midis d'automne
Ont des pensers graves dans l'air,
Des tons unis; rien ne détonne;
Pas un cri plus que l'autre clair.

40

L'âme se recueille. Elle songe
À l'énigme: l'éternité;
Une sourde angoisse la ronge;
Mais elle croit en la bonté.

45

Elle seule a sauvé le monde
Vil, qui ne le méritait pas;
Elle seule écrasa l'immonde,
Qui portait partout le trépas.

La terre était à son automne
Et ne produisait aucun fruit
Dont la teinte ne fût atone,
Dont un ver n'eût fait son réduit.

50

Mais aux saintes voûtes célestes
Se préparait un doux printemps;
Le Christ fit des entiers des restes:
Il régnera dans tous les temps!

55

Il est plus grand qu'on nous le prêche,
Plus juste, plus saint et meilleur;
Il se fit petit dans la crèche;
À l'homme il donna la douleur.

60

C'est un présent seul d'un Dieu digne;
Ne blasphémons point sa bonté;
Méprisons le penseur insigne
Qui fait: *Enfer* d'«Éternité!»

III

Les longs après-midis d'automne
Ont des heures qui font du bien;

65

En l'âme un chant d'espoir s'entonne,
Vibrant, ainsi qu'un hymne ancien;
Malgré que les choses humaines,
D'un vol lent et toujours plus sûr,
Aillent, ô Temps, où tu les mènes:
Vers les ténèbres ou l'azur!...

70

DEMI-SOUPIRS

I

Jolie et belle

Mettez dans vos cheveux des roses,
À votre col blanc des rubis;
Sur la moire de vos habits
À vaporeux parements roses;
Faites courir des filets d'or
Ou d'argent ou de pourpre ou d'ambre;
Puis, quittez, reine, votre chambre
Dont le parfum trop riche endort.
Comme au vent l'arbuste se plie,
Chacun le front courbé dira: —
Et la phrase vous flattera —
«Madame, vous êtes jolie!»
Jolie, oh! oui! Belle, c'est mieux:
Laissez des ors la ribambelle,
Reine, il suffit pour être belle
De porter son âme en ses yeux!

5

10

15

II

Vieilles chansons

Oh! les vieux souvenirs qu'éveillent
Les vieilles et bonnes chansons,
Lorsqu'empressés, les échantons
Versent le vin; que s'émerveillent

5 Les bons vieillards, les bons vieux cœurs,
 Les saintes et vieilles grand'mères;
 Que les vieux rêves éphémères
 Dans l'âme surgissent, vainqueurs,
 Du vieux passé que l'âge accule;
 10 Que le vieux toit des brumes sort,
 Et que se détend le ressort
 De la mémoire, au crépuscule !
 Oh ! les bonnes vieilles chansons !
 Brises des temps morts qui nous pleurent,
 15 Et dont les parfums doux effleurent
 Les cheveux tout blancs de frissons !...

HYMNE AUX CLOCHES DE NOËL

Hosanna ! gloire aux cieux que voile du mystère,
 Et paix profonde au cœur des hommes de la terre !
 Bientôt vont retentir les douze coups sacrés
 Des bronzes, à chanter des hymnes consacrés,
 5 Et dans la nuit qu'argente un bleu reflet de lune,
 Toutes les cloches vont chanter, l'une après l'une.
 Le jour est mort plus doux dans l'immuable azur.
 Comme s'il s'en allait rêver un songe pur,
 Par-delà les éthers dont le monde s'immerge,
 10 Il a croulé, joli comme un regard de vierge,
 Dans l'abîme sans fond dont l'ombre est le néant.
 Et les étoiles d'or, phares de l'océan
 Céleste ont allumé leurs flammes sur sa couche ;
 Il est mort comme avec un baiser sur la bouche !
 15 Une cloche, au lointain noir, discrète, a tinté ;
 Puis, une autre ; et voilà, sous le dôme argenté,
 Que, dans la nuit jolie au clair reflet de lune,
 Toutes les cloches ont chanté, l'une après l'une !
 Sonores tourbillons, valse de sons joyeux,
 20 Mélodie aux accords même beaux à nos yeux,
 Hymnes des bronzes lourds !... Avez-vous, comme l'homme,
 Une âme ou quelque esprit insoupçonné qu'on nomme,
 Cloches, sans le savoir, mais qu'on devine en vous ?...

Vos accents, cette nuit, disent mieux : À genoux !
 Pourquoi donc, cette nuit, votre voix tremble-t-elle, 25
 Plus enfiévrée et plus émue et solennelle?...
 Pourquoi donc, cette nuit, avez-vous du bonheur
 Plus divin en vos chants?... Et pourquoi le sonneur
 Vous laisse-t-il vibrer à votre aise, sans trêve,
 Cloches aux voix de ciel, aux sons aimés de rêve?... 30
 Avez-vous entendu des lèvres, cette nuit,
 Entonner ces mots doux au mélodieux bruit :
 Hosanna ! gloire aux cieux que voile du mystère,
 Et paix profonde au cœur des hommes de la terre?...
 Ou bien, dans votre airain que l'air ose ternir, 35
 Avez-vous tendrement gardé le souvenir
 Des Noël's autrefois chantés dans la nuit brune,
 Alors que proche, loin, vives, l'une après l'une,
 Vous répondaient vos sœurs, cloches des temples saints?...
 Oui, vous vous souvenez mieux que nous, les humains ! 40
 Et si l'homme oubliait, à l'heure solennelle
 Où sur l'Enfant Divin la Vierge maternelle
 Penche son beau front ceint de belle chasteté,
 De vous donner le branle, à l'instant enchanté,
 Toutes cloches des bourgs, cloches des villes, toutes, 45
 Cloches des hameaux loin, des phares, des redoutes,
 De vous-mêmes, sentant en vous de grands frissons,
 Au ciel vous lanceriez vos sublimes chansons,
 Dans la nuit, qu'illumine un pâle clair de lune,
 Toutes, rythmant vos airs bénis, l'une sur l'une !... 50

LES VIEUX NOËLS

«Hélas ! les vieux Noël's, les naïfs cantiques
 — ces émouvantes et chères traditions du passé, —
 s'en vont donc eux aussi !...»
 Françoise²⁶

Les vieux Noël's qui vont au cœur,
 Comme les rayons aux prunelles,
 Ont-ils perdu de leur saveur

26. Françoise [Robertine Barry], *Chroniques du lundi* (1891-1895), Montréal, [s. é.], 1900, p. 323.

Que sous les voûtes solennelles
On ne les chante plus en chœur,
Les vieux Noël qui vont au cœur?

Les Noël chers à nos aïeux,
Les Noël aux phrases naïves
Qui font monter des pleurs aux yeux,
N'ont-ils plus leurs grâces natives
Qu'on les dédaigne aux sacrés lieux,
Les Noël chers à nos aïeux?

Les Noël aimés des esprits,
Surgis en mots simples de l'âme,
Dans les yeux des humbles ravis
N'allument-ils plus une flamme
Qu'on les oublie aux saints parvis,
Les Noël aimés des esprits?

Hélas! Non. C'est nous qui changeons;
Eux sont restés beaux. Leur musique
Aux lèvres clamant des chansons
Pèse de tout son poids antique:
Jusqu'en nos voix nous faiblissons.
Hélas! oui, c'est nous qui changeons!...

NOËL!

Noël, tout frissonnant sous son manteau de neige
Que l'astre des beaux soirs poudre de diamants,
Dans la nuit, aux échos de refrains triomphants,
Descend du ciel avec les anges pour cortège.

Noël! Oh! quelle joie en un instant assiège
À ce doux mot le cœur des chers petits enfants!
Car Noël, c'est Jésus dans ses langes tout blancs;
C'est la crèche, et Marie au regard qui protège;

C'est Joseph ne cessant de reposer ses yeux
Sur son Jésus, tantôt ému, tantôt joyeux;
C'est l'âne et c'est le bœuf, c'est la brillante étoile!

C'est le vieillard songeant aux Noël d'autrefois
Qui, sentant sourdre un pleur à son œil qui se voile,
Aux hymnes de Minuit mêle sa faible voix!...

NOUVELLE ANNÉE

En son manteau fait d'aube à gais replis d'aurore,
Avec un croissant d'astre au blond de ses cheveux,
Comme une débutante à petits pas nerveux,
Qui sait qu'on la regarde et bien mieux qu'on l'adore,

L'Année arrive au gré des souhaits et des vœux,
Vierge par qui le cœur d'espoir doux se décore,
Dont on baise la main blanche, souvent, encore,
Pour que sa lèvre rose échappe des aveux.

5

Mais c'est qu'elle est muette et que nulle caresse
Ne ferait seulement lever son doigt nacré
Vers le chemin des pleurs ou celui de l'ivresse.

10

Ô vierge, efface tout de l'an triste expiré,
Tout, jusqu'au souvenir! Que tes yeux de lumière
Soient la tendre clarté d'une autre heure première!

SOUVENIRS

«Et je revois: jadis!»

Toute petite avec du rire sur les lèvres
Qui chante à faire honte aux oiseaux d'alentour,
De ce rire argentin, calmant des grandes fièvres
Dont brûle l'âme lasse et triste, sans retour;

Petite à sauter sur les genoux des grand'mères,
À s'accrocher aux cous prosternés des mamans;
Petite à recevoir des baisers éphémères
Qui font, silencieux, s'arrêter les moments;

5

Petite, heureuse et douce et calme comme un rêve
Qu'un bel ange de Dieu sur les esprits peindrait;
Petite à croire au loup méchant qui nous enlève
Quand on n'est pas bien sage, au loup de la forêt;

10

Petite, les cheveux flottants sur les épaules,
Libres à la caresse immortelle du vent;
Si petite, qu'il faut aux mains de grandes gaules
Pour ravir aux vergers leurs fruits mûrs, bien souvent;

15

Petite à se rouler et dormir sur les herbes
Avec, pour compagnon du songe, le soleil
Vous basanant le front de rayons d'or superbes,
20 Illuminant vos jours, jusqu'en votre sommeil;
Petite à redouter un frôlement de brise
Dont un caprice peut vous remonter au ciel,
Ou vous laisser longtemps flotter dans la nuit grise,
Comme un papillon blanc qui s'est grisé de miel;
25 Ainsi dans votre esprit vous vous êtes revue,
Par un jour si brillant qu'il semblait d'autrefois,
Et cette vision par votre âme prévue
A fait couler en vous l'ivresse des émois...
30 C'est un peu du passé fuyant qui nous caresse
En s'enfonçant toujours plus loin, comme épeuré
De laisser après lui l'ombre d'une tristesse...
Et je m'arrête, amie, où vous avez pleuré!

SAISON D'ANTAN

La brise s'embaumait aux branches des lilas,
Plus vite le printemps accourait cette année;
Et la cloche hâtive aux vents abandonnée,
Du sombre hiver avait déjà sonné le glas.
5 Les champs libres du froid rigide des verglas,
Avaient fleuri la fleur à brève destinée,
Sa corolle brillait, d'air frais environnée,
Au soleil déployant la gamme des éclats.
De ces doux mois défunts j'ai gardé souvenance,
10 Les jours mornes d'hiver, accablé du silence
Qu'apporte du ciel gris en son manteau le soir,
J'évoque, avec au cœur l'ivresse d'un délire
Dont frémit doucement mon humble et triste lyre,
Cette saison passée ainsi qu'un vieil espoir!

JOIES MORTES²⁷À ma cousine Alice D...²⁸

L'air était saturé d'arômes. Le printemps
 Fleurissait les jardins, les prés et la colline,
 Dont la pente boisée avec douceur s'incline
 Sous les pas des amants aux rires éclatants.

Lorsque lourd, le soleil, comme un aigle, domine . 5
 Le ciel chaud de la ville où soufflent les autans,
 Elle et moi, nous allions y rêver, très longtemps;
 L'heure coulait, comme un ruisseau, vive et divine.

Nous revenions quand l'Astre, aux confins de son cours,
 Majestueux, coulait, les doigts joints, en silence, 10
 À petits pas, afin que dure la distance...

Oh! dans le soir, l'amer regret de ces retours!
 Ses regards se voilaient, sa peine était immense;
 Mes yeux en garderont la tristesse, toujours!

LANGAGE SYMPATHIQUE

Oh! comme elle était belle au soir du premier jour
 Où j'avais à ses pieds mis toute ma tendresse!
 Comme plus bel encor m'avait souri l'Amour
 Quand de ses lèvres dans mon cœur tomba l'ivresse!

Oh! qu'un seul petit mot, doux comme une caresse, 5
 Peut éveiller de joie et chasser sans retour
 Les noires visions des heures de tristesse,
 Rongieuses d'âmes, sœurs voraces du vautour!

27. Poème publié parmi les gagnants d'un concours organisé par *La Presse* (1^{er} février 1902). Le 8 février 1902, *La Presse* publie en «Tribune libre» (p. 13) une lettre signée «Argus» critiquant le fait que, dans ce concours, les rimes étaient imposées aux participants: «[...] Les concurrents se sont appliqués avec un courage digne d'un meilleur sort à donner quelque vie à ce squelette de canevas. Mais aucun, à vrai dire, n'y a réussi. Aussi n'avons-nous pas été peu surpris de voir un jeune poète, qui ne manque pas d'une certaine inspiration, M. Albert Lozeau, broder sur les rimes proposées un véritable galimatias. D'autres y ont même perdu non pas leur latin, mais les règles de la versification.»

28. Alice Daoust. Voir «Pour des pensées», *supra*, p. 350.

10 Il tient tant de bonheur dans ces mots qu'on envie,
 Qu'on les voudrait ouïr chanter toute la vie,
 Pleins de la même voix et des mêmes espoirs!...
 Mais les lèvres, hélas! qui les disent nous laissent,
 Et les mots autrefois doux aujourd'hui nous blessent...
 Seul reste tendre au cœur le langage des soirs.

NOS RÉPONSES²⁹

Pourquoi donc nous honnir, quand nous grisons nos cœurs
 Des ors mourants de l'Astre ou des calmes aurores;
 Que vous importe-t-il qu'en des rimes sonores,
 5 Nous chantions nos espoirs, nous pleurions nos douleurs?
 Car nous berçons nos jours, ainsi qu'en une danse,
 Au rythme des beaux vers à la molle cadence,
 Et nous vivons meilleur l'instant de nos combats.
 Ne nous enlevez pas ce reste d'ambrosie,
 Qu'un beau soir nous légua la douce Poésie,
 10 Et qu'il nous faut ensemble épuiser ici-bas!

SOURIRE

C'est sur vos lèvres, gentiment,
 Votre âme un peu qui se promène
 Et c'est une caresse humaine
 Du céleste, un petit moment.
 5 C'est une clarté de l'esprit,
 Qui, coquettement, s'insinue,
 Flottante, rieuse, ingénue,
 Et qui de vos lèvres s'éprit.

²⁹. «Nos réponses» est constitué de trois textes en vers, en réponse à la lettre d'Argus publiée dans *La Presse* le 8 février 1902 (voir *supra*, n. 27). La réponse de Lozeau («I») est suivie de celles de Germain Beaulieu («II») et de Charles Gill («III»). Dans un article intitulé «Deux mots de chronique» (*La Presse*, 15 février 1902, p. 21), après avoir rappelé que les «bouts rimés» étaient un loisir auquel les plus grands poètes français s'étaient prêtés, Gaétane de Montreuil (Marie-Georgina Bélanger [1867-1951], qui avait fondé la page féminine de *La Presse*) fustigera le «malveillant» critique caché sous un pseudonyme, pour avoir attaqué Lozeau: «S'il s'en prend surtout à M. Albert Lozeau, c'est sans doute parce qu'il le sait infirme et dans l'impossibilité de se défendre, et voilà bien ce qui rend l'attaque plus pénible.»

C'est la naissance au jour du cœur
 D'un sentiment exquis ou drôle, 10
 Qui jusqu'à vos lèvres se frôle,
 Y laissant traîner sa douceur.

C'est fait de tout ce qui nous plaît,
 De ce que sans compter l'on donne,
 Sans qu'une parcelle abandonne 15
 L'être, qui n'en est qu'un reflet.

C'est sur vos lèvres, gentiment,
 Votre âme un peu qui se promène;
 Et c'est une caresse humaine
 Du céleste, un petit moment. 20

Amicalement à Madeleine³⁰

TOI..

Blonde et pâle et jolie et fine et douce et frêle,
 Telle tu m'apparus, telle encor je te vois;
 Molle, pure et chantante, ainsi j'entends sa voix,
 Telle que ce soir bleu de novembre, ma belle
 Pensive tristement, claire d'une étincelle 5
 D'azur humide et grave où surnage, parfois,
 Le regret d'une larme échappée autrefois,
 Telle était, comme elle est encore, sa prune.

Et telle je t'aimai, telle je t'aime encor,
 Mais d'un amour meilleur, moins humain et plus fort; 10
 Ta chair n'est qu'un cristal dans lequel brûle une âme.

Et je comprends si bien ce qu'elle a de divin,
 Que je crois qu'aujourd'hui — ce penser est-il vain?
 J'aime un rayon du ciel en aimant une femme!

30. Madeleine (Anne-Marie Gleason-Huguenin) tenait une chronique au journal *La Patrie*.

ASTROLOGUE

À Gaston³¹

C'était un vieil Arabe instruit immensément,
 Qui suivait en dévot la loi de Zoroastre,
 Riche, et dont le trésor s'écrit — dit un roman —
 Par cent mille zéros suivant trois — lourd cadastre !

5 Ce sage, entretenant commerce avec un astre,
 Vénus, saphir énorme et cher au firmament,
 Au genre humain prédit un effrayant désastre :
 Un déluge de rocs, puis un effondrement !
 Or, l'Arabe voyant davantage sa tête
 10 Se courber comme un jonc au vent de la tempête,
 Sans que l'air se fardât du plus petit brouillard,
 Une nuit, aux rayons de sa trompeuse étoile,
 Sous un marbre étendit son torse de vieillard,
 Drapé dans son burnous d'une blancheur de moelle !

LA PATRIE PLEURE

Il est des tombes sous le ciel
 À jamais vierges de souillures,
 Que même les lèvres impures
 N'osent profaner de leur fiel.

5 Sur celles-là croissent des fleurs,
 Elles ne sont point oubliées,
 Et deux branches en croix liées
 Disent : Je veille, aux yeux en pleurs.

10 Ces tombes-là ne gardent pas
 Des secrets de douleurs très grandes ;
 Ce qu'elles veulent pour offrandes,
 Ce sont des prières, tout bas.

31. Selon Jacques Lambert («La séduction du temps intérieur: trajet d'Albert Lozeau jusqu'à *L'Âme solitaire*», thèse de maîtrise, Université du Québec à Trois-Rivières, 1994, f. 117 et 126), il s'agirait de Gaston de Montigny (1870-1914), frère de Louvigny de Montigny.

- Il en est d'autres que les yeux
Ne cherchent jamais; mais, sur elles,
Seules, deux haineuses prunelles
Tournent leurs regards odieux. 15
- Ces tombes nuisent à l'Orgueil,
À l'Ignorance lourde et noire:
Elles renferment de la gloire;
Des douleurs dont on prend le deuil. 20
- Et l'envie au fielleux rictus
Dit aux passions ténébreuses:
«Pour que ces clartés radieuses
Restent dedans, marchons dessus
- Marchons dessus, toutes, mes sœurs!
Toi, crache, jalousie aveugle!
Calomnie, ô très chère, beugle!
Toi, mort, encore une fois, meurs! 25
- Meurs! voici ton second linceul.
Immense et noir comme mon âme;
La haine en a filé la trame,
Et son métier marchait tout seul! » 30
- Parfois, ainsi, jusqu'au matin,
Ignorant qu'un regard épie
Leur profanation impie,
Ivres, ainsi qu'à un festin, 35
- Elles foulent aux pieds les os
Du mort qui sommeillait tranquille;
Puis, elles vont de ville en ville
Pour profaner d'autres tombeaux. 40
- Alors, en des voiles très blancs,
S'avance une femme très belle,
Très pâle, dont l'œil triste appelle
Avec des regards longs et lents.
- Elle est toute pleurante et vient 45
Se coucher sur la tombe nue.
Les morts l'ayant tous reconnue,
Tressaillent: Elle se souvient!

- 50 C'est la femme pour qui nous tous
Vivons et mourons: la Patrie!
Elle pleure, l'âme meurtrie,
Comme elle pleure! et c'est pour nous!...
- 55 Elle sanglote, elle se tord
Les bras, puis, s'étreint la poitrine!
En passant sa face divine
Sur le sol lui voilant le mort!
- 60 Et lui, dans sa tombe, entend bien
Ces sanglots déchirants de femme:
C'est un poète, et c'est une âme
Faible, qui pleurerait pour un rien!
- Il essaie un mot et lui dit:
«Femme...» il peut parler, ô merveille!
Et la femme approche une oreille,
Et pour se taire se roidit.
- 65 Il reprend: «Femme, j'ai laissé
Des fils qui vengeront leur père!
Dans la tombe on ne désespère;
Le désespoir est du passé.
- 70 Ils ne laisseront pas mon nom
Disparaître de leur mémoire!
Je vais sortir de la nuit noire,
Et monter comme un bleu rayon
- 75 Dans le ciel où l'oubli jamais
Jette l'ombre de son nuage!
Femme, reprends joie et courage:
Ils veillent: je te le promets!»
- Et le mort cesse de parler;
La femme relève la tête,
Et, de sa lèvre toute prête,
80 Met sur sa tombe un long baiser!

LA LOI

À une «Mère pauvre»

Madame,

Le bon Dieu, dont la main généreuse,
 Ensemença les champs d'azur d'étoiles d'or,
 Pour l'homme qui récolte, à chaque Messidor,
 Des gerbes de clarté féerique et vaporeuse,

De cette même main, plus paternelle encor, 5
 Dans le cœur du poète, une nuit glorieuse,
 Planta, toute petite, à peine radieuse,
 Une fleur qui n'est pas seulement de décor.

Et si la fleur, quand vient l'aurore, ouvre son urne
 Où se sont enchâssés les pleurs du vent nocturne, 10
 Pour verser à l'air frais son parfum attiédi,

Le poète, suivant en tout la loi prescrite
 Aux choses, n'en a pas, certes, plus de mérite
 Que l'étoile qui sans le vouloir resplendit.

SOUS LES ÉTOILES

À mon ami Albert Milette

Un soir de mai. La lune, au ciel, lointaine et ronde.
 Nous regardions tous deux les étoiles briller;
 Chacune sous le vent frais semblait vaciller,
 Bleue, avec des reflets transparents comme l'onde.

L'espace était si vaste et l'azur si profond, 5
 Et la brise si douce et si grand le mystère,
 Que pour nous mieux comprendre il nous fallait nous taire;
 Qu'étions-nous dans ce soir ineffablement bon?

Rien pour l'homme, qui ne voit tout qu'avec ses yeux, —
 Et la nuit nous drapait du voile de son ombre, — 10
 Mais pour Celui dont l'œil puissant scrute le sombre,
 Beaucoup: une pensée en marche vers les cieux.

Ah! si la chair pesante à l'âme pouvait suivre,
 Le rêve intense et pur lorsqu'il devient désir,
 Les doigts crispés du mal ne pourraient la saisir, 15
 Et ce serait vraiment une ivresse de vivre!

20

Quand la lune au ciel clair qui dans les astres rit,
 En sa vague clarté mourante de vieux monde,
 Brillera, tous les deux, en notre ombre profonde,
 Nous rêverons, les soirs du mois où tout fleurit.

FRATERNELLEMENT

À un Français

5

Mon frère par le cœur, mon maître par l'esprit,
 Français, ne pleure plus le beau ciel de ta France;
 Son nom, nous l'avons tous au fond de l'âme écrit,
 Nous souffrons par son mal de la même souffrance.

10

Peuple de son foyer par le destin proscrit,
 Nous aimons un drapeau qu'insulta l'ignorance;
 C'est le tien, c'est celui qui toujours nous sourit,
 Du même bon sourire infini d'espérance.
 Ceux qui nous ont parlé du pays des aïeux,
 Ont fait monter des pleurs bien doux jusqu'à nos yeux,
 Et trembler de fierté des lèvres purpurines.
 Ô frère, donne-nous ton cœur ! Si tu savais,
 Dans leur amour béni du sol que tu servais,
 Combien pour le garder s'ouvriraient de poitrines !

LES DEUX VIERGES

5

Sous la brise légère et tiède, mai fleurit
 Des lilas et des lys pour l'autel de la Vierge
 Qui tient, à la clarté si tranquille du cierge,
 Entre ses bras, l'Enfant Rédempteur, — et sourit.

10

Elle est belle, ardemment, pareille au Saint-Esprit;
 Comme drapée ainsi qu'en de la blanche serge,
 Elle éclaire, et son front, qui de la flamme émerge,
 Trace dans la lumière un nimbe, qui s'inscrit.
 L'encens fume. Les fleurs embaument. C'est la Mère
 Joyeuse qui se penche ici : joie éphémère !
 Car de l'autre côté de la nef, la noirceur
 Ne masque pas encor la Mère douloureuse,
 Plus de Jésus aux bras, la robe ténébreuse :
 Celle qui pleure, ayant sept glaives dans le cœur !

SES YEUX

Ma bien-aimée a les yeux bleus,
 Les yeux couleur de clair de lune;
 Jamais l'orgueil ni la rancune
 N'ont habité ses jolis yeux.

Ses yeux couleur de clair de lune
 Sont ceux que j'adore le mieux;
 Ils sont luisants dans l'ombre brune,
 Comme les étoiles aux cieux.

Ils sont luisants dans l'ombre brune
 Comme en mon cœur mélodieux,
 Ses yeux couleur de clair de lune,
 Par qui je suis victorieux!

Pleins d'une lumière opportune,
 Comme les étoiles des cieux,
 J'adore et je m'en sens joyeux
 Ses yeux couleur de clair de lune!

5

10

15

AU SANCTUAIRE DE L'ART

À Mademoiselle Eva G...³², Ottawa

Paris va vous ouvrir ses larges portes d'or,
 Ainsi que dans un temple unique et grandiose
 Où vibre encore un bruit mourant d'apothéose,
 Entrez-y, l'âme émue à l'aspect du décor.

Les voix saintes de l'Art vont chanter sans effort,
 Pour l'émoi de vos yeux qu'un tiède pleur arrose,
 Et pour l'extase aussi de votre oreille rose;
 Puis, soutiendra le chœur l'idéal, orgue fort!

Écoutez gravement, pieusement, sans trêve!
 Jamais l'essor divin de votre plus beau rêve
 N'atteignit, non, jamais! cette réalité!

Lorsqu'auront frissonné vos frêles fibres toutes,
 Revenez, à nos cœurs apportant de ces voûtes
 Un peu de leur exquise et chantante beauté!

5

10

32. Éva Gauthier (1885-1958), cantatrice, cousine d'Albert Lozeau. Elle partit étudier le chant en Europe en juillet 1902 et fit ensuite une carrière internationale.

LE RESPECT DU PRÉLAT

À mon ami Louis J. Doucet
— «Ah! le bon vieux temps!»

Ce soir-là, Monseigneur dînait chez la Marquise.

Sa Grandeur avait faim; la chère était exquise.

On causait, on riait, et les menus propos

Faisaient l'esprit content et l'estomac dispos.

5 Monseigneur, vieux prélat comme on n'en voit plus guère, —

Le bon sens de l'esprit étroit subit la guerre, —

Galant, respectueux et pommadé tout frais,

De la causette avait jusque-là fait les frais.

10 — Oh! pardon! Monseigneur, oh! non! je vous le jure,
Je n'ai pas dit cela, ce serait une injure!

Le prélat, un fin rire à la lèvre, joyeux

Laissa monter du cœur en rayons dans ses yeux.

— Croyez-moi, j'ai vécu, je suis bien vieux, Madame,

La soutane jamais n'embourgeoise notre âme,

15 Et votre étonnement me semble au moins suspect.

Que pour la femme on puisse éprouver du respect,

Et bien plus, le lui dire, étant homme d'église,

Est chose sûre, même à ma filleule Lise,

Et je ne croirai pas qu'une vierge à passer

20 Puisse y voir quelque mal, et s'en scandaliser;

Et fût-on camérier secret, docteur illustre,

À mépriser la femme on n'en est pas moins rustre,

À chaque mot l'on doit la saluer du cœur, —

Oh! Marquise, votre œil cruel se fait moqueur, —

25 La saluer et voir au noir de sa prune

Un point de nuit ravie à la voûte éternelle!

Les amoureux, Marquise, avec leurs beaux yeux doux,

Ne sont pas si souvent que l'on pense, des fous;

Car le bon Dieu prenait plaisir, dit la légende, —

30 Que d'un penser mondain Sa bonté me défende! —

À contempler longtemps nos deux parents premiers

S'aimer d'un amour pur à l'ombre des palmiers...

— Cette légende-là n'est pas dans l'Évangile,
Monseigneur!

Et deux grains de rire clair, fragile,
Comme de la gaité cristallisée au cœur
Se choquèrent un peu. 35

N'est-ce pas, Monseigneur?...
Le vieux prélat sourit, mais reprit d'un ton grave:

— Marquise, un vieil évêque est jeune quand s'aggrave
L'heure, parce qu'il voit avec les ans sombrer
La courtoisie, et l'âme est prête de pleurer 40
Quand de sa plume un être a pu dire: «Flamberge
À pourfendre l'humain du sexe de la Vierge!»
Ah! Madame, les temps sont changés! Autrefois,
Pour parler à la femme on se fardait la voix,
Ou, sur du papier doux comme un velours de rose, 45
On lui disait: «Madame, hier, pour telle cause,»
«Et caetera»; puis, on terminait: «Le Seigneur
Vous ait sous Sa garde et vous donne du bonheur!»
Et par un page blond la galante missive
Doucement parfumée, et puis, portant devise, 50
Avec des soins jolis remise à qui de droit,
Mettait de la senteur exquise à chaque endroit,
Senteur bonne à l'esprit, senteur de poésie
Émanant de mots fins fleurant la courtoisie!
Vous verrez, ce n'est pas un sot pressentiment, 55
Que ces nobles façons d'un âge où noblement
Le respect après Dieu d'abord allait aux femmes,
Ne seront plus que vieux souvenirs dans nos âmes...

— Monseigneur, vous voilà, je gage, tout ému!
Par quelle vision votre esprit est-il mû?... 60
Il va sur les chemins se heurter à des ombres
Qui lui laissent un peu de leurs poussières sombres.
On ne s'incline plus aussi bas devant nous,
C'est vrai, Monseigneur: l'or fait ployer les genoux
Bien plus facilement que deux yeux de madone, 65
Et si l'on tremble encor devant une couronne,
C'est l'éclat fascinant des perles, des rubis,
Qui lance du frisson en dedans des habits!
Eh! Monseigneur, en est-on pour cela moins femme?
Vous avez tort, grand tort de vous attrister l'âme: 70
Pour un rustaud qui veut insulter mieux que lui,

Dix, de vrais chevaliers, rougissent aujourd'hui!
 Le cœur n'a pas cessé de battre en la poitrine.
 Il flamboiera toujours une lame bien fine
 75 Qui se fera vraiment, croyez-moi, grand honneur
 De piquer l'imprudent au flanc droit, Monseigneur!
 Et puis, mon Dieu! la chose, après tout, ne vaut guère
 Qu'on s'en occupe au point de regretter naguère...
 Le temps marche, avec lui les usages, les mœurs,
 80 Et l'autrefois s'abîme aux sons vils des clameurs
 Des bouches qui ne sont — pardonnez! — que des gueules
 Dégouttantes de fiel recuit des âmes veules!
 La femme, Monseigneur, a l'esprit si borné!
 Et son raisonnement, pour le moins suranné, —
 85 La Marquise a pincé son nez pour ne pas rire, —
 De la logique n'a su jamais que médire;
 Et son cœur — parlons-en! — lui fait faire souvent
 Des bêtises toujours plus sincères qu'avant!...
 Allons donc!, Monseigneur, pensez-vous que la femme
 90 Mérite qu'on dépose à ses genoux notre âme?...

 La Marquise riait dans ses yeux. Le prélat,
 Les siens songeurs fixant d'un lustre d'or l'éclat
 Qui semblait se blanchir au contact de sa tête,
 La lèvre déjà fière, à la riposte prête,
 95 Dit cette phrase dont les mots vont sembler froids:

 — Ma mère était, Marquise, une femme, je crois!

BALLADE DES HOMMES DE LA SEMAINE PROCHAINE!

Y a des gens qu'ont d'l'ambition,
 On l'constate en lisant l'histoire, —
 Et qui n'ont d'autre intention
 Qu'd'arriver très vite à la gloire:
 5 S'croyant l'summum d'l'esprit humain,
 Bouffis d'orgueil et d'rage vaine,
 I s'font app'ler les homm's de d'main;
 Nous s'rons les homm's d'la s'main' prochaine!

 À quoi qu'ça sert de s'dépêcher,
 10 De crier haut, de s'mordr' les lèvres?
 Le dépit n'a rien empêché;

Sachons donc tempérer nos fièvres,
 L'bon Dieu, qui de sa large main
 Nous émiette les ans sans peine,
 Nous garde plus d'un lendemain: 15
 Nous s'rons les homm's d'la s'main' prochaine!

Pour le plaisir d'rimer d'travers,
 Et d'fair' des pieds d'nez à la muse,
 Continuons d'fair' des mauvais vers,
 Puisque ce jeu-là nous amuse 20
 Nous qui sommes sur le chemin
 D'la renommé', faisons la chaîne
 Et dansons, l'cœur d'espoir tout plein.
 Nous s'rons les homm's d'la s'main' prochaine!

Envoi à Louis J. Doucet

Prince, à vous le mot de la fin, 25
 J'vous l'restitue, à bout d'haleine;
 Mais y a pas d'erreur, c'est certain:
 Nous s'rons les homm's d'la s'main' prochaine!

INVITATION

Vous avez passé comme un songe
 Harmonieux,
 Dont à l'esprit charmé la beauté se prolonge,
 Puis meurt, comme un chant dans les cieux.
 Les soirs où le piano pleure, 5
 Je pense à vous,
 À vous dont la main blanche en vain jamais n'effleure
 Le clavier aux ivoires doux.
 Vous rappelez-vous «La Fileuse³³»?...
 Ô désespoirs! 10
 Sanglots criés au ciel par une voix frileuse,
 Chagrins, pleurs longs, si longs des soirs!

33. «La Fileuse» est un procédé d'accompagnement musical qui évoque le bruit du rouet. C'est aussi le titre de plusieurs pièces de musique, en particulier d'une pièce pour piano de Félix Mendelssohn dans *Romances sans paroles* (1845).

C'est là que délire l'extase
De l'instrument

15 Le plus divin sur terre, où l'allégresse jase,
Où sanglote et geint le tourment!

Ô vous qui m'avez mis aux lèvres
Un peu de miel,

20 Vous qui m'avez versé, comme en l'art fin des sèvres,
Quelque chose goûtant le ciel,

Revenez, déserteuse artiste,
Je vous attends,

Comme l'oiseau soupire au sein d'un hiver triste
Après les grâces du printemps!

L'IDÉAL BOUQUET

(À Mademoiselle Régina D...)

Voici que va finir le temps joyeux des roses,
Que vont se reposer les rosiers de fleurir,
Et que dans les jardins la sève va tarir
Sous les rayons froidis et las des jours moroses.

5 Pour dissiper le voile obscur que les névroses
Tissent autour des cœurs qui se sentent mourir,
Aux aurores du ciel, les yeux devront s'ouvrir,
Pour retrouver encor la gaité des tons roses.

10 Moi, j'ai le souvenir luisant d'un clair bouquet
De boutons frais éclos, liés d'un fil coquet,
Roses comme les bords purpurins de vos lèvres;
Et je n'ai qu'à tourner vers mon âme les yeux,
Pour revoir, frissonnants et comme pris de fièvres,
Les pétales rieurs aux tons harmonieux.

POUR DES YEUX NOIRS

Lesquels?

Que diriez-vous si vos yeux noirs,
Comme des étoiles filantes,
Vous délaissaient un jour pour les cieus des beaux soirs,

Et, parmi la splendeur des clartés vigilantes,
 Ajoutaient au chœur d'or des étoiles tremblantes 5
 Deux astres, beaux ainsi que de jeunes espoirs?...
 Sur ses yeux fermez-vous, paupières vigilantes!
 C'est à votre âme qu'il faudrait
 Reprocher ses ardeurs célestes,
 Car il en monte trop dans vos yeux. Le secret 10
 De l'âme est dévoilé, nous en savons les gestes,
 Et vous n'ignorez pas que les âmes sont lestes
 Et tendent à monter là-haut d'un vol discret...
 Prenez garde à vos yeux trop pleins d'ardeurs célestes!...

LE PREMIER MEURTRE DU DÉSERT

Légende

I

L'angoisse est dans ses yeux et la faim dans ses rides;
 L'immensité bourdonne à son cœur sa rumeur;
 Et sur son front brûlé par les étés torrides,
 L'ombre avance tragique, et son front ploie: il meurt!
 Dans les sables, ses doigts crispés, ses doigts humides, 5
 Comme pour appuyer une horrible clameur
 S'enfoncent; mais sa gorge a des râles timides,
 Et ses doigts raidis sont ceux d'un sombre dormeur...
 Désert, sables mouvants, ciel de plomb, vents de flammes,
 Simouns, vils égorgeurs, où portez-vous les âmes 10
 Pleines de l'infini du rêve et de ses feux?
 De l'ensorcellement infernal de vos laves
 Qui roulent par les airs en tourbillons affreux?
 Leur rivez-vous des fers d'éternelles esclaves?

II

(Le désert parle:)

Jamais des pas d'humains n'avaient foulé mes sables; 15
 Le fauve y promenait sa solitude, et, seuls,
 Ses longs rugissements montaient, intarissables,
 Fuyant loin des remous qui leur font des linceuls.

20 J'étais l'espace vierge aux lointains insondables;
 En songe j'ai flotté dans les yeux des aïeuls;
 L'audace a mesuré mes bords infranchissables,
 Et j'ai brisé ses vœux, comme un fer des tilleuls!
 Mes hôtes ont besoin de sang pour nourriture!
 25 Aux immondes corbeaux l'immonde pourriture!
 Mes hôtes sont des rois: ils auront un festin!
 Que m'importe que toi, rêveur, tu me dénigres!
 La chair du voyageur est fraîche du matin,
 Et je la roulerai sous la dent de mes tigres!

III

(Le poète parle!)

30 Désert, immensité d'épouvante qui tue!
 Enfer où la pensée éternelle de Dieu
 Semble, prise d'horreur, à jamais s'être tue:
 Que la désespérance a choisi pour son lieu;
 Plaine torréfiée où l'âme s'évertue
 À grandir son envol sur celui de l'adieu
 35 Du héros que la gloire appelle, et qu'accentue
 Un sanglot plein du cœur que dévore son feu;
 Désert, étends ton voile empoussiéré de soufre,
 Sur le cadavre où rien de ce qui vivait souffre,
 Mais où des restes d'âme éclatent dans les traits!
 40 Sois clément! C'est assez que tes vagues effleurent
 Sans pitié, ni soupirs oppressés et secrets,
 L'humain, et que des yeux adorés ne le pleurent!

IV

(Le désert parle:)

Pitié, le mot étrange à la haine jalouse!
 Et qui donc eut pitié de moi, sol infécond?
 45 Jamais d'onde du ciel, pas un brin de pelouse,
 Et le sang que j'ai bu n'a pas eu de second!
 Non! j'aime tant la Mort qu'il faut que je l'épouse!
 Que sous les vents, mes sables roux, à chaque bond,
 Traîtres comme la faim ou comme l'un des Douze,
 50 La gorgent des appels derniers du moribond!

Qu'elle contemple, au soir, d'homériques batailles,
Et que rassasiant leurs féroces entrailles,
Mes tigres, mes chacals affamés soient heureux!

Puisqu'ils auront souillé du talon mon espace,
Je serai pour les fils des humains miséreux, 55
Pire que les horreurs de la peste qui passe!

V

(Un lion rugit:)

Désert, quand tu frémis j'ai de la faim au ventre
Et de la fièvre au cœur et de la force aux crocs!
Et ma gorge aux soupirs chauffés au four de l'ancre,
Béante, avalerait pour les fondre des rocs! 60

Par mes vertèbres dont la courbe sort et rentre,
Se heurtent les désirs aux électriques chocs,
Et comme des relents de taureaux qu'on éventre,
Frappent dans mes naseaux, comme un vent dans les focs!

Hors d'ici les chacals, les tigres! Mon domaine 65
S'étend jusqu'aux confins où le soleil promène
La pourpre de son orbe et ses ors fulgurants!

Du premier sang d'humain gueules encor sanglantes,
Hors d'ici! Chacals, l'ombre à vous, traîtres errants,
Tigres, à vos pampas! — Vagues, bercez-moi, lentes! 70

VI

Et depuis, au désert, dans sa gloire première,
Le lion, seul puissant et noble imperator,
Règne, comme en l'éclat des midis de lumière,
Sur son trône d'azur royal le soleil d'or.

Les hommes ont compris sa bonté coutumière 75
Et passé près de lui sans craindre son pied fort;
Parfois, au-dessus d'eux, dans la clarté plénrière,
Hésitants, ils ont vu tourner le condor.

Mais quand ils sont tombés, c'était frappés des balles
Que leurs frères, trop fiers pour être cannibales, 80
Leur tiraient, convoitant la même part du sol;

Et lorsque sur le sable apparaît un squelette
Blanchi par les rayons qui l'effleurent du vol
Le fils d'Adam sourit: sa victoire est complète!...

VII

85 Lion puissant et juste, aux allures tranquilles,
Que ne sors-tu parfois de ton désert mouvant ?
Le règne des chacals va dévaster nos villes :
Parais donc, l'œil en flamme et la crinière au vent !
Lion, que penses-tu de ces bourgeois serviles,
90 Fiers de leur ventre plein des sueurs de l'enfant ?
Vengeur, que penses-tu de leurs actions viles,
De leur honneur perdu qu'on leur rend triomphant ?
Que penses-tu des lois pour les faibles si rudes,
Si douces pour les forts aux airs de vieilles prudes,
95 Qui vont traîner leur corps au fond d'un mauvais lieu ?
Tu rugis, bon lion ! Retourne en ton domaine,
Va-t'en, les ongles purs de toute fange humaine,
Ô bête ! toi qui fais la volonté de Dieu !

LE SEUL BIEN

I

Au commencement gris des crépuscules doux,
Où du rose flamboie au vitrail des églises,
J'ai forcé bien souvent à ployer les genoux
Mon être, les yeux clos, les cheveux dans les brises.
5 Mes lèvres, ne sachant des prières apprises
Seulement ce qu'il faut pour que descende en nous
La paix éclore au mal des douleurs bien comprises,
Se taisaient vite, ayant goûté deux longs pleurs fous.
Il en ruisselait tant du fond de ma paupière,
10 Et chaque larme ayant pour Dieu qui voit les cœurs
L'accent pieusement plaintif d'une prière,
Que, soudain, mes regrets et mes sourdes rancœurs,
Tout ce qui nous fait mal dans la chair et dans l'âme
S'anéantissait comme un fil noir sur la flamme !

II

15 Mais n'ayant jamais pu depuis lors espérer,
Malheureux sans un pleur et croyant sans prières,

En vain j'ai prosterné mon front lourd sur les pierres;
Rien n'a voulu venir et me régénérer.

J'ai rêvé du néant affreux des cimetières;
J'ai désiré sur moi voir tristement errer 20
L'ombre d'un saule vert dont les feuilles premières
À mon intention auraient voulu pleurer...

Ô Musset ! il est vrai que le seul bien au monde
Qui nous reste, est d'avoir, dans sa peine profonde,
Pleuré³⁴ : les larmes sont seules dignes de Dieu ! 25

Ô poète ! apprends-moi les sanglots qui demeurent,
Apprends-moi l'art des chants humains et qui ne meurent,
Pour consoler mon cœur des oublis du ciel bleu !

LA VESTALE

À Mademoiselle Hélène Vacaresco³⁵

La vestale, à genoux au pied du saint autel,
Dans la nuit qui descend grave et silencieuse,
Le regard fixe et plein de son âme anxieuse,
Veille le feu sacré qui doit être immortel.

Un souffle peut l'éteindre et, du haut de son ciel, 5
Vesta, sombre déesse, en serait furieuse;
Sur l'homme elle ferait crouler l'ombre envieuse,
Et tous les cœurs humains mourraient, brûlés de fiel.

Dans le temple de l'Art éternel, une flamme
Depuis le monde brille où va s'éclairer l'âme 10
Souffrante du réel et pleurant sur son mal;

Pour qu'elle n'aille pas, triste, en l'ombre traîtresse
Se perdre, avec vos sœurs, ô très blanche Prêtresse,
Entretenez le feu sacré de l'idéal !

34. Allusion à « La nuit d'octobre » (*Poésies nouvelles*) d'Alfred de Musset.

35. Hélène Vacaresco, poète roumaine née en 1866, avait obtenu deux prix de l'Académie française.

LIEUX COMMUNS

Fragment

M'aimez-vous?

— Certes non!

— C'est comme moi!

— Méchant,

Vous m'aimiez autrefois...

— Peut-être...

— Aveu touchant!

— Contemplez cette étoile opaline qui bouge,
Dont la teinte est aussi tantôt jaune, puis rouge,
Puis rose, si changeante au plus petit brouillard:
Elle ressemble au double éclair de ton regard.

— Soit! je veux; mais, surtout, plus semblable à ton âme
Que le moindre soupir amoureux d'une femme
Fait incliner vers elle, et qui prend à ses yeux
La couleur qu'elle croit la réjouir le mieux!

— Vous êtes d'une humeur si doucement gentille
Que mon âme vêtue en bleu se... déshabille!

— Je la croyais depuis hier vouée au noir?

— Le noir ne me plaît pas quand le bleu se fait voir!

— Rien qu'alors?

— Non, souvent. Le bleu, couleur du rêve,

Parce qu'à le vouloir atteindre il nous élève,
M'est cher. Le ciel est bleu, chastement; et les flots
Qui parlent d'infini toujours en longs sanglots,
Sont bleus, lorsque la lune en leur onde se mire.
Votre prunelle est bleue...

— Allez, je vous admire!...

Et les myosotis?

— Sont bleus, et bleus aussi

La pervenche, et l'iris est bleu parfois ainsi
Que le regard troublant de la fine prunelle!

— Plus rien de bleu?

— Mais oui! la vieille ritournelle!

Et celle-là d'un bleu divin, d'un bleu si doux:
Je t'aime!

— Et puis?

— Je t'aime!

— Et puis?

— Embrassons-nous!

DANS LE SOIR

I

Visite d'étoiles

Les vents, ces vagabonds des routes de l'espace,
Ce soir, à ma fenêtre ont frappé, mais en vain ;
Car j'étais, tel un prêtre en action de grâce,
Obsédé par l'éclat de ton profil divin.
Le portrait qu'à demi maintenant l'ombre efface, 5
Triste de son regard où toute toi se plaint,
Vague comme du songe, aux ténèbres fait place,
Car ma lampe se meurt et le sommeil me vient.
Mais voilà que l'on frappe encor; cette fois, j'ouvre.
Le ciel, qu'un fugitif nuage à l'ouest couvre, 10
Vers ma croisée amie a poussé les vents froids;
Et tu trembles un peu, mon amour, quand je crois
Voir m'envahir, au bruit soyeux de larges voiles,
La nuit sereine avec l'essaim d'or des étoiles!

II

Bonsoir!

Bonsoir. Je vais dormir, ta souvenance en moi;
Tu paraîtras encore aux fictions du songe
Que la nuit maternelle à mes yeux clos prolonge,
Et dont chaque féerie est à l'honneur de toi.
L'enchantement des nuits est propice à l'émoi. 5
Le sommeil est une onde apaisante où se plonge
L'âme que le cancer des réalités ronge,
Et qu'atteint rarement ce spectre noir: l'effroi.
Bonsoir. Dors sous la garde attentive de l'ange
Qui doit guider tes pas sur cette route étrange 10
Où beaucoup des humains s'égarent sans espoir.
Oublie en ton repos la vie et ses misères,
Tandis que je vais prendre à la nuit, sœur du soir,
Les forces qui me sont pour chanter nécessaires.

HOSANNA!

À Mademoiselle Françoise F...³⁶

Comme les astres ont des rayons triomphants
Par le ciel vers qui vole un cantique de cloche,
Dont chaque note claire en montant s'effiloche...
Des rêves vont neiger sur le front des enfants!

5 Par le ciel vers qui vole un cantique de cloche,
Des anges vont chanter, les ailes dans les vents;
Des rêves vont neiger sur le front des enfants
Qui dorment sous le toit pauvre, lointain ou proche.

10 Des anges vont chanter, les ailes dans les vents,
Au rythme des accords du cantique de cloche,
L'hosanna délirant dont l'accent s'effiloche...
Et l'Étoile paraît au fond des cieux mouvants.

Ainsi que l'annonçait le cantique de cloche,
Jésus est né, là-bas, pour les hommes méchants;
15 Des rêves ont neigé sur le front des enfants,
Comme de blancs flocons que la bise effiloche.

Les anges ont chanté, les ailes dans les vents,
Les yeux attendris vers l'Étoile qui s'approche;
Ainsi que l'annonçait le cantique de cloche,
20 Des mots de paix ont chu dans tous les cœurs fervents.

Comme de blancs flocons que la bise effiloche,
Semés par des mains d'ange, en gestes triomphants,
Des rêves ont neigé sur le front des enfants;
De leurs petits cœurs monte un cantique de cloche!

25 Et les hommes aussi, les hommes tant méchants
Dont la foi sous l'effort des luttes s'effiloche,
Aux sublimes envols du cantique de cloche,
Cette nuit, se sont vus redevenir enfants!

30 Les yeux attendris vers l'Étoile qui s'approche,
Les beaux anges chantant, les ailes dans les vents,
Sur les fins cheveux blonds et les clairs cheveux blancs,
Du haut du ciel où va le cantique de cloche,

36. Françoise Fafard (voir «La musique des yeux», *infra*, p. 558).

Ne distinguant plus qui, de l'homme ou des enfants,
Cette nuit, de l'enfance auguste est le plus proche,
Ont ouvert, aux accords du cantique de cloche, 35
Également sur l'homme et l'enfant leurs doigts blancs.

Et les hommes, aux cœurs de qui, sombre, s'accroche
Le doute qui les mord, ont parlé, plus vivants,
Aux anges refermant leurs ailes dans les vents,
À l'ultime refrain du cantique de cloche: 40

« Comme les astres ont des rayons triomphants,
Beaux anges, cette nuit; et que le ciel est proche
Des âmes où ne sonne aucun glas de reproche!...
De la joie a neigé sur nous et les enfants! »

Et les anges ont dit, dans un écho de cloche: 45
« C'est Noël! Hosanna! Paix profonde aux vivants!
Jésus vient dissiper les brumes et les vents!
Terre, réjouis-toi; c'est l'espoir qui s'approche! »

SALUT AU NOUVEL AN!

Douze coups espacés tombent d'un vieux cadran,
Douze coups solennels, vibrants et monotones,
Tristes comme parfois la plainte des automnes,
Tristes comme le glas funèbre du vieil An!
Le ciel, vraiment lugubre, est privé des étoiles. 5
Des chants de cloches vont vers les airs assombris,
En cadence montant, aigus comme des cris
Ou sourds comme des bruits qu'atténueraient des voiles.

Seul, je songe entouré de silence et de nuit;
Je songe aux jours d'hier emportés dans l'espace, 10
Au rêve de bonheur que je fis et qui passe
Comme l'instant, aux sons des cloches de minuit!

Et je me prends le front entre mes deux mains froides,
Comme pour arrêter dans ma tête le temps,
Pour empêcher qu'en sorte un reste de printemps; 15
Comme de l'eau, le temps glisse entre mes doigts roides!

Encore un pas de plus, mais un pas de géant!
Déjà le siècle fuit vers l'éternelle tombe;
Pareil au chêne mort, hélas! il faut qu'il tombe
Et qu'il ait pour linceul les ombres du néant! 20

Qui donc commandera la halte des années?
 Pour peupler notre vie avide de finir,
 Nous avons bien assez, pourtant, du souvenir,
 Sans qu'on nous dise: Va vers d'autres destinées!

25 Mais toujours au grand But sans repos nous marchons!
 Le chemin parcouru derrière nous s'efface;
 Nous suivons du vieillard l'inéluctable trace,
 Et tous, sans y songer, vers l'abîme penchons!...

30 L'avenir sera bon! Qui sait? Mais il peut être
 Méchant à nous meurtrir dans l'esprit et la chair;
 Le présent, sans bonheur, mais sans doute, est plus cher:
 On sait s'il nous est laid, on sait s'il nous est traître!

Mais pourquoi ces pensers quand tout parle d'espoir?
 Quand la mère sourit à l'enfant, à la joie?
 35 Quand, assis près de l'âtre où le sarment flamboie,
 L'aïeul lui-même chante en oubliant son soir?...

Quand l'arbre de Noël courbe ses souples branches
 Sous le poids des bienfaits du joyeux Santa-Claus,
 Et que, revivant tout des vieux ans, les yeux clos,
 40 Le grand-papa revoit blondes ses tempes blanches?...

Qu'aux chants des clavecins, des flûtes, des tambours,
 Notre voix sonne haut, vibre joyeuse et fière!
 Et que tous nous disions, élevant notre verre:
 Salut au nouvel An, aux nouvelles amours!

LES BEIGNES

Un peu d'art ... culinaire

Dans la graisse qui les baigne,
 Les teint d'or vif et les cuit,
 Ils enflent à petit bruit,
 Les beignes!

5 Ronds et gonflés, ils ont l'air
 De soleils troués qui saignent
 Sur la graisse, leur ciel clair,
 Les beignes!

Ils ont du royal en eux :
 Pourtant, pas un front qui ceigne 10
 La couronne au tour poreux,
 Des beignes!

Comme anneaux — doux à casser —
 De fiançailles, j'enseigne
 Aux doigts chéris à passer, 15
 Des beignes!

Leur nom juste, je le sais;
 Je l'ai tu de peur qu'on craigne
 Que je parle en bon français,
 Des beignes! 20

Dans la graisse qui les cuit,
 Et dont flottants ils s'imprègnent,
 Enflent à tout petit bruit,
 Les beignes!

LA MUSIQUE

À Mademoiselle Anna B..., Québec

Tendre, et plus douce encor qu'un baiser de l'amante,
 La musique à mon cœur soupire des espoirs
 Tels qu'en chantent la brise en jouant dans les soirs,
 Et les ruisseaux joyeux aux bois, quand tout fermente.

Ses bercements rythmés, comme des encensoirs 5
 Les longs balancements à l'âme parfumante,
 Laissent flotter en l'air comme une odeur calmante
 Dont s'imprègnent les ors, les velours des boudoirs.

À ses accents, le bleu paraît d'azur plus tendre,
 Et le rose des fleurs semble vouloir s'étendre 10
 D'un rose plus vivant sur tout ce qui pâlit ;

Les yeux ont les clartés mobiles des étoiles,
 Les portraits des aimés s'animent sur leurs toiles,
 Et le front se redresse où le chagrin se lit !

AU BORD DE LA MER

La mer des naufragés et des vieux matelots,
Sous la brise du soir mollement se balance
Et murmure à la terre où règne le silence,
Ses longs chants à refrains qu'attristent des sanglots.

5 Mille flocons ouatés d'écume sur les flots,
Par la vague emportés au loin, sans violence,
Sautillent, et dans l'ombre ont quelque ressemblance
Avec la lueur blanche et terne des falots.
10 Émergeant au lointain, la lune, la première,
Monte, globe d'opale, et transforme en lumière
L'ombre qui nous voilait sa vieille majesté;
Puis, les étoiles d'or, vacillant dans la lame,
Viennent, de leurs longs yeux tout pailletés de flamme,
Sonder sa profondeur et son immensité.

FLEUR SÉCHÉE

Fleur fanée en un jour, toi qui me parles d'elle,
Souvenir embaumé que je croyais perdu,
Un instant, laisse-moi de ma lèvre, éperdu,
T'effleurer doucement, comme un frôlement d'aile!

5 Dans la paix du missel où tu dormais, j'ai dû
Troubler le songe frêle où ta blanche dentelle,
Ainsi qu'au bleu matin de la saison nouvelle,
Respirait le printemps sur la terre épandu...
10 Maintenant que j'ai mis un baiser sur sa tige,
Retourne aux vieux feuilletés jaunies, pâle vestige
D'un amour incompris, déjà loin, mais si pur...
Et reprends ton sommeil de rêve que j'envie
Pour oublier toujours les choses de la vie,
Et l'orgueil douloureux de ses beaux yeux d'azur!

LA CHANSON DES PRUNELLES

- J'aime les prunelles des vierges,
Qui, sous la garde des fins fils
Que sont leurs jaloux petits cils,
Ressemblent, en leurs doux exils,
Aux lueurs mobiles des cierges. 5
J'aime les prunelles des vierges,
Que jalousent de petits cils.
- J'aime les prunelles des mères
Qui pleurent la mort des bébés,
Et qui, tels des astres tombés, 10
Luisent parmi les teints plombés
Qu'ont ridés les douleurs amères...
J'aime les prunelles des mères
Qui pleurent la mort des bébés.
- J'aime les prunelles vieillies 15
Qui sont déjà pleines de soir,
Mais où brille encore un espoir,
Celui de l'éternel revoir
De tant d'amours ensevelies...
J'aime les prunelles vieillies 20
Qui sont déjà pleines de soir.
- J'aime enfin toutes les prunelles:
Elles font songer au divin;
Car se pourrait-il donc qu'en vain
De si loin pour leur beauté vînt 25
Un peu des clartés éternelles?...
J'aime enfin toutes les prunelles:
Elles font songer au divin.
- Ô prunelles! sous les paupières
C'est parfois du ciel qui s'endort! 30
Mieux que les bijoux et que l'or
Dont le monde fait son trésor,
Vous portez des mots de prières.
Ô prunelles! sous les paupières
C'est parfois du ciel qui s'endort! 35
Ô prunelles! vous êtes belles!
Prunelles qui versez des pleurs,

Et qui, pareilles à ces fleurs
 Nous offrant rosée et couleurs,
 40 À nos vœux n'êtes point rebelles.
 Ô prunelles! vous êtes belles!
 Prunelles qui versez des pleurs!
 Prunelles! priez pour nos âmes!
 Prunelles des vierges, priez!
 45 Regards si purs qui suppliez,
 Qu'elles soient par vous des foyers
 Où brûlent les divines flammes.
 Prunelles! priez pour nos âmes!
 Prunelles ferventes, priez!
 50 Prunelles claires, je vous aime
 Pour votre calme chasteté,
 Pour vos reflets d'éternité,
 Pour ce que Dieu mit de bonté
 En vous, miroirs du beau suprême!
 55 Prunelles, toutes je vous aime,
 Pour votre céleste beauté!

À BOTREL³⁷

Barde en qui chante l'âme entière de l'Armor,
 L'âme robuste et fière, héroïque et chrétienne,
 Le même vent qui souffle au sol des genêts d'or,
 Le vent de mon pays te clame son antienne!
 5 Sa grande voix ardente éclate comme un cor,
 Pour te dire, ô Breton, que ma Foi, c'est la tienne;
 Que ta France bénie est ma patrie encor,
 Malgré que mon bras jeune à d'autres appartienne...
 En cette libre terre où t'attend le succès,
 10 Nous t'acclamons, Poète, avec des mots français,
 Des mots où notre cœur viril se meut à l'aise!
 Nous les savons tes chants aimés des gars de mer,
 Et ceux que de la grève on lance au flot amer;
 Nous te la chanterons en chœur ta « Paimpolaise »!

37. Théodore Botrel (1868-1925), poète, compositeur et chanteur français, auteur de « La Paimpolaise », a chanté la Bretagne (« l'Armor ») et les petites gens. Il arrivera à Montréal le 14 avril 1903.

AU SOLEIL

Le vent du matin frais m'apporte
Des parfums et des bruits confus;
Le Printemps entre par ma porte,
Embrumé de brouillard diffus.

Le Soleil paresseux s'oublie
En son grand lit de satin bleu,
Car l'Aube encore ne déplie
Les draps fins qu'a froissés le dieu.

5

À l'Orient, un gros nuage
S'efface. — Il te faut t'éveiller,
Soleil, puisque le Jour en rage,
Te retire ton oreiller!

10

C'est peut-être un peu tôt, bel Astre,
Mais songe avec moi, pour un temps:
Quel manque d'égard, quel désastre,
Si tu fais faux bond au Printemps!

15

C'est aujourd'hui qu'il nous arrive
Des pays que tu connais bien;
Allons! lève-toi, l'âme vive!
Sois gai, surtout, comme il convient.

20

Car sans ton heureuse lumière
Tout est morne et croît sans espoir...
Fais que cette saison première
Naisse d'un matin, non d'un soir!

CHOSSES PRÉCIEUSES

J'aime l'or des bijoux, les diamants des bagues,
Le rubis, le saphir, l'émeraude et l'opale;
Le porphyre, l'onix, le marbre rose ou pâle,
L'agate, l'acier fin des poignards et des dagues.

J'aime aussi le corail qui fleurit sous les vagues;
Le bronze, qu'on croirait de l'or rouillé de hâle;
Les sèvres, les cristaux; l'ivoire lourd et mâle;
La nacre aux feux lactés, neigeux, discrets et vagues;

5

10 J'aime encor, j'aime encore... — ô mon cœur, tu divagues!
 Comme un parfum d'un lys ton cher parfum s'exhale! —
 J'aime, oh! surtout, bien plus que la perle et l'opale,
 Que tous les diamants et que toutes les bagues,
 Ses bons yeux clairs, rêveurs et doux, son beau front pâle!

Marie.

Pour copie conforme:

Albert Lozeau.

CE NE SONT PAS TES YEUX [...]

Ce ne sont pas tes yeux où de la lune veille,
 Où ton âme rit, pleure et souvent s'émerveille,
 Ni tes longs cheveux bruns où sont des tons passés
 Du rayon d'or frôleur qui les a caressés,
 5 Ni ton cou blanc qui ploie en svelteness de cygne,
 Ni ta main, dont j'épie en esclave le signe,
 Ni ta taille si ferme et souple en même temps,
 Ni ta jambe inlassable aux courses du printemps,
 Ni les gestes menus empreints de ta finesse,
 10 Ni ta voix, ni ton rire éclatant de jeunesse,
 Ni ta calme franchise en laquelle j'ai foi,
 Ce que j'aime d'abord en toi, c'est toute Toi!

Ô MUSE, DONT LA VOIX [...]

Ô Muse, dont la voix a la douceur du miel,
 Maîtresse qui toujours montres du doigt le ciel,
 Dont la robe est tissée en brise parfumée
 Qui calme et rafraîchit, c'est toi la Bien-Aimée!
 5 Quand j'ai senti rougir sous le mal de l'affront
 Et de douleur pencher languissamment mon front,
 Je n'ai jamais crié vers toi dans la nuit noire,
 Sans qu'aient paru tes pas ailés comme la Gloire.
 Tu venais, tendre et pâle, oh! maternellement,
 10 Sur mon triste chevet t'incliner un moment,
 Et quand tu t'en allais, ma peine était finie.
 Noble consolatrice, ô Muse, sois bénie!

TOUT OU RIEN

Lorsque vous aimerez un autre oubliez-moi :
 Faites que, pour nos deux bonheurs, je redevienne
 L'indifférent qui passe avec la foule humaine,
 Aux possibles faveurs abdiquant chaque droit.

Même, vous souvenant que je vous disais : toi, 5
 Parce qu'un jour d'hiver vous mettra l'être en peine,
 Sachez que votre attente en l'âme-sœur est vaine ;
 Mon cœur, comme le vôtre, aura changé sa foi.

Oui, se sentir vraiment, plus qu'un mort dans sa tombe,
 L'Inconnu, sur lequel aucun regard ne tombe, 10
 L'homme libre, narguant l'esclave, — ou l'adoré !

Le bon maître qui sait obéir, et commande
 Pour voir naître un sourire heureux dès qu'il demande :
 Le plus aimé de tous, — ou le plus ignoré !

L'ALBUM

Petit album, herbier de nos pensées,
 Nid du passé, livre qui te souviens
 Et nous rends grands ces adorables riens :
 Sourires morts et larmes ramassées !

Ce qui nous fuit, c'est toi qui le retiens, 5
 Asile sûr des heures pourchassées,
 Petit album, herbier de nos pensées,
 Nid du passé, livre qui te souviens !

Ô vieux mots chers des phrases angoissées !
 Ô mots si doux des calmes entretiens ! 10
 Vous vivez là ! Vous êtes les soutiens
 Des cœurs pour qui vous restez les vrais biens :
 Sourires morts et larmes ramassées !

MUSICIANA

I

Derrière l'éventail duveté qu'elle agite,
J'ai cru voir son minois me sourire gaîment,
Cependant que l'accord d'une valse palpite,
Et que son œil reluit comme un noir diamant.

5 Sous l'éclat radieux d'un lustre[?] qui crépite,
La neige de son col frissonne étrangement.
Si cette enfant était en quête d'un amant,
Ah! comme je prendrais son petit cœur pour gîte!
La valse meurt. Voici que chante un menuet.
10 Dans le vieil air berceur où le passé renaît,
Planent des souvenirs de deuil et d'allégresse...
La jeune fille rêve et s'approche de moi,
Si près, si près qu'au rythme enivrant qui l'opresse,
J'entends presque son cœur battre, tout plein d'émoi...

II

15 Des cris d'ivresse folle éclatent dans les cors.
Les vibrants violons, plus lents, se font attendre.
La harpe file un son qui dans l'air semble étendre
Un long frisson chanteur qui meurt dans les décors.
L'orchestre dans le soir épand ses doux accords,
20 Et l'harmonie au ciel monte, subtile et tendre.
Des rires et des pas valseurs se font entendre
Dans le salon qui luit gaîment de tous ses ors.
Les satins, les velours fleurent la violette.
Les belles vierges font l'adorable cueillette
25 Des sourires éclos au soleil de leurs yeux.
Et plus d'une, penchant son front à la fenêtre,
Laisse le vent mêler, en frôlements soyeux,
Sa caresse à l'amour brûlant qui la pénètre...

III

30 Brocarts, tulles, satins frémissent: on s'enlace.
Sous l'archet énervé chantent les violons.

On tourne, tourne, tourne; enivrants tourbillons
Que mène l'harmonie exquise dans sa grâce.

La pudeur sur le front de la vierge s'efface;
La volupté lui darde au cœur ses aiguillons.
Plus molle en sa cadence, en son rythme plus lasse,
Elle offre, lys vermeil, du miel aux papillons...

35

Mais on tourne toujours, on tourne dans l'ivresse.
Les regards alanguis, doux comme une caresse,
Se frôlent; dans les sens brûle un poison fatal.

Sans jamais s'éveiller de ce rêve d'extase,
Les couples, épuisant l'amour au même vase,
Iront tous s'engouffrer dans l'abîme infernal...

40

LA PENDULE

Je comprends, ai-je dit à ma calme pendule:
Être toujours, malgré qu'on te blâme ou t'adule,
Le même. Indifférent au temps qu'il fait, marcher
D'un pas toujours égal vers le but à toucher.
— « Tic tac! Le ciel est triste. Il pleut. J'ai l'âme en peine.
C'est lâche: on ne doit pas de rien se faire peine.
Tic tac! Le ciel est beau. J'ai l'âme d'un pinson.
C'est puéril: à quoi tient donc une chanson? »
De sa précise voix sèche et froide qui vibre,
Ma pendule m'enseigne. Elle a le cerveau libre
Et, comme la Raison, sans la supplicier,
Un impassible cœur lui bat, tout en acier.

5

10

DEUX RONDELS SUR LA NEIGE

[...]

Les hommes en ont jusqu'aux hanches
Et les petits gars jusqu'au cou;
La neige croule en avalanches,
Croule tant qu'on ne sait plus d'où !

5 Elle s'accroche aux toits, aux branches,
 Aux portes, aux vitres, partout.
 Les hommes en ont jusqu'aux hanches
 Et les petits gars jusqu'au cou !
 Croule tant, que c'en devient fou !
 10 Et que je crois, paroles franches,
 Qu'elle nous prend pour un grand trou
 À combler de poussières blanches !...
 Les hommes en ont jusqu'aux hanches !

L'AN MEILLEUR

À chaque fois que l'an nouveau m'apparaissait,
 Une soudaine peur m'entraînait au fond de l'âme,
 Comme l'acier hardi d'une incisive lame ;
 Et, sans savoir, mon cœur de crainte se blessait.
 5 C'est que le souvenir implacable me hante
 Persistant et plus fort que la réalité ;
 Et que je suis d'un mal étrange tourmenté,
 Oubliant deux beaux jours pour une heure méchante.
 Aujourd'hui, je suis moins tremblant. J'espère un peu.
 10 Du fond de l'ombre épaisse une aurore s'annonce ;
 Et comme la nuit a le soleil pour réponse,
 La nuit de tout mon cœur, enfin croit au ciel bleu !
 Je pleure !... Ah ! c'est un miel si doux que l'espérance !
 Comme l'an qui l'apporte est de tous le meilleur !
 15 Le plus vrai des bonheurs, c'est de croire au bonheur ;
 Et quand le mal nous vient, hélas ! c'est qu'on y pense !

RONDEL À LA VIERGE

Vous êtes la Poésie,
 Le beau Lys dans la Vallée³⁸,
 Ô Vous l'Unique Choisie,
 La Suprême Immaculée.

38. Allusion au « lis des vallées » (Cantique des cantiques, 2, 1), qui est l'anémone rouge de Palestine, symbole du printemps.

Et vous êtes l'Ambroisie 5
Qu'attend l'âme inconsolée :
Vous êtes la Poésie,
Le beau Lys dans la Vallée.
Faites, Mère du Messie,
Ma Souveraine Étoilée, 10
Que ma pauvre âme transie
Soit à vous seule appelée...
Vous êtes la Poésie.

RÊVE À VOS GENOUX

L'une après l'une, chaque étoile
S'annonce dans la nuit sans voile
Par un sourire bleu sur nous ;
Laissez-moi rêver à cette heure
Qui nous rassemble, où je demeure 5
À vos genoux.

C'est l'aube. Tous les deux nous sommes
Loin de la ville et loin des hommes,
À nous aimer seuls tous les deux ;
Et je lis nos bonheurs intimes 10
Penché sur vous, aux clairs abîmes
De vos yeux bleus.

Et nous allons tous deux sans trêve,
Toujours nous aimant — car je rêve —
Enlacés, aux mêmes chemins ; 15
Et, souvent, quand le soleil baisse
Nous nous arrêtons, et je baise
Vos chères mains.

Et quand la nuit ramène l'heure
Exquise d'amour, la meilleure, 20
Où les mots se font plus troublants,
Pour nous rapprocher de notre âme
Vous m'enfermez joyeuse, ô femme,
Dans vos bras blancs !

LE DÉPÔT

Je t'offre mon cœur plein d'amers sanglots,
À toi la rieuse enfant qui m'enivre;
Reçois-le comme un riche vase clos:
Je te le confie et je m'en délivre.

- 5 Solitaire, faible, ardent, sans secours
Je gaspillerais mon or, larme à larme;
Préserve mon cœur des folles amours;
Qu'à le bien garder ta bonté s'alarme.
10 Sois sévère. Veille. Épie. Un seul pleur
Coulé de mon cœur creuserait un vide:
Je veux conserver toute ma douleur.
Ne permets jamais que mon cœur se vide!
Vois-tu, si mon cœur venait à tarir,
Moi qui ne sais pas d'amour sans souffrance,
15 Je ne songerais plus rien qu'à mourir,
Préférant la mort à l'indifférence.

AUX FEMMES!

Hommages soient rendus à vos bontés insignes,
Aux piétés de vos cœurs, aux larmes de vos yeux,
À vos beautés dont fut ravi l'Auteur des cieux,
À vos blancheurs qui sont l'apanage des cygnes!

- 5 Hommages trois fois doux aux lèvres seules dignes
De sourire un sourire unique et précieux,
Dont la clarté s'infiltré en nos cœurs soucieux
Qu'elle rend gais et chauds, comme le sang des vignes.
10 Hommages trois fois saints, hommages sans retour
À nos mères, ainsi qu'à nos sœurs dont l'amour
Nous fait moins rude l'heure en un jour moins sévère!
À vous dont les regards disent: «Va jusqu'au bout,
Touche le but, jamais à genoux, mais debout!»
Salut! Mon âme monte à vous, avec mon verre!

LE LIVRE DU SOUVENIR

I

Le soir quand ils sont seuls les vieillards près de l'âtre,
 Laissent leur tête blanche incliner lentement,
 Ils rêvent à cet âge où joyeux l'on folâtre
 Et l'on rit sans jamais se lasser un moment;
 Ils rêvent aux blés d'or, aux humbles maisonnettes
 Dont le chaume baillait au soleil des moissons,
 Aux tranquilles forêts où les bergeronnettes,
 Mariaient aux babils des ruisseaux leurs chansons.

5

Refrain

Vieillards dépêchez-vous! car la mort va venir!...
 Dans les suprêmes jours qu'elle vous laisse vivre
 Vite, oh! plus vite encor, repassez le grand livre
 Le grand livre du souvenir.

10

II

Ils revoient à travers les fleurs d'une fenêtre
 Un sourire plein d'âme, un front pur, deux beaux yeux,
 Et le premier amour au fond du cœur va naître,
 Et la nuit suspendra plus d'étoiles aux cieux!
 Ils vont par les sentiers, par les routes poudreuses,
 Comme ils vont par la vie en se pressant la main,
 Ils s'aiment, se riant des heures moins heureuses,
 Le bonheur d'aujourd'hui sera même demain.

15

20

Vieillards, etc.

III

Ils ont vécu tous deux les ans où l'on espère,
 Ils vont, ils vont encor, bien courbés et tout blancs:
 Lui, sourit aux garçons qui l'appellent: Grand-père!
 Elle aux fronts féminins pose ses doigts tremblants.
 Et puis, le voilà seul, hélas! l'aînée est morte!
 Morte sans dire adieu! morte dans le grand lit!
 Et voilà que déjà pour la terre on l'emporte!
 Et le front bien plus bas s'incline: il a pâli!

25

Vieillards, etc.

IMPRESSIONS

Pour Olivar Asselin

I

Elle est bête. Elle lit la « Presse » tous les soirs.
Mais elle est bien jolie, elle a de beaux yeux noirs...
Elle se passionne aux récits des grands crimes,
Maudit les assassins, pleure sur les victimes,
5 Et sensible à l'excès, trouve bien raconté
Ce qui l'émeut, — écrit même, en style éhonté.
Musset avait raison : « Vive le mélodrame
Où Margot a pleuré³⁹ ! » Le cœur, c'est tout la femme.
Pourtant, j'aimerais bien ce petit front charmant,
10 Ces fins cheveux, si je soupçonnais, un moment,
Qu'elle pût, cette enfant, causer un peu sans gaffe,
Et mettre, après six mois d'étude, l'ortographe.

II

« Dieu seul est grand ! » C'est vrai : mais la bêtise humaine ?
La vivace, puissante, orgueilleuse et sereine
15 Bêtise ! Comme Dieu dans la splendeur des cieux,
Ici-bas la Bêtise a son trône odieux,
Et chacun, malgré soi, subit son lourd empire.
C'est en vain qu'un rêveur pour l'abattre conspire,
La superbe Bêtise ironique se rit
20 De celui qui travaille au règne de l'esprit ;
Et le pauvre déçu, gémissant, les yeux mornes,
S'écrie : Elle est énorme, invincible et sans bornes !
Car elle n'a d'égale à sa stupidité
Monstrueuse vraiment, que son immensité !

39. Alexandrin d'Alfred de Musset, dans « Après une lecture » (*Poésies nouvelles*).

LE LECTEUR DE LYON⁴⁰

Saint Viateur, ô patron glorieux,
 Veille sur tes enfants, objet de ta tendresse,
 Afin qu'un jour ils montent dans les cieux
 Partager avec toi l'éternelle allégresse.

En ces temps obscurs où la foi 5
 Germaît à peine au fond de l'âme,
 Lecteur de la divine Loi,
 Du Christ tu répandis la flamme.
 Comme un semeur, à pleine main,
 Jette la féconde semence, 10
 De même semeur du bon grain,
 Tu semas au cœur de l'enfance.

Dès tes jeunes ans, tu formais
 Ton cœur aux dignités sublimes,
 Gardant ton âme dans la paix, 15
 Suivant les divines maximes.
 Après avoir, aux saints autels,
 Reçu Jésus en ta poitrine,
 Tu descendais vers les mortels
 Expliquer la sainte doctrine. 20

Des saints confesseurs, cœur vaillant,
 Ton front pur a ceint l'auréole,
 Car tu n'eus qu'un désir ardent:
 Répandre la sainte parole.
 Ô modèle de chasteté, 25
 De foi, d'amour et d'espérance,
 Obtiens-nous ton éternité
 Comme suprême récompense.

40. Né probablement à Lyon vers 370, saint Viateur porte le titre de «lecteur de l'église de Lyon», deuxième des quatre «ordres mineurs» dans la hiérarchie des ordres religieux. Lozeau avait étudié à l'Académie Saint-Jean-Baptiste, dirigée par les Clercs de Saint-Viateur.

LE BILAN

Comme un bon commerçant, à la fin de l'année,
 Étudie avec soin son doit et son avoir,
 J'examine mon âme à l'égard du devoir,
 Avec la crainte encor d'une perte obstinée...

5 La douleur, comme un fonds riche, nous fut donnée:
 Nous n'avons pas paru nous en apercevoir;
 L'exemple de souffrir: nous n'avons su le voir;
 Nous sommes aussi pauvre, et bien moins résignée...

Mon âme, nous n'avons donc profité de rien!
 10 Hélas! de tout cet or béni, suprême lien,
 Nous n'avons retenu pas même une parcelle!

Nous resterons toujours un mauvais commerçant,
 Toujours près de faillir, dont la vertu chancelle,
 Si vous ne nous aidez, Seigneur, Dieu Tout-Puissant!

AU CANADA

(Rondeau de forme très ancienne)

Au Canada, la neige fine
 Tombe souvent des jours entiers,
 Effaçant routes et sentiers,
 5 Qu'elle rend aussi blancs qu'hermine;
 Comme à plaisir, elle enfarine
 Les chênes et les églantiers,
 Au Canada.

Ô vous des pays qu'illumine
 Un soleil aux rayons altiers,
 10 Venez voir nos bois, nos chantiers,
 Ce qu'aux vitres l'hiver dessine,
 Au Canada.

CONTES

I

Le réveil

Ô vous la Belle au Bois Dormant, réveillez-vous!
C'est le jour! Les oiseaux chantent dans la lumière;
Et, du château royal à la pauvre chaumière,
Tout luit, tiède et doré d'un embrasement doux!

Comme vous avez dû faire de rêves fous, 5
Princesse aux cheveux d'or, depuis la nuit première,
Où le sommeil ferma votre blanche paupière,
Vous disputant aux vœux de votre amant jaloux!

Il est là souriant, et vous ne bougez mie!

Il vous dit, à la fin: «Voyons, ma belle amie, 10
À tant dormir, vos traits en seront tout pâlis!»

Et vous vous éveillez soudain! Il vous embrasse!

Et vous vous regardez, hâtive, dans la glace,
Qui vous réfléchit pure et fraîche comme un lys!

II

Le retour

Pour avoir regardé les choses défendues,
Pendant que voyageait un jour l'époux brutal,
Elle frissonne, ayant, au cabinet fatal,
Vu les spectres hagards de sept femmes pendues!

À terre du sang caille en flaques étendues; 5

Son horreur y laissa choir la clé de métal!

Pour la ravoir aussi claire que du cristal,

Comme elle frotte en vain de ses mains éperdues!

La tache est là! Son maître, à son retour, c'est sûr,

Va la tuer! Il a le cœur sinistre et dur!... 10

C'est lui!... «Monte à la tour, ma sœur Anne, et regarde!

Ne vois-tu rien venir?...» À grands cris suppliés,

Accourent, vive Dieu! deux braves chevaliers,

Qui donnent au félon, du fer jusqu'à la garde!

RÊVES CONTRAIRES

I

J'ai cent mille millions!
— Ne craignez rien, c'est un rêve —;
Dans les cités plus de grève
Aux enragés bataillons!
5 Malgré les rébellions,
Au rang de prince j'élève
Le poète, et puis j'enlève
Au pauvre tous ses haillons.
10 Je le vêts de fine soie,
En son cœur je mets la joie
Et dans son ventre du pain.
J'ai du rose sur la joue,
Et chaque soir on me joue
Une valse de Chopin...

II

15 Mais la suprême richesse,
C'est de n'avoir pas le sou;
C'est de son cœur un peu fou
Faire à ses frères largesse;
Sa liberté pour maîtresse,
20 De marcher sans corde au cou,
Ici, là-bas, n'importe où;
D'aller sans que rien nous presse.
Et sa musique, l'avoir
Dans l'âme, pour tout avoir:
25 La musique vaut des ailes.
Car, qui ne se sent monter,
Heureux et libre, à chanter,
La beauté des choses belles?

LA CROIX

À sa grandeur M^{gr} Paul Bruchési⁴¹

Depuis que Jésus-Christ expire sur ton bois,
 Tu fus, durant dix-neuf longs siècles, vénérée;
 À ton ombre, implorant, plein de ferveur sacrée,
 Monta le chœur humain des lamentables voix.

Au mur du temple où Dieu s'immole, je te vois, 5
 Et la divine chair y saigne, déchirée;
 Vers tes bras de pardon, la pauvre âme ulcérée
 S'élance, et tu lui rends sa blancheur d'autrefois.

Ô Crux, ave! Ton nom jamais ne se prononce
 Sans que du ciel à nous n'arrive une réponse! 10
 Salut, signe béni de la rédemption!

Mais, ô honte, ce nom profond comme un mystère,
 Religieux et grave — ô prostitution! —
 Sert d'étendard aux faux disciples sur la terre!

CRÉMAZIE⁴²

Poète dont le front ploya sous la souffrance,
 Dont le cœur fut hanté par la désespérance,
 Barde qui dors, là-bas, dans la terre de France,
 Au champ des trépassés,
 Que les brises du soir dont les fraîcheurs parfument, 5
 Passant les horizons où des astres s'allument,
 T'apportent, comme un flot de purs encens qui fument,
 Nos cœurs et nos pensers!

Nos cœurs et nos pensers vont à toi sur les brises,
 Pleins d'espoir, mendier à ta cendre un pardon; 10
 Jusque dans le trépas tu souffris l'abandon:
 Sur ta tombe ont croulé trop de ténèbres grises!

41. Paul Bruchési (1855-1939), archevêque de Montréal depuis 1897. Voir «Sur un crucifix», *supra*, p. 293.

42. Le 25 avril 1902, l'École littéraire de Montréal avait pris l'initiative de faire élever un monument à la mémoire d'Octave Crémazie (1827-1879). Le buste du poète, érigé au square Saint-Louis, est dévoilé le 24 juin 1906, au cours d'une cérémonie patriotique. La «brochure commémorative» contient le poème de Lozeau, précédé de sa photographie.

- Car tu fus grand, ô mort maintenant immortel,
Et la Patrie au marbre aimé de son autel,
15 Va graver pour sa gloire et le temps éternel,
Ton nom, ô Crémazie!
Et les fils de nos fils qui devant passeront,
Graves, sentant monter des fiertés à leur front,
D'un grand geste sincère et noble salueront
20 Poète et Poésie!
- Poète et Poésie! Oh! le nectar divin
Qui coule de ton verbe où chante la nature,
Et que les jeunes gens, comme une nourriture,
Ne demandent jamais à tes strophes en vain!
25 Comme aux accords vibrants des fanfares sonores,
En leur âme ils verront se lever des aurores,
Quand tes vers, où tu fais flotter les tricolores,
Verseront l'idéal,
À leur jeunesse fière et généreuse et forte,
30 Et qu'en proie à l'extase ardente qui transporte,
Ils entendront ta voix, que l'on nous disait morte,
Chanter le sol natal!
- Chanter le sol natal que les printemps fleurissent,
Que dorent les étés bannis des frais bois verts;
35 Que les automnes gris trempent; que les hivers
Sous leurs longs poudroiements de neige ensevelissent.
Ils entendront, parmi les clameurs du clairon,
Claquer, haut dans l'espace et clair comme un rayon,
Le drapeau triomphant que vint, à Carillon⁴³,
40 Saluer la Victoire:
Et les fils de ceux-là qu'on vit rire souvent
Des boulets meurtriers qui sifflaient dans le vent,
Tomberont à genoux, pleurants et fiers, devant
Tout un passé de gloire!
- 45 Tout un passé de gloire écrit avec du sang
Français, et parfois même écrit avec des larmes;
Ou gravé sur le sol à la pointe des armes,
L'orgueil au front, la rage à l'âme, en frémissant!

43. Allusion au poème de Crémazie «Le drapeau de Carillon».

Et la France au sourire où l'amour se devine,
 Apparaîtra, sereine en sa grâce divine, 50
 Celle de Jeanne d'Arc, l'immortelle héroïne,
 Et des grands généraux;
 La France de Champlain, de Montcalm, de nos pères,
 Et l'enfant sentira rouler dans ses artères,
 Brûlant, comme une lave au sortir des cratères, 55
 Le sang pur des héros!
 Le sang pur des héros dont s'honorent ses veines,
 Et qui ne fut jamais avare de couler
 Pour le faible qu'aux pieds l'on tenta de fouler,
 Pour tous ceux dont longtemps les plaintes furent vaines! 60
 De ton œuvre tournant quelques pages encor,
 Parmi les verts cyprès, dont l'ombre est douce au mort,
 Il ira, comme toi, pleurer le triste sort
 Des défunts qu'on oublie⁴⁴;
 Et devant les tombeaux sans marbres et sans fleurs, 65
 Dans la nuit pitoyable aux humaines douleurs,
 Il laissera tomber sur le sol les longs pleurs
 De la mélancolie!...
 De la mélancolie! Éternels oubliés,
 Ô morts! sombres dormeurs que ne veille personne, 70
 Attendez, patients, que le grand clairon sonne:
 Nous serons les dormeurs et vous les éveillés!
 Poète qui dors loin de la terre natale⁴⁵,
 Dans l'exil et l'horreur de l'ombre sépulcrale,
 Entends le souvenir de l'âme filiale, 75
 Comme un bel oiseau blanc,
 Voler en bruissant, voler à tire d'ailes,
 Vers le soleil de France aux bontés maternelles,
 Et le plus près de toi, dans les feuilles nouvelles,
 Se poser, tout tremblant! 80
 Se poser, tout tremblant, et te murmurer: Barde,
 Écoute l'hymne saint qui s'envole des lieux
 Où tu chantas, où tu pleuras, où nos aïeux
 Tombèrent en vaillants, et si tu peux, regarde!

44. Allusion au poème de Crémazie «Promenade de trois morts».

45. Octave Crémazie est mort en France. Voir «Pauvre Crémazie!», *supra*, p. 390.

85 Puisque tes ossements ne peuvent être à nous,
 Puisque nous ne pouvons, malgré les vœux de tous,
 Les rendre au sol sacré qu'en des rythmes si doux
 Tu nous chantas naguère,
 Du moins, barde, longtemps des âmes déserté,
 90 Par les airs purs, vibrant de toute leur clarté,
 Tu vas monter, ainsi qu'un astre de lumière,
 À l'immortalité!

PASTEL D'AUTOMNE

Les parterres n'ont plus de roses
 Et les arbres n'ont plus d'oiseaux ;
 L'automne, aux horizons moroses,
 Suspend ses brumes en rideaux.
 5 Entre des berges de nuées,
 Parfois, un petit lac d'azur
 Aux ondes jamais remuées,
 Paraît, comme un grand miroir pur.
 Le vent froid, plein de feuilles mortes,
 10 Traverse l'air en gémissant,
 Et vient frapper au seuil des portes,
 Sourdes à l'appel incessant.
 Pour annoncer la saison proche
 Que novembre amène du Nord...
 15 En hiver, heureux qui s'approche
 De l'âtre vif aux flammes d'or !

DÉSIR

La chanson du vin chante dans ma tête,
 La vigne de Dieu m'a livré son sang ;
 Je suis comme un arbre au vent frémissant ;
 J'ai l'esprit lucide et le cœur en fête.
 5 Je ne rêve ni gloire ni conquête ;
 Je n'ai pas l'orgueil qui sied au puissant ;
 Mais je veux être humble et compatissant,
 Pour avoir l'honneur d'être un vrai poète.

J'aimerais sonner le vers attendri,
Discret, mais sincère autant qu'un grand cri,
Comme André Dumas ou François Coppée⁴⁶;

10

Afin que ma strophe aux sons merveilleux,
D'une plume ardente et douce échappée,
Fît tressaillir l'âme et pleurer les yeux.

VIR

«Le blâme qui voudra, mais je l'aime, ce prêtre!»

Déroulède⁴⁷

Le blâme qui voudra, moi je l'aime, cet homme⁴⁸
Ennemi de la fraude et défenseur du droit,
Qui venge l'injustice et désigne du doigt
L'hypocrite impudent qu'on salue et renomme!

Il a choisi, parmi les chemins, le plus droit.
Sans souillure et sans peur, il peut bien parler comme
L'intègre citoyen de l'ancienne Rome!
S'il a pu se tromper, c'était de bonne foi.

5

Qu'on l'insulte à plaisir, son honneur est sans tache.
Devant l'improbité, je comprends qu'il se fâche
Et d'un verbe incisif flétrisse l'imposteur!

10

Toujours incorruptible et ferme sous l'orage,
J'admire en lui, sentant sa réelle grandeur,
Dans notre siècle veule, un homme de courage!

46. Le poète français André Dumas avait publié le recueil *Paysages* en 1901. François Coppée est l'auteur des *Intimités* (1868) et des *Humbles* (1872).

47. Paul Déroulède (1846-1914), homme politique français de droite, fut aussi écrivain. Dans son poème « Bazeille », des *Chants du soldat* (1872), il montre un vieux curé qui défend son village l'arme à la main; le premier vers en est « Le blâme qui voudra, moi je l'aime ce prêtre! ».

48. Qui est cet homme (« vir » en latin)? Selon Jacques Lambert (*op. cit.*, p. 196), il s'agirait d'Olivar Asselin alors en procès contre Jean Prévost, ministre de la Colonisation du Québec.

FIN D'ANNÉE

C'est un jour de neige et de bise,
 Dans le tourbillon tout est blanc,
 L'approche du premier de l'an
 Vêt d'hermine épaisse l'église.

5 Et je me sens l'âme surprise
 Et le cœur d'émoi tout tremblant...
 Hier est mort, — bon vieillard lent —
 Et je pleure sa face grise...

10 Ça se plaint, tout seul, sans amours,
 De la longueur morne des jours;
 C'est un deuil pourtant quand ils meurent...
 À toute heure, ils nous ont blessés,
 Et c'est par les chagrins laissés
 Qu'à jamais aimés ils demeurent.

LE PRIX⁴⁹

(Prédiction)

Monsieur Chapman⁵⁰ a le prix:
 C'était décidé d'avance;
 — Faute aussi de concurrence —
 Je n'ai pas été surpris.

5 Panserot — mais quelle chance! —
 De ses beaux vers s'est épris...
 Monsieur Chapman a le prix:
 C'était décidé d'avance.

49. «L'Association Saint-Jean-Baptiste accepte l'offre de *La Presse* d'une somme de \$100 en or, pour un concours patriotique parmi les poètes et les musiciens canadiens-français [pour la composition d'un hymne national]» («Un hymne national canadien-français», *La Presse*, 1^{er} septembre 1906, p. 28). La date limite pour la remise des textes, fixée au 1^{er} décembre 1906, fut ensuite reportée au 15 mars 1907. Voir «*La Presse* endolorie» (*infra*, p. 499). Le «vainqueur» fut l'abbé A. Fournet, professeur de littérature à l'Université Laval («Le chant national», *La Presse*, 27 mai 1907, p. 1).

50. William Chapman (1850-1917) avait publié, à Paris, *Les Aspirations* (1904), qui avait obtenu le prix Archon-Despéroutes de l'Académie française.

J'en avais bien l'assurance,
 Car tous les meilleurs esprits
 Dont on goûte les écrits
 N'ont pas concouru, je pense...

10

Monsieur Chapman a le prix.

Malin Charretier⁵¹.

LA PRESSE ENDOLORIE⁵²

Opérette-bouffe

En une seule et unique partie.

Au lever du rideau, la « Presse », énorme matrone à la face abrutie par vingt-cinq ans d'ivrognerie et de vagabondage, paraît, navrée, et chante avec de grands gestes magnanimes, accompagnée en sourdine par un invisible orchestre de tambours et de cymbales.

LA PRESSE

Je leur offre de l'or, ils me répondent: non!
 Je leur offre du pain, du beurre, le renom,
 La gloire dont ils sont assoiffés, la musique,
 Et l'hospitalité de ma feuille publique...

CHŒUR DES POÈTES

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux!

5

51. Une coupure de presse de ce texte se trouve dans « Collection Albert Cloutier, Volume I, Œuvres d'Albert Lozeau, Poésies (en ordre chronologique) » (BNQ, fonds Albert-Lozeau). Le pseudonyme est peut-être une allusion au grand-père paternel du poète: dans les papiers de famille, une anecdote raconte comment, durant les troubles de 1837, Nestor-Alphonse Lozeau, alors qu'il distribuait du pain en charrette, avait trompé la surveillance de soldats anglais (« Généalogie et mémoires de la famille de Joseph Lozeau, 1902-1924 », BNQ, fonds Albert-Lozeau, f. 3).

52. Sur le concours organisé par *La Presse*, voir *supra*, n. 49.

LA PRESSE

Ils sont maigres pourtant, pauvres comme des gueux;
 Ma maison les accueille... en tant que cela «paye»;
 Ma prodigalité suspecte les effraye...
 J'en souffre; l'injustice exalte ma douleur:
 (Les yeux au ciel)

10 Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur⁵³!

CHŒUR DES POÈTES

Ayons l'estomac creux et gardons nos mains nettes!

LA PRESSE

C'est vrai que je leur sers des concours malhonnêtes...
 Aimant assez m'approprier le bien d'autrui,
 Je sais l'art lucratif d'en tirer quelque fruit.
 15 Je bats la grosse caisse, et bien mieux que personne!
 Ils me dédaignent, soit! — Au meurtre! on m'abandonne!
 (Gueulant, suppliante)

Chapman, mon seul espoir! Chapman, mon fils aîné!
 Ô, toi, que l'Institut hier a couronné⁵⁴,
 Viens consoler ta mère, et viens recevoir d'elle,
 20 Pour ton amitié chère et ton respect fidèle,
 Cette guirlande de lauriers, ces piastres d'or!...
 (Avec larmes et transport de tendresse)
 Baise, rebaise-moi et baise-moi encor!

CHŒUR DES POÈTES

L'enfer s'ouvre à sa voix comique, rauque et vile!

LA PRESSE

(Le caressant en une explosion de passion hystérique)
 Mon mignon, mon chéri, mes bras sont ton asile!
 25 À toi tout mon espace et toutes mes couleurs!
 Tous les charmes vendus de toutes mes ampleurs!
 Tes vers, fussent-ils longs comme une nuit d'angoisse,
 Je te les publierai à la verge, à la toise!

53. Jean Racine, *Phèdre*, IV, 2; c'est Hippolyte qui parle.

54. Voir *supra*, n. 50. L'Académie française fait partie de l'Institut de France.

(Pâmée)

Mes bienfaits sont à qui ne peuvent s'essouffler :
 Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler !
 Je publierai tous les portraits d'hommes célèbres,
 Pour encadrer tes vers frivoles ou funèbres !

30

(Toute en sueurs)

Et les lettres aussi qui viennent de Paris,
 Et qui vantent, sans rire, ô Maître, tes écrits !

(Défaillante)

Mon sang, comme un chemin de fer, en moi circule.
 (Évanouissement)

35

CHŒUR DES POÈTES

Le Veau d'or est toujours debout⁵⁵ !

(Danse)

Quand est-ce qu'il va s'asseoir ?

Quand est-ce qu'il va s'asseoir ?

(Fortissimo à l'orchestre)

Le Veau d'or est toujours debout !

Rideau.

Malin Charretier⁵⁶

INSENSIBLE NATURE

Printemps, le soleil resplendit, tout en or,
 Et sa tiède caresse enchante la nature.
 Une cloche a sonné pour une sépulture,
 Et par ce jour de gloire on pleure sur un mort.

Le rêve, comme un philtre enivrant, nous endort ;
 Aujourd'hui, rien n'est plus du mal qui nous torture.
 Mais la splendeur du jour est ironique et dure
 Aux âmes qu'une peine affreuse brûle et mord.

5

Impassible soleil, ô nature sereine !
 Rien ne monte vers toi de la douleur humaine,
 Rien ne trouble ta calme et froide majesté !

10

55. Vers tiré de l'opéra *Faust* de Gounod.

56. Voir *supra*, n. 51. Une coupure de presse de ce texte se trouve dans « Œuvres d'Albert Lozeau — Proses », BNQ, fonds Albert-Lozeau.

Tu vois également les pleurs et le sourire,
 Et nous ne cesserions, haineux, de te maudire,
 Si nous n'avions, pour nous consoler, ta beauté!

UNE VOIX

Une douceur qui chante en mots clairs sur la bouche,
 Mélodie en mineur;
 Cristal qui vibre, or qui résonne; bruit qui touche
 Et caresse le cœur...

5 Qui sait?... Parfum sonore, arpeges, voix des roses,
 Jadis, aux temps anciens,
 Alors que les jets d'eau dans les enceintes closes,
 Jasaient aériens?...

10 Voix qui monte et devient, en s'élevant, plus douce,
 S'éployant en douceur,
 Tellement, qu'on voudrait comme en un lit de mousse,
 S'endormir à jamais dans son rythme berceur...

CANADA⁵⁷

Canada, lacs profonds, fleuve géant, rivières,
 Bois de pins, qui seront des champs de blé demain!
 Montagnes que l'érable aux feuilles de carmin
 Enflamme de couleurs et fleurit de lumières!

5 Campagnes où l'on voit, aux frondaisons premières,
 Tous les pommiers en fleurs sur le bord du chemin;
 Où l'heureux paysan croit dans le lendemain,
 Car le sol donnera ses moissons coutumières.

57. «Deux de nos poètes montréalais, MM. Albert Lozeau et Michel Helbronner se sont classés parmi les lauréats du concours des «Poètes de Clochers», organisé par les «Annales politiques et littéraires». Il s'agissait de louer, en un sonnet, la ville ou la province natale. Il nous fait plaisir de constater que les nôtres figurent en bonne place, à côté des poètes de France, de Belgique et d'Algérie» (*Le Canada*, 18 juin 1907, p. 9). «Ce sonnet a valu à son auteur un premier prix dans un concours ouvert par les *Annales politiques et littéraires* et auquel ont pris part 8,946 concurrents» (*L'Avenir du Nord*, 21 juin 1907, p. 1).

Maintenant, c'est l'hiver. Ah! comme il a neigé!
 Les champs semblent au loin des lacs de lait figé;
 Sur le fleuve, on patine, on glisse dans la rue.

10

Et les grelots des attelages tintent d'or!
 Pays cher, où dans la maison et la cohue,
 Le doux parler de France aux lèvres chante encor!

CREDO

Réponse à des vers de Monsieur F. M...
 à propos de ma dernière poésie: «Incrédulité»⁵⁸

Non, monsieur, ce n'est pas cela qui m'inquiète;
 Mon doute est amoureux, poétique et rêvé.
 Non: le vrai Dieu je l'ai depuis longtemps trouvé;
 Mes lèvres le supplient et mon cœur le reflète.

La vérité divine est pareille au soleil;
 Elle épand sur le monde également sa flamme,
 Et c'est avec les yeux mystérieux de l'âme
 Qu'on la voit resplendir comme l'aube, au réveil.

5

Il suffit d'écouter la voix intérieure
 Qui nous parle d'amour et d'immortalité,
 Pour croire que la douce et pure vérité
 Habite en nous et nous conseille, heure par heure.

10

Je crois en Dieu. Je crois au bien de la douleur.
 Je crois qu'il faut prier comme sa vieille mère,
 Être humble pour avoir la foi, cette lumière,
 Car la foi, dit Pascal, c'est Dieu sensible au cœur.

15

AMOUREUX

Ils passent lents et doux dans la beauté du soir.
 Ils n'ont pas l'air de se parler ni de se voir.
 Ils vont l'un près de l'autre, elle blanche, lui sombre;
 Et quand une lumière inonde de bleu l'ombre,
 Ils passent vite, ayant peur d'être reconnus,

5

58. Pour «Incrédulité», voir *supra*, p. 81. On n'a pas retrouvé les vers de «F. M.»

Car amoureusement ils ont joint leurs doigts nus...
Mais il est tant de gens, le soir, au seuil des portes,
Qui respirent l'air frais que la nuit tendre apporte!
À presque chaque pas ils sont effarouchés,
10 À peine si leurs mains se peuvent rapprocher...
Ils s'éloignent un peu l'un de l'autre et paraissent
Indifférents, et pour trouver l'ombre ils s'empressent.
Le bruit des voix les gêne, et trop de curieux
Cherchent à découvrir le secret de leurs yeux...
15 On les voit hésiter, parfois, au coin des rues,
Sous des flots de clartés électriques et crues.
Ils se consultent. L'heure avance, il se fait tard...
Encore un peu d'amour innocent quelque part
Où la rue est obscure et le peuple tranquille,
20 Où l'on se sent comme emporté loin de la ville!...
Oh! l'ombre pleine d'aise et de sécurité
Qui les accueille et qui les voile avec bonté!
Ils en ont la douceur et le rêve dans l'âme,
Et leurs cœurs attendris ardemment la réclament!
25 Lents toujours, voici qu'ils reviennent sur leurs pas;
Ils voudraient se quitter, ils ne le peuvent pas!
Ils se disent de près beaucoup, beaucoup de choses...
Et comme il est minuit, que les portes sont closes,
Et que de plus en plus désert est le chemin,
30 Ils s'en vont, se tenant librement par la main...

REPOS

Les arbres ont neigé. Le pâle automne meurt.
La pluie a brouillé l'air et le vent souffle à peine...
Mon âme, endormons-nous dans la molle douceur
De ce silence vaste et chaud comme la laine.
5 Comme un lit de repos dressé, pour notre ennui,
Le jour nous prend et nous assoupit, sans un rêve;
Et dans le grand combat où la force nous fuit
Sonne, au cadran terni du ciel, l'heure de trêve.
Dormons. La vie est longue et dur le souvenir.
10 Reposons doucement, l'âme engourdie et close.
Du monde jusqu'à nous, ne laissons rien venir,
Pas même le parfum d'une tardive rose.

Ce qui nous a troublé vient du dehors de nous;
 Fermons nos yeux, fermons notre cœur à la terre,
 Et qu'un peu de néant passer et si doux, 15
 Nous plonge dans l'oubli profond et le mystère...
 Dormons, hors de l'amour amer et du remord...
 Puis, à notre réveil remercions l'automne
 Qui panse la blessure et calme de l'effort,
 L'automne paternel et divin qui nous donne 20
 Le repos dans la vie, en attendant la mort.

ENNUI

Dans le cœur avoir tant de richesse amassée!
 Prendre la plume et ne pas écrire un seul mot!
 Ah! ne pouvoir forcer la porte du cerveau
 Et, voleur de soi-même, y piller sa pensée!
 L'esprit refuse tout à l'âme qui l'anime, 5
 Et la laisse languir dans le pire tourment.
 Exprimer ce qu'on souffre, oh! quel soulagement,
 Et quelle gloire après, si le verbe est sublime!
 L'ennui nous point. On est dans un désert sans borne.
 On crie à son ami: «Venez!» il ne vient pas. 10
 Tout est indifférent et nocturne ici-bas,
 Et là-haut, dans le ciel d'automne, tout est morne...
 Le livre échappe aux mains, et la plume inutile
 Entre les doigts n'est plus qu'un morceau de bois noir.
 — Ô secret conseiller de muet désespoir, 15
 Comment te fuir, ennui mauvais, ennui stérile?...

LA LUTTE

J'ai cessé de la voir. Mais mon désir ardent,
 Malgré ma volonté tenace, m'en rapproche,
 Et de son souvenir me faisant un reproche,
 Je lutte avec mon cœur plein d'un rêve obsédant.
 Plus je cherche l'oubli sauveur, moins je le trouve. 5
 C'est le soir que son front, ses lèvres et ses yeux

M'apparaissent, — surtout, ses yeux charmeurs et bleus...
Alors, ce que l'on souffre à vouloir, je l'éprouve !

Je veux ! Toute ma force affluant à mon cœur
10 Repousse la cruelle et douce vision ;
Et, comme saint Antoine à la tentation,
Je crie : Allez-vous-en ! aux deux grands yeux en fleur !

Je lutte ! Je combats mon amour, et j'espère
Entre l'image et moi dresser un jour d'oubli...
15 Je penche sur mon bras mon front las et pâli,
Et je ferme le cœur et l'esprit à la terre.

J'ai vaincu ! La paix règne en mon âme un instant.
J'étais comme quelqu'un que le sommeil tourmente
Et qui, ne pouvant pas s'assoupir, se lamente,
20 Paupières closes, bien éveillé cependant !

Enfin, c'en est fini des larmes et des fièvres !
— Comme ses yeux étaient profonds, chastes et beaux,
Douce ses mains, doux ses cheveux, plus doux ses mots !...
Ne plus goûter jamais le baiser de ses lèvres !...

BAL EXIGU

Vous aimez la valse, peut-être ?
Le mouvement en est joli,
Quand les danseurs ont où se mettre
Et ne se heurtent pas au lit.

Parlez-moi d'une œuvre de maître
5 Et d'un pianiste accompli !
Quand il faut ouvrir la fenêtre
D'un petit salon trop rempli,
Où des femmes en robes blanches,
10 Telles que des balais sans branches,
Essuient les murs gris en plein bal.

Ça me fait l'effet pitoyable
D'un poisson rouge misérable
Tournant aux parois d'un bocal.

J'AI DIT À LA BRISE...

J'ai dit à la brise, à la brise douce,
 La peine que j'ai;
 La brise frivole a frôlé la mousse
 De son vol léger.

J'ai dit à la nuit, à la nuit calmante,
 Ma douleur d'aimer;
 Et la nuit sereine, et la nuit méchante,
 N'a su me calmer.

J'ai dit à l'étoile, à l'étoile chaste,
 Le mal désolé
 Qui hante mon cœur et qui le dévaste;
 L'étoile a tremblé.

J'ai dit à l'enfant qui cause ma peine,
 Ma peine, éploré;
 Et comme elle est tendre encor plus que vaine,
 Elle en a pleuré...

J'ai dit, j'ai tout dit, et, pendant une heure,
 Sangloté tout bas...
 Et, douce, elle pleure aussi quand je pleure,
 Mais ne m'aime pas!

POURQUOI?

Le chien sauve son maître au risque de sa vie;
 Le chien lèche les mains dures qui l'ont battu;
 Le chien, de ses beaux yeux sincères, sans envie,
 Regarde l'homme et croit: L'homme est plein de vertu.

Le frère suit son frère, un soir, et l'assassine;
 Le chien va se coucher sur une tombe, et meurt.
 Le fils trompe son père et gaîment le ruine;
 Le chien garde, la nuit, la maison du voleur.

L'homme est bâti de haine et pétri d'égoïsme;
 Pour fonder son bonheur il prend celui d'autrui;
 Le chien est bondissant de joyeux héroïsme,
 Le plaisir de son maître est son plaisir à lui!

L'homme sent poindre enfin le remords de ses crimes.
15 Coupable dès l'ancêtre, il expie en pleurant.
Il est juste qu'il souffre, ayant fait des victimes,
Que sa peine soit longue et que son mal soit grand.
Mais le chien, le bon chien, ce doux irresponsable,
Par un lien d'amour à son maître attaché,
20 Pourquoi partage-t-il notre sort misérable,
Lui qui n'a pas péché?

SPECTACLE DE LA RUE

7 mai. Fête des arbres

Les érables sont roux et les saules sont verts
De bourgeons, qui seront par l'air tiède entr'ouverts,
Et dans les cours, le long des clôtures disjointes,
On voit l'herbe percer le sol de fines pointes.
5 J'ai regardé longtemps un homme lent et vieux
Peindre des «boîtes d'arbre» en vert délicieux,
Pendant qu'un autre armé d'un pic et d'une bêche
Creusait autour d'un orme à la racine sèche.
Puis, survint l'arrosoir lourd et municipal
10 Qui versa dans le trou — liquide principal! —
Beaucoup d'eau sur le pied d'une petite plaine,
Qui grandira, je crois, mais non sans quelque peine.
Ce sont petits travaux coutumiers au printemps,
Qui font rêver de lacs, de montagnes, de champs,
15 De bois qui ne sont pas profanés par les hommes,
De pommiers pas greffés portant leurs propres pommes,
Qui n'ont pas l'air, ployant sous les fruits étrangers,
De concentrer en eux trois ou quatre vergers.
J'aime qu'au rosier blanc fleurisse rose blanche,
20 Que l'œillet rouge soit parent avec sa branche.
Si le narcisse est beau, c'est qu'il est naturel.
Qui pourrait se vanter de m'embellir le ciel?
Ainsi je raisonnais, du soleil plein la tête,
En regardant planter des arbres, à leur fête.

PETITS POÈMES

I

L'heure tiède

Le ciel est comme en marbre bleu veiné de blanc.
C'est un après-midi tiède, tranquille et lent.
On respire le vent bruissant dans les feuilles,
Chargé de la fraîcheur que dans l'ombre il recueille,
Pendant que le soleil reproduit, au trottoir, 5
Les rameaux agités et les branches, en noir.
Vis-à-vis ma maison, des pommiers verts fleurissent;
Les pétales nacrés et clairs les envahissent.
Tellement qu'enneigé, l'arbre, au moindre frisson,
En fait papillonner mille sur le gazon. 10
— L'air de mai doucement me chauffe les épaules,
Et je rime ceci près de deux jeunes saules.

II

La bouture

Pareille à la bouture humble au rosier coupée,
Plantée au grand soleil fécond du renouveau,
Dont la racine avec lenteur développée
Aspire avidement la sève du terreau;
Dont le travail secret est le travail suprême, 5
Mystérieux, dans l'ombre inviolable enclos,
Si long qu'il fait songer à la mort elle-même,
Jusqu'au premier bourgeon avec l'aurore éclos;
Ainsi, mon amitié pour vous lente à paraître,
Dans la nuit de mon cœur profond s'enracinait: 10
Une première feuille à peine vient d'y naître,
Et la rose fleurit déjà... dans un sonnet!

ÉPIGRAMME

Souriez-nous, valsez, rêvez: ne parlez pas.
Qu'il vous suffise d'être blonde,
Et qu'à vous regarder l'on pense à la Joconde...
Ou, Madame, parlez tout bas.

5 Le charme de la grâce exquise qui s'est tue
 Dans le marbre silencieux!
 Qu'au lieu de votre bouche on écoute vos yeux,
 Et qu'on admire une statue!
 Soyez belle, c'est tout ce que l'on veut de vous;
 10 Vous ne pouvez pas autre chose...
 Hors ce qu'à notre cœur votre beauté propose:
 Vous adorer à deux genoux?
 Vous ignorez les mots aussi beaux que vous-même;
 Non, Madame, ne dites rien.
 15 Soyez comme un portrait vivant du Titien,
 Et tout de suite je vous aime!

UNE BONNE SŒUR PASSE

Une bonne Sœur passe en le bruit de médailles
 Que fait son chapelet de cuivre à grosses mailles,
 Et pendant qu'elle marche ainsi, pâle et songeant,
 De chacun de ses pas monte un frisson d'argent.
 5 Son voile noir est comme une aile dans la brise.
 Elle sort du couvent pour entrer à l'église,
 Prier, dans l'ombre, au pied du lumineux autel
 Du doux Cœur de Jésus. Elle y va comme au ciel.
 Son regard est baissé. Ses mains sont dans ses manches.
 10 Pauvre est son vêtement qui déforme ses hanches.
 Son pied d'un gros soulier de cuir dur s'alourdit,
 Et peut-être que, nu, son pied est tout petit.
 Ma bonne Sœur, allez: que Dieu vous soit en aide!
 C'est par humilité que vous vous faites laide;
 15 Votre beauté suprême est cachée à nos yeux,
 Mais la Vierge sourit à votre âme, des cieus.

LES LYS

Ce sont des lys d'argent aux svelteness artistes,
 Dans le jour assoupi verseurs de parfums tristes.
 Fiers, élevant au ciel leur beauté, comme un vase,
 Calices grands ouverts, ils succombent d'extase.

Éclatants de splendeur en leur forme étoilée, 5
 Ils meurent dans les airs comme une chose ailée.
 Parmi les rouges fleurs du jardin, qu'ils sont blêmes!
 Comme ils sont orgueilleux de leurs pâleurs suprêmes!
 Poète qui te plains, isolé par tes rêves,
 Qui souffres d'un pur mal, mais qui toujours t'élèves, 10
 Songe à ces lys hautains en leur gloire d'artiste,
 Qui meurent en donnant leur âme: parfum triste...

LA SEMENCE

Des splendeurs de l'aurore aux splendeurs du couchant
 Les yeux au sol, le long des sillons parallèles,
 Dans le rayonnement du jour et les bruits d'ailes,
 Le semeur a semé le bon grain par le champ.
 Le soleil, sur la glèbe humide s'épanchant, 5
 Prépare la moisson dont les gerbes nouvelles
 Resplendiront dans la richesse des javelles,
 Blondes comme le miel, l'épi large et penchant.
 Dès le matin de l'âge, en ton âme féconde,
 Ce champ où la clarté surnaturelle abonde, 10
 Sème le grain bénit des nobles passions;
 Sans te lasser jamais, répands à paume pleine
 Le froment glorieux de la pensée humaine,
 Pour récolter le blé des bonnes actions.

LE CHÂTEAU SECRET

Par ce soir où le ciel bleuissait sous la lune,
 Votre charme émouvait mon âme, ô femme brune!
 Vous étiez lasse et tendre, assise à mes genoux,
 Et vous leviez vos yeux pleins de sourire doux
 Vers mon visage, où l'ombre avait tendu son voile, 5
 Comme on cherche longtemps dans la nuit une étoile.
 Que vouliez-vous savoir de mon cœur dans mes yeux?
 Je vous avais tout dit mon cœur mystérieux,
 Et vous pouviez entrer en lui maintenant, sûre

10 De ne pas vous meurtrir à quelque pierre obscure.
Je vous ai fait de la lumière avec des mots,
Qui m'ont paru, n'ayant pas été dits, nouveaux.
Je les avais gardés dans le fond de moi-même,
Pour les livrer un jour à la femme qui m'aime...
15 Et vous êtes venue en tendant vos deux mains,
Tranquillement, sans cri plaintif, sans gestes vains,
Vers ce château secret dont les portes rouillées
Seraient sur le mystère encore verrouillées.
Entrez, ma Châtelaine adorée, en mon cœur;
20 Voici la clé, la lampe: entrez, n'ayez pas peur...

V' LÀ LE BON VENT, V' LÀ LE JOLI VENT

Voilà le vent qui met les feuilles à l'envers,
Qui balaye le sol de sa traîne chantante,
Le vent rapide et frais, murmurant comme un vers,
Qui tourne, qui revient, dont l'oreille s'enchanté.
5 Voilà le vent qui joue autour des jeunes filles,
Affolant les chapeaux piqués sur les cheveux,
Faisant bouffer la robe au-dessus des chevilles,
Si vite rabattue, ô vent, d'un bras nerveux !
Voilà le vent léger qui voltige et taquine,
10 Qui ferme la fenêtre et mêle les papiers,
Voilà le vent joli qui berce l'ombre fine,
Sur le pavé luisant, des arbres à nos pieds.
Et voilà le bon vent qu'on boit comme une eau claire,
Le vent de la chanson, le joli, le bon vent,
15 Le vent égal, sans coups brusques et sans colère,
Le bon vent... a séché ma plume en écrivant.

RECOMMENCEMENT

Voici le temps venu des intimes soirées,
La lampe au cercle d'or s'allume un peu plus tôt;
Son reflet s'élargit, pâle, vers le rideau
Dont les fleurs de fil blanc ressortent éclairées.

Je reprends mon poète aux pages préférées, 5
 Invité dans son rêve ainsi qu'en un château,
 J'erre avec lui le long du fleuve et du coteau.
 Je bois le vin qu'il m'offre, aux ivresses sacrées.
 J'oublie en le suivant la tristesse du soir,
 Car c'est en grand seigneur qu'il m'ouvre son manoir 10
 Le poète célèbre aux strophes de lumière.
 Et quand j'ai bien joui, pour le remercier,
 Je remets le signet à la page première,
 Du livre qu'écrivit hier, Louis Mercier⁵⁹.

MUGUETS

À M. l'abbé Melançon

Clochettes de parfum, neige en grappes fleurie,
 Gerbe tombée hier des bras lourds de l'Été,
 De beaux muguets d'automne ont dressé leur clarté,
 Et le silence entend leur blanche sonnerie.
 Ils embaument, comme un jardin, ma rêverie, 5
 Car le miroir fidèle et pur a reflété
 Leur grâce frissonnante et doublé leur beauté,
 Par l'atmosphère tiède un peu lasse et flétrie.
 Charme particulier en novembre des fleurs!
 Arômes pénétrants, défaillantes couleurs, 10
 Doigts de l'Heure effeuillant leur vie agonisante...
 Ah! pour me ramener le printemps qui m'est cher,
 Sonnez, sonnez! — voici mugir le vent d'hiver! —
 Muguets, vous dont la fleur silencieuse chante!

TRANSITION

Le ciel a la couleur grise de la saison,
 La nue est immobile, aucun vent ne la pousse.

59. Louis Mercier, poète français né en 1870, avait publié, en 1903, *Les Voix de la terre et du temps* et, en 1907, *Le Poème de la maison*.

Dans le matin humide une humble femme tousse,
Et j'entends s'agiter des grelots à foison.

- 5 Une bande bleu pâle a bordé l'horizon,
Étroit ruban d'azur, marge d'opale douce.
La neige sur les toits semble une blanche mousse.
Et la lumière entre plus pure en la maison.
- 10 C'est un temps ennuyeux, vers la Sainte-Cécile.
L'Automne, à pas traînants, pour d'autres lieux s'exile,
Ayant effeuillé tous les arbres de nos bois.
- Et l'Hiver boréal qui se décide à peine,
Incertain, compte encor lentement sur ses doigts
Combien de jours il manque à sa gloire prochaine.

SECRET PERDU

- Des aimés, ne subir que des peines légères,
Sourire une minute après avoir pleuré;
Sentir son âme jeune et ses prunelles claires,
Et ne douter jamais du plaisir espéré;
- 5 Marcher, ne remarquer à ses pieds que les roses,
Regarder, et ne voir sur son front que le ciel;
Et, ravi tout le jour par la splendeur des choses,
Passer comme en un rêve au milieu du réel;
- 10 Croire que tout est bon, et goûter dans la vie
Un mystère profond de douceur et d'amour;
Le long de l'existence allègrement suivie,
Ne pas se soucier des heures sans retour;
- Bonheur ancien! Regrets qui nous font l'âme triste!
Divin secret perdu de savoir être heureux!...
- 15 Si maintenant en moi l'angoisse amère existe,
C'est que je suis un homme inquiet sous les cieux!

LA VOIX SÉVÈRE

Écoute ce que dit la droite Conscience
Dont l'homme entend la voix grave parler en lui;
À sa parole sûre agis en confiance,
Et marche librement où le sort te conduit.

C'est elle, si tu veux, qui guidera ta vie 5
 Dans le sentier serein de noblesse et d'honneur,
 Hors de l'orgueil, loin du dégoût, loin de l'envie;
 Soumets-lui ta raison incertaine et ton cœur.
 Que sa voix, tour à tour, te condamne ou t'approuve,
 Comme un enfant docile accepte son conseil: 10
 Ce qu'elle ordonne est juste, et l'esprit pur l'approuve;
 Obéis, et la paix bercera ton sommeil.
 Car c'est une voix forte, impérieuse et dure
 À qui l'a méconnue et bravée un moment,
 Et l'intime supplice est profond qu'il endure: 15
 La voix sévère crie impitoyablement,
 Et le Remords tragique avive la torture!

AMOURS PRINTANIÈRES

Quand reviendront les feuilles vertes
 Et les fleurs au bord des sentiers,
 Ils s'en iront des jours entiers
 Cueillir les corolles ouvertes.
 Aux chants familiers des oiseaux 5
 Qui suspendent leurs nids aux branches,
 Elles boiront dans leurs mains blanches
 À tous les courants des ruisseaux.
 Sous les arbres où la pénombre
 Fait des crépuscules baissés, 10
 Ils leur voleront des baisers,
 Comme les étoiles, sans nombre...
 Elles auront donné leurs cœurs
 Par leurs yeux clairs et par leurs lèvres...
 Ils s'en reviendront pleins de fièvres, 15
 Grisés de brise et de senteurs.
 Et le Printemps en son grand livre,
 Inscira: Nouvelles amours,
 Qui dureront bien quelques jours...
 — Heureux ceux qui pourront les vivre! 20

LIBERTÉ!

«...Les règles de la poétique généralement admises ne sont pas toutes bien fondées: par exemple, condamner tous les hiatus est excessif, interdire qu'un mot au singulier rime avec un mot au pluriel, exiger que les rimes féminines alternent avec les masculines, sont des prohibitions et des prescriptions arbitraires et partant abusives, puisqu'elles ne sont pas dictées par l'oreille. Ces rigueurs injustifiables sont très fâcheuses, elles ont inutilement accru les difficultés de la technique...»

Sully Prudhomme⁶⁰

La poésie expire en proie aux règles dures,
Et voilà trois cents ans que son supplice dure!
Ses liens oppressifs enfin vont éclater,
Esclave, elle apprendra ce qu'est la liberté!
5 «De l'air!» soupire-t-elle au vent qui, dans l'espace,
Sans l'entendre gémir, loin, très loin d'elle passe...

La pensée a perdu l'ampleur, au moule étroit;
Et la sincérité qui rêve d'aller droit,
Suit, pleine de remords cachés, la route oblique
10 Que lui prescrit la vieille école poétique!
Les rythmes, qui s'en vont hardiment inégaux,
Portent la marque énorme encore de Hugo!
Et la rime accouplée à la rime, par force,
Au nom de la raison demande le divorce!
15 Lamartine a laissé son âme dans les mots:
Ils ne lanceront plus au ciel de cris nouveaux!
Nous ne rabâchons plus que la chanson des autres;
Nos plaisirs, nos douleurs, ne semblent plus les nôtres!
La grande Lyre d'or des maîtres doux et fiers,

60. Sous le nom de Sully Prudhomme figure la référence «*Anthologie des poètes français contemporains*. Préface.» Il s'agit, en fait, de l'anthologie de G. Walch, *Anthologie des poètes français contemporains. Le Parnasse et les écoles postérieures au Parnasse (1866 à nos jours)*, Paris, Delagrave, (s. d.) [première édition sans doute de 1906], 3 vol. (suivis de deux volumes sous la direction de Pascal Bonetti). Seule la préface est de Sully Prudhomme (1839-1907), poète parnassien, membre de l'Académie française, qui avait reçu le premier prix Nobel de littérature en 1901.

Qui, sous leurs doigts féconds, épuisa tous les airs, 20
 Garde le souvenir vibrant de l'harmonie
 Dont la fit autrefois résonner le génie!
 Nous agaçons en vain ses cordes, ingénus,
 Espérant en tirer des accords inconnus...
 Hélas! nous ne faisons, sous notre ritournelle, 25
 Qu'éveiller et fausser les voix qui sont en elle!

Pour exprimer enfin le bien, le vrai, le beau,
 Il nous faut désormais un instrument nouveau.
 Que Boileau, satisfait de son long règne, dorme:
 Il fit bien de régler, en son siècle, la forme; 30
 Mais tout est dit! Comment le redire autrement?
 L'hémistiche à sa loi nous plie à tout moment;
 L'hiatus, si joli parfois, si clair, si doux,
 Dont Musset fit un vers à chanter à genoux!
 Les rimes, que Verlaine appelait pour les tordre, 35
 Dans les fous désespoirs doivent marcher en ordre,
 Selon qu'il fut jadis par édit ordonné;
 Et tel mot à l'exil final est condamné!

Quand la règle a vaincu, l'idée est en déroute.
 Se mirant dans le vers, la pensée a des doutes. 40
 Le rêve, qui battait des ailes, en plein vol,
 Marche, lourd de fatigue et d'ennui, sur le sol.
 Oui, c'est le cœur qui souffre, oui, c'est le cœur qui saigne,
 Mais il n'y paraît rien, puisque la règle règne!

Eh bien! Sully Prudhomme, artiste au verbe pur, 45
 Probe génie au goût infailliblement sûr,
 Toi qui des vieilles lois, un jour, eus à te plaindre,
 En suivant tes conseils qu'avons-nous donc à craindre?
 Mieux qu'un autre sachant ton sublime métier,
 Tu pris la poésie oppressée en pitié, 50
 Et voulus que, vivante et belle, elle fût libre,
 Et pût vibrer à l'aise et de toutes ses fibres!
 Maître, nous garderons le rythme essentiel,
 Ces deux ailes du vers pour s'envoler au ciel,
 Mais — que Boileau, critique excellent, nous pardonne! — 55
 Nous allons profiter des biens que tu nous donnes!

SALUTAIRE IGNORANCE

On ne sait presque rien l'un de l'autre, et l'on s'aime
On croit ce qu'on espère et l'on voit ce qu'on croit.
Les yeux sont des miroirs d'illusion suprême,
Et c'est une âme à son désir que l'on y voit.

- 5 L'un par l'autre les cœurs se trompent, et c'est l'ivresse,
Le mensonge adorable et le sincère amour!
Il ne faut pas que l'âme entièrement paraisse,
Car le charme d'aimer ne vivrait pas un jour!
- 10 Le bonheur n'est profond qu'enveloppé de rêve,
Comme la statue est plus belle dans l'encens;
Vers celle que ton cœur sur un autel élève,
Fais monter ton espoir et tes vœux frémissants;
- Et n'approche pas trop de la déesse aimée,
Imagine en splendeur ce que tu n'en peux voir:
15 Pour toi, d'un long baiser sa bouche est parfumée,
Elle t'aime: c'est tout ce que tu dois savoir!

MARS

Joyau prestigieux qui tremble et qui rutilé,
Rayonnant des frissons de feu,
Perçant l'ombre et dardant de lumière subtile
L'espace où dort l'infini bleu;

- 5 Comme un globe flambant trempé d'un or fluide,
Mars est levée, honneur du ciel,
Éblouissante plus qu'un diamant splendide
Taillé par le temps éternel:
- 10 Monde mystérieux, petit soleil nocturne,
Mon âme est toute en mon regard
Quand je suis dans l'éther immense et taciturne
Ta course depuis le départ,
- Car dans le reflet chaud de ta clarté qui bouge,
Dans ta palpitante lueur,
15 Planète, tu parais nager dans un sang rouge,
Pareil à celui de mon cœur!

RÉALITÉ

Quand on songe, la nuit, et que par la fenêtre
 On aperçoit fleurir les astres familiers,
 Le ciel semble venu si près des oreillers
 Qu'on pourrait le toucher du bout du doigt, peut-être...

Mais la sage Raison parle aussitôt et dit:
 Rêveur, ne sais-tu pas que des milliers de lieues
 Séparent ton regard de ces étoiles bleues,
 Vers lesquelles ton bras follement se tendit?

5

Demain, l'on croit étreindre et posséder son rêve,
 Car il est là qui s'offre en deux yeux adorés;
 Son rêve!... doux bonheurs dès longtemps préparés,
 Félicité que tout promet, que rien n'achève!

10

Mais la Vie impassible, et qui ne rêve pas,
 Prononce sans un mot la fatale sentence,
 Entre elle et la chimère établit la distance,
 Et ferme, ou rend lointains les beaux yeux d'ici-bas!

15

LOUANGES

«Matière où l'âme brille à travers son suaire,
 Boue où l'on voit les doigts du divin statuaire...»
 V. H.⁶¹

Comment vous regarder sans bénir la beauté
 Dont le rayonnement illumine la vie?
 La joie intime est par votre grâce servie,
 Et par votre regard le regard enchanté!

C'est votre mission auguste d'être belle,
 Comme c'est le destin du ciel d'être étoilé,
 Et de répandre au fond de notre cœur voilé
 L'éclat du feu caché derrière vos prunelles!

5

Porteuse de lumière aux gestes de blancheur;
 Bonté, force, espérance et courage du monde;

10

61. Victor Hugo, «Le sacre de la femme» (IV) (*La Légende des siècles*): «[...] suaire! / [...] statuaire!».

Fragilité sur qui notre bonheur se fonde;
 Phare de certitude, océan de douceur!
 Par l'imposition de vos mains sur notre âme,
 Vous apaisez le mal et vous chassez la nuit;
 15 Sous vos doigts souverains la flamme éteinte luit,
 Et l'homme respendit de votre gloire, ô Femme!

FIN D'ANNÉE

Dans cette page féminine,
 J'écrivis bien des vers pour vous;
 J'ignore s'ils vous plurent tous;
 L'âme de la femme est si fine...

5 Mon poème, pâle églantine
 Qui s'effeuille sur vos genoux,
 Eût voulu qu'un parfum plus doux
 Montât de son cœur qui s'incline.

10 L'an qui marche est déjà lointain,
 Et voici le dernier matin
 Qu'avec ma fleurette j'arrive.

Pour sa mémoire éterniser,
 Laissez ma constance naïve
 Rêver la gloire d'un baiser!

À ÉMILE NELLIGAN⁶²

«Analysez la plaie et fourrez-y les doigts.»

Alfred de Musset⁶³

Qu'un sacrilège acier te fouille le cerveau;
 Qu'un scalpel, dont le fil aigu te revendique,
 Te dissèque, vivant, sur la place publique,
 Toi que ne défend pas l'asile du tombeau⁶⁴;

62. Voir *supra*, p. 155.

63. Alfred de Musset, «Namouna», 2^e chant, VI, *Premières poésies*.

64. Nelligan est dans un asile psychiatrique depuis 1899.

Qu'un publiciste, dont la plume est un couteau 5
 Sur ta matière grise étaye une chronique,
 Et, médicalement lourd et pédant, indique
 Ce qu'il distingue encor dans la «loque» de beau⁶⁵;
 Cet affront, Nelligan, te grandit et t'élève!
 Tu planeras plus haut dans le plus haut du rêve, 10
 Sous un ciel de pensée éternellement bleu!
 Car nous n'oublions pas la sublime harmonie
 Que, par un soir de mai⁶⁶, sanglota ton génie:
 Si l'un te fait cadavre, un autre te fait dieu!

TÉLÉPATHIE

Vous ne le sentez pas, lorsque je songe à vous?
 Et lorsque ma pensée errante vous effleure,
 Rien ne frissonne donc de plus tendre dans l'heure?
 Rien d'intime ne chante ou pleure en l'air plus doux?
 Parfois, quand vous rêvez, doigts joints sur vos genoux, 5
 Un petit vent d'amour, dont votre âme s'épeure,
 Ne voltige-t-il pas, tiède, en votre demeure,
 Tournant sur l'or léger de vos beaux cheveux roux?
 Si la pensée au cœur aimant se communique,
 Si deux désirs pareils font un désir unique, 10
 Vous me portez souvent dans le fond de vos yeux!
 Mais si quand mon esprit sur vous étend ses ailes,
 Vous songez: Comme au bal, les robes étaient belles!...
 Je gaspille pour vous mon amour précieux!

65. Allusion à l'article du docteur Ernest Choquette relatant sa rencontre avec Nelligan à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu («Émile Nelligan», *Le Canada*, 24 décembre 1909, p. 4). L'auteur manifeste de la sympathie pour le «cas» Nelligan, mais regrette qu'on ne l'ait pas sauvé de la pernicieuse influence de Heine, Baudelaire et autres poètes.

66. Allusion à la réunion de l'École littéraire de Montréal du 26 mai 1899, au Château de Ramezay, au cours de laquelle Nelligan récita plusieurs poèmes dont «La romance du vin».

LE VERBE

Comme une onde limpide en un vase versée,
En l'urne d'or du verbe éclate la pensée.

C'est un petit miroir frémissant, calme et pur,
Et dont la transparence approfondit l'azur.

5 C'est un rayon que l'âme ardente dissimule,
Et qui, soudainement, brille au papier, — qu'il brûle!

C'est le mot, caillou noir dans la terre dormant,
Sous un jet de clarté devenu diamant!

10 C'est la puissance écrite et la force imprimée,
C'est l'éloquence haute en silence exprimée!

C'est l'éclair et la foudre alignés au crayon,
Pour détruire ou sauver la folle nation!

Sous la plume de l'homme à l'âme droite et fière,
Le verbe, c'est un peu de Dieu: c'est la lumière!

DÉCHÉANCE

À cette heure suprême, ô sang de mes aïeux,
Je sens monter en moi votre flot séculaire!
De ma race l'orgueil m'envahit et m'éclaire,
Et je la chante avec des larmes dans les yeux!

5 Ô sang pur d'alliage, ô sang audacieux,
Vif à l'enthousiasme et prompt à la colère,
Sang juste, brave, ardent comme une lave claire,
Sang des plus grands cerveaux qui pensent sous les cieux!

10 Que ceux-là, dont le cœur vidé de sa noblesse,
Devant le nombre fort prosternent leur faiblesse,
Certes, le geste est laid, — comme la lâcheté!

Car le sang qui jadis eût redressé leurs bustes,
Qui les eût gardés fiers, vertueux et robustes,
Goutte à goutte, un marchand est venu l'acheter!

NOUVELLE LOI

«Nos pères, en 1837, ont certainement eu tort de se révolter, parce qu'ils allaient à une défaite certaine.»

*La Presse*⁶⁷

Vous êtes à blâmer, héros des Thermopyles⁶⁸,
Puisque chacun de vous avec courage est mort;
Lutter sans remporter la victoire est un tort:
Que n'avez-vous vaincu, stoïques imbéciles?

La justice et le droit sont des armes futiles:
Jetons-les à la mer, et que le nombre fort
N'ait à craindre de nous un seul petit effort.
Avant de réclamer, comptons nos projectiles.

5

Soyons muets, passifs, lâches abjectement,
Et que la peur des coups soit un enseignement
De honteuse inertie et d'ignoble bassesse.

10

Nous sommes une race où ne bat plus un cœur,
Vendue au clair métal, dévouée à la graisse,
Et digne de lécher les talons du vainqueur!

SOIRS D'OCTOBRE

J'aime les soirs d'octobre avec leur ciel sans astres,
Nu comme les champs noirs où tout est moissonné,
Où le dernier épi de blé mûr est glané,
Pleins du silence lourd d'après les grands désastres.

Tout seul avec mon cœur, le front dans la clarté
De ma lampe, qui chante ainsi qu'une cigale,
J'écoute, les yeux clos, passer l'heure inégale,
Si longue quand l'ennui déprimant m'a hanté!

5

Parfois aussi, le mal d'un lent regret m'opprime,
Mon cœur endolori se reprend au passé;

10

67. Anonyme, «À propos de 1837», *La Presse*, 22 février 1910, p. 4.

68. Parallèle entre la Rébellion de 1837, vaincue par l'armée anglaise, et le combat des trois cents Spartiates de Léonidas contre les Perses au défilé des Thermopyles en Grèce.

Mais que d'instants heureux et si courts j'ai passés,
Au sens d'un sonnet doux asservissant la rime!

La joie exquisément douce du ciseleur
Qui sent, mièvre ou robuste, éclore sa pensée!
Et qui, dans l'argent pur d'une forme enchâssée,
La contemple, ravi, fraîche comme une fleur!

Que lui fait maintenant le ciel vide d'étoiles,
Vers qui vole l'idée impossible à saisir,
Comme si, dans sa fuite, et toute à son plaisir,
Frivole, elle craignait qu'on lui nouât des voiles!

Vous ne connaissez pas, cerveaux matériels
Pour qui les écus d'or, de l'esprit tiennent place,
Qui vous courbez bien bas devant la populace,
Friands de ces honneurs que vous croyez réels!

Vous ne connaissez pas l'inexprimable joie
De sentir sur le papier palpiter son cœur,
D'être de sa pensée intime le vainqueur,
De l'avoir faite esclave en un joug qui la ploie!

Qu'importe que la lutte ait brisé tout son corps,
Comme une sève dont la vigueur fend l'écorce?
C'est au feu du combat qu'on mesure sa force,
N'est vaincu que celui qui gît parmi les morts!

DERNIÈRE FLEUR

C'est la dernière fleur vive qu'elle m'envoie.
J'en respire l'odeur, j'en caresse la soie,
Et sur les tons moirés des fins pétales bleus
Je pose un long baiser qui les tiédit un peu.
J'ai pensé de la mettre à sécher dans un livre,
Afin que, morte, elle eût l'apparence de vivre,
Et gardât, fleur encor, sa forme et sa couleur
Et quelque ancien parfum émané de son cœur.
Mais j'ai, pour prolonger sa fragile agonie,
Dans l'eau claire d'un vase en porcelaine unie
Plongé sa tige verte et fine, doucement.

Elle achève sa vie exquise en ce moment.

Il ne restera rien bientôt de la fleur frêle.
 Son parfum est monté dans l'air pur, comme une aile.
 Mais sa poussière ira, ne voulant pas mourir, 15
 Dans une fleur nouvelle, au printemps, refleurir,
 Et n'aura pas rêvé, captive au fond d'un livre,
 À la gloire perdue et douce de revivre.

RETOUR

Je reviens à ton culte, ô Muse délaissée;
 Je n'ai jamais connu l'amour qu'en t'adorant,
 Car loin de ta beauté, pauvre chanteur errant,
 Rien n'a charmé mon âme et chacun l'a blessée...
 Par ta sublime voix ravie et consolée, 5
 Jadis, elle écoutait tes conseils en pleurant,
 Et docile à ton geste irrésistible et grand,
 Elle suivait tes pas comme une humble épousée.
 Voici que la douleur la ramène vers toi
 Avec tant de sanglots d'avoir trahi sa foi 10
 Qu'elle succombe, pâle, à tes pieds, bonne mère...
 Relève-la, prends-la sur ton cœur éternel,
 Et par l'espace bleu des soirs pleins de lumière
 Montre-lui le chemin perdu qui monte au ciel.

RÉPONSE

«Monsieur, je vous adore, et comme je
 suppose que ce sera un plaisir pour vous
 de le savoir, je vous l'écris.»

Lettre anonyme

Vous m'adorez, mademoiselle?
 J'en suis ému, certainement,
 Car je tiens — et point ne le cèle —
 L'amour pour un beau sentiment.
 Je ne vous connais pas, qu'importe!
 Lorsqu'un petit vent opportun

Passe en embaumant votre porte,
Ferme-t-on la porte au parfum?

10 Je n'ai de dédain pour personne.
J'accepte votre jeune amour
Comme une rose qu'on me donne
Pour embellir une heure, un jour...

15 Tout ce qui part d'un cœur sincère
Trouve le chemin de mon cœur:
Aimez-moi dans l'ombre, ma chère,
Sans trop souffrir de ma douceur.

Si ce billet s'arrêtait là, chers lecteurs, quelques-uns d'entre vous s'écrieraient peut-être :

— Qu'il est court!

Permettez-moi de vous poser une question.

Trouvez-vous ces vers bons ou mauvais? Si vous les jugez bons, cet article est suffisamment long, puisque les meilleures choses doivent ne durer que peu de temps, au risque de se gâter, comme le poisson frais en juillet.

Tenez pour acquis qu'un vers vaut dix lignes de prose, de même qu'en musique une blanche représente deux noires. Les gens d'esprit — vous en êtes — ne regardent pas à la quantité: à leur avis, une goutte d'essence supérieure surpasse un flacon d'eau de Cologne. Cette comparaison vieille comme l'écriture ne s'applique pas à mes vers, qui sont ce qu'ils sont, ni plus ni moins.

Je pourrais m'arrêter ici et signer, si je ne craignais que le rédacteur en chef me qualifiât de paresseux, — ma réputation étant déjà assez compromise à cet égard. Lui, quoiqu'il soit très intelligent, est journaliste avant tout, et il ferait beau essayer de le convaincre qu'un sonnet remplit une colonne aussi bien qu'un compte rendu détaillé! Les vides l'effraient: il pense que sans matière à lire on n'intéresse personne. Il a formidablement raison!

Le journal a ses exigences que la poésie ne connaît pas. Aussi n'a-t-on jamais vu des rimeurs moisir dans les bureaux de rédaction, où il faut travailler méthodiquement et d'arrache-pied. Pour ma part, j'y crèverais sans tarder. Sympathies.

Tout de même, lisez mes petits vers; j'ai l'intime conviction qu'ils valent mieux que ma prose. Je regrette beaucoup de ne pouvoir connaître l'opinion de mon amoureuse; j'espère qu'elle

me l'écrira. Je vous tiendrai au courant, — avec sa permission, bien entendu.

Là-dessus, bonjour ! À la semaine prochaine.

CHANSON D'AMOUR

Il est plus d'une musique, Il est plus d'une chanson, Joyeuse ou mélancolique, Dont résonne la maison Dans le soir doux et mystique.	5
Il est plus d'une chanson.	
Chaque pensée a la sienne :	
Il est plus d'une chanson	
Dans l'âme musicienne,	
Comme au fond de la raison,	10
Plus d'une musique ancienne.	
Il est plus d'une chanson.	
Il est plus d'une musique,	
Il est plus d'une chanson	
Dont la cadence s'explique	15
Par le jour et la saison,	
Et que l'heure communique.	
Il est plus d'une chanson.	
Pour vous, ô ma Bien-Aimée,	
Il n'est rien qu'une chanson	20
Dont la tendresse charmée	
Éveille au cœur un frisson...	
Et toujours, ô Bien-Aimée,	
Je chante cette chanson !	

LE MÉLANGE

Une pensée humide a tremblé dans vos yeux.
Qui fait de votre cœur une blanche victime ?
Dites-moi la raison de cette peine intime
De votre mal, nous nous consolerons tous deux...

5 Mais vous ne savez pas pourquoi vous êtes triste...
 Rien ne vous a blessée et tout vous a souri...
 Interrogez un peu votre âme, votre esprit?
 Vous ignorez encore... et le chagrin persiste.
 C'est ainsi. Nul ne sait le secret de son cœur.
 10 Une larme, parfois, nous monte à la prunelle,
 Qui vient du fond de l'amertume originelle!
 Car tout bonheur humain est mêlé de douleur...

VERS REJETÉS

Je ne vous aime plus, mes vers, allez-vous-en.
 Vous me paraissez beaux avant de vous écrire,
 Mais l'illusion meurt quand mon crayon pesant
 Vous a tracés sur le vélin, que je déchire!
 5 Vous me trompez sans cesse avec vos grands airs faux,
 Et vous n'êtes jamais ce que je vous crois être;
 Vous me paraissiez beaux avant de vous écrire,
 Qui vous font, comme miens, à l'instant reconnaître!
 Eh bien! allez-vous-en dormir dans le panier!
 10 Vous retrouverez là beaucoup de petits frères
 Nés prématurément, datant de l'an dernier,
 Et d'autres nés trop tard, les semaines dernières!
 Ah! que le Ciel m'accorde, un jour, d'écrire un vers
 Qui résonne, comme une harpe, dans les âmes,
 15 Un seul, — et je mourrai sans murmures amers,
 Ayant le souvenir des hommes et des femmes!

LES PLUS TOUCHANTES

Oui, les plus touchantes de toutes,
 Ce sont les cloches de Noël
 Qui s'en vont par les blanches routes
 Au cœur humain parler du ciel.
 5 Ce sont les cloches musicales
 Dans le silence de la nuit,
 Qui du clocher des cathédrales
 Répandent un céleste bruit.

Pour le chrétien, ce sont les cloches
 Que des anges vêtus de blanc, 10
 Aux feux des étoiles plus proches,
 Balancent d'un bras vif ou lent.
 Ce sont les cloches d'espérance,
 Les cloches de divin amour
 Qui, pour consoler souffrance, 15
 Tintent longtemps et tour à tour...
 Oui, les plus touchantes de toutes,
 Ce sont les cloches de Noël
 Qui s'en vont au loin, par les routes,
 Au cœur humain parler du ciel. 20

SONNET AUX CONGRESSISTES⁶⁹

Ô vous qui travaillez pour Dieu, pour la Patrie,
 Recevez le salut fervent d'un frère ancien!
 Dans votre idéal pur, je reconnais le mien;
 Je le chante, avec vous, d'une voix attendrie.
 Votre âme au Beau déjà se sent toute fleurie, 5
 Vous recherchez partout la justice et le bien,
 En votre cœur grandit la vertu du chrétien,
 Votre ardeur à lutter sans cesse est aguerrie.
 Eh bien! marchez, montez, le Ciel vous aidera;
 Nul ne l'invoque en vain. L'œuvre triomphera! 10
 Vous serez dans la vie une sainte phalange.
 Toujours l'esprit tourné vers le Maître Éternel,
 Guidés par votre foi que le peuple louange,
 Allez, car votre voie est la route du ciel!

ROSES FANÉES

Toutes les roses sont fanées
 Dans les jardins et dans les bois;
 Elles s'effeuillent, profanées
 Par les baisers des souffles froids.

69. Ce « Congrès patriotique et social » était une rencontre des élèves des Clercs de Saint-Viateur à l'Académie Saint-Jean-Baptiste de Montréal, où Lozeau avait étudié. Le programme fait état d'une « soirée récréative » (littérature et musique), de cérémonies religieuses, de discours de morale et d'un banquet.

5 L'Automne les a condamnées
Sans merci, — telles sont ses lois.
Toutes les roses sont fanées
Dans les jardins et dans les bois.
Et comme les autres années,
10 Terre avide, tu les reçois...
Heureuses les prédestinées
Qui moururent entre vos doigts!
Toutes les roses sont fanées...

LES PAROLES DE LA CROIX

Vois sur le mont briller la Croix,
Sa lumière inonde la ville⁷⁰;
Elle te parle et te dit: Crois;
5 Ne sois pas une âme servile;
Au service auguste de Dieu
Consacre bravement ta vie,
Élève-toi vers le ciel bleu!
Espère, travaille, aime et prie!
Sur le mont la Croix parle encor:
10 Ne perds pas ta belle jeunesse;
Apprends, et tu seras plus fort
Pour combattre avec allégresse!
Du vrai savoir naît la vertu
Dont la beauté nous édifie;
15 Apprends pour n'être pas vaincu!
Espère, travaille, aime et prie!
Et la Croix, dans un dernier mot,
Sur la hauteur qu'elle illumine,
Dit au bon écolier: Plus haut!
20 Gravis la montagne divine!
Au pauvre égaré tends la main,
Sers utilement ta patrie:
Sois un homme, aujourd'hui, demain!
Espère, travaille, aime et prie!

70. En 1643, Chomedey de Maisonneuve planta une croix de bois au sommet du Mont-Royal pour remercier Dieu d'avoir protégé Ville-Marie d'une inondation. En 1924, la Société Saint-Jean-Baptiste y fera ériger une grande croix métallique illuminée.

HEUREUSES LES HIRONDELLES

À Léon Lorrain⁷¹

Heureuses les hirondelles
 Qui s'élancent dans les cieux,
 Si haut, qu'on les perd des yeux!
 Mon cœur voyage avec elles.

Pourquoi n'ai-je pas des ailes
 À ce corps malencontreux!
 Heureuses les hirondelles
 Qui s'élancent dans les cieux!

5

Terre triste, heures cruelles,
 Larmes, douleurs, deuils, adieux!
 J'aspire aux jours radieux
 Des libertés éternelles!
 Heureuses les hirondelles
 Qui s'élancent dans les cieux!

10

POUR LES FRANÇAIS BLESSÉS

Que de héros meurtris sur la terre de France!
 Dans le fer et le feu, comme ils se sont battus!
 Le courage et l'honneur sont leurs mâles vertus:
 Ils tombent sans qu'un mot révèle leur souffrance...

Leur cœur viril est plein de force et d'espérance;
 Et tous les grands amours qu'ici-bas ils ont eus
 Devant l'amour sacré du Pays se sont tus!
 Ils tombent, Canadiens, pour notre délivrance!

5

Puisqu'ils luttent depuis tant de jours, ces soldats,
 Vengeant l'humanité de honteux attentats,
 À nous le saint devoir de panser leurs blessures!

10

Frères, c'est notre sang le sang qui coule d'eux!
 Pour le prouver, il a des origines sûres!
 Donnons pour nos blessés pâles et glorieux!

71. Léon Lorrain (1885-1978), journaliste au *Devoir* et au *Nationaliste*, avait publié, en 1912, un volume de *Chroniques*, composé de textes qui avaient paru dans les «Billets du soir» du *Devoir*, rubrique à laquelle Lozeau contribuait aussi.

LE JOLI MAI

De tes grâces d'emprunt, ô mai, je te dégrade !
 À bas les mots menteurs à ton nom accolés :
 Doux qualificatifs aux autres mots volés,
 Et dont injustement ton orgueil fait parade !

5 Ô toi le parfumé, — mais de quelle pommade !
 Ô ciel d'azur ! — fait de brouillards amoncelés !
 Souffles tièdes ! — hélas ! pas sur mes doigts gelés !
 Ô charmant ! — n'es-tu pas toujours le plus maussade !

10 Qui donc t'avait jadis de splendeur décoré ?
 Ta légende naquit d'un vieux bouquin doré
 Rêvé par un poète, au pays des chimères...

Ta gloire est morte enfin, ton prestige fini,
 Car un autre poète, aux vérités amères,
 Consacre ce sonnet à ton honneur terni !

RÉSOLUTION

Après avoir noté les nuances de l'heure,
 Du printemps qui sourit à l'automne qui pleure,
 À quoi vais-je rimer ? Ô Muse, réponds-moi !
 — Il faut changer d'objet et regarder en toi.
 5 — Hélas ! je n'y vois plus que des figures vagues,
 Des fronts pâles, des doigts cerclés par l'or des bagues,
 Et des yeux que la vie a fermés pour jamais,
 Et que j'aimais...

10 Madame, voulez-vous que je chante les vôtres ?
 Car il se pourrait bien que j'en choisisse d'autres !
 L'homme revient sans cesse à son premier amour...
 Comme tous, j'ai souffert et rêvé tour à tour,
 Lorsqu'autrefois ému par un regard de femme
 J'ai voulu me frayer un chemin jusqu'à l'âme ;
 15 Et je serais encor prêt à recommencer
 Comme au passé !

C'est imprudent : les vers d'amour ne plaisent guère
 Quand on en a perdu le ton et la manière,
 Non faute d'un amour, mais pour aimer trop bien

Et sans que le public en sache jamais rien ! 20
 (Mon amie, est-ce que ces choses le regardent?)
 Ce sont des sentiments qui dans le cœur se gardent:
 Ainsi donc vais-je faire, et me... fermer un peu, —
 Si je le peux...

PRIÈRE AUX ÉTOILES

Pourquoi les tenez-vous fermés,
 Étoiles, vos yeux de lumière?
 Où sont leurs rayons bien-aimés?
 J'ai besoin que mon cœur s'éclaire...
 Tout est ténébreux sous le ciel, 5
 Comme en moi-même tout est sombre;
 Je veux m'évader du réel
 Et je ne trouve que son ombre.
 Dans l'espace que faites-vous,
 Puisque vos paupières sont closes? 10
 Chassez de vos regards si doux
 Le bandeau de nuit qui s'y pose.
 Étoiles d'avril, que vos feux
 Semés comme des grains de sable,
 Au double miroir de mes yeux 15
 Mirent leur éclat innombrable!
 Illuminez l'obscurité
 De votre palpitante flamme;
 Quand le ciel est plein de clarté
 J'en ai le reflet dans mon âme! 20

LE VIEUX COQ

Un coq maigre au long cou déplumé, haut sur pattes,
 Infatigablement crie après le soleil,
 Et, de là-bas, répond un autre cri pareil
 Qu'il écoute, dressé dans son enclos de lattes.
 Son gosier n'émet plus que des notes ingrates, 5
 Rauques à déchirer l'air de ce jour vermeil;
 Les poules, cependant, fières, l'œil en éveil,
 Inclinent devant lui leurs crêtes écarlates.

10 Si laid qu'il soit, si faible et si maigre et si vieux,
 Ce monarque leur semble encore prodigieux
 De force, d'élégance et de pouvoir magique!
 Quand il s'en va dominateur et solennel,
 Après avoir lancé son reste de musique,
 Regardez: n'a-t-il pas l'air d'un coq éternel?

LA RÊVEUSE

Frêle et jolie, elle est passée en robe blanche.
 Le soleil allumait l'or de ses cheveux flous;
 Son ombre précisait la ligne de sa hanche,
 Et sa jupe se balançait d'un rythme doux.

5 Toute blanche dans la clarté blonde, pensive,
 Traînant son parasol fermé, comme oubliant
 Le ciel pur embrasé d'une ardeur excessive,
 Dans la fraîcheur du rêve elle allait, lentement...

10 Toute blanche, la tête immobile et baissée,
 Elle allait, — de longs cils ombrageaient ses yeux gris;
 Personne ne troublait sa secrète pensée,
 Ni les pas du passant, ni les voix, ni les cris.

Comme elle, je voudrais traverser cette vie,
 Les yeux à demi clos sur un songe amoureux,
 15 L'âme par la splendeur de mes rêves ravie,
 Sans m'occuper du bruit qui monte alentour d'eux...

LE SECRET DES ROSES

Je vous apporte une gerbe de roses
 Dont s'éblouit lui-même le jardin;
 Leur beauté vive enchantait le matin
 Qui descendait, là-bas, des grands cieus roses.

5 Loin des rayons qui les avaient décloses
 En caressant d'or tiède leur satin
 Et de la nuit dont l'éclat argentin
 Par sa fraîcheur rajeunit toutes choses,

Dans l'eau limpide où vous les déposez
 Malgré vos soins, peut-être vos baisers, 10
 Les pauvres fleurs pencheront leurs corolles.
 Mais moi qui sais leur secret le plus doux,
 Pour vous je vais traduire leurs paroles:
 Heureux qui souffre, heureux qui meurt pour vous!

PRIÈRE POUR BIEN COMMENCER L'ANNÉE

Protégez, ô mon Dieu, tous mes jours à venir,
 Qu'ils ne soient plus rougis de sang, baignés de larmes!
 Penchez-vous sur nos cœurs et daignez les bénir,
 Pour que la paix céleste en eux verse ses charmes.
 Changez-nous! Parlez-nous de votre intime Voix, 5
 Pour que l'amour divin descende sur les hommes,
 Que nous ne soyons plus les mêmes qu'autrefois,
 Afin que nous cessions d'être ceux que nous sommes!
 Répandez votre force et votre grâce en nous;
 Éclairez notre esprit que le mal enténèbre, 10
 Et que nous commencions cette année à genoux,
 Pour que vous dissipiez la menace funèbre...
 Et tenez-nous toujours dans le rayonnement
 De votre Cœur sacré qui nous cherche et nous aime,
 Pour que nous marchions droit et sans égarement 15
 Vers notre terme ultime et notre but suprême!

LA VOIX SUPRÊME

France, tourne les yeux vers l'auguste vieillard
 Qui te nommait hier encor sa fille aînée⁷²;
 Toute erreur est par lui si vite pardonnée:
 Il suffit d'un regret, il suffit d'un regard...
 L'heure du repentir ne vient jamais trop tard. 5
 Noblesse oblige autant que haute destinée.

72. Le titre traditionnel de «fille aînée de l'Église» traduit les relations religieuses et politiques particulières entre la France et le Saint-Siège, relations remontant au baptême de Clovis. Le pape Léon XIII avait rappelé ce titre dans son encyclique *Nobilissima Gallorum gens*, adressée à l'épiscopat français en 1884.

Aux pieds du blanc Vicaire, humblement prosternée,
Incline les couleurs de ton fier étendard!

10 Rends hommage à ce Dieu qui t'a faite chrétienne!
Nulle gloire ici-bas n'égala la tienne
Si tu baises l'anneau du Pontife romain.
Par sa bouche a parlé la sagesse suprême;
Écoute ses conseils, pour vivre en paix demain:
Car sa voix est la voix de Jésus-Christ lui-même.

L'ÉTOILE TOMBÉE

En souvenir de vous, je regarde une étoile, —
Autour d'elle, l'azur, en deuil du jour, se voile; —
L'étoile est toute bleue et palpite au vent doux...
Je regarde une étoile en souvenir de vous.
5 Le noir nocturne entasse autour un velours sombre...
Aivée en l'espace infini par tant d'ombre,
L'étoile, diamant dont la nuit est l'écrin,
Brille d'un double éclat triomphant et serein.
Plus il s'est dans une âme amassé d'amertume, —
10 Nuit funèbre, où souvent nul astre ne s'allume, —
Plus l'amour, cette étoile ardente, y respandit
Comme un brasier que l'ombre, en croissant, agrandit!
En souvenir de vous, je regarde une étoile, —
Autour d'elle, l'azur, en deuil du jour, se voile, —
15 L'étoile est d'un éclat moins bleu que vos yeux doux...
Une étoile est tombée en mon cœur, et c'est vous!

HYMNE À LA PATRIE

I

Que flottent les drapeaux au vent!
Ô Canadiens, c'est jour de fête!
Pour la gaité sainte, en avant!

Comme autrefois, pour la conquête!
En souvenir de nos aïeux
Et de leurs vertus vénérables
Chantons leurs exploits glorieux
À l'ombre de nos verts érables!

5

Chœur

En souvenir de nos aïeux
Et de leurs vertus vénérables,
Chantons leurs exploits glorieux
À l'ombre de nos verts érables!
À l'ombre de nos verts érables.

10

II

D'âme paisible dans la paix,
D'âme guerrière dans la guerre,
Comme leurs pères, les Français,
Leur sang a détrem pé la terre!
Ils ont conquis la liberté
Malgré le nombre; et leur courage
A fait tressaillir de fierté
Tous les vieux héros du vieil âge!

15

20

III

Ils ont défendu leurs foyers
Contre l'étranger et l'impie;
Sous nos toits des vents secoués,
C'est en français que l'enfant prie!
Ils nous ont transmis leur amour
De Dieu, du pays, de la femme,
Comme ils ont uni sans retour,
Leur âme vaillante à notre âme!

25

IV

Regardant vers un avenir
Aussi beau qu'une aube nouvelle,
Sachons toujours nous souvenir,
Peuple à son cher passé fidèle!
Mais vers encor plus de clarté

30

35 Marchons tous comme à la victoire :
 Une plus grande liberté
 Sera notre plus sûre gloire !

LE CHANT DE NOS RAQUETTEURS

I

 Il a neigé. Les routes blanches
 Luisent au beau soleil d'hiver ;
 Un blanc velours revêt les branches,
5 Les vastes champs en sont couverts.
 L'air est pur, le ciel, comme une arche,
 Courbe sur nous son clair azur ;
 La nature invite à la marche
 D'un pas rythmé, vif, leste et sûr !

Refrain

 Va, cours, vole,
10 Gai raquetteur au pied léger !
 Va, cours, vole,
 Sans peur de jamais t'enneiger !

II

 À travers le pays, voyage,
 Faisant résonner ta gaîté ;
15 Ouvre-toi partout le passage,
 Démontre ton agilité !
 S'il le faut, saute la clôture,
 Agile comme un grand oiseau,
 Et poursuis la belle aventure,
20 Toujours d'un courage nouveau !

(Au refrain).

III

 À l'infini s'étend la plaine :
 Qu'il est doux de la parcourir
 D'un pas qui ménage l'haleine,

Sans se hâter ni ralentir!
Ainsi la course vagabonde,
Par les chemins droits ou tournants,
Pourrait conduire au bout du monde,
Si chacun en avait le temps!

25

(Au refrain).

IV

Oh! défiler dans la nuit brune,
Sous les yeux des étoiles d'or,
Et sous la garde de la lune
Qui veille au ciel, lorsque tout dort!
Flambeaux au vent, plaisir dans l'âme,
S'en aller ensemble en chantant,
Pendant que la neige s'enflamme
De tous les reflets vacillants!

30

35

(Au refrain).

V

Vivent les raquetteurs qui passent
Tout le long des chemins ouatés,
Dont les voix jamais ne se lassent
De semer chez nous la gaîté!
Robustes comme étaient leurs pères,
Les vieux Canadiens d'autrefois,
Ils savent rire, ils savent plaire
À la maison et dans les bois!

40

(Au refrain).

Page laissée blanche

III

Poèmes inédits

Page laissée blanche

LE MOULIN DE LA JEUNESSE⁷³

Le moulin sous le ciel que le ruisseau reflète
 Travaille avec ardeur à moudre le bon grain
 Et plus d'un en passant près de lui, se répète
 Quel est donc ce moulin qui prépare du pain?
 Tic tac, tic tac, tic tac, tic tac.

5

Ne te lasse jamais, de l'aube à la nuit close,
 De chanter la chanson que l'air emporte au loin,
 Pour que celui qui veille à l'heure où tout repose
 Se dise en regardant vers l'horizon lointain
 Tic tac, tic tac, tic tac, tic tac.

10

BILLET AMICAL

À Albert Cloutier

Ami des anciens jours, puisque ton grand cerveau
 Où l'araignée active avait filé sa toile,
 Sous la vive clarté d'une nouvelle étoile,
 Bientôt accouchera d'un idéal nouveau;

Puisqu'à ton œil, ayant surgi de ton cerveau,
 La blanche Vérité, sans pudeur, se dévoile,
 Et qu'on dit que ta lèvre en hâte se rempoile
 Et sera redoutable avant le renouveau,

5

Aux frères d'autrefois dont — je l'admets — les rires
 Ont pu leur attirer la fureur de tes ires,
 Vite, reviens serrer les cinq doigts de la main!

10

73. Les deux strophes composées par Albert Lozeau pour sa cousine germaine Émilie Gauthier et numérotées «2» et «3», sont précédées d'un extrait «(Tiré du "Livre de musique" de Claude Augé.): «1- Entendez-vous là-bas, au fond de la vallée, / Sur les bords embaumés du ruisseau cristalin [*sic*] / Dont l'eau coule à travers la prairie émaillée, / Un bruit sourd, monotone, un chant vague et lointaine [*sic*] / Tictac, tictac, tictac, tictac [*sic*] // Refrain // C'est le moulin de la jeunesse, / Le plus coquet des alentours; / Nuit et jour il tourne sans cesse / Aux échos répétant toujours: / Tictac, tictac, etc.» (début de la chanson de Claude Augé, «Le moulin», *Livre de musique*, Montréal, Beauchemin, 1896, [n. p.]).

Et souviens-toi toujours, comme disait le barde,
Que la vie est bien courte et qu'hier c'est demain,
Et que l'air rarement survit à la bombarde!

POUR VOUS!

Hélas, comment puis-je calmer
L'ardeur de la vive souffrance
Dont votre cœur sans espérance,
Tristement, se sent consumer?

5 Comment pourrais-je avec des mots,
Pressants ou doux, graves ou tendres,
Sur votre âme blessée étendre
Le baume guérisseur des maux?

10 Et comment pourrais-je sans voir
Vos yeux profonds comme l'espace,
Vous dire que la douleur passe
Vite, comme l'heure, un beau soir?...

15 Je souffre d'en être impuissant.
Mais si votre cœur, goutte à goutte,
Sentait couler sa force toute,
Le mien lui donnerait son sang!

FRAGMENTS POUR ARMIDE⁷⁴

I

Celle qui met des fleurs aux ronces du chemin.

II

5 Quand luira près de vous sa flamme,
Ouvrez toute grande votre âme,
En y laissant tomber un pleur,
Car dans un baiser de lumière,
Elle vous dira la première:
«Aimez-moi, je suis la Douleur⁷⁵!»

74. Voir *supra*, p. 433, n. 24.

75. *Note de l'auteur*: «C'est la dernière strophe d'une pièce intitulée "La Douleur"». Voir *supra*, p. 86.

III

Consolez-vous! Je prie et j'espère. Les jours
Ne seront pas encor ce qu'ils furent toujours;
Après la sombre nuit viendra la claire aurore.

Et je dirai: merci, de mon âme, au Seigneur
De vous avoir donné votre part de bonheur,
Je dirai, s'il en reste à Dieu: Pour elle, encore!

5

IV

La douce violette habite l'ombre épaisse;
Elle a peur d'affronter même un regard humain,
Pour la cueillir il faut souvent que l'on se baisse
En écartant du doigt l'herbe au bord du chemin⁷⁶.

RIEN À DIRE

À ma bonne amie Gabrielle⁷⁷

Quand les lèvres n'ont rien à dire,
C'est que parfois l'âme en a trop,
Et qu'il est des mots qu'un sourire
Traduit ni trop bas ni trop haut.

Vous ne devriez pas médire
De ceux qui vous aiment toujours;
Quand leurs lèvres n'ont rien à dire,
C'est qu'ils regrettent d'autres jours.

5

Vos lèvres avaient de quoi dire
Autrefois, on les aimait mieux;
Elles savaient aussi mieux rire,
D'un rire plus jeune et joyeux.

10

Votre pauvre âme est une lyre
Qui s'est brisée, et vous souffrez;
Et nos lèvres n'ont rien à dire,
Quand, hélas! vous désespérez!

15

76. *Note de l'auteur*: «C'est un de mes anciens sonnets dont je ne me rappelle plus la suite.» Voir, sur le même thème, «La violette» (*supra*, p. 419).

77. Gabrielle Fafard, sœur de Françoise Fafard (voir «La musique des yeux», *infra*, p. 558).

20 Nos lèvres n'osent rien en dire,
Mais nous savons bien que s'endort
En votre bon cœur qui soupire,
L'amitié qui veillait encor...
La peine n'est pas le délire:
Elle est muette et pleure bas,
Et les lèvres n'ont rien à dire...
Les pleurs ne s'entendent-ils pas?
25 Ses lèvres n'ayant rien à dire,
Pensez-vous, il rime à peu près;
Chez lui, simple fureur d'écrire:
Ces regrets-là ne sont pas vrais...
Hélas! les mots pourraient me nuire!
30 Mais si mon cœur pouvait... jaser,
Mes lèvres n'auraient rien à dire:
Vous les scelleriez d'un baiser!

LES BEAUX YEUX

de Marie-Antoinette⁷⁸

Vous m'avez fait du bien avec vos yeux, Madame...
Une grande douceur est entrée en mon âme...
Je ne reconnais plus ma tristesse, qui rit:
D'un seul regard, je crois que vous m'avez guéri!
5 Vous aimerais-je un peu, beaucoup?... Je le souhaite.
L'amour est un poème et je suis un poète...
Je vous chéris déjà, Madame, et tous mes vers
Sont des baisers cherchant vos yeux, vos yeux si chers!...
Ah! vos yeux! Vos beaux yeux profonds, je les adore!
10 Que sous leurs cils légers ils m'enchantent encore!
Et, tenez, — n'en ayez, Madame, aucun courroux, —
Avec mes lèvres, je les ferme, vos yeux doux!...

78. Marie-Antoinette Tardif (1895-1964) entretint une amitié amoureuse avec Lozeau avant son mariage avec Léo-Paul Desrosiers en 1922. Elle deviendra journaliste et écrivain sous le nom de plume de Michelle Le Normand.

Ils m'ont trop caressé, vos yeux, trop fait de joie,
 Pour que je sois le seul qui les aime et les voie;
 Et je dis aux amants du Beau: «Cœurs anxieux,
 Vous ne connaissez rien, n'ayant pas vu ses yeux!»

15

VOS LÈVRES

pour Marie-Antoinette

Quand je pose ma lèvre à votre bouche en fleur,
 Sentez-vous mes baisers descendre à votre cœur?

Sentez-vous palpiter, comme une ardente flamme,
 Sur vos lèvres d'amour, le meilleur de mon âme?

Je vous adore trop pour pouvoir en causer
 Autrement que par le langage du baiser!

5

Vos lèvres!... où parfois tremble l'aveu suprême,
 Me mettent en contact avec votre amour même!

Vos lèvres!... où je bois longuement, comme une eau,
 Votre âme, pure ainsi que le plus pur ruisseau!

10

Vos lèvres!... où j'appuie ardemment ma tendresse,
 Pour que vous en goûtiez la force et la caresse!

Vos lèvres!... mon exquise amoureuse, ô mon bien,
 Qui me font tout comprendre en ne murmurant rien!

Vos lèvres!... je les aime et les chante avec fièvres,
 En rêvant de mourir aux baisers de vos lèvres!

15

À MARIE-ANTOINETTE ⁷⁹

Je t'aime d'un amour suprême,
 Plus grave et plus fort chaque jour;
 Ta joie est ma joie elle-même,
 Et ma vie est dans ton amour!

79. Marie-Antoinette Tardif, voir les deux poèmes précédents.

5 Ainsi, depuis la première heure
 Et depuis le premier baiser,
 Ton charme exquis en moi demeure,
 Et rien ne saurait l'effacer.

10 Tu m'as lié par ta tendresse
 D'un indestructible lien;
 Et quand sur mon cœur je te presse
 Je sens ton cœur battre en le mien!

15 J'aurais désespéré sur terre
 Sans ton secours délicieux...
 Béni soit l'amour salulaire
 Dont la caresse est dans tes yeux!

20 Je vaincrai le mal qui me touche,
 Tant que je pourrai, plein de foi,
 Poser ma lèvre sur ta bouche,
 Et m'appuyer encor sur toi!

VARIANTES

Page laissée blanche

L'ÂME SOLITAIRE

AU LECTEUR (p. 61)

I: «Réponse à M. Charles Marcilly» [qui avait publié, dans *Le Journal* du 17 mai 1902, un poème intitulé «À M. Albert Lozeau» («La douleur t'a sacré de ses brûlantes flammes; / C'est le creuset divin qui grandit la vertu.»)], *Le Journal*, 20 mai 1902, p. 4; II: «À un poète», *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. XI; III: «À un poète», *La Patrie*, 17 août 1907, p. 22, avec la mention «(Extrait de *L'Âme Solitaire*.)»; IV (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 5.

3 I demi-gamme; / L'immensité 4 I voix; / Moi 6 I la Femme! // Je 7 I cieux; / Et 13 I voyage on 16 I rêve, après lui, nous 18 I,II,III l'heure. // Poète, toi qui sais ce qu'une rime vaut, <I: vaut /> / Lorsqu'elle est à sa place, et quel plaisir nouveau, <I: nouveau —> / Quoiqu'il puisse être vieux après trente minutes, <I: minutes —> / C'est d'agencer des mots usés qui font des vers, / Pourvu qu'ils sentent bon l'air pur et les bois verts, / Qu'ils éclatent en cors ou qu'ils sifflent en flûtes, <I: flûtes;> // Lis les miens seulement avec les yeux du cœur; / Épargne-leur l'affront d'un sourire moqueur: / Ils sont légers d'esprit, mais lourds de gratitude; / Moi, je n'ai point passé par la France, et je n'ai / De Cyrano pas même un petit bout de nez; <I: nez; / Rappelle-t'en dès le prélude.> / Et le mal m'a tenu loin des salles d'étude...

L'ATTENTE (p. 67)

I: *Le Nationaliste*, 12 mars 1905, p. 2; II: *La Maison moderne*, n° 16, 26 août 1905, première page de couverture; III: *La Patrie*, 16 mars 1907, p. 22, avec la mention «Extrait de *L'Âme Solitaire*, qui paraîtra en avril prochain.»; IV: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 3; V (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 9.

1 I,II ouvert, comme 1 III porte; / Il 2 III Bien-Aimée, y 3 I,II,III m'importe? / Le 5 I,II n'est pas un 8 I,II,III plaisir. // Et 10 I,II préparé: / Papillon qui ne sait rien extraire des roses 11 III Insensé qui 11 I,II roses, / Ignorant tout des fleurs, et qui se dit frustré! // Une 13 I,II jouissance! / Pourvu 16 I,II l'étudier; // Pour 17 I,II l'instant et régler la seconde; / Pour 17 III,IV l'instant et régler la seconde, / Pour 19 I,II,III,IV temps du monde / S'envole 20 I,II S'envole n'emportant 21 III vie. / Aussi 23 III heure mieux que de jours fous emplit 24 I,II jours!... // Mon III jours. // Mon 25 I,II ouvert. comme 25 I,II porte. / Il 26 III Bien-Aimée, y 27 I,II tard, que m'importe? / Mon 28 III sorte / Que 29 I,II doux. / 19 février 1905.

INTIMITÉ (p. 67)

I: «Impression», *Le Nationaliste*, 30 décembre 1906, p. 3; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 5; III: *Le Journal de Françoise*, 2 mai 1908, p. 33, avec la mention «(Extrait de *L'Âme Solitaire*)»; IV (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 11.

1 I moi / Les 2 I d'amour, l'âme pleine de 4 I touche, / Chanté par un clavier, tendre et faible, pour nous. / Et 6 I m'est bon comme 6 I vous!... / D'avance, je suis sûr que vous me serez bonne 7 I bonne, / Que vos

8 I d'automne, / *Et que tout près de moi, sous* 8 III d'automne / Par 9 I luit,
 / *Calme, vous resterez des heures, sans* 10 I ennui. / *Et moi, je tournerai*
 les 12 I vivre; / *Et quand je lèverai les yeux las, revenu* 15 I j'apercevrai, —
profonde et chaste ivresse, — / À 15 I ivresse, / *Assise à mon côté, la sereine*
Tendresse! / Et 16 I tendresse! <fin du poème> 21 III comme des amants

BONHEUR RÊVÉ (p. 68)

I: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 7; II (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 13.

6 I Des baisers longs, divins, aux frôlements soyeux, / *Et des caresses d'ange apprises*

CAUSERIE FÉMININE (p. 69)

I: *Le Nationaliste*, 6 janvier 1907, p. 3; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 9; III: *Le Nationaliste*, 24 octobre 1915, p. 7, avec la mention « (*L'Âme solitaire*). »; IV: *Le Canada*, vol. 17, n° 31, 10 mai 1919, p. 8; V (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 15.

1 IV Aujourd'hui le 2 I bleus — et gentilles, / Elles 2 III,IV gentilles,
 / Elles 5 III mortes, / *Fait d'essences de toutes sortes;* / Elles IV mortes, / *Fait*
d'essence de toutes sortes; / Elles 6 I,II fort, *fait d'essences de* 7 III,IV causent
 — leurs cœurs ne sont pas indulgents / Et 9 III,IV toilettes / Et
 12 III,IV l'autre une 13 I cause. Est-ce 14 III,IV quinze... elles sont
 quatre! 14 I quatre. // *Janvier 1907.*

LE SECRET DES YEUX (p. 69)

I: «Impressions» [deux douzains: v. 13-24 du poème «Les Mots» (*supra*, p. 76), et v. 37-48 ici], *Le Nationaliste*, 12 novembre 1905, p. 3; II: «Impressions» [deux douzains: v. 13-24 ici et «Le dernier secret» (*supra*, p. 365)], *Le Nationaliste*, 3 juin 1906, p. 3, avec une dédicace à Jean Charbonneau (1875-1960), poète, cofondateur de l'École littéraire de Montréal; III: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 11; IV: *L'Âme solitaire*, 1908, p. 11; V: *Le Nationaliste*, 2 mai 1915, p. 7, avec la mention « (*L'Âme Solitaire*). »; VI (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 17.

10-12 V tempes, / *Dans l'ombre, comme au ciel, j'ai trouvé la clarté!* / Où <Coquille: le vers 8 est repris à la place du vers 11.> 12 III,V cœur!... // II
 15 II,III,V déferle, / *Hasarde tous ses* 17 II cherche dans 22 II promettant
sans cesse et 29 III,IV,V pas me valoir le titre d'ennuyeux 33 III,IV,V Car il
paraît qu'ils 34 III,IV,V pour sembler un 37 I vos yeux sans achever, / *Et vous*
ne pourrez pas, chère, m'en empêcher. / Vos 37 III,IV,V vos yeux sans achever; /
 Fort 38 III,IV,V Fort d'un si grand amour 38 III,V amour on 40 I retirer
 les miennes 43 I j'aime, / Ah! 43 V j'aime; / Ah! 45 I l'aurai, / Ce
 48 I rêve?... // *Novembre 1905.*

L'AVEU (p. 71)

I: «Cycle d'impressions» [douze douzains, dont le troisième est repris ici (v. 1-12)], *Revue canadienne*, vol. 44 (39^e année, 2^e vol.), août 1903, p. 373; II: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 14; III: *L'Âme solitaire*, 1908, p. 14; IV (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 21.

1 I,II,III fièvre, / *Un long baiser tout prêt sur le bord de sa lèvre* 5 I,II,III sont
durs les 8 I franc / Comprendra 9 I dire, / Et 11 I sacré, / *Qu'heureux*
comme un enfant qui dort, je 31 II jour / Comme 33 II chère ! et

JE L'AIME (p. 72)

I: «Page d'album», *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 175; II: «Page d'album»,
La Patrie, 17 septembre 1921, p. 22, avec la mention «Envoi de Suzel»; III (texte
de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 25.

3 II répète, / Pour 7 II d'elle, / Pour 9 II tendre / Comme 11 II
comprendre, / Pour 12 II beauté.

BONHEUR (p. 72)

I: «Impressions nocturnes»[deux douzains: v. 13-24 de «Nocturnes» (*supra*,
p. 95) et v. 1-12 ici], *Le Journal de Françoise*, 2 septembre 1905, p. 161, avec la
mention «Vers inédits au *Journal de Françoise*» et daté «Août 1905»; II: «Baiser
d'amour», [v. 37-56 ici], *Le Journal de Françoise*, 1^{er} décembre 1906, p. 257, avec
la mention «Montréal, novembre, 1906»; III: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 17;
IV: «Baiser d'amour» [v. 37-56 ici], *Le Canada*, 5 octobre 1907, p. 12; V: *L'Âme*
solitaire, 1908, p. 17; VI: «Impressions nocturnes» [reprend I avec de nombreuses
coquilles], *Le Droit*, 27 octobre 1923, p. 6; VII (texte de base): *Poésies complètes*, I,
1925, p. 27.

Le 16 septembre 1905, *Le Journal de Françoise* publie une lettre de Lozeau à propos
de «Impressions nocturnes», paru dans le numéro précédent: «Madame la
Directrice du «Journal de Françoise», En ville. // Ma chère Directrice [Françoise,
pseudonyme de Robertine Barry (1863-1910), qui avait fondé le journal en 1902]
// Je viens justement d'écrire à mon ami le directeur du «Nationaliste», // pour
le prier de remettre en ordre le deuxième vers estropié d'un sonnet. // La
dernière fois que j'ai publié à la «Presse», on m'a abominablement frelaté le
dernier vers d'un autre sonnet. On avait converti «pain» en «paix». // Et voilà,
ma chère Directrice, que bien involontairement, comme tout le monde, vous
renchérissez. Convenez que ce n'est pas très encourageant de publier dans les
journaux et revues. // Ainsi, à la fin du quatrième vers du premier douzain, c'est
un point qu'il faut, non une virgule. // Au dixième vers, il y a tout simplement
un mot de passé, — deux syllabes, en vers, ça compte — le mot «souvent» après
le mot «cœur». // Je ne parle pas de l'«s» du mot «rêve» au vers suivant, qui est
visiblement de trop, ni, au onzième vers du second douzain, de la féminisation du
mot «heureux», ni, encore, pour ne pas faire d'exception, de l'article «la»
intercalé par erreur dans le «clair de lune» du troisième vers du commencement,
— et le reste. // Je sais bien que personne n'est exempt de fautes typographiques
et que, surtout, il n'y a pas de mauvaise volonté de votre part, mais c'est bien
ennuyeux néanmoins. // À part cela, croyez, ma chère Directrice, à l'expression
de mes meilleurs sentiments.»[Ces coquilles ne figurent pas dans le relevé des
variantes.]

2 I,III,V nous. / *L'Heure* passe 3 I,III urne / *Pleine* de 7 I calme nuit
étend 8 I ville. / Et 12 I,III âme! // II 28 III,V nous pleurâmes...
L'heure 41 III,V baiser: / Elles 42 II, III,IV,V Elles n'ont pas voulu jamais

se 42 II,III,IV,V refuser, / Ni ton 44 II, III,IV,V brun, ni ton front, ni
 ta 45 II,IV répète, chaque jour, / Que 47 II, IV fièvres, / Qui
 50 VII mystérieux : / Si <ponctuation rétablie d'après III,V>

CONFIDENCES (p. 74)

L'Âme solitaire, 1907 et 1908, p. 155 ; *Poésies complètes*, I, 1925, p. 31.

PENSÉE D'AMOUR (p. 75)

I: « Romance », *Le Devoir*, 27 mars 1918, p. 5 ; II (texte de base) : *Poésies complètes*, I, 1925, p. 33.

5 I qu'elles / Quand

SILENCE (p. 75)

I: *L'Avenir du Nord*, 20 juillet 1906, p. 2, avec la mention « Vers inédits » ; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 21 ; III (texte de base) : *Poésies complètes*, I, 1925, p. 35.

3 I Et, comme 3 I écoutions / Rien de ce qui se dit, tout de ce qui se 6 I souffre,
 en 8 I incline. // Si 10 I,II d'un pressement de main 12 I mots infidèles
 14 I d'écrire! // 10 juillet 1906

LES MOTS (p. 76)

I: « Impressions » [deux douzains: v. 17-28 ici et v. 37-48 du poème « Le secret des yeux », daté « Novembre 1905 »], *Le Nationaliste*, 12 novembre 1905, p. 3 ; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 22 ; III (texte de base) : *Poésies complètes*, I, 1925, p. 37.

4 II paroles / Suivant qu'un 6 II de livrer notre 18 I nouveaux ; / Mon

ANNIVERSAIRE (p. 77)

I: « Cycle d'impressions » [douze douzains, dont le septième est repris ici], *Revue canadienne*, vol. 44 (39^e année, 2^e vol.), août 1903, p. 375 ; II: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 24 ; III: *Le Journal de Françoise*, 7 mars 1908, p. 357, avec la mention « Extrait de *L'Âme Solitaire* » ; IV: *L'Âme solitaire*, 1908, p. 24 ; V (texte de base) : *Poésies complètes*, I, 1925, p. 39.

3 I Que j'ai mis dans 10 I pression lente et tiède des 10 I blanches. /
 Et 12 I,II mois ! 12 IV mois <sans ponctuation>

INCRÉDULITÉ (p. 81)

I: *Le Canada*, 3 juillet 1907, p. 9, avec fac-similé de la signature de l'auteur et la mention « Extrait de *L'Âme Solitaire* qui paraîtra dans quelques jours » ; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 25 ; III: *Le Devoir*, 23 janvier 1913, p. 4 ; IV (texte de base) : *Poésies complètes*, I, 1925, p. 41.

2 III voix en dedans de moi me 3 I fond / Où 4 I Où le mystère avec
 l'évidence se 11 I dit / Et 12 I ton cœur entendit 16 I jouir, et 16 I
 chercher ! / Un 19 I donc, ou 19 I tu seras, par

LOIN D'ELLE (p. 81)

I: «Tout près d'elle», *Le Passe-temps*, 8 novembre 1902, p. 163; II: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 27; III: *L'Âme solitaire*, 1908, p. 27; IV (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 43.

1 I partie un 2 I étincelle / Afin 3 I soit, comme lui, serein, /
Le 4 I loin d'Elle, // Pourtant 6 I Que sa tendresse 7 I elle, ne
7 I finir; ainsi 7 I qu'avant / Je 8 I pour Elle. // Ma 10 I Que
deviendrai-je 12 I vers Elle? / À 12 II elle? // À 12 III elle // À
13 I pieds je 13 I me sais divinement 13 I chéri: / J'adore 15 I cri, /
Et j'ai 16 I bonheur tout 16 I près d'Elle!

ABSENCE (p. 82)

I: «Cycle d'impressions» [douze douzains, dont le neuvième est repris ici (v. 13-24)], *Revue canadienne*, vol. 44 (39^e année, 2^e vol.), août 1903, p. 376; II: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 29; III: *L'Âme solitaire*, 1908, p. 29; IV (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 45.

1 II, III songe, / Ironique, à des jours où te voir se prolonge 8 II advenir; en
14 I fixant ses regards 15 I Faisaient, pour m'éclairer l'âme, de 16 I disait
«bonjour» d'un 17 I de mes doigts / Des frissons 18 I, II voix / S'entre-croisent
dans 21 I peu pour 23 I tête fine, comme 23 I proie au mal des fièvres,
/ Et 24 I de ses lèvres!

ARTIFICIELLE (p. 82)

I: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 32; II (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 47.

6 I qu'on l'appelle 8 I amour, / Et

LE MENSONGE DES YEUX (p. 83)

I: «Impressions» [deux douzains: v. 25-36 et 13-24 ici; daté «Mai 1905»], *Le Nationaliste*, 18 juin 1905, p. 3; II: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 33; III: *L'Âme solitaire*, 1908, p. 33; IV (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 49.

12 I foi! // II // Les hommes qui croyez voir dans les yeux de femme / Transparaître
toujours la vérité de l'âme, / Heureux 22 I vu chaque regard se démentir l'un
l'autre... / Mais 22 III l'un pour l'autre 26 I cœurs, si 34 I contre qui
toute 36 I rien!...

L'ÂME CLOSE (p. 84)

I: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 36; II: *L'Âme solitaire*, 1908, p. 36; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 53.

5 I tout. / Nous 6 I bout. / Et

SOUVENIR (p. 84)

I: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 37 ; II (texte de base) : *Poésies complètes*, I, 1925, p. 55.

Titre I *Bonheur du souvenir* 2 I bonheur, et

LES MOTS D'AMOUR (p. 85)

I: *Le Journal*, 13 juillet 1901, p. 5; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 38; III: *Le Journal de Françoise*, 5 octobre 1907, p. 197, avec le mention «Extrait de *L'Âme solitaire*»; IV (texte de base) : *Poésies complètes*, I, 1925, p. 57.

1 I pas; / Ils 2 I Ils chantent au 2 I mémoires, / Comme 3 I histoires, / Qu'enfants 7 I tourments, / Et 9 I d'une au 13 I âmes, / Votre amour 14 I l'amitié! / Mais 16 I flammes; // Car 18 I Ils chantent au 18 I mémoires, / Comme 19 I histoires, / Qu'enfants 20 I contait tout bas!

DERNIÈRE FLAMME (p. 85)

L'Âme solitaire, 1907 et 1908, p. 40; *Poésies complètes*, I, 1925, p. 59.

LE TOMBEAU (p. 86)

I: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 41; II: *L'Âme solitaire*, 1908, p. 41; III (texte de base) : *Poésies complètes*, I, 1925, p. 61.

8 I yeux! <sans ponctuation en II>

DOULEUR (p. 86)

I: *Le Nationaliste*, 3 décembre 1905, p. 3; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 42; III (texte de base) : *Poésies complètes*, I, 1925, p. 63.

7 I maintenant j'ai 16 I âme... // *Novembre 1905*.

MAUVAISE OBSESSION (p. 87)

I: «Obsession», *Le Devoir*, 14 janvier 1918, p. 5; II (texte de base) : *Poésies complètes*, I, 1925, p. 65.

14 II fini Tout <ponctuation rétablie d'après I>

LES AMITIÉS (p. 87)

I: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 43, avec une dédicace «À Mademoiselle Marie Gill [amie de Lozeau et sœur du peintre et poète Charles Gill]»; II: *Le Droit*, 23 octobre 1915, p. 5; III: *Le Devoir*, 27 février 1918, p. 5; IV (texte de base) : *Poésies complètes*, I, 1925, p. 67.

1 II lire, / Mon 3 II pas, / J'aurais 5 II bruire / Une 6 II sonne là-bas; / Si 8 II dire. // Je 9 II amitiés / Aux 11 II femmes // Elles 14 II souffrir.

J'ATTENDS. LE VENT GÉMIT [...] (p. 88)

I: [Sans titre: une ligne de points de suspension précède le texte. «J'attends» est en petites capitales, comme le sont les premiers mots de chaque poème. La table des matières présente une entrée pour cette page: «...J'attends. Le vent gémit. Le soir vient».], *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 44; II (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 68.

1 I sonne. / *Le cœur me bat comme un tambour. Rien*

L'HORLOGE (p. 93)

I: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 47; II (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 71.

8 I métal; // Une

L'AUBE (p. 93)

I: «Cycle d'impressions» [douze douzains, dont le deuxième est repris ici], *Revue canadienne*, vol. 44 (39^e année, 2^e vol.), août 1903, p. 372; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 49; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 73.

5 I rose qu'un 7 I sanglant, / L'astre paraît, royal, et monte, *pantelant*. /
Le 7 II sanglant / L'Astre paraît 9 I rue, / Une 12 I premier *Angélus*
en

LE MATIN (p. 93)

I: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 50; II (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 75.

10 I regret *nostalgique* de bleu

MIDI (p. 94)

I: «Cycle d'impressions» [douze douzains, dont le quatrième est repris ici], *Revue canadienne*, vol. 44 (39^e année, 2^e vol.), août 1903, p. 373; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 51; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 77.

3 I des *Angélus*, / Poussant 4 I superflus, / Et 11 II Puis, un 11 I
que *ne fraîchit* nul

VESPÉRALES (p. 94)

I: «Cycle d'impressions» [douze douzains, dont le sixième et le dixième sont repris ici (v. 1-12 et 13-24)], *Revue canadienne*, vol. 44 (39^e année, 2^e vol.), août 1903, p. 374 et 376; II: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 52; III: *L'Âme solitaire*, 1908, p. 52; IV (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 79.

5 I flots, jaillit 10 I flocon *fouetté* du vent 10 I parcourt, / Tandis 11
I qu'à l'*occident* s'efface 11 I,II,III *féerie*, / *Le soir* sur 12 I *draperie*. // II
// C'est 16-24 I Et même les *parfums* paraissent assoupis. / *La brise seule veille et*
ses haleines franches / *Font jaser doucement les feuilles sur les branches*, / *Et rident l'eau*
tranquille et claire d'un bassin / Où, le jour, les oiseaux vont boire, par essaim. / *La*

*lune monte, pleine et pâle, au fond de l'ombre, / Et, passant à travers les étoiles sans nombre,
/ Comme une reine aimée en robe de gala, / D'une lumière bleue inonde tout cela.*
22 II brune. / Et

NOCTURNES (p. 95)

I: «Instantané sylvestre», [v. 1-10, sous la forme de distiques], *Le Passe-temps*, 16 août 1902, p. 115; II: «Impressions nocturnes» [deux douzains: v. 13-24 ici et «Bonheur», v. 1-12 (*supra*, p. 72)] *Le Journal de Françoise*, 2 septembre 1905, p. 161, avec la mention «Vers inédits au *Journal de Françoise*» et daté «Août 1905.» [voir *supra*, p. 553, la lettre de Lozeau à propos de ce poème: les coquilles signalées par Lozeau ne figurent pas dans le relevé des variantes]; III: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 54; IV: *L'Âme solitaire*, 1908, p. 54; V: «Impressions nocturnes» [reprend II, avec de nombreuses coquilles], *Le Droit*, 27 octobre 1923, p. 6; VI (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 81.

1 I,III,IV Le soir mélodieux 2 I bras verts mollement battent l'ombre. /
Le 2 III,IV noirs battent les fraîches ombres 4 I mille regards bleus lorgner son
dôme épais, / Et 5 I Et sur 5 I moelleux couvert de feuilles brunes, / Luisent
des rayons finet 6 I de lunes. / Parfois 7 I et, furtif 8 I effaré. / Et le soir,
en chantant 10 I branche... <fin du texte> 15 II,V familiers, /
Comme 17 II,V lourds encore du 18 II,V sereines, / Et 37 VI soir a l'air
<corrigé d'après III> 42 III,IV matin et brillent à chaque herbe 44 III,IV
d'un formidable cnnui 46 III femme humaine dans ses

LES LUCIOLES (p. 97)

I: *Le Passe-temps*, 22 juin 1901, p. 243; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 57;
III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 85.

1 I courses, / Les lucioles neige et flamme, / Semblent 3 I Semblent surgir
des 4 I d'âme. // Et parmi les 8 I feu, dansent les 10 I fantômes, /
Puis 11 I soudain surgissent 11 I sombre, / Comme du soleil des atomes;
12 I,II atomes, // Brillantes des clartés de lune, / Blanches des éclats de lumière / Que
leurs ailes font dans la brune / Dont s'enveloppe la clairière. <I: brune, / Ou l'air trempé
du cimetière.> // L'œil suit leurs vives arabesques, / Leur capricieuse volée: / Zigzags
d'éclairs <I: peints sur des fresques, /> d'or pittoresques, / Clairs flocons de lumière
ailée. // Et 13 I Et toujours sans 13 I ailes, / De leur mystère éclatant, folles, /
Le 15 I solennelles, / Dansent les

LA MUSIQUE DES YEUX (p. 97)

I: *La Presse*, 19 avril 1902, p. 16; II: *Album universel*, 4 mai 1907, p. 21; III: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 59, avec une dédicace «À Mademoiselle Françoise Fafard» [1884-1960. Grand amour d'Albert Lozeau entre 1901 et 1907; elle lui avait été présentée par sa cousine Alice Daoust. Ils échangèrent une correspondance qu'elle détruisit à son mariage avec Henri Caron. Françoise Caron a été interrogée par la sœur Saint-Jean-de-Sienne en 1958. Elle parle d'une «amitié amoureuse». Lozeau lui avait dit: «Je veux guérir; je verrai tous les chirurgiens. Ensuite je t'épouserai.» Voir Jeanne d'Arc Séguin (Sœur Saint-Jean-de-Sienne), «Le

sentiment de la nature chez Lozeau», p. 126-130.]; IV (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 87.

1 I,II clair, / Et 3 I,II les *fin*es étoiles / *Palpitantes*, ainsi que dans le vent des voiles. // Et 6 I,II printemps! // Les 7 I,II notes: ces 7 I,II rayons bleus forcés ou bleus pâles, / Jaillis 8 I,II frissons clairs de 9 I,II accords: ces 9 I,II vibrations: / Ces 10 I,II reflets, aux 13 I,II musique, et dans le ciel profond / Ce 15 I,II,III J'écoutai très longtemps

À LA LUNE (p. 98)

I: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 62, avec la dédicace «Pour Louvigny de Montigny» [1876-1955, membre fondateur de l'École littéraire de Montréal]; II (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 89.

10 I opale; / De sorte qu'on peut voir se noyer, éperdu 16 I l'homme entier dans 44 I ennui? / La 59 I dur, / *Molle Lune*, et tu vins le soir pour la revanche. // IV // Quand

STANCES (p. 103)

I: *L'Avenir du Nord*, 22 mars 1907, p. 1; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 69; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 95.

11 I dernier, / Majestueusement 15 I,II demain; / Où 16 I étoile...

MARS (p. 103)

I: *La Presse*, 25 mars 1905, p. 15, avec la dédicace «Au poète Louis-Joseph Doucet» [1874-1959]; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 71; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 97.

3 I apaisée, on 8 I à le chérir 10 I songe *habitait* notre 14 I étoiles! // 14 Mars 1905.

LA CHUTE (p. 104)

I: *Le Nationaliste*, 26 mai 1907, p. 3; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 72; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 99.

1 I ciel clair et 5 I au rebord du toit chaud / Où 8 I Tombe, et coule au trottoir, qui 11 I va, se 13 I touche: / Et 14 I l'égout. // Le 21 mars 1906.

AVRIL (p. 104)

I: «Printemps», *Le Nationaliste*, 9 avril 1905, p. 3; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 73, avec une dédicace «À Albert Ferland» [1872-1943, membre de l'École littéraire de Montréal, deviendra le principal animateur de la poésie du Terroir]; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 101.

10 I Si tranquille l'air 11 I l'église / Tant 16 I tendre, et

AU SOLEIL (p. 105)

I: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 75; II: *Le Devoir*, 6 mai 1918, p. 5; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 103.

2 II rue, où 8 II fond *qui reste* au pied des *pins ombreux*. // Monte 9 II
Monte, *royal* soleil

MAI (p. 105)

I: *La Presse*, 6 mai 1905, p. 14; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 76; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 105.

1 I arbres, les 2 I gonflés *des* feuilles 5 I brise, / *S'entrecroisent* noirs 12
I morts. // Demain 21 I blanc: *les* couleurs 24 I lumières! // 1^{er} mai 1905.

RENOUVEAU (p. 106)

I: «Cycle d'impressions» [douze douzains, dont le onzième est repris ici], *Revue canadienne*, vol. 44 (39^e année, 2^e vol.), août 1903, p. 377; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 78; III: *Le Canada*, 15 avril 1922, p. 8; IV (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 107.

2 I prisonnière, / *Eclatera* 3 I demain, verte et nue, au 4 I réveil /
Un 9 I oiseaux, délassant 9 I ailes. / C'est 10 I hirondelles; / La
11 I nuit, / De

LES ARBRES (p. 106)

I: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 79, avec une dédicace «À Albert Milette» [l'un des meilleurs amis de Lozeau, il l'initia à la littérature à partir de 1896]; II: *Le Devoir*, 17 juin 1918, p. 5; III: *Le Terroir*, juillet 1923, p. 123; IV (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 109.

9 II nuits, / *Dans la fraîcheur des vents aux mélodieux bruits*, /
Les 10 I,III après *bien des soins, après bien des ennuis*, / Les 11 III ailes. //
Oh!

JUIN (p. 107)

I: *La Presse*, 17 juin 1905, p. 14; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 80; III: *La Revue populaire*, vol. 9, n^o 6, juin 1916, p. 9; IV: *Le Passe-temps*, 30 juin 1923, p. 180, avec la mention «(*L'âme Solitaire.*)»; V (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 111.

1 I,III reflouris; / *Lilas clairs* égrenant 5 I,III abris; / *Brises*,
ruisseaux 7 IV fruits, cerises 8 IV sentiers, rêves 9 I,III superbe, /
Qui 10 I,III herbe, / Et 11 III dort. // Avec 14 I,III de *paix*, de <voir
la lettre de Lozeau, *supra*, p. 553> 14 I d'or! // *Juin 1905.* 14 V d'or.

À L'ÉTÉ (p. 107)

L'Âme solitaire, 1907 et 1908, p. 82; *Poésies complètes*, I, 1925, p. 113.

L'ÉTÉ DES ARBRES (p. 108)

I: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 86; II: *L'Âme solitaire*, 1908, p. 86; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 115.

22 I en votre tronc la

SUR LES TOITS (p. 108)

I: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 88; II (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 117.

2 I les gravois des

LES SAULES (p. 109)

I: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 90; II (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 119.

28 I granits. // *Saules poudreux des cimetières, / Dont les troncs vieux se sont nourris / Du sang des dépouilles entières / De nos amis les plus chéris, // Le frais* 38 I de noirs souvenirs

LA FIN DE L'ÉTÉ (p. 111)

I: *La Presse*, 9 septembre 1905, p. 16; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 93; III: [v. 21-40], *L'Avenir du Nord*, 28 août 1908, p. 1; IV (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 123.

14 I Parfois, un 14 I fer / D'une 21 I meurt. Salut 21 II Salut
Automne 27 I, II Je serai plus doux et tranquille 28 III cœur encore
plein 28 III soleil. // Dans 33 III Automne, / Salut 40 I perdu!... //
Le 29 août 1905. 40 II perdu!...

SEPTEMBRE (p. 112)

I: *Le Nationaliste*, 11 septembre 1904, p. 1; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 96; III: *La Patrie*, 14 septembre 1907, p. 22, avec la mention «(Extrait de l'*Âme Solitaire*)»; IV: *La Presse*, 18 juillet 1908, p. 11, avec la mention «Poésie qui a remporté un prix au concours de la "Muse de Nadeau", dont nous avons parlé samedi dernier [«Messieurs Jacques Savane et Albert Lozeau ne comptent plus leurs succès dans les concours organisés par les journaux de France <voir le poème «Canada», p. 502>. Voici encore qu'ils viennent tous deux d'être couronnés par un journal littéraire de Lille qui avait institué un concours de chansons et de poésies diverses, sous les auspices de "La Muse de Nadeau", une société littéraire de là-bas. Nous avons la bonne fortune de publier aujourd'hui: "Les Voix de l'Océan", qui a valu à M. Jacques Savanne un des plus beaux succès du concours. La semaine prochaine, nous publierons "Septembre", la poésie avec laquelle M. Lozeau a remporté aussi un prix au concours de la "Muse de Nadeau"» (*La Presse*, 11 juillet 1908, p. 6)]»; V (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 127.

Titre II, III, IV <dédicace:> À Charles ab der Halden. 2 I sol; / *Premiers départs ailes* dans 4 I d'ambre. // Premier 5 IV chambre, / Seuls 9 I, III souvenir / Comme 11 I étonne. // *Puisqu'aujourd'hui* IV étonne; //

Puisque aujourd'hui 12 II,III,IV aujourd'hui, *pareil* en 13 I malheureux /
II 14 I d'automne!

OCTOBRE (p. 112)

I: «Cycle d'impressions» [douze douzains, dont le huitième est repris ici (v. 1-12)], *Revue canadienne*, vol. 44, août 1903, p. 375; II «Impressions d'automne» [deux douzains: v. 25-36 ici et v. 37-48 dans les éditions de 1907 et de 1908 (voir *supra*, p. 354); daté «Octobre 1905»], *Le Nationaliste*, 22 octobre 1905, p. 3; III: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 98; IV (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 129.

I silence. *Les oiseaux* 3 I,III *sur les arbres / Immobiles, ainsi qu'au champ des*
morts <I: ,> *les marbres.* / Pas 6 I aujourd'hui. / Et 7 I Je pense, attristé
9 I miel, / Ait 31 II *qui fait luire* 32 II l'azur, / Ô

JOUR D'AUTOMNE (p. 114)

I: *Le Nationaliste*, 18 septembre 1904, p. 1, daté «Septembre 1904»; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 101, avec une dédicace «À Olivar Asselin» [1874-1937, il avait fondé *Le Nationaliste* en 1904; III: *L'Avenir du Nord*, 27 septembre 1907, p. 1, avec la mention «Ce sonnet est tiré de *L'Âme Solitaire*, le recueil de douces poésies que vient de publier M. Lozeau.»; IV: *Le Droit*, 6 novembre 1915, p. 5 [avec de nombreuses coquilles]; V: *Le Devoir*, 18 novembre 1922, p. 7; VI: *Le Monde nouveau*, numéro spécial «Le Canada», Paris, août 1923, p. 59; VII: *Le Devoir*, 23 octobre 1923, p. 5; VIII (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 133.

1 I,V,VI,VII oublié, / *Et comme un fin brouillard de nuit grise*, s'éploie
1 I,VI,VII s'éploie, / Dans 3 VII en bruit 3 V,VI,VII soie; / Feuille
6 V,VI,VII fumée, au lointain morne, y 6 I,V,VI,VII noie / *Le mince rayon d'or*
que 7 I envoie / *Parfois*, — *terne* 7 V,VI,VII envoie / *Parfois*, *terne*
8 I transi, *d'espace froid mouillé*. — // Tout 8 V,VI,VII transi, *d'espace froid*
mouillé 10-14 I,V,VI,VII boue. <V,VI,VII: boue,> *La Lassitude* <V,VI,VII:
lassitude> *règne; et, bientôt, le* <V,VI,VII: *et bientôt le*> *sommeil* <V,VI,VII: ,> // *À pas*
silencieux, <V,VI,VII: *silencieux viendra*> *viendra, vainqueur sans glaive*, / *Rendre au*
songe léger l'air d'un jour de soleil, / *Afin que*, <VI: *que comme*> *comme un bel oiseau*
clair <V,VI,VII: *clair, il*> *il s'élève*.

FEUILLES MORTES (p. 114)

I: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 102; II: *L'Âme solitaire*, 1908, p. 102; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 135.

4 I nues; / Les 4 II nues / Les 20 I l'espoir / À

LA BONNE SAISON (p. 115)

I: *Le Nationaliste*, 11 novembre 1906, p. 3; II: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 105; III: *L'Âme solitaire*, 1908, p. 105; IV (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 137.

6 II s'endort, / Regardant 9 I saison, / Qui 14 I ville! // *Novembre 1906*.

IL PLEUT (p. 115)

I: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 106; II (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 139.

15 I De vos chagrins *longs et fiévreux*, / Et

LE VENT (p. 116)

L'Âme solitaire, 1907 et 1908, p. 108, avec une dédicace «À Gonzalve Desaulniers» [1863-1934, membre de l'École littéraire de Montréal]; *Poésies complètes*, I, 1925, p. 141.

CHANSON GRISE (p. 116)

I: *Le Nationaliste*, 20 novembre 1904, p. 4; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 109; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 143.

5 I est *prisonnier* un

JOUR D'ÉTÉ EN AUTOMNE (p. 117)

I: *La Patrie*, 3 décembre 1904, p. 22; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 111; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 145.

1 I clarté: / Dernier 5 I C'est sous 7 I C'est l'été s'en 8 I un *coup d'œil* en 8 I arrière... // Déjà 12 I d'ailes! // — Alors 14 I doux? // — Non 16 I givre! // *Novembre 1904*.

RÊVE DE NEIGE (p. 118)

I: «Fantaisie automnale», *Le Journal de Françoise*, 17 octobre 1903, p. 181; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 113; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 147.

1 I l'automne / Couler du 2 I lente. / Le 3 I front *sur* la 3 I monotone / Vos 4 I tremblants... // Vous 14 I rêve! // *Octobre 1903*.

MA VITRE (p. 118)

I «Vitre au soleil»: *Le Nationaliste*, 24 mars 1907, p. 3; II: *L'Âme solitaire* [pour le texte de l'édition de 1907, voir «Ma vitre», *supra*, p. 355], 1908, p. 108, avec une dédicace «À Louvigny de Montigny» [1876-1955, membre fondateur de l'École littéraire de Montréal]; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 149.

2 I vitre, où 4 I fleurs, bientôt, ne 6 I pâleurs. / Comme 14 I fleurira! // *Février 1907*.

EFFETS DE NEIGE ET DE GIVRE (p. 118)

I: «Il neige!» [v. 1-12, divisés en distiques], *La Patrie*, 28 novembre 1903, p. 22; II: «Première neige» [v. 13-24, daté «24 nov. 1904»], *Le Nationaliste*, 27 novembre 1904, p. 2; III: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 115; IV: *L'Âme solitaire*, 1908, p. 115; V (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 151.

Titre III,IV <Le poème comprend cinq douzains numérotés I-V, dont le

premier se lit:> *J'ai hâte maintenant de voir tomber la neige, / Cette blancheur du ciel qui brille et qui protège. / Quand les grands souffles froids qui nous viennent du Nord / Passent, brutaux, poussant les pauvres à la mort, / Sur un sol noir et dur, craquant comme les pierres, / Gelant les pieds, les mains et brûlant les paupières, / O la neige qui vient comme un manteau bien chaud / Tendru sur l'homme errant et nu par le Très-Haut! / Et si jolie à voir! Minuscules étoiles / Que tisse en broderie un ange pour ses voiles, / Et qui, voyant combien grelottent ici-bas, / Déchire sa dentelle et nous la jette en tas!* 1 I poussent, / Au 2 I moussent. / Il 2 III moussent, / Il 4 I pêcheur, / Il semble que 6 I tombe, par 7 I champs sur 8 I Semblent, lointainement, des 11 I enfants jouissent, éblouis / Par 12 I pays! // II // Un 15 II blanc / Et 16 II suivre, en 19 II est rieuse et 20 II humeur, // Selon 22 II souffle enjoué lui chante en la cervelle, / Mais 24 II fuit. // III // Ma 31 III repos quiet de 46 III,IV Rêve du pur néant des

RONDEL SUR LA NEIGE (p. 120)

I: «Deux rondels sur la neige» [pour le deuxième rondel, voir *supra*, p. 483], daté «29 novembre, 1904», *Le Nationaliste*, 4 décembre 1904, p. 2 ; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 119; III: *La Patrie*, 17 décembre 1910, p. 8, avec la mention «(De l'Âme Solitaire)»; IV (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 155.

2 III ciel, hier 3 I peu / La

CROQUIS D'HIVER (p. 120)

I: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 120; II: *L'Âme solitaire*, 1908, p. 120; III: *Le Devoir*, 16 janvier 1913, p. 4; IV (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 157.

9 I,III jusqu'aux pôles! / Il 16 I,III asseoir, / Belles 17 I,II,III étendues. / Ayant 19 III pour toujours éblouis 22 III visages.

ROMANCE BLANCHE (p. 121)

I: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 122; II: *L'Âme solitaire*, 1908, p. 122; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 159.

2 I,II de lys purs 2 I blancs. / Où 3 I,II lents / Croulent infiniment 12 I,II blancheur; / Sur

À UN MUSICIEN (p. 127)

I: *Le Journal de Françoise*, 6 octobre 1906, p. 194, avec une dédicace «À Alfred Laliberté» [1882-1952, compositeur et pianiste] II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 127; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 163.

9 I,II fois / Au bout de ma plume en démençe; / Toi 16 I flûte! // Septembre 1906

MUSIQUE (p. 127)

I: *La Presse*, 10 février 1906, p. 17, avec une dédicace «À mon ami, Jos. Brunet»; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 129, avec une dédicace «À J. Brunet»; III: «Musique» [musique en feuille], Paris, J Hamelle, s. d. [1908], 8 p., avec la

mention «Paroles de Albert Lozeau. Musique de Alexis Contant. Pour baryton élevé»; IV (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 165.

3 IV Qui rend l'inexprimable <corrigé d'après I,II,III> 3 III extrême /
À 7 I,II,III blasphème, / *Te Deum* <en romain>, Marseillaise 8 I,III vertige !
ô 9 IV ou chante triomphale <corrigé d'après I,II,III> 14 I Génie! // *Le 28*
janvier 1906.

À L'HARMONIE (p. 128)

I: «Sonnet à l'harmonie» [v. 1-14], *Le Passe-temps*, 31 mars 1900, p. 99 ; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 130, avec une dédicace «À N[apoléon] Lacroix» [ami de Lozeau]; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 167.

1 I céleste, *harmonie*, infiltre 5 I frissons, / Légers 7 I sanglots! mieux
que 7 I phrases, / Vos 9 I toi l'*Ange* aux 10 I éternelles, / Pour
11 I douleurs!... // Harmonie 13 I de *zéphire*, / Et tes 18 II bonheurs
d'extase et

HARPES (p. 129)

I: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 132, avec une dédicace «À Damien Renaud» [ami de Lozeau]; II (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 169.

2 II nuits / Vibrez <ponctuation rétablie d'après I> 10 I graves d'*églises*, /
De

LA GUITARE (p. 129)

I: «La musique» [trois poèmes: voir «La musique», *supra*, p. 475, «Mandolines», *supra*, p. 133 et «La Guitare»], *Le Passe-temps*, 14 février 1903, p. 11 ; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 133; III: *Le Devoir*, 19 février 1914, p. 4; IV (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 171.

1 I guitare, / Aux 3 I aux cheveux *blonds*, j'écoutais, les 5 III Toujours
il 9 I cordes, / S'en 10 I allée, un jour, *pour le ciel* 10 II,III jour *pour le*
ciel 11 I plus. / Pour 12 I miséricordes. // Car nous 16 I paradis!

LES MAINS GARDIENNES (p. 130)

I: *Le Passe-temps*, 22 octobre 1904, p. 179; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 134;
III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 173.

3 I adieux / Qui 4 I des bouches vivantes 6 I radieux, / Et 7 I
accords *tembaient* [sic] *comme les pleurs des yeux*, / Au 9 I mains, *douces comme* les
11 I qu'au ciel il s'exhale en

LES MAINS MUSICIENNES (p. 130)

I: Manuscrit autographe signé «Albert Lozeau» et daté «Octobre 1903», Bibliothèque municipale de Montréal, fonds Aegidius-Fauteux; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 135, avec une dédicace «À Mademoiselle Blanche Hardy» [amie de Lozeau et pianiste réputée, qui épousera le musicien Arthur Laurendeau]; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 175.

2 I musiciennes, / Sur 7 I souvent, en gestes vagues / Que 12 I poètes... // Les 16 I amours, dont 17 I Et, comme des vents, les 19 I tendresse / En 20 I baisers caresse, / De 23 I les *approche* ni 24 I l'ivoire! // *Octobre 1903.*

LE RYTHME (p. 131)

I: *Le Passe-temps*, 4 juin 1904, p. 75; II: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 137; III: *L'Âme solitaire*, 1908, p. 137; IV (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 177.

1 I astres cheminant 2 I par l'harmonie / Vers 5 I réglée, au courant de la route, / Comme un cœur ingénu. // La 7 I langoureuse en 8 I sonores accords des 9 I cœurs; / Dans 10 I arbres, le vent régulier qui s'envole / Balance 12 I jaseurs. // Rose, quand 18 I aimés! // Scandant 20 III harmonique / À 24 I flots. // Le 26 I l'idée et 26 I fécondes, / Souverain 28 I console; // Il 29 I la Parole, / Que

LE PIANO DIVIN (p. 132)

I: *Le Passe-temps*, 23 mai 1903, p. 67; II: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 139; III: *L'Âme solitaire*, 1908, p. 139; IV (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 179.

4 I Une valse grisante, une 7 I que le ciel mit l'amour de l'Art en 8 I genoux! / D'elles-mêmes 9 I,II touches, / Ainsi 12 I piano délirant vous chante comme un dieu! // Telle 13 I d'ivoire; / Une 14 I noire: / Mais 15 I dévier, / Y faire 16 I clavier?

LE PIANO D'ITALIE (p. 132)

I: *Le Nationaliste*, 19 juin 1904, p. 4; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 140; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 181.

4 I folie, / S'est 5 I éteinte, ainsi 7 I Et le barbare Italien 10 I bien. // Ah! 11 I libres! ah! ces 15 I rend *phthysiques!* // Petit 16 I petit ils 20 I La chanson que les feuilles font

MANDOLINES (p. 133)

I: «La musique» [trois poèmes: «Tendre, et plus douce encor [...]» (voir «La musique», *supra*, p. 475, «Mandolines» et «La guitare», *supra*, p. 129), *Le Passe-temps*, 14 février 1903, p. 11; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 142; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 183.

2 II Cristallines / Vous 9 I pince! — / Fin 11 I Mais, souvent, plus 12 I ému. // L'Harmonie / S'ingénie 18 I joue! // Le 24 I cesser! // Mandolines 29 I vert: / L'Art l'ordonne

À UNE VALSEUSE (p. 134)

I: *Le Nationaliste*, 5 février 1905, p. 3; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 144; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 185.

8 I qu'amène le 20 I galants. // Valsez

L'ÉTOILE ET LE VIOLON (p. 135)

I: *L'Avenir du Nord*, 14 septembre 1906, p. 1, avec la mention « [Vers inédits] » ;
 II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 147; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 187.

13 I soudain, j'entends 15 I yeux, comme 16 I voix.

RONDEL MUSICAL (p. 135)

I: *Le Passe-temps*, 17 décembre 1904, p. 210; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 150, avec une dédicace « À Arthur Laurendeau » [1880-1963, musicien et chanteur];
 III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 189.

4 I Berce le bébé des 6 I désespoirs haines

BALLADE DES PETITS POÈTES (p. 139)

I: « Ballade des poètes », *Le Passe-temps*, 20 juin 1903, p. 83; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 151; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 191.

1 I vont, les 5 I disent, en 12 I y cuver leurs 12 I blancs; / Qu'en
 heurtant vos côtes replètes / Ils 15 I assez, de 21 I disent en 24 I Croyez
 un peu moins les 25 I Mais lorsqu'à 26 I jurent, Beautés parfaites
 26 I parfaites, / Amour éternel, soirs sans prix, / Croyez rarement les

LE DÉPART (p. 140)

L'Âme solitaire, 1907 et 1908, p. 153; *Poésies complètes*, I, 1925, p. 193.

JEUNE FILLE AU PUIT (p. 140)

I: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 158, avec une dédicace « À Mademoiselle Rachel Gill » [sœur de Charles Gill et amie de Lozeau. Selon le témoignage de Rachel Gill, ce poème aurait été inspiré par une photographie représentant la jeune fille auprès d'un puits (Jeanne d'Arc Séguin [sœur Saint-Jean-de-Sienne], *op. cit.*)];
 II (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 195.

9 II aussi / Que <ponctuation rétablie d'après I> 10 I plaire, / Un
 11 I claire, / Comme

LE BEAU JOUR (p. 141)

I: *Le Journal de Françoise*, 5 mai 1906, p. 33, avec la mention « (Vers inédits au *Journal de Françoise*) » ; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 160; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 197.

9 I léger calme

LES BAGUES (p. 141)

I: *Le Passe-temps*, 24 février 1906, p. 51; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 165;
 III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 199.

2 I, II harmonieux, / Et 3 I Et qu'agiles 6 I gamme, / Joyeux, je 12 I

presse. / Et 17 I s'élève, / Vos 18 I doucement, / Et 19 I chuchotement, / On 28 I pensive. / Tandis 29 I fort, / — Régulé 30 I Madame —

LA CHANSON DES MOTS (p. 142)

I: «Petits poèmes à ritournelles» [«Sourire», *supra*, p. 452, et «Les Mots»], *La Patrie*, 1^{er} mars 1902, p. 22. ; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 171; III: *Le Devoir*, 27 décembre 1919, p. 4, avec la mention «(L'âme solitaire)»; IV (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 201.

4 I ont la senteur des 12 I chanson; // Une 14 I soirs; / Une 16 I Où vibrent d'immortels 16 I espoirs. // Il 16 III espoirs... <fin du texte>
20 I ont la senteur des 20 I fleurs... // Respectueusement à «Pattes de mouches.»
<pseudonyme de l'un des correspondants de Madeleine, dans *La Patrie* (voir *La Patrie*, 9 novembre 1901, p. 18).>

EN MARGE (p. 149)

I: «Impressions» [deux douzains: v. 25-36 et 1-12; daté «Juillet 1906»], *Le Nationaliste*, 23 décembre 1906, p. 3; II: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 184; III: *L'Âme solitaire*, 1908, p. 184; IV (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 205.

2 I récompense. / Faire 3 I usés / Comme 5 I et vive et neuve des 6 I Y laissant frémir le 6 II faisant frémir le 10 I Leurs premiers sens, ainsi 10 I,II,III liquides / Qui moussent, fins, pareils au sang riche du vin 27 I sensible, débauché 28 I a, depuis, par 30 I Rome. / Et Ronsard 32 I longuement, et 32 I éhonté. / J'ai bâillé sur Baïf, Marot m'a 36 I recommençais.

LE VERS (p. 150)

I: *Le Devoir*, 30 novembre 1910, p. 1; II: *Billets du soir*, (première série), 1911, p. 19; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 209.

3 I,II spontanés, / Et 6 I,II lumière, / Et 12 I,II plus décevant que 14 I,II musique toute écrite 16 I,II Soudain, est 28 I,II naître! // Ceux qui «font» des vers à prix bas, / Au mille, à la toise, à la verge, / De ces graves émois sont vierges: / Mieux vaudrait tricoter des bas! <ensuite, inversion des v. 29-32 et 33-36> 36 I,II passe, fuit, ou bien demeure. // Car il hait qu'on le manipule / Avec des poings de forgeron, / Qu'on l'estrope, et que son front / Soit découronné sans scrupule. // Le vers 40 I,II droit! // Il

OÙ SONT-ILS? (p. 151)

I: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 187; II (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 213.

5 I Et Du Bellay

DEUX POÈTES (p. 152)

I: *Le Nationaliste*, 26 août 1906, p. 3; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 188;

III (texte de base) : *Poésies complètes*, I, 1925, p. 215.

14 I vin! » // Août 1906.

VILLON VOYAGE (p. 152)

I: *Le Nationaliste*, 18 mars 1906, p. 3; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 189; III (texte de base) : *Poésies complètes*, I, 1925, p. 217.

3 I sain, / D'ailleurs 10 I,II,III ses rêts ténébreux <corrigé d'après l'usage> 14 I au «Petit Testament». // Le 26 février 1906.

L'EXILÉ (p. 153)

I: «L'exilé» [sans sous-titre, mais avec un appel de note qui renvoie à «Joachim du Bellay, auteur des "Regrets".»], *Le Nationaliste*, 15 juillet 1906, p. 3; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 190; III (texte de base) : *Poésies complètes*, I, 1925, p. 219.

5 I blessait, là-bas

LA VRAIE GLOIRE (p. 154)

I: *Le Nationaliste*, 16 septembre 1906, p. 1; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 191; III (texte de base) : *Poésies complètes*, I, 1925, p. 221.

3 I rose! / Miraculeux prestige universel de l'Art! // Pendant 7 I vieux maître, inventeur

À BAUDELAIRE (p. 154)

L'Âme solitaire, 1907 et 1908, p. 192; *Poésies complètes*, I, 1925, p. 223.

À ÉMILE NELLIGAN (p. 155)

I: *Le Nationaliste*, 23 juillet 1905, p. 3; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 193; III (texte de base) : *Poésies complètes*, I, 1925, p. 225.

5 I montais, emporté 7 I,II à ton éternité, / Tu 11 I La puissante vigueur 14 I foudroyé! // 17 juillet 1905.

LE VOILE (p. 159)

I: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 203, avec une dédicace «À M. l'abbé J[oseph] Melançon» [1877-1956, ami de Lozeau, il avait été l'un des fondateurs de l'École littéraire de Montréal. Sous le nom de plume de Lucien Rainier, il publiera un recueil de poèmes intitulé *Avec ma vie.*]; II (texte de base) : *Poésies complètes*, I, 1925, p. 227.

1 I âme, / Comme

LA BONNE SOUFFRANCE (p. 159)

I: *La Patrie*, 4 juillet 1903, p. 18, avec une dédicace «À François Coppée» [1842-1908, auteur des *Intimités* et des *Humbles*. En 1898, il avait publié un recueil de proses intitulé *La Bonne Souffrance.*]; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 204; III (texte de base) : *Poésies complètes*, I, 1925, p. 229.

2 I apporte / Comme 4 I elle *causa* d'abord 10 I rendre *éternelle*
 elle 13 I sembler, parfois, nu 17 I libre, / *Bien* loin de la *prison*
 en 19 I à *l'éternelle* *paix*, / Mais 20 I Mais, seule 25 I Par *qui*,
 bientôt 27 I la *vérité*! / *Si* le *corps* a duré, *l'âme* a l'éternité!

LE DUR CHEMIN (p. 160)

L'Âme solitaire, 1907 et 1908, p. 207; *Poésies complètes*, I, 1925, p. 231.

LES VIEUX TEMPLES (p. 160)

I: *Le Nationaliste*, 6 mars 1904, p. 2; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 208, avec une dédicace «À Mademoiselle M.-L. Milhau» [chargée de cours à l'Université McGill de Montréal, qui avait donné, le 29 mars 1905, une conférence à l'Alliance française sur «Les jeunes poètes canadiens-français». Elle y avait remarqué et cité l'œuvre de Lozeau. Mademoiselle Milhau était française et protestante, ce qui explique peut-être le choix de ce poème comme remerciement. Elle avait dit, dans sa conférence: «La poésie sentimentale des poètes canadiens est empreinte d'un mysticisme, d'un esprit de renoncement qui étonnent chez des auteurs aussi jeunes» (*Le Nationaliste*, 2 avril 1905, p. 31).]; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 233.

8 I mourir; // C'est 8 II mourir: // C'est 9 I plâtre / Qui 12 I pas
peinte, comme 16 I Laides sincèrement 17 I pure, / Le 19 I prend
encore du 22 I frère *encore* de 27 I ne se sentent dépayés 28 I le *Bon*
Juge 29 I hâtif; / Les 31 I Là survit 31 I reconforte, / En 33-
 37 I croyances: / C'est un salut du ciel au Veau d'Or orgueilleux; / Un divertissement
 à l'âme par les yeux; / L'Éternité prenant au Temps ses ressemblances! //
 Ah 38 I temples / Dont 39 I exemples, / Sans

L'ÉTERNEL RETOUR (p. 162)

I: «Les retours», *Le Nationaliste*, 4 septembre 1904, p. 1, avec une dédicace «Pour Albert Cloutier» [ami d'enfance de Lozeau]; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 211; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 237.

3 I,II blafards dont se garent les 6 I clarté, / Et 9 I Souvenir! Souvenir!
 dieu 12 I Ecoute t'invoquer, meurtris 14 I,II les intérieurs sanglots
 n'ont 14 I larmes! // Août 1904.

LE RÊVE STÉRILE (p. 162)

L'Âme solitaire, 1907 et 1908, p. 212; *Poésies complètes*, I, 1925, p. 239.

INCONSÉQUENCE (p. 162)

I: *Le Journal de Françoise*, 21 janvier 1905, p. 617; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 216; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 241.

4 I l'espoir, pour s'en désespérer 4 I désespérer! // Hélas, pourquoi surtout
 le 5 I rêve / Quand 6 I on marche fixés dans la 7 I être affreusement
 hantés, / Pour 8 I,II trêve! // Tout 9 I l'essai, nous 11 I Si nous
 montons trop haut, gare! en bas est le 13 I toujours, comme

À MON PAYS (p. 163)

I: *L'Étudiant*, 28 novembre 1913, p. 1, avec la mention « (Inédit) »; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 125; III (texte de base): *Poésies complètes*, I, 1925, p. 243.

Titre I,II <sans note> 13 I,II Nul *plus que moi* n'aima

LE MIROIR DES JOURS

PROLOGUE (p. 167)

I: «Le Cœur», *Le Canada*, 27 novembre 1907, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 5; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 5; IV(texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 7.

7 I,II,III aime, / Comme une goutte d'eau, mire le 9 I Poète ta 11 I tourment. // Tous 13 I tien tu

LE VOYAGE (p. 171)

I: *La Patrie*, 20 avril 1907, p. 22, avec la mention «Cette pièce n'est pas extraite de *L'Âme Solitaire* qui paraîtra prochainement; elle a été écrite spécialement pour le Royaume» [«Le Royaume des femmes» est le titre de cette page du journal]; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 9; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 9; IV(texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 11.

7 I lieue. / Pour 8 I voyage ils 15 I Hélas! *Rêves* déçus 16 I vain!...

AVRIL (p. 171)

I: *Le Canada*, 22 avril 1908, p. 9; II: «À l'avril prochain», *La Patrie*, 26 mars 1910, p. 4; III: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 11; IV: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 11; V: *La Revue populaire*, vol. 7, n° 4, avril 1914, p. 122; VI: *La Patrie*, 19 avril 1923, p. 8 [ponctuation lacunaire]; VII (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 13.

1 I,V blanc, / C'est 2 II qui *s'en vient*, Avril 2 I,II,V lent, / Et 3 I,II,V qui pour émouvoir la torpeur de la terre / Lui 4 I,II,V tire du soleil des 4 I,V lumière, / C'est 4 II lumière! / C'est 5 I,V rameaux, / Que 6 I mots; / Et 6 V mots, / Et 7 I,II,III,V c'est là-bas 8 I,II,III,V bronze à l'aube annonçant 10 I,V l'autre en *pleurant*, l'autre 10 II l'autre en *chantant*, l'autre 10 II grondant, / Dont 11 II Saint-Louis de France 13 I,V jadis Rémi Belleau 13 II,III,IV,VII jadis Remy Belleau <corrigé d'après l'usage> 16 I,V bourgeoine, / Mais 18 I,V bleu, / Aux 19 II terre / Et 20 I,V solitaire, / Tu 22 I,II,III,IV,V n'en *fût* jamais 22 I,V jamais; / Tu 23 II l'espace, / Et

PREMIÈRE BRISE (p. 172)

I: *Le Canada*, 7 avril 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 13; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 13; IV: *La Patrie*, 6 avril 1912, p. 9, avec la mention «Extrait du *Miroir des Jours*»; V (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 15.

2 I Qui glisse du 7 IV rayonnement du 9 I brun, — / Et 10 IV
chacun, / Car 13 I Qui du

LES FEUILLES (p. 172)

I: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 15; II: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 15;
III: *Le Devoir*, 18 mai 1912, p. 4, avec la mention «(*Le Miroir des jours*).»; IV (texte
de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 17.

36 I terre. // Tout

AUX ARBRES MORTS (p. 174)

I: *Le Devoir*, 20 mai 1911, p. 1; II: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 118; III (texte de
base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 20.

6 I murmure, / Un 8 I,II vent... // Loin

NUANCES (p. 174)

I: *Le Canada*, 2 juin 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 18;
III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 19; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 21.

5 I pressées, / L'une 9 I a cette 12 I Et, maintenant

AUX FLEURS (p. 175)

I: *Le Canada*, 5 juin 1907, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 19;
III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 20; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 22.

8 I mai. / Sans 9 I doute un 9 I femmes / Charmait notre regard et conso-
lait nos 11 I séduisant, / Et 12 I petites à 23 II bleu / Et 25 I forme
élégante ou 26 I étoilée, ou 30 I somptueuses. / Comme 32 I sainfoin;
/ Et 34 I fougère! / — Point 39 I s'est acharnée en 39 I chair, / Et
42 I merveilleuses. / — Vous 44 I s'exhalent, sans 44 II s'épuiser des
44 I entiers; / Et 46 I l'encens votre arôme. / La 50 I sourire. / Vous
60 I soir, / Et

LE DIMANCHE (p. 176)

I: «*Lord's Day*», *Le Nationaliste*, 30 juin 1907, p. 3; II: *Le Miroir des jours*,
dactylographie, 1910, f. 23; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 24; IV (texte de base):
Poésies complètes, II, 1925, p. 26.

9 I nids, / Et 14 I ordinaire; et 16 I,II pain qu'on 18 I l'amour
dans 20 I fleurit! / LE PURITAIN: / C'est

AMOUR SYLVESTRE (p. 177)

I: *Le Devoir*, 24 juin 1911, p. 1; II: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 26; III (texte de base):
Poésies complètes, II, 1925, p. 28.

3 I surtout dont 14 I brune!...

LE SANG DES ROSES (p. 178)

I: *Le Canada*, 9 juin 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 25; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 27; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 29.

1 I,II,III de femme. / Le 3 I violent, et 5 I sommeille aux cœurs *encor* fermés 5 I,II,III roses, / *Embaume doucement aux lilas blancs et roses* 16 I,II, III,IV éteints *ressurgissant* au <Le tirage ordinaire de l'édition de 1925 donne aussi «ressurgissant», contrairement au tirage numéroté.> 17 I ciel, il

APRÈS LA PLUIE (p. 178)

I: *Le Canada*, 21 août 1907, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 27; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 29; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 31.

8 I mousseline du rideau. // La

L'HEURE CALME (p. 179)

I: *Le Nationaliste*, 5 avril 1908, p. 1, avec la mention «(Pour le *Nationaliste*)»; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 29; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 31; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 33.

18 I Noyé le soir, à

LA POUSSIÈRE DU JOUR (p. 179)

I: *Le Nationaliste*, 14 mars 1909, p. 3, avec la mention «(Vers inédits)»; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 31; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 33; IV: *Poésies complètes*, II, 1925, p. 35.

3 I brûle; / Et 17 I l'heure... // *Septembre 1908*.

LE CRÉPUSCULE (p. 180)

I: *Le Canada*, 26 août 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 33; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 35; IV: *Le Devoir*, 15 mai 1919, p. 5; V (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 37.

1 I regarde, / Et 1 II regarde / Et 10 IV dehors *me* semble 10 I semble *pas* réel; / La 10 IV dehors *me* semble plus réel, / La 12 IV vécu, *et* la

VISIONS DU SOIR (p. 180)

I: *Le Canada*, 21 avril 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 34; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 36; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 38.

8 I d'émoi, jusqu'au 15 I s'effaçant, chacune 16 I déserté. // Et 17 I pas, la

NOCTURNE (p. 181)

I: *Le Canada*, 20 mai 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 36; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 38; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 40.

1 I il est bon 14 I fuit. / Ah! 16 I involontaire!... / La 19 I cœur
qu'éclaire la nuit noire / Que

UN AIR (p. 182)

I: *Le Canada*, 12 mai 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 38;
III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 40; IV: *Le Devoir*, 11 avril 1912, p. 4, avec la mention
«(*Le Miroir des jours*).» ; V: *Le Devoir*, 19 juin 1919, p. 5; VI: *Le Devoir*, 21 juin 1923,
p. 5; VII (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 42.

1 IV,VI air auquel 2 I,VI violon et de violoncelle, // Passe 4 V d'où //
II 4 VI d'où, // II 6 I,VI claire, // Et 8 VI Plane; remonte encore et
redescend et

MUSIQUE DANS LA NUIT (p. 182)

I: «Impressions musicales», *Le Canada*, 30 octobre 1907, p. 9; II: «Impressions
musicales», *Le Canada*, (édition hebdomadaire), 7 novembre 1907, p. 9;
III: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 40; IV: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 42;
V (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 44.

5 I,II incline?... / L'accord 6 I,II épine / Ou 9 I,II Sanglote se lamente
impérieuse 11 I,II nerveux / Monter 12 IV,V yeux... // *** // C'est 15
I,II longuement, / Et 24 I,II femme — / Passent

CLAIR DE LUNE (p. 183)

I: *Le Canada*, 4 août 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 42;
III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 44; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 46.

4 II luisent à demi 12 II Et cependant 14 I frissons: / La
15 I,II glaçons, / Pour 16 I est vieux déjà 16 I épouvantes!... // Le

L'OMBRE (p. 184)

I: *Le Canada*, 19 juin 1907, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 44;
III: «Joie grave», *L'Action*, 29 avril 1911, p. 1; IV: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 46; V
(texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 48.

1 I branches, le 1 III plainte: / Je 2 III éteinte... / La 4 I,III
bouger; on n'entend 6 I,III nocturne aux sons des 6 III frissonne... /
D'une 8 I femme; et 8 III et peu 11 I cœur; / Ainsi 13 I griserie;
/ On 13 III griserie... / On 17 III paupières... / J'ai

LA TRÊVE (p. 184)

I: *Le Devoir*, 21 octobre 1911, p. 1; II: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 48; III (texte de
base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 50.

4 I laborieux; / Déposons 9 I front, sans

DORMEZ (p. 185)

I: *Le Canada*, 16 juin 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 46;
III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 50; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 52.

1 I frais / Le 3 I sacrée; / Dormez 4 I Dormez, comme 4 I jamais
 // Vous 5 I Vous *appelez* l'oubli 7 I suavement comme 13 I Dormez, la
 14 I Dormez, l'aube 15 I marteau / Et

LUMIÈRE (p. 185)

I: *Le Canada*, 3 novembre 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 48; III: «Lumière de mai», *L'Action*, 20 mai 1911, p. 3, avec la mention «(Pour l'Action)»; IV: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 52; V (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 54.

3 I,II secret / De sentir 4 III paupière. // Le 5 III cœur comme
 5 I rivière, / Qui 6 I s'élargirait. / Et 7 I infini, que 11 I,III Et je ne
 suis pourtant qu'un 11 III l'espace! // Le 12 III mon *infirmité* / Roule
 12 I infimité, / Roule 13 III d'éternité / Dans 14 I mire, et 14 III
 passe...

FRAÎCHEUR (p. 186)

I: *Le Canada*, 17 juillet 1907, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 49;
 III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 53; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 55.

3 I sainfoin; / On 9 I aime / Et 10 I même. / *Les feuilles, pour sentir*
 l'effluve bienfaisant, / *Pour se baigner en lui s'agitent et <si> tous sens*; / Et
 14 I frissonne, une joie! / C'est

APRÈS-MIDI (p. 186)

I: *Le Canada*, 26 juin 1907, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 51;
 III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 55; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 57.

11 I s'épand morne 12 I torpeur *par* le 14 I calmé; / Et 18 I chaleur
 / Et

DANS LES CHAMPS (p. 187)

I: *Le Canada*, 14 juillet 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 53;
 III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 57; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 59.

3 I terre, glorieuse en sa fécondité, / Par 6 I brouté, / Et 7 I soleil
aveuglant de

L'EXEMPLE (p. 187)

I: *Le Devoir*, 23 juillet 1910, p. 4; II: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 58; III (texte de
 base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 60.

14 I dresse-toi! // *juillet 1910.*

À L'AVENTURE (p. 188)

I: *Le Devoir*, 9 septembre 1918, p. 1; II: *Billets du soir* (troisième série), 1918, p. 85;
 III (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 61.

38 I si beaux les bois 40 I,II semble un peu d'autrefois 51 I traditions
centenaires! / Chacune

LE PASSAGE (p. 190)

I: *Le Canada*, 15 septembre 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 54; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 59; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 65.

2 I l'été : / Quelque 12 I d'or... // Par 18 I Déjà ce

PREMIÈRE FEUILLE MORTE (p. 190)

I: *Le Nationaliste*, 16 août 1908, p. 1, avec la dédicace «Amicalement à Jules Fournier» [1884-1918; il était devenu directeur du *Nationaliste* en 1908; en 1911, il fondera *L'Action*, journal auquel Lozeau collaborera]; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 56; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 61; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 67.

6 I Vient, dans la pourpre et l'or, fixer 9 I balancent, / Et 10 I pensent.
// — Cette 12 I large, elle 16 I gloire, — dont 16 I témoins, / Tant
17 I sercine, — / Qui

À L'AUTOMNE (p. 191)

I: *Le Canada*, 4 septembre 1907, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 58; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 63; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 69.

5 I soirs, / Où 6 I noir; / Malgré 16 I atteindre l'extase!... / Ô
17 I vivre! ô 18 I Automne, qui nous mets du plaisir dans le sang; /
Qui 22 I ô Dieu, fait

DANS LES BOIS (p. 192)

I: *Le Canada*, 23 septembre 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 60; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 65; IV: *Le Devoir*, 17 octobre 1918, p. 5; V (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 71.

7 I yeux, / Au 14 I l'été.

CHARME DANGEREUX (p. 192)

I: *Le Nationaliste*, 13 septembre 1908, p. 1; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 61; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 66; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 72.

28 I cœur! // Montréal, septembre 1908.

EFFET D'AUTOMNE (p. 193)

I: *Le Canada*, 25 septembre 1907, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 63; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 68; IV: *Le Devoir*, 26 octobre 1918, p. 7; V (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 74.

2 I battre les portes. // Des 3 I nuages, couleur de cendre et de fumée, /
Suivent 6 I S'épand, comme la mer 9 I heures; / La 9 IV heures, /
La 12 I branche, dans le vent, est 17 I Et, parfois, on

FEUILLE PLAINTIVE (p. 193)

I: «Plaintes de la feuille», *Le Canada*, 9 septembre 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 65; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 70; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 76.

1 I Dieu! je m'en 5 I d'or; / Je 8 I ailes!... / Que 11 I l'arbre,
éclatant 12 I voyais, la 15 I infâme! / Ah! 16 I angoisse en l'âme
18 I mon érable natal!... / Mais 31 I me fléchit, me

LES ARBRES D'OCTOBRE (p. 194)

I: *Le Canada*, 12 octobre 1907, p. 9, avec une dédicace «À M. Fernand Rinfret» [1883-1939, journaliste au *Canada*, dont il deviendra rédacteur en chef en 1909; maire de Montréal, de 1932 à 1934]; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 67; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 72; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 78.

1 I or. / Octobre 6 I Ou venant 10 I Toujours, sur 11 I,II être là-
haut une 15 I Et, comme

L'APOTHÉOSE (p. 195)

I: *Le Canada*, 23 octobre 1907, p. 9; II: *L'Avenir du Nord*, 25 octobre 1907, p. 1; III: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 69; IV: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 74; V (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 80.

I,II <dédicace>: À Albert Dreux <pseudonyme d'Albert Maillé (1886-1949), journaliste et poète, qui avait publié un poème intitulé «À Albert Lozeau» dans *Le Canada* (19 octobre 1907)>. 8 I,II dévasté. // Droit 9 I,II pourpre
il 11 I,II éventail, / II 12 I,II,III blanches. // Car le 14 I,II Disparaît,
en 16 I,II gris...

DANS LA MONTAGNE (p. 195)

I: *Le Canada*, 14 octobre 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 71; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 76; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 82.

5 I montagne en 7 I coloris; / L'arbre 17 I jour, votre 20 I Regardez: c'est
20 I pas; / Et 22 I la nature! 22 II Nature!

ÉRABLE ROUGE (p. 196)

I: *Le Canada*, 29 septembre 1909, p. 9, avec une dédicace «À Albert Ferland.»; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 73; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 78; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 84.

2 saignent. // II 6 II,III qui roule. // II 7 II,III blessure, où magnifiquement / Le 8 I flamboiement: // Le 10 I rouge // Sur 13 I,II de toute
chose 14 I rose, // La 15 I blanche, au 16 I d'argent // Et

PAYSAGE D'AUTOMNE (p. 197)

I: *Le Canada*, 28 octobre 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 75; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 80; IV: «L'automne», *Le Devoir*, 23 septembre 1922, p. 12, avec la mention «(*Le Miroir des jours*)» et «Réciter»; V (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 86.

6 I,II,III,IV l'âme, loin 9 I bruns / La 11 I apaise... // Et

OCTOBRE (p. 197)

I: *Le Devoir*, 31 octobre 1911, p. 1; II: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 81; III (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 87.

16 I ressuscite! <une ligne de points de suspension> // Salut

RAYON DE NOVEMBRE (p. 198)

I: *Le Canada*, 17 novembre 1909, p. 9, avec la mention «Le 12.»; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 76; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 83; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 89.

1 I brume! / Le 1 II brume, / Le 3 II,III s'éteint, comme 5 I lente, — / Dans le 9 I feuilles, la 12 I,II beau / Tardivement 17 II,III champs, à 23 I riait... // Et 24 I muet.

LE MIROIR (p. 198)

I: «Les deux miroirs», *Le Canada*, 1^{er} avril 1908, p. 9; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 129; III (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 91.

10 I,II Au divin miroir 12 I face. // Par deux yeux, ô Lune, / Je me suis miré / Au cœur adoré / D'une femme brune. // L'image au teint clair, / À peine tracée, / Fut vite effacée / Au miroir de chair... // Tendre cœur de femme: / Miroir oublieux! / — Regardez aux cieux / La Lune, Madame! // Qu'avez-vous donc fait / De ma pâle image, / Au miroir volage / Cherchant son reflet? // Ah! je t'aime, Lune, / Toi qui mires tant / De faces pourtant, / Et n'en retiens qu'une!

APOLOGIE À L'AUTOMNE (p. 199)

I: *Le Canada*, 13 octobre 1909, p. 9, avec, en épigraphe, les quatre derniers vers du poème «Charme dangereux» (*supra*, p. 192) et les initiales «A. L.»; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 78; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 85; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 93.

2 I m'abandonne!... / J'ai 9 I,II entrée / Et 14 II s'élève / Et 28 I toi! / Je

BRUME (p. 200)

Le Devoir, 9 décembre 1911, p. 1; *Le Devoir*, 14 novembre 1912, p. 5; *Le Miroir des jours*, 1912, p. 87; *Poésies complètes*, II, 1925, p. 95.

LA NEIGE (p. 200)

I: *Le Canada*, 22 décembre 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 80; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 89; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 97.

16 I la Lune! // En

PENSÉES DE NEIGE (p. 201)

I: *Le Devoir*, 25 novembre 1911, p. 1; II: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 91; III: *Le Devoir*, 20 novembre 1920, p. 7; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 99.

14 I contact ils

LES PRÉSENTS (p. 201)

I: *Le Canada*, 30 décembre 1908, p. 9; II: *L'Étudiant*, 26 décembre 1913, p. 1, avec la mention «(Inédit)»; III: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 147; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 101.

4 I penche / Que 13 IV Que m'apporterez-vous <Le vers compte onze pieds: corrigé d'après III.> 13 I Fée ? / Qui 18 II mort...

LES JOURS QUI FUIENT (p. 202)

I: «Les jours qui fuient...», *Le Devoir*, 31 décembre 1915, p. 4; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 149; III: *L'Avenir du Nord*, 13 octobre 1916, p. 1, avec la mention «[Extrait de: *Lauriers et Feuilles d'érable*, nouveau recueil de vers publié par notre talentueux poète Albert Lozeau].»; IV: *Le Droit*, 24 mars 1917, p. 4, avec la mention «Extrait de *Lauriers et feuilles d'Érable*, en vente chez tous les libraires.»; V: *Le Devoir*, 23 janvier 1919, p. 5; VI (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 103.

5 V fui pareils 9 V course au son des 9 IV passagères... / En 16 V Un à un 19 V Un à un 20 III jours ont fui, pareils 20 V fuient pareils 20 I sauvages... // *Décembre 1915*. 20 V sauvages.

LE REPOS DE LA TERRE (p. 202)

I: *Le Canada*, 11 décembre 1907, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 82; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 93; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 105.

1 I repose. / Dans 11 I divin, la

INVOCATION (p. 203)

I: *Le Canada*, 25 mars 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 83; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 94; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 106.

8 I Qui fait, comme 8 I parasol! / Innombrable 9 I Innombrable Soleil qui 13 I toi! <La seconde partie du vers n'est pas placée en retrait mais à la marge gauche.> 15 I La Lune curieuse 16 I instant. — / L'Hiver 18 I revanches! / Gloire

LES HEURES (p. 204)

I: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 85; II: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 96; III (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 108.

1 I jour, passent

POUR VOUS (p. 207)

I: «Vers d'amour», *Le Devoir*, 15 décembre 1910, p. 1; II: «Vers d'amour», *Billets du soir* (première série), 1911, p. 39; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 99; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 111.

1 I vous / Vous 8 I,II,III vos sourires, ma 11 II d'aveux, / Des baisers
21 I,II mort, — / Et 24 I,II t'aime!... // Au lecteur // Tous les poètes sont ainsi;
<I: ainsi.> / Cherchez la femme dans leurs rimes: / Miroirs plus ou moins obscurcis / Où
rient des yeux qu'on dit sublimes! // La femme, c'est leur univers / Et la raison de leurs
poèmes; / Sans elle, ils n'écriraient de vers / Que pour se louer eux-mêmes. / La femme
est un dérivatif / À leur vanité qui s'admire; / Ils sont orgueilleux sans motif, / N'étant
rien que par un sourire. // Et ce sont tous ces messieurs-là / Qui se hissent sur les estrades
/ Pour proclamer leurs cœurs, hélas! / Supérieurement malades! // (Ici, l'auteur se frappe
la poitrine, en prose, comme vous voyez.) // Mais, grâce à Dieu, les vers plus haut / Ne
contiennent pas mon éloge: / C'est un fait peut-être nouveau, — / Tant mieux si vraiment
je déroge! // Et si j'ai de l'humilité, / Pour la foule, bien apparente, / J'en glorifierai la
beauté, / Qu'en m'oubliant un peu, je chante!

LA ROYALE CHANSON (p. 207)

I: *Le Nationaliste*, 15 novembre 1908, p. 3; II: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 101; III: *Poésies complètes*, II, 1925, p. 113.

6 I chante encore. // La 14 I encore leurs orgueils. // Elle 22 I Elle.» // Montréal, octobre 1908.

VERS SECRETS (p. 208)

I: *Le Canada*, 9 juillet 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 90; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 103; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 115.

5 II donne ses vers 8 I l'écris, — et 20 I Où, parfois 20 I pleure?... // Mais

DOUCE TROMPERIE (p. 209)

I: *Le Canada*, 30 septembre 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 92; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 105; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 117.

1 II enfant de 6 I J'en refais bien souvent 7-9 I comme lui, / Parce
que 9 I que je pourrai chaque jour les 12 I semaines des 16 I mots
délicieux / Et 18 I m'écoute... / Que 19 I importe à vous, qui

EXALTATION (p. 209)

I: *Le Canada*, 10 novembre 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910,

f. 94; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 107; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 119.

11 I,II,III beaux,... mais 20 I d'elle, rien 29 I Femme, pour

MAUVAISE SOLITUDE (p. 210)

I: *Le Canada*, 20 janvier 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 97; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 110; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 122.

4 I consumer! // La 5 I mauvaise; / Le 10 I subtil... / Afin

PETITE LETTRE (p. 211)

I: *Le Canada*, 6 novembre 1907, p. 3; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 99; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 112; IV: *L'Avenir du Nord*, 10 mai 1912, p. 1, avec la mention «(*Le Miroir des jours*)»; V (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 124.

7 IV s'ils en ont 9 I être il 9 I,II peu. / Rien 11 IV plume / Plus 12 I parfum vit

SYMBOLE (p. 211)

I: *Le Canada*, 5 août 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 101; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 114; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 126.

6 I de muguet aux 15 I brille, / Éclôt

LE MAUVAIS VOYAGE (p. 212)

I: *Le Devoir*, 29 octobre 1910, p. 1; II: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 116; III (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 128.

10 I esprit l'on 10 I vite... O 12 I nous voilà dans 13 I partirons, ce soir, par

LA MESSAGÈRE (p. 213)

I: *Le Canada*, 24 février 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 105; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 118; IV: «La Messagère» [musique en feuille], Toronto, Whaley, Royce, 1921, 5 p., avec la mention «Poésie de M. Albert Lozeau. Musique de Arthur Laliberté»; V (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 130.

2 IV bleu, / Qu'embaume 6 IV doux / Exhale 7 IV parole, / Dite en tremblant du 8 IV nous. // Parfois 9 IV âme / Meurtrie 10 IV meurt / Il 11 IV femme, / Pour 13 I Seule une 13 IV délicate, / Brûle en elle, comme 14 I encens, / Mais 15 IV éclate, / Sous 18 IV aimé, / Dont 19 IV devine / En 20 I,IV l'exprimer.

DOUCE OBSESSION (p. 213)

I: «Douce agression», *Le Canada*, 13 janvier 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*,

dactylographie, 1910, f. 107; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 120; IV: *L'Avenir du Nord*, 26 avril 1912, p. 1, avec la mention «(Du *Miroir des jours*, qui vient de paraître)»; V (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 132.

2 I souvenir, je 5 I vous, / Dans 8 IV brève vous possède: // Rien 10 I pensée, et

LA CHAMBRE (p. 214)

I: *Le Canada*, 5 février 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 109; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 122; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 134.

6 I mélancolie, / Et 10 I branche / L'air 11 I poumons... // Ah! 14 I,II,III seuls, nous 14 I enfermons...

ROSE POURPRE (p. 214)

Le Canada, 1^{er} décembre 1909, p. 9; *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 110; *Le Miroir des jours*, 1912, p. 123; *Poésies complètes*, II, 1925, p. 135.

COURONNEMENT (p. 215)

I: *Le Nationaliste*, 19 décembre 1909, p. 3; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 112; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 125; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 137.

5 I Elle les

MUSIQUE (p. 215)

I: *Le Nationaliste*, 5 décembre 1909, p. 3; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 113; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 126; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 138.

1 I changé. / Je 8 I pleine. // Ô 16 I,II terre! // Parlez-moi III,IV terre!... // *** // Parlez-moi 18 I M'enchanté, je

LES GANTS (p. 216)

I: *Le Journal de Françoise*, 21 novembre 1908, p. 245; II: *Le Canada*, 19 décembre 1908, p. 12; III: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 115; IV: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 128; V (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 140.

1 III l'aide et 1 II long. / Nous 8 I,II,III neige / Chaude 10 I,II rit! // — Et s'ils sont 12 I,II folie... Ô 13 I,II,III aimés tour à tour vous 17 I,II gants, sans 22 I,II,III,IV baissés! <fin du texte>

JALOUSIE (p. 216)

I: *Le Canada*, 22 janvier 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 117; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 130; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 142.

4 I froids, et brillent pleins de fièvre 11 II cause / Et 12 I chose! / Car
16 I confiance! / Tout 17 I raison / Aussitôt 23 I s'enchanté; / Puisque

SA VOIX (p. 217)

I: «Voix féminine», *Le Canada*, 29 janvier 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 122; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 135; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 144.

1 I naturelle. / Bien 16 I frissons! // Douceur 19 I haut! / O charmes de la voix humaine!

BONHEUR MALHEUREUX (p. 218)

I: *Le Canada*, 16 décembre 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 124; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 137; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 146.

2 I présence; / Car 6 I s'éteindre. / Que 8 I,II divin nos 2 I ensemble!... // Mais

LA PEUR DE VIEILLIR (p. 218)

I: «Au miroir», *L'Action*, 22 avril 1911, p. 4; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 126; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 139; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 148.

2 I angoisse interrogeant 2 I miroir... / Vous

LE BOUQUET (p. 219)

I: *Le Canada*, 2 décembre 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 128; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 141; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 150.

4 I paroles... // Nous 12 I pensées // Crisés 14 I d'espoir!... // Quel

POUR RIEN (p. 220)

I: *Le Canada*, 26 février 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 130; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 143; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 152.

6 I amie; / Le 13 I sais pas lequel

LA TORTURE (p. 220)

I: *Le Nationaliste*, 3 janvier 1909, p. 1; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 132; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 145; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 154.

10 I,II familière n'exprime 13 I Crainte du soir intime et 14 I extrême! // 28 décembre, 1908.

EN FAVEUR DU PARFUM... (p. 221)

I: «Poème fugitif», *Le Canada*, 15 juillet 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*,

dactylographie, 1910, f. 133; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 146; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 155.

1 I parfum, je 2 I rose; / Je 4 I bleu, / J'excuse 8 I fierté. / *Vous ne*
pourrez jamais plus tard devenir douce. / *Votre*

LE PORTRAIT (p. 221)

I: *Le Canada*, 6 mai 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 135; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 148; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 157.

10 I,II fixé / Apparaît 11 I femme, / *Par l'âge à peine effacé.* // Je
24 I aimé.

APRÈS (p. 222)

I: *Le Canada*, 18 septembre 1907, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 137; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 150; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 159.

4 I ride /// Quand 7 I lèvre obstinément fidèle / La 9 I Ah, quand je
vous prenais, entre mes mains, la tête / Et 12 I satisfaite?... // L'amour

ILLUSION (p. 222)

I: *Le Canada*, 3 février 1909, p. 9, avec une dédicace «À Madeleine» [pseudonyme d'Anne-Marie Gleason (1875-1943)]. Journaliste et écrivain, elle tenait une chronique à *La Patrie* depuis 1901. Dans une lettre de 1901 à Maria Bourke, Lozeau écrit: «Quelle bonne, charmante et joyeuse consœur que cette Madeleine; comme elle a un esprit fin au service d'un cœur plus aux autres qu'à elle.» Mais en 1921, il écrira à Michelle Le Normand: «C'est la femme la plus ignorante et la plus snob, la plus superficielle et la plus rouée que je connaisse. Avec ça, un cœur d'or»]; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 139; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 152; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 161.

3 I roses / Et 6 I jour; / Autour 16 I un long goût de baiser!...

JE REGRETTE LES YEUX... (p. 223)

I: «Clartés», *Le Canada*, 12 août 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 141; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 154; IV: «Clartés», *Le Devoir*, 4 juillet 1919, p. 5; V (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 163.

12 IV âme, où 12 I,IV blottit l'Ennui sombre

ÉVOCATION (p. 223)

I: *Le Canada*, 24 mars 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 143; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 156; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 165.

1 I frémissent, / Sur 2 I glissent, / Un 3 I paraît, / Le 4 I secret, /
Amicalement 5 I entrée. / Et 8 I Et, dans 11 I Et, pour 22 I

exile!... / Et 24 I,II,III fous!... // Pourquoi 25 I heureux, dont 25 I,II,
III subsiste, / Par 33 I broie; / Si 36 I,II blesser!...

LE PLUS GRAND MAL (p. 224)

I: *Le Canada*, 26 mai 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 146;
III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 159; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925,
p. 168.

1 I aimais j'avais 5 I sincères; / Je 12 I faisiez... // Oui 14 I
retenait; / Confus 17 I profondes... / J'avais 25 I,II misérable! / Au moins
26 I,II cœur. / L'indifférence

INUTILES AMOURS (p. 225)

I: *Le Canada*, 29 mai 1907, p. 9; II: *Le Passe-temps*, 30 mai 1908, p. 224-225, avec la
mention «Paroles de Albert Lozeau. Musique de Paul-Émile Prévost.»; III: *Le Miroir
des jours*, dactylographie, 1910, f. 149; IV: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 162;
V: *Le Passe-temps*, 9 septembre 1922, p. 262-263 [identique à II]; VI (texte de base):
Poésies complètes, II, 1925, p. 171.

1 I choses. / On 1 II,V choses, / On 4 II,V jours // Et 6 II,V
Cherche à s'épanouir 6 I,II,V en pleine liberté 7 II,V gravement la 8 I
frappe... et 8 II,V frappe et 8 II,V habité. // Lors 9 II,V dolente
elle 9 II,V âmes, / Qui 12 II,V espoir // On 13 I choses. / On
13 II,V choses / Où s'épuise 14 I moment. / La 14 II,V moment, / La
15 II,V causes / Et 16 II,V tristement.

PAIX (p. 226)

I: «Impressions», *Le Nationaliste*, 20 décembre 1908, p. 3; II: «Vain amour»,
Le Miroir des jours, dactylographie, 1910, f. 151; III: «Vain amour», *Le Miroir des
jours*, 1912, p. 164; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 173.

6 I rancœur; / Et 9 I infiniment, / Où par les rayons d'or entre
10 I firmament... // Si 15 I,II fermés, avec 18 I bruit! / Et 20 I
l'âme... // Mais 30 I torturant! // 15 décembre 1908.

PRODIGALITÉ (p. 226)

I: *Le Canada*, 24 novembre 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910,
f. 153; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 166; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II,
1925, p. 175.

5 I Idoles, / J'ai 8 I purs qui 14 II regret je

LA PREMIÈRE (p. 227)

I: *Le Canada*, 12 juin 1907, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 154;
III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 167; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925,
p. 176.

4 I,II de jouissances d'elle 6 I tenir. / En 8 I rappelle... // Elle 9 I
âme: elle 12 I pas; / Car

REGARD INTÉRIEUR (p. 227)

I: *Le Canada*, 19 février 1908, p. 9; II: *Le Canada* (édition hebdomadaire), 20 février 1908, p. 6; III: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 155; IV: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 168; V (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 177.

1 I,II lui-même. / II 4 I,II aime. // Les 5 I,II cœur, / Les 10 I,II resté, / Qu'une 11 I,II clarté, / Garde

LE PARFUM (p. 228)

I: «Strophes détachées» [deux poèmes: «Précepte» (*supra*, p. 297) et «Le parfum»], *Le Canada*, 7 juillet 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 157; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 170; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 179.

2 I odeur; / Du

LORSQUE JE SERAI MORT... (p. 228)

I: «Présence spirituelle. // Novembre», *Le Canada*, 4 novembre 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 158; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 171; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 180.

1 I mourir — / Mon 17 I assisterai; / En 19 I triste, — / Et

LA MÉMOIRE (p. 229)

I: *Le Canada*, 27 janvier 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 160; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 173; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 182.

14 I flambeau < sans ponctuation >

LE LIVRE (p. 233)

I: *Le Canada*, 8 avril 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 163; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 176; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 185.

7 I insignes — / Une

L'ÂME RÉVÉLÉE (p. 233)

I: *Le Canada*, 5 mai 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 164; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 177; IV: *Le Devoir*, 16 février 1922, p. 5; V (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 186.

1 IV âme, / La 2 I,IV voit, / Dans 5 IV proclame, / Ce 7 IV dans la vérité 11 I imposée, — oh! misère 11 IV imposée, — Oh! Misère! — // Vraiment 13 I sincère, — / Mais

LES MOTS VIVANTS (p. 234)

I: *Le Canada*, 11 septembre 1907, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 165; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 178; IV: *Le Nationaliste*, 17 mars 1912, p. 2,

avec la mention « (Extrait du *Miroir des Jours*, qui paraîtra cette semaine même.) » ; V: *Le Devoir*, 28 novembre 1912, p. 4; VI (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 187.

1 I morts, les 1 I vivants; / Et 2 V surpris, Ô bons 6 I passions; / Ils 6 V passions / Ils 8 V nations, / Et 9 I affliction, / Devant 14 I Romains, / Que 15 I transfigure! // Et 17 V soir d'été ne 18 I la beauté; / Et 18 IV Beauté, / Et 19 I vérité / Un

EN LISANT RONSARD (p. 234)

I: *Le Canada*, 27 juillet 1907, p. 10; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 167; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 180; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 189.

Titre I,II,III <sans épigraphe> 1 I vers. Je n'y 8 I Cassandre; et Marie — un instant — / Puis d'autres... et 10 I purpurine, / Pour 24 I robe, les

ANDRÉ CHÉNIER (p. 235)

I: *Le Canada*, 30 juin 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 169; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 182; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 191.

12 I d'infamie, / Quand

EN MARGE DE MUSSET (p. 236)

I: « Alfred de Musset // Sur un portrait », *Le Canada*, 14 août 1907, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 170; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 183; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 192.

2 I immortels! / Doute 3 I s'agenouille aux pieds des 7 I sont hélas 9 I morts, / La 12 I dors.

EN MARGE DE VERLAINE (p. 236)

I: *Le Nationaliste*, 22 mars 1908, p. 1, avec la mention « (Vers inédits) » ; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 172; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 185; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 194.

8 I le vice habité 10 I,II pâle dans 11 I merveilleux, / Où 12 I de jardins vers 16 I regrets; / Et 17 I,II,III voile, / Elle porte sa honte au front, — comme

À LOUIS FRÉCHETTE (p. 237)

I: « À M. Louis Fréchette // Après avoir lu sa traduction du poème de Mme M.-H. Gates », *Le Nationaliste*, 26 avril 1908, p. 1; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 174; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 187; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 196.

Titre II <sans épigraphe> 7 I tâche, où 9 I d'âge — / Moi 11 I,II sentier; // Mais 14 I métier. // 20 avril 1908.

LE SONNET (p. 237)

I: *Le Nationaliste*, 2 mai 1909, p. 3; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 175; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 188; IV: *Le Devoir*, 5 avril 1919, p. 4; V (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 197.

4 I,II Qui reste, quand 5 IV poésie, où 8 I sonnet, où 12 I sonnet,
plus 14 I cieux! // Avril 1909.

LABEUR AMER (p. 238)

I: *Le Canada*, 18 août 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 176; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 189; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 198.

1 I céleste, / Leur rêve 6 II déformant; / Le 12 I plus!... // Et

LES DEUX MÉTIERS (p. 238)

I: *Le Devoir*, 10 février 1911, p. 1; II: *Billets du soir* (première série), 1911, p. 99; III (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 200.

13 I,II sont durs, mais doux. / Ils 19 I,II sourds, / Ou par 28 I,II Pour
vous, l'esprit 28 I,II mensonge... // Celui 29 I,II lève son marteau / Sans
un penser d'orgueil, sans doute, / Et 44 I,II le ciel entretient 48 I,II reflète,
comme l'azur

LE PARADIS (p. 240)

I: *Le Canada*, 1^{er} juillet 1908, p. 9; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 79; III (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 204.

8-10 I reflets. / Cet 11 III Sully Prud'homme aussi <corrigé d'après
l'usage> 17 I existe, / C'est 18 I artiste, / Qui

L'ÂME CACHÉE (p. 241)

I: *Le Canada*, 9 décembre 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 179; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 192; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 206.

5 I candide / Sans 7 I honteux tu 7 II,III pas / Connaissant
8 I guide... // Rien 11 I s'attache; / Et 14 I,II destin: / Devant 20 I
chant! // L'homme 22 I fumier le 22 I fleur / Respire

RÊVES (p. 241)

I: «Rêve champêtre», *Le Canada*, 3 juin 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 181; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 194; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 208.

Titre I,II,III <épigraphe:> de gloire en I <épigraphe:> inquiète.» / V.
Hugo 6 I souvenir; / Qui 7 I revenir; — / J'ai 9 I fleurs, /
Qui 14 I tumultueux, dont 14 I troublé; / Mon

LE CIEL INTÉRIEUR (p. 242)

I: *Le Canada*, 10 février 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 183; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 196; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 210.

10 I,II paisible, au sein des lys 13 I goûter, et

IDÉAL (p. 243)

I: *Le Nationaliste*, 7 février 1909, p. 1, avec une dédicace «À Charles Gill» [1871-1918, peintre et écrivain, ami de Lozeau]; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 184; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 197; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 211.

7 I palmes, / Et

CONSEIL (p. 243)

I: *Le Canada*, 18 décembre 1907, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 186; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 199; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 213.

3 I mal; / Le 3 II,III mal; / Le 6 I,II âme en s'élevant s'épure
10 I le doute maudit 13 I toujours! Plus 13 I monter!... / L'espérance
15 I elles, / Elles 17 I récompense. / Ton

GARDE TON RÊVE (p. 244)

I: *Le Canada*, 2 septembre 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 188; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 201; IV: *Le Devoir*, 24 avril 1913, p. 4; V: *Le Devoir*, 6 mai 1920, p. 5; VI (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 215.

11 V blés, des 17 V Surtoutgarde 17 V génie / Toujours 19 I,II,III,
IV l'harmonie: / Divin 19 V l'harmonie / Divin

L'IDÉAL COMPAGNON (p. 245)

I: *Le Canada*, 7 janvier 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 190; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 203; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 217.

9 I l'horizon, / Et 12 I mélancolie... / Guide 15 I vie, afin
16 I humaines, / Et

DÉTRESSE (p. 245)

I: *Le Canada*, 22 juillet 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 192; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 205; IV: *Le Devoir*, 25 avril 1912, p. 4, avec la mention «(Le Miroir des Jours).»; V (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 219.

2 I longtemps je 2 I Beauté; / Mais 3 IV recule, et 4 I tâche! // Je
5 I désespère. Au 6 I monté, / Et 8 I m'assieds! et 9 IV Ô courage,
vertu 12 I peur! / Ne 14 IV stupeur.

LÂCHETÉ (p. 246)

I: *Le Canada*, 18 novembre 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 193; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 206; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 220.

1 I soleil *reparaît*. Enfin, la 1 II soleil *reparaît*; enfin 3 I,II l'une après l'une et 7 I donnent sois 11 I,II humaine, — / Cœur 13 II Ô pusillanime 14 I paresse cœur 18 I morne, que 23 I cœur, *hontes, dégoûts*, mensonges 24 I à ta paupière 25 III Ah, Seigneur

OUVRE TON CŒUR (p. 246)

I: *Le Canada*, 31 juillet 1907, p. 9; II: *L'Avenir du Nord*, 16 août 1907, p. 1; III: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 195; IV: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 208; V (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 222.

1 I,II cœur, ainsi 1 II rose au 2 I,II divine; / Qu'il 3 I,II soudaines; qu'on 4 I,II vermeil. // Que 15 I,II cœur, ainsi 15 I,II soleil; / Épanouis 21 I,II cœur, ainsi

L'AUTRE (p. 247)

I: *Le Canada*, 14 avril 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 197; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 210; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 224.

2 I d'hiver, je 2 I apparu. / J'avais 6 I disait, me 6 I ancien. / Et 12 I mensonger. // Il 16 I plus!...

PAROLES MENTEUSES (p. 247)

I: *Le Canada*, 4 mars 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 199; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 212; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 226.

11 I cœur. // Oh!

DÉFIANCE (p. 248)

I: *Le Canada*, 7 octobre 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 200; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 213; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 227.

2 I secrète. / Des 5 I laids; / N'en 6 I retraite. / Vis

CONFIANCE (p. 248)

I: *Le Canada*, 7 octobre 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 201; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 214; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 228.

4 I égoïste! // Qu'à 6 I charmer! // Sois 13 I trésor, veille

ÉLOIGNEMENT (p. 249)

I: *Le Canada*, 9 décembre 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 202; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 215; IV: *Le Devoir*, 24 mai 1919, p. 7; V: *L'Avenir du Nord*, 6 juin 1919, p. 1; VI: *Le Droit*, 11 juin 1919, p. 5; VII (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 229.

2 I silence; / *Entre* les cœurs, *parfois*, quelle 5 IV,V,VI vrai: /
Courageuse 10 IV close. / Et

LE MEILLEUR DE NOUS (p. 249)

I: *Le Canada*, 3 mars 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 203; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 216; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 230.

3 I inconnus: / Notre 10 I peine; / Et 15 I cieux, / Par

PURETÉ (p. 250)

I: *Le Devoir*, 14 octobre 1911, p. 1; II: *Le Passe-temps*, 18 octobre 1911, p. 418, avec la mention « (*Le Devoir*, Montréal) »; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 218; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 232.

6 I,II fois il

ENFANTS (p. 250)

I: *Le Nationaliste*, 6 décembre 1908, p. 1; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 205; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 219; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 233.

1 I enfants est 1 I yeux; / La 8 III lieux, // Sur 11 I par *moment*,
mais 13 I ici-bas!... / *Charme* trop tôt *perdu* des 14 I hommes!

SIMPLICITÉ (p. 251)

I: *Le Canada*, 12 février 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 206; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 220; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 234.

1 I Sainte-Écriture

LE SILENCE (p. 251)

Le Canada, 8 septembre 1909, p. 9; *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 207; *Le Miroir des jours*, 1912, p. 221; *Poésies complètes*, II, 1925, p. 235.

SOLITUDE (p. 252)

I: *Le Canada*, 4 décembre 1907, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 208; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 222; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 236.

12 I plaisir... // Heureuse 14 I infiniment; / Où

LE MAUVAIS SOUVENIR (p. 252)

I: *Le Canada*, 23 décembre 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 210; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 224; IV: *Le Devoir*, 14 février 1920, p. 5; V: *Le Devoir*, 30 juillet 1921, p. 5; VI (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 238.

2 I,IV,V l'essaim triomphant de 3 V Le mauvais souvenir, des 7 V Le mauvais souvenir, spectre 10 I,IV,V linceul! / Vivant 11 I,IV,V gloire! // Et 12 V désir, ni 14 V prison.

LE RÊVE MORT (p. 253)

I: *Le Canada*, 1^{er} septembre 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 211; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 225; IV: *Le Devoir*, 4 décembre 1912, p. 4, avec la mention « (*Le Miroir des Jours*) »; V (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 239.

5 I nuit je 6 I lamente, / Ainsi 12 I frissonne!... // Et 12 II frissonne, // Et

FLEURS FRAGILES (p. 253)

I: *Le Canada*, 15 avril 1908, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 213; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 227; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 241.

3 I brève; / Si 4 I mort! // Oui 5 I,II blesse, / Son 9 I prompt, et 12 I uniquement parce que tu la vois. // Reste 13 I,II Reste. — Quand 16 I le papillon est 16 I mort!... // Laisse 17 I va! connais ton impuissance, / Satisfais-toi 21 I vouloir; humain comme 24 I,II divin!

L'INCONNU (p. 254)

I: *Le Devoir*, 26 août 1911, p. 1; II: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 229; III (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 243.

14 I mort!...

VANITÉ (p. 255)

I: « Vanité! », *Le Nationaliste*, 4 avril 1909, p. 3; II: « Vanité! », *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 215; III: « Vanité! », *Le Miroir des jours*, 1912, p. 230; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 244.

24 I cieux... // Vanité 28 I ressaisir!... // Cris 35 I l'homme qui 36 I cercueil! // Avril 1909.

LOUANGES (p. 256)

Le Devoir, 2 décembre 1911, p. 1; *Le Miroir des jours*, 1912, p. 233; *Poésies complètes*, II, 1925, p. 247.

ASPIRATION (p. 256)

I: *Le Canada*, 17 mars 1909, p. 9; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 218; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 234; IV (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 248.

3 I harmonie, / Et 9 II moi-même, / Sans 13 I lumière, / Reçoit
28 I la beauté! // Si 32 I réel; // Ô 39 I précipice, / Et

MINUTES HEUREUSES (p. 257)

Le Devoir, 11 novembre 1911, p. 1; *Le Miroir des jours*, 1912, p. 237; *Poésies complètes*, II, 1925, p. 251.

LA PASSION (p. 258)

I: *Le Devoir*, 6 février 1911, p. 1; II: *Billets du soir* (première série), 1911, p. 123; III (texte de base): *Poésies complètes*, II, 1925, p. 253.

6 I à ta coupe d'or 8 I,II reviendra, jusqu'à 15 III terrible! / Plus
<ponctuation rétablie d'après II> 32 I,II jour! // Pour 36 I genoux. // À
44 I,II humanité! // Muse 53 I,II moi-même, / Quand 54 I,II liqueur! //
Tu

LAURIERS ET FEUILLES D'ÉRABLE

LE DRAPEAU (p. 265)

I: *Le Devoir*, 11 décembre 1915, p. 1; II: *Le Droit*, 15 janvier 1916, p. 4; III: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 7; IV (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 11.

7 III auguste, j'y serai 13 II que la triple 14 I,II tombeau! // Décembre 1915.

À LA BELGIQUE SANGLANTE (p. 265)

I: «À la Belgique», *Le Devoir*, 19 décembre 1914, p. 3; II: «Poèmes contre les Boches» [suite de quatre poèmes dont celui-ci est le premier] dans *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, 3^e série, tome IX, juin 1915, p. 1, avec la mention «(Lus à la réunion de mai, 1915.)» et daté «Montréal, 1914-1915»; III: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 9; IV (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 13.

1 I Belgique, / Immensément 6 I t'accablent! / Pour 7 II,III Oui; pour 9 I héros; mais ta 10 I,II demain les pages 10 I de l'histoire! // La 12 I avec pitié souvent 15 I bien, malgré 17 I,II les étoufferaient au 17 I pensées, — / Sur 18 I cadencées! // Oui 25 I Peut dompter l'Ogre 25 I l'Ogre! Et, dans

FRANCE ÉTERNELLE (p. 266)

I: *Le Devoir*, 30 septembre 1915, p. 1; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 11; III: «Hommage à la France» [deux sonnets: celui-ci et «France!» (*supra*, p. 269)],

L'Aide à la France, 1^{re} année, n° 1, 7 juin 1918, p. 25; IV (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 15.

5 I encor les soldats 5 III haletants / Au fracas 6 IV pour l'histoire! / Ô
<majuscule rétablie d'après I,II,III> 13 I héros, sans un 14 I tache! // *Septembre 1915*.

AU ROI ALBERT (p. 266)

I: *Le Devoir*, 15 septembre 1915, p. 1; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 13; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 17.

I,II <Titre> Au roi Albert 1^{er} 14 I couronnera! // *Septembre 1915*.

VERS L'ALSACE (p. 267)

I: «Ressemblance», *Le Devoir*, 9 janvier 1915, p. 5; II: «Poèmes contre les Boches» [suite de quatre poèmes dont celui-ci est le deuxième], dans *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, 3^e série, tome IX, juin 1915, p. 2; III: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 15; IV (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 19.

2 I Beaux chevaliers du 8 I promène!... // La 9 I France, ici 9 I,II,III ici, / *Ont tout*

LA TEMPÊTE (p. 268)

I: *Le Devoir*, 21 octobre 1915, p. 1; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 17; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 21.

I <épigraphe> «Seigneur, nous périssons!» / Évangile <Matthieu, 8, 25>. 14 I foi!... // *Octobre 1915*.

LE CARDINAL MERCIER (p. 268)

I: *Le Devoir*, 18 décembre 1915, p. 1; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 19; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 23.

6 I délice et 14 I Malines! // *Décembre 1915*.

FRANCE! (p. 269)

I: «France», *Le Devoir*, 8 avril 1916, p. 1; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 21; III: «Hommage à la France» [deux sonnets: «France éternelle» (*supra*, p. 266) et celui-ci], *L'Aide à la France*, 1^{re} année, n° 1, 7 juin 1918, p. 25; IV (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 25.

2 I éternel, / Sur 3 III du ciel, / Pays 5 III prête / Prodiges
8 I complète! // France 9 I surgi, par milliers, / Des héros 10 I héros,
dont les noms aujourd'hui familiers / Brillent 11 III destin, flambeau
inextinguible! // Ah! 12 I Ah! l'ennemi peut 14 I doit! // *Avril 1916*.

JOFFRE (p. 269)

I: *Le Devoir*, 13 novembre 1915, p. 1; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 23; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 27.

8 I bout // Son 14 I Marne!... // *Novembre 1915*.

À LA GLOIRE DES SERBES (p. 270)

I: *Le Devoir*, 2 décembre 1915, p. 1; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 25; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 29.

14 I trahisons! // *Novembre 1915*.

L'ÉPREUVE (p. 270)

I: *Le Devoir*, 18 mars 1916, p. 1; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 27; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 31.

13 I il s'élève 14 I larmes! // *Mars 1916*.

LA REVANCHE (p. 271)

I: *Le Devoir*, 8 janvier 1916, p. 1; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 29; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 33.

1 I I qui veillas pendant 8 I Soyons prêts! Haut 11 I,II pays; // Triomphe 14 I Déroulède! // *Janvier 1916*.

PÉGOUD (p. 271)

I: *Le Devoir*, 16 octobre 1915, p. 1; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 31; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 35.

12 I,II,III Promène, / Fallût-il <corrigé d'après l'usage> 14 I front! // *Octobre 1915*.

INFIRMIÈRES (p. 272)

I: *Le Devoir*, 11 novembre 1915, p. 1, avec une dédicace «À mademoiselle Jeanne Moreau, Podensac, France.»; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 33; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 37.

8 III flammes // Par <ponctuation rétablie d'après I,II> 14 I sublimes! // *Novembre 1915*.

FIN DE RÊVE (p. 272)

I: *Le Devoir*, 6 novembre 1915, p. 1; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 35; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 39.

14 I tombeau!... // *Novembre 1915*.

À LA REINE DES BELGES (p. 273)

I: *Le Devoir*, 7 décembre 1915, p. 1; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 37; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 41.

14 I front! // *Novembre 1915*.

VŒU D'AUTOMNE (p. 273)

I: *Le Devoir*, 9 octobre 1915, p. 1; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 39;
 III: *Le Devoir*, 5 octobre 1918, p. 5, avec la mention « (*Lauriers et Feuilles d'Érable*) »;
 IV (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 43.

14 I ailes! // *Octobre 1915*

VERDUN (p. 274)

I: *Le Devoir*, 4 mars 1916, p. 1; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 41; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 45.

14 I Belfort! // *Mars 1916*.

AUX FRANÇAIS (p. 274)

I: *Le Devoir*, 11 septembre 1915, p. 1; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 43;
 III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 47.

14 I éternelle! // *Septembre 1915*.

LE DON DES MORTS (p. 275)

I: *Le Devoir*, 25 septembre 1915, p. 1; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 45;
 III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 49.

14 I Et dans les 14 I inextinguiblement! // *Septembre 1915*.

DÉSOLATION (p. 275)

Le Devoir, 31 mars 1917, p. 1; *Poésies complètes*, III, 1926, p. 51.

LA STATUE (p. 276)

I: *Le Devoir*, 18 novembre 1915, p. 1; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 47;
 III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 53.

2 I, II s'entre-tue?... / Ô 14 I pierre!... // *Novembre 1915*.

L'AUMONIER (p. 276)

Le Devoir, 22 mars 1917, p. 1; *Poésies complètes*, III, 1926, p. 55.

CERTITUDE (p. 277)

I: *Le Devoir*, 11 mars 1916, p. 1; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 51; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 57.

1 I foi, <Le vers 2 manque; le vers 3 est imprimé deux fois.> 4 I car ils ont à leur côté le 13 I ont courbés les 14 I genoux... // *Mars 1916*.

PRIÈRE AUX SOLDATS ÉLUS (p. 277)

I: « Prières aux soldats élus », *Le Devoir*, 2 octobre 1915, p. 1; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 53; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 59.

14 I allemande! // *Septembre 1915*.

LA PAIX QUOTIDIENNE (p. 278)

I: *Le Devoir*, 24 décembre 1915, p. 1; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 55; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 61.

14 I guérit! // *Décembre 1915*.

LE PAPE (p. 278)

I: *Le Devoir*, 13 mai 1916, p. 1; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 57; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 63.

5 I tous, comme 11 I l'oublie. // Trop 13 I établi! / — Fils 14 I salulaire... // *Mai 1916*.

EN PRIÈRE (p. 279)

I: *Le Devoir*, 29 décembre 1917, p. 1; II (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 65.

14 I genoux? // *Noël, 1917*.

SOUVENIR AUX MORTS (p. 279)

I: *Le Devoir*, 27 novembre 1915, p. 1; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 59; III: *La Presse*, 28 octobre 1916, p. 2, avec la mention « (*Lauriers et feuilles d'érable*) »; IV (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 67.

14 I ressuscitée! // *Novembre 1915*.

L'INÉVITABLE (p. 280)

I: *Le Devoir*, 7 octobre 1915, p. 1; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 61; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 69.

I <épigraphe>: *Sur le livre de Pierre Nothomb* <1887-1966, poète et essayiste belge, auteur de plusieurs ouvrages patriotiques, dont *La Belgique martyre* (1915)>: « *Les Barbares en Belgique* <1915> ». 9 I,II crimes, / Et 14 I terrible! // *Octobre 1915*

POUR DEMANDER À DIEU QU'IL DÉLIVRE LE SOL DE FRANCE (p. 280)

I: « Prière à Jésus // pour qu'il délivre le sol de France », dactylographie non datée, BNQ, fonds Michelle-Le-Normand; II: « Prière à Jésus // pour qu'il délivre le sol de France », *Le Devoir*, 26 décembre 1914, p. 1; III: « Poèmes contre les Boches » [suite de quatre poèmes dont celui-ci est le dernier] dans *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, 3^e série, tome IX, juin 1915, p. 3; IV: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 63; V (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 71.

5 I <« Tous les sabreurs » est suscrit, sans doute de la main de Lozeau; rature illisible.> 6 I,II pillards; // Tous 17 I,II,III,IV fardé, / *Qui joint l'hypocrisie au vice faisandé*, <I,II: !> // Chassez-le 21 I,II sol où 22 I,II laideur fière, — et 22 III laideur fière et 24 I,II souveraines!... // Nous

MIL NEUF CENT SEIZE (p. 281)

I: «1916», *Le Devoir*, 30 décembre 1916, p. 1; II (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 74.

36 I crimes! <sans dates.>

À GENOUX (p. 285)

I: *Le Devoir*, 13 août 1912, p. 1, avec la mention «Extrait d'un petit volume de poésies religieuses, en préparation.»; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 73; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 79.

10 I et Mathieu; / Vous 14 I,II ardeur: / Ah!

MORT DE SAINTE CLAIRE (p. 285)

I: «La mort de sainte Claire», *Le Nationaliste*, 24 février 1907, p. 1; II: «La mort de sainte Claire», *Revue du Tiers-Ordre et de la Terre-Sainte*, vol. 23, n° 8, août 1907, p. 314; III: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 75; IV (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 81.

1 I,II Claire — ô douleur — agonise! / Le 2 I,II bénir. / Et 3 I finir / Pleurent les 4 I,II les douces sœurs 5 I,II Claire en mourant s'angélise 5 II s'angélise: / Elle 7 I,II l'avenir. / Dans 8 I réalise. // Pendant qu'à 10 I,II cœur, / Orphelines 11 I,II mère, // Son 12 I,II âme, lys d'argent 14 I,II ciel, pendant 14 I l'éternité! // 21 février 1907.

DEUX SAINTES (p. 286)

Le Devoir, 25 novembre 1916, p. 1; *Poésies complètes*, III, 1926, p. 83.

SAINTE CÉCILE (p. 286)

I: *Le Devoir*, 22 novembre 1915, p. 1; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 77; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 85.

5 I fer, tu 14 I d'or! // 22 novembre 1915.

AU PASSANT DIVIN (p. 287)

I: *Le Devoir*, 3 septembre 1910, p. 5; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 89; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 87.

1 I Seigneur, qui 3 I,II parcourrez, dans 4 I grave, durant 4 I heure! // Seigneur 7 I suit, / Bienheureux 12 I meurtris, / Elle 14 I sera, par votre grâce, absoute!

L'APPEL (p. 287)

I: *Le Devoir*, 15 janvier 1916, p. 1; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 91; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 89.

14 I moi!...» // Janvier 1916.

PAROLES DIVINES (p. 288)

I: «Sonnetts évangéliques», *Le Canada*, 29 avril 1908, p. 9; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 93; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 91.

I <épigraphe du premier sonnet:> *Matth. VI, 23-50*. <épigraphe du second sonnet:> *Matth. VII, 21-27*. 3 I frimas: / Votre 5 I les lys des 6 I file; ils 7 I, II dis, *Solomon*, ici-bas 9 I Dieu, / *Ainsi que sa justice auguste*, en 12 I de *souci*. Suivez 12 I chemin: / Et 13 I demain. / À 13 II demain: / À 18 I périssable! // Et 19 I couvrira de sa vague inlassable / L'édifice 21 I prison, / Ce

ASCENSION (p. 289)

I: «L'Ascension», *Le Canada*, 11 août 1909, p. 9; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 97; III: «L'Ascension», *Le Devoir*, 9 mai 1921, p. 5; IV (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 95.

1 I, III de *désirs* vers 2 I, III ascension, / Car 3 III honte, / Mais 7 I, III L'âme insensiblement vers 7 III soulève / À 9 I, III force d'*espoir*, à 11 I, III s'élève, avec *efforts* et patience, / Jusqu'au 12 I, III ciel et 12 III pas.

À MA VILLE NATALE (p. 289)

I: *L'Action*, 26 juillet 1913, p. 3, avec la mention «Extrait d'un volume en préparation: À Genoux.» [voir *supra*, p. 285]; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 143; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 97.

13 I, II Vice! / Moi

LA VOIX BRUTALE (p. 290)

I: «La voix du siècle», *Les Débats*, 18 novembre 1900, p. 1; II: *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 202; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 99.

1 I le *Mal*; / La 2 I, II vide; / N'estime 3 I et de l'or sois avide 3 II avide; / Exalte 3 I avide; / *Encense le million*, vis 4 I animal. // Le 5 I Le *Bien* se 5 I sépulcral; / *Foule aux pieds* la 6 I virgine et stupide; / Écrase 7 I talon *cette* gorge 8 I Qui jette un 8 I d'alarme où l'abîme est fatal. // Et 11 I bras. // Engraisse 12 I ventre et 13 I l'éternité, lassé, tu 14 I demeure.

LE RETOUR (p. 290)

I: *Le Semeur*, 4^e année, n° 9, avril 1908, p. 247; II: *Le Devoir*, 1^{er} mars 1913, p. 1; III: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 99; IV (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 101.

2 II s'écorchant / Par 5 I, II talons, à coups durs, marquent 5 I, II argile. / La 6 I marchant, / Et l'enivre d'un vin dont 7 I trébuchant, / *Exaspérant son mal ardent d'un doigt agile*... // Quand 8 II servile!... // Quand 9 II cœur saturé 10 I bout, / Et 14 I Jésus-Christ! // Le 16 mars 1908.

RÉSURRECTION (p. 291)

I: *Le Devoir*, 22 mars 1913, p. 1; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 101; III: *Le Passe-temps*, 18 novembre 1922, p. 351; IV (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 103.

5 III clairons; / Des 6 III nombreuse, / La 11 III toujours à l'ombre
13 III penché / Dont

REPENTIR (p. 291)

I: *Le Devoir*, 5 avril 1917, p. 1, avec la mention « (Pour le Vendredi saint) »; II (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 105.

9 I retentir. / De

VERS LE CIEL (p. 292)

I: *Le Devoir*, 19 avril 1919, p. 1; II (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 107.

8 I lumière il 21 I vois l'angoisse éparse au sein du 27 I Accorde-nous
l'amour, et

GLOIRE AU CHRIST (p. 292)

I: «Gloire au Christ!», *Le Devoir*, 30 mars 1918, p. 1; II: «Gloire au Christ!», *L'Enseignement primaire*, 41^e année, n° 8, avril 1920, p. 494, avec la mention «Récitation»; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 111.

9 II aussi, / L'humanité

SUR UN CRUCIFIX (p. 293)

I: *La Semaine religieuse*, 25 mars 1907, p. 187; II: *Le Semeur*, 4^e année, n° 7, février 1908, p. 188; III: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 103; IV (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 113.

4 I,II d'argent! // Le front divin, souillé 11 I,II reçus?... //
Tu 12 II l'oublic: / Du

NOËL SOLITAIRE (p. 294)

I: «Noël du cœur», *Le Nationaliste*, 25 décembre 1910, p. 1; II: *Le Canada français*, vol. 1, n° 4, décembre 1918, p. 261; III: *Le Nationaliste*, 29 décembre 1918, p. 3, avec la mention «(Le Canada français)»; IV (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 115.

1 I / Le vent, brûlant de froid, casse les branches sèches. / La neige craque sous
5 I givrée, où 6 I On n'aperçoit pas les étoiles; / Mais comme l'on sent bien que
sûrement là-haut 8 I décembre est sans voiles; // Et que les cloches d'or, de
bronze et d'argent clair, / Souvent et jamais entendues, / Vont mêler leurs accents
mélodieux 13 I Non! les 14 I Quand il est déjà dans notre âme, / Ni les étoiles
d'or, qu'elles cachent au ciel 1 II longuement gémit dans

LES PREMIERS (p. 294)

I: *Le Devoir*, 23 décembre 1916, p. 1; II: «Gloire aux humbles!», *La Revue moderne*, 5^e année, n° 3, janvier 1924, p. 10; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 117.

1 I Voici que s'accomplit la 3 I,II Palestine; / Ils 4 II prophétisés! // Une 8 II enfant... // Pauvres 11 I il nous aime 11 II aime, / L'adorable 17 II dirigea sur vous 22 II établie aujourd'hui 22 I aujourd'hui, / Demain vous conviera dans

DIVINE PAUVRETÉ (p. 295)

I: *La Revue moderne*, 15 décembre 1920, p. 22; II: *Le Droit*, 23 décembre 1921, p. 6; III: *Le Passe-temps*, 29 décembre 1923, p. 383; IV (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 119.

Titre I,II,III La divine 2 I,II,III Hâtez-vous, humbles cœurs, pauvres gens, vers 3 I,II,III plus triste réduit 9 I,II,III bergers, qui 10 I,II,III et miséreux, vous 10 II,III ignorez encore / Le 12 III Regardez; a-t-on 13 II Dieu, petit enfant, qu'un 14 I,II,III Qui grelotte, et n'a

ART PRIMITIF (p. 296)

I: «Vieille image», *Le Journal de Françoise*, 21 décembre 1907, p. 277, avec une photographie de Lozeau; II: *La Revue nationale*, vol. 1, n° 1, nouvelle série, janvier 1920, p. 22; III: *Le Devoir*, 31 janvier 1920, p. 7, avec la mention «(*La Revue Nationale*)»; IV (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 121.

II,III < sous-titre > (sur un tableau du Moyen Âge) 6 I Rumine, en 7 I La Sainte Vierge assise au milieu, front nimbé, / Couché sur ses genoux, tient le divin bébé. / Un 7 II,III genoux, / Le 9 Ivieux, Saint Joseph 9 I,II arrière. / Et 9 III arrière / Et 12 I Avec au-dessus d'eux la 13 I Rois mal dessinés ont 13 III Rois mal 15 I et Saint Joseph 17 I regard c'est laid, pour l'âme c'est 20 II,III cœur que 20 I que faut-il donc de 20 I plus? // Décembre 1907.

HUMBLE OFFRANDE (p. 296)

I: «Le présent du pauvre», *Le Canada*, 31 décembre 1907, p. 2; II: *Le Nationaliste*, 24 décembre 1911, p. 1; III: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 105; IV (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 123.

1 I Jésus! prends 2 I,II encens! / Je 3 I l'offre, rempli de désirs frémissements 3 I frémissements, / Couronné de douleurs, ces cruelles épines 5 I Si tu souris aux dons des pâtres 7 I hélas! en 7 II impuissants, / Jésus 8 I purpurines! // Fais-en 10 I,II d'or, / Devant 14 I voudras! // Noël, 1907.

LA CUIRASSE (p. 297)

I: «Face à la vie!», *Le Terroir*, Montréal, avril 1909, p. 99, avec la mention «Pour *Le Terroir*»; II: «Face à la vie!», *Le Nationaliste*, 30 avril 1911, p. 1; III (texte de

base) : *Poésies complètes*, III, 1926, p. 125.

5 I,II abandonnée, / *Et j'ai dit*: Ouvre 12 I,II plaintes comme aux

PRÉCEPTÉ (p. 297)

I: «Strophes détachées» [«Précepté» et «Le parfum» (*supra*, p. 228)], *Le Canada*, 7 juillet 1909, p. 9; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 87; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 127.

6 I sacré, / Qu'importe 7 I forte à ma peine insensible / J'irai

LA LANGUE CHÈRE (p. 301)

I: Dactylographie non datée, BNQ, fonds Michelle-Le-Normand; II: *Le Devoir*, 31 décembre 1914, p. 1; III: *Le Droit*, 23 janvier 1915, p. 4; IV: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 111; V: *La Patrie*, 18 octobre 1919, p. 8; VI (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 131.

8-16 I,II,III,IV,V lui! <v. 5-16: sans division strophique> 10 II,III,V <v. 10-11 inversés> 11 III comme sur une 14 III consoler ils 17 V mots, nous

LE VAIN SUPPLICE (p. 301)

I: *Le Devoir*, 31 août 1915, p. 1; II: *Almanach de la langue française*, 1^{re} année, 1916, p. 102; III: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 113; IV: «Vers les victoires!» [v. 9-14], *Le Droit*, 24 juin 1922, p. 7; V (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 133.

5 I,II quoi donc vous sert-il de 14 I Barbare! // Août 1915.

SUR «L'ALMANACH DE LA LANGUE FRANÇAISE» (p. 302)

I: *Le Devoir*, 22 décembre 1915, p. 1; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 115; III: *Almanach de la langue française*, 2^e année, 1917, p. 3, avec la mention «(*Lauriers et Feuilles d'Érable*)»; IV (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 135.

7 II,III langage / Monte 14 I palpite! // Décembre 1915.

LES GARDIENNES (p. 302)

I: Dactylographie non datée, BNQ, fonds Albert-Lozeau; II: *Le Devoir*, 22 janvier 1916, p. 1; III: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 117; IV: *Almanach de la langue française*, 2^e année, 1917, p. 51, avec la mention «(*Lauriers et Feuilles d'Érable*)»; V (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 137.

3 IV de cœur environnent 3 I fils, — / Gardienne de 4 I claires // La 5 I frères / Pour 11 I maternelles // L'idéal 14 I sauvé <sans ponctuation>

HOMMAGE (p. 303)

I: *L'Action française*, vol. 1, n° 11, novembre 1917, p. 321; II: *Le Devoir*, 7 décembre 1917, p. 7; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 139.

Titre I,II Hommage à Mademoiselle Marie-Thérèse Archambault <épigraphe:>
Souvenir du 24 septembre 1917 28 I,II toi! // 12 novembre 1917.

L'APPEL AUX ARMES (p. 304)

L'Action française, vol. 2, n° 2, février 1918, p. 49; *Le Devoir*, 2 mars 1918, p. 8, avec la mention « (*L'Action française*) »; *Poésies complètes*, III, 1926, p. 141.

DANS LA LUTTE ET L'ATTENTE (p. 304)

I: *L'Action française*, vol. 2, n° 6, juin 1918, p. 241; II: *Le Canada*, 6 juillet 1918, p. 5; III: *Le Devoir*, 29 janvier 1920, p. 5; IV (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 143.

5 I,II tenue / Sa 5 III tenue: / Sa 14 I,III venir... // 24 juin 1918

LES CHEFS (p. 305)

L'Action française, vol. 2, n° 11, novembre 1918, p. 481; *Poésies complètes*, III, 1926, p. 145.

LE MIRACLE (p. 305)

L'Action française, vol. 2, n° 8, août 1918, p. 337; *Poésies complètes*, III, 1926, p. 147.

À DOLLARD ET SES COMPAGNONS (p. 306)

I: *L'Action française*, vol. 2, n° 4, avril 1918, p. 145; II: *Le Devoir*, 11 mai 1918, p. 8, avec la mention « (*L'Action française*) »; III: « Dollard », *L'Administration*, vol. 5, n° 2, 7 juin 1919, p. 3; IV: « Dollard et ses compagnons », *Almanach de saint François*, 1922, p. 79; V: *Le Droit*, 19 mai 1923, p. 9, avec la mention « — *L'Action française* »; VI: « Dollard et ses compagnons », *Le Terroir*, vol. 4, n° 2, juin 1923, p. 51; VII: *Le Passe-temps*, 16 juin 1923, p. 175; VIII (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 149.

1 IV mémoire: / Magnifions 2 IV noms. / Dix-sept 3 VII Français valeureux 4 I,II, III,V,VI,VII Firent, *un jour funèbre*, entrer 4 IV Firent, *un jour*, entrer 4 IV Gloire. // Pour 4 V,VI,VII la gloire. // Pour 5 IV,VI ville encore 5 V histoire / Des 6 IV démons, / En 8 III Ils meurent; leur 8 VI moururent, leur 8 IV victoire. // Nous 10 IV défenseurs. / Des 11 IV,V,VI,VII barbarie. // Pour 12 V,VI droits, nous 12 VII lutterons / Et 13 IV Et, — ce qu'à Dieu ne plaise, ensemble 13 V,VI,VII Et, ce 13 III plaise — ensemble 13 V,VII tomberons / Comme 14 I,II,III Ville-Marie! 14 IV Ville-Marie...

LOUIS HÉBERT (p. 306)

L'Action française, vol. 2, n° 9, septembre 1918, p. 385; *Poésies complètes*, III, 1926, p. 151.

PAUL-ÉMILE LAMARCHE (p. 307)

L'Action française, vol. 2, n° 10, octobre 1918, p. 433; II: *Le Devoir*, 9 novembre 1918, p. 7, avec la mention « (*L'Action française*) »; *Poésies complètes*, III, 1926, p. 153.

LE JARDIN ENCHANTÉ (p. 307)

I: *Le Devoir*, 29 janvier 1916, p. 1; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 119; III: *La Patrie*, 14 octobre 1916, p. 19, avec la mention «Extrait de *Lauriers et Feuilles d'Érable*»; IV (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 155.

14 I phrase! // Janvier 1916.

LA LANGUE FRANÇAISE (p. 308)

I: «À la langue française», *Le Devoir*, 27 juin 1912, p. 1; II: «À la langue française», *Premier congrès de la langue française au Canada. Compte rendu*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale, 1913, p. 649; III: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 121; IV (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 157.

5 I,II,III satisfaite; / Ton 9 II t'offensons... / Dans

DÉDICACE (p. 311)

Poésies complètes, III, 1926, p. 161.

LE CHEMIN DE L'AMOUR (p. 311)

Almanach de la langue française, 5^e année, 1920, p. 71; *Poésies complètes*, III, 1926, p. 163.

JOURS DE MARS (p. 312)

I: *Le Parler français*, vol. 16, n° 7, mars 1918, p. 291; II: *Le Devoir*, 11 avril 1918, p. 5, avec la mention «(*Le Parler français*)»; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 165.

14 I,II et mourant.

CHANT PRINTANNIER (p. 312)

I: *La Grande Revue*, 21 avril 1917, p. 13; II (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 167.

14 I chant. // Avril 1917.

L'ENVOLEE (p. 313)

I: *Le Devoir*, 23 mars 1918, p. 1; II (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 169.

1 I printanier mon 12 I fier! // — Et

LE SANG LOINTAIN (p. 313)

I: *Almanach de la langue française*, 7^e année, 1922, p. 97; II (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 171.

2 I ensemencés / Et 9 I laboureur; et, pourtant 14 I paysan...

ACTION DE GRÂCES (p. 314)

I: *Le Devoir*, 5 mai 1917, p. 1; II: «Poèmes du pays» [Suite de huit poèmes dont celui-ci, intitulé «Lumière printanière», est le premier. D'après le témoignage de

son beau-frère Albert Cloutier (BNQ, fonds Albert-Lozeau, lettre à Gabriel Nadeau, 13 septembre 1932, f. 8), Lozeau avait eu le temps de préparer cette suite avant sa mort], dans *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, 3^e série, tome XVIII, mai 1924, p. 33, avec les mentions « (Lu à la réunion de mai 1924) » et « Montréal, 1924 »; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 173.

4 I Protégera sur l'amour 22 I Qui brillent de 22 II Qui brilleront de
24 II regard! // Tant 30 II nombreux: / J'ai 31 II vu la nature que

RENOUVEAU (p. 315)

I: *Le Devoir*, 19 mai 1917, p. 1; II: « Poèmes du Pays » [suite de huit poèmes dont celui-ci est le deuxième], dans *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, 3^e série, tome XVIII, mai 1924, p. 34; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 177.

3 II milliers / S'ouvrent 6 II merveille / Portant 8 II de celui qui
18 II fleurs / Et

LE LAC SAINT-LOUIS (p. 315)

I: *Le Devoir*, 8 juillet 1918, p. 5; II: « Poèmes du Pays » [suite de huit poèmes dont celui-ci est le troisième], dans *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, 3^e série, tome XVIII, mai 1924, p. 34; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 179.

6 II écume, il 7 II dérive, / Et 12 I t'apaise, / Pour que

SOUS LE CIEL (p. 316)

I: *Le Devoir*, 2 août 1918, p. 5; II (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 181.

6 I matin; / Respirant

AU BOIS (p. 316)

I: *Le Terroir*, vol. 2, n° 3-4, novembre-décembre 1919, p. 164, avec la mention « (Sonnet inédit) »; II: « Poèmes du Pays » [suite de huit poèmes dont celui-ci est le quatrième], dans *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, 3^e série, tome XVIII, mai 1924, p. 35; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 183.

1 II douce / Dont 3 II revois assis 3 II sur les melleuses mousses, /
Suivant 4 I cimes sur les 5 II la Nature pousse 11 I regard se tache au

PETITE ÉGLISE (p. 317)

I: *Le Devoir*, 18 octobre 1919, p. 1; II: *Le Droit*, 30 décembre 1919, p. 5; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 185.

24 I,II,III vieillir... » // *** // Plus 37 I,II paix. / Et 38 I,II que de ton
unique cloche / Tu sèmes sur

LA MONTAGNE (p. 318)

Le Devoir, 27 août 1918, p. 1; *Billets du soir* (troisième série), 1918, p. 9; *Poésies complètes*, III, 1926, p. 189.

CHARLES GILL (p. 320)

« À la mémoire de Charles Gill », *L'Action française*, vol. 3, n° 3, mars 1919, p. 97; *Poésies complètes*, III, 1926, p. 193.

LA MAISON DU PASSÉ (p. 320)

I: Fac-similé manuscrit et signé, dans *Almanach de la langue française*, 6^e année, 1921, p. 45; II: *Le Droit*, 23 avril 1921, p. 10; III: *Le Devoir*, 25 juin 1921, p. 5; IV: *Almanach de saint François*, 1922, p. 61; V (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 195.

1 II possède l'humble 1 II maison, / Construite 1 IV possède encore l'humble 2 II l'aïeul en 4 II <v.4-5 inversés> 4 IV raison. // Heureux 7 II père à 8 II,IV façon. // Sous 13 II,IV silence de pièce en pièce chaque 13 IV soir. / — II 13 II soir... / II

ANCIENNE VOIX (p. 321)

Le Devoir, 9 septembre 1916, p. 1, avec la mention « (L'auteur publiera prochainement un nouveau recueil de vers intitulé: *Lauriers et feuilles d'Érable*) »; *Poésies complètes*, III, 1926, p. 197.

MATIN DE SEPTEMBRE (p. 322)

Le Devoir, 2 septembre 1916, p. 1; *Poésies complètes*, III, 1926, p. 199.

AU JARDIN (p. 322)

Le Devoir, 16 septembre 1916, p. 1, avec la mention « (L'auteur publiera prochainement un nouveau volume de vers [*Lauriers et feuilles d'érable*], déjà livré à l'éditeur) »; *Poésies complètes*, III, 1926, p. 201.

LE SILENCE DES ARBRES (p. 322)

I: « Les arbres dorment », *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 139; II (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 203.

2 I remue. / En 7 I debout, / Sans 8 I frémissante. // Ils se reposent de l'effort / Qu'ils ont fait par toutes leurs branches, / Et prennent de justes revanches / Contre le gel et le vent fort. // Ils dorment parfaitement calmes, / Dans le rêve oubliant leurs maux, — / Pareils aux hommes! — leurs rameaux / Ployés parfois comme des palmes. // À 9 I À leurs pieds monte 14 I respectueux / S'ils 16 I,II lassitude... // *** // Dormez 18 I monotone, / Voici 19 I d'automne / Et 20 I aimés! // Dormez 23 I sous l'implacable ardeur 24 I réside! // *** // Et 28 I front.

PROPOS D'HIRONDELLES (p. 323)

I: *Le Devoir*, 13 août 1918, p. 1; II: *Billets du soir* (troisième série), 1918, p. 73; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 207.

30 I,II adorables? sont-ils

LE PONT ROUGE (p. 325)

I: *Le Devoir*, 25 octobre 1919, p. 1; II: «Poèmes du Pays» [suite de huit poèmes dont celui-ci, intitulé «Le pont», est le cinquième], dans *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, 3^e série, tome XVIII, mai 1924, p. 35; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 211.

8 III tourner: / Et <ponctuation rétablie d'après I,II> 10 I mousselines, / Montent avec souplesse, et 11 II et gracieusement 12 I Atteignent au lointain le 12 II firmament. / Mais 15 I de là-bas; elle 17 II routes, / Sous 18 II voûtes; / Elle 19 II sombre et s'attardant un peu / Avant 21 II a dans son miroir réfléchi 24 II large souvent 27 I lui, / Qu'ils sont faits l'un pour l'autre, hier comme aujourd'hui, / Et

LA VIGNE (p. 326)

I: *Le Devoir*, 19 août 1918, p. 1; II: *Billets du soir* (troisième série), 1918, p. 115; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 213.

13 I souvent le visitent 32 I,II là! // (On dit qu'il existe sur terre / Des humains partageant ce goût; / Eh bien! je ne saurais le taire: / Moi, ça ne me va point du tout!) // Rien

AU BORD DE L'EAU (p. 327)

I: *Le Devoir*, 1^{er} octobre 1917, p. 5; II: «Poèmes du Pays» [suite de huit poèmes dont celui-ci est le septième], dans *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, 3^e série, tome XVIII, mai 1924, p. 37; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 217.

16 II tranquillisé, / Pendant 18 I lisse... // 22 septembre 1917.

ÉLÉVATION (p. 328)

I: *Le Devoir*, 31 octobre 1919, p. 1; II: *Le Devoir*, 19 août 1922, p. 12, avec la mention «À réciter»; III: «Poèmes du Pays» [suite de huit poèmes dont celui-ci est le sixième], dans *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, 3^e série, tome XVIII, mai 1924, p. 36; IV (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 219.

2 III fatigue; / Jour 4 III sommeil; // Jour 6 I,II,III couronne, / Que 7 III béni / Pour 8 I,II pureté vierge et 10 III exquise, éclate 12 I,II les plans heureux 14 I,II comme avec des 14 III ailes! / Oh 22 III suprême lumière, / Ascension

SOIR HARMONIEUX (p. 328)

I: «Lignes inégales», *Le Devoir*, 21 novembre 1910, p. 1; II: «Lignes inégales», *Billets du soir* (première série), 1911, p. 85; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 221.

5 I,II grise... / Le 10 I,II oiseau, s'abat 12 I,II pluie... // *** // Au-dessous 20 I,II roux... // C'est 24 I,II murmuré... // *** // Et maintenant, dans ma chambre, / C'est l'harmonie et la nuit, / Et la tristesse qui suit / Le jour défunt,

en novembre. // Le Rêve, au cœur gémissant, / Par la vertu des mensonges, / Fait naître
un amour puissant / Et plus trompeur que les songes... // Ses grands yeux sont pleins de
ciel, / Elle est franche, tendre et belle... / Elle m'aime bien, dit-elle... / — Mais son cœur
est irréel! // Le ciel 28 I,II Au tic tac du 32 I,II l'heure... // *** //
Troué 40 I,II bleus !... // Et

LE CHEMIN DU SILENCE (p. 330)

Le Devoir, 29 octobre 1917, p. 7; *Poésies complètes*, III, 1926, p. 225.

SOIRS D'AUTOMNE (p. 330)

I: *Le Devoir*, 23 septembre 1916, p. 1, avec la mention «Le nouveau volume de vers
[*Lauriers et feuilles d'érable*] de l'auteur paraîtra le 2 octobre» ; II (texte de base):
Poésies complètes, III, 1926, p. 227.

10 I l'homme, et

LA FÊTE (p. 331)

Le Devoir, 30 septembre 1916, p. 1; *Poésies complètes*, III, 1926, p. 229.

APRÈS LA PLUIE (p. 331)

I: *Le Canada*, 25 août 1909, p. 9; II: *Le Devoir*, 26 août 1915, p. 4; III: *Lauriers et
feuilles d'érable*, 1916, p. 137; IV (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 231.

2 I brunes; / Un 4 I,II faufile, / Et 7 I,II pleine, / Penche

BRUME MATINALE (p. 332)

Le Devoir, 7 octobre 1916, p. 1; *Poésies complètes*, III, 1926, p. 233.

DES ARBRES (p. 332)

I: *Le Devoir*, 11 octobre 1919, p. 1, avec la dédicace «Pour Henri Bertrand [ami
de Lozeau], qui m'a promené parmi les arbres.» ; II: «Poèmes du Pays» [suite de
huit poèmes dont celui-ci est le dernier], dans *Mémoires et comptes rendus de la Société
royale du Canada*, 3^e série, tome XVIII, mai 1924, p. 37; III (texte de base): *Poésies
complètes*, III, 1926, p. 235.

3 II d'or ou teintés 6 II plaisir exquis de

LES FEUILLES (p. 333)

I: *Le Devoir*, 16 septembre 1918, p. 1; II: *Billets du soir* (troisième série), 1918, p. 61;
III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 237.

2 I le vert frais 20 I,II,III coloris. // *** // J'en 40 I,II,III pous-
siereux... // *** // Le vent

GELÉE (p. 334)

Le Devoir, 14 octobre 1916, p. 1; *Poésies complètes*, III, 1926, p. 243.

HEURE D'AUTOMNE (p. 335)

I: *Le Devoir*, 21 octobre 1916, p. 1; II (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 245.

1 I monotone / Passent

LA GIROUETTE (p. 335)

I: *La Revue moderne*, 15 décembre 1919, p. 26; II (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 247.

11 I passe; / Attentive 19 I furtif l'agite, le mène et

PLUIE D'AUTOMNE (p. 336)

Poésies complètes, III, 1926, p. 249.

LA DOUBLE BEAUTÉ (p. 336)

La Revue moderne, 15 juillet 1920, p. 25, avec la mention «D'un livre en préparation.»; *Poésies complètes*, III, 1926, p. 251.

CENDRE D'ÉTOILE (p. 337)

Le Devoir, 28 octobre 1916, p. 1; *Poésies complètes*, III, 1926, p. 253.

FEUILLE MORTE (p. 337)

I: *Le Devoir*, 4 novembre 1916, p. 1, avec une dédicace «À Henri Bertrand»; II (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 255.

1 I forte, / Au

LA SAINT-MARTIN (p. 338)

I: *Le Devoir*, 11 novembre 1916, p. 1; II (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 257.

2 I bleu rayonnant et 12 I mauves... // 8 novembre.

DÉPOUILLEMENT (p. 339)

Le Parler français, vol. 16, n° 3, novembre 1917, p. 97; II: *Le Devoir*, 1^{er} décembre 1917, p. 8, avec la mention «(*Le Parler français*)»; *Poésies complètes*, III, 1926, p. 259.

L'ORIGINE (p. 340)

I: *Le Devoir*, 21 novembre 1917, p. 5; II (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 263.

18 I âme; / Quoi

LES PASSANTS (p. 340)

I: *Le Devoir*, 15 novembre 1919, p. 1, avec la mention «Vers inédits» et une note: «Extrait d'un volume en préparation.»; II: *L'Administration*, 24 janvier 1920, p. 1; III (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 265.

8 II les paysages. // Songe

LE VENT (p. 341)

I: *Le Devoir*, 3 novembre 1915, p. 1, avec la dédicace «À mon ami le docteur Georges Beauregard»; II (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 267.

14 I victoire! // Novembre 1915.

VERGLAS (p. 341)

Le Devoir, 2 décembre 1916, p. 1; *Poésies complètes*, III, 1926, p. 269.

GRISAILLE (p. 342)

Le Devoir, 9 décembre 1916, p. 1; *Poésies complètes*, III, 1926, p. 271.

RONDEL CANADIEN (p. 342)

I: *Le Devoir*, 29 novembre 1917, p. 7; II (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 273.

2 I poussière, / Les 7 II ensevelis / Novembre <ponctuation rétablie d'après I>

DÉLUGE BLANC (p. 342)

I: *Le Devoir*, 17 décembre 1915, p. 1, avec une dédicace «À Michelle Le Normand» [nom de plume de Marie-Antoinette Tardif (1895-1964), dont le premier recueil de proses, *Autour de la maison*, paraîtra en 1916.]; II: *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 145, avec une dédicace «À Michelle Le Normand»; III: *Le Devoir*, 2 janvier 1919, p. 5; IV (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 275.

1 III neige! Que tu 1 III candeur! / Sous 14 III loin perdu
14 III l'avalanche. 14 I l'avalanche!... // Décembre 1915.

QUAND IL NEIGE (p. 343)

I: *La Revue nationale*, vol. 1, janvier 1919, p. 20; II: *Le Devoir*, 15 février 1919, p. 7, avec la mention «(*La Revue Nationale*)»; III: *Le Devoir*, 15 mars 1924, p. 7, avec la mention «(*La Revue Nationale*)»; IV: «Quand il neige» [musique en feuille, s. é.], avec la mention «Paroles d'Albert Lozeau. Musique de Georges Panneton, Prêtre. Les Trois-Rivières, 1924»; V (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 277.

21 II,III,IV lis, / De 24 IV pays.

LA TERRE MATERNELLE (p. 344)

I: *Le Devoir*, 18 novembre 1916, p. 1; II (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 279.

12 I connaîtrai, quand

ÉPILOGUE (p. 344)

I: «Préface», *Le Canada*, 10 mars 1909, p. 9, avec la mention «Extrait d'un poème en préparation: *La Vie intérieure*. [*Le Miroir des jours*]»; II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 222; III: *Le Miroir des jours*, 1912, p. 239; IV (texte de base): *Poésies complètes*, III, 1926, p. 281.

5 I nuit, mes 13 I n'ai su jamais vous 13 I vous *prier* autrement
14 I servie?...

POÈMES RETROUVÉS**EN REGARDANT LE CIEL [...]** (p. 349)

I: «Cycle d'impressions» [suite de douze douzains dont le premier est repris ici], *Revue canadienne*, 39^e année, vol. 2, août 1903, p. 372 ; II (texte de base): *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. IX.

Titre I,II <sans titre> 5 I ces vers avec, pour 6 I fait *des* petits
7 I l'esprit *libéré* du 10 I aile. / *Voilà pourquoi je rêve et je chante*, — tout
12 I Sachant, ainsi 12 I ne *comprendra pas*.

ENVOI (p. 349)

L'Âme solitaire, 1907 et 1908, p. 8.

PETITES FILLES (p. 349)

L'Âme solitaire, 1907 et 1908, p. 10.

POUR DES PENSÉES (p. 350)

I: *Le Journal de Françoise*, 26 juillet 1902, p. 97, avec la mention «Poésie inédite au *Journal de Françoise*»; II: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 31; III (texte de base): *L'Âme solitaire*, 1908, p. 31.

I <sans dédicace> 1 I as *bien choisi* ces 4 I pareil! // Parmi 5 I
s'encombre, / Quand 7 I nombre: / Du 8 I vermeil, // Tes 11 I aime *et*
nouvelles d'hier. // Je 11 I matin. // *En retour je t'adresse, en mon esprit*
écloce 12 II Je t'adresse en mon âme, à 12 I écloce, / *Une fleur qui s'appelle*
aussi: pensée 13 I j'ose / *Croire combler un vide en ton jardin si cher!* 14 I
jardin. // *Montréal, juin 1902.*

DIANE (p. 350)

L'Âme solitaire, 1907 et 1908, p. 61.

OPHÉLIA (p. 351)

L'Âme solitaire, 1907 et 1908, p. 67.

LES SEMAILLES (p. 351)

L'Âme solitaire, 1907 et 1908, p. 74.

FLORE (p. 352)

L'Âme solitaire, 1907 et 1908, p. 81.

CÉRÈS (p. 352)

L'Âme solitaire, 1907 et 1908, p. 84.

FAUCHEUR CÉLESTE (p. 353)

I: *Le Saint-Laurent*, 19 juillet 1901, p. 1, avec la mention « (Pour le Saint-Laurent) » ;
II: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 85; III (texte de base): *L'Âme solitaire*, 1908, p. 85.

1 I mystérieuse où 1 I seules / Rampent sournoisement 5 I meules, /
Vers 6 I lesquelles, faucheur, ton 8 I veules! // Puisant 11 III rêve //
Je <ponctuation rétablie d'après II> 12 I vu dans 12 I autrefois, / Soutenu
dans

LA LEÇON DU JOUR (p. 353)

I: *Le Nationaliste*, 25 septembre 1904, p. 3; II (texte de base): *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 97.

I <sans dédicace> 1 I fait l'Été, / Mon 3 I paix divine et 4 I automne
lent en sa calme beauté 14 I visage. // Septembre 1904.

OCTOBRE (p. 354)

I: « Impressions d'automne » [deux douzains, dont le premier est repris aux v. 25-36 de « Octobre » (*supra*, p. 112)], *Le Nationaliste*, 22 octobre 1905, p. 3; II (texte de base): « Octobre » [v. 37-48], *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 100.

I,II <titre rétabli d'après l'édition de 1907 et 1908> 3 II une grand tente
<corrigé d'après I> 3 I tente, / Et 7 I ténébreux; pas d'astres;
de 9 I gens, du monde abandonnés 12 I gourdes... // Octobre 1905.

GLAS D'AUTOMNE (p. 354)

I: *La Presse*, 31 octobre 1903, p. 14; II (texte de base): *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 104.

3 I marbres, / Pour 4 I qui novembre en 6 I pleurs, comme 8 I tous
leurs pauvres 8 I morts endormis sous les marbres. // Le 9 I les frôlant, les
11 I aux pauvres morts 11 I morts endormis sous 15 I Ô Mort! emporte-moi

LE VIN (p. 355)

I: *Le Nationaliste*, 26 novembre 1905, p. 3; II (texte de base): *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 112.

2 I demi-nuit, / Où 11 I immortelles! // Verse, gras Rabelais, le vin, présent des dieux! / Le tien aussi n'en fait pas moins les fronts joyeux, / Les 14 I rayonnants, et 14 I belles! // Novembre, 1905.

MA VITRE (p. 355)

I: *L'Avenir du Nord*, 21 décembre 1906, p. 1, avec la mention «Vers inédits»; II (texte de base): *L'Âme solitaire*, 1907, p. 114. Ce poème sera remplacé, dans les éditions de 1908 et de 1925, par un poème totalement différent aussi intitulé «Ma vitre» (*supra*, p. 118).

14 I lacté. // Décembre 1906.

QUAND MÊME (p. 356)

I: *Le Journal*, 27 juillet 1901, p. 5; II: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 123; III (texte de base): *L'Âme solitaire*, 1908, p. 123. Dans *Le Journal*, chaque strophe compte cinq vers; dans *L'Âme solitaire*, le premier vers de chaque strophe en devient le troisième et le quatrième vers des trois premières strophes est supprimé.

2 I cloches, / Quand même, sourd à ses approches, / Mon 6 I joie, / Quand même, aveugle aux cieus qu'il noie / Mon 8 I des plaintes d'enfants 8 I, II enfants! // Alors 10 I libre, / Quand même, tendant chaque fibre, / Mon 12 I cœur essaie un

FIN DE BAL (p. 356)

I: «Musiciana» [quatrième partie (pour les autres parties, voir *supra*, p. 482)], *Le Nationaliste*, 9 octobre 1904, p. 3; II (texte de base): *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 146.

6 I matin. // Très 8 I front, où 10 I danse, / La harpe seule chante 14 I d'or. // Septembre 1904.

QUERELLE INSTRUMENTALE (p. 357)

I: «Dans le soir» [suite de trois poèmes dont celui-ci est le deuxième (pour les deux autres, voir *supra*, p. 471)], *Le Passe-temps*, 20 décembre 1902, p. 187; II: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 148; III (texte de base): *L'Âme solitaire*, 1908, p. 148.

1 I violons, les 5 II joueurs indolemment 6 I cordes, / Rêveurs, prolongent ces discordes / Dont 10 I contre-temps. Les violons 12 I cadence. // Les harpes disent que 16 I bal!... // La harpe bougonne 17 I soupire, Murmure sourdement, tandis

AVEU FLEURI (p. 357)

L'Âme solitaire, 1907 et 1908, p. 154.

LE MIROIR (p. 358)

I: *Le Nationaliste*, 23 avril 1905, p. 3; II (texte de base): *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 157.

2 I l'eau, / S'étant 13 I suprême, / Où 16 I l'on rit à

LUMIÈRES BRÈVES (p. 358)

I: *La Patrie*, 23 avril 1904, p. 22; II (texte de base): *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 161.

I <sans dédicace> 2 I voir, dans sa 8 I profond / Offrait 10 I reçus.
// Je 15 I aperçus...

AUREA MEDIOCRITAS (p. 359)

L'Âme solitaire, 1907 et 1908, p. 162.

FLEUR IMMORTELLE (p. 359)

I: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 163; II (texte de base): *L'Âme solitaire*, 1908, p. 163.

2 I caresse / Où 19 II t'aime / Ma <punctuation rétablie d'après I>

CHIMÈRES (p. 360)

I: «Chimères.....», *Le Saint-Laurent*, 20 septembre 1901, p. 1, avec la mention «[Pour le Saint-Laurent]»; II: *La Presse*, 13 août 1904, p. 15; III (texte de base): *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 167.

4 I l'eau. / Chanter 5 I grise / Sans 6 I écouter; / Chanter 7 I
Chanter au soir, à l'aube grise 8-16 I chanter! // Dormir d'un éternel sommeil /
Pour n'entendre plus rien qui pleure, / Et pour oublier l'homme et l'heure / Dormir sans
crainte de réveil; / Dormir et sur son front tranquille / Ne sentir qu'un souffle frémir, /
Dormir loin du bruit de la ville, / Dormir 9 II un faible enfant 9 II s'endormir,
/ Sur 12 II Sentir l'ombrage frais frémir 19 I pour reviver <sic> une
19 I espérance / Rêver celui du premier jour; / Rêver 20 II Vers Jadis
faire 22 II s'achever, / Rêver

JALOUSIE (p. 361)

I: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 169; II (texte de base): *L'Âme solitaire*, 1908, p. 169.

2-4 I profonds dans mes yeux / Versent ainsi qu'un double vase / L'cur

L'AUTRE AMOUR (p. 361)

I: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 173; II (texte de base): *L'Âme solitaire*, 1908, p. 173;
III <édition fautive>: *Le Devoir*, 9 janvier 1913, p. 7.

6 III l'entrée / Murmurant 17 III femme, / Voyant 20 III chargé
d'âme, / Comme 25 III cause / Un

SOUVENIR (p. 362)

I: «En souvenir», *La Presse*, 24 mars 1906, p. 16; II (texte de base): *L'Âme solitaire*,
1907 et 1908, p. 176.

2 I vous, madame, / Et 9 I certain / Et 10 I sûre, / II 12 I l'usure.
// II 24 I âme. // Le 18 mars 1906.

LES VRAIS DIEUX (p. 363)

I: *Le Nationaliste*, 27 mars 1904, p. 1; II (texte de base): *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 181.

I <sans dédicace> 1 I Poètes, pâlisant 3 I Que l'Ennui creuse
3 I livides, / Le 4 I renie et vous appelle fiers 7 I avides / Qu'un 11 I
elle le 12 I soupçonne / Je

RONDEL (p. 364)

I: «Le Cœur du poète / À ma cousine, Ernestine C... / Rondel», *La Presse*, 9 novembre 1901, p. 17; II (texte de base): *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 182; III <édition fautive>: *Le Devoir*, 6 février 1913, p. 4.

1-3 I d'or / Qu'embaument parfois des feuilles de roses, / Et les 3 I endort, /
Y 5 I Mais, triste 6 I choses; / Le IV choses, / Le 7-9 I d'or /
Qu'embaument parfois des feuilles de roses. // Les 8-13 I causes. // Les jours de
gaîlés et les jours moroses / Y viennent goûter, en un même essor, / L'éternelle paix
d'une douce mort: / Car les souvenirs que le temps endort, / Y trouvent des nids duvelés
et roses...

LE JEU DIVIN (p. 364)

I: *Le Nationaliste*, 1^{er} janvier 1905, p. 2, avec une dédicace « À M. le juge
S. Pagnuelo, en réponse à de la beauté en prose. »; II: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 183;
III (texte de base): *L'Âme solitaire*, 1908, p. 183.

2 I aux tics tacs palpitants 7 I longtemps; / Quand 10 I vers / Qui
11 II bientôt, pleureront un 11 I poème — leur 14 I Oublie, au jeu divin,
le 14 I l'âge. // 19 décembre, 1904.

LE DERNIER SECRET (p. 365)

I: «Impressions» [deux douzains dont le premier est «Le Secret des yeux (*supra*,
p. 69, v. 13-24)], *Le Nationaliste*, 3 juin 1906, p. 3; II (texte de base): *L'Âme solitaire*,
1907 et 1908, p. 195.

4 I douleurs: / Mais 7 I chercheurs, grands fervents 8 I la Science
appel 9 I bien! mais comme 11 I humain, quoiqu'on

RAGE VAIN (p. 365)

I: *La Patrie*, 8 novembre 1902, p. 22, avec une dédicace « À Paul Boër » [On
retrouve le nom de Paul Boër parmi les correspondants de Madeleine dans
La Patrie.]; II: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 196; III (texte de base): *L'Âme solitaire*, 1908,
p. 196.

2 I pu jamais même saisir 3 I de ses petits 3 I effleure, / La 4 I désir.
// Essoufflée 5 I Essoufflée, en sa course elle 6 I le Rêve
au 6 I, II saphir, / Malgré qu'elle sait bien que sans cesse il nous 10 I battant
dans le silence / Ses ailes, et 14 I Et faire vibrer d'art la vôtre, à 14 I l'unisson.
// Octobre 1902.

LES DEUX CLOCHES (p. 366)

I: *Le Nationaliste*, 1^{er} mai 1904, p. 4; II: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 197; III (texte de base): *L'Âme solitaire*, 1908, p. 197.

2 I mort, / Ont 3 I pareil à 6 I pleurant: «*Il part,*» celle chantant: «*Il vient.*» / Mêlant 8 I Mystérieuse, dont 9 I en leur clocher 10 I glas, Ont 11 II une / Qu'on 12 I les: Noël! des 12 I des: Hélas!... // J'ignore 14 I secret; / Et 15 I cloches, reconnaître 16 I regret!

VIEUX MISSEL (p. 366)

I: «Demi soupirs» [deux poèmes: «Aubade» (*supra*, p. 428) et «Tombeau d'espoirs» qui deviendra ce poème], *Le Passe-temps*, 31 août 1901, p. 363; II (texte de base): *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 198.

1 I Ô vieux 2 I Où parfois le 4 I vierges sages ou 6 I ride; / Où pas un mot fol qui déride / S'étire, sous ton fermoir 10 I deuil; / Où 11 I phrase au 14 I Entre les feuillets, dans 16 I ensevelis!...

EXTASE BLANCHE (p. 367)

I: *La Patrie*, 16 mai 1903, p. 22, avec une dédicace «À mademoiselle Bernadette R...»; II (texte de base): *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 199.

8 I longs ouverts 12 I Marie / Où 13 I lys vivants, deux 13 I voiles! // Mai 1903.

L'ÉTERNITÉ (p. 367)

I: *Le Nationaliste*, 31 juillet 1904, p. 1, avec une dédicace «Pour Omer Héroux» [1876-1963; en 1904, journaliste à *La Vérité* de Québec et au *Nationaliste*; ami de Lozeau]; II: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 200; III (texte de base): *L'Âme solitaire*, 1908, p. 200.

1 I fleuri comme 4 I d'azur sombre, l'Éternité 8 I égal quelque plant de clarté 9 I du noir cercueil de 9 I l'homme, — / Boîte définitive ouverte au fatal somme 10 II somme, / L'âme 12-14 I je t'aime, Éternité, malgré les voiles! / Vide de mon espoir, que me serait le ciel? / — Immense 14 I l'air sablé 14 I d'étoiles! // Juillet 1904.

LES MORTS (p. 367)

L'Âme solitaire, 1907 et 1908, p. 201.

PITIÉ, SEIGNEUR! (p. 368)

I: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 206; II (texte de base): *L'Âme solitaire*, 1908, p. 206.

7 I Désormais / Je 8 I rouge toute 12 I douté, / Avant que 13 I, II l'Océan fût dompté <corrigé d'après l'usage>

SAGESSE (p. 368)

I: *Le Nationaliste*, 15 janvier 1905, p. 2; II (texte de base): *L'Âme solitaire*, 1907 et 1908, p. 213.

11 I Par l'invincible dieu 14 I Destin. // 6 janvier 1905.

LE CHÂTIMENT (p. 369)

L'Âme solitaire, 1907 et 1908, p. 214.

RÉSIGNATION (p. 369)

I: *La Patrie*, 23 janvier 1904, p. 22; II: *L'Âme solitaire*, 1907, p. 215; III (texte de base): *L'Âme solitaire*, 1908, p. 215.

1 I vie, elle 2 I jours t'écrase à 3 I écraser, et 5 I haine, / Car
8 I haut, choit 9 I soit la plus 9-11 I vertu, / *Douloureux, mais sans cris,*
comme un bon chien battu, / Ne demande jamais la raison de ta 10 II tu, /
Le 12 I forçat, dans 12 I abattu / Car 13 I le Temps, malgré

TRISTESSE D'AMOUR (p. 370)

I: *Le Canada*, 16 octobre 1907, p. 9; II: *Le Canada*, 30 novembre 1907, p. 12;
III: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 119; IV (texte de base): *Le Miroir des jours*, 1912, p. 132.

3 I,II coloris, / À 4 I,II touche. // Tes 6 I,II divine, / Et 7 I,II Et,
penché 10 I,II doux! / Les 13 I,II bruns, / Semblent 16 I,II aimantes
tes 17 I,II t'adore, / De 18 I,II mentir; / De 19 I,II repentir, /
Des 22 I,II hélas, un 23 I,II cœur qu'aujourd'hui 24 I,II,III oubliera
quelque 25 I,II sincère; / Et

LA MUSE (p. 371)

I: *Le Canada*, 28 août 1907, p. 9, avec une dédicace «À Monsieur J. C. M. Duncan.»;
II: *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 178; III (texte de base): *Le Miroir des jours*, 1912, p. 191.

1 I dit: «Console-toi 3 I maternelles, / N'a 6 I chevet, sitôt 7 I la
femme auguste 11 I embrassements, font 11 I font œuvres de 14 I
immortelle!»

LA NEIGE (p. 371)

I: «Première neige», *L'Avenir du Nord*, 16 novembre 1906, p. 1, avec la mention
«Vers inédits»; II: «Première neige», *Le Passe-temps*, 1^{er} décembre 1906, p. 531,
avec la mention «(De *L'Avenir du Nord*, Saint Jérôme, P.Q.)»; III: *Le Devoir*,
24 novembre 1915, p. 1; IV: *Le Droit*, 8 décembre 1915, p. 5; V (texte de base):
Lauriers et feuilles d'érable, 1916, p. 49.

3 I,II toit gonfle; et 5 I,II les coins du ciel ruisselle 6 I,II et
sans 7 I,II nez, et 7 I,II et sur sa belle joue en fleur / Se 8 I,II colle, et

fond 9 IV doux *parfum*; / Ils 10 I,II neige, et d'un peu d'eau; / Ils 11-14 I,II emmitoufflés. // *La neige nous apporte un hiver de silence*; / *Par les bruits du dehors nous serons moins troublés*, / *Et ferons mieux les vers de meilleure cadence*. <I: «*Novembre 1906*».> 14 III,IV silence... / *Novembre 1915*.

HENRI FABRE (p. 371)

I: *Le Devoir*, 23 octobre 1915, p. 1; II (texte de base): *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 69 [unique poème de la section «*Figure*»].

14 I dévoile! // *Octobre 1915*.

LES VRAIS MALHEUREUX (p. 372)

I: «*Philosophie* // On trouve toujours quelqu'un plus malheureux que soi.», *Le Nationaliste*, 12 avril 1908, p. 1; II (texte de base): *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 81.

2 I mal oublié loin 10 I Regardons à nos pieds, comme 14 I baignés. // *Avril 1908*.

BALLADE (p. 372)

I: *L'Avenir du nord*, 7 juin 1906, p. 1, avec la mention «*Vers inédits*»; II: «*Ballade* // Sifflets de sots sont fanfares de gloire», *Le Devoir*, 8 avril 1912, p. 1; III (texte de base): *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 83.

1 I Poursuis ton but, Poète, ne 2 I d'un pied ferme 5 I mains. / D'un 11 I soutien, / Dans 15 I lendemains. / La 19 I,II Sous le mépris des lâches et des vains: / Sifflets 21 I,II chrétien / Fait de bonté, de 24 I n'altère, / Suffisamment 27 I les étroits chemins 28 I L'étoile brille au fond de la 32 I matins, / Enorgueilli du bruit 34 I chante avec accents 35 I gloire. // *Avril 1906*

PAR LA FENÊTRE (p. 373)

I: *Le Canada*, 6 octobre 1909, p. 9; II (texte de base): *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 109; III: *Le Devoir*, 14 octobre 1916, p. 3, avec la mention «(*Laurier* [sic] et *Feuilles d'érable*).»

11 I reprendre comme

VIEIL ÉRABLE (p. 374)

I: *Le Nationaliste*, 5 mai 1907, p. 1; II (texte de base): *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 127.

1 I paupières... // Il a grandi. Chaque printemps / A reverdi ses souples branches. / Chaque automne aux dures revanches / L'a découronné, de ses vents. // Mais il est debout, quand tout passe, / Vieillard chargé de rajeunir! / Il verra mon rêve finir / Et périr ma forme fugace. // II 16 I cercueil... // *Mai 1907*.

MUSIQUE LÉGÈRE (p. 374)

I: *Le Canada*, 18 mars 1908, p. 9; II (texte de base): *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 131.

26 I égaux / Qui

PLUIE (p. 375)

I: *Le Canada*, 19 mai 1909, p. 9; II (texte de base): *Lauriers et feuilles d'érable*, 1916, p. 133.

8 I cœur!... // Goutte

ENTRAVÉS! (p. 376)

I: *Le Devoir*, 24 janvier 1911, p. 1; II (texte de base): *Billets du soir* (première série), 1911, p. 63.

10 I vite *martyrisé*, / Comme 11 I déplaie — / *En votre corset*

DIALOGUE (p. 377)

I: *Le Devoir*, 18 janvier 1911, p. 1; II (texte de base): *Billets du soir* (première série), 1911, p. 75.

11 I célèbre, qui 20 I,II ciel *appeler!* // Du <corrigé d'après l'usage>
43 I m'efface, / Je

UNIQUE AMOUR (p. 378)

I: *Le Devoir*, 14 février 1911, p. 1; II (texte de base): *Billets du soir* (première série), 1911, p. 107.

9 I la *beauté*, / Mon 34 I La *beauté* confondue

MON CHEVAL (p. 380)

Le Devoir, 6 décembre 1910, p. 1; *Billets du soir* (première série), 1911, p. 115.

SI... (p. 381)

I: «Si.....», *Le Devoir*, 2 août 1911, p. 1; II (texte de base): «Si.....», *Billets du soir* (nouvelle série), 1912, p. 91.

13 I plume: / C'est 15 I leurs *costumes*: / Oh! 22 I Comestibles
avec 27 I réelle, — / Nous 28 I l'or // Nous 54 I souvent, / Mais

MON JARDIN (p. 383)

Le Devoir, 31 août 1918, p. 1 [sans divisions strophiques]; *Billets du soir* (troisième série), 1918, p. 41.

LA PRIÈRE DU MOUSSE (p. 389)

Le Monde illustré, 18 février 1899, p. 662.

HAUT LES CŒURS ! (p. 389)

Le Monde illustré, 6 mai 1899, p. 3.

ADIEU (p. 390)

Le Monde illustré, 10 juin 1899, p. 84, daté «Montréal, 1899».

PAUVRE CRÉMAZIE ! (p. 390)

Le Monde illustré, 8 juillet 1899, p. 147, daté «Montréal, 1899».

ÉNIGME (p. 391)

Le Monde illustré, 5 août 1899, p. 215.

MON RÊVE (p. 391)

La Presse, 16 septembre 1899, p. 17, avec la mention «(Pour *La Presse*)».

LE CRI DES BRAVES (p. 392)

Le Monde illustré, 30 septembre 1899, p. 342.

FLEUR D'AMITIÉ (p. 392)

La Presse, 30 septembre 1899, p. 17, avec la mention «La mode. [coquille] Pour *La Presse*.»

PENSÉES D'AUTOMNE (p. 393)

La Presse, 7 octobre 1899, p. 17, avec la mention «(Pour *La Presse*)». Coquille : *fraîches-closes* (v. 9).

SOURIEZ, JEUNE FEMME ! (p. 393)

I : *La Patrie*, 30 septembre 1899, p. 14 ; II (texte de base) : *Le Passe-temps*, 14 octobre 1899, p. 389.

4-6 I amours ! // *Oui, souriez toujours, / Souriez*

L'AUTOMNE (p. 395)

Le Monde illustré, 4 novembre 1899, p. 422, daté «Montréal, octobre 1899».

L'ENSEIGNE AU XIX^e SIÈCLE (p. 395)

La Presse, 11 novembre 1899, p. 16.

SONNET (p. 396)

Le Passe-temps, 11 novembre 1899, p. 419.

SIMPLES CHOSES (p. 396)

Le Monde illustré, 9 décembre 1899, p. 500.

LA FRANCE D'AUTREFOIS (p. 397)

Le Monde illustré, 30 décembre 1899, p. 566, daté «Montréal, 1899».

LA LEÇON AU ROI MAGE (p. 397)

La Presse, 6 janvier 1900, p. 12.

ATELIER DE SCULPTURE (p. 398)

Les Débats, 7 janvier 1900, p. 1.

BONNE ANNÉE! (p. 398)

La Presse, 30 décembre 1899, p. 12; *Le Saint-Laurent*, 9 janvier 1900, p. 2.

LE RÊVE (p. 399)

Le Monde illustré, 10 février 1900, p. 660, daté «Montréal, janvier 1900».

VINGT ANS! (p. 399)

Le Passe-temps, 3 mars 1900, p. 51. Coquille: *Que* (v. 11).

J'ESPÈRE EN TOI (p. 400)

Les Débats, 4 mars 1900, p. 1.

SONNET (p. 400)

Le Monde illustré, 10 mars 1900, p. 726, daté «Montréal, 1900».

IVRESSE (p. 401)

I: «Harmonie! // À M^{lle} Blanche G...», *Le Passe-temps*, 20 janvier 1900, p. 539;

II (texte de base): *Les Soirées du Château de Ramezay*, 1900, p. 389.

2 I main voltigeant sur le clavier d'ivoire, / Aux 3 I camée et
de 4 I infiltrait, comme 6 I abaissait des chœurs 8 I gloire! //
Quand 9 I Quand la corde chantait 10 I Mais, quand 11 I elle... //
Oh! 12 I senti dans ce trop court instant / Assez 13 I pourtant, / La poésie
entière au cœur, battre 14 I l'aile!

LE MANOIR (p. 401)

Les Soirées du Château de Ramezay, 1900, p. 390.

SANS ÂME (p. 402)

I (texte de base): *Les Soirées du Château de Ramezay*, 1900, p. 391; II <édition fautive>: *La Patrie*, 7 janvier 1905, p. 22.

2 II main / Lorsque 8 II Qui souffla mon 12 II chaque jour, /
De 14 II ange.

LE GUEUX (p. 402)

Les Soirées du Château de Ramezay, 1900, p. 393.

LE MONASTÈRE (p. 403)

Les Soirées du Château de Ramezay, 1900, p. 394.

LE CHÊNE (p. 403)

I <Texte de base: les publications ultérieures sont fautives.>: *Les Soirées du Château de Ramezay*, 1900, p. 395; II: *Le Temps*, 11 mai 1900, p. 2 [cité, sans divisions strophiques, dans un article intitulé «M. Albert Lozeau», qui commente la publication des *Soirées du Château de Ramezay*]; III: *La Presse*, 31 mai 1902, p. 14; IV: *Le Passe-temps*, 10 mai 1913, p. 170, et 23 février 1924, p. 54, avec la musique et la mention «Paroles d'Albert Lozeau. Mélodie de D. Aug. Fontaine. Accompagnement de J. - B. Blouin».

1 III rage, et 3 III front, / Et 5 III Mais n'importe! 5 IV Mais
n'importe, en vainqueur 6 III entière. / Ses 7 I,II reverdiront, / Son
ombrage sera doux au <texte rétabli d'après III> 7 IV reverdiront / Son
ombre 12 III comptons pas les

GLOIRE AUX MUSES! (p. 404)

Le Monde illustré, 14 avril 1900, p. 806.

CONSEIL À UNE BLONDE (p. 404)

Le Passe-temps, 12 mai 1900, p. 171.

MADONE (p. 405)

Le Monde illustré, 19 mai 1900, p. 35.

VIEIL ANTIQUAIRE (p. 405)

Les Débats, 27 mai 1900, p. 1.

N'EST-CE PAS? (p. 406)

Le Monde illustré, 2 juin 1900, p. 75.

COMME UN ANGE (p. 406)

Le Passe-temps, 7 juillet 1900, p. 267.

MESSIDOR (p. 407)

Le Passe-temps, 18 août 1900, p. 339. Vers 10: S'animent aux parfums champêtre [sic] qui s'exhalent <corrigé pour la rime>.

UNE PENSÉE (p. 407)

Le Passe-temps, 15 septembre 1900, p. 387.

RONDEL BACHIQUE (p. 408)

Le Passe-temps, 13 octobre 1900, p. 454.

CHANSON D'AUTOMNE (p. 408)

Le Passe-temps, 10 novembre 1900, p. 481. Coquille: *J'enfuis* mes (v. 21).

LES MORTS QU'ON OUBLIE (p. 409)

Le Monde illustré, 24 novembre 1900, p. 466.

L'ANATHÈME (p. 409)

Les Débats, 16 décembre 1900, p. 1.

NOËL AU TEMPLE (p. 410)

La Patrie, 22 décembre 1900, p. 5.

CLOCHES, SONNEZ! (p. 410)

Le Journal, 23 décembre 1899, p. 10; *Le Monde illustré*, 29 décembre 1900, p. 562.

LA MORT DES SIÈCLES (p. 410)

Le Samedi, 29 décembre 1900, p. 8, daté «Montréal, 1900». Vers 3: ne l'eut arrêté <corrigé d'après l'usage>.

AU SIÈCLE NAISSANT (p. 411)

La Patrie, 31 décembre 1900, p. 3, daté «Décembre, 1900». Vers 7: *Fait* <corrigé d'après l'usage>.

LE CHANTRE DU SEIGNEUR (p. 411)

Le Monde illustré, 2 mars 1901, p. 741.

AINSI SOIT-IL (p. 412)

Le Monde illustré, 16 mars 1901, p. 769. Coquille: Très, bonne (v. 3).

ALLÉLUIA (p. 413)

Le Monde illustré, 6 avril 1901, p. 817. Coquille: blanches nuées (v. 4).

L'AVENIR (p. 413)

L'Étudiant, 6 avril 1901, p. 1. Coquilles: cloaque ou (v. 4); servilisme eut-il (v. 12).

LE PARDON SUPRÊME (p. 414)

La Patrie, 6 avril 1901, p. 11. Coquilles: murmuré, (v. 9); d'expirer; (v. 12).

VOS YEUX (p. 414)

La Presse, 13 avril 1901, p. 13.

ÈRE NOUVELLE (p. 415)

Le Monde illustré, 20 avril 1901, p. 845.

PLEURS PERDUS (p. 415)

I: *Le Monde illustré*, 27 avril 1901, p. 862; II (texte de base): *Le Passe-temps*, 27 avril 1901, p. 147.

4 I jours comme eux sont 5 I je cueillerai ces 12 I Dures à
12 II défunt; // Pour <ponctuation rétablie d'après I> 13 I apprenne
avec 14 II les *pleurs*, — la <texte rétabli d'après I> 16 I l'aime! // Les em-
baumés 18 II vermillon; / Belles <ponctuation rétablie d'après I> 19 I
Belles amandes du 22 I de ses *prunelles*, / Jouisiez 23 I Jouisiez d'*extases*
éternelles, / De 27 I des *zéphirs* / Bruiseront-ils 27 II des *zéphirs*, / Bruissent-
ils <texte rétabli d'après I> 31 I parfums, rien 31 I pour ton âme
32 I soleil a séché ses 34 I, II bu tes pleurs <corrigé d'après l'usage>

SOUVENIR (p. 416)

La Presse, 4 mai 1901, p. 17.

LE ROSIER BLANC (p. 417)

Le Passe-temps, 11 mai 1901, p. 171.

LA GOUTTE DE LAIT (p. 417)

La Patrie, 18 mai 1901, p. 11.

SAISON D'AMOUR (p. 418)

La Presse, 18 mai 1901, p. 17.

LA VIOLETTE (p. 419)

Le Saint-Laurent, 7 juin 1901, p. 1.

ÂMES ET FLEURS (p. 420)

La Presse, 15 juin 1901, p. 13.

MON DRAPEAU (p. 420)

I: *La Patrie*, 22 juin 1901, p. 8, avec la mention: «Chanson patriotique. Paroles d'Albert Lozeau. Musique de J. E. Marsouin. À l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste,

jour si cher au cœur de tout Canadien-français, nous offrons à nos lectrices et lecteurs une chanson dans la note patriotique due à la plume toujours si fine et délicate de notre poète, M. Albert Lozeau, qui s'est adjoint pour cette occasion, la collaboration de M. J. E. Marsouin, l'unique et populaire chansonnier, dont les succès sont nombreux. Nous avons le plaisir d'annoncer au monde artiste de Montréal, que M. J. E. Marsouin travaille à une série de poésies du même auteur de "Mon Drapeau", et qui feront fureur.» Suit la musique avec les paroles de la première strophe ; II (texte de base) : *Chants des Patriotes*, Montréal, J.-G. Yon, 1903, p. 21.

1 I drapeau / Auquel 2 I patrie ; / Et 3 I oripeau / Qu'on 12 I bleu
/ Du

LE PAYS DES AÎEUX (p. 421)

La Patrie, 22 juin 1901, p. 22.

CRÉPUSCULE (p. 423)

Le Saint-Laurent, 26 juin 1901, p. 1, avec la mention « (Pour le *Saint-Laurent*) », daté « 19 juin 1901 ».

LES DRAPEAUX FRANÇAIS (p. 423)

La Patrie, 29 juin 1901, p. 18.

AVE! CÉSAR! (p. 424)

Le Passe-temps, 6 juillet 1901, p. 267.

JUILLET (p. 424)

Le Pionnier, 7 juillet 1901, p. 8.

AIMONS-NOUS! (p. 425)

La Patrie, 20 juillet 1901, p. 18.

À LA LUNE (p. 425)

Le Monde illustré, 20 juillet 1901, p. 182.

COUCHER DE SOLEIL (p. 426)

Le Monde illustré, 3 août 1901, p. 214.

L'ÉNIGME (p. 427)

La Presse, 3 août 1901, p. 13. Vers 9: là-bas un <ponctuation rétablie>. Coquille: regard *ma* (v. 10).

VIEIL ESPOIR (p. 427)

Le Passe-temps, 3 août 1901, p. 315.

TON ÉVENTAIL (p. 428)

La Presse, 24 août 1901, p. 13.

AUBADE (p. 428)

«Demi soupirs» [suite de deux poèmes, dont le deuxième est «Vieux missel» (*supra*, p. 366)], *Le Passe-temps*, 31 août 1901, p. 363.

LA FEMME (p. 429)

La Presse, 31 août 1901, p. 13.

VOTRE ÂME (p. 429)

La Patrie, 31 août 1901, p. 18, avec la mention «Parole [*sic*] de Albert Lozeau. Musique de J. E. Marsouin. (Pour être photographié)»; suit la musique avec les paroles de la première strophe.

«JE ME SOUVIENS!» (p. 430)

Le Saint-Laurent, 6 septembre 1901, p. 1, avec la mention «(Pour le *Saint-Laurent*)».

ROSE ET PAPILLON (p. 431)

La Patrie, 21 septembre 1901, p. 15.

LES ÉTOILES (p. 431)

Le Monde illustré, 28 septembre 1901, p. 337.

ENVOLÉE! (p. 433)

La Patrie, 5 octobre 1901, p. 19.

LE BON SILENCE (p. 434)

Le Saint-Laurent, 11 octobre 1901, p. 1, avec la mention «(Pour le *Saint-Laurent*)».

DEMI-SOUPIRS (p. 435)

Le Passe-temps, 12 octobre 1901, p. 435. Coquilles: Ne trouverons (II, v. 13); destin faucher (II, v. 16).

POUSSIÈRE!... (p. 436)

La Patrie, 19 octobre 1901, p. 18.

GAÏTÉ DU SOIR (p. 436)

Le Pionnier, 13 octobre 1901, p. 5; *Le Temps*, 21 octobre 1901, p. 4.

LA CHUTE (p. 437)

Le Pionnier, 3 novembre 1901, p. 3.

LA VIERGE À LA HARPE (p. 437)

Le Saint-Laurent, 8 novembre 1901, p. 1, avec la mention « (Pour le *Saint-Laurent*) ».

L'ÉTANG DES NÉNUPHARS (p. 439)

La Patrie, 9 novembre 1901, p. 18.

LES GUEUX (p. 440)

I: « 2^{ème} lettre à la même, réponse à celle du 28 octobre 1901 » [v. 1-8; d'après les dates des lettres postérieures, il s'agirait plutôt du 28 septembre], manuscrit et transcription dactylographiée des lettres d'Albert Lozeau à Maria Bourke, CRCCF, Université d'Ottawa, fonds Antoine-Bernard; II (texte de base): *Le Monde illustré*, 9 novembre 1901, p. 18.

1 I rouillent / Dans

AMOUR VIRGINAL (p. 442)

Le Pionnier, 8 décembre 1901, p. 5.

APRÈS-MIDIS D'AUTOMNE (p. 443)

Le Monde illustré, 21 décembre 1901, p. 539. Vers 51: Ne fut atone; vers 52: N'eut fait <corrigé d'après l'usage>.

DEMI-SOUPIRS (p. 445)

Le Passe-temps, 21 décembre 1901, p. 555.

HYMNE AUX CLOCHES DE NOËL (p. 446)

La Presse, 21 décembre 1901, p. 25, daté « Décembre, 1901 ».

LES VIEUX NOËLS (p. 447)

La Patrie, 21 décembre 1901, p. 11.

NOËL! (p. 448)

I: *La Presse*, 23 décembre 1899, p. 21; II (texte de base): *Le Saint-Laurent*, 27 décembre 1901, p. 2.

3 I nuit, au milieu de 4 I ciel profond. Anges faites cortège 5 I Noël! oh! quelle 5 I assiege, / À ce doux mot, le 6 I cœur. Pour les petits enfants, / La Noël 7 I blancs, / C'est 8 I crèche et 8 I protège, // C'est 10 I Jésus; ravi, ému, tantôt <« Dans le sonnet: "Noël" de M. Albert Lozeau que nous avons publié la semaine dernière, il s'est glissé une erreur que ne portait certes pas le manuscrit; nous devons à la justice de rectifier. Ainsi le dixième vers devait se lire: Sur son Jésus... tantôt ravi, tantôt joyeux... » (*La Presse*, 30 décembre 1899, p. 12)> 10 I joyeux. / C'est 11 I étoile! // Et le 12 I d'autrefois, / Sentant perler un 14 I voix!

NOUVELLE ANNÉE (p. 449)

I: *Le Passe-temps*, 22 décembre 1900, p. 555; II (texte de base): *La Presse*, 28 décembre 1901, p. 17.

5 I vœux; / Vierge 6 I décore: / Dont 9 I Mais, c'est 9 I et nulle
caresse, / Ne 11 I l'ivresse! // Ô 12 I Ô *Vierge!* efface tout de *l'An* triste
expiré! / Tout 13 I Que *les yeux*

SOUVENIRS (p. 449)

La Patrie, 11 janvier 1902, p. 16. Vers 12: «on est pas».

SAISON D'ANTAN (p. 450)

La Presse, 25 janvier 1902, p. 17, daté «Janvier 1902».

JOIES MORTES (p. 451)

La Presse, 1^{er} février 1902, p. 17.

LANGAGE SYMPATHIQUE (p. 451)

La Patrie, 1^{er} février 1902, p. 22.

NOS RÉPONSES (p. 452)

La Presse, 15 février 1902, p. 21.

SOURIRE (p. 452)

I: «6^{ème} lettre, à la même, réponse à celle du 31 octobre 1901» [v. 1-16], manuscrit et transcription dactylographiée des lettres d'Albert Lozeau à Maria Bourke, CRCCF, Université d'Ottawa, fonds Antoine-Bernard; II (texte de base): «Petits poèmes à ritournelles» [deux poèmes: celui-ci et «Les Mots» (*supra*, p. 142)], *La Patrie*, 1^{er} mars 1902, p. 22.

2 I promène, / Et 5 I l'esprit / Qui 6 I Qui coquettement s'insinue
9 I cœur, / D'un 16 I reflet! <fin du texte>

TOI... (p. 453)

La Presse, 15 mars 1902, p. 17.

ASTROLOGUE (p. 454)

Le Pionnier, 23 mars 1902, p. 2.

LA PATRIE PLEURE (p. 454)

La Patrie, 19 avril 1902, p. 22.

LA LOI (p. 457)

La Presse, 3 mai 1902, p. 16.

SOUS LES ÉTOILES (p. 457)

Le Pionnier, 4 mai 1902, p. 2. Coquille: *Millette* (dédicace).

FRATERNELLEMENT (p. 458)

I: *Le Passe-temps*, 25 mai 1901, p. 195, avec une dédicace «À "Français"»; II (texte de base): *La Patrie*, 10 mai 1902, p. 22.

3 I écrit; / Nous 7 I tien; c'est 11 I purpurines!... // Ô 13 I amour du sol béni que

LES DEUX VIERGES (p. 458)

La Patrie, 31 mai 1902, p. 18.

SES YEUX (p. 459)

La Patrie, 14 juin 1902, p. 18. Coquille: «*Parce* qui» (v. 12).

AU SANCTUAIRE DE L'ART (p. 459)

La Presse, 21 juin 1902, p. 26, daté «Juin, 1902».

LE RESPECT DU PRÉLAT (p. 460)

Le Journal, 9 juillet 1902, p. 2. Coquille: «*le gage*» (v. 61).

BALLADE DES HOMMES DE LA SEMAINE PROCHAINE! (p. 462)

La Patrie, 26 juillet 1902, p. 18.

INVITATION (p. 463)

Le Journal, 13 septembre 1902, p. 2.

L'IDÉAL BOUQUET (p. 464)

La Presse, 20 septembre 1902, p. 12.

POUR DES YEUX NOIRS (p. 464)

La Patrie, 20 septembre 1902, p. 18.

LE PREMIER MEURTRE DU DÉSERT (p. 465)

Le Journal, 10 novembre 1902, p. 2. Coquille: «*Plaine torrifiée*» (v. 33).

LE SEUL BIEN (p. 468)

La Presse, 22 novembre 1902, p. 17.

LA VESTALE (p. 469)

Le Journal de Francoise, 6 décembre 1902, p. 205, daté «Montréal, 1902».

LIEUX COMMUNS (p. 470)

L'Étincelle, 13 décembre 1902, p. 21.

DANS LE SOIR (p. 471)

« Dans le soir » [première et troisième parties, la deuxième ayant été reprise dans *L'Âme solitaire* (*supra*, p. 357)], *Le Passe-temps*, 20 décembre 1902, p. 187.

HOSANNA! (p. 472)

La Patrie, 20 décembre 1902, p. 22. Coquille: Des âmes *on* ne sonne (v. 43).

SALUT DU NOUVEL AN! (p. 473)

I: *Le Journal*, 30 décembre 1899, p. 7; II: « Au nouvel An! », *Le Saint-Laurent*, 27 décembre 1901, p. 4, avec la mention « (Pour le Saint-Laurent) »; III (texte de base): *Le Passe-temps*, 3 janvier 1903, p. 195.

2 I,II solennels, graves et 3 II Tristes, comme 4 II Tristes, comme 4 I comme les glas funèbres du 4-9 I,II An! // Seul 9 I silence. Il fait nuit 9 I,II nuit. / Je 12 I Comme le temps aux 12 II Comme le temps au son des 12 I minuit. // Et 12-17 I,II minuit! // Encore 17 I un bond de plus, mais un bond de géant, / Et le siècle déjà sera froid dans la tombe 19 I,II mort, il faudra bien qu'il 20-25 I,II néant. // Mais 24 I,II destinées! // Nous aussi vers le but éternel nous 25 I,II marchons. / Le 27 I vieillard l'ineffaçable trace 28-33 I,II penchons. // Mais 35 I Quand assis 36-41 I,II soir? // Qu'aux 41 I,II Qu'aux sons des 43 I disions élevant

LES BEIGNES (p. 474)

La Patrie, 10 janvier 1903, p. 20; *Le Passe-temps*, 14 février 1903, p. 14 [titre et sous-titre sont intervertis].

LA MUSIQUE (p. 475)

« La musique » [suite de trois poèmes, dont celui-ci est le premier et les deux autres, « Mandolines » (*supra*, p. 133) et « La guitare » (*supra*, p. 129)], *Le Passe-temps*, 14 février 1903, p. 11.

AU BORD DE LA MER (p. 476)

I: *Les Soirées du Château de Ramezay*, 1900, p. 392; II (texte de base): *La Presse*, 21 février 1903, p. 16.

1 I matelots / Sous 3 I Et redit à 4 I sanglots. // Et de petits flocons d'écume 7 I Sautillent: puis, la nuit, ont 8 I et pâle des 8 I falots. // Comme un clair miroir, la 9 I première, / Mire sa face blonde et 11 I majesté. // Et les 12 II d'or, que reproduit la lune, / Viennent <texte rétabli d'après I> 13 I Viennent, semant sur l'eau leurs paillettes de 14 I immensité!

FLEUR SÉCHÉE (p. 476)

Le Journal de Françoise, 7 mars 1903, p. 281, avec la mention « (Vers inédits au *Journal de Françoise*) », daté « Montréal, 1903 ».

LA CHANSON DES PRUNELLES (p. 477)

I: *La Patrie*, 8 juin 1901, p. 18, avec la mention « (Pour le royaume des femmes) » ;
II (texte de base): *Le Passe-temps*, 14 mars 1903, p. 27.

1 I prunelles *devierges* 3 I cils / Ressemblent 4 I Ressemblent en leurs
doux exils / Aux 5 I mobiles *de* cierges 5 I cierges <*La Patrie* ne reprend
pas, à chaque strophe, les deux premiers vers en refrain> 8 I prunelles *de*
mères, / Qui 9 I mort *de* bébés 10 I Et *comme* des astres tombés / Luisent
12 I amères. / J'aime 15 I vieilles, / Qui 19 I ensevelies. / J'aime
23 I divin / Car 24 II Car *ce* pourrait <corrigé d'après I> 26 I éternelles?
/ J'aime 29 I prunelles, *vous êtes belles*. / C'est 36 I prunelles, vous êtes
belles. / Prunelles 37 I pleurs / Et qui pareilles 39 I Nous *offrent parfums*
et 40 I rebelles? / Ô 43 I Prunelles priez 43 I âmes... / Prunelles
44 I Prunelles *de* vierges priez! 45 I suppliez! / Qu'elles 46 I vous *de*
foyers 47 I flammes! / Prunelles 50 I Prunelles *tendres* je 52 I reflets
d'*Éternité*, / Pour 53 I bonté / *Dans ces miroirs* 54 I du *Beau* suprême.

À BOTREL (p. 478)

La Patrie, 13 avril 1903, p. 4.

AU SOLEIL (p. 479)

Le Journal de Françoise, 18 avril 1903, p. 18, daté « Mars, 1903 ».

CHOSSES PRÉCIEUSES (p. 479)

La Patrie, 13 juin 1903, p. 18.

CE NE SONT PAS TES YEUX [...] (p. 480)

« Cycle d'impressions » [douze douzains, dont celui-ci est le cinquième], *Revue canadienne*, vol. 44 (39^e année, 2^e vol.), août 1903, p. 374.

Ô MUSE, DONT LA VOIX [...] (p. 480)

« Cycle d'impressions » [douze douzains, dont celui-ci est le douzième], *Revue canadienne*, vol. 44 (39^e année, 2^e vol.), août 1903, p. 377.

TOUT OU RIEN (p. 481)

La Patrie, 13 février 1904, p. 22, daté « Juillet 1903 ».

L'ALBUM (p. 481)

Le Passe-temps, 27 août 1904, p. 140. Coquille: « nous *rend* » (v. 3).

MUSICIANA (p. 482)

«*Musiciiana*» [suite de quatre poèmes dont le dernier a été repris sous le titre «Fin de bal» (*supra*, p. 356)], *Le Nationaliste*, 9 octobre 1904, p. 3.

LA PENDULE (p. 483)

Le Nationaliste, 27 novembre 1904, p. 2 [avec «Première neige» (*supra*, p. 118), daté «24 nov. 1904»].

DEUX RONDELS SUR LA NEIGE (p. 483)

[Le premier a été repris sous le titre «Rondel sur la neige» (*supra*, p. 120)], *Le Nationaliste*, 4 décembre 1904, p. 2, daté «29 novembre, 1904».

L'AN MEILLEUR (p. 484)

Le Journal de Françoise, 17 décembre 1904, p. 577, avec une photo de Lozeau et la mention «(Montréal)».

RONDEL À LA VIERGE (p. 484)

Le Nationaliste, 18 décembre 1904, p. 2, daté «8 décembre, 1904».

RÊVE À VOS GENOUX (p. 485)

Le Passe-temps, 11 février 1905, p. 11.

LE DÉPÔT (p. 486)

Le Journal de Françoise, 1^{er} avril 1905, p. 1. Coquille: «Ne *permet*» (v. 12).

AUX FEMMES! (p. 486)

Le Nationaliste, 3 septembre 1905, p. 3, daté «Août 1905».

LE LIVRE DU SOUVENIR (p. 487)

I: *La Presse*, 20 juillet 1901, p. 13, avec la mention: «(Chanson). Paroles d'Albert Lozeau. Musique de J. E. Marsouin.» et une note: «La pièce ci-haut est empruntée à un recueil en préparation de notre populaire chansonnier, M. J. E. Marsouin, qui a eu l'heureuse idée de solliciter la collaboration de quelques-uns de nos jeunes poètes les plus appréciés. [...]»; II (texte de base): *Le Passe-temps*, 21 octobre 1905, p. 316, avec la même mention.

1 I soir, quand ils sont seuls, les 4 I moment / Ils 9 I Vieillards,
dépêchez-vous, car la mort va venir, / Dans 10 I vivre. / Vite 11 I livre!
/ Le 14 I yeux. / Et 15 I naître / Et 18 I main. / Ils 19 I heureuses.
/ Le 21 I deux, les 22 I blancs; / Lui 24 I féminins *pass*e ses
25 I hélas! *l'aimée* est

IMPRESSIONS (p. 488)

Le Nationaliste, 5 novembre 1905, p. 3, daté «Octobre 1905».

LE LECTEUR DE LYON (p. 489)

Recueil de cantiques et d'offertoires en l'honneur de saint Viateur, [s. é., s. l. n. d., Montréal, 1906].

LE BILAN (p. 489)

Le Journal de Françoise, 6 janvier 1906, p. 297, avec la mention «(Vers inédits au *Journal de Françoise*)», daté «Le 31 décembre 1905». Coquille: «nous n'ayons» (v. 7).

AU CANADA (p. 490)

Le Nationaliste, 11 février 1906, p. 3, daté «Le 18 janvier 1906».

CONTES (p. 491)

Le Journal de Françoise, 3 mars 1906, p. 361, daté «Décembre 1905».

RÊVES CONTRAIRES (p. 492)

I: «Rêve d'or [v. 1-14] // À mon bon ami Cloutier», manuscrit autographe signé, dans «Collection Albert Cloutier, Volume I, Œuvres d'Albert Lozeau, Poésies (en ordre chronologique)», BNQ, fonds Albert-Lozeau; présenté comme inédit dans Yves de Margerie, *Albert Lozeau*, Montréal, Fides, 1958, p. 32-33; II (texte de base): *L'Avenir du Nord*, 5 avril 1906, p. 1, avec la mention «(Inédit)», daté «Le 28 mars 1906».

1 I J'ai cinquante-six millions; — * <renvoi à la note de bas de page: «de revenus annuels.»> / Ne 2 I rêve —; / Au désert plus de lions; / Dans les cités nulle grève. // J'ai cinquante-six millions; / Au 9 I vêts d'or et de soie 9 I soie, / Dans son 14 I Chopin. // <fin du texte>

LA CROIX (p. 493)

Le Nationaliste, 6 mai 1906, p. 3.

CRÉMAZIE (p. 493)

I: *La Patrie*, 21 juin 1902, p. 8; II (texte de base): *Le Monument Crémazie*, Montréal, Beauchemin, 1906, p. 52-54; III: «À Crémazie», *Le Canada*, 26 juin 1906, p. 9.

11 I l'abandon; / Sur 13 I immortel! / Et 15 I éternel. / Ton 16 II Crémazie! // Et <division strophique supprimée d'après I,III> 19 I,III geste fiévreux et 21 I,III Poésie! Urne et nectar 21 I,III divin / Surgi des seins puissants de la mère Nature, / Et 27 I,III tes sublimes vers, ainsi que des amphores, / Verseront 28 I l'idéal / À 31 I,III voix que 33 I fleurissent! / Que 36 I ensevelissent! // Ils III ensevelissent; / // Ils 37 III clairon / Claquer 39 III drapeau, triomphant 41 I,III Et ces fils du pays qu'on voit rire, souvent, / Des 42 I,III qui sifflent dans 45 I,III sang. / Très français, et 46 I,III parfois écrit 46 I larmes! / Où gravées 46 II,III larmes; / Où gravé <corrigé d'après l'usage> 57 I,III s'honorent leurs veines 60 II vaines // De <ponctuation

rétablie d'après I,III> 63 III toi pleurer 67 I,III sol, *en* longs pleurs, /
 De 67 II pleurs, / De <corrigé d'après l'usage> 71 I,III Attendez
patiemment que 73 I dors *bien* loin 76 I blanc / Voler 81 I et
 murmurer 89 I,III barde longtemps 90 I purs *riants* de 91 I,III
 lumière, / *Au ciel de l'immortalité!*

PASTEL D'AUMTONE (p. 496)

Le Passe-temps, 6 octobre 1906, p. 435.

DÉSIR (p. 496)

L'Avenir du Nord, 12 octobre 1906, p. 1, avec la mention «(Vers inédits)», daté
 «avril [?] 1906».

VIR (p. 497)

Le Nationaliste, 16 décembre 1906, p. 3.

FIN D'ANNÉE (p. 498)

Le Nationaliste, 30 décembre 1906, p. 1, daté «Décembre 1906».

LE PRIX (p. 498)

Le Nationaliste, 30 décembre 1906, p. 1, daté «23 décembre 1906».

LA PRESSE ENDOLORIE (p. 499)

Le Nationaliste, 20 janvier 1907, p. 3.

INSENSIBLE NATURE (p. 501)

Le Nationaliste, 28 avril 1907, p. 3, daté «Avril 1907».

UNE VOIX (p. 502)

L'Avenir du Nord, 7 juin 1907, p. 1, avec la mention «Vers inédits».

CANADA (p. 502)

I (texte de base): *Annales politiques et littéraires* (supplément), Paris, 9 juin 1907,
 p. 14; II: [sans titre], *Le Canada*, 18 juin 1907, p. 9; III: *L'Avenir du Nord*, 21 juin
 1907, p. 1.

5 III voit aux frondaisons premières / Tous 14 III aux oreilles chante

CREDO (p. 503)

Le Canada, 10 juillet 1907, p. 9.

AMOUREUX (p. 503)

Le Canada, 7 août 1907, p. 9. Coquille: «la réclame» (v. 24).

REPOS (p. 504)

Le Canada, 13 novembre 1907, p. 9.

ENNUI (p. 505)

Le Nationaliste, 1^{er} décembre 1907, p. 3, daté «Novembre 1907».

LA LUTTE (p. 505)

Le Nationaliste, 12 janvier 1908, p. 3. Coquille: «m'en *reproche*» (v. 2).

BAL EXIGU (p. 506)

Le Canada, 15 janvier 1908, p. 9.

J'AI DIT À LA BRISE... (p. 507)

L'Avenir du Nord, 17 janvier 1908, p. 1, avec la mention «Vers inédits».

POURQUOI? (p. 507)

Le Canada, 11 mars 1908, p. 9.

SPECTACLE DE LA RUE (p. 508)

Le Canada, 13 mai 1908, p. 9.

PETITS POÈMES (p. 509)

Le Canada, 27 mai 1908, p. 9.

ÉPIGRAMME (p. 509)

Le Canada, 10 juin 1908, p. 9.

UNE BONNE SŒUR PASSE (p. 510)

Le Canada, 17 juin 1908, p. 9.

LES LYS (p. 510)

Le Canada, 24 juin 1908, p. 9.

LA SEMENCE (p. 511)

Le Semeur, vol. 4, n° 11-12, juin-juillet 1908, p. 305, avec la mention «(Pour le Semeur)».

LE CHÂTEAU SÉCRET (p. 511)

Le Canada, 19 août 1908, p. 9.

V' LÀ LE BON VENT, V' LÀ LE JOLI VENT (p. 512)

Le Nationaliste, 23 août 1908, p. 1, daté «Montréal, août 1908».

RECOMMENCEMENT (p. 512)

Le Canada, 21 octobre 1908, p. 9.

MUGUETS (p. 513)

Le Canada, 11 novembre 1908, p. 9.

TRANSITION (p. 513)

Le Canada, 25 novembre 1908, p. 9.

SECRET PERDU (p. 514)

Le Canada, 17 février 1909, p. 9.

LA VOIX SÉVÈRE (p. 515)

Le Nationaliste, 21 février 1909, p. 1.

AMOURS PRINTANIÈRES (p. 515)

Le Canada, 28 avril 1909, p. 9.

LIBERTÉ! (p. 516)

Le Nationaliste, 9 mai 1909, p. 3, daté «Mai 1909».

SALUTAIRE IGNORANCE (p. 518)

Le Canada, 23 juin 1909, p. 25.

MARS (p. 518)

Le Canada, 22 septembre 1909, p. 9.

RÉALITÉ (p. 519)

Le Canada, 27 octobre 1909, p. 9.

LOUANGES (p. 519)

Le Canada, 15 décembre 1909, p. 9.

FIN D'ANNÉE (p. 520)

Le Canada, 29 décembre 1909, p. 9.

À ÉMILE NELLIGAN (p. 520)

Le Nationaliste, 16 janvier 1910, p. 2.

TÉLÉPATHIE (p. 521)

Le Nationaliste, 6 février 1910, p. 2.

LE VERBE (p. 522)

Le Canada, 21 février 1910, p. 5.

DÉCHÉANCE (p. 522)

Le Devoir, 26 février 1910, p. 4.

NOUVELLE LOI (p. 523)

Le Devoir, 5 mars 1910, p. 4. Coquille: «enseignement.» (v. 10).

SOIRS D'OCTOBRE (p. 523)

I: *La Presse*, 25 octobre 1902, p. 16, avec une dédicace «À Hector Demers» [(1878-1923), poète, membre de l'École littéraire de Montréal]; II (texte de base): *La Revue populaire*, vol. 3, n° 10, octobre 1910, p. 83.

19 I fuite et 24 I réels; // Vous 26 I sentir *palpiter sur le papier*
son 32 I morts! // *Une page de plus s'ajoute au petit livre / Qu'on rêve de jeter au*
mépris des humains; / Une fleur fraîche éclore arrachée aux chemins, / Dont le parfum
souvent console et nous fait vivre! // Et c'est pourquoi les soirs à l'esprit solitaire; / Plaisent
par leur langueur d'octobre au ciel pleureur, / Ils laissent pleuvoir plus d'infini sur la terre;
/ L'âme s'y plonge ainsi qu'en un flot de douceur...

DERNIÈRE FLEUR (p. 524)

I: *Le Canada*, 2 octobre 1907, p. 9; II (texte de base): *Le Miroir des jours*, dactylographie, 1910, f. 103, avec la mention manuscrite «Remplacée par "Le mauvais voyage"».

6 I que morte 10 I unie, / Plongé 11 I doucement. / <une ligne de
points de suspension> 12 I moment. / <une ligne de points de suspension.>
/ II 18 I revivre...

RETOUR (p. 525)

Le Devoir, 6 mai 1911, p. 1.

RÉPONSE (p. 525)

Le Devoir, 10 juin 1911, p. 1. Coquille: «ne le cède» (v. 3).

CHANSON D'AMOUR (p. 527)

Le Devoir, 12 août 1911, p. 1.

LE MÉLANGE (p. 527)

Le Devoir, 4 novembre 1911, p. 1.

VERS REJETÉS (p. 528)

Le Devoir, 18 novembre 1911, p. 1.

LES PLUS TOUCHANTES (p. 528)

I: *La Patrie*, 19 décembre 1908, p. 10; II (texte de base): *Le Devoir*, 23 décembre 1911, p. 1; III: *La Patrie*, 22 décembre 1923, p. 38.

1 I,III ... Mais plus touchantes 15 I,III pour guérir l'âme en souffrance 16 I,III tour. // Carles 17 I,III toutes / Ce 19 I,III loin, sur les

SONNET AUX CONGRESSISTES (p. 529)

Congrès patriotique et social [brochure présentant le programme du congrès], Académie Saint-Jean-Baptiste, 8, 9 et 10 mai 1912, p. 8.

ROSES FANÉES (p. 529)

I: «Rondel des roses fanées», *Le Canada*, 20 octobre 1909, p. 9; II (texte de base): *Le Devoir*, 12 octobre 1912, p. 1.

2 I bois, / Elles 6 I Sans sursis, — telles 6 I lois / Toutes 13 I fanées.

LES PAROLES DE LA CROIX (p. 530)

Congrès social [brochure présentant le programme du congrès], Académie Saint-Jean-Baptiste, 7, 8 et 9 mai 1913, quatrième de couverture.

HEUREUSES LES HIRONDELLES (p. 531)

Le Nationaliste, 2 août 1914, p. 1.

POUR LES FRANÇAIS BLESSÉS (p. 531)

I: «Pour les soldats blessés», *La Patrie*, 5 décembre 1914, p. 15, avec la mention: «Ces vers admirables du doux poète canadien-français sont adressés, dans une supplique, à tous les cœurs généreux qui aiment et honorent la Croix Rouge.»; II (texte de base): «Poèmes contre les Boches» [troisième poème d'une série de quatre], dans *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, 3^e série, vol. 9, juin 1915, p. 2.

4 I souffrance! // Leur 5 I d'espérance. / Et 6 I eus, / Devant 13 I sûres: / Donnons

LE JOLI MAI (p. 532)

Le Devoir, 20 mai 1916, p. 1, daté «Mai 1916».

RÉSOLUTION (p. 532)

Le Devoir, 16 décembre 1916, p. 1.

PRIÈRE AUX ÉTOILES (p. 533)

Le Devoir, 14 avril 1917, p. 1, et 16 avril 1917, p. 1, avec la mention: «Un typographe sans doute porté au modernisme, au futurisme ou au cubisme, s'est permis de saboter effroyablement les vers si clairs et si nets de notre ami, Albert Lozeau, tout scandalisé, — et avec raison, — de se voir ainsi futuriste. Nous rétablissons aujourd'hui le texte original, nos excuses faites au poète.»

LE VIEUX COQ (p. 533)

La Grande Revue, 26 mai 1917, p. 13.

LA RÊVEUSE (p. 534)

I: *Le Canada*, 21 juillet 1909, p. 9; II (texte de base): *Le Devoir*, 29 août 1917, p. 5.

1 I *Elle a passé, frêle et jolie*, en 2 I *cheveux roux*; / Son 4 I *jupe faisait de beaux plis aux genoux.* // Toute 5 I *blanche, ne regardant rien, et pensive,* / Tenant son 7 I *ciel bleu rayonnant d'une* 7 I *excessive,* — / Dans 8 I *fraîcheur d'un rêve, elle* 8 I *lentement.* // Toute 10 I *gris* — / Personne 12 I *cris...* // *Que ne puis-je passer ainsi toute la vie* 16 I *d'eux!*

LE SECRET DES ROSES (p. 534)

I: «Le bonheur des roses», *Le Canada*, 29 juillet 1908, p. 9; II (texte de base): *Le Devoir*, 10 septembre 1917, p. 5.

1 I *gerbe des roses* 3 I *vive éclairait le* 4 I *des coleaux roses* 6 I *satin,* / Et 7 I *dont le ciel argentin* 8 I *choses.* // Dans 9 I *déposez,* / Malgré 11 I *fleurs vont pencher leurs* 12 I *sais leurs secrets les plus* 13 I *vous, je*

PRIÈRE POUR BIEN COMMENCER L'ANNÉE (p. 535)

Le Parler français, vol. 16, n° 5, janvier 1918, p. 193; *Le Devoir*, 26 janvier 1918, p. 8.
En note: «(Le Parler français)».

LA VOIX SUPRÊME (p. 535)

Un Canadien errant, 3^e année, n° 3, 1^{er} mars 1918, p. 5.

L'ÉTOILE TOMBÉE (p. 536)

I: «L'étoile», *La Patrie*, 21 mai 1904, p. 22; II: *Le Canada*, 28 juillet 1909, p. 9; III (texte de base): *Le Nationaliste*, 20 février 1921, p. 3.

1-4 I *étoile / Au vent de l'infini palpitant comme un voile, / Qui brille toute bleue et d'un éclat très doux.* / Je 4 I *vous...* // Le 5 I *nocturne autour entasse* un 5 I,II *sombre;* / Avivée 6 I *en la nuit épaisse par* 7 I *dont le ciel* est 8 I *serein...* // Plus 9 I *d'amertume,* / Nuit 10 I *Nuit dont nul infini jamais ne s'accoutume,* / Plus 11 III *Plus d'amour* <texte rétabli d'après I,II> 11 II,III *ardente y resplendit* / Comme un *baiser* que <texte rétabli d'après I> 12 I *l'ombre en tombant agrandit...* // En 13-16 I *étoile / Au vent de l'infini palpitant comme un voile, / Qui brille toute bleue et d'un éclat très doux...* / *Je regarde une étoile en souvenir de vous...* 14 II *voile; —* / L'étoile

HYMNE À LA PATRIE (p. 536)

I: *Chants des Patriotes*, Montréal, J.-G. Yon, 1903, p. 82-83, avec la mention: «Publié avec l'autorisation de J. E. Bélair, éditeur, Montréal. Paroles d'Albert Lozeau. Musique de J. J. Gagnier, fils.»; II: *Le Passe-temps*, 17 juin 1905, p. 170-171, avec la mention: «Paroles d'Albert Lozeau. Musique de J. J. Gagnier, fils.»; III (texte de base): *Le Passe-temps*, 11 juin 1921, p. 226-227, avec la même mention.

10 II,III vénérables / Chantons <ponctuation rétablie d'après I> 35 I
victoire; / Une

LE CHANT DE NOS RAQUETTEURS (p. 538)

Les Pieds légers, 1921, [n. p.].

LE MOULIN DE LA JEUNESSE (p. 543)

Dactylographie, BNQ, fonds Albert-Lozeau, «Collection Albert Cloutier, Volume I, Œuvres d'Albert Lozeau, Poésies (en ordre chronologique)».

BILLET AMICAL (p. 543)

Dactylographie sur du papier à en-tête du «Bureau du protonotaire. Montréal» (c'était la fonction occupée par le père d'Albert Lozeau), avec la mention: «Montréal, le 4 février 1902. Original au Couvent de St. Laurent» et daté (à la main) «28/11/33», BNQ, fonds Albert-Lozeau, «Collection Albert Cloutier, Volume I, Œuvres d'Albert Lozeau, Poésies (en ordre chronologique)».

POUR VOUS! (p. 544)

Manuscrit et transcription dactylographiée des lettres d'Albert Lozeau à Maria Bourke, CRCCE, Université d'Ottawa, fonds Antoine-Bernard, «4^{ème} lettre à la même, réponse à celle du 15 ou 16 octobre 1901».

[FRAGMENTS POUR ARMIDE] (p. 544)

Manuscrit et transcription dactylographiée des lettres d'Albert Lozeau à Maria Bourke, CRCCE, Université d'Ottawa, fonds Antoine-Bernard. Fragments I,II et III: extraits de la «2^{ème} lettre à la même, réponse à celle du 28 octobre 1901» (les dates des lettres postérieures laissent penser qu'il s'agit plutôt de septembre); fragment IV: extrait de la «6^{ème} lettre, à la même, réponse à celle du 31 octobre 1901».

RIEN À DIRE (p. 545)

Dactylographie, datée «Le 11 avril 1902», Archives de l'Université Laval, fonds Luc-Lacourcière. Coquille: «Elle est *muelle*» (v. 22).

LES BEAUX YEUX (p. 546)

Manuscrit autographe, daté «4 septembre 1911», BNQ, fonds Michelle-Le-Normand.

VOS LÈVRES (p. 547)

Manuscrit autographe, daté «16 septembre 1911», BNQ, fonds Michelle-Le-Normand.

À MARIE-ANTOINETTE (p. 547)

Manuscrit autographe, daté «17 avril 1918», BNQ, fonds Michelle-Le-Normand.

APPENDICES

I

Note de l'éditeur¹

M. Albert Lozeau est un jeune poète de Montréal, dont nous sommes heureux de présenter les vers au public lettré. Rompant avec la tradition habituelle des écrivains canadiens, il ne s'est pas inspiré d'un sentiment exclusivement religieux et national, comme celui que l'on retrouve dans Crémazie et ses disciples. «La maladie l'a ramené chez lui», selon le mot de Maine de Biran², et pour juger sainement les vers qu'il écrivit pendant de dures années d'épreuve et de souffrances physiques, il faut se reporter à ses propres aveux. Ils permettent de comprendre le talent particulier de M. Lozeau mieux que tous les commentaires, et sous l'auteur de trouver l'homme.

«Je suis, dit-il, un ignorant. Je ne sais pas ma langue. Je balbutie en vers assez harmonieux (j'adore la musique), souples et lâches. Je n'ai pas d'idées. Je rêve et ne pense pas. J'imagine, je n'observe pas. J'exprime des sentiments que je ressentirais. Il m'est parfois arrivé d'en exprimer que j'ai ressentis. J'ai vu des arbres à travers des fenêtres. J'écris des sonnets de préférence, parce que j'ai l'haleine assez courte. Je suis absolument dénué de sens critique et ne saurais distinguer les meilleures de mes pièces des pires. Je suis irrégulier comme pas un, sincère et contradictoire, sans ambition et sans orgueil. Je suis resté neuf ans les pieds à la même hauteur que la tête : ça m'a enseigné l'humilité. J'ai rimé pour tuer le temps, qui me tuait par revanche... Je suis particulièrement abondant en faiblesses. C'est que je n'ai pas fait mon cours classique, que je ne sais pas le latin dont la connaissance est indispensable pour bien

1. *L'Âme solitaire* est publié en 1907, à Paris, par Charles ab der Halden, dans la collection «Bibliothèque canadienne» chez l'éditeur F. R. de Rudeval.

2. On trouve, dans *Influence de l'habitude sur la faculté de penser* (1802, chap. IV) de Maine de Biran, un apologue décrivant un voyageur qui s'ennuie de sa patrie : «Mais bientôt il revoit en imagination les lieux où l'appellent ses premières habitudes; c'est toujours là que vient errer sa pensée; rien ne peut l'attacher, rien ne peut la distraire; le malheureux se mine, et succombe sous le poids de la maladie du pays!»

écrire le français. J'achevais un cours commercial, quand la maladie m'a jeté sur le dos. Je ne connaissais absolument rien à la littérature française, et c'est couché et très malade que j'ai appris l'existence de Chénier, Hugo, Lamartine, Musset, Gautier, Leconte de Lisle, et de la plupart de vos grands maîtres. Je n'ai pu les goûter qu'à peine, manquant tout à fait de préparation. C'est par des bouquins que me passaient mes amis, que je me suis mis au courant et que le mal de rimer m'a pris. Je dis le mal de rimer, mais pour moi ce n'était pas un mal, c'était plutôt un bien, qui m'a, je le crois sincèrement, arraché au désespoir et à la mort.»

Ce sont donc bien réellement les rêves et les confidences d'une «Âme solitaire» que nous publions. Et nous croyons que l'œuvre de M. Lozeau comme celle de son émule Nelligan, trop tôt enlevé à la sympathie de ses amis, marque une orientation nouvelle de la jeune littérature canadienne-française.

II

À Sir Wilfrid Laurier¹

Premier ministre du Canada

Si l'affection filiale ne me faisait un devoir très doux et dont l'exécution fut longtemps rêvée, d'offrir ces premiers essais poétiques à mon père et à ma mère, c'est à vous que j'en ferais hommage.

Sans vous ils seraient peut-être restés épars dans les colonnes des journaux et je ne connaîtrais point le dangereux honneur de les voir réunis en volume. Que votre modestie me pardonne de dire ici publiquement de votre main droite ce que votre main gauche ignore, et d'y joindre le témoignage de mon admiration et de ma gratitude.

A. L.

1. Dans les éditions de 1907 et de 1908 de *L'Âme solitaire*, cette dédicace suit celle « À mon père et à ma mère » qui, seule, est demeurée dans l'édition de 1925. Wilfrid Laurier (1841-1919), alors qu'il était étudiant à Montréal, avait vécu en pension chez les grands-parents maternels d'Albert Lozeau, le docteur Séraphin Gauthier et sa femme Phoebe Lyons. Il y avait rencontré sa future épouse Zoé Lafontaine. Sur l'aide de Laurier pour la publication du recueil, voir *supra*, p. 16.

III

Note de l'auteur¹

« Poésies complètes », lit-on sur la couverture de ce volume ; on doit entendre : poésies que l'auteur a retenues après une révision sérieuse.

Des trois recueils réimprimés ici, il n'en est pas un qui n'ait subi des modifications plus ou moins considérables ; le premier surtout a été amputé d'une bonne partie de sa matière primitive ; au dernier se sont adjointes une cinquantaine de pièces inédites.

Il fallait un certain courage pour trancher net dans ses impressions et sentiments de jeunesse, fussent-ils jugés de forme imparfaite et marqués des défauts qu'entraînent l'inexpérience et l'inculture.

Ce courage, la critique décidera si je l'ai eu suffisamment, à l'heure où il était nécessaire d'émonder mon oeuvre poétique, de n'en garder que le meilleur ou le moins mauvais. Un travail littéraire de vingt ans, continuellement traversé par la maladie, révèle à l'examen beaucoup de déchets. Sans doute, ce qui subsiste n'est pas d'égale valeur ; l'auteur a fait le seul choix qu'il pouvait faire ; le départ définitif, incontestablement plus sûr, le temps l'accomplira.

Dans tous ces poèmes, j'ai observé les lois si raisonnables de la versification traditionnelle, ne me permettant que les rares licences autorisées par les maîtres, — licences qui, du reste, n'affectent pas les éléments constitutifs du vers classique, comme l'emploi de rimes de même genre en un poème, que n'interdit pas Ronsard. La discipline intellectuelle et le respect des règles éprouvées par un usage séculaire sont un gage de durée.

Prévoyant que je n'ajouterai plus guère à l'oeuvre présente, j'offre dès maintenant ce livre à mon pays ; il constitue ma modeste contribution aux lettres canadiennes françaises dont le monument s'édifie pierre à pierre, et qui attestera le bienfait de la culture française au Canada.

A. L.

1. *Poésies complètes*, I, 1925, p. XXIII.

BIBLIOGRAPHIE

A – FONDS D'ARCHIVES

Le fonds Albert-Lozeau (MSS 384) de la Bibliothèque nationale du Québec à Montréal comprend d'abord quatre spicilèges ayant appartenu à Albert Cloutier, beau-frère d'Albert Lozeau :

— « Collection Albert Cloutier, Volume I, Œuvres d'Albert Lozeau, Poésies, (en ordre chronologique) » (MSS 384/1/1) : recueil de poèmes essentiellement sous forme de coupures de presse et de copies manuscrites (pas de la main d'Albert Lozeau, sans doute d'Albert Cloutier).

— Sous la même forme, le volume II contient des textes en prose d'Albert Lozeau.

— Sous la même forme, le volume III contient des textes sur Albert Lozeau.

— Le volume IV contient divers documents concernant Albert Lozeau.

Puis le fonds Albert-Lozeau comprend divers documents biographiques sur la famille Lozeau. On trouve quatre documents particulièrement intéressants :

— « Généalogie et mémoires de la famille de Joseph Lozeau, 1902-1924 » (MSS 384/3/1), probablement entrepris par Joseph Lozeau, père d'Albert.

— Deux longues lettres dactylographiées d'Albert Cloutier à Gabriel Nadeau à propos d'Albert Lozeau (13 et 28 septembre 1938) (MSS 384/2/2). Le docteur Gabriel Nadeau, installé à Rutland au Massachusetts, étudiait Lozeau.

— « Mémoires sur Albert Lozeau en réponse au questionnaire du frère Éphreme f.é.c. » (MSS 384/3/7), signé Albert Cloutier. Ce frère Éphreme est Raymond Brisebois dont le nom en religion était Théophanius-Éphrem; il préparait un mémoire de maîtrise sur Albert Lozeau (1945).

Le fonds Albert-Lozeau contient enfin des coupures de presse, diverses lettres, plusieurs études sur Albert Lozeau ainsi que quelques photographies du poète.

B – ŒUVRES D'ALBERT LOZEAU

I - Manuscrits

«Le Miroir des jours», dactylographie, 1910, BNC (MSS 1984-12, BCN 6629802), 221 f.

«Pour vous», autographe, dans la lettre d'Albert Lozeau à Maria Bourke du 15 ou 16 octobre 1901, CRCCF, Université d'Ottawa, fonds Antoine-Bernard (P 7).

«Billet amical», dactylographie, 4 février 1902, BNQ, fonds Albert-Lozeau (MSS 384/1/1).

«Rien à dire», dactylographie, 11 avril 1902, Archives de l'Université Laval, fonds Luc-Lacourcière (P 178).

«Les mains musiciennes», autographe, octobre 1903, Bibliothèque municipale de Montréal, fonds Aegidius-Fauteux (116).

«Les beaux yeux» («de Marie-Antoinette»), autographe, 4 septembre 1911, BNQ, fonds Michelle-Le-Normand (MSS 026/009/019).

«Vos lèvres» («pour Marie-Antoinette»), autographe, 16 septembre 1911, BNQ, fonds Michelle-Le-Normand (MSS 026/009/019).

«À Marie-Antoinette», autographe, 17 avril 1918, BNQ, fonds Michelle-Le-Normand (MSS 026/009/019).

«Rêve d'or», autographe, BNQ, fonds Albert-Lozeau (MSS 384/1/1).

«Le moulin de la jeunesse», dactylographie, BNQ, fonds Albert-Lozeau (MSS 384/1/1).

«Prière à Jésus», dactylographie, BNQ, fonds Michelle-Le-Normand (MSS 026/009/019).

«La langue chère», dactylographie, BNQ, fonds Michelle-Le-Normand (MSS 026/009/019).

II - Livres

L'Âme solitaire, Paris, F. R. de Rudeval et, Montréal, Beauchemin, coll. «Bibliothèque canadienne», 1907, XII-223 p.

L'Âme solitaire, Paris, F. R. de Rudeval, coll. «Bibliothèque canadienne», 1908, XII-223 p.

Billets du soir, Montréal, Imprimerie du Devoir, 1911, 125 p.

- Le Miroir des jours*, Montréal, Imprimerie du Devoir, 1912, 245 p.
- Billets du soir* (nouvelle série), Montréal, Imprimerie du Devoir, 1912, 128 p.
- Lauriers et feuilles d'érable*, Montréal, Édition du Devoir, 1916, 154 p.
- Billets du soir* (troisième série), Montréal, Imprimé au Devoir, 1918, 128 p.
- Poésies complètes*, vol. I : *L'Âme solitaire*, Montréal, [s.é.], 1925, XXIV-252 p.
- Poésies complètes*, vol. II : *Le Miroir des jours*, Montréal, [s.é.], 1925, 263 p.
- Poésies complètes*, vol. III : *Les Images du pays* précédées des *Lauriers et feuilles d'érable*, Montréal, [s.é.], 1926, 289 p.

III - Poèmes

- «La prière du mousse», *Le Monde illustré*, 18 février 1899, p. 662.
- «Haut les cœurs!», *Le Monde illustré*, 6 mai 1899, p. 3.
- «Adieu», *Le Monde illustré*, 10 juin 1899, p. 84.
- «Pauvre Crémazie!», *Le Monde illustré*, 8 juillet 1899, p. 147.
- «Énigme» [titre dans la table des matières : «Eugène»], *Le Monde illustré*, 5 août 1899, p. 215.
- «Mon rêve», *La Presse*, 16 septembre 1899, p. 17.
- «Le cri des braves», *Le Monde illustré*, 30 septembre 1899, p. 342.
- «Fleur d'amitié», *La Presse*, 30 septembre 1899, p. 17.
- «Souriez, jeune femme!», *La Patrie*, 30 septembre 1899, p. 14.
- «Pensées d'automne», *La Presse*, 7 octobre 1899, p. 17.
- «Souriez, jeune femme!», *Le Passe-temps*, 14 octobre 1899, p. 389.
- «L'automne» («C'est l'automne qui vient [...]»), *Le Monde illustré*, 4 novembre 1899, p. 422.
- «Sonnet» («Depuis le jour où l'orgue [...]»), *Le Passe-temps*, 11 novembre 1899, p. 419.
- «L'enseigne au XIX^e siècle», *La Presse*, 11 novembre 1899, p. 16.
- «Simple choses», *Le Monde illustré*, 9 décembre 1899, p. 500.
- «Noël!», *La Presse*, 23 décembre 1899, p. 21.
- «Cloches, sonnez», *Le Journal*, 23 décembre 1899, p. 10.
- «Bonne année!», *La Presse*, 30 décembre 1899, p. 12.
- «La France d'autrefois», *Le Monde illustré*, 30 décembre 1899, p. 566.
- «Salut au nouvel An!», *Le Journal*, 30 décembre 1899, p. 7.

- «Ivresse», «Le manoir», «Sans âme», «Au bord de la mer»,
 «Le gueux», «Le monastère», «Le chêne», dans *Les Soirées du
 Château de Ramezay*, Montréal, Eusèbe Sénécal, 1900, p. 389-395.
- «La leçon au Roi mage», *La Presse*, 6 janvier 1900, p. 12.
- «Atelier de sculpture», *Les Débats*, 7 janvier 1900, p. 1.
- «Bonne année!», *Le Saint-Laurent*, 9 janvier 1900, p. 2.
- «Harmonie!», *Le Passe-temps*, 20 janvier 1900, p. 539.
- «Le rêve», *Le Monde illustré*, 10 février 1900, p. 660.
- «Vingt ans!», *Le Passe-temps*, 3 mars 1900, p. 51.
- «J'espère en toi», *Les Débats*, 4 mars 1900, p. 1.
- «Sonnet», («Les gerbes ont rempli [...]»), *Le Monde illustré*, 10 mars
 1900, p. 726.
- «Sonnet à l'harmonie», *Le Passe-temps*, 31 mars 1900, p. 99.
- «Gloire aux muses!», *Le Monde illustré*, 14 avril 1900, p. 806.
- «Le chêne», *Le Temps*, 11 mai 1900, p. 2.
- «Conseil à une blonde», *Le Passe-temps*, 12 mai 1900, p. 171.
- «Madone», *Le Monde illustré*, 19 mai 1900, p. 35.
- «Vieil antiquaire», *Les Débats*, 27 mai 1900, p. 1.
- «N'est-ce pas?», *Le Monde illustré*, 2 juin 1900, p. 75.
- «Comme un ange», *Le Passe-temps*, 7 juillet 1900, p. 267.
- «Messidor», *Le Passe-temps*, 18 août 1900, p. 339.
- «Une pensée», («À celle à qui je dis : merci!», *Le Passe-temps*,
 15 septembre 1900, p. 387.
- «Rondel bachique», *Le Passe-temps*, 13 octobre 1900, p. 454.
- «Chanson d'automne», *Le Passe-temps*, 10 novembre 1900, p. 481.
- «La voix du siècle», *Les Débats*, 18 novembre 1900, p. 1.
- «Les morts qu'on oublie», *Le Monde illustré*, 24 novembre 1900, p. 466.
- «L'anathème», *Les Débats*, 16 décembre 1900, p. 1.
- «Noël au temple», *La Patrie*, 22 décembre 1900, p. 5.
- «Nouvelle année», *Le Passe-temps*, 22 décembre 1900, p. 555.
- «La mort des siècles», *Le Samedi*, 29 décembre 1900, p. 8.
- «Cloches, sonnez!», *Le Monde illustré*, 29 décembre 1900, p. 562.
- «Au siècle naissant», *La Patrie*, 31 décembre 1900, p. 3.
- «Le chantre du Seigneur», *Le Monde illustré*, 2 mars 1901, p. 741.
- «Ainsi soit-il», *Le Monde illustré*, 16 mars 1901, p. 769.
- «Le pardon suprême», *La Patrie*, 6 avril 1901, p. 11.

- «Alléluia», *Le Monde illustré*, 6 avril 1901, p. 817.
- «L'avenir», *L'Étudiant*, 6 avril 1901, p. 1.
- «Vos yeux», *La Presse*, 13 avril 1901, p. 13.
- «Ère nouvelle», *Le Monde illustré*, 20 avril 1901, p. 845.
- «Pleurs perdus», *Le Monde illustré*, 27 avril 1901, p. 862.
- «Pleurs perdus», *Le Passe-temps*, 27 avril 1901, p. 147.
- «Souvenir» («Nous allions, comme vont [...]»), *La Presse*, 4 mai 1901, p. 17.
- «Le rosier blanc», *Le Passe-temps*, 11 mai 1901, p. 171.
- «Saison d'amour / Sonnets ronds», *La Presse*, 18 mai 1901, p. 17.
- «La goutte de lait», *La Patrie*, 18 mai 1901, p. 11.
- «Fraternellement», *Le Passe-temps*, 25 mai 1901, p. 195.
- «La violette», *Le Saint-Laurent*, 7 juin 1901, p. 1.
- «La chanson des prunelles», *La Patrie*, 8 juin 1901, p. 18.
- «Âmes et fleurs», *La Presse*, 15 juin 1901, p. 13.
- «Le pays des aïeux», *La Patrie*, 22 juin 1901, p. 22.
- «Mon drapeau», *La Patrie*, 22 juin 1901, p. 8.
- «Les lucioles», *Le Passe-temps*, 22 juin 1901, p. 243.
- «Crépuscule», *Le Saint-Laurent*, 26 juin 1901, p. 1.
- «Les drapeaux français», *La Patrie*, 29 juin 1901, p. 18.
- «Ave! César!», *Le Passe-temps*, 6 juillet 1901, p. 267.
- «Juillet», *Le Pionnier*, 7 juillet 1901, p. 8.
- «Les mots d'amour», *Le Journal*, 13 juillet 1901, p. 5.
- «Faucheur céleste», *Le Saint-Laurent*, 19 juillet 1901, p. 1.
- «Aimons-nous», *La Patrie*, 20 juillet 1901, p. 18.
- «Le livre du souvenir», *La Presse*, 20 juillet 1901, p. 13.
- «À la lune» («Sphère de diamant [...]»), *Le Monde illustré*, 20 juillet 1901, p. 182.
- «Quand même», *Le Journal*, 27 juillet 1901, p. 5.
- «Coucher de soleil», *Le Monde illustré*, 3 août 1901, p. 214.
- «L'énigme», *La Presse*, 3 août 1901, p. 13.
- «Vieil espoir», *Le Passe-temps*, 3 août 1901, p. 315.
- «Ton éventail», *La Presse*, 24 août 1901, p. 13.
- «Votre âme», *La Patrie*, 31 août 1901, p. 18.

- «Demi-soupirs» («I - Aubade», «II - Tombeau d'espoirs»), *Le Passe-temps*, 31 août 1901, p. 363.
- «La femme», *La Presse*, 31 août 1901, p. 13.
- «Je me souviens!», *Le Saint-Laurent*, 6 septembre 1901, p. 1.
- «Chimères...», *Le Saint-Laurent*, 20 septembre 1901, p. 1.
- «Rose et papillon», *La Patrie*, 21 septembre 1901, p. 15.
- «Les étoiles», *Le Monde illustré*, 28 septembre 1901, p. 337.
- «Envolée!», *La Patrie*, 5 octobre 1901, p. 19.
- «Le bon silence», *Le Saint-Laurent*, 11 octobre 1901, p. 1.
- «Demi-soupirs» («I - Les vers de rêves », «II - Le vieux chêne»), *Le Passe-temps*, 12 octobre 1901, p. 435.
- «Gaîté du soir», *Le Pionnier*, 13 octobre 1901, p. 5.
- «Poussière», *La Patrie*, 19 octobre 1901, p. 18.
- «Gaîté du soir», *Le Temps*, 21 octobre 1901, p. 4.
- «La chute» («Le poète autrefois [...] »), *Le Pionnier*, 3 novembre 1901, p. 3.
- «La Vierge à la harpe», *Le Saint-Laurent*, 8 novembre 1901, p. 1.
- «Le cœur du poète», *La Presse*, 9 novembre 1901, p. 17.
- «L'étang des nénuphars», *La Patrie*, 9 novembre 1901, p. 18.
- «Les gueux», *Le Monde illustré*, 9 novembre 1901, p. 18.
- «Amour virginal», *Le Pionnier*, 8 décembre 1901, p. 5.
- «Demi-soupirs» («I - Jolie et belle», «II - Vieilles chansons»), *Le Passe-temps*, 21 décembre 1901, p. 555.
- «Les vieux Noël», *La Patrie*, 21 décembre 1901, p. 11.
- «Hymne aux cloches de Noël», *La Presse*, 21 décembre 1901, p. 25.
- «Après-midis d'automne», *Le Monde illustré*, 21 décembre 1901, p. 539.
- «Salut au nouvel An!», *Le Saint-Laurent*, numéro spécial, 27 décembre 1901, p. 4.
- «Noël!», *Le Saint-Laurent*, 27 décembre 1901, p. 2.
- «Nouvelle année», *La Presse*, 28 décembre 1901, p. 17.
- «Souvenirs» («Toute petite [...] »), *La Patrie*, 11 janvier 1902, p. 16.
- «Saison d'antan», *La Presse*, 25 janvier 1902, p. 17.
- «Langage sympathique», *La Patrie*, 1^{er} février 1902, p. 22.
- «Joies mortes», *La Presse*, 1^{er} février 1902, p. 17.
- «Nos réponses», *La Presse*, 15 février 1902, p. 21.

- «Petits poèmes à ritournelles» («I - Sourire», «II - Les Mots»),
La Patrie, 1^{er} mars 1902, p. 22.
- «Toi...», *La Presse*, 15 mars 1902, p. 17.
- «Astrologue», *Le Pionnier*, 23 mars 1902, p. 2.
- «La patrie pleure», *La Patrie*, 19 avril 1902, p. 22.
- «La musique des yeux», *La Presse*, 19 avril 1902, p. 16.
- «La loi», *La Presse*, 3 mai 1902, p. 16.
- «Sous les étoiles», *Le Pionnier*, 4 mai 1902, p. 2.
- «Fraternellement», *La Patrie*, 10 mai 1902, p. 22.
- «Réponse à M. Charles Marcilly», *Le Journal*, 20 mai 1902, p. 4.
- «Le chêne», *La Presse*, 31 mai 1902, p. 14.
- «Les deux vierges», *La Patrie*, 31 mai 1902, p. 18.
- «Ses yeux», *La Patrie*, 14 juin 1902, p. 18.
- «Au sanctuaire de l'art», *La Presse*, 21 juin 1902, p. 26.
- «Crémazie», *La Patrie*, 21 juin 1902, p. 8.
- «Le respect du prélat», *Le Journal*, 9 juillet 1902, p. 2.
- «Ballade des hommes de la semaine prochaine», *La Patrie*, 26 juillet 1902, p. 18.
- «Pour des pensées», *Le Journal de Françoise*, 26 juillet 1902, p. 97.
- «Instantané sylvestre», *Le Passe-temps*, 16 août 1902, p. 115.
- «Invitation», *Le Journal*, 13 septembre 1902, p. 2.
- «L'idéal bouquet», *La Presse*, 20 septembre 1902, p. 12.
- «Pour des yeux noirs / Lesquels?», *La Patrie*, 20 septembre 1902, p. 18.
- «Soirs d'octobre», *La Presse*, 25 octobre 1902, p. 16.
- «Rage vaine», *La Patrie*, 8 novembre 1902, p. 22.
- «Tout près d'elle», *Le Passe-temps*, 8 novembre 1902, p. 163.
- «Le premier meurtre du désert», *Le Journal*, 10 novembre 1902, p. 2.
- «Le seul bien», *La Presse*, 22 novembre 1902, p. 17.
- «La vestale», *Le Journal de Françoise*, 6 décembre 1902, p. 205.
- «Lieux communs / Fragment», *L'Étincelle*, 13 décembre 1902, p. 21.
- «Hosanna!», *La Patrie*, 20 décembre 1902, p. 22.
- «Dans le soir» («I - Visite d'étoiles», «II - Querelle instrumentale»,
«III - Bonsoir»), *Le Passe-temps*, 20 décembre 1902, p. 187.
- «Mon drapeau», dans *Chants des Patriotes*, Montréal, J. G. Yon, 1903,
p. 21.

- «Hymne à la patrie», dans *Chants des Patriotes*, Montréal, J. G. Yon, 1903, p. 82.
- «Salut au nouvel An!», *Le Passe-temps*, 3 janvier 1903, p. 195.
- «Les beignes / Un peu d'art... culinaire», *La Patrie*, 10 janvier 1903, p. 20.
- «Un peu d'art... culinaire / Les beignes», *Le Passe-temps*, 14 février 1903, p. 14.
- «La musique», («II - Mandolines», «III - La guitare»), *Le Passe-temps*, 14 février 1903, p. 11.
- «Au bord de la mer», *La Presse*, 21 février 1903, p. 16.
- «Fleur séchée», *Le Journal de Françoise*, 7 mars 1903, p. 281.
- «La chanson des prunelles», *Le Passe-temps*, 14 mars 1903, p. 27.
- «À Botrel», *La Patrie*, 13 avril 1903, p. 4.
- «Au Soleil» («Le vent frais du matin [...]»), *Le Journal de Françoise*, 18 avril 1903, p. 18.
- «Extase blanche», *La Patrie*, 16 mai 1903, p. 22.
- «Le piano divin», *Le Passe-temps*, 23 mai 1903, p. 67.
- «Choses précieuses», *La Patrie*, 13 juin 1903, p. 18.
- «Ballade des poètes», *Le Passe-temps*, 20 juin 1903, p. 83.
- «La bonne souffrance», *La Patrie*, 4 juillet 1903, p. 18.
- «Cycle d'impressions», («I - En regardant le ciel [...]», «II - C'est l'aube [...]», «III - Je la verrai venir [...]», «IV - Midi [...]», «V - Ce ne sont pas tes yeux [...]», «VI - Comme sont morts les preux [...]», «VII - Douze mois qu'elle m'aime [...]», «VIII - Dans l'assoupissement [...]», «IX - D'abord, je lui prenais [...]», «X - C'est le soir [...]», «XI - Les bourgeons sont gonflés [...]», «XII - Ô Muse, dont la voix [...]»), *Revue canadienne*, vol. 44 (39^e année, 2^e vol.), août 1903, p. 372-377.
- «Fantaisie automnale», *Le Journal de Françoise*, 17 octobre 1903, p. 181.
- «Glas d'automne», *La Presse*, 31 octobre 1903, p. 14.
- «Il neige!...», *La Patrie*, 28 novembre 1903, p. 22.
- «Résignation», *La Patrie*, 23 janvier 1904, p. 22.
- «Tout ou rien», *La Patrie*, 13 février 1904, p. 22.
- «Les vieux temples», *Le Nationaliste*, 6 mars 1904, p. 2.
- «Les vrais dieux», *Le Nationaliste*, 27 mars 1904, p. 1.
- «Lumières brèves», *La Patrie*, 23 avril 1904, p. 22.

- «Les deux cloches», *Le Nationaliste*, 1^{er} mai 1904, p. 4.
- «L'étoile», *La Patrie*, 21 mai 1904, p. 22.
- «Le rythme», *Le Passe-temps*, 4 juin 1904, p. 75.
- «Le piano d'Italie», *Le Nationaliste*, 19 juin 1904, p. 4.
- «L'éternité», *Le Nationaliste*, 31 juillet 1904, p. 1.
- «Chimères», *La Presse*, 13 août 1904, p. 15.
- «L'album», *Le Passe-temps*, 27 août 1904, p. 140.
- «Les retours», *Le Nationaliste*, 4 septembre 1904, p. 1.
- «Septembre», *Le Nationaliste*, 11 septembre 1904, p. 1.
- «Jour d'automne», *Le Nationaliste*, 18 septembre 1904, p. 1.
- «La leçon du jour», *Le Nationaliste*, 25 septembre 1904, p. 3.
- «Musiciانا», *Le Nationaliste*, 9 octobre 1904, p. 3.
- «Les mains gardiennes», *Le Passe-temps*, 22 octobre 1904, p. 179.
- «Chanson grise», *Le Nationaliste*, 20 novembre 1904, p. 4.
- «La pendule» («II - Première neige»), *Le Nationaliste*, 27 novembre 1904, p. 2.
- «Première neige», *Le Nationaliste*, 27 novembre 1904, p. 2.
- «Jour d'été en automne», *La Patrie*, 3 décembre 1904, p. 22.
- «Deux rondels sur la neige», *Le Nationaliste*, 4 décembre 1904, p. 2.
- «L'An meilleur», *Le Journal de Françoise*, 17 décembre 1904, p. 577.
- «Rondel musical», *Le Passe-temps*, 17 décembre 1904, p. 210.
- «Rondel à la Vierge», *Le Nationaliste*, 18 décembre 1904, p. 2.
- «Le jeu divin», *Le Nationaliste*, 1^{er} janvier 1905, p. 2.
- «Sans âme», *La Patrie*, 7 janvier 1905, p. 22.
- «Sagesse», *Le Nationaliste*, 15 janvier 1905, p. 2.
- «Inconséquence», *Le Journal de Françoise*, 21 janvier 1905, p. 617.
- «À une valseuse», *Le Nationaliste*, 5 février 1905, p. 3.
- «Rêve à vos genoux», *Le Passe-temps*, 11 février 1905, p. 11.
- «L'attente», *Le Nationaliste*, 12 mars 1905, p. 2.
- «Mars» («Le jour est doux [...]»), *La Presse*, 25 mars 1905, p. 15.
- «Le dépôt», *Le Journal de Françoise*, 1^{er} avril 1905, p. 1.
- «Printemps», *Le Nationaliste*, 9 avril 1905, p. 3.
- «Le miroir» («Au-dessus du puits [...]»), *Le Nationaliste*, 23 avril 1905, p. 3.
- «Mai», *La Presse*, 6 mai 1905, p. 14.

- «Hymne à la patrie», *Le Passe-temps*, 17 juin 1905, p. 170-171.
- «Juin», *La Presse*, 17 juin 1905, p. 14.
- «Impressions», («N'est-ce donc pas assez [...]»), *Le Nationaliste*, 18 juin 1905, p. 3.
- «À Émile Nelligan», («Tu montais radieux [...]»), *Le Nationaliste*, 23 juillet 1905, p. 3.
- «L'attente», *La Maison moderne*, 26 août 1905, 1^{re} page de couverture.
- «Impressions nocturnes», *Le Journal de Françoise*, 2 septembre 1905, p. 161.
- «Aux femmes!», *Le Nationaliste*, 3 septembre 1905, p. 3.
- «La fin de l'été», *La Presse*, 9 septembre 1905, p. 16.
- «Le livre du souvenir», *Le Passe-temps*, 21 octobre 1905, p. 316.
- «Impressions d'automne», *Le Nationaliste*, 22 octobre 1905, p. 3.
- «Impressions» («Elle est bête [...]»), *Le Nationaliste*, 5 novembre 1905, p. 3.
- «Impressions» («Je l'aime et le lui dis [...]»), *Le Nationaliste*, 12 novembre 1905, p. 3.
- «Le vin», *Le Nationaliste*, 26 novembre 1905, p. 3.
- «Douleur», *Le Nationaliste*, 3 décembre 1905, p. 3.
- «Le lecteur de Lyon», dans *Recueil de cantiques et d'offertoires en l'honneur de Saint Viateur*, [s. é.], [s. l. n. d.], [Montréal, 1906], p. 179.
- «Crémazie», dans *Le Monument Crémazie*, Montréal, Beauchemin, 1906, p. 52-54.
- «Le bilan», *Le Bulletin de la caisse nationale d'économie*, vol. 2, n° 8, janvier 1906, p. 8.
- «Le bilan», *Le Journal de Françoise*, 6 janvier 1906, p. 297.
- «Musique» («Ô musique! splendeur du bruit [...]»), *La Presse*, 10 février 1906, p. 17.
- «Au Canada», *Le Nationaliste*, 11 février 1906, p. 3.
- «Les bagues», *Le Passe-temps*, 24 février 1906, p. 51.
- «Contes» («1 - Le réveil», «2 - Le retour»), *Le Journal de Françoise*, 3 mars 1906, p. 361.
- «Villon voyage», *Le Nationaliste*, 18 mars 1906, p. 3.
- «En souvenir», («En souvenir du souvenir [...]»), *La Presse*, 24 mars 1906, p. 16.

- «Rêves contraires», *L'Avenir du Nord*, 5 avril 1906, p. 1.
- «Le beau jour», *Le Journal de Françoise*, 5 mai 1906, p. 33.
- «La croix», *Le Nationaliste*, 6 mai 1906, p. 3.
- «Impressions» («Je ne vois jamais rien...»), *Le Nationaliste*, 3 juin 1906, p. 3.
- «Ballade», *L'Avenir du Nord*, 7 juin 1906, p. 1.
- «À Crémazie», *Le Canada*, 26 juin 1906, p. 9.
- «L'exilé», *Le Nationaliste*, 15 juillet 1906, p. 3.
- «Silence», *L'Avenir du Nord*, 20 juillet 1906, p. 2.
- «Deux poètes», *Le Nationaliste*, 26 août 1906, p. 3.
- «L'étoile et le violon», *L'Avenir du Nord*, 14 septembre 1906, p. 1.
- «La vraie gloire», *Le Nationaliste*, 16 septembre 1906, p. 1.
- «À Alfred Laliberté», *Le Journal de Françoise*, 6 octobre 1906, p. 194.
- «Pastel d'automne», *Le Passe-temps*, 6 octobre 1906, p. 435.
- «Désir», *L'Avenir du Nord*, 12 octobre 1906, p. 1.
- «La bonne saison», *Le Nationaliste*, 11 novembre 1906, p. 3.
- «Première neige», *L'Avenir du Nord*, 16 novembre 1906, p. 1.
- «Baiser d'amour», *Le Journal de Françoise*, 1^{er} décembre 1906, p. 257.
- «Première neige», *Le Passe-temps*, 1^{er} décembre 1906, p. 531.
- «Vir», *Le Nationaliste*, 16 décembre 1906, p. 3.
- «Ma vitre» («Ma vitre est noire [...]»), *L'Avenir du Nord*, 21 décembre 1906, p. 1.
- «Impressions», («J'ai lu les vieux rimeurs [...]»), *Le Nationaliste*, 23 décembre 1906, p. 3.
- «Fin d'année» («C'est un jour de neige [...]»), *Le Nationaliste*, 30 décembre 1906, p. 1.
- «Le prix» (signé: Malin Charretier), *Le Nationaliste*, 30 décembre 1906, p. 1.
- «Impression», *Le Nationaliste*, 30 décembre 1906, p. 3.
- «Causerie féminine», *Le Nationaliste*, 6 janvier 1907, p. 3.
- «La Presse endolorie» (signé: Malin Charretier), *Le Nationaliste*, 20 janvier 1907, p. 3.
- «La mort de sainte Claire», *Le Nationaliste*, 24 février 1907, p. 1.
- «L'attente», *La Patrie*, 16 mars 1907, p. 22.
- «Stances», *L'Avenir du Nord*, 22 mars 1907, p. 1.

- «Vitre au soleil», *Le Nationaliste*, 24 mars 1907, p. 3.
- «Sur un crucifix», *La Semaine religieuse*, 25 mars 1907, p. 187.
- «Le voyage», *La Patrie*, 20 avril 1907, p. 22.
- «Insensible nature», *Le Nationaliste*, 28 avril 1907, p. 3.
- «La musique des yeux», *Album universel*, 4 mai 1907, p. 21.
- «Vieil érable», *Le Nationaliste*, 5 mai 1907, p. 1.
- «La chute», («Le soleil en l'azur [...]»), *Le Nationaliste*, 26 mai 1907, p. 3.
- «Inutiles amours», *Le Canada*, 29 mai 1907, p. 9.
- «Aux fleurs», *Le Canada*, 5 juin 1907, p. 9.
- «Une voix», *L'Avenir du Nord*, 7 juin 1907, p. 1.
- «Canada», *Annales politiques et littéraires* (supplément), 9 juin 1907, p. 14.
- «La première», *Le Canada*, 12 juin 1907, p. 9.
- «Canada, lacs profonds [...]», *Le Canada*, 18 juin 1907, p. 9.
- «L'ombre», *Le Canada*, 19 juin 1907, p. 9.
- «Canada», *L'Avenir du Nord*, 21 juin 1907, p. 1.
- «Après-midi», *Le Canada*, 26 juin 1907, p. 9.
- «Lord's Day», *Le Nationaliste*, 30 juin 1907, p. 3.
- «Incrédulité», *Le Canada*, 3 juillet 1907, p. 9.
- «Credo», *Le Canada*, 10 juillet 1907, p. 9.
- «Fraîcheur», *Le Canada*, 17 juillet 1907, p. 9.
- «En lisant Ronsard», *Le Canada*, 27 juillet 1907, p. 10.
- «Ouvre ton cœur», *Le Canada*, 31 juillet 1907, p. 9.
- «La mort de sainte Claire», *Revue du Tiers-Ordre et de la Terre-Sainte*, vol. 23, n° 8, août 1907, p. 314.
- «Amoureux», *Le Canada*, 7 août 1907, p. 9.
- «Alfred de Musset», *Le Canada*, 14 août 1907, p. 9.
- «Ouvre ton cœur», *L'Avenir du Nord*, 16 août 1907, p. 1.
- «À un poète», *La Patrie*, 17 août 1907, p. 22.
- «Après la pluie» («Il a plu [...]»), *Le Canada*, 21 août 1907, p. 9.
- «La muse», *Le Canada*, 28 août 1907, p. 9.
- «À l'automne», *Le Canada*, 4 septembre 1907, p. 9.
- «Les mots vivants», *Le Canada*, 11 septembre 1907, p. 9.
- «Septembre», *La Patrie*, 14 septembre 1907, p. 22.

- «Après», *Le Canada*, 18 septembre 1907, p. 9.
- «Effet d'automne», *Le Canada*, 25 septembre 1907, p. 9.
- «Jour d'automne», *L'Avenir du Nord*, 27 septembre 1907, p. 1.
- «Dernière fleur», *Le Canada*, 2 octobre 1907, p. 9.
- «Baiser d'amour», *Le Canada*, 5 octobre 1907, p. 12.
- «Les mots d'amour», *Le Journal de Françoise*, 5 octobre 1907, p. 197.
- «Les arbres d'octobre», *Le Canada*, 12 octobre 1907, p. 9.
- «Tristesse d'amour», *Le Canada*, 16 octobre 1907, p. 9.
- «L'apothéose», *Le Canada*, 23 octobre 1907, p. 9.
- «L'apothéose», *L'Avenir du Nord*, 25 octobre 1907, p. 1.
- «Impressions musicales», *Le Canada*, 30 octobre 1907, p. 9.
- «Petite lettre», *Le Canada*, 6 novembre 1907, p. 3.
- «Impressions musicales», *Le Canada* (édition hebdomadaire), 7 novembre 1907, p. 9.
- «Repos», *Le Canada*, 13 novembre 1907, p. 9.
- «Le cœur», *Le Canada*, 27 novembre 1907, p. 9.
- «Tristesse d'amour», *Le Canada*, 30 novembre 1907, p. 12.
- «Ennui», *Le Nationaliste*, 1^{er} décembre 1907, p. 3.
- «Solitude», *Le Canada*, 4 décembre 1907, p. 9.
- «Le repos de la terre», *Le Canada*, 11 décembre 1907, p. 9.
- «Conseil», *Le Canada*, 18 décembre 1907, p. 9.
- «Vieille image», *Le Journal de Françoise*, 21 décembre 1907, p. 277.
- «Le présent du pauvre», *Le Canada*, 31 décembre 1907, p. 2.
- «Musique» («Ô musique [...]»), [musique en feuille], Paris, J. Hamelle, [s. d.] [1908], 8 p.
- «La lutte», *Le Nationaliste*, 12 janvier 1908, p. 3.
- «Bal exigu», *Le Canada*, 15 janvier 1908, p. 9.
- «J'ai dit à la brise...», *L'Avenir du Nord*, 17 janvier 1908, p. 1.
- «Jalousie» («Souvent, pour une phrase [...]»), *Le Canada*, 22 janvier 1908, p. 9.
- «Voix féminine», *Le Canada*, 29 janvier 1908, p. 9.
- «Sur un crucifix», *Le Semeur*, vol. 4, n° 7, février 1908, p. 188.
- «La chambre», *Le Canada*, 5 février 1908, p. 9.
- «Simplicité», *Le Canada*, 12 février 1908, p. 9.
- «Regard intérieur», *Le Canada*, 19 février 1908, p. 9.

- «Regard intérieur», *Le Canada* (édition hebdomadaire), 20 février 1908, p. 6.
- «Pour rien», *Le Canada*, 26 février 1908, p. 9.
- «Paroles menteuses», *Le Canada*, 4 mars 1908, p. 9.
- «Anniversaire», *Le Journal de Françoise*, 7 mars 1908, p. 357.
- «Pourquoi?», *Le Canada*, 11 mars 1908, p. 9.
- «Musique légère», *Le Canada*, 18 mars 1908, p. 9.
- «En marge de Verlaine», *Le Nationaliste*, 22 mars 1908, p. 1.
- «Invocation», *Le Canada*, 25 mars 1908, p. 9.
- «Le retour» («Le monde, loin du clair sentier [...]»), *Le Semeur*, vol. 4, n° 9, avril 1908, p. 247.
- «Les deux miroirs», *Le Canada*, 1^{er} avril 1908, p. 9.
- «L'heure calme», *Le Nationaliste*, 5 avril 1908, p. 1.
- «Le livre», *Le Canada*, 8 avril 1908, p. 9.
- «Philosophie», *Le Nationaliste*, 12 avril 1908, p. 1.
- «Fleurs fragiles», *Le Canada*, 15 avril 1908, p. 9.
- «Avril» («Le ciel est d'un azur [...]»), *Le Canada*, 22 avril 1908, p. 9.
- «À M. Louis Fréchette», *Le Nationaliste*, 26 avril 1908, p. 1.
- «Sonnetts évangéliques», *Le Canada*, 29 avril 1908, p. 9.
- «Intimité», *Le Journal de Françoise*, 2 mai 1908, p. 33.
- «Le portrait», *Le Canada*, 6 mai 1908, p. 9.
- «Spectacle de la rue», *Le Canada*, 13 mai 1908, p. 9.
- «Nocturne», *Le Canada*, 20 mai 1908, p. 9.
- «Petits poèmes» («I - L'heure tiède», «II - La bouture»), *Le Canada*, 27 mai 1908, p. 9.
- «Inutiles amours», *Le Passe-temps*, 30 mai 1908, p. 224-225.
- «La semence», *Le Semeur*, vol. 4, n°s 11-12, juin-juillet 1908, p. 305.
- «Rêve champêtre», *Le Canada*, 3 juin 1908, p. 9.
- «Épigramme», *Le Canada*, 10 juin 1908, p. 9.
- «Une bonne sœur passe», *Le Canada*, 17 juin 1908, p. 9.
- «Les lys», *Le Canada*, 24 juin 1908, p. 9.
- «Le paradis», *Le Canada*, 1^{er} juillet 1908, p. 9.
- «Vers secrets», *Le Canada*, 9 juillet 1908, p. 9.
- «Poème fugitif», *Le Canada*, 15 juillet 1908, p. 9.
- «Septembre», *La Presse*, 18 juillet 1908, p. 11.

- «Détresse», *Le Canada*, 22 juillet 1908, p. 9.
- «Le bonheur des roses», *Le Canada*, 29 juillet 1908, p. 9.
- «Symbole», *Le Canada*, 5 août 1908, p. 9.
- «Clartés», *Le Canada*, 12 août 1908, p. 9.
- «Première feuille morte», *Le Nationaliste*, 16 août 1908, p. 1.
- «Le château secret», *Le Canada*, 19 août 1908, p. 9.
- «V'là le bon vent, v'là le joli vent», *Le Nationaliste*, 23 août 1908, p. 1.
- «Le crépuscule», *Le Canada*, 26 août 1908, p. 9.
- «La fin de l'été», *L'Avenir du Nord*, 28 août 1908, p. 1.
- «Garde ton rêve», *Le Canada*, 2 septembre 1908, p. 9.
- «Plaintes de la feuille», *Le Canada*, 9 septembre 1908, p. 9.
- «Charme dangereux», *Le Nationaliste*, 13 septembre 1908, p. 1.
- «Dans les bois», *Le Canada*, 23 septembre 1908, p. 9.
- «Douce tromperie», *Le Canada*, 30 septembre 1908, p. 9.
- «Confiance», *Le Canada*, 7 octobre 1908, p. 9.
- «Défiance», *Le Canada*, 7 octobre 1908, p. 9.
- «Dans la montagne», *Le Canada*, 14 octobre 1908, p. 9.
- «Recommencement», *Le Canada*, 21 octobre 1908, p. 9.
- «Paysage d'automne», *Le Canada*, 28 octobre 1908, p. 9.
- «Présence spirituelle. Novembre», *Le Canada*, 4 novembre 1908, p. 9.
- «Muguets», *Le Canada*, 11 novembre 1908, p. 9.
- «La royale chanson», *Le Nationaliste*, 15 novembre 1908, p. 3.
- «Lâcheté», *Le Canada*, 18 novembre 1908, p. 9.
- «Les gants», *Le Journal de Françoise*, 21 novembre 1908, p. 245.
- «Transition», *Le Canada*, 25 novembre 1908, p. 9.
- «Le bouquet», *Le Canada*, 2 décembre 1908, p. 9.
- «Enfants», *Le Nationaliste*, 6 décembre 1908, p. 1.
- «L'âme cachée», *Le Canada*, 9 décembre 1908, p. 9.
- «Bonheur malheureux», *Le Canada*, 16 décembre 1908, p. 9.
- «Les gants», *Le Canada*, 19 décembre 1908, p. 12.
- «Les plus touchantes», *La Patrie*, 19 décembre 1908, p. 10.
- «Impressions» («De menus carillons d'argent [...]»), *Le Nationaliste*, 20 décembre 1908, p. 3.
- «Le mauvais souvenir», *Le Canada*, 23 décembre 1908, p. 9.

- «Les présents», *Le Canada*, 30 décembre 1908, p. 9.
«La torture», *Le Nationaliste*, 3 janvier 1909, p. 1.
«L'idéal compagnon», *Le Canada*, 7 janvier 1909, p. 9.
«Douce agression», *Le Canada*, 13 janvier 1909, p. 9.
«Mauvaise solitude», *Le Canada*, 20 janvier 1909, p. 9.
«La mémoire», *Le Canada*, 27 janvier 1909, p. 9.
«Illusion», *Le Canada*, 3 février 1909, p. 9.
«Idéal», *Le Nationaliste*, 7 février 1909, p. 1.
«Le ciel intérieur», *Le Canada*, 10 février 1909, p. 9.
«Secret perdu», *Le Canada*, 17 février 1909, p. 9.
«La voix sévère», *Le Nationaliste*, 21 février 1909, p. 1.
«La messagère», *Le Canada*, 24 février 1909, p. 9.
«Le meilleur de nous», *Le Canada*, 3 mars 1909, p. 9.
«Préface», *Le Canada*, 10 mars 1909, p. 9.
«La poussière du jour», *Le Nationaliste*, 14 mars 1909, p. 3.
«Aspiration», *Le Canada*, 17 mars 1909, p. 9.
«Évocation», *Le Canada*, 24 mars 1909, p. 9.
«Face à la vie!», *Le Terroir*, avril 1909, p. 99.
«Vanité!», *Le Nationaliste*, 4 avril 1909, p. 3.
«Première brise», *Le Canada*, 7 avril 1909, p. 9.
«L'autre», *Le Canada*, 14 avril 1909, p. 9.
«Visions du soir», *Le Canada*, 21 avril 1909, p. 9.
«Amours printanières», *Le Canada*, 28 avril 1909, p. 9.
«Le sonnet» («Sonnet, qui dis beaucoup [...]»), *Le Nationaliste*,
2 mai 1909, p. 3.
«L'âme réveillée», *Le Canada*, 5 mai 1909, p. 9.
«Liberté!», *Le Nationaliste*, 9 mai 1909, p. 3.
«Un air», *Le Canada*, 12 mai 1909, p. 9.
«Pluie», *Le Canada*, 19 mai 1909, p. 9.
«Le plus grand mal», *Le Canada*, 26 mai 1909, p. 9.
«Nuances», *Le Canada*, 2 juin 1909, p. 9.
«Le sang des roses», *Le Canada*, 9 juin 1909, p. 9.
«Dormez», *Le Canada*, 16 juin 1909, p. 9.
«Salutaire ignorance», *Le Canada*, 23 juin 1909, p. 25.

- «André Chénier», *Le Canada*, 30 juin 1909, p. 9.
- «Strophes détachées», *Le Canada*, 7 juillet 1909, p. 9.
- «Dans les champs», *Le Canada*, 14 juillet 1909, p. 9.
- «La rêveuse», *Le Canada*, 21 juillet 1909, p. 9.
- «L'étoile tombée», *Le Canada*, 28 juillet 1909, p. 9.
- «Clair de lune», *Le Canada*, 4 août 1909, p. 9.
- «L'Ascension», *Le Canada*, 11 août 1909, p. 9.
- «Labeur amer», *Le Canada*, 18 août 1909, p. 9.
- «Après la pluie» («Le vent essuie [...]»), *Le Canada*, 25 août 1909, p. 9.
- «Le rêve mort», *Le Canada*, 1^{er} septembre 1909, p. 9.
- «Le silence», *Le Canada*, 8 septembre 1909, p. 9.
- «Le passage», *Le Canada*, 15 septembre 1909, p. 9.
- «Mars», («Joyau prestigieux qui tremble [...]»), *Le Canada*, 22 septembre 1909, p. 9.
- «Érable rouge», *Le Canada*, 29 septembre 1909, p. 9.
- «Par la fenêtre», *Le Canada*, 6 octobre 1909, p. 9.
- «Apologie à l'automne», *Le Canada*, 13 octobre 1909, p. 9.
- «Rondel des roses fanées», *Le Canada*, 20 octobre 1909, p. 9.
- «Réalité», *Le Canada*, 27 octobre 1909, p. 9.
- «Lumière», *Le Canada*, 3 novembre 1909, p. 9.
- «Exaltation», *Le Canada*, 10 novembre 1909, p. 9.
- «Rayon de novembre», *Le Canada*, 17 novembre 1909, p. 9.
- «Prodigalité», *Le Canada*, 24 novembre 1909, p. 9.
- «Rose pourpre», *Le Canada*, 1^{er} décembre 1909, p. 9.
- «Musique» («J'adorais la musique autrefois [...]»), *Le Nationaliste*, 5 décembre 1909, p. 3.
- «Éloignement», *Le Canada*, 9 décembre 1909, p. 9.
- «Louanges» («Comment vous regarder [...]»), *Le Canada*, 15 décembre 1909, p. 9.
- «Couronnement», *Le Nationaliste*, 19 décembre 1909, p. 3.
- «La neige», («Je te salue [...]»), *Le Canada*, 22 décembre 1909, p. 9.
- «Fin d'année» («Dans cette page féminine [...]»), *Le Canada*, 29 décembre 1909, p. 9.

- «À Émile Nelligan» («Qu'un sacrilège acier [...]»), *Le Nationaliste*, 16 janvier 1910, p. 2.
- «Télépathie», *Le Nationaliste*, 6 février 1910, p. 2.
- «Le verbe», *Le Canada*, 21 février 1910, p. 5.
- «Déchéance», *Le Devoir*, 26 février 1910, p. 4.
- «Nouvelle loi», *Le Devoir*, 5 mars 1910, p. 4.
- «À l'avril prochain», *La Patrie*, 26 mars 1910, p. 4.
- «L'exemple», *Le Devoir*, 23 juillet 1910, p. 4.
- «Au passant divin», *Le Devoir*, 3 septembre 1910, p. 5.
- «Soirs d'octobre», *La Revue populaire*, vol. 3, n° 10, octobre 1910, p. 83.
- «Le mauvais voyage», *Le Devoir*, 29 octobre 1910, p. 1.
- «Lignes inégales», *Le Devoir*, 21 novembre 1910, p. 1.
- «Le vers», *Le Devoir*, 30 novembre 1910, p. 1.
- «Mon cheval», *Le Devoir*, 6 décembre 1910, p. 1.
- «Vers d'amour», *Le Devoir*, 15 décembre 1910, p. 1.
- «Rondel sur la neige», *La Patrie*, 17 décembre 1910, p. 8.
- «Noël du cœur», *Le Nationaliste*, 25 décembre 1910, p. 1.
- «Dialogue», *Le Devoir*, 18 janvier 1911, p. 1.
- «Entravés!», *Le Devoir*, 24 janvier 1911, p. 1.
- «La passion», *Le Devoir*, 6 février 1911, p. 1.
- «Les deux métiers», *Le Devoir*, 10 février 1911, p. 1.
- «Unique amour», *Le Devoir*, 14 février 1911, p. 1.
- «Au miroir», *L'Action*, 22 avril 1911, p. 4.
- «Joie grave», *L'Action*, 29 avril 1911, p. 1.
- «Face à la vie!», *Le Nationaliste*, 30 avril 1911, p. 1.
- «Retour» («Je reviens à ton culte [...]»), *Le Devoir*, 6 mai 1911, p. 1.
- «Aux arbres morts», *Le Devoir*, 20 mai 1911, p. 1.
- «Lumière de mai», *L'Action*, 20 mai 1911, p. 3.
- «Réponse», *Le Devoir*, 10 juin 1911, p. 1.
- «Amour sylvestre», *Le Devoir*, 24 juin 1911, p. 1.
- «Si...», *Le Devoir*, 2 août 1911, p. 1.
- «Chanson d'amour», *Le Devoir*, 12 août 1911, p. 1.
- «L'inconnu», *Le Devoir*, 26 août 1911, p. 1.
- «Pureté», *Le Devoir*, 14 octobre 1911, p. 1.

- « Pureté », *Le Passe-temps*, 18 octobre 1911, p. 418.
- « La trêve », *Le Devoir*, 21 octobre 1911, p. 1.
- « Octobre » (« Adieu, beau jour [...] »), *Le Devoir*, 31 octobre 1911, p. 1.
- « Le mélange », *Le Devoir*, 4 novembre 1911, p. 1.
- « Minutes heureuses », *Le Devoir*, 11 novembre 1911, p. 1.
- « Vers rejetés », *Le Devoir*, 18 novembre 1911, p. 1.
- « Pensées de neige », *Le Devoir*, 25 novembre 1911, p. 1.
- « Louanges », (« C'est toujours à vos pieds [...] »), *Le Devoir*, 2 décembre 1911, p. 1.
- « Brume », *Le Devoir*, 9 décembre 1911, p. 1.
- « Les plus touchantes », *Le Devoir*, 23 décembre 1911, p. 1.
- « Humble offrande », *Le Nationaliste*, 24 décembre 1911, p. 1.
- « Les mots vivants », *Le Nationaliste*, 17 mars 1912, p. 2.
- « Première brise », *La Patrie*, 6 avril 1912, p. 9.
- « Un air », *Le Devoir*, 11 avril 1912, p. 4.
- « Ballade », *Le Devoir*, 18 avril 1912, p. 1.
- « Détresse », *Le Devoir*, 25 avril 1912, p. 4.
- « Douce obsession », *L'Avenir du Nord*, 26 avril 1912, p. 1.
- « Sonnet aux congressistes », dans *Congrès patriotique et social*, Académie St-Jean-Baptiste, 8, 9 et 10 mai 1912, p. 8.
- « Petite lettre », *L'Avenir du Nord*, 10 mai 1912, p. 1.
- « Les feuilles » (« Tout est vert [...] »), *Le Devoir*, 18 mai 1912, p. 4.
- « À la langue française », *Le Devoir*, 27 juin 1912, p. 1.
- « À genoux », *Le Devoir*, 13 août 1912, p. 1.
- « Roses fanées », *Le Devoir*, 12 octobre 1912, p. 1.
- « Brume », *Le Devoir*, 14 novembre 1912, p. 5.
- « Les mots vivants », *Le Devoir*, 28 novembre 1912, p. 4.
- « Le rêve mort », *Le Devoir*, 4 décembre 1912, p. 4.
- « À la langue française », dans *Premier Congrès de la langue française au Canada. Compte rendu*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale, 1913, p. 649.
- « L'autre amour », *Le Devoir*, 9 janvier 1913, p. 7.
- « Croquis d'hiver », *Le Devoir*, 16 janvier 1913, p. 4.
- « Incrédulité », *Le Devoir*, 23 janvier 1913, p. 4.
- « Rondel », *Le Devoir*, 6 février 1913, p. 4.

- «Le retour» («Le monde, loin du clair sentier [...]»), *Le Devoir*, 1^{er} mars 1913, p. 1.
- «Résurrection», *Le Devoir*, 22 mars 1913, p. 1.
- «Garde ton rêve», *Le Devoir*, 24 avril 1913, p. 4.
- «Les paroles de la croix», dans *Congrès social*, Académie St-Jean-Baptiste, 7, 8 et 9 mai 1913, quatrième de couverture.
- «Le chêne», *Le Passe-temps*, 10 mai 1913, p. 170.
- «À ma ville natale», *L'Action*, 26 juillet 1913, p. 3.
- «À mon pays», *L'Étudiant*, 28 novembre 1913, p. 1.
- «Les présents», *L'Étudiant*, 26 décembre 1913, p. 1.
- «La guitare», *Le Devoir*, 19 février 1914, p. 4.
- «Avril» («Le ciel est d'un azur [...]»), *La Revue populaire*, vol. 7, n^o 4, avril 1914, p. 122.
- «Heureuses les hirondelles», *Le Nationaliste*, 2 août 1914, p. 1.
- «Pour les soldats blessés», *La Patrie*, 5 décembre 1914, p. 15.
- «À la Belgique», *Le Devoir*, 19 décembre 1914, p. 3.
- «Prière à Jésus», *Le Devoir*, 26 décembre 1914, p. 1.
- «La langue chère», *Le Devoir*, 31 décembre 1914, p. 1.
- «Ressemblance», *Le Devoir*, 9 janvier 1915, p. 5.
- «La langue chère», *Le Droit*, 23 janvier 1915, p. 4.
- «Poèmes contre les Boches» («I - À la Belgique sanglante», «II - Vers l'Alsace», «III - Pour les Français blessés», «IV - Pour demander à Dieu qu'il délivre le sol de la France»), dans *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, 3^e série, t. IX, juin 1915, p. 1-3.
- «Le secret des yeux», *Le Nationaliste*, 2 mai 1915, p. 7.
- «Après la pluie», («Le vent essuie [...]»), *Le Devoir*, 26 août 1915, p. 4.
- «Le vain supplice», *Le Devoir*, 31 août 1915, p. 1.
- «Aux Français», *Le Devoir*, 11 septembre 1915, p. 1.
- «Au roi Albert I^{er}», *Le Devoir*, 15 septembre 1915, p. 1.
- «Le don des morts», *Le Devoir*, 25 septembre 1915, p. 1.
- «France éternelle», *Le Devoir*, 30 septembre 1915, p. 1.
- «Prières aux soldats élus», *Le Devoir*, 2 octobre 1915, p. 1.
- «L'inévitable», *Le Devoir*, 7 octobre 1915, p. 1.
- «Vœu d'automne», *Le Devoir*, 9 octobre 1915, p. 1.
- «Pégoud», *Le Devoir*, 16 octobre 1915, p. 1.

- «La tempête», *Le Devoir*, 21 octobre 1915, p. 1.
- «Henri Fabre», *Le Devoir*, 23 octobre 1915, p. 1.
- «Les amitiés», *Le Droit*, 23 octobre 1915, p. 5.
- «Causerie féminine», *Le Nationaliste*, 24 octobre 1915, p. 7.
- «Le vent» («J'aime le vent [...]»), *Le Devoir*, 3 novembre 1915, p. 1.
- «Fin de rêve», *Le Devoir*, 6 novembre 1915, p. 1.
- «Jour d'automne», *Le Droit*, 6 novembre 1915, p. 5.
- «Infirmières», *Le Devoir*, 11 novembre 1915, p. 1.
- «Joffre», *Le Devoir*, 13 novembre 1915, p. 1.
- «La statue», *Le Devoir*, 18 novembre 1915, p. 1.
- «Sainte Cécile», *Le Devoir*, 22 novembre 1915, p. 1.
- «La neige» («Le vent souffle [...]»), *Le Devoir*, 24 novembre 1915, p. 1.
- «Souvenir aux morts», *Le Devoir*, 27 novembre 1915, p. 1.
- «À la gloire des Serbes», *Le Devoir*, 2 décembre 1915, p. 1.
- «À la reine des Belges», *Le Devoir*, 7 décembre 1915, p. 1.
- «Le drapeau», *Le Devoir*, 11 décembre 1915, p. 1.
- «Déluge blanc», *Le Devoir*, 17 décembre 1915, p. 1.
- «La neige», *Le Droit*, 18 décembre 1915, p. 5.
- «Le cardinal Mercier», *Le Devoir*, 18 décembre 1915, p. 1.
- «Sur l'*Almanach de la langue française*», *Le Devoir*, 22 décembre 1915, p. 1.
- «La paix quotidienne», *Le Devoir*, 24 décembre 1915, p. 1.
- «Les jours qui fuient...», *Le Devoir*, 31 décembre 1915, p. 4.
- «Le vain supplice», *Almanach de la langue française*, 1^{re} année, 1916, p. 102.
- «La revanche», *Le Devoir*, 8 janvier 1916, p. 1.
- «L'appel», *Le Devoir*, 15 janvier 1916, p. 1.
- «Le drapeau», *Le Droit*, 15 janvier 1916, p. 4.
- «Les gardiennes», *Le Devoir*, 22 janvier 1916, p. 1.
- «Le jardin enchanté», *Le Devoir*, 29 janvier 1916, p. 1.
- «Verdun», *Le Devoir*, 4 mars 1916, p. 1.
- «Certitude», *Le Devoir*, 11 mars 1916, p. 1.
- «L'épreuve», *Le Devoir*, 18 mars 1916, p. 1.
- «France», *Le Devoir*, 8 avril 1916, p. 1.
- «Le pape», *Le Devoir*, 13 mai 1916, p. 1.

- «Le joli mai», *Le Devoir*, 20 mai 1916, p. 1.
- «Juin», *La Revue populaire*, vol. 9, n° 6, juin 1916, p. 9.
- «Matin de septembre», *Le Devoir*, 2 septembre 1916, p. 1.
- «Ancienne voix», *Le Devoir*, 9 septembre 1916, p. 1.
- «Au jardin», *Le Devoir*, 16 septembre 1916, p. 1.
- «Soirs d'automne», *Le Devoir*, 23 septembre 1916, p. 1.
- «La fête», *Le Devoir*, 30 septembre 1916, p. 1.
- «Brume matinale», *Le Devoir*, 7 octobre 1916, p. 1.
- «Les jours qui fuient», *L'Avenir du Nord*, 13 octobre 1916, p. 1.
- «Le jardin enchanté», *La Patrie*, 14 octobre 1916, p. 19.
- «Gelée», *Le Devoir*, 14 octobre 1916, p. 1.
- «Par la fenêtre», *Le Devoir*, 14 octobre 1916, p. 3.
- «Heure d'automne», *Le Devoir*, 21 octobre 1916, p. 1.
- «Cendre d'étoile», *Le Devoir*, 28 octobre 1916, p. 1.
- «Souvenir aux morts», *La Presse*, 28 octobre 1916, p. 2.
- «Feuille morte», *Le Devoir*, 4 novembre 1916, p. 1.
- «La Saint-Martin», *Le Devoir*, 11 novembre 1916, p. 1.
- «La terre maternelle», *Le Devoir*, 18 novembre 1916, p. 1.
- «Deux saintes», *Le Devoir*, 25 novembre 1916, p. 1.
- «Verglas», *Le Devoir*, 2 décembre 1916, p. 1.
- «Grisaille», *Le Devoir*, 9 décembre 1916, p. 1.
- «Résolution», *Le Devoir*, 16 décembre 1916, p. 1.
- «Les premiers», *Le Devoir*, 23 décembre 1916, p. 1.
- «1916», *Le Devoir*, 30 décembre 1916, p. 1.
- «Les gardiennes», *Almanach de la langue française*, 2^e année, 1917, p. 51.
- «Sur l'Almanach de la langue française», *Almanach de la langue française*, 2^e année, 1917, p. 3.
- «L'aumônier», *Le Devoir*, 22 mars 1917, p. 1.
- «Les jours qui fuient», *Le Droit*, 24 mars 1917, p. 4.
- «Désolation», *Le Devoir*, 31 mars 1917, p. 1.
- «Repentir», *Le Devoir*, 5 avril 1917, p. 1.
- «Prière aux étoiles», *Le Devoir*, 14 avril 1917, p. 1.
- «Prière aux étoiles», *Le Devoir*, 16 avril 1917, p. 1.
- «Chant printanier», *La Grande Revue*, 21 avril 1917, p. 13.

- «Action de grâce», *Le Devoir*, 5 mai 1917, p. 1.
- «Renouveau» («Dans les saules et les érables [...]»), *Le Devoir*, 19 mai 1917, p. 1.
- «Le vieux coq», *La Grande Revue*, 26 mai 1917, p. 13.
- «La rêveuse», *Le Devoir*, 29 août 1917, p. 5.
- «Le secret des roses», *Le Devoir*, 10 septembre 1917, p. 5.
- «Au bord de l'eau», *Le Devoir*, 1^{er} octobre 1917, p. 5.
- «Le chemin du silence», *Le Devoir*, 29 octobre 1917, p. 7.
- «Hommage à Mademoiselle Marie-Thérèse Archambault», *L'Action française*, vol. 1, n^o 11, novembre 1917, p. 321.
- «Dépouillement», *Le Parler français*, vol. 16, n^o 3, novembre 1917, p. 97.
- «L'origine», *Le Devoir*, 21 novembre 1917, p. 5.
- «Rondel canadien», *Le Devoir*, 29 novembre 1917, p. 7.
- «Dépouillement», *Le Devoir*, 1^{er} décembre 1917, p. 8.
- «Hommage à Mademoiselle Marie-Thérèse Archambault», *Le Devoir*, 7 décembre 1917, p. 7.
- «En prière», *Le Devoir*, 29 décembre 1917, p. 1.
- «Prière pour bien commencer l'année», *Le Parler français*, vol. 16, n^o 5, janvier 1918, p. 193.
- «Obsession», *Le Devoir*, 14 janvier 1918, p. 5.
- «Prière pour bien commencer l'année», *Le Devoir*, 26 janvier 1918, p. 8.
- «L'appel aux armes», *L'Action française*, vol. 2, n^o 2, février 1918, p. 49.
- «Les amitiés», *Le Devoir*, 27 février 1918, p. 5.
- «Jour de mars», *Le Parler français*, vol. 16, n^o 7, mars 1918, p. 291.
- «La voix suprême», *Un Canadien errant*, 1^{er} mars 1918, p. 5.
- «L'appel aux armes», *Le Devoir*, 2 mars 1918, p. 8.
- «L'envolée», *Le Devoir*, 23 mars 1918, p. 1.
- «Romance», *Le Devoir*, 27 mars 1918, p. 5.
- «Gloire au Christ!», *Le Devoir*, 30 mars 1918, p. 1.
- «À Dollard et ses compagnons», *L'Action française*, vol. 2, n^o 4, avril 1918, p. 145.
- «Jour de mars», *Le Devoir*, 11 avril 1918, p. 5.
- «Au soleil» («Avril à l'air léger [...]»), *Le Devoir*, 6 mai 1918, p. 5.
- «À Dollard et ses compagnons», *Le Devoir*, 11 mai 1918, p. 8.

- « Dans la lutte et l'attente », *L'Action française*, vol. 2, n° 6, juin 1918, p. 241.
- « Hommage à la France », *L'Aide à la France*, 7 juin 1918, p. 25.
- « Les arbres », *Le Devoir*, 17 juin 1918, p. 5.
- « Dans la lutte et l'attente », *Le Canada*, 6 juillet 1918, p. 5.
- « Le lac Saint-Louis », *Le Devoir*, 8 juillet 1918, p. 5.
- « Le miracle », *L'Action française*, vol. 2, n° 8, août 1918, p. 337.
- « Sous le ciel », *Le Devoir*, 2 août 1918, p. 5.
- « Propos d'hirondelles », *Le Devoir*, 13 août 1918, p. 1.
- « La vigne », *Le Devoir*, 19 août 1918, p. 1.
- « La montagne », *Le Devoir*, 27 août 1918, p. 1.
- « Mon jardin », *Le Devoir*, 31 août 1918, p. 1.
- « Louis Hébert », *L'Action française*, vol. 2, n° 9, septembre 1918, p. 385.
- « À l'aventure », *Le Devoir*, 9 septembre 1918, p. 1.
- « Les feuilles » (« La première feuille [...] »), *Le Devoir*, 16 septembre 1918, p. 1.
- « Paul-Émile Lamarche », *L'Action française*, vol. 2, n° 10, octobre 1918, p. 433.
- « Vœu d'automne », *Le Devoir*, 5 octobre 1918, p. 5.
- « Dans les bois », *Le Devoir*, 17 octobre 1918, p. 5.
- « Effet d'automne », *Le Devoir*, 26 octobre 1918, p. 7.
- « Les chefs », *L'Action française*, vol. 2, n° 11, novembre 1918, p. 481.
- « Paul-Émile Lamarche », *Le Devoir*, 9 novembre 1918, p. 7.
- « Noël solitaire », *Le Canada français*, vol. 1, n° 4, décembre 1918, p. 261.
- « Noël solitaire », *Le Nationaliste*, 29 décembre 1918, p. 3.
- « Quand il neige », *La Revue nationale*, vol. 1, janvier 1919, p. 20.
- « Déluge blanc », *Le Devoir*, 2 janvier 1919, p. 5.
- « Les jours qui fuient », *Le Devoir*, 23 janvier 1919, p. 5.
- « Quand il neige », *Le Devoir*, 15 février 1919, p. 7.
- « À la mémoire de Charles Gill », *L'Action française*, vol. 3, n° 3, mars 1919, p. 97.
- « Le sonnet » (« Sonnet, qui dis beaucoup [...] »), *Le Devoir*, 5 avril 1919, p. 4.
- « Vers le ciel », *Le Devoir*, 19 avril 1919, p. 1.
- « Causerie féminine », *Le Canada*, 10 mai 1919, p. 8.

- « Le crépuscule », *Le Devoir*, 15 mai 1919, p. 5.
- « Éloignement », *Le Devoir*, 24 mai 1919, p. 7.
- « Éloignement », *L'Avenir du Nord*, 6 juin 1919, p. 1.
- « Dollard », *L'Administration*, 7 juin 1919, p. 3.
- « Éloignement », *Le Droit*, 11 juin 1919, p. 5.
- « Un air », *Le Devoir*, 19 juin 1919, p. 5.
- « Clartés », *Le Devoir*, 4 juillet 1919, p. 5.
- « Des arbres », *Le Devoir*, 11 octobre 1919, p. 1.
- « Petite église », *Le Devoir*, 18 octobre 1919, p. 1.
- « La langue chère », *La Patrie*, 18 octobre 1919, p. 8.
- « Le pont rouge », *Le Devoir*, 25 octobre 1919, p. 1.
- « Élévation », *Le Devoir*, 31 octobre 1919, p. 1.
- « Au bois », *Le Terroir*, vol. 2, n° 3-4, novembre-décembre 1919, p. 164.
- « Les passants », *Le Devoir*, 15 novembre 1919, p. 1.
- « La girouette », *La Revue moderne*, 15 décembre 1919, p. 26.
- « La chanson des mots », *Le Devoir*, 27 décembre 1919, p. 4.
- « Petite église », *Le Droit*, 30 décembre 1919, p. 5.
- « Le chemin de l'amour », *Almanach de la langue française*, 5^e année, 1920, p. 71.
- « Art primitif », *La Revue nationale*, vol. 1, n° 1, nouvelle série, janvier 1920, p. 22.
- « Les passants », *L'Administration*, 24 janvier 1920, p. 1.
- « Dans la lutte et l'attente », *Le Devoir*, 29 janvier 1920, p. 5.
- « Art primitif », *Le Devoir*, 31 janvier 1920, p. 7.
- « Le mauvais souvenir », *Le Devoir*, 14 février 1920, p. 5.
- « Gloire au Christ! », *L'Enseignement primaire*, Québec, vol. 41, n° 8, avril 1920, p. 494.
- « Garde ton rêve », *Le Devoir*, 6 mai 1920, p. 5.
- « La double beauté », *La Revue moderne*, 15 juillet 1920, p. 25.
- « Pensées de neige », *Le Devoir*, 20 novembre 1920, p. 7.
- « La divine pauvreté », *La Revue moderne*, 15 décembre 1920, p. 22.
- « La messagère » [musique en feuille], Toronto, Whaley, Royce, 1921, 5 p.
- « Le chant de nos raquetteurs », dans *Les Pieds légers*, Drummondville, Maison Turcotte, 1921, [n.p.].

- «La maison du passé», *Almanach de la langue française*, 6^e année, 1921, p. 45.
- «Étoile tombée», *Le Nationaliste*, 20 février 1921, p. 3.
- «La maison du passé», *Le Droit*, 23 avril 1921, p. 10.
- «L'Ascension», *Le Devoir*, 9 mai 1921, p. 5.
- «Hymne à la patrie», *Le Passe-temps*, 11 juin 1921, p. 226-227.
- «La maison du passé», *Le Devoir*, 25 juin 1921, p. 5.
- «Le mauvais souvenir», *Le Devoir*, 30 juillet 1921, p. 5.
- «Page d'album», *La Patrie*, 17 septembre 1921, p. 22.
- «La divine pauvreté», *Le Droit*, 23 décembre 1921, p. 6.
- «Dollard et ses compagnons», *Almanach de Saint François*, 1922, p. 79.
- «Maison du passé», *Almanach de Saint François*, 1922, p. 61.
- «Le sang lointain», *Almanach de la langue française*, 7^e année, 1922, p. 97.
- «L'âme révélée», *Le Devoir*, 16 février 1922, p. 5.
- «Renouveau» («Les bourgeons sont gonflés [...]»), *Le Canada*, 15 avril 1922, p. 8.
- «Vers les victoires!», *Le Droit*, 24 juin 1922, p. 7.
- «Élévation», *Le Devoir*, 19 août 1922, p. 12.
- «Inutiles amours», *Le Passe-temps*, 9 septembre 1922, p. 262-263.
- «L'automne» («Le soleil rouge [...]»), *Le Devoir*, 23 septembre 1922, p. 12.
- «Jour d'automne», *Le Devoir*, 18 novembre 1922, p. 7.
- «Résurrection», *Le Passe-temps*, 18 novembre 1922, p. 351.
- «Avril» («Le ciel est d'un azur [...]»), *La Patrie*, 19 avril 1923, p. 8.
- «À Dollard et ses compagnons», *Le Droit*, 19 mai 1923, p. 9.
- «Dollard et ses compagnons», *Le Terroir*, vol. 4, n^o 2, juin 1923, p. 51.
- «À Dollard et ses compagnons», *Le Passe-temps*, 16 juin 1923, p. 175.
- «Un air», *Le Devoir*, 21 juin 1923, p. 5.
- «Juin», *Le Passe-temps*, 30 juin 1923, p. 180.
- «Les arbres», *Le Terroir*, vol. 4, n^o 3, juillet 1923, p. 123.
- «Jour d'automne», *Le Monde nouveau*, numéro spécial «Le Canada», août 1923, p. 59.
- «Jour d'automne», *Le Devoir*, 23 octobre 1923, p. 5.
- «Impressions nocturnes», *Le Droit*, 27 octobre 1923, p. 6.

- « Les plus touchantes », *La Patrie*, 22 décembre 1923, p. 38.
- « La divine pauvreté », *Le Passe-temps*, 29 décembre 1923, p. 383.
- « Quand il neige » [musique en feuille], Trois-Rivières, [s.é.], 1924.
- « Gloire aux humbles! », *La Revue moderne*, vol. 5, n° 3, janvier 1924, p. 10.
- « Le chêne », *Le Passe-temps*, 23 février 1924, p. 54.
- « Quand il neige », *Le Devoir*, 15 mars 1924, p. 7.
- « Poèmes du pays » (« Lumière printanière », « Renouveau », « Le lac Saint-Louis », « Au bois », « Le pont », « Élévation », « Au bord de l'eau », « Des arbres ») dans *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, 3^e série, t. XVIII, mai 1924, p. 33-38.

C – ÉTUDES SUR L'ŒUVRE D'ALBERT LOZEAU

I - Thèses

- BRISEBOIS, Raymond (frère Théophanius-Éphrem), « Le problème de la souffrance chez Albert Lozeau », thèse de maîtrise, Université de Montréal, 1945, 125 f.
- GOULET, Noëlla (sœur Marie de Sainte-Noëlla), « Albert Lozeau, poète du Canada français, 1878-1924 », thèse de maîtrise, Université de Montréal, 1959, X-104 f.
- LAMBERT, Jacques, « *L'Âme solitaire* d'Albert Lozeau: la quête d'un destin » (second titre: « La Séduction du temps intérieur: trajet d'Albert Lozeau jusqu'à *L'Âme solitaire* »), thèse de maîtrise, Université du Québec à Trois-Rivières, 1994, 390 f.
- SÉGUIN, Jeanne d'Arc, (sœur Saint-Jean-de-Sienne), « Âme et paysage. Essai sur le sentiment de la nature chez Lozeau », thèse de maîtrise, Université d'Ottawa, 1961, X-99 f.
- SÉGUIN, Jeanne d'Arc, (sœur Saint-Jean-de-Sienne), « Le sentiment de la nature chez Lozeau », thèse de doctorat, Université d'Ottawa, 1963, XII-307 f.

II - Livres, parties de livres

- ARNOULD, Louis, *Nos amis les Canadiens*, Paris, G. Oudin, 1913, p. 175-182.
- BASTIEN, Hermas, *Témoignages. Études et profils littéraires*, Montréal, Albert Lévesque, 1933, p. 93-101 et 149-151.
- BIENVILLE, Louyse de [pseudonyme de madame Donat Brodeur, née Marie-Louise Marmette], « *L'Âme solitaire*, par Albert Lozeau »,

- dans *Figures et paysages*, Montréal, Beauchemin, 1931, p. 129-138.
- CHARBONNEAU, Jean, «Albert Lozeau», dans *Des influences françaises au Canada*, t. I, Montréal, Beauchemin, 1916, p. 129-139.
- CHARBONNEAU, Jean, «Albert Lozeau», dans *L'École littéraire de Montréal*, Montréal, Albert Lévesque, 1935, p. 271-275.
- DANDURAND, Albert, *La Poésie canadienne-française*, Montréal, Albert Lévesque, 1933, p. 212-219.
- DUGAS, Marcel, «Sur M. Lozeau», dans *Apologies*, Montréal, Paradis-Vincent, 1919, p. 13-35.
- DUGAS, Marcel, *Littérature canadienne. Aperçus*, Paris, Firmin-Didot, 1929, p. 12-34.
- HALDEN, Charles ab der, «M. Albert Lozeau», dans *Nouvelles études de littérature canadienne-française*, Paris, F. R. de Rudeval, 1907, coll. «Bibliothèque canadienne», p. 321-338.
- LÉGER, Jules, *Le Canada français et son expression littéraire*, Paris, Nizet, 1938, p. 162-166.
- LESAGE, Jules-Siméon, *Propos littéraires (Écrivains d'hier)*, 2^e série, Québec, L'Action catholique, 1933, p. 150-156.
- MARCOTTE, Gilles, «Poètes de la solitude. Alfred Garneau et Albert Lozeau», dans *Une littérature qui se fait*, Montréal, HMH, 1968, p. 98-111.
- MARGERIE, Yves de, *Albert Lozeau*, Montréal, Fides, 1958, coll. «Classiques canadiens», 96 p.
- MARGERIE, Yves de, «Albert Lozeau», dans Gérard Tougas, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Paris, Presses universitaires de France, 1966, p. 273-276.
- NEPVEU, Pierre, *Albert Lozeau. Intimité et autres poèmes*, Montréal, Les Herbes rouges, 1997, coll. «Five o'clock», 94 p.
- PAUL-CROUZET, Jeanne, *Poésie au Canada*, Paris, Didier-Privat, 1946, p. 139-155.
- ROY, Camille, «Albert Lozeau», dans *À l'ombre des érables*, Québec, Imprimerie de l'action sociale, 1924, p. 179-200.

III - Articles

- [ANONYME], «Les jeunes poètes canadiens-français», *Le Nationaliste*, 2 avril 1905, p. 3.
- [ANONYME], «L'Âme solitaire», *L'Avenir du Nord*, 16 novembre 1906, p. 2.

- [ANONYME], «M. Albert Lozeau. Le premier volume de ce jeune poète canadien édité à Paris», *Le Canada*, 19 novembre 1906, p. 10.
- [ANONYME], «Nos poètes. Chapman, Lozeau, Nelligan», *Le Canada*, 6 avril 1908, p. 4.
- [ANONYME], «L'Âme solitaire», *Le Nationaliste*, 27 décembre 1908, p. 1.
- [ANONYME], «L'Âme solitaire», *Le Devoir*, 17 décembre 1910, p. 1.
- [ANONYME], «Hommage à un jeune poète», *La Patrie*, 20 avril 1911, p. 14.
- [ANONYME], «Le Miroir des jours», *L'Action*, 6 avril 1912, p. 1.
- [ANONYME], «Le Miroir des jours», *Le Devoir*, 18 mai 1912, p. 2.
- [ANONYME], «Décorés par la France», *La Patrie*, 11 juin 1912, p. 12.
- [ANONYME], «L'œuvre de Lozeau», *Le Devoir*, 16 novembre 1912, p. 4.
- [ANONYME], «Le poète Lozeau est décédé hier», *Le Canada*, 25 mars 1924, p. 8.
- [ANONYME], «Mort du poète Albert Lozeau», *La Presse*, 25 mars 1924, p. 3.
- [ANONYME], «Feu Albert Lozeau», *La Presse*, 25 mars 1924, p. 6.
- [ANONYME], «Notre cher poète est mort», *La Revue moderne*, avril 1924, p. 16.
- [ANONYME], «Albert Lozeau», *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, 3^e série, t. XVIII, mai 1924, p. XIII-XV.
- [ANONYME], «La Société royale du Canada rend hommage à Benjamin Sulte et Lozeau», *La Patrie*, 21 mai 1924, p. 15.
- [ANONYME], «L'œuvre poétique de Lozeau», *Le Devoir*, 5 décembre 1925, p. 1.
- [ANONYME], «L'œuvre poétique de Lozeau. Pour faciliter la souscription», *Le Devoir*, 15 décembre 1925, p. 2.
- [ANONYME], «L'œuvre poétique de Lozeau», *La Parole*, 21 octobre 1926, p. 6.
- [ANONYME], «Une heure avec Albert Lozeau», *Le Devoir*, 27 novembre 1926, p. 4.
- [ANONYME], «Hommage à Lozeau», *Le Devoir*, 23 novembre 1927, p. 2.
- [ANONYME], «La vie, l'œuvre et l'art du poète Albert Lozeau», *Le Canada*, 23 novembre 1927, p. 4, 8.

- [ANONYME], « M. Duchaine parle d'Albert Lozeau au Club Musical », *Le Canada*, 23 février 1934, p. 8.
- A. [Antonio] P. [Perreault], « Albert Lozeau », *L'Action française*, avril 1924, p. 242.
- ARNOULD, Louis, « La poésie canadienne », *L'Action*, 4 janvier 1913, p. 2.
- AUCLAIR, Élie, « Bibliographie », *La Revue canadienne*, février 1917, p. 155.
- AUCLAIR, Élie, « Albert Lozeau », *La Presse*, 4 avril 1924, p. 6.
- BARRETTE, Victor, « À la mémoire d'Albert Lozeau », *Le Devoir*, 1^{er} avril 1924, p. 5.
- BASTIEN, Hermas, « *L'Âme solitaire* », *L'Information médicale et paramédicale*, 7 mai 1974, p. 60.
- BERNARD, Antoine, « Le souvenir d'Albert Lozeau », *Le Devoir*, 28 décembre 1931, p. 1.
- BERNARD, Harry, « La jeune poésie », *L'Action canadienne-française*, décembre 1928, p. 347.
- BIENVILLE, Louyse de [pseudonyme de madame Donat Brodeur, née Marie-Louise Marmette], « *L'Âme solitaire*, par Albert Lozeau », *Le Soleil*, 28 décembre 1907, p. 10.
- BILODEAU, Ernest, « *Lauriers et feuilles d'érable* par Albert Lozeau », *Le Nationaliste*, 22 octobre 1916, p. 3.
- BILODEAU, Ernest, « Albert Lozeau. Souvenirs et regrets », *Le Devoir*, 28 mars 1924, p. 5.
- BRETON, Valentin, « *L'Âme solitaire* », *La Nouvelle-France*, janvier 1908, p. 38-47.
- BRETON, Valentin, « Littérature canadienne. À propos de la préface de *L'Âme solitaire*. La place du sentiment national dans notre poésie », *Le Nationaliste*, 8 mars 1908, p. 3.
- BRUCHÉSI, Jean, « La mort d'Albert Lozeau », *La Revue nationale*, avril 1924, p. 101-103.
- CHARBONNIER, Félix, « L'œuvre poétique d'Albert Lozeau », *L'Action française*, mars 1923, p. 158-167.
- CHARTIER, Émile, « Mouvement des idées (suite et fin) », *La Revue canadienne*, août 1913, p. 127-137.
- CRUCHET, A.-B., « *L'Âme solitaire*, I », *L'Avenir du Nord*, 13 décembre 1907, p. 1.

- DANDURAND, Albert, «Albert Lozeau», *L'Enseignement secondaire au Canada*, janvier 1931, p. 270-276.
- DORCHAIN, Auguste, «Les poètes du Canada», *La Presse*, 1^{er} août 1908, p. 22.
- DORCHAIN, Auguste, «La poésie française au Canada», *L'Action*, 1^{er} juin 1912, p. 2.
- DOUCET, Louis-Joseph, «M. Albert Lozeau», *Le Passe-temps*, 24 octobre 1903, p. 154.
- DUGAS, Marcel, «Les Phases et M. Albert Lozeau», *Le Devoir*, 21 avril 1910, p. 3.
- DUGAS, Marcel, «Sur M. Lozeau. Voulez-vous, s'il-vous-plaît, parler d'autre chose que de politique», *L'Action*, 18 mai 1912, p. 1.
- DUGAS, Marcel, «Lozeau et René Chopin», *Le Devoir*, 9 mai 1917, p. 2.
- FADETTE [pseudonyme de madame Romuald-Maurice Saint-Jacques, née Henriette Dessaulles], «Le livre de M. Albert Lozeau», *Le Devoir*, 28 novembre 1918, p. 5.
- FEUILLERAT, Albert, «Un poète de Montréal: Albert Lozeau (1878-1924)», *Bulletin des études françaises*, mai 1942, p. 172-176.
- GILL, Charles, «Étude littéraire», *La Presse*, 30 novembre 1901, p. 17.
- GINEVRA [pseudonyme de Georgiana Lefebvre], «Albert Lozeau», *Le Soleil*, 17 août 1907, p. 4.
- HALDEN, Charles ab der, «Albert Lozeau», *Le Nationaliste*, 12 août 1906, p. 3.
- Halden, Charles ab der, «Albert Lozeau» (suite), *Le Nationaliste*, 19 août 1906, p. 3.
- HENRY, Marcel [pseudonyme de Marcel Dugas], «Propos littéraires», *L'Action*, 28 septembre 1912, p. 1.
- HENRY, Marcel, «M. Lozeau, M. Barbacole, les tripatouilleurs de l'Action sociale», *L'Action*, 2 novembre 1912, p. 1.
- HÉROUX, Omer, «Albert Lozeau», *Le Devoir*, 25 mars 1924, p. 1.
- HÉROUX, Omer, «Le souvenir d'Albert Lozeau. La conférence de M^{sr} Roy», *Le Devoir*, 21 novembre 1927, p. 1.
- HODENT, M., «Albert Lozeau. *L'Âme solitaire*», *Le Nationaliste*, 22 décembre 1907, p. 3.
- L. L., «*Le Miroir des jours*», *Le Nationaliste*, 17 mars 1912, p. 6.
- L. R., «Lozeau et la critique», *Le Nationaliste*, 15 décembre 1907, p. 3.
- LAFORTUNE, Ernest, «Un événement littéraire. *L'Âme solitaire*, par M. Albert Lozeau», *Le Nationaliste*, 28 juillet 1907, p. 3.

- LEFRANC, Marc, «À mon ami Albert Lozeau», *Le Devoir*, 17 juillet 1911, p. 1.
- LEMAIRE, Michel, «Le rythme dans la poésie d'Albert Lozeau. Contribution à l'étude du vers régulier symboliste», *Voix et images*, n° 65, hiver 1997, p. 355-375.
- LEMAIRE, Michel, «Quelques poèmes retrouvés d'Albert Lozeau», *Liberté*, n° 238, août 1998, p. 80-98.
- LÉO, Edmond [pseudonyme d'Armand Chossegros], «*Le Miroir des jours*, par Albert Lozeau», *Le Devoir*, 23 mars 1912, p. 7.
- LORRAIN, Léon, «Imitation et influences françaises», *Le Devoir*, 5 février 1914, p. 1.
- LORRAINE, Pierre, «*L'Âme solitaire*», *Le Journal de Françoise*, 7 septembre 1907, p. 169-172.
- MADELEINE [pseudonyme de madame Wilfrid-A. Huguenin, née Anne-Marie Gleason], «Chronique», *La Patrie*, 26 novembre 1906, p. 4.
- MADELEINE, «Choses littéraires et artistiques. *L'Âme solitaire*», *La Patrie*, 13 avril 1907, p. 22.
- MADELEINE, «Nos poètes», *La Patrie*, 13 juillet 1907, p. 22.
- MADELEINE, «Poète et poésie», *La Patrie*, 17 août 1907, p. 22.
- MADELEINE, «Une causerie sur l'idéal», *Le Journal de Françoise*, 6 mars 1909, p. 358-360.
- MADELEINE, «Chronique», *La Patrie*, 3 juillet 1911, p. 4.
- MADELEINE, «Deux livres», *La Patrie*, 23 octobre 1916, p. 4.
- MADELEINE, «Un grand poète canadien: Albert Lozeau», *La Revue moderne*, mai 1924, p. 7.
- MADELEINE, «En conversant avec...», *La Patrie*, 21 juin 1934, p. 2.
- MAILHOT, Laurent, «*L'Âme solitaire*, recueil de poésies d'Albert Lozeau», *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. II: 1900-1939, Montréal, Fides, 1980, p. 37-40.
- MAILHOT, Laurent, «*Les Images du pays*, recueil de poésies d'Albert Lozeau», *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. II: 1900-1939, Montréal, Fides, 1980, p. 580-581.
- MAILHOT, Laurent, «*Lauriers et feuilles d'érable*, recueil de poésies d'Albert Lozeau», *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. II: 1900-1939, Montréal, Fides, 1980, p. 625-626.

- MAILHOT, Laurent, « *Le Miroir des jours*, recueil de poésies d'Albert Lozeau », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. II: 1900-1939, Montréal, Fides, 1980, p. 716-719.
- MAILHOT, Laurent, « A poet at his window: Albert Lozeau », *Ellipse*, n° 38, 1987, p. 45-53.
- MARGERIE, Yves de, « Études d'auteurs canadiens. Albert Lozeau », *Lectures*, 1^{er} décembre 1958, p. 99-101.
- MARGERIE, Yves de, « Albert Lozeau et l'École littéraire de Montréal », dans *L'École littéraire de Montréal*, Montréal, Fides, 1972, « Archives des lettres canadiennes », p. 212-254.
- MAURY, Lucien, « La littérature canadienne-française », *Le Canada*, 28 septembre 1907, p. 9.
- MELANÇON, Joseph-Marie, « *Le Miroir des jours* », *Le Devoir*, 29 juin 1912, p. 4.
- MELANÇON, Joseph-Marie, « Albert Lozeau. Notes et souvenirs », *L'Action française*, mai 1924, p. 273-290.
- MELANÇON, Joseph-Marie, « Albert Lozeau », *Le Devoir*, 18 janvier 1930, p. 25.
- MELANÇON, Joseph-Marie, « À la mémoire d'Albert Lozeau », *Le Devoir*, 19 novembre 1932, p. 1,6.
- MONTIGNY, Louvigny de, « *L'Âme solitaire* », *La Revue canadienne*, septembre 1907, p. 305-320.
- NEMO [pseudonyme de Louis Dupire], « Albert Lozeau », *Le Devoir*, 23 novembre 1927, p. 1.
- OTT, Jean, « M. Albert Lozeau », *Le Canada*, 9 novembre 1907, p. 9.
- PAQUET, J.-A., « Une lettre sur Albert Lozeau », *La Revue moderne*, février 1926, p. 58.
- PELLETIER, Georges, « M. Lozeau et la critique française », *Le Devoir*, 28 mai 1912, p. 1.
- RINFRET, Fernand, « *L'Âme solitaire* de M. Albert Lozeau », *Le Canada*, 3 août 1907, p. 9.
- RIVARD, Adjutor, « Albert Lozeau. *L'Âme solitaire* », *Bulletin du parler français au Canada*, septembre 1907, p. 23-24.
- RIVARD, Adjutor, « Albert Lozeau. *Le Miroir des jours* », *Bulletin du parler français au Canada*, avril 1912, p. 315.
- RIVARD, Adjutor, « Albert Lozeau. *Lauriers et feuilles d'érable* », *Bulletin du parler français au Canada*, janvier 1917, p. 226.

- ROBITAILLE, Adrien, «Albert Lozeau, poète intimiste», *Qui ? Art, musique, littérature*, septembre 1950, p. 25-40.
- ROY, Camille, «M. Albert Lozeau», *La Nouvelle-France*, février 1917, p. 49-63.
- ROY, Camille, «Sur la tombe d'Albert Lozeau», *Le Canada français*, avril 1924, p. 585-589.
- ROY, Camille, «Albert Lozeau», *Le Devoir*, 10 décembre 1927, p. 7.
- ROY, Camille, «Albert Lozeau», *Le Devoir*, 17 décembre 1927, p. 7.
- RUFIANGE, Madelon, «Albert Lozeau intime», *Le Devoir*, 6 juin 1931, p. 1.
- RUFIANGE, Madelon, «Albert Lozeau intime», *Le Devoir*, 20 juin 1931, p. 1.
- RUFIANGE, Madelon, «Albert Lozeau intime», *Le Devoir*, 4 juillet 1931, p. 1.
- SERGINE, Pierre [pseudonyme de P.-H. Lefebvre], «Lozeau est mort», *La Patrie*, 25 mars 1924, p. 16.
- THE DEAN [pseudonyme], «*Le Miroir des jours*», *Le Devoir*, 11 mai 1912, p. 3.
- VÉZINA, Jean, «Nos poètes. Albert Lozeau», *La Presse*, 12 décembre 1925, p. 53.
- WITNESS [pseudonyme], «Un nouveau volume en vers de M. Albert Lozeau», *Le Devoir*, 25 mai 1912, p. 3.
- WITNESS, «Œuvre de Lozeau», *Le Devoir*, 16 novembre 1912, p. 4.

TABLE DES POÈMES

- À ALFRED LALIBERTÉ: voir À UN MUSICIEN
 À BAUDELAIRE: 154
 À BOTREL: 478
 À CRÉMAZIE: voir CRÉMAZIE
 À DOLLARD ET SES COMPAGNONS: 306
 À ÉMILE NELLIGAN (« Tu montais radieux... »): 155
 À ÉMILE NELLIGAN (« Qu'un sacrilège acier... »): 520
 À GENOUX: 285
 À L'AUTOMNE: 191
 À L'AVENTURE: 188
 À L'AVRIL PROCHAIN: voir AVRIL (« Le ciel est d'un azur... »)
 À L'ÉTÉ: 107
 ALFRED DE MUSSET: voir EN MARGE DE MUSSET
 À L'HARMONIE: 128
 À LA BELGIQUE: voir À LA BELGIQUE SANGLANTE
 À LA BELGIQUE SANGLANTE: 265
 À LA GLOIRE DES SERBES: 270
 À LA LANGUE FRANÇAISE: voir LA LANGUE FRANÇAISE
 À LA LUNE (« Quand la lune au ciel noir... »): 98
 À LA LUNE (« Sphère de diamant... »): 425
 À LA MÉMOIRE DE CHARLES GILL: voir CHARLES GILL
 À LA REINE DES BELGES: 273
 À LOUIS FRÉCHETTE: 237
 À M. LOUIS FRÉCHETTE: voir À LOUIS FRÉCHETTE
 À MA VILLE NATALE: 289
 À MARIE-ANTOINETTE: 547
 À MON PAYS: 163
 À UN MUSICIEN: 127
 À UN POÈTE: voir AU LECTEUR
 À UNE VALSEUSE: 134
 ABSENCE: 82
 ACTION DE GRÂCES: 314
 ADIEU: 390
 AIMONS-NOUS!: 425
 AINSI SOIT-IL: 412
 ALLÉLUIA: 413
 ÂMES ET FLEURS: 420
 AMOUR SYLVESTRE: 177
 AMOUR VIRGINAL: 442
 AMOUREUX: 503
 AMOURS PRINTANIÈRES: 515
 ANCIENNE VOIX: 321
 ANDRÉ CHÉNIER: 235
 ANNIVERSAIRE: 77
 APOLOGIE À L'AUTOMNE: 199
 APRÈS: 222
 APRÈS LA PLUIE (« Il a plu. Les feuilles s'égouttent... »): 178
 APRÈS LA PLUIE (« Le vent essuie, une à une... »): 331
 APRÈS-MIDI: 186
 APRÈS-MIDIS D'AUTOMNE: 443
 ART PRIMITIF: 296
 ARTIFICIELLE: 82
 ASCENSION: 289
 ASPIRATION: 256
 ASTROLOGUE: 454
 ATELIER DE SCULPTURE: 398
 AU BOIS: 316
 AU BORD DE L'EAU: 327
 AU BORD DE LA MER: 476
 AU CANADA: 491
 AU JARDIN: 322
 AU LECTEUR: 61
 AU MIROIR: voir LA PEUR DE VIEILLIR
 AU NOUVEAU AN!: voir SALUT AU NOUVEAU AN!
 AU PASSANT DIVIN: 287
 AU ROI ALBERT: 266

- AU ROI ALBERT I^{er} : voir AU ROI ALBERT
 AU SANCTUAIRE DE L'ART : 459
 AU SIÈCLE NAISSANT : 411
 AU SOLEIL («Avril à l'air léger...») : 105
 AU SOLEIL («Le vent du matin frais
 m'apporte...») : 479
 AUBADE : 428
AUREA MEDIOCRITAS : 359
 AUX ARBRES MORTS : 174
 AUX FEMMES! : 486
 AUX FLEURS : 175
 AUX FRANÇAIS : 274
 AVE! CÉSAR! : 424
 AVEU FLEURI : 357
 AVRIL («J'entr'ouvre mon cœur...») :
 104
 AVRIL («Le ciel est d'un azur...») : 171
 BAISER D'AMOUR : voir BONHEUR (IV)
 BAL EXIGU : 506
 BALLADE : 372
 BALLADE DES HOMMES DE LA SEMAINE
 PROCHAINE! : 462
 BALLADE DES PETITS POÈTES : 139
 BALLADE DES POÈTES : voir BALLADE DES
 PETITS POÈTES
 BILLET AMICAL : 543
 BONHEUR : 72
 BONHEUR DU SOUVENIR : voir SOUVENIR
 («Au cœur des merles bruns...»)
 BONHEUR MALHEUREUX : 218
 BONHEUR RÊVÉ : 68
 BONNE ANNÉE! : 398
 BONSOIR! : 471
 BRUME : 200
 BRUME MATINALE : 332
 CANADA : 502
 CAUSERIE FÉMININE : 69
 CE NE SONT PAS TES YEUX [...] : 480
 CENDRE D'ÉTOILE : 337
 CÉRÈS : 356
 CERTITUDE : 277
 CHANSON D'AMOUR : 527
 CHANSON D'AUTOMNE : 408
 CHANSON GRISE : 116
 CHANT PRINTANIER : 312
 CHARLES GILL : 320
 CHARME DANGEREUX : 192
 CHIMÈRES : 360
 CHOSES PRÉCIEUSES : 479
 CLAIR DE LUNE : 183
 CLARTÉS : voir JE REGRETTE LES YEUX...
 CLOCHES, SONNEZ! : 410
 COMME UN ANGE : 406
 CONFIANCE : 248
 CONFIDENCES : 74
 CONSEIL : 243
 CONSEIL À UNE BLONDE : 404
 CONTES : 491
 COUCHER DE SOLEIL : 426
 COURONNEMENT : 215
 CREDO : 503
 CRÉMAZIE : 493
 CRÉPUSCULE : 423
 CROQUIS D'HIVER : 120
 CYCLE D'IMPRESSIONS (I) : voir EN
 REGARDANT LE CIEL [...]
 CYCLE D'IMPRESSIONS (II) : voir L'AUBE
 CYCLE D'IMPRESSIONS (III) : voir L'AVEU
 CYCLE D'IMPRESSIONS (IV) : voir MIDI
 CYCLE D'IMPRESSIONS (V) : voir CE NE
 SONT PAS TES YEUX [...]
 CYCLE D'IMPRESSIONS (VI) : voir VESPÉ-
 RALES (I)
 CYCLE D'IMPRESSIONS (VII) : voir ANNI-
 VERSAIRE
 CYCLE D'IMPRESSIONS (VIII) : voir
 OCTOBRE («Dans l'assoupis-
 sement...») (I)
 CYCLE D'IMPRESSIONS (IX) : voir
 ABSENCE (II)
 CYCLE D'IMPRESSIONS (X) : voir VESPÉ-
 RALES (II)
 CYCLE D'IMPRESSIONS (XI) : voir
 RENOUVEAU
 CYCLE D'IMPRESSIONS (XII) : voir
 Ô MUSE, DONT LA VOIX [...]
 DANS LA LUTTE ET L'ATTENTE : 304
 DANS LA MONTAGNE : 195
 DANS LE SOIR : 471
 DANS LES BOIS : 192
 DANS LES CHAMPS : 187
 DÉCHÉANCE : 522
 DÉDICACE : 311

- DÉFIANCE: 248
 DÉLUGE BLANC: 342
 DEMI-SOUPIRS (I - LES VERS DE RÊVES): 435
 DEMI-SOUPIRS (I - JOLIE ET BELLE): 445
 DEMI-SOUPIRS (I - AUBADE): voir AUBADE
 DEMI-SOUPIRS (II - TOMBEAU D'ESPOIR): voir VIEUX MISSEL
 DÉPOUILLEMENT: 339
 DERNIÈRE FLAMME: 85
 DERNIÈRE FLEUR: 524
 DES ARBRES: 332
 DÉSIR: 496
 DÉSOLATION: 275
 DÉTRESSE: 245
 DEUX POÈTES: 152
 DEUX RONDELS SUR LA NEIGE (I): voir RONDEL SUR LA NEIGE
 DEUX RONDELS SUR LA NEIGE: 483
 DEUX SAINTES: 286
 DIALOGUE: 377
 DIANE: 350
 DIVINE PAUVRETÉ: 295
 DOLLARD: voir À DOLLARD ET SES COMPAGNONS
 DOLLARD ET SES COMPAGNONS: voir À DOLLARD ET SES COMPAGNONS
 DORMEZ: 185
 DOUCE AGRESSION: voir DOUCE OBSESSION
 DOUCE OBSESSION: 213
 DOUCE TROMPERIE: 209
 DOULEUR: 86
 EFFET D'AUTOMNE: 193
 EFFETS DE NEIGE ET DE GIVRE: 118
 ÉLÉVATION: 328
 ÉLOIGNEMENT: 249
 EN FAVEUR DU PARFUM...: 221
 EN LISANT RONSARD: 234
 EN MARGE: 149
 EN MARGE DE MUSSET: 236
 EN MARGE DE VERLAINE: 236
 EN PRIÈRE: 279
 EN REGARDANT LE CIEL [...]: 349
 EN SOUVENIR: voir SOUVENIR («En souvenir du souvenir...»)
 ENFANTS: 250
 ENIGME: 391
 ENNUI: 505
 ENTRAVÉS!: 376
 ENVOI: 349
 ENVOLÉE!: 433
 ÉPIGRAMME: 509
 ÉPILOGUE: 344
 ÉRABLE ROUGE: 196
 ÈRE NOUVELLE: 415
 ÉVOCATION: 223
 EXALTATION: 209
 EXTASE BLANCHE: 367
 FACE À LA VIE!: voir LA CUIRASSE
 FANTAISIE AUTOMNALE: voir RÊVE DE NEIGE
 FARANDOLE: voir LES FEUILLES («Tout est vert...»)
 FAUCHEUR CÉLESTE: 353
 FEUILLE MORTE: 337
 FEUILLE PLAINTIVE: 193
 FEUILLES MORTES: 114
 FIN D'ANNÉE («C'est un jour de neige et de bise...»): 498
 FIN D'ANNÉE («Dans cette page féminine...»): 520
 FIN DE BAL: 356
 FIN DE RÊVE: 272
 FLEUR D'AMITIÉ: 392
 FLEUR IMMORTELLE: 359
 FLEUR SÉCHÉE: 476
 FLEURS FRAGILES: 253
 FLORE: 352
 [FRAGMENTS POUR ARMIDE]: 544
 FRAÎCHEUR: 186
 FRANCE ÉTERNELLE: 266
 FRANCE!: 269
 FRATERNELLEMENT: 458
 GAÏTÉ DU SOIR: 436
 GARDE TON RÊVE: 244
 GELÉE: 334
 GLAS D'AUTOMNE: 354
 GLOIRE À DOLLARD: voir À DOLLARD ET SES COMPAGNONS
 GLOIRE AU CHRIST: 292
 GLOIRE AUX HUMBLÉS!: voir LES PREMIERS

- GLOIRE AUX MUSES! : 404
 GRISAILLE : 342
 HARMONIE : voir IVRESSE
 HARPES : 129
 HAUT LES CŒURS! : 389
 HENRI FABRE : 371
 HEURE D'AUTOMNE : 335
 HEUREUSES LES HIRONDELLES : 531
 HOMMAGE : 303
 HOMMAGE À LA FRANCE (I) : voir FRANCE ÉTERNELLE
 HOMMAGE À LA FRANCE (II) : voir FRANCE!
 HOSANNA! : 472
 HUMBLE OFFRANDE : 296
 HYMNE À LA PATRIE : 536
 HYMNE AUX CLOCHES DE NOËL : 446
 IDÉAL : 243
 IL NEIGE ! : voir EFFETS DE NEIGE ET DE GIVRE (I)
 IL PLEUT : 115
 ILLUSION : 222
 IMPRESSION : voir INTIMITÉ
 IMPRESSIONS (« Elle est bête... ») : 488
 IMPRESSIONS (« De menus carillons... ») : voir PAIX
 IMPRESSIONS (« J'ai lu les vieux... ») : voir EN MARGE (III, I)
 IMPRESSIONS (« Je l'aime... ») (I) : voir LES MOTS (II)
 IMPRESSIONS (« Je l'aime... ») (II) : voir LE SECRET DES YEUX (IV)
 IMPRESSIONS (« Je ne vois... ») (I) : voir LE SECRET DES YEUX (II)
 IMPRESSIONS (« Je ne vois... ») (II) : voir LE DERNIER SECRET
 IMPRESSIONS (« N'est-ce donc pas... ») : voir MENSONGE DES YEUX (III, II)
 IMPRESSIONS D'AUTOMNE (I) : voir OCTOBRE (« Dans l'assoupissement... ») (III)
 IMPRESSIONS D'AUTOMNE (II) : voir OCTOBRE (« L'été, les vagabonds... »)
 IMPRESSIONS MUSICALES : voir MUSIQUE DANS LA NUIT
 IMPRESSIONS NOCTURNES (I) : voir NOCTURNES (II)
 IMPRESSIONS NOCTURNES (II) : voir BONHEUR (I)
 INCONSÉQUENCE : 162
 INCREDULITÉ : 81
 INFIRMIÈRES : 272
 INSENSIBLE NATURE : 501
 INSTANTANÉ SYLVESTRE : voir NOCTURNES (I)
 INTIMITÉ : 67
 INUTILES AMOURS : 225
 INVITATION : 463
 INVOCATION : 203
 IVRESSE : 401
 J'AI DIT À LA BRISE... : 507
 J'ATTENDS. LE VENT GÉMIT [...] : 88
 J'ESPÈRE EN TOI : 400
 JALOUSIE (« J'ai comme des langueurs d'extase... ») : 361
 JALOUSIE (« Souvent, pour une phrase... ») : 216
 JE L'AIME : 72
 « JE ME SOUVIENS ! » : 430
 JE REGRETTE LES YEUX... : 223
 JEUNE FILLE AU PUIITS : 140
 JOFFRE : 269
 JOIE GRAVE : voir L'OMBRE
 JOIES MORTES : 451
 JOLIE ET BELLE : 445
 JOUR D'AUTOMNE : 113
 JOUR D'ÉTÉ EN AUTOMNE : 117
 JOURS DE MARS : 312
 JUILLET : 424
 JUIN : 107
 L'ALBUM : 481
 L'ÂME CACHÉE : 241
 L'ÂME CLOSE : 84
 L'ÂME RÉVÉLÉE : 233
 L'AN MEILLEUR : 484
 L'ANATHÈME : 409
 L'APOTHÉOSE : 195
 L'APPEL : 287
 L'APPEL AUX ARMES : 304
 L'ASCENSION : voir ASCENSION
 L'ATTENTE : 67

- L'AUBE: 93
 L'AUMÔNIER: 276
 L'AUTOMNE (« Le soleil rouge... »): voir
 PAYSAGE D'AUTOMNE
 L'AUTOMNE (« C'est l'automne... »):
 395
 L'AUTRE: 247
 L'AUTRE AMOUR: 361
 L'AVENIR: 413
 L'AVEU: 71
 L'ÉNIGME: 427
 L'ENSEIGNE AU XIX^e SIÈCLE: 395
 L'ENVOLEE: 313
 L'ÉPREUVE: 270
 L'ÉTANG DES NÉNUPHARS: 439
 L'ÉTÉ DES ARBRES: 108
 L'ÉTERNEL RETOUR: 162
 L'ÉTERNITÉ: 367
 L'ÉTOILE: voir L'ÉTOILE TOMBÉE
 L'ÉTOILE ET LE VIOLON: 135
 L'ÉTOILE TOMBÉE: 536
 L'EXEMPLE: 187
 L'EXILÉ: 153
 L'HEURE CALME: 179
 L'HEURE TIÈDE: 509
 L'HORLOGE: 93
 L'IDÉAL BOUQUET: 464
 L'IDÉAL COMPAGNON: 245
 L'INCONNU: 254
 L'INÉVITABLE: 280
 L'OMBRE: 184
 L'ORIGINE: 340
 LA BONNE SAISON: 115
 LA BONNE SOUFFRANCE: 159
 LA BOUTURE: 509
 LA CHAMBRE: 214
 LA CHANSON DES MOTS: 142
 LA CHANSON DES PRUNELLES: 477
 LA CHUTE (« Le soleil, en l'azur... »):
 104
 LA CHUTE (« Le poète autrefois... »):
 437
 LA CROIX: 493
 LA GUIRASSE: 297
 LA DOUBLE BEAUTÉ: 336
 LA FEMME: 429
 LA FÊTE: 331
 LA FIN DE L'ÉTÉ: 111
 LA FRANCE D'AUTREFOIS: 397
 LA GIROUETTE: 335
 LA GOUTTE DE LAIT: 417
 LA GUITARE: 129
 LA LANGUE CHÈRE: 301
 LA LANGUE FRANÇAISE: 308
 LA LEÇON AU ROI MAGE: 397
 LA LEÇON DU JOUR: 353
 LA LOI: 457
 LA LUTTE: 505
 LA MAISON DU PASSÉ: 320
 LA MÉMOIRE: 229
 LA MESSAGÈRE: 213
 LA MONTAGNE: 318
 LA MORT DES SIÈCLES: 410
 LA MUSE: 371
 LA MUSIQUE (II: MANDOLINES): voir
 MANDOLINES
 LA MUSIQUE (III: GUITARE): voir LA
 GUITARE
 LA MUSIQUE: 475
 LA MUSIQUE DES YEUX: 97
 LA NEIGE (« Je te salue, ô Reine... »): 200
 LA NEIGE (« Le vent souffle. Il fait
 froid... »): 371
 LA PAIX QUOTIDIENNE: 278
 LA PASSION: 258
 LA PATRIE PLEURE: 454
 LA PENDULE: 483
 LA PEUR DE VIEILLIR: 218
 LA POUSSIÈRE DU JOUR: 179
 LA PREMIÈRE: 227
 LA PRESSE ENDOLORIE: 499
 LA PRIÈRE DU MOUSSE: 389
 LA REVANCHE: 271
 LA RÊVEUSE: 534
 LA ROYALE CHANSON: 207
 LA SAINT-MARTIN: 338
 LA SEMENCE: 511
 LA STATUE: 276
 LA TEMPÊTE: 268
 LA TERRE MATERNELLE: 344
 LA TORTURE: 220
 LA TRÊVE: 184
 LA VESTALE: 469
 LA VIERGE À LA HARPE: 437

- LA VIGNE: 326
 LA VIOLETTE: 419
 LA VOIX BRUTALE: 290
 LA VOIX DU SIÈCLE: voir LA VOIX
 BRUTALE
 LA VOIX SÉVÈRE: 514
 LA VOIX SUPRÊME: 535
 LA VRAIE GLOIRE: 154
 LABEUR AMER: 238
 LÂCHETÉ: 246
 LANGAGE SYMPATHIQUE: 451
 LE BEAU JOUR: 141
 LE BILAN: 490
 LE BON SILENCE: 434
 LE BONHEUR DES ROSES: voir LE SECRET
 DES ROSES
 LE BOUQUET: 219
 LE CARDINAL MERCIER: 268
 LE CHANT DE NOS RAQUETTEURS: 538
 LE CHANTRE DU SEIGNEUR: 411
 LE CHÂTEAU SECRET: 511
 LE CHÂTIMENT: 369
 LE CHEMIN DE L'AMOUR: 311
 LE CHEMIN DU SILENCE: 330
 LE CHÊNE: 403
 LE CIEL INTÉRIEUR: 242
 LE CŒUR: voir PROLOGUE
 LE CŒUR DU POÈTE: voir RONDEL
 LE CRÉPUSCULE: 180
 LE CRI DES BRAVES: 392
 LE DÉPART: 140
 LE DÉPÔT: 486
 LE DERNIER SECRET: 365
 LE DIMANCHE: 176
 LE DON DES MORTS: 275
 LE DRAPEAU: 265
 LE DUR CHEMIN: 160
 LE GUEUX: 402
 LE JARDIN ENCHANTÉ: 307
 LE JEU DIVIN: 364
 LE JOLI MAI: 532
 LE LAC SAINT-LOUIS: 315
 LE LECTEUR DE LYON: 489
 LE LIVRE: 233
 LE LIVRE DU SOUVENIR: 487
 LE MANOIR: 401
 LE MATIN: 93
 LE MAUVAIS SOUVENIR: 252
 LE MAUVAIS VOYAGE: 212
 LE MEILLEUR DE NOUS: 249
 LE MÉLANGE: 527
 LE MENSONGE DES YEUX: 83
 LE MIRACLE: 305
 LE MIROIR («La lune dans l'ombre...»):
 198
 LE MIROIR («Au-dessus du puits...»):
 358
 LE MONASTÈRE: 403
 LE MOULIN DE LA JEUNESSE: 543
 LE PAPE: 278
 LE PARADIS: 240
 LE PARDON SUPRÊME: 414
 LE PARFUM: 228
 LE PASSAGE: 190
 LE PAYS DES AÎEUX: 421
 LE PIANO D'ITALIE: 132
 LE PIANO DIVIN: 132
 LE PLUS GRAND MAL: 224
 LE PONT: voir LE PONT ROUGE
 LE PONT ROUGE: 325
 LE PORTRAIT: 221
 LE PREMIER MEURTRE DU DÉSERT: 465
 LE PRÉSENT DU PAUVRE: voir HUMBLE
 OFFRANDE
 LE PRIX: 498
 LE REPOS DE LA TERRE: 202
 LE RESPECT DU PRÉLAT: 460
 LE RETOUR («Le monde, loin du
 clair...»): 290
 LE RETOUR («Pour avoir regardé...»):
 491
 LE RÊVE: 399
 LE RÊVE MORT: 253
 LE RÊVE STÉRILE: 162
 LE RÉVEIL: 491
 LE ROSIER BLANC: 417
 LE RYTHME: 131
 LE SANG DES ROSES: 178
 LE SANG LOINTAIN: 313
 LE SECRET DES ROSES: 534
 LE SECRET DES YEUX: 69
 LE SEUL BIEN: 468
 LE SILENCE: 251

- LE SILENCE DES ARBRES: 322
 LE SONNET: 237
 LE TOMBEAU: 86
 LE VAIN SUPPLICE: 301
 LE VENT («Le vent passe entraînant...»): 116
 LE VENT («J'aime le vent autant...»): 341
 LE VERBE: 522
 LE VERS: 150
 LE VIEUX CHÊNE: 435
 LE VIEUX COQ: 533
 LE VIN: 355
 LE VOILE: 159
 LE VOYAGE: 171
 LES AMITIÉS: 87
 LES ARBRES: 106
 LES ARBRES DORMENT: voir LE SILENCE DES ARBRES
 LES ARBRES D'OCTOBRE: 194
 LES BAGUES: 141
 LES BEAUX YEUX: 546
 LES BEIGNES: 474
 LES CHEFS: 305
 LES DEUX CLOCHES: 366
 LES DEUX MÉTIERS: 238
 LES DEUX MIROIRS: voir LE MIROIR
 LES DEUX VIERGES: 458
 LES DRAPEAUX FRANÇAIS: 423
 LES ÉTOILES: 431
 LES FEUILLES («Tout est vert sous nos pas...»): 172
 LES FEUILLES («La première feuille jaunie...»): 333
 LES GANTS: 216
 LES GARDIENNES: 302
 LES GUEUX: 440
 LES HEURES: 204
 LES JOURS QUI FUIENT: 202
 LES LUCIOLES: 97
 LES LYS: 510
 LES MAINS GARDIENNES: 130
 LES MAINS MUSICIENNES: 130
 LES MORTS: 367
 LES MORTS QU'ON OUBLIE: 409
 LES MOTS («Il est des mots...»): voir LA CHANSON DES MOTS
 LES MOTS («Puisque je t'aimerai...»): 76
 LES MOTS D'AMOUR: 85
 LES MOTS VIVANTS: 234
 LES PAROLES DE LA CROIX: 530
 LES PASSANTS: 340
 LES PLUS TOUCHANTES: 528
 LES PREMIERS: 294
 LES PRÉSENTS: 201
 LES RETOURS: voir L'ÉTERNEL RETOUR
 LES SAULES: 109
 LES SEMAILLES: 351
 LES VERS DE RÊVES: 435
 LES VIEUX NOËLS: 447
 LES VIEUX TEMPLES: 160
 LES VRAIS DIEUX: 363
 LES VRAIS MALHEUREUX: 372
 LIBERTÉ!: 516
 LIEUX COMMUNS: 470
 LIGNES INÉGALES: voir SOIR HARMONIEUX
 LOIN D'ELLE: 81
 LORD'S DAY: voir LE DIMANCHE
 LORSQUE JE SERAI MORT...: 228
 LOUANGES («C'est toujours à vos pieds...»): 256
 LOUANGES («Comment vous regarder...»): 519
 LOUIS HÉBERT: 306
 LUMIÈRE: 185
 LUMIÈRE DE MAI: voir LUMIÈRE
 LUMIÈRE PRINTANIÈRE: voir ACTION DE GRÂCE
 LUMIÈRES BRÈVES: 358
 MA VITRE («Le soleil sur la neige...»): 118
 MA VITRE («Ma vitre est noire avec...»): 355
 MADONE: 405
 MAI: 105
 MANDOLINES: 133
 MARS («Le jour est doux, l'air bleu...»): 103
 MARS («Joyau prestigieux...»): 518
 MATIN DE SEPTEMBRE: 322
 MAUVAISE OBSESSION: 87
 MAUVAISE SOLITUDE: 210

- MESSIDOR: 407
 MIDI: 94
 MIL NEUF CENT SEIZE: 281
 MINUTES HEUREUSES: 257
 MON CHEVAL: 380
 MON DRAPEAU: 420
 MON JARDIN: 383
 MON RÊVE: 391
 MORT DE SAINTE CLAIRE: 285
 MUGUETS: 513
 MUSICIANA (IV): voir FIN DE BAL
 MUSICIANA: 482
 MUSIQUE (« Ô musique ! splendeur... »): 127
 MUSIQUE (« J'adorais la musique... »): 215
 MUSIQUE DANS LA NUIT: 182
 MUSIQUE LÉGÈRE: 374

 N'EST-CE PAS?: 406
 NOCTURNE: 181
 NOCTURNES: 95
 NOËL!: 448
 NOËL AU TEMPLE: 410
 NOËL DU CŒUR: voir NOËL SOLITAIRE
 NOËL SOLITAIRE: 294
 NOS RÉPONSES: 452
 NOUVELLE ANNÉE: 449
 NOUVELLE LOI: 523
 NUANCES: 174

 Ô MUSE, DONT LA VOIX [...]: 480
 OBSESSION: voir MAUVAISE OBSESSION
 OCTOBRE (« Dans l'assoupissement... »): 112
 OCTOBRE (« Adieu, beau jour d'automne... »): 197
 OCTOBRE (« L'été, les vagabonds... »): 354
 OPHÉLIA: 351
 OÙ SONT-ILS?: 151
 OUVRE TON CŒUR: 246

 PAGE D'ALBUM: voir JE L'AIME
 PAIX: 226
 PAR LA FENÊTRE: 373
 PAROLES DIVINES: 288
 PAROLES MENTEUSES: 247

 PASTEL D'AUTOMNE: 496
 PAUL-ÉMILE LAMARCHE: 307
 PAUVRE CRÉMAZIE!: 390
 PAYSAGE D'AUTOMNE: 197
 PÉGoud: 271
 PENSÉE D'AMOUR: 75
 PENSÉES D'AUTOMNE: 393
 PENSÉES DE NEIGE: 201
 PETITE ÉGLISE: 317
 PETITE LETTRE: 211
 PETITES FILLES: 349
 PETITS POÈMES: 509
 PETITS POÈMES À RITOURNELLES (I): voir SOURIRE
 PETITS POÈMES À RITOURNELLES (II): voir LA CHANSON DES MOTS
 PHILOSOPHIE: voir LES VRAIS MALHEUREUX
 PITIÉ, SEIGNEUR!: 368
 PLAINTES DE LA FEUILLE: voir FEUILLE PLAINTIVE
 PLEURS PERDUS: 415
 PLUIE: 375
 PLUIE D'AUTOMNE: 336
 POÈME FUGITIF: voir EN FAVEUR DU PARFUM
 POUR DEMANDER À DIEU QU'IL DÉLIVRE LE SOL DE FRANCE: 280
 POUR DES PENSÉES: 350
 POUR DES YEUX NOIRS: 464
 POUR LES FRANÇAIS BLESSÉS: 531
 POUR LES SOLDATS BLESSÉS: voir POUR LES FRANÇAIS BLESSÉS
 POUR RIEN: 220
 POUR VOUS: 207
 POUR VOUS!: 544
 POURQUOI?: 507
 POUSSIÈRE!...: 436
 PRÉCEPT: 297
 PRÉFACE: voir ÉPILOGUE
 PREMIÈRE BRISE: 172
 PREMIÈRE FEUILLE MORTE: 190
 PREMIÈRE NEIGE (« Le vent souffle... »): voir LA NEIGE (« Le vent souffle... »)
 PREMIÈRE NEIGE (« Un grain de neige... »): voir EFFETS DE NEIGE ET DE GIVRE (II)

- PRÉSENCE SPIRITUELLE - NOVEMBRE:
voir LORSQUE JE SERAI MORT...
- PRIÈRE À JÉSUS [...]: voir POUR
DEMANDER À DIEU [...]
- PRIÈRE AUX ÉTOILES: 533
- PRIÈRE AUX SOLDATS ÉLUS: 277
- PRIÈRE POUR BIEN COMMENCER
L'ANNÉE: 535
- PRIÈRES AUX SOLDATS ÉLUS: voir PRIÈRE
AUX SOLDATS ÉLUS
- PRINTEMPS: voir AVRIL («J'entr'ouvre
mon cœur... »)
- PRODIGALITÉ: 226
- PROLOGUE: 167
- PROPOS D'HIRONDELLES: 323
- PURETÉ: 250
- QUAND IL NEIGE: 343
- QUAND MÊME: 356
- QUERELLE INSTRUMENTALE: 357
- RAGE VAIN: 365
- RAYON DE NOVEMBRE: 198
- RÉALITÉ: 519
- RECOMMENCEMENT: 512
- REGARD INTÉRIEUR: 227
- RENOUVEAU («Les bourgeons sont
gonflés... »): 106
- RENOUVEAU («Dans les saules et les
érables... »): 315
- REPENTIR: 291
- RÉPONSE: 525
- RÉPONSE À M. C. MARCILLY: voir AU
LECTEUR
- REPOS: 504
- RÉSIGNATION: 369
- RÉSOLUTION: 532
- RESSEMBLANCE: voir VERS L'ALSACE
- RÉSURRECTION: 291
- RETOUR: 520
- RÊVE À VOS GENOUX: 485
- RÊVE CHAMPÊTRE: voir RÊVES
- RÊVE D'OR: voir RÊVES CONTRAIRES
- RÊVE DE NEIGE: 117
- RÊVES: 241
- RÊVES CONTRAIRES: 492
- RIEN À DIRE: 545
- ROMANCE: voir PENSÉE D'AMOUR
- ROMANCE BLANCHE: 121
- RONDEL: 364
- RONDEL À LA VIERGE: 484
- RONDEL BACHIQUE: 408
- RONDEL CANADIEN: 342
- RONDEL DES ROSES FANÉES: voir ROSES
FANÉES
- RONDEL MUSICAL: 135
- RONDEL SUR LA NEIGE: 120
- ROSE ET PAPILLON: 431
- ROSE POURPRE: 214
- ROSES FANÉES: 529
- SA VOIX: 217
- SAGESSE: 368
- SAINTÉ CÉCILE: 286
- SAISON D'AMOUR: 418
- SAISON D'ANTAN: 450
- SALUT AU NOUVEL AN!: 473
- SALUTAIRE IGNORANCE: 518
- SANS ÂME: 402
- SECRÉT PERDU: 514
- SEPTEMBRE: 112
- SES YEUX: 459
- SI...: 381
- SILENCE: 75
- SIMPLES CHOSES: 396
- SIMPLICITÉ: 251
- SOIR HARMONIEUX: 328
- SOIRS D'AUTOMNE: 330
- SOIRS D'OCTOBRE: 523
- SOLITUDE: 252
- SONNET («Depuis le jour où
l'orgue... »): 396
- SONNET («Les gerbes ont empl... »):
400
- SONNET À L'HARMONIE: voir À
L'HARMONIE (1)
- SONNET AUX CONGRESSISTES: 529
- SONNETS ÉVANGÉLIQUES: voir PAROLES
DIVINES
- SOURIEZ, JEUNE FEMME!: 393
- SOURIRE: 452
- SOUS LE CIEL: 316
- SOUS LES ÉTOILES: 457
- SOUVENIR («Au chœur des merles
bruns... »): 84

- SOUVENIR («En souvenir du souvenir...»): 362
 SOUVENIR («Nous allions, comme vont...»): 416
 SOUVENIR AUX MORTS: 279
 SOUVENIR DU 24 SEPTEMBRE 1917: voir HOMMAGE
 SOUVENIRS: 449
 SPECTACLE DE LA RUE: 508
 STANCES: 103
 STROPHES DÉTACHÉES (I): voir PRÉCEPTÉ
 STROPHES DÉTACHÉES (II): voir LE PARFUM
 SUR LES TOITS: 108
 SUR UN CRUCIFIX: 293
 SUR «L'ALMANACH DE LA LANGUE FRANÇAISE»: 302
 SYMBOLE: 211

 TÉLÉPATHIE: 521
 TOI...: 453
 TON ÉVENTAIL: 428
 TOUT OU RIEN: 481
 TOUT PRÈS D'ELLE: voir LOIN D'ELLE
 TRANSITION: 513
 TRISTESSE D'AMOUR: 370

 UN AIR: 182
 UNE BONNE SŒUR PASSE: 510
 UNE PENSÉE: 407
 UNE VOIX: 502
 UNIQUE AMOUR: 378

 VAIN AMOUR: voir PAIX
 V'LÀ LE BON VENT, V'LÀ LE JOLI VENT: 512
 VANITÉ: 255
 VANITÉ!: voir VANITÉ
 VERDUN: 274
 VERGLAS: 341
 VERS D'AMOUR: voir POUR VOUS
 VERS L'ALSACE: 267
 VERS LE CIEL: 292
 VERS LES VICTOIRES!: voir LE VAIN SUPPLICE
 VERS REJETÉS: 528
 VERS SECRETS: 208
 VESPÉRALES: 94
 VIEIL ANTIQUAIRE: 405
 VIEIL ÉRABLE: 374
 VIEIL ESPOIR: 427
 VIEILLE IMAGE: voir ART PRIMITIF
 VIEILLES CHANSONS: 445
 VIEUX MISSEL: 366
 VILLON VOYAGE: 152
 VINGT ANS!: 399
 VIR: 497
 VISIONS DU SOIR: 180
 VISITE D'ÉTOILES: 471
 VITRE AU SOLEIL: voir MA VITRE («Ma vitre est noire...»)
 VŒU D'AUTOMNE: 273
 VOIX FÉMININE: voir SA VOIX
 VOS LÈVRES: 547
 VOS YEUX: 414
 VOTRE ÂME: 429

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
Note sur l'établissement du texte	31
Chronologie	41
Sigles et abréviations.....	57
<i>L'Âme solitaire</i>	
Au lecteur	61
I Les heures d'amour	
Le désir	
L'attente.....	67
Intimité	67
Bonheur rêvé.....	68
Causerie féminine	69
Le secret des yeux	69
L'aveu.....	71
Je l'aime	72
Bonheur.....	72
Confidences	74
Pensée d'amour.....	75
Silence.....	75
Les mots	76
Anniversaire.....	77
Le regret	
Incrédulité	81
Loin d'elle	81
Absence.....	82
Artificielle	82
Le mensonge des yeux.....	83
L'âme close.....	84
Souvenir	84
Les mots d'amour.....	85
Dernière flamme	85
Le tombeau.....	86

Douleur.....	86
Mauvaise obsession	87
Les amitiés	87
J'attends. Le vent gémit [...]	88
II Veilles du jour et de la nuit	
La chanson des heures	
L'horloge.....	93
L'aube.....	93
Le matin.....	93
Midi.....	94
Vespérales.....	94
Nocturnes	95
Les lucioles	97
La musique des yeux.....	97
À la lune.....	98
La chanson des mois	
Stances	103
Mars	103
La chute	104
Avril.....	104
Au soleil	105
Mai	105
Renouveau.....	106
Les arbres.....	106
Juin.....	107
À l'été.....	107
L'été des arbres	108
Sur les toits	108
Les saules.....	109
La fin de l'été	111
Septembre	112
Octobre.....	112
Jour d'automne	113
Feuilles mortes	114
La bonne saison	115
Il pleut	115
Le vent	116
Chanson grise.....	116
Jour d'été en automne.....	117
Rêve de neige	117
Ma vitre	118
Effets de neige et de givre	118

Rondel sur la neige	120
Croquis d'hiver.....	120
Romance blanche.....	121

III Les rythmes qui chantent

La chanson des autres

À un musicien.....	127
Musique	127
À l'harmonie.....	128
Harpes.....	129
La guitare.....	129
Les mains gardiennes.....	130
Les mains musiciennes	130
Le rythme.....	131
Le piano divin.....	132
Le piano d'Italie	132
Mandolines	133
À une valseuse	134
L'étoile et le violon	135
Rondel musical.....	135

Romances sans musique

Ballade des petits poètes.....	139
Le départ	140
Jeune fille au puits	140
Le beau jour	141
Les bagues.....	141
La chanson des mots.....	142

IV L'âme solitaire

Les livres

En marge	149
Le vers.....	150
Où sont-ils?	151
Deux poètes.....	152
Villon voyage	152
L'exilé	153
La vraie gloire.....	154
À Baudelaire	154
À Émile Nelligan	155

L'âme

Le voile.....	159
La bonne souffrance	159
Le dur chemin.....	160

Les vieux temples	160
L'éternel retour.....	162
Le rêve stérile	162
Inconséquence	162
À mon pays	163

Le Miroir des jours

Prologue	167
----------------	-----

I La ville et les bois

Le voyage	171
Avril.....	171
Première brise	172
Les feuilles.....	172
Aux arbres morts.....	174
Nuances	174
Aux fleurs	175
Le dimanche.....	176
Amour sylvestre	177
Le sang des roses.....	178
Après la pluie.....	178
L'heure calme	179
La poussière du jour	179
Le crépuscule	180
Visions du soir	180
Nocturne.....	181
Un air.....	182
Musique dans la nuit.....	182
Clair de lune.....	183
L'ombre	184
La trêve	184
Dormez	185
Lumière	185
Fraîcheur	186
Après-midi	186
Dans les champs.....	187
L'exemple.....	187
À l'aventure	188
Le passage.....	190
Première feuille morte	190
À l'automne.....	191
Dans les bois	192
Charme dangereux	192
Effet d'automne	193

Feuille plaintive	193
Les arbres d'octobre	194
L'apothéose	195
Dans la montagne	195
Érable rouge	196
Paysage d'automne.....	197
Octobre.....	197
Rayon de novembre	198
Le miroir.....	198
Apologie à l'automne.....	199
Brume	200
La neige	200
Pensées de neige	201
Les présents	201
Les jours qui fuient	202
Le repos de la terre	202
Invocation	203
Les heures.....	204

II Le cœur et les lèvres

Pour vous	207
La royale chanson	207
Vers secrets	208
Douce tromperie	209
Exaltation.....	209
Mauvaise solitude	210
Petite lettre	211
Symbole.....	211
Le mauvais voyage	212
La messagère	213
Douce obsession	213
La chambre.....	214
Rose pourpre	214
Couronnement.....	215
Musique	215
Les gants	216
Jalousie.....	216
Sa voix	217
Bonheur malheureux	218
La peur de vieillir	218
Le bouquet	219
Pour rien.....	220
La torture.....	220
En faveur du parfum... ..	221

Le portrait	221
Après	222
Illusion	222
Je regrette les yeux... ..	223
Évocation	223
Le plus grand mal	224
Inutiles amours.....	225
Paix	226
Prodigalité	226
La première	227
Regard intérieur.....	227
Le parfum	228
Lorsque je serai mort... ..	228
La mémoire	229

III L'âme et l'esprit

Le livre	233
L'âme révélée	233
Les mots vivants	234
En lisant Ronsard	234
André Chénier	235
En marge de Musset.....	236
En marge de Verlaine	236
À Louis Fréchette	237
Le sonnet.....	237
Labeur amer	238
Les deux métiers	238
Le paradis	240
L'âme cachée	241
Rêves	241
Le ciel intérieur.....	242
Idéal	243
Conseil	243
Garde ton rêve.....	244
L'idéal compagnon.....	245
Détresse	245
Lâcheté	246
Ouvre ton cœur.....	246
L'autre	247
Paroles menteuses.....	247
Défiance.....	248
Confiance	248
Éloignement.....	249
Le meilleur de nous	249

Pureté.....	250
Enfants	250
Simplicité	251
Le silence	251
Solitude.....	252
Le mauvais souvenir	252
Le rêve mort	253
Fleurs fragiles	253
L'Inconnu.....	254
Vanité.....	255
Louanges.....	256
Aspiration	256
Minutes heureuses	257
La passion	258

Lauriers et feuilles d'érable

I Lauriers

Le drapeau.....	265
À la Belgique sanglante.....	265
France éternelle	266
Au roi Albert.....	266
Vers l'Alsace.....	267
La tempête.....	268
Le cardinal Mercier.....	268
France!.....	269
Joffre	269
À la gloire des Serbes	270
L'épreuve.....	270
La revanche	271
Pégoud.....	271
Infirmières	272
Fin de rêve	272
À la reine des Belges	273
Vœu d'automne	273
Verdun	274
Aux Français	274
Le don des morts.....	275
Désolation.....	275
La statue.....	276
L'aumônier.....	276
Certitude.....	277
Prière aux soldats élus.....	277
La paix quotidienne.....	278

Le pape	278
En prière	279
Souvenir aux morts	279
L'inévitable	280
Pour demander à Dieu qu'il délivre le sol de France	280
Mil neuf cent seize	281
II Fleurs de lys	
À genoux	285
Mort de sainte Claire	285
Deux saintes	286
Sainte Cécile	286
Au passant divin	287
L'appel	287
Paroles divines	288
Ascension	289
À ma ville natale	289
La voix brutale	290
Le retour	290
Résurrection	291
Repentir	291
Vers le ciel	292
Gloire au Christ	292
Sur un crucifix	293
Noël solitaire	294
Les premiers	294
Divine pauvreté	295
Art primitif	296
Humble offrande	296
La cuirasse	297
Précepte	297
III Feuilles d'érable	
La langue chère	301
Le vain supplice	301
Sur « l'Almanach de la langue française »	302
Les gardiennes	302
Hommage	303
L'appel aux armes	304
Dans la lutte et l'attente	304
Les chefs	305
Le miracle	305
À Dollard et ses compagnons	306
Louis Hébert	306

Paul-Émile Lamarche	307
Le jardin enchanté	307
La langue française	308

Les Images du pays

Dédicace	311
Le chemin de l'amour	311
Jours de mars	312
Chant printanier	312
L'envolée	313
Le sang lointain	313
Action de grâces	314
Renouveau	315
Le lac Saint-Louis	315
Sous le ciel	316
Au bois	316
Petite église	317
La montagne	318
Charles Gill	320
La maison du passé	320
Ancienne voix	321
Matin de septembre	322
Au jardin	322
Le silence des arbres	322
Propos d'hirondelles	323
Le pont rouge	325
La vigne	326
Au bord de l'eau	327
Élévation	328
Soir harmonieux	328
Le chemin du silence	330
Soirs d'automne	330
La fête	331
Après la pluie	331
Brume matinale	332
Des arbres	332
Les feuilles	333
Gelée	334
Heure d'automne	335
La girouette	335
Pluie d'automne	336
La double beauté	336
Cendre d'étoile	337
Feuille morte	337

La Saint-Martin.....	338
Dépouillement	339
L'origine	340
Les passants	340
Le vent	341
Verglas	341
Grisaille.....	342
Rondel canadien	342
Déluge blanc	342
Quand il neige.....	343
La terre maternelle	344
Épilogue.....	344

Poèmes retrouvés

I Poèmes des recueils non retenus dans *Poésies complètes*

En regardant le ciel [...]	349
Envoi	349
Petites filles.....	349
Pour des pensées.....	350
Diane.....	350
Ophélia.....	351
Les semailles	351
Flore.....	352
Cérès	352
Faucheur céleste	353
La leçon du jour.....	353
Octobre.....	354
Glas d'automne	354
Le vin	355
Ma vitre	355
Quand même	356
Fin de bal.....	356
Querelle instrumentale	357
Aveu fleuri	357
Le miroir.....	358
Lumières brèves	358
<i>Aurea mediocritas</i>	359
Fleur immortelle	359
Chimères.....	360
Jalousie.....	361
L'autre amour	361
Souvenir.....	362
Les vrais dieux	363

Rondel.....	364
Le jeu divin	364
Le dernier secret	365
Rage vaine.....	365
Les deux cloches	366
Vieux missel.....	366
Extase blanche.....	367
L'éternité	367
Les morts	367
Pitié, Seigneur!.....	368
Sagesse	368
Le châtiment	369
Résignation.....	369
Tristesse d'amour.....	370
La muse.....	371
La neige	371
Henri Fabre	371
Les vrais malheureux	372
Ballade	372
Par la fenêtre	373
Vieil érable.....	374
Musique légère.....	374
Pluie	375
Entravés!.....	376
Dialogue.....	377
Unique amour	378
Mon cheval	380
Si... ..	381
Mon jardin.....	383

II Poèmes non recueillis

La prière du mousse	389
Haut les cœurs!	389
Adieu.....	390
Pauvre Crémazie!	390
Énigme.....	391
Mon rêve	391
Le cri des braves	392
Fleur d'amitié	392
Pensées d'automne	393
Souriez, jeune femme!.....	393
L'automne	395
L'enseigne au XIX ^e siècle.....	395
Sonnet.....	396

Simple choses.....	396
La France d'autrefois.....	397
La leçon au Roi mage	397
Atelier de sculpture.....	398
Bonne année!.....	398
Le rêve	399
Vingt ans!	399
J'espère en toi.....	400
Sonnet.....	400
Ivresse	401
Le manoir	401
Sans âme	402
Le gueux.....	402
Le monastère.....	403
Le chêne	403
Gloire aux muses!	404
Conseil à une blonde.....	404
Madone.....	405
Vieil antiquaire.....	405
N'est-ce pas?.....	406
Comme un ange.....	406
Messidor.....	407
Une pensée.....	407
Rondel bachique	408
Chanson d'automne	408
Les morts qu'on oublie.....	409
L'anathème	409
Noël au temple.....	410
Cloches, sonnez!	410
La mort des siècles	410
Au siècle naissant	411
Le chantre du Seigneur	411
Ainsi soit-il	412
Alléluia.....	413
L'avenir.....	413
Le pardon suprême	414
Vos yeux	414
Ère nouvelle	415
Pleurs perdus.....	415
Souvenir.....	416
Le rosier blanc.....	417
La goutte de lait	417
Saison d'amour	418

La violette	419
Âmes et fleurs	420
Mon drapeau	420
Le pays des aïeux	421
Crépuscule	423
Les drapeaux français	423
Ave! César!	424
Juillet	424
Aimons-nous!	425
À la lune	425
Coucher de soleil	426
L'énigme	427
Vieil espoir	427
Ton éventail	428
Aubade	428
La femme	429
Votre âme	429
«Je me souviens!»	430
Rose et papillon	431
Les étoiles	431
Envolée!	433
Le bon silence	434
Demi-soupirs	435
Poussière!... ..	436
Gaîté du soir	436
La chute	437
La vierge à la harpe	437
L'étang des nénuphars	439
Les gueux	440
Amour virginal	442
Après-midis d'automne	443
Demi-soupirs	445
Hymne aux cloches de Noël	446
Les vieux noëls	447
Noël!	448
Nouvelle année	449
Souvenirs	449
Saison d'antan	450
Joies mortes	451
Langage sympathique	451
Nos réponses	452
Sourire	452
Toi... ..	453

Astrologue	454
La patrie pleure.....	454
La loi.....	457
Sous les étoiles.....	457
Fraternellement	458
Les deux vierges	458
Ses yeux.....	459
Au sanctuaire de l'Art.....	459
Le respect du prélat.....	460
Ballade des hommes de la semaine prochaine!.....	462
Invitation	463
L'idéal bouquet.....	464
Pour des yeux noirs.....	464
Le premier meurtre du désert	465
Le seul bien	468
La vestale	469
Lieux communs.....	470
Dans le soir	471
Hosanna!.....	472
Salut au Nouvel An!.....	473
Les beignes	474
La musique	475
Au bord de la mer.....	476
Fleur séchée.....	476
La chanson des prunelles.....	477
À Botrel.....	478
Au soleil.....	479
Choses précieuses	479
Ce ne sont pas tes yeux [...]	480
Ô muse, dont la voix [...]	480
Tout ou rien	481
L'album	481
Musicana.....	482
La pendule	483
Deux rondels sur la neige.....	483
L'an meilleur.....	484
Rondel à la Vierge.....	484
Rêve à vos genoux.....	485
Le dépôt.....	486
Aux femmes!	486
Le livre du souvenir	487
Impressions.....	488
Le lecteur de Lyon	489

Le bilan	490
Au Canada	490
Contes	491
Rêves contraires.....	492
La croix	493
Crémazie	493
Pastel d'automne.....	496
Désir	496
Vir.....	497
Fin d'année.....	498
Le prix.....	498
<i>La Presse</i> endolorie	499
Insensible nature.....	501
Une voix.....	502
Canada	502
Credo	503
Amoureux	503
Repos.....	504
Ennui	505
La lutte	505
Bal exigu	506
J'ai dit à la brise... ..	507
Pourquoi?	507
Spectacle de la rue	508
Petits poèmes.....	509
Épigramme	509
Une bonne Sœur passe	510
Les lys	510
La semence	511
Le château secret.....	511
V'là le bon vent, v'là le joli vent	512
Recommencement	512
Muguets	513
Transition	513
Secret perdu	514
La voix sévère	514
Amours printanières	515
Liberté!	516
Salutaire ignorance	518
Mars.....	518
Réalité	519
Louanges.....	519
Fin d'année.....	520

À Émile Nelligan	520
Télépathie.....	521
Le verbe	522
Déchéance	522
Nouvelle loi	523
Soirs d'octobre	523
Dernière fleur	524
Retour	525
Réponse	525
Chanson d'amour	527
Le mélange.....	527
Vers rejetés	528
Les plus touchantes.....	528
Sonnet aux congressistes	529
Roses fanées.....	529
Les paroles de la croix	530
Heureuses les hirondelles.....	531
Pour les Français blessés	531
Le joli mai.....	532
Résolution.....	532
Prière aux étoiles.....	533
Le vieux coq	533
La rêveuse	534
Le secret des roses.....	534
Prière pour bien commencer l'année	535
La voix suprême	535
L'étoile tombée	536
Hymne à la patrie.....	536
Le chant de nos raquetteurs.....	538

III Poèmes inédits

Le moulin de la jeunesse	543
Billet amical.....	543
Pour vous!.....	544
Fragments pour Armide	544
Rien à dire	545
Les beaux yeux	546
Vos lèvres	547
À Marie-Antoinette	547

Variantes.....	549
----------------	-----

Appendices

I Note de l'éditeur	641
---------------------------	-----

II À Sir Wilfrid Laurier	643
III Note de l'auteur.....	644
Bibliographie	645
Table des poèmes	679

Page laissée blanche

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

La Bibliothèque du Nouveau Monde rassemble, en éditions critiques,
les textes fondamentaux de la littérature québécoise.
Chaque volume, de format 13,5 x 21 cm, est relié avec jaquette
sous acétate et boîtier.

Honoré BEAUGRAND, *La Chasse-galerie et autres récits*
édition critique par François Ricard
1989, 364 p.

Paul-Émile BORDUAS, *Écrits I*
édition critique par André-G. Bourassa, Jean Fisette et Gilles Lapointe
1987, 700 p.

Paul-Émile BORDUAS, *Écrits II*
t. 1 : *Journal, Correspondance (1923-1953)*
t. 2 : *Correspondance (1954-1960)*
édition critique par André-G. Bourassa et Gilles Lapointe
1997, 1160 p.

Arthur BUIES, *Chroniques I*
édition critique par Francis Parmentier
1986, 656 p.

Arthur BUIES, *Chroniques II*
édition critique par Francis Parmentier
1991, 476 p.

Jacques CARTIER, *Relations*
édition critique par Michel Bideaux
1986, 504 p.

François-Xavier de CHARLEVOIX, *Journal historique d'un voyage
fait par ordre du Roi dans l'Amérique septentrionale I, II*
édition critique par Pierre Berthiaume
1994, 1112 p.

Louis DANTIN, *Émile Nelligan et son Œuvre*
édition critique par Réjean Robidoux
1997, 294 p.

Louis DANTIN, *Essais critiques I, II*
édition critique par Yvette Francoli
2002, 1020 p.

Alfred DESROCHERS, *À l'ombre de l'Orford*
suivi de *L'Offrande aux vierges folles*
édition critique par Richard Giguère
1993, 288 p.

Henriette DESSAULLES, *Journal*
édition critique par Jean-Louis Major
1989, 672 p.

Louis-Antoine DESSAULLES, *Écrits*
édition critique par Yvan Lamonde
1994, 382 p.

DIÉREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie*
suivi de *Poésies diverses*
édition critique par Normand Doiron
1997, 600 p.

Marcel DUGAS, *Poèmes en prose*
édition critique par Marc Pelletier
1998, 590 p.

Jacques FERRON, *Contes*
édition critique par Jean-Marcel Paquette
1998, 386 p.

Louis FRÉCHETTE, *Satires et polémiques I, II*
édition critique par Jacques Blais, Luc Bouvier et Guy Champagne
1993, 1332 p.

Alain GRANDBOIS, *Avant le chaos et autres nouvelles*
édition critique par Chantal Bouchard et Nicole Deschamps
1991, 380 p.

Alain GRANDBOIS, *Né à Québec*
édition critique par Estelle Côté et Jean Cléo Godin
1994, 228 p.

Alain GRANDBOIS, *Poésie I*

édition critique par Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton
1990, 572 p.

Alain GRANDBOIS, *Poésie II*

édition critique par Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton
1990, 640 p.

Alain GRANDBOIS, *Proses diverses*

édition critique par Jean Cléo Godin
1996, 480 p.

Alain GRANDBOIS, *Visages du monde*

édition critique par Jean Cléo Godin
1990, 788 p.

Alain GRANDBOIS, *Les Voyages de Marco Polo*

édition critique par Nicole Deschamps et Stéphane Caillé
2000, 372 p.

Claude-Henri GRIGNON, *Un homme et son péché*

édition critique par Antoine Sirois et Yvette Francoli
1986, 258 p.

Germaine GUÈVREMONT, *Le Survenant*

édition critique par Yvan G. Lepage
1989, 366 p.

Germaine GUÈVREMONT, *Marie-Didace*

édition critique par Yvan G. Lepage
1996, 446 p.

Jean-Charles HARVEY, *Les Demi-Civilisés*

édition critique par Guildo Rousseau
1988, 300 p.

Albert LABERGE, *La Scouine*

édition critique par Paul Wyczynski
1986, 300 p.

LAHONTAN, *Œuvres complètes I, II*

édition critique par Réal Ouellet et Alain Beaulieu
1990, 1474 p.

Gilbert LA ROCQUE, *Les Masques*
édition critique par Julie LeBlanc
1998, 302 p.

Chrestien LECLERCQ
Nouvelle Relation de la Gaspésie
édition critique par Réal Ouellet
1999, 796 p.

Pamphile LE MAY, *Contes vrais*
édition critique par Jeanne Demers et Lise Maisonneuve
1993, 490 p.

Joseph LENOIR, *Œuvres*
édition critique par John Hare et Jeanne d'Arc Lortie
1988, 332 p.

Albert LOZEAU, *Œuvres poétiques complètes*
édition critique par Michel Lemaire
2002, 712 p.

Paul MORIN, *Œuvres poétiques complètes*
édition critique par Jacques Michon
2000, 640 p.

Étienne PARENT, *Discours*
édition critique par Claude Couture et Yvan Lamonde
2000, 470 p.

RINGUET, *Trente arpents*
édition critique par Jean Panneton, Roméo Arbour et Jean-Louis Major
1991, 522 p.

Gabriel SAGARD
Le Grand Voyage du pays des Hurons
suivi de *Dictionnaire de la langue huronne*
édition critique par Jack Warwick
1998, 528 p.

Mathieu SAGEAN
Relation des aventures de Mathieu Sagan, Canadien
édition critique par Pierre Berthiaume
1999, 234 p.

Page laissée blanche



MEMBRE DE SCABRINI MEDIA

Québec, Canada
2002